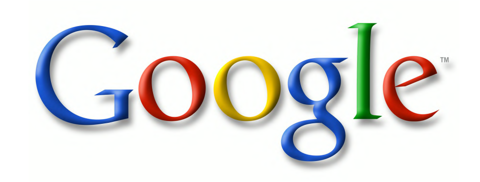


MONITEUR DE LA MODE

1864

III. IV.


Digitized by Google

LE

MONITEUR DE LA MODE



MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

La mode n'habite plus Paris; elle s'est fait élégante voyageuse. On la trouve dans les villas qui environnent la capitale, sur les plages de l'Océan, à Bade, à Vichy ; elle promène ses vaporeux caprices, surtout dans les séjours où elle doit trouver la foule. Les bals de la saison d'été rassemblent, le soir, toutes ces charmantes fugitives, tributaires de la mode, et nous les suivons des yeux pour enregistrer leurs succès et aussi ceux de leurs toilettes, car ces derniers sont un peu notre ouvrage.

On emploie en ce moment beaucoup de barége et de gaze de Chambéry ; un charmant tissu en toile de soie satinée, que l'on nomme gaze indienne, sert à composer de très-jolies mises de demi-toilette. Cette étoffe, toujours d'une seule nuance, se fait en gris, bleu, maïs ou lilas; on l'orne avec des motifs en taffetas découpé et des effilés assortis.

Madame *Pauline Conter*, directrice des ateliers de robes de la maison *Lhopiteau*, a envoyé à Fontainebleau une quantité de très-belles toilettes ; elle en prépare d'autres non moins élégantes pour Vichy.

L'habit fait partie de plusieurs genres de costume ; il y a l'habit de promenade et l'habit de soirée. Nous avons déjà plusieurs fois donné la description des uns et des autres; l'étoffe et l'ornementation se modifient suivant la température. Nous pouvons affirmer, quant à présent, que la maison *Lhopiteau* prépare pour la saison prochaine des confections-habits qui seront en grande vogue après le retour de la campagne.

Les chapeaux mignons et coquets de madame *Hertz*, rue Drouot, 8, sont d'une légèreté vaporeuse ; quelques-uns en tulle blanc bouillonné, avec touffe de marabouts diaphanes, sont des types d'élégance féminine.

Madame *Hertz* remplace le bavolet du chapeau par des branches de fleurs : lilas blanc, muguet, acacia, volubilis ou feuillage ; c'est coquet et gracieux.

Les agréments de paille, boutons, franges, passementeries et boules, sont employés par madame *Hertz* avec le goût exquis qui distingue ses créations, et lui a valu aujourd'hui une première place parmi nos modistes les plus en renom.

On nous a montré dans la maison *Violard*, rue de Choiseul, d'admirables châles de dentelle, et surtout beaucoup de rotondes doublées de taffetas de couleur. Ces châles sont, sans contredit, ce qu'on peut porter de plus élégant sur une toilette d'été.

La ceinture est en ce moment une des parties intéressantes de la toilette. On ne saurait dire ce qui s'est créé et inventé en fait de ceinture depuis quelques mois. Cette mode est tout à fait charmante ; elle fait valoir la lingerie et donne beaucoup de charme au corsage. Les jeunes filles qui ont la taille souple et élancée, portent la ceinture suissesse brodée et garnie de dentelle ou ruches de rubans, avec intérieur de chemisette blanche : une jupe de taffetas, de foulard ou de poil de chèvre, complète ce costume, tout à fait en vogue.

C'est sur ce modèle, calculé sur des proportions enfantines, que la maison de *Saint-Augustin* établit la plus grande quantité de ses vêtements, qui sont copiés dans tous les magasins du même genre. Au reste, les petites filles trouvent à *Saint-Augustin* toutes les nouveautés des élégantes grandes dames ; les rotondes garnies de franges, les burnous bains de mer, les vestes à gilet, et même l'habit à basque, nouveauté la plus saillante de cette année.

On nous demande quelques détails au sujet des ombrelles. Nous dirons que l'ombrelle portée cette année est plus grande que la marquise, dont on ne se sert plus qu'en voiture. Le modèle adopté en toilette de ville se fait en taffetas de nuances: écru, vert, maïs, gris, tourterelle ou havane, en moire ou taffetas, toujours doublé de blanc. Il n'y a ni franges ni garniture. Le luxe est dans le manche; celui-ci est en ivoire sculpté ou bois sculpté, en rhinocéros ou cornaline. Les manches d'écaille incrustée sont aussi très-jolis. — Il est presque inutile d'ajouter que les ombrelles à dessus de dentelle sont portées avec les toilettes d'apparat. Nous en avons vu de dessins nouveaux, d'un effet splendide, dans les magasins de *Violard*. Les ombrelles à dessus de dentelle sont généralement doublées de blanc, avec manche en ivoire.

Les ceintures en ruban épais et uni sont décidément à l'ordre du jour; elles se portent avec de très-belles boucles Louis XV, qui sont d'une élégance aristocratique. Ces boucles sont hautes et carrées, en or, acier ciselé, incrusté, etc.

Cette nouveauté prime dans la bijouterie, ainsi que les boucles d'oreilles longues, genre campana, qui sont fort nécessaires pour l'harmonie des coiffures actuelles, qui tendent à descendre de plus en plus sur le cou, en dégageant complétement la figure.

Les châles et les camails en mousseline, garnis d'entre-deux et de volants de dentelle, ont reparu dans

les toilettes. Mademoiselle *Anna Loth*, 28, place Vendôme, nous en a montré différents patrons, tous fort distingués. Les plus riches sont doublés en taffetas, coupés de médaillons en valenciennes à dessins de fleurs ou d'insectes, et entourés de garnitures en rapport. D'autres, plus simples, sont ornés de volants festonnés ou de franges à boules; un entre-deux brodé suit le pourtour, un ruban fait transparent. Mademoiselle *Anna Loth* fait des casaques demi-ajustées en mousseline, à coutures de broderies : c'est un genre nouveau qui plaît beaucoup et sied sur toutes les toilettes de nuances claires.

Nous n'avons rien à ajouter ce mois-ci aux détails des jupons de la maison *Creusy*, 133, rue Montmartre, dont nous avons parlé au début de la saison. Les principaux modèles, tels que la surjupe Patti, la jardinière et la jupe andalouse, se répètent parce qu'on les a généralement adoptés. Pour les toilettes du soir, on fait des jupes en alpaga blanc, qui soutiennent mieux les robes que des jupons de linge, sont plus bouffantes et plus légères.

Nous compléterons cette revue par la description de deux jolies toilettes sorties des magasins de la maison *Lhopiteau*, il y a deux jours.

Une robe de taffetas pompadour blanc, à dessins de grandes roses en guirlandes. La jupe à queue a, dans le bas, un plissé de ruban. Le corsage est montant, avec boutons de perles. Les manches, demi-justes, n'ont point d'autre ornement qu'un plissé. Avec cette robe, un mantelet-écharpe de taffetas rose, garni de deux hauts volants de dentelle chantilly, qui descendent à mi-jupe. Le mantelet se pose sur les épaules, en dégageant la taille du haut, et se ferme par une écharpe-ruban qui retombe devant.

La seconde toilette est en gaze de Chambéry bleue, à filets blancs satinés. La jupe est garnie de cinq rangs de chicorées en taffetas blanc, posés en festons carrés. Dans le dernier rang de festons, il y a dans chaque creux un papillon de gaze bleue dans une rosace de tulle blanc.

Le corsage forme une ceinture à pointe dans le haut, avec chemisette de gaze blanche doublée de taffetas bleu. Cette ceinture, qui s'agrafe sur les côtés par des ferrets en bijouterie, forme par derrière une petite basquine ornée comme le jupon.

Les manches, en taffetas, ont un page en ruban sur l'épaule, et se continuent en bouillons de gaze, jusqu'au poignet, qui est en taffetas, fermé par des ferrets pareils à ceux de la ceinture.

Pour compléter cette toilette, un mantelet à capuchon de cachemire blanc, brodé en soie bleue au point russe, doublé de taffetas bleu et entouré d'une frange bleue et blanc, en soie floche à boules de chenille.

Toutes les femmes élégantes portent, cette année, beaucoup de robes blanches, non-seulement comme costume du soir, en mousseline, gaze, barége, tulle, etc., mais aussi comme robe de matinée, en jaconas, mousselinette, alpaga, poil de chèvre.

Les robes de ville de taffetas et foulard fond blanc sont en grande faveur.

On fait aussi une quantité de costumes complets, robe et casaque en cachemire, poil de chèvre ou alpaga blanc, garnis en taffetas de couleur. Nos correspondances des villes thermales nous signalent ces vêtements, adoptés par les femmes de bon goût.

Les couleurs qu'on emploie le plus, sont le lilas, le rose et le bleu, en teintes vives et pures.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 748.

TOILETTE TRÈS-HABILLÉE. — Chapeau de paille de riz. Deux plumes marabouts, une sur la passe, une sur la calotte, sont séparées par deux barbes carrées de blonde avec dessin de *méandres*, dont les pans retombent de chaque côté. Dessous, garni de ruches de tulle avec une belle touffe de fuschias.

Brides de taffetas.

Robe de taffetas. Le corsage est montant; les grands côtés du devant et du dos sont découpés à écailles qui sont en relief sur le reste du corsage. Le dos se continue derrière et forme un pan d'habit à bords écaillés qui retombe de 20 centimètres sur la jupe.

La manche, plate, est fendue derrière au-dessous du coude et découpée en écailles.

Chaque lé de la jupe est découpé en longues dents à bords écaillés.

Une très-petite dentelle noire borde les écailles du corsage; celles des pointes de la jupe sont garnies d'une dentelle noire sans fronces. Ces pointes retombent sur un haut volant à gros plis de taffetas de couleur tranchante avec la robe.

L'écharpe qui complète cette toilette se compose d'un très-large ruban de taffetas, noué derrière et à longs bouts; une haute dentelle est cousue froncée sous le ruban.

TOILETTE DE BAL, DES EAUX. — Coiffure. Les cheveux des côtés sont relevés et nattés en diadème devant. Ce diadème est au-dessus d'un rang de frisons qui retombent sur le front. Les cheveux, derrière, forment un double *huit* en nattes. Cette coiffure est accompagnée d'un nœud de taffetas.

Robe de tulle blanc.

Corsage à pointe, décolleté et garni d'un petit revers rabattu devant et derrière, avec petites broderies arabesques noires. Des petits volants de tulle font le tour; un grand volant de 20 centimètres, brodé de palmettes noires, termine la jupe; une jupe tunique, brodée de même, recouvre le tout. Les volants et la tunique sont festonnés de noir. Nœuds de taffetas sur les manches.

Ceinture-écharpe orientale, de *Chambéry*.

PATRONS DU MONITEUR DE LA MODE.

COTÉ N° 1.

Patron de paletot genre Louis XV accompagné d'un long gilet du même style, qui paraîtront sur la prochaine gravure.

Paletot.

N° 1. Devant.
N° 2. Dos.
N° 3. Petit côté du dos.

Au bas de ces trois parties du patron on ajoutera 10 centimètres de longueur pour obtenir la dimension nécessaire à ce modèle.

COTÉ N° 2.

Gilet.

N° 4. Manche.
N° 5. Devant du gilet.
N° 6. Dos coulissé derrière, à la taille, et composé simplement d'une doublure de soie. Ce dos ne doit pas descendre sur la hanche aussi bas que sur le devant, il s'arrête aux côtés presque à la taille.

Courrier de Paris.

Encore des morts ! mais que voulez-vous ? — *C'est le destin! Il faut une proie au trépas*; *il faut qu'avril jaloux*, etc. — Vous savez trop bien les beaux vers du grand poëte pour que je m'arrête à vous les répéter. Ce n'est pas seulement Avril qui est jaloux des *beaux pommiers en fleurs ;* c'est aussi Janvier et son compagnon Février, et tous les autres mois de l'année; car il n'en est pas un seul qui passe sans laisser des cendres à notre porte ! Hier, c'était celui-ci ; demain ce sera celle-là ; aujourd'hui, c'est Reboul le poëte, à qui sa ville natale a fait des funérailles de prince, et c'est justice ; c'est un autre poëte, Évariste Boulay-Pati, qui avait plus de talent, plus de grâce, plus d'inspiration que vingt autres, à qui la camaraderie a fait une popularité éphémère ; mais Boulay-Pati a eu un tort considérable aux yeux de ses contemporains et de ses rivaux, c'est de remporter des couronnes et des palmes, comme on dit pour désigner des médailles et des pièces de cent sous que distribuent les Académies, dans tous les concours poétiques que l'on créait de Paris à Quimper-Corentin. La critique n'a que faire de juger des œuvres déclarées sublimes par les académiciens de premier ou de sixième ordre. Du temps où la critique n'était pas ce qu'elle est devenue de nos jours, une passion et un art, les triomphes académiques nous posaient carrément un homme dans le monde et dans la littérature, et sa gloire était faite. Cela est si vrai, que je me souviens d'une époque de ma jeunesse où M. Boulay-Pati était fort à la mode, où l'on parlait couramment de ses vers, surtout de ses sonnets, où plus d'un poëte lui dédiait des volumes et des pièces. En un mot, M. Boulay-Pati a eu ses heures de vogue dont je me souviens comme si c'était hier; — c'était l'époque de ses premières *couronnes*. Puis, pendant que ce poëte se livrait à ce passe-temps de frapper aux portes des Académies, la critique prenait possession de l'opinion publique, dictant des arrêts plus ou moins équitables, rencontrant des écrivains luttant contre les Académies, dédaignée de celles-ci et affectant pour elles un superbe dédain. Ces écrivains et ces poëtes de la lutte faisaient la part trop belle à la critique, pour que la critique ne fît pas d'eux leur pion ; en sorte que les triomphateurs d'Académies furent laissés à leur gloire décrétée, dont, à la longue, ils se trouvèrent fort mal, l'oubli étant venu les couvrir de son linceul. Quelque talent qu'ils montrassent, l'écho de leur voix ne se faisait plus entendre que dans le sein des salles où se rassemblent leurs juges.

Ainsi s'explique comment passa rapidement la gloire de M. Évariste Boulay-Pati, et comment à sa mort, les trompettes de la presse ne sonnèrent guère plus haut que s'il se fût agi de la mort d'un bon négociant retiré en province.

Voyez comme il n'en fut pas de même d'une charmante artiste, d'une charmante femme qui, — cela est cruel à dire, — mourut à temps pour que l'oubli ne l'enveloppât point. C'est encore un tombeau anticipé de la renommée que le mariage pour les artistes, j'entends les artistes femmes, qui y perdent, avec leur nom populaire, le je ne sais quoi, le prestige enfin, qui aide à leur réputation. Mademoiselle Mars mariée, ne s'appelant plus mademoiselle Mars, retirée de la scène en pleine gloire, mourant après cinq, six, dix ans de retraite, n'eût pas excité plus d'enthousiasme, de regrets que n'en a excité M. Boulay-Pati. Mais voyez la différence ! Une artiste d'une grâce exquise et d'un talent réel, retirée de la scène depuis à peine un an, en plein épanouissement de sa renommée, mariée à un homme excellent, un des grands financiers de ce temps, meurt, dans des conditions poignantes, et la presse n'a pas assez de gémissements, nous compris, pas assez d'éloges pour cette jeune et charmante femme ! J'ai nommé mademoiselle Delphine Fix, devenue madame Salvador. Ce qu'il y a de bon à noter, c'est que ces éloges, ces regrets sont mérités; loin, bien loin de moi la pensée d'aller à l'encontre, mais je tiens seulement à constater que, si madame Salvador fût, pour le bonheur de son mari et pour la joie de ses amis, morte dans dix ou quinze ans, il y aurait longtemps que l'artiste eût été enterrée. Autour de cette tombe prématurée, chacun a voulu jeter son bouquet, se souvenir des applaudissements d'hier, rappeler les rôles créés, les succès obtenus, tout le grand train de cette jeune réputation. Chacun a fait moisson pour le redire au public, — redoublement de douleur pour le mari frappé au cœur, — toutes les qualités, tous les charmes, tout l'esprit, toutes les grâces, toute la modestie, toute la finesse de mademoiselle Fix, sa pureté au milieu des séductions du théâtre. « Elle était si naturellement chaste et honnête, dit M. Paul de Saint-Victor, que le soupçon n'osa jamais l'effleurer. » Et les dithyrambes éclatèrent de tous côtés ; c'est une mitraille d'adulations à laquelle nous associons très-sincèrement notre petit canon, qui fait si peu de bruit sous notre plume allumée. Encore une, hélas ! tombée à la fleur de l'âge et en cueillant le fruit du bonheur, trouvé dans une affection partagée.

Aurons-nous bien la note qu'il faut, après avoir enregistré tant de morts, pour causer de choses et d'autres, comme m'y condamne naturellement ma mission. Eh! n'en est-il pas ainsi du haut en bas de la vie humaine? Tout n'est-il pas contraste? Ceux-là même qui ont suivi le deuil de Reboul, n'étaient-ils pas rendus à leurs affaires l'heure d'après? Ceux qui ont accompagné madame Salvador à sa dernière demeure, ne sont-ils pas allés au spectacle le soir même, les uns par devoir, les autres par la passion du plaisir. N'en est-il pas quelques-uns qui sont allés voir jouer cette bluette du Théâtre-Français, qu'on nomme *Adieu paniers!* Quelques autres qui sont allés entendre ce joli pastiche de Banville les *Fourberies de Nérine*, au Vaudeville, ou les *Marionnettes de l'amour*, au même théâtre? Ceux-ci n'ont-ils pas pris le chemin des Variétés pour applaudir cette extravagance qu'on appelle la *Postérité d'un bourgmestre*, ou ce monologue qui est presque de la comédie : *Une femme qui ne vient pas!* N'en est-il pas qui ont été se faire charmer au Théâtre-Lyrique par les mélodies admirables de la *Norma*, chantée en français? Ainsi va le monde, je le répète. Quoi donc d'étonnant à ce que je dise moi-même mon mot sur ces pièces après le départ du courrier?

Une débutante, madame Charry, a chanté avec beaucoup d'éclat le rôle de *Norma;* elle y a obtenu aussi un succès très-mérité; sa voix est d'une pureté et d'un mordant rares; elle a dit avec un style remarquable l'air *Casta diva*, et avec un accent très-dramatique le grand duo avec Adolgise. C'est une artiste de talent destinée, je le crois, à occuper ici une place brillante. On voit que M. Carvalho continue à avoir la main heureuse. Le ténor Puget, qui s'est fait applaudir jadis à l'Opéra-Comique, a chanté non sans succès le rôle ingrat de Pollion, et Petit s'est montré excellent dans celui d'Orovèse.

Changeons de scène. Du Théâtre-Lyrique passons à la cour d'assises. Soyez tranquilles, aimables lectrices, je n'en veux ni à vos nerfs, ni à votre sensibilité. Il ne s'agit ni de meurtre, ni d'aucune des effroyables calamités des cours d'assises, mais d'une petite scène qui ne manque pas de finesse. Je ne sais si elle est empruntée à quelque comédie, mais je sais bien qu'elle serait digne de figurer dans plus d'une jolie pièce. La cour d'assises de la Seine avait donc à juger une affaire de coups et blessures, ayant occasionné la mort. Un témoin s'avance pour déposer. C'est une dame dont la toilette est des plus simples, mais de bon goût, et dont la physionomie est gracieuse et distinguée. Écoutez le dialogue :

M. le président. — Madame, levez la main.

Le témoin. — Je ne jure pas, monsieur le président.

D. Pourquoi? — R. L'Évangile me le défend.

D. Il ne s'agit pas ici de scrupule de théologie, mais de dire la vérité.—R. Je la dirai, monsieur le président.

D. Promettez-vous devant Dieu de dire la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité. — R. Je le promets devant Dieu.

D. Eh bien! vous avez juré (on rit). Comment vous nommez-vous? — R. Madame Paris.

D. Quel âge avez-vous? — R. Quarante ans.

Madame Paris paraît être plus jeune, et n'était la promesse qu'elle vient de faire, on croirait qu'elle altère la vérité sur ce point, mais dans un sens qui n'est pas ordinaire aux dames qu'on interroge sur leur âge.

Un peintre sans le sou, un invalide sans tête, un corps sans âme, cela se voit tous les jours.

Mais un premier danseur sans jambes, voilà le bouquet! Ce bouquet, les Viennois le possèdent.

Au grand théâtre de Vienne, on applaudit chaque soir à tout rompre un danseur milanais, nommé Juliano Donato, qui n'a qu'une jambe! Il exécute les entrechats les plus gracieux, et pirouette sur sa quille comme une vraie toupie d'Allemagne!

Le poëte coiffeur d'Agen, Jasmin, qui a écrit en provençal de si charmantes poésies, s'exerce quelquefois dans la langue d'oil.

On nous communique ces huit vers, improvisés par lui récemment entre le peigne et le rasoir :

Le poëte et le perruquier
Ont entre eux bien de ressemblance,
Et dans l'un et l'autre métier
On voit bien peu de différences.
Pour réussir dans tous les deux,
Certes il ne faut pas être bête.
Compter des vers ou des cheveux,
C'est toujours un travail de tête.

N'est-ce pas un peu tiré par les cheveux?

Eh! qu'ai-je à dire contre les *concetti* tirés par les cheveux? Vous avez beau jeu de critiquer autrui, monsieur le chroniqueur! Je me l'entends dire, j'accepte la leçon, et je me tais. C'est une façon, ou je ne m'y connais pas, d'avoir beaucoup d'esprit. Je me sers souvent du procédé. Il réussit toujours.

X. Eyma.

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE.

Le mois de juin a été triste; d'abord c'est le moment des derniers départs, et rien n'est moins gai que de se séparer, non-seulement de ses amis, mais même de ses habitués. Sait-on si l'on se reverra? Triste pensée qui oppresse le cœur et vous fait croire que même les indifférents vous sont chers!

Le faubourg Saint-Germain depuis longtemps a plié bagage; les nobles hôtels qui se remplissent l'hiver se sont tous fermés dès les premiers jours de mai, car l'aristocratie habite peu Paris, et aussitôt que le soleil brille, elle regagne en toute hâte ou ses castels ou ses villas; c'est la société financière qui reste tard, et elle a été si cruellement frappée depuis moins de deux mois qu'elle est presque tout entière en deuil.

Jadis les Israélites ne portaient le deuil que pour

leur père et mère ou époux, mais maintenant ils font comme nous; aussi comme toute la famille Rothschild est dans un noir complet, beaucoup de familles de leurs coreligionnaires ont arboré le noir également pour avoir l'air de lui être alliée; enfin ils ont renouvelé un peu la façon dont se portait jadis le deuil d'un prince parmi les grands seigneurs qui tenaient à honneur d'en être reconnus pour cousins; et le baron Rothschild n'est-il pas le plus grand prince d'Israël.

La malheureuse mère est toujours plongée dans le plus profond désespoir, et les tristes détails qui ont entouré la perte cruelle qu'elle a faite semblent en augmenter encore l'horreur. Ainsi le jeune Rothschild est tombé malade le jour même de la fête de sa sœur près de laquelle toute la famille devait se réunir pour lui apporter des souhaits de bonheur et de joie. Il fut pris tout à coup d'une vive douleur à laquelle succéda un crachement de sang.

— Il ne faut rien faire dire à ma mère, dit-il aussitôt à sa jeune femme, elle s'effrayerait et la fête de Charlotte serait triste; au moment du dîner seulement tu écriras un petit mot, tu parleras d'une indisposition légère en ajoutant que nous irons le soir, et comme cela ils seront rassurés.

Ce qui fut dit fut fait. Poutant en recevant cette lettre, on s'effraya, car toute cette famille vit dans l'union la plus tendre, et les deux frères voulurent, avant de se mettre à table, aller voir leur cher malade. Ils le trouvèrent entouré de médecins et changé d'une manière affreuse. Cependant les médecins les rassurèrent en disant que c'était une crise de sa maladie de cœur, qu'il n'y avait aucun danger et que surtout il ne fallait pas prévenir la baronne James, parce que M. Salomon adorant sa mère, la présence de celle-ci en ce moment lui causerait une émotion qui pourrait lui être funeste.

Les deux jeunes gens obéirent à la recommandation qui leur était faite, feignirent une tranquillité qui était bien loin d'eux, rassurèrent complétement leur mère, mais aussitôt que la soirée fut terminée, ils allèrent passer la nuit auprès de leur cher malade qu'ils trouvèrent toujours sur son fauteuil — on avait défendu de le coucher — avec un médecin de garde près de lui; mais de plus en plus affaibli et changé; la nuit fut calme; au petit jour, il s'endormit... et ne se réveilla plus. Il fallut bien alors prevenir la malheureuse mère... Elle accourut, se jeta toute éplorée sur son enfant qui semblait dormir du sommeil le plus calme, puis se retournant vers les médecins :

— Vous vous trompez, dit-elle, il n'est pas mort... dans notre famille, nous avons eu plusieurs exemples de léthargie; ainsi la sœur de mon mari est restée sept jours comme morte et elle en est revenue... Salomon n'est qu'en léthargie... je vous l'assure... je vais rester près de lui et personne n'y touchera, car il n'est pas mort... je vous le dis... je le vois... je le sens...

Et tout en parlant ainsi, elle couvrait son fils de baisers et de larmes. Mais comme tout ce qu'elle disait relativement à la léthargie des siens était vrai, toute la famille se laissa reprendre un peu à l'espérance et veilla avec le plus grand soin celui qu'elle désirait si vivement voir renaître. Pendant deux jours, ils restèrent tous ainsi avec des alternatives de désespoir et d'espérance, car rien ne changeait sur la figure calme de celui qu'on pleurait, quand tout à coup la mort se montra dans toute son horreur. Il fallut arracher la malheureuse mère à cet affreux spectacle, et ce qui semble augmenter encore chaque jour sa douleur, c'est la pensée constante que son fils est mort sans qu'elle l'ait embrassé. Pauvre... pauvre femme!... devant tous ses millions qu'elle est à plaindre!...

Mon Dieu, que je suis funèbre!... et que l'encre de ma plume est noire : c'est qu'il est si cruel de voir tomber la jeunesse! c'est tellement hors nature que j'en frémis, non d'égoïsme, puisque ce n'est pas mon régiment qui donne, mais de pitié, et la pitié rend toujours mélancolique; aussi comme je ne veux pas vous faire garder cette impression pénible trop longtemps, je me hâte de vous entraîner vers Fontainebleau, devenu durant juin le séjour des *ris* et des *jeux*, comme on disait jadis, car la cour s'y était fixée et avec elle était venu loger le plaisir...

L'Impératrice s'est efforcée de ramener à la simplicité les dames qui étaient invitées, en se plaignant du luxe exagéré dans lequel sont tombées les femmes, et comme elle prêchait d'exemple on était bien forcé de feindre de lui obéir, mais ce n'était qu'à peu près, car chacune voulait être la plus belle, et l'on s'efforçait d'y arriver à grand renfort de toilettes ébouriffantes, excentriques et nouvelles. Pour une invitation de quatre jours, on n'emportait pas moins de douze robes neuves : celles pour le matin, celles pour la journée et celles pour le soir; et comme avec les robes, on variait les accessoires, vous devez comprendre où cela conduisait.

On se promenait beaucoup à pied dans les environs de Fontainebleau, car l'empereur étant très-bon marcheur et se plaisant à faire des excursions lointaines, chacune tenait à honneur de l'accompagner; mais comme le temps était incertain et que de grosses ondées venaient souvent arroser cette société illustre, sans le moindre respect pour le chef de l'État, qui riait du meilleur de son cœur quand arrivaient semblables mésaventures, les promeneuses feignaient de rire aussi; mais ce rire était bien

jaune en voyant toute leur jolie toilette défraîchie et même perdue... car de quelle ressource peut être un parapluie devant l'envergure des femmes?...

Quant à l'Impératrice, qui toujours était la plus simple, elle s'amusait fort aussi de ces mésaventures arrivées aux robes, et assurait les dames qui en étaient victimes, que le ciel se montrait contre elles fâché, ainsi donc qu'elles devaient l'écouter et revenir à plus de raison; ce qu'on promettait alors... mais à la cour, comme ailleurs, et même plus qu'ailleurs peut-être, promettre et tenir sont deux.

On allait aussi pêcher aux flambeaux sur les étangs, et l'Empereur qui est d'une force extrême en tous les jeux d'adresse laissait bien loin derrière lui ceux qui voulaient se montrer ses concurrents.

Ces matinées de promenades et ces soirées de pêches étaient intimes; on les faisait entre un départ et un retour d'invités; hors cela, il y avait de grandes réceptions, de très-beaux bals, de magnifiques concerts et des représentations théâtrales dont M. de Saint-Remy faisait les frais et le charme. Que M. le duc de Morny a donc bien fait de mettre à la mode un si charmant auteur!

Il y a eu d'autres soirées fort intéressantes aussi: ainsi celle des spectres et celle où le docteur Ozon a montré son gorille que tout le monde veut voir aujourd'hui.

Avez-vous entendu parler de ce curieux gorille, mes charmantes lectrices? Si, oui, pardonnez-moi de vous répéter ce que vous savez, mieux que moi peut-être; si, non, je serai enchantée de vous apprendre du nouveau.

Or, le gorille est le plus grand de tous les singes, il a six pieds et c'est celui qui se rapproche le plus complétement de l'homme comme forme et comme manière, mais il est d'une férocité affreuse et ne s'apprivoise pas. Aussi pour apprendre à vivre au gorille que montre M. d'Ozon, on l'a tué, puis le docteur qui est d'une adresse sans pareille, a si bien articulé le squelette de la bête, rhabillée ensuite dans sa peau, qu'on la dirait parfaitement vivante; elle marche, elle saute, elle remue, elle agit, enfin comme un gorille si naturel, qu'on éprouve une frayeur réelle en le regardant.

Quant à la soirée des spectres dont je vous ai parlé, c'est le perfectionnement des spectres que montre Hamilton, le successeur de Robert-Houdin; c'est un homme de science qui s'en occupe à un point de vue sérieux et qui fait des expériences fort curieuses. Vous savez que l'on obtient ces effets fantastiques par la réflexion des glaces; mais dans quelle direction doivent être placées ces glaces? Là est toute la question, et c'est ce que j'ignore. A Fontainbleau, devant Leurs Majestés, la soirée a été des plus intéressantes, ainsi entre autres expériences on a fait celle-ci: on avait mis sur une console six flambeaux garnis de leur bougie non allumée. Tout à coup ces six flambeaux s'allumèrent, mais leurs flammes étaient des spectres lumineux; ainsi elles n'existaient pas, elles n'avaient nulle chaleur et l'on pouvait parfaitement mettre le doigt sur elles sans ressentir même la plus légère tiédeur.

En vérité, on brûlait jadis des sorciers qui l'étaient bien moins que les savants d'aujourd'hui!

On monte à l'Opéra-Comique une très-jolie opérette de M. Victorien Sardou dont la musique est de Gevaërt, ce charmant compositeur belge que nous avons adopté à Paris, et il faut espérer que le *Capitaine Henriot*, fera oublier par son succès l'échec que les *Diables noirs* viennent d'éprouver... A tous péchés, miséricorde!...

La baronne DE V...

EUGÈNE DELACROIX.

Nous avons parlé dans un de nos derniers numéros de la vente des tableaux, dessins et aquarelles d'Eugène Delacroix. Voici ce que M. Auguste Villemot dit, dans un feuilleton, et de cette vente et de l'illustre peintre:

« Delacroix, que nous avons souvent approché, était un homme considérable; après l'avoir entendu, ceux qui étaient réfractaires à ses systèmes, étaient tentés de s'écrier comme ce bon bourgeois: « Quel homme d'esprit! quel dommage qu'il fasse de la peinture! Il n'y a donc pas un ami pour lui conseiller d'y renoncer! »

» Delacroix avait plus que de l'esprit; c'était une forte organisation, bien trempée et d'une vaste envergure. Fils d'un ministre du Directoire, il y avait aussi en lui l'étoffe d'un homme politique. C'est notre temps qui a imaginé d'interdire aux artistes et aux poëtes toute ingérence dans le maniement des affaires de ce monde. Les XVIe et XVIIe siècles n'étaient pas si dégoûtés. A défaut d'une fonction plus élevée, Delacroix fut membre du conseil municipal de Paris.

» Ce qui étonnait le plus en Delacroix, à côté de ses compositions fougueuses et implacables dans leur système, c'était le calme et la sérénité de sa théorie. En littérature, il était racinien. Athalie était son idéal. En politique, il n'était guère coloriste; et, en peinture même, je ne serais pas éloigné de penser qu'il se croyait aussi classique que n'importe quel émule de Raphaël. On ne lui a jamais connu cet esprit de polémique tracassier, mesquin et féroce, qui démolit un rival pour se grandir sur ses ruines. A l'entendre, il semblait qu'il n'y eût, dans les arts et dans les expressions les plus contraires, que des malentendus. « Au fond, disait-il, il n'y a qu'un art: l'*art*. Tous ceux qui sont en dehors ne sont pas; et tous ceux qui s'élèvent jusqu'à sa compréhension, sont de la même famille, alors même qu'ils se combattent sur des

questions de forme. » Ces exposés théoriques tenaient peu de place dans la vie de Delacroix. Il se bornait généralement à quelques mots sobres, contenus, presque modestes, et n'aimait pas à insister. Je crois bien, du reste, que, sur ce terrain, il avait le plus profond mépris pour ceux qui l'écoutaient, et ce dédain était le plus souvent très-motivé. Sur tout autre sujet, il était abondant, disert, et, sans aucune recherche de langage, excitait toujours un intérêt soutenu par la fermeté de l'accent. Il portait en lui une autorité qui s'imposait sans aucune ambition de sa part. Dans toute réunion, après les premières banalités sur le froid, le chaud, la paix ou la guerre, la parole lui revenait de droit; il en usait, et l'on ne trouvait jamais qu'il en abusât. Il ne fuyait pas les plaisanteries douces et s'amusait volontiers du paradoxe sans y incliner lui-même. Delacroix fut, en définitive, un des causeurs les plus complets et les plus séduisants que j'aie rencontrés.

» Il serait impossible, je crois, de déterminer si Delacroix était beau ou laid. C'était une de ces physionomies puissantes dont l'œil ne peut se distraire, une fois qu'il s'y est attaché. L'école vénitienne, particulièrement, et Rembrandt, d'autre part, ont déposé sur la toile quelques-unes de ces têtes d'un caractère extraordinaire et qui font rêver.

» Donc, j'imagine que l'homme et le rôle qu'il a joué dans la société sont pour quelque chose dans l'empressement du public à l'exposition et à la vente de ses toiles posthumes. Il faut dire aussi que l'exposition de son œuvre complet au palais de l'Industrie, en 1855, avait singulièrement modifié les idées du public. C'est ainsi que, en voyant représenter au Théâtre-Français certaines œuvres de Victor Hugo, on s'étonne des contestations qu'elles ont soulevées il y a trente ans.

» Avant la vente, qui a commencé mercredi, à l'hôtel des commissaires priseurs, il y a eu deux jours d'exposition : lundi, jour réservé, et mardi, entrée libre, sans billets. La foule a été énorme à ces deux exhibitions. Malgré tout, ce public est calme et très-contenu. Il y a, évidemment, deux courants contraires, mais qui, par des motifs différents, se maintiennent dans une grande réserve. Les fanatiques admirent tout; mais dans leur admiration, il y a de l'émotion et une sorte de religion, quelque chose comme le sentiment du vide que laisse à une armée la mort d'un chef glorieux que nul ne remplacera, auquel nul ne songera à succéder. Les réfractaires sont également contenus, presque silencieux, et n'était le pli ironique de leur lèvre dédaigneuse, on pourrait croire qu'ils professent pour la couleur une estime réfléchie. Il y a là du respect humain et cette sorte d'intimidation qu'impose au vulgaire une grande renommée. Parmi les amateurs de bric-à-brac, acheteurs par manie et par imitation, connaisseurs jusqu'à concurrence d'un joli tableau de courses commandé par le Jockey-Club, beaucoup se disent mentalement : « Je trouve cela mauvais; comme je n'ai pas besoin de me gêner avec moi-même, je trouve cela exécrable; mais voici beaucoup de gens qui pensent tout autrement; faisons bien attention ; j'ai peut-être affaire à un homme de génie; n'allons pas nous compromettre. »

» A vrai dire il y a là environ quatre cents toiles, outre les dessins, le plus souvent à l'état d'ébauche, et, à moins d'être initié aux procédés techniques et à la manière de l'artiste qui couvrait sa toile de couleur avant de dégager une ligne, je crois qu'il est impossible, non-seulement à la masse du public, mais même aux amateurs de la seconde catégorie, de se rendre compte de la valeur de cette exposition.

» Un peintre seul peut reconstruire la pensée du maître dans ces compositions à peine ébauchées. C'est donc, à tous les points de vue, une exposition plus spécialement dédiée aux artistes. Pour eux, mais pour eux seuls, il est intéressant de suivre, dans une série d'esquisses, dont quelques-unes datent des premiers débuts de Delacroix, les tâtonnements, la marche et la progression des idées du maître.

» Quant au public connaisseur, ce qui attire son regard avec prédilection, c'est d'abord quatre tableaux de fleurs, qui nous ont paru n'avoir rien à craindre de l'ombre de Redouté (s'il y a un jeu de mots ce n'est pas ma faute) ; puis une *Diane surprise par Actéon* et une *Euridice piquée par un serpent*. Ces deux grands tableaux, quoique non terminés, portent toutes les empreintes du génie coloriste. A tout cela, quelques-uns m'ont paru préférer la copie du *Saint Benoît* de Rubens. C'est là, en effet, un morceau d'un effet prestigieux. Il ne faut pas d'ailleurs confondre cette copie avec celles que Delacroix avait entreprises dans sa jeunesse. Celle-ci date de vingt ans au plus, et Delacroix l'a exécutée avec enthousiasme et dans toute la plénitude de son talent.

Malgré ces objections et ces réserves, le mouvement de la vente a révélé l'influence et l'autorité du jugement des artistes sur le public acheteur. Une esquisse de la *Bataille de Taillebourg* a été poussée à 8000 francs. Il est probable que le tableau qui est au Musée de Versailles n'a pas été payé aussi cher. Les quatre tableaux de fleurs dont nous parlons plus haut, ont monté jusqu'à 25 000 francs. En résumé, les deux premiers jours de vente ont produit environ 200 000 francs, et il est possible que le résultat total ne reste pas au-dessous de 500 000 francs. Outre les œuvres de Delacroix, on a trouvé, dans sa succession, dix-huit toiles de Géricault, dont il fut l'ami et l'admirateur passionné. Il n'est pas douteux que le nom de ce grand maître n'éveille les enchères, quoique, à vrai dire, ces compositions ne soient pas de celles qui ont immortalisé son nom.

EL NIÑO DE LA ROLLONA.

(Voyez le numéro précédent.)

— Tu ne me crois pas, reprit doña Bárbara, je te reconnais bien là ! Tu as toujours été fantasque, et tu ne veux pas voir le monde comme il est ! Si tu avais entendu ce que disait de toi don Gerónimo, tu sais, ce colonel de si bonne mine qui nous fréquente assidûment,... eh bien ! ce colonel ne serait pas éloigné de demander ta main...

— Remercie-le bien de ma part, dit la *marquesa*, je me trouve heureuse dans ma liberté, et je compte rester... veuve.

— Vieillir dans la solitude, dans l'abandon, sans famille, sans avoir personne à qui léguer ses biens!

— Les biens de mon mari retourneront à ses héritiers; les miens m'appartiennent, et je les léguerai à qui je voudrai.

— Tu peux les léguer à qui tu voudras, cela est clair; tu peux les donner à un inconnu, à un vagabond, au premier *gitano* qu'il te plaira d'enrichir... Il y a des caractères fantasques auxquels plaisent les coups de théâtre, les actions romanesques...

La *marquesa* rougit un peu ; elle se sentait attaquée dans ses pensées les plus intimes, et mise en demeure de s'expliquer sur un sujet qu'elle était résolue à ne pas traiter avec une amie aussi curieuse.

— Ma chère Bárbara, dit-elle en reprenant tout son calme, tu parais me porter beaucoup d'intérêt et t'occuper de mes affaires comme s'il s'agissait des tiennes ?

— Sans doute, répliqua doña Bárbara, puisque tu as eu la fantaisie de te montrer avec un jeune garçon que personne ne connaît, on a bien le droit de te demander, en amie, et pour couper court à des interprétations désobligeantes, ce qu'il est, où tu l'as ramassé ?...

— Le pauvre enfant ! il ne se doute guère du bruit qui se fait autour de lui !

— Et autour de toi à propos de lui... Est-ce un enfant adoptif? D'où vient-il? Pourquoi l'avoir pris avec toi de préférence à quelqu'un de ta famille?

— Mes plus proches parents sont à la Havane; ils y vivent dans l'opulence, et n'ont nullement besoin que je les prenne sous ma protection...

— Le colonel affirme que cet enfant est étranger, qu'il est Anglais...

— Le colonel n'a pas deviné juste.

— Ce qu'il y a de certain, c'est que le monde commence à jaser...

— C'est son métier...

— On est fort intrigué au Puerto de ce blondin, qui a l'air d'un défi jeté à la curiosité publique.

— Et cette curiosité publique, ma bonne amie, tu serais bien aise de la satisfaire...

— Moi !... oh ! je n'y tiens guère... J'aime mes amies, et je voudrais pouvoir les disculper quand on les accuse. Tu veux lutter contre le monde, ma pauvre Fernanda, et tu te jettes dans l'inconnu pour tromper l'ennui qui t'accable...

— Mais je ne m'ennuie pas, répondit la *marquesa.*

— C'est-à-dire que l'ennui t'a vaincue, subjuguée; tu n'as plus la force de rentrer dans la sphère où tu devais vivre et d'où tu as eu la faiblesse de t'exiler...

Après le départ de doña Bárbara, la *marquesa*, un peu émue, se mit à se promener dans les allées de son jardin. — Voyons donc, se dit-elle intérieurement, est-ce que je m'ennuie ? Le repos que je goûte ici ne vaut-il pas le trouble et l'agitation des grandes villes ? Ah ! le monde en veut à ceux qui le délaissent;... il appelle faiblesse ce que je nomme, moi, force d'âme et énergie de la volonté ! En vérité, pour un peu plus il y verrait de l'orgueil!... Je vis avec les petites gens dont je fais le bonheur ; aucun d'eux ne me contredit, et je règne doucement sur mon petit domaine. Les matinées ont bien leur tristesse, le milieu du jour est quelquefois lent à couler, les soirées ne passent pas aussi vite que je le voudrais, cela est vrai, j'en conviens; mais j'y suis faite. D'ailleurs toute existence a ses langueurs !

En achevant ces paroles, elle poussa un soupir et leva les yeux sur les bosquets qui l'entouraient. Le barbet *Cordero* marchait devant elle de ce pas lent et incertain d'une bête apathique déshabituée de courir. Le profil de la Melitona, assise dans la cuisine, se dessinait derrière la vitre, immobile comme une peinture. A côté du puits, la roue d'irrigation, mue par deux mules, versait l'eau avec la régularité monotone d'une cascade. Autour de la maison tourbillonnaient les hirondelles, qu'un grand chat maigre surveillait éternellement du haut du toit, l'œil au guet, la griffe allongée. Cet ensemble de détails composait une scène parfaitement calme, mais qui ressemblait un peu à un tableau mécanique. Il ne s'y produisait rien de saisissant, rien d'inattendu. Dans ce petit monde rustique, bêtes et gens, tous, jusqu'aux oiseaux, agissaient par accoutumance, et la marquise se surprit à compter, pour la millième fois, le nombre des orangers plantés dans l'allée principale. A ce moment, elle sentit vibrer dans son âme cette corde secrète que doña Bárbara avait touchée avant de partir; elle crut voir se dresser le fantôme de l'ennui, qu'elle se flattait d'avoir vaincu. Des larmes allaient jaillir de ses yeux, lorsque parut Guillermo, qui courait gaiement; près de lui gambadaient les deux lévriers devenus ses compagnons



inséparables. Un rayon de soleil se jouait sur le visage épanoui de l'enfant ; le vent faisait flotter ses cheveux blonds, et ses traits, ordinairement empreints d'une mélancolie rêveuse, s'illuminaient d'une joie naïve.

La *marquesa* lui tendit les bras, et l'enfant l'embrassa avec effusion. Ils avaient grand besoin de se retrouver ensemble. Guillermo, fatigué par quelques heures d'étude, s'était laissé aller au souvenir de sa verte Irlande, et l'émotion lui montait au cœur. Quant à doña Fernanda, elle venait de descendre plus avant que jamais dans le fond de sa pensée, et elle en avait rapporté ce que nous en retirons toujours, de la tristesse et un vague effroi.

III.

Pendant plusieurs années, tout alla bien dans la maison des champs où la *marquesa* del Carmejo avait confiné sa vie. Son fils adoptif croissait en grâce et aussi en savoir. Un moine, don Cajetano, chassé de son couvent par la révolution, lui enseignait le latin, l'histoire, la géographie. Dans ses longs entretiens, le religieux aimait à montrer à son élève l'Espagne envahie par les Maures et refoulée jusqu'au pied des Pyrénées, triomphant peu à peu de l'islamisme, puis s'établissant sur les côtes de l'Afrique et couvrant les deux Amériques de ses colonies ; mais Guillermo avait trouvé un précepteur d'un genre tout différent dans le vieil Andrès, le doyen des serviteurs employés aux écuries de la marquise. Andrès avait fait les campagnes du Pérou et du Chili ; il en était revenu écloppé, la figure balafrée de coups de sabre. La tête remplie du souvenir de ces guerres lointaines, l'ancien soldat courait sans cesse à cheval à travers les domaines de la marquise, sous prétexte d'exercer partout sa surveillance : il se faisait tout simplement illusion à lui-même, et croyait continuer encore ses campagnes. Lorsque don Guillermo approcha de sa quinzième année, Andrès réclama l'honneur de lui apprendre à monter à cheval. L'élève devint bientôt un excellent cavalier, bien que le maître ignorât les véritables principes du grand art de l'équitation. Le vieux soldat avait rapporté de l'Amérique du Sud la mauvaise habitude de porter les étriers trop longs et de s'appuyer sur la fourchette, méthode vicieuse qu'eût blâmée l'illustre la Guérinière, et qui eût excité l'indignation de Pluvinel, le classique auteur du *Manége royal*.

Tous les matins, — les dimanches exceptés, — Andrès équipait les deux chevaux, puis il allait éveiller Guillermo, qu'il appelait respectueusement *el marquesito*. L'enfant et le vieux soldat parcouraient au galop les collines voisines et redescendaient vers la plaine d'un pas moins rapide ; quelquefois ils poussaient une reconnaissance jusqu'aux bords du Guadalquivir. Quel que fût cependant le but de leurs excursions, Andrès assaisonnait toujours ces promenades du récit de ses combats et de ses pérégrinations aventureuses. La vue d'un cavalier passant à l'horizon lui fournissait l'occasion de raconter une de ses rencontres avec l'avant-garde ennemie, et la plus petite voile glissant sur les eaux du fleuve lui rappelait une tempête du cap Horn. — Ah ! *marquesito*, s'écriait alors le vieux soldat, j'ai eu dans ma jeunesse bien des misères sur terre et sur mer ! J'ai reçu des coups de sabre sur la figure et un coup de lance au genou, sans parler d'une balle qui m'a traversé le bras. Eh bien ! si je redevenais jeune, je recommencerais encore à servir... Qu'est-ce qu'un homme qui n'a rien vu ? Allons, un temps de galop, *marquesito*, et *viva la pátria !* — Puis il poussait le cri de guerre de l'Indien des Andes, et les deux cavaliers, piquant de l'éperon leurs chevaux alertes, le corps penché en avant, dévoraient l'espace, comme s'ils eussent été enlevés par un coup de vent.

Ces promenades équestres, faites en compagnie du vétéran des guerres d'Amérique, éveillaient dans l'âme de Guillermo le désir de l'inconnu. Le moine Cajetano surprenait chez son élève les premiers symptômes d'une imagination vive, impressionnable, tournée vers la rêverie. Il s'inquiétait de ce regard vaguement dirigé vers les horizons lointains, et qui ne se posait jamais sur les objets environnants. — A quoi donc adapter cette fantasque nature ? se demandait-il souvent. Que veut, que cherche cet adolescent, atteint déjà d'une secrète tristesse ? — Il résolut de s'en ouvrir, sans plus tarder, à la marquise elle-même.

— Señora, lui dit-il un jour, l'enfant grandit ; il a seize ans, n'est-il pas vrai ? Ses études avancent, et je ne crois pas avoir rien à lui apprendre désormais.

— Comment donc ! reprit la marquise ; on garde les enfants huit ans et plus dans un collége, et au bout de quatre années celui-ci aurait achevé ses études ?

— Dans un collége, on émiette la leçon pour que chacun en ait sa part : c'est là une des raisons pour lesquelles l'éducation s'y prolonge. Il y en a d'autres encore... D'ailleurs je ne dis pas que Guillermo n'ait plus rien à apprendre, je dis qu'il serait temps de lui choisir une carrière...

— Pourquoi faire ! reprit lentement la *marquesa*.

— Pour employer ses facultés et le mettre à même d'accomplir sa mission ici-bas !... Voyons, señora, la carrière des armes est une profession noble et qui convient...

— La guerre m'a tué mon mari ! s'écria la mar-



quise; vous l'avez donc oublié, don Cajetano?...

— Pardon, señora; la marine offrirait au jeune homme une utile application de ses facultés : il a du goût pour l'astronomie, pour la géographie, pour tout ce qui se rapporte à l'étude des sphères célestes et du globe de la terre...

— En ce cas, il faudra que je le quitte...

— Les voyages lointains sont, à n'en pas douter, ce qui le préoccupe, ce qui l'attire...

— Mais, encore une fois, interrompit la *marquesa*, il faudra donc que je le voie s'éloigner de moi!... S'il sortait d'ici par une porte, l'ennui entrerait par une autre...

— Enfin, señora, reprit don Cajetano, il ne peut commencer par où les autres finissent, par l'inaction et le repos. Voulez-vous cultiver le penchant qu'il montre pour le dessin? Il trouvera de beaux modèles dans les peintres espagnols.

— Je vous l'ai dit, répliqua la marquise avec une certaine impatience, don Guillermo est devenu mon fils par adoption, ma fortune particulière peut lui revenir : est-il besoin qu'il apprenne un état?...

— Madame, interrompit le moine, voulez-vous le bonheur de ce jeune homme? Le voulez-vous sincèrement? Permettez-lui d'arriver à quelque chose, aidez-le à prendre rang parmi les hommes utiles, sérieux... Ne souffrez pas qu'il végète, qu'il se traîne dans la vie avec le regret de n'être rien.

— N'être rien! dit la marquise; mais si je lui donne mon nom! Après tout, il n'est pas mon fils... Si j'étais vraiment sa mère, peut-être mon amour-propre serait-il flatté de le voir arriver aux honneurs, à la réputation... Enfin il n'est que mon fils adoptif. Je l'ai pris, accueilli, choyé, pour qu'il restât à mes côtés et me tînt éternellement compagnie! Croyez-vous, don Cajetano, que je mène une vie bien joyeuse, et que les distractions abondent dans ces campagnes?

— Pardon, señora, reprit tristement le religieux; j'avais cru que vous aimiez sincèrement cet enfant...

— Tout le monde semble se donner le mot pour me tourmenter à l'occasion de Guillermo! s'écria la *marquesa*. Ah! qu'on a de mal à faire le bien ici-bas!... Je ramasse dans la poussière un pauvre petit qui n'a plus ni famille ni patrie, je l'élève jusqu'à moi, je lui donne tout ce qu'on peut rêver ici-bas, et vous, un religieux, un homme de Dieu, vous me demandez si je l'aime!... Les gens du monde, les vaniteux sont venus me demander aussi pourquoi je l'aime!... A qui entendre, à qui répondre?...

— Señora, je retire toute question qui peut vous blesser, j'avais cru aller au-devant de vos vœux en vous montrant tout l'intérêt que m'inspire votre protégé.

En achevant ces paroles, don Cajetano salua la marquise et s'éloigna à pas lents. Il remonta dans la chambre haute, où travaillait son élève. Le jeune homme, appuyé sur la fenêtre regardait l'horizon; des larmes brillaient dans ses yeux. Don Cajetano lui prit doucement la main. — Qu'avez-vous, mon enfant? lui demanda-t-il.

— Rien, répliqua Guillermo; je regarde les oiseaux qui volent sur le ciel. Oh! si j'avais des ailes!

— Si vous aviez des ailes, vous quitteriez ce nid tranquille où une tendre affection veille sur vous? — Guillermo ne répondit pas; le religieux continua : — Modérer les désirs du cœur et calmer les élans de l'imagination telle est la première condition du bonheur ici-bas!

— Faut-il donc renoncer à être, à faire quelque chose, à savoir, à connaître? s'écria brusquement le jeune homme. Faut-il donc vivre éternellement dans l'obscurité?

— C'est le sort du plus grand nombre; n'est-il pas sage de savoir s'y résigner à tout hasard?

Le religieux ne s'exprimait point ainsi sans se faire violence à lui-même. Il lui en coûtait de comprimer les aspirations d'un jeune cœur qui commençait à s'épanouir; mais il voulait prévenir les luttes qui eussent infailliblement troublé l'existence des habitants de ce toit hospitalier, sous lequel il avait lui-même rencontré un asile. Il ne lui paraissait pas impossible qu'un jeune homme au caractère doux et mélancolique pût se plier au joug d'une vie simple, régulière jusqu'à la monotonie, et coulant avec le calme d'un ruisseau qui serpente sans bruit et à demi caché sous les roseaux. D'un autre côté, il voyait la marquise veillant avec une affection jalouse sur son enfant adoptif, et prête à taxer d'ingratitude toute volonté contraire à la sienne qu'eût manifestée son jeune élève. Ne valait-il pas mieux, par des conseils donnés à propos, habituer Guillermo à envisager sans illusion la destinée qui lui était faite?

Le tout était d'y réussir; mais ce que n'auraient pu faire la raison ni la force, une affection égoïste sut l'accomplir. Alarmée par la conversation que don Cajetano venait d'avoir avec elle, la marquise combla son fils adoptif de prévenances et de cajoleries. Elle le choyait comme un enfant, lui parlait de sa petite voix la plus tendre et allait au-devant de tous ses désirs. Elle s'obstinait à cultiver comme une plante délicate ce jeune homme plein de séve et de santé chez qui elle voulait exciter à tout propos les élans d'une reconnaissance enfantine. Un jour cependant qu'elle le voyait se promener rêveur dans les allées du jardin, il lui prit comme un remords; elle se reprocha de le tenir en captivité à la campagne. Revenue au salon, elle appela don Cajetano, et, d'un ton confidentiel : — Vous m'avez fait entendre que l'enfant aimerait à voyager,... lui dit-elle. Moi, j'ai

mes habitudes, et la solitude me plaît par-dessus toute chose. Eh bien! pour être agréable à Guillermo et aussi pour l'avancement de ses études, je me décide à l'emmener à Madrid... Nous irons dans ma galère, à petites journées, avec Melitona, Andrès et le petit chien... Qu'en pensez-vous, don Cajetano?

Le religieux ne put s'empêcher de sourire, et il répondit : — Et puis après?...

— Nous reviendrons ici reprendre notre douce vie et nos tranquilles occupations. Ne lui en dites rien au moins. S'il allait se rencontrer quelque obstacle...

Les obstacles ne tardèrent pas à surgir; il faut si peu de chose pour arrêter les natures paresseuses! La *marquesa* commençait à prendre de l'embonpoint, et le mouvement lui causait de la fatigue. Pendant plusieurs semaines elle songea aux préparatifs sans avoir la force de s'y mettre, et peu à peu s'amortit en son cœur le désir manifesté dans un moment d'expansion et de courage. La Melitona, qui avait pris, elle aussi, son pli à la campagne, s'éleva avec chaleur contre l'inutilité d'un si long voyage; elle parla même de brigands qui s'étaient montrés sur la route. S'il allait arriver malheur au *marquesito!* De son côté, Andrès déclara que la galère avait besoin de beaucoup de réparations, et puis les mulets se trouvaient malades. L'apparition des bandits n'était pas ce qui l'eût empêché de partir; mais il s'était fait une habitude de monter à cheval chaque matin et de jouer de la guitare chaque soir sur la margelle du puits. La mauvaise volonté de ces deux vieux serviteurs acheva de dégoûter la marquise de son projet. Dévoués au service de leur maîtresse et pleins de vénération pour sa personne, Andrès et Melitona s'entendaient pour lui désobéir et ne pas quitter les lieux où ils avaient fait leur nid. Par la force de l'habitude, ils étaient devenus comme des immeubles tout à fait impossibles à déplacer.

La marquise n'alla donc point à Madrid. Elle avait rompu avec le monde et s'efforçait de se croire heureuse au sein de la solitude. Son fils adoptif, condamné à grandir dans l'ombre, passait ses journées à lire, à étudier, à dessiner surtout, et trompait par des occupations purement intellectuelles l'ardeur de son imagination et l'activité de son esprit. Malheureusement ce régime le rendait fantasque et timide, sauvage et inquiet, fort par la pensée et incapable d'agir hors des limites étroites de l'existence qui lui était imposée.

IV

Dans un pays comme l'Andalousie, où la vie resplendit au dehors, où la jeunesse semble rayonner partout comme un éternel printemps, Guillermo devait sembler une anomalie. S'il n'eût pas appartenu par les liens de l'adoption à une mère riche et titrée, s'il eût été laid et mal bâti de sa personne, on ne se fût occupé de lui ni pour le plaindre, ni pour le blâmer; mais Guillermo était devenu le représentant d'une famille considérable, et la nature l'avait assez bien traité pour que le monde eût des droits sur lui. On s'étonna d'abord de cette vie solitaire : on plaignit ce jeune homme enchaîné par le caprice d'une mère adoptive, plus tyrannique et plus jalouse qu'une vieille tante; puis on se moqua de lui. Quelques plaisants du Puerto-Santa-Maria firent sur le pauvre Guillermo des chansons qu'ils confièrent à la discrétion proverbiale des aveugles mendiants. Du temps de Cervantes, les aveugles avaient déjà le privilége de réciter aux passants les vers malins qu'il plaisait aux méchants poëtes d'écrire contre le prochain. Dans ses chansons, composées à la louange du fils adoptif de la *marquesa* del Carmejo, on désignait Guillermo par le surnom injurieux de *El niño de la Rollona* (1). Du Puerto, ces couplets facétieux se répandirent à Cadix, puis à Séville, et bientôt ils furent connus dans toute l'Andalousie.

Celui que la jeunesse joyeuse des villes voisines tournait ainsi en ridicule et représentait sous les traits d'un enfant imbécile avait atteint sa vingtième année. Son esprit était cultivé; il savait exprimer sa pensée en plusieurs langues et maniait le crayon avec une rare habileté. Il avait à cheval autant d'aplomb et beaucoup plus de grâce que le vieil Andrès, son maître d'équitation, et il pouvait aussi bien qu'aucun *caballero* de Séville s'accompagner sur la guitare. Tous ces agréments, tous ces talents, que le monde eût appréciés s'il les lui eût supposés, étaient comprimés chez Guillermo par une timidité sauvage. Ne s'étant jamais comparé à personne, il s'imaginait ne rien savoir; il croyait que les jeunes hommes si brillants et si contents d'eux-mêmes dont il entendait citer les noms l'eussent écrasé de leur supériorité. Et comme la solitude a toujours son mauvais côté, il en était venu à haïr ce monde inconnu qu'il redoutait. Dans le fond de son cœur, il y avait comme un besoin de lutter contre des rivaux absents, et de les surpasser pour avoir le droit de les mépriser à son tour.

Andrès, qui lui avait appris à monter à cheval, devint aussi son maître d'escrime. Don Guillermo aimait à manier le sabre et l'épée; il s'enfermait souvent dans sa chambre pour s'exercer tout à son aise. Des idées chevaleresques bouillonnaient alors dans son cerveau; il écrivait des ballades, il dessinait

(1) *El niño de la Rollona*, ou bien encore *El de la Rollona*, celui qui, déjà avancé en âge, conserve les manières et les habitudes d'un enfant.

des cavaliers, croisant le fer. Puis, quand un chien venait à aboyer dans la cour, il tressaillait, la rougeur lui montait au visage; il cachait ses armes et son papier. Il ne trouvait sa force que dans la solitude, au sein du monde idéal qu'il évoquait durant ses longues rêveries. La marquise connaissait seule ce qu'il y avait de contradictions dans cette nature étrange et complexe; encore n'en comprenait-elle qu'une partie. Ce sont là des secrets qu'une mère, — ne le fût-elle que par adoption, — ne peut jamais pénétrer complétement.

— Ah! si je pouvais avoir mon jour de triomphe! pensait parfois Guillermo, un seul jour, mais éclatant et glorieux! Comme je me consolerais facilement de ces succès mesquins dont tant d'autres nourrissent leur vanité!...

Et pourtant ce jour ne venait point. Tandis que son esprit captif s'exaltait jusqu'à l'orgueil pour retomber dans la défaillance, son nom, tourné en ridicule, faisait sourire les jeunes gens et les jeunes filles du voisinage. De toutes les personnes qui s'égayaient aux dépens de don Guillermo, aucune n'avait plus envie de le voir de près que doña Bárbara, l'amie empressée de la *marquesa*, celle-là même qui, quelques années auparavant, était venue s'informer du nom et de la naissance du *marquesito*. Doña Bárbara revint donc, mais cette fois en grande toilette et accompagnée de sa fille, doña Leocadia. La *marquesa* les reçut toutes les deux dans son salon. Elles y étaient depuis une demi-heure environ, causant de choses indifférentes, et contrariées de ne pas voir le mystérieux *marquesito*, lorsque celui-ci parut, traversant le jardin à grands pas. Il ne se doutait pas qu'il y eût personne au salon. D'une main rapide, il ouvrit la porte en chantant, puis recula, regardant la marquise d'un air si malheureux, que doña Bárbara et sa fille se pincèrent les lèvres pour ne pas éclater de rire.

— Entre donc, Guillermo, dit la *marquesa*, d'un ton très-doux, tout en roulant de gros yeux; assieds-toi là, près de ces dames.

Guillermo rougit, pâlit, avança à petits pas sur la pointe du pied, prit place sur le fauteuil et baissa la tête. Quand il la releva, il vit les deux grands yeux noirs de Leocadia qui le considéraient avec une sorte de pitié.

— On dirait que ma fille et moi nous vous avons fait peur, dit doña Bárbara en se tournant vers le jeune homme.

— Oh! non, madame, répliqua Guillermo, non certainement. Je croyais la marquise seule ici.

— Et vous avez été désappointé?

— Pourquoi les dames disent-elles toujours de ces phrases qui gênent? pensa Guillermo en regardant droit devant lui... Doña Bárbara se retourna dédaigneusement vers la marquise, laissant Guillermo réfléchir tout à son aise. Le pauvre jeune homme était à la fois soulagé et piqué au vif de ce que doña Bárbara ne lui adressait plus la parole. Peu à peu sa physionomie prit un air de fierté sérieuse, et il parut se résigner au rôle de personnage muet. La *marquesa* souffrait de voir son fils adoptif s'enfoncer dans une rêverie chagrine qui lui donnait l'apparence d'un oiseau pris au piége.

— Guillermo, lui dit-elle doucement pour le remettre en scène malgré lui, nous parlions tout à l'heure de ton goût pour le dessin. Si tu allais chercher ton album pour le montrer à ces dames?

Guillermo tressaillit à cette demande, qu'il était loin de prévoir. Aucune main étrangère n'avait encore feuilleté ces pages, qui renfermaient l'histoire de sa vie et l'expression de ses plus secrètes pensées.

— Va donc, reprit la *marquesa;* doña Leocadia se connaît parfaitement en dessin, et je suis sûre qu'elle approuvera ton ouvrage.

Habitué à obéir, Guillermo fit un effort sur lui-même pour dissimuler son embarras. Doña Barbara ne put s'empêcher de faire un léger mouvement d'épaules quand elle vit ce grand jeune homme s'éloigner d'un air gauche et timide, et refermer sur lui la porte du salon d'une main discrète, comme un enfant bien élevé. Bientôt Guillermo reparut, tenant à la main son album, qu'il ne savait à qui présenter.

— Voyons, donnez-moi cela, dit doña Bárbara; j'aime beaucoup à regarder des images. Qu'est-ce que cela? Une maison couverte de chaume, entourée de lierre, avec des grandes prairies tout à l'entour, de beaux arbres?...

— C'est le lieu où j'ai été élevé, señora, le *cottage* de mon père, situé près de Dublin en Irlande.

— Très-joli, ma foi!... Ah! voici un petit navire avec les voiles déployées... Tiens, vois-tu, Leocadia, c'est un de ces bâtiments anglais comme il y en a souvent à Cadix.

— J'ai été mousse à bord de cette goëlette, dit Guillermo; elle m'a amené ici.

Tout en feuilletant l'album, doña Bárbara interrogeait le jeune homme sur l'histoire de ses premières années. Guillermo, ayant à parler sur un sujet précis, reprenait peu à peu son aplomb. Il racontait simplement, mais avec un accent de mélancolie pénétrante, les détails de son enfance, éprouvée par de grandes douleurs. La longue série de dessins, représentant toute sorte de sujets, amenait naturellement des questions sur ses occupations de chaque jour. Entraîné par la pente de la conversation, Guillermo se laissait aller à parler de ses

vagues aspirations à la vie active, de ses ennuis secrets, de son insurmontable timidité, de l'effroi que lui inspirait le monde. La causerie devenait intime. Guillermo s'y abandonnait à son insu; puis, cédant à un caprice de sa nature farouche, il se tut tout d'un coup, comme s'il eût craint d'en avoir trop dit. Leocadia, qui s'était tenue d'abord fièrement assise, comme un portrait de Velasquez, les épaules effacées, le buste en avant, appuyant sur son menton l'extrémité de son éventail replié, Leocadia se penchait sur les feuillets de l'album, regardant les dessins et écoutant les paroles discrètes et animées de Guillermo.

— *Mil gracias, señor caballero*, dit doña Bárbara au jeune homme en lui remettant l'album; vous dessinez à ravir, et vous êtes plus romanesque que je ne le pensais, don Guillermo.

— Ma chère amie, répliqua la *marquesa*, je t'assure qu'il est très-gentil et très-affectueux...

— Laisse-le donc répondre, Fernanda, dit doña Bárbara à l'oreille de la marquise, il est assez grand pour parler! — Écoutez-moi, *caballerito*, vous êtes romanesque, entendez-vous? Après avoir tant rêvé, vous devez maintenant entrer dans le monde... Il faut que vous fassiez connaissance avec mon fils Mariano; vous lui donnerez un peu de votre raison, et il vous communiquera quelque chose de la désinvolture qui vous manque. J'espère que vous lui ferez une visite la première fois que vous viendrez au Puerto?

Guillermo s'inclina sans répondre, regrettant déjà de s'être attiré une invitation qui gênât ses instincts sauvages et solitaires. Don Mariano faisait beaucoup parler de lui dans la province. Il était beau danseur, mauvaise tête, en tous points l'opposé du timide Guillermo, auquel il avait le premier appliqué le surnom de *El de la Rollona*.

Doña Bárbara et sa fille n'échangèrent pas une parole pendant leur retour au Puerto-Santa-Maria. La jeune fille semblait fort occupée à regarder les horizons et à étudier le jeu de la lumière à travers les oliviers plantés sur les coteaux. Sa mère ne prenait nul souci de la nature et du paysage, mais elle cherchait à s'expliquer le caractère étrange du jeune homme qu'elle venait de faire poser devant elle. Habituée à vivre dans le monde et à ne rencontrer guère que des gens jetés dans le même moule, elle avait horreur de l'originalité. Guillermo était original, et de plus le ridicule s'attachait à sa personne. C'était à tort peut-être, mais enfin il en était ainsi... Quel dommage! avec la fortune que lui assurerait sans doute la *marquesa*, il eût été pour sa fille un si bon parti... Après tout, sa mère adoptive lui donnerait-elle son nom? Elle n'en avait rien dit à personne, et elle n'y avait peut-être pas encore pensé?...

Ainsi raisonnait doña Bárbara, et la nuit se répandait peu à peu autour d'elle; les étoiles commençaient à briller sur le bleu foncé du ciel. Tout à coup, au moment où la ville du Puerto dessina sa silhouette brune à travers le firmament, la lune se leva du côté de la mer, reflétant au milieu des vagues légèrement agitées son disque d'argent.

— Ma mère, ma mère! s'écria Leocadia, voyez donc comme c'est poétique! quel joli dessin on ferait de cela!

— C'est charmant! répondit doña Bárbara, et elle fixa ses regards étonnés sur le visage gracieux de sa fille, qui semblait rêver en contemplant avec une attention inaccoutumée le ciel, la terre et les eaux, illuminés d'une suave et limpide clarté.

Théodore Pavie.

(La suite au prochain numéro.)

L'INCENDIAIRE DE MAISON-ROUGE.

I.

Prenez à Paris, à l'embarcadère de Strasbourg, le train qui se dirige vers Mulhouse, et après avoir traversé une partie du département de Seine-et-Marne, arrêtez-vous à la station qui vient immédiatement après celle de Nangis.

— Leudon, Maison-Rouge, crie le conducteur du train.

Vous êtes arrivé.

Leudon, c'est la réunion de trois ou quatre fermes au devant desquelles, comme une sentinelle vigilante, on voit un cabaret pompeusement décoré du titre d'auberge et tenu par deux vieillards, l'homme et la femme, qui vivent là avec la complète certitude de n'être jamais soupçonné de se livrer, comme le pâtissier de la rue des Marmouzets de légendaire mémoire, à la fabrication des pâtés avec la chair de voyageurs, car il manquerait pour cette branche d'industrie fantaisiste, l'élément principal, le voyageur, passé à l'état de personnage fabuleux dans ces parages.

Que si, cependant, entraîné vers Maison-Rouge par la recherche de l'inconnu, vous suiviez l'indication que nous venons de vous donner, après avoir passé devant le *Gagne-petit*, le cabaret en question, engagez-vous sur une route poudreuse, coupant les plaines vertes qui s'étendent à votre droite et à votre gauche, et vous ne tarderez pas à vous trouver dans un hameau qui n'a absolument rien de remarquable, si ce n'est son peu d'importance, bien que placé à 3 kilomètres seulement de la ligne du chemin de



fer dont il est devenu l'une des stations intermédiaires.

Il ne s'y fait d'autre commerce que celui du grain que les cultivateurs vont vendre non plus au marché comme jadis, mais à Nangis sur échantillon, et qu'ils livrent par l'entremise du chemin de fer.

Toutefois, le pays est riche et de gros fermiers l'habitent.

C'était jadis une dépendance du marquisat de Nangis; depuis 1789, le sol ne dépend que des bons bras qui le font valoir et auxquels il appartient.

Jadis, les seigneurs de Maison-Rouge étaient bons ou méchants envers leurs vassaux; aujourd'hui les propriétaires sont durs ou humains envers le pauvre monde, selon que Dieu a mis en leur cœur l'égoïsme ou la charité.

Aux compatissants, les bénédictions du pauvre.

A ceux qui sont sourds aux prières et aux supplications, les souhaits amers des mendiants, et des souffreteux, souhaits haineux que la colère exhale un jour de douleur ou de désespoir et que, parfois, un mauvais destin exauce.

Or, le fermier Beauménil était un de ceux à qui une avarice sordide, provenant plutôt d'un excès d'économie et de prévoyance mal entendu, que d'un mauvais naturel, avait fait donner une réputation de dureté de cœur qui s'étendait à plus de cinq lieues à la ronde.

— Je ne donne rien aux paresseux, disait le fermier à quiconque venait tendre la main à la porte de la ferme.

Et comme si les chiens qui en défendaient l'entrée eussent voulu se conformer à la pensée de leur maître, ils ajoutaient encore au refus brutal de celui-ci par leurs jappements réitérés, jusqu'à ce que le misérable se fût éloigné de la demeure inhospitalière.

— Je ne donne rien aux paresseux?

Certes, le paresseux est un criminel, car c'est un crime de préférer le pain de l'aumône à celui du travail; mais était-il bien sûr, le fermier Beauménil, que tous ceux qui venaient humblement implorer en vain sa pitié fussent des paresseux, et n'est-il pas des jours où le travail est plus lent à venir que la faim?

Oh! la faim! terrible conseillère, qui peut faire excuser bien des fautes, mais qui n'en absout aucune.

En vérité, il faut que l'homme qu'on supplie soit bien sourd aux cris de sa conscience pour refuser un morceau de pain.

Et cependant il en est, Beauménil était de ces gens-là, qui croient, en faisant ainsi, montrer un grand caractère, ils s'enorgueillissent de ne pas encourager le vice parce qu'ils n'assistent pas le pauvre.

—Fais comme moi, vaurien, travaille.

Et, en parlant de la sorte, le brave fermier tournait le dos au solliciteur et allait s'asseoir auprès du feu qui pétillait dans l'âtre, afin d'y fumer tranquillement sa pipe.

Mais, heureusement pour les pauvres, ce n'était pas toujours le fermier qui les recevait, et quand Rose-Marie sa fille se trouvait seule à la maison et qu'il s'y présentait un mendiant, elle avait bientôt fait de couper un pain en quatre et de donner la plus belle part. Ajoutons que le pain était toujours accompagné de quelques débris du souper de la veille ou d'un verre de vin.

C'était une si charmante fille que Rose-Marie!

Bonne, serviable, avenante, elle avait toujours un sourire sur les lèvres et une lueur de bienveillance dans le regard, elle, tandis que Beauménil, avec sa grosse voix rude et ses sourcils froncés semblait toujours prêt à faire un mauvais parti à celui qui l'implorait.

Or, quelques jours avant qu'on ne commençât la moisson, si grand nombre de bras étaient venus s'offrir au fermier pour l'aider à couper les blés, qu'il était devenu impossible d'augmenter encore les rangs des travailleurs, plus que suffisants pour la besogne à faire.

Depuis le matin, deux ou trois moissonneurs, qui s'étaient présentés dans l'espoir de se voir occupés pour quelques jours, avaient été éconduits, et comme ils avaient quelque peu insisté, le seul résultat qu'ils en tirèrent fut de mettre le fermier dans la plus mauvaise humeur imaginable.

— Allez au diable! avait-il dit au dernier venu; je vous dis que je n'ai besoin de personne.

Le pauvre journalier n'en demanda pas davantage et s'esquiva.

A peine était-il dehors qu'à son tour une paysanne d'une vingtaine d'années entra dans la salle basse où se tenait Beauménil.

C'était une grande fille maigre, au teint fortement basané par le hâle et le soleil, vêtue ou plutôt couverte de haillons.

Son visage, assez régulier, ne manquait pas d'une certaine beauté. De grands yeux noirs, des cheveux en désordre, mais dont l'opulence se devinait, tels étaient les points saillants de sa physionomie, qui, d'ailleurs, avait une expression singulière. Ses joues caves, son costume délabré, la malpropreté de sa personne, tout lui donnait l'aspect de l'une de ces gitanas qui faisaient autrefois l'effroi des campagnes par les méfaits de tout genre qu'elles y commettaient.

A la vue de cette créature, qui s'était avancée sans mot dire et d'un pas traînant jusque auprès de lui, Beauménil fit un mouvement d'impatience.



— C'est toi, la piauleuse?... Que viens-tu faire ici, effrontée? lui dit-il, d'un ton menaçant.

— Je viens vous demander de l'ouvrage, monsieur Beauménil, répondit-elle sans s'émouvoir le moins du monde de l'accueil qu'on lui faisait.

— De l'ouvrage? à toi!

— Dame! puisque la moisson n'est pas faite.

— J'ai mon monde, reprit le fermier, et je n'ai que faire de toi içi. Va-t'en. D'ailleurs, tu sais que je n'aime pas te voir à la ferme.

— On s'en va, répondit-elle en appuyant lentement sur chacune de ces paroles, mais puisque vous ne voulez pas me donner de l'ouvrage, me donnerez-vous du moins du pain?... J'ai faim.

— Tu as faim? eh bien! si tu as faim, ce n'est pas ici que tu trouveras à te restaurer. Tourne-moi les talons et vivement.

— Ah! c'est comme ça que vous êtes pour le pauvre monde, vous, reprit la mendiante en s'en allant à reculons, c'est bien.

Qu'est-ce que tu marmottes encore? reprit le fermier en faisant un pas vers elle.

— Rien, monsieur Beauménil, je m'en vais.

Et elle s'en alla en effet; mais une fois hors de la maison, elle se tourna et s'écria avec un geste de menace :

— Oui, je m'en vais, mauvais riche; mais le morceau de pain que tu m'as refusé te coûtera cher!

II.

Rose-Marie avait dix-huit ans. Avons-nous dit qu'elle était jolie? Cela va de soi. Quelle jeune fille à cet âge ne l'est pas! Est-ce que Dieu n'a pas donné toutes les grâces et toutes les séductions à la jeunesse, cette fleur de la vie si pleine de parfums et de fraîcheur!

Oui, Rose-Marie était jolie, non comme une héroïne de roman, mais comme peut l'être une fille des champs élevée au grand air, sous les caresses de la brise et les baisers du soleil, — un coquelicot poussé au milieu des blés.

Mais, aux champs comme à la ville, toute fille de dix-huit ans aime un élégant jeune homme aux mains blanches et à la toilette irréprochable, ou un brave garçon franc du collier, haut en couleur, fort comme Hercule, et témoignant sa passion non par de sentimentales mièvreries, mais par de brusques élans de naïveté et de tendresse venus du cœur.

Donc Rose-Marie aimait, — nous ne l'eussions pas fait savoir au lecteur qu'il n'eût pas eu de peine à le deviner, — elle aimait le fils d'un cultivateur dont la ferme était un peu au delà de Maison-Rouge, en suivant la route de Troyes.

Augustin Fontaine, on l'appelait; il pouvait avoir vingt-trois à vingt-quatre ans.

C'était un enfant de la contrée et l'un des plus estimés. Son père avait été autrefois grand ami de Beauménil; mais, par une singulière coïncidence, au fur et à mesure que ce dernier avait vu son bien-être s'agrandir, les affaires du père Fontaine avaient été toujours en s'amoindrissant, si bien qu'un beau jour Beauménil se trouva à la tête d'une petite fortune, tandis que Fontaine fut obligé d'aliéner une partie de ce qu'il possédait, puis le tout, afin d'échapper à une ruine complète.

Ce fut à partir de cette époque que Beauménil, qui, peu à peu, avait découvert chez son ancien ami une foule de petits travers qu'il ne lui connaissait pas jadis, finit par les convertir en défauts, puis en vices, et en arriva à penser tout net qu'un homme qui ne savait pas mieux forcer la fortune à lui sourire ne pouvait être qu'un rien qui vaille, — partant, pas bon à fréquenter.

Jadis, pendant qu'on vidait une bouteille ensemble, on avait, en plaisantant, dit qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce que les enfants, qui avaient alors, l'un dix ou douze, l'autre six à sept ans, pussent devenir mari et femme, — et ceci avait été oublié depuis longtemps par les deux hommes, qui se donnaient bien encore le bonjour quand ils se rencontraient, mais d'une si singulière façon qu'on voyait bien qu'ils eussent préféré ne l'articuler ni l'un ni l'autre.

Si des projets d'union, jadis vaguement exprimés, il ne restait pas l'ombre d'un souvenir dans la pensée des deux pères, chez les jeunes gens ils avaient pris corps tant et si bien que, l'amour aidant, ces projets étaient devenus leur plus chère espérance. Augustin et Rose-Marie n'avaient guère cessé de se voir, eux qui n'avaient aucune raison plausible pour briser leur amitié. Il s'ensuit qu'ils formaient les plus beaux rêves du monde sans songer aux difficultés qui pourraient survenir.

Augustin faisait de fréquentes visites à la ferme de Beauménil, et longtemps elles n'avaient guère tiré à conséquence; mais un jour le fermier, en rentrant chez lui, remarqua certain coup d'œil trop significatif adressé par le jeune homme à sa fille. Il prit aussitôt le parti de couper le mal dans sa racine en interdisant d'une manière formelle l'entrée de la ferme à Augustin, quand Rose-Marie s'y trouverait seule, et il défendit à celle-ci de recevoir désormais son ami d'enfance.

Les deux jeunes gens n'avaient pu que promettre de se soumettre à l'injonction qui leur était faite; cependant, après l'avoir observée pendant quelque temps, ils l'oublièrent, et Beauménil, les trouvant derechef causant ensemble à voix basse, au coin du

feu, un soir qu'il revenait à la ferme un peu plus tôt que de coutume, il signifia cette fois au jeune homme de s'abstenir doréṇavant de toute visite, s'il ne voulait pas s'exposer à faire connaissance avec le bâton qu'il portait habituellement à la main.

— Je sais, ajouta-t-il en matière de corollaire, que tu rôdes autour de Rose-Marie dans l'espoir de t'en faire aimer; tu t'es dit, le père Beauménil a des écus, Rose-Marie aura une bonne dot, et ma foi, cet argent-là ferait bien mon affaire!

— Oh! monsieur Beauménil.

— Ah! tu crois, continua celui-ci sans se préoccuper de l'interruption, que je donnerai ma fille et mon argent à un garçon comme toi qui n'as rien et qui n'en aura jamais davantage?... Je sais bien que tu vises au monsieur, et que tu veux jouer au muscadin; tout ça, mon garçon, ça ne servira guère à relever le bien de ton père, et tu ferais mieux de travailler davantage, ça l'empêcherait d'être bientôt sur la paille et toi aussi.

— Assez, monsieur Beauménil, fit Augustin avec un mouvement de colère mal contenu; si vous ne vous rappelez pas que vous n'avez pas toujours été riche, ce n'est pas une raison pour insulter mon père... Il ne vous doit rien.

— Ça, c'est vrai, mais si j'avais voulu lui prêter, il pourrait bien me devoir encore.... Au reste, ce ne sont pas mes affaires; qu'il se ruine ou s'enrichisse, ça le regarde; mais ce qui me regarde, moi, c'est le soin de choisir un mari à Rose-Marie quand ça me plaira, et, je te le dis une fois de plus pour que tu ne l'oublies pas, ce ne sera pas toi que je choisirai; donc, si je te retrouve jamais en train de venir lui conter de belles paroles... tu vois ce bâton, je ne te dis que cela.

Augustin faisait tous ses efforts pour se contenir; mais quand il entendit le fermier le menacer de nouveau, le rouge de la colère lui monta au visage et fermant le poing il murmura d'une voix sourde :

— Monsieur Beauménil, ce sont les chiens ou les voleurs qu'on menace du bâton... Mais peu importe, vous êtes le père de Rose-Marie et je dois vous respecter... Je m'en vais... mais prenez garde qu'un jour vous n'ayez à vous reprocher d'avoir fait le malheur de votre fille; gardez-la bien pour quelque richard qu'elle détestera, et quand vous la verrez sangloter comme aujourd'hui, souvenez-vous que c'est vous qui l'aurez voulu.

En effet, Rose-Marie, cédant à son chagrin, n'avait pu retenir ses larmes.

— Va-t'en, fit Beauménil en s'adressant à Augustin.

— Je pars, mais vous vous repentirez de tout ce que vous m'avez dit!

Et le jeune homme quitta la ferme le cœur navré, car il y laissait tout ce qu'il aimait.

Il ne versait pas de larmes, lui, mais sa douleur était profonde, car quoi qu'en eût dit Beauménil, Augustin n'était nullement un garçon frivole et léger se faisant un jeu de l'amour et cherchant à plaire par sa bonne mine. La mise recherchée que lui reprochait le fermier consistait dans une tenue de propreté que négligent trop souvent les gens qui semblent ignorer qu'un coup de peigne en se levant n'a jamais retardé l'heure du travail, et que les mains qui sortent de l'eau n'y ont pas laissé la force nécessaire pour manier la pioche et la charrue.

Voilà pourquoi Augustin, avec sa blouse et son col de chemise blanc, avait l'air d'un monsieur au dire de Beauménil qu'on eût certes plutôt pris, lui, pour un mendiant, que pour un riche cultivateur.

Et d'ailleurs, n'était-il pas naturel qu'il eût soin de sa personne pour répondre à l'attention de Rose-Marie, qui choisissait toujours son plus beau fichu et ne manquait jamais de tresser coquettement ses beaux cheveux blonds les jours où elle pensait le voir.

Mais c'en était fait de ces heureux jours; adieu! les bonnes heures passées ensemble comme autrefois, assis l'un à côté de l'autre, le soir à la veillée ou l'été sur le banc de pierre placé à la porte de la ferme!

Adieu! les longs regards, les doux serrements de main et les sourires pleins de tendresse! Beauménil n'entendait pas de cette oreille-là.

L'amour c'est le mirage, l'or c'est la réalité.

Que les jeunes gens, les fous ou les poëtes se contentent de l'un, c'est possible; mais que les gens raisonnables admettent que cette chimère puisse donner des joies réelles comme celles que procure l'or, allons donc!

L'amour inonde l'âme de rayons de soleil, mais l'or inonde le corps de solides jouissances. Vive l'or!

H. Gourdon de Genouillac.

(La suite au prochain numéro.)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu 92.

Toilettes de la Mon. Gagelin r. de Richelieu. 83 _ Modes d'Alexandrine. r. d'Antin. 14.
Coiffure de Hy. de Bisterweld. Faub. St. Honoré. 5 _ Fleurs de Mme. E. Coudré Mon. Tilman. r. de Richelieu. 104.
Dentelles de G. Violard r. de Choiseul. 3 _ Sous-jupe acier E. Creusy rue Montmartre. 133.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon r. de la Chée. d'Antin. 6 | Parfums de Violet f. de S. M. l'Impératrice. r. St. Denis. 317.

Entered at Stationer's Hall. LONDON. S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W.C. MADRID. P.J. de la Pena

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Ce mois ne nous offre aucune nouveauté saillante. Les coupes principales de la mode sont finies pour la saison; mais en revanche, nous avons à signaler une foule d'accessoires et de modifications dans les garnitures.

Nous prendrons nos modèles parmi les nombreuses créations de la maison *Gagelin-Opigèz*, 83, rue de Richelieu.

Voici une charmante toilette de campagne :

Robe de foulard blanc, avec casaque-paletot du même. Le costume entier est garni avec des ornements en ruban de taffetas bleu de Chine, frangé d'un effilé; ce ruban est d'abord posé en bordure, il forme ensuite des festons accidentés, posés soit au bas du jupon, soit autour du paletot, aux épaules et aux manches.

Une seconde toilette se compose d'une robe de poil de chèvre blanc, posée et relevée sur un dessous de taffetas rose; le jupon de taffetas est à dents bordées d'un galon de soie de même nuance; la jupe, de poil de chèvre, est relevée sur tous les lés par des passementeries et des boutons de nacre; le corsage est une casaque banche, ornée de taffetas rose et de gros boutons de nacre.

Nous admirons chez *Gagelin* une quantité de confections, dites *bains de mer*, que nous recommandons tout particulièrement. Elles sont de cachemire, doublées de soie, décorées avec des passementeries et de gros boutons.

Quelques-unes ont la forme habit, d'autres, plus négligées, ont simplement la veste matelot, une des formes les plus commodes pour le soir à la campagne, parce qu'on peut la mettre en manière de pardessus, sur n'importe quelle toilette.

La veine des chapeaux est un peu épuisée, les élégantes, avant leur départ, ont fait leurs emplettes de la saison, cependant madame *Alexandrine* vient encore de créer plusieurs modèles tout à fait nouveaux. En voici la description :

Chapeau de paille de riz ouvragée, imitant des coquillages, une branche, ou plutôt une couronne de lilas blancs tourne autour de la calotte et revient en manière de bavolet; sur le bord de la passe, une plume rose, couchée de manière à former un peu la frange. Autour du visage, des bouillons de crêpe lisse rose et du lilas blanc; brides de taffetas rose.

Un second chapeau est de tulle blanc, brodé de paille; un apprêt de blonde, brodé de même, remplace la calotte et le bavolet; sur la passe, une plume marabout blanche très-légère; à l'intérieur, des fleurs paille et du tulle; brides de taffetas paille.

Un troisième chapeau est de crin blanc, orné d'une dentelle noire à dessins de papillon; sur la passe et derrière la calotte, il y a des groupes de pavots rouges, posés avec cet art dont la maison *Alexandrine* a seule le secret; intérieur et brides assorties.

Nous avons beaucoup de motifs pour penser que la saison prochaine amènera de grandes modifications dans la forme des chapeaux, mais il est encore trop tôt pour que nous puissions nous expliquer sur ce sujet intéressant.

Parlons de la passementerie, elle occupe une place importante dans nos toilettes, car elle leur donne ce charme fantaisiste, qui est, à lui seul, plus en vogue que toutes les modes du jour.

Il suffit de passer quelques instants dans les magasins de MM. *Ransons et Yves, à la Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, pour se convaincre que les accessoires de la toilette sont l'objet principal des préoccupations féminines.

Les boutons sont devenus des œuvres d'art, on les combine de mille différentes manières. Le bouton de jais, celui de nacre et celui d'acier taillé sont de fondation. Le bouton à aiguillettes et les grelots prêtent beaucoup de charme aux objets de confection et à la lingerie.

Les passementeries de paille feront fureur jusqu'à la saison d'automne. Que pourra-t-on inventer à cette époque? nous l'ignorons, mais à coup sûr, la *Ville de Lyon* fera des merveilles, puisqu'elle sait qu'on compte sur elle pour présider aux destinées de la toilette. La décoration est plus importante que la pièce, nous sommes dans une époque de féerie.

Les fleurs, toujours charmantes, se reproduisent dans les ateliers de madame *Perrot-Petit* comme dans un parterre; nous enregistrons le succès des coiffures de boutons d'or et coquelicots, de clématites d'Italie et volubilis sauvages, de boules neiges (petit timbalier) et fleurs de pois, de pouffs de roses et jasmins.

Madame *Perrot-Petit* prépare en ce moment d'innombrables commandes pour Bade et pour Vichy; son talent fécond autant que gracieux trouve des ressources dans les fleurs naturelles, qu'elle copie et mélange avec un goût tout à fait supérieur.

Nos correspondances de Dieppe et de Trouville nous

disent que l'on ne voit guère sur les plages de l'Océan que des femmes en petits chapeaux ronds. Le petit chapeau a gagné du terrain dans les modes, nous l'avions prédit, il suffit de relire nos chroniques de l'année dernière pour s'en convaincre.

C'est que le petit chapeau embellit; et quelle est donc la femme qui résiste au plaisir de se montrer plus jolie et plus jeune..... Il y a aujourd'hui une quantité de formes nouvelles dont la grâce est à coup sûr incontestable.

La maison *Desprey*, *aux Amazones*, boulevard des Italiens, peut revendiquer une large part dans ces créations, qui sont pour la plupart son ouvrage, et qui sont cause que le chapeau fermé ne pouvant plus pour le moment lutter avec le chapeau rond, s'est fait *bonnet*, pour conserver sa suprématie et son rang de haute élégance.

On ne porte presque plus de corsets. Il a été décidé, pour la saison d'été, que la ceinture brassière régnerait sans partage. Est-ce un bien, est-ce un mal? c'est aux femmes à décider cette importante question.

Nous constatons les tendances de la mode sans les discuter, ce qui nous mènerait trop loin.

La maison *Simon*, 183, rue Saint-Honoré, dont nous nous occupons ordinairement pour le chapitre corset, peut répondre à toutes les exigences, soit avec son corset de flanelle hygiénique, soit avec ses brassières Isabelle et Gabrielle, en fin coutil, bordé et soutaché de soie de couleur.

La brassière convient sans contredit aux costumes d'été; son laisser-aller gracieux a quelque chose de méridional qui nous plaît et dont l'utilité est acceptée. Nous nous réservons de parler du corset, lorsque le temps de se vêtir sera revenu.

Ne vous fachez pas, mesdames, si nous insistons dans ce moment sur la parfumerie, qui doit vous servir de préservatif contre les rayons du soleil. La bonne parfumerie est un objet de modes, plus encore que tous les accessoires que nous vous signalons chaque jour.

A quoi vous serviront nos jolies fantaisies parisiennes, si vous avez perdu la fraîcheur, qui fait que la femme est l'égale d'une fleur!...

N'altérez pas votre beauté en employant de la parfumerie commune, mieux vaudrait vous servir d'eau pure, au moins ce serait inoffensif.

Nous avons recommandé, et nous recommandons encore, les produits Oryza de la maison *L. Legrand*, rue Saint-Honoré, 207. La fleur de riz, qui leur sert de base, est un sûr garant de leurs propriétés adoucissantes. La crême de Ninon de Lenclos conserve la fraîcheur et détruit les flétrissures de la peau.

Le savon Oryza est recherché par les gens élégants en raison de la finesse de sa pâte et de son parfum exquis.

L'Oryza-Lis est l'odeur la plus suave dont on puisse s'imprégner sans crainte de se fatiguer les nerfs et de paraître trop recherché dans sa toilette, parce que l'Oryza-Lis est le parfum aristocratique par excellence, les résumant tous à titre de souvenir.

Les femmes qui passent la belle saison à la campagne ont l'habitude de se munir du *lait antiphélique* de Candès, 26, boulevard Saint-Denis.

Elles savent que c'est un moyen de se préserver de taches de rousseur et du hâle, mais la plupart ignorent que ce lait est aussi le plus sûr des préservatifs contre la piqûre des insectes et particulièrement des mouches venimeuses.

Nous sommes heureux quand nos conseils, qui paraissent futiles à tant de philosophes, peuvent porter sur des objets dont les gens les plus sérieux ne sauraient nier l'opportunité.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 749.

Chapeau de crin, moucheté de perles de jais. La *forme* est entourée par une écharpe de gaze, liée par une cordelière de paille, et retombant libre derrière; bouquet de fleurs des champs devant.

Robe de taffetas.

Corsage, montant derrière, ouvert en point devant.

Taille ronde.

Ceinture large de soie gros grain.

Boucle *Scapin*.

Manche demi-plate.

Le bas de la jupe est garni d'un plissé ondulé, surmonté d'un entre-deux de *Chantilly*.

L'écharpe de taffetas, entourée par trois rangs de plissés, est garnie de *Chantilly*.

Coiffure, composée de bandeaux ondulés et bouffants, garnie d'un nœud de taffetas sur le milieu avec des bouts très-longs qui se mêlent à la coiffure et viennent se nouer derrière en cache-peigne au-dessus du filet de *chignon*.

Robe de gaze de Chambéry blanche, coupée de gaze de Chambéry de couleur.

Corsage, à gorge, décolleté en rond, garni, autour, par un plissé avec petite *tête*. Sur le milieu du devant, il y a une *pique* de gaze de couleur et deux ruches de gaze.

Les manches, courtes, bouillonnées, sont relevées au milieu et garnies d'un plissé.

Ceinture très-haute de *gros grain* avec grande boucle *Scapin* en acier.

La jupe se compose de lés alternativement, un de gaze blanche, l'autre de gaze de couleur, ils sont encadrés par des ruches de gaze de couleur.

Robe de dessous de taffetas.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 1. Bonnet du matin avec fond tombant de mousseline unie très-claire. Une garniture, composée de valenciennes, montée à plis, traverse le sommet de ce fond; entre les plis, on pose de petits rubans n° 1 de taffetas. Sur le devant, il y a une double garniture semblable qui descend sur les barbes du bonnet. Une neige de tulle malines est ajoutée vers le milieu du front à côté d'une touffe de marguerites.

N° 2. Bonnet négligé de mousseline, orné devant par une



garniture à tête de mousseline ourlée, coquillée vers le front et montée à plis sur les côtés. Deux traverses en entre-deux brodés, encadrés d'un petit tuyauté, retombent sur le fond. On pose sur le côté une rosace de ruban.

N° 3. Bonnet d'intérieur de mousseline simplement orné devant par une double bande de mousseline avec entre-deux au milieu. Sur le sommet de la tête est posée une gerbe de ruban de deux nuances découpé aux deux extrémités. Les brides sont de ruban de deux couleurs.

N° 4. Bonnet de théâtre avec fond de tulle-dentelle noir, orné d'une rose. Sur le sommet de la tête, ce bonnet est composé de tulle-blonde blanc brodé. Un ruban encadre le fond qui est de tulle-dentelle noir. Une garniture de tulle-illusion, retroussée de blonde, orne le devant de ce modèle ; dans cette garniture, on couche une branche de fleur et à côté un nœud de ruban à longs bouts.

N° 5. Bonnet de maison de mousseline : le haut est composé de bouillonnés de mousseline, séparés par des entre-deux ; au bas de cette partie du bonnet, on ajoute une double garniture formant une pointe qui retombe sur le fond qui est uni. Sur le devant, la garniture forme coquilles autour de coques de ruban.

N° 6. Corsage en mousseline, formant des bouillonnés, séparés par des entre-deux brodés. Les manches sont longues, formant un peu le coude et se bouillonnent de même.

N° 7. Corsage de mousseline, froncé de gerbe vers la ceinture et bouillonné seulement autour des épaules, des entre-deux de valenciennes séparent les bouillonnés ; un entre-deux brodé forme le petit col et la bande du milieu. Manches, ornées d'un volant, formant jockey et bouillonné en échelle sur le côté seulement.

N° 8. Col de toile avec papillons brodés aux coins et petite valenciennes au bord.

N° 9. Col de mousseline double, orné d'une guirlande de demi-losanges, formés par des petits biais de nansouk piqué ; le col est découpé à petites dents rehaussées de valenciennes.

N° 10. Manche assortie au col n° 8.

N° 11. Manche assortie au col n° 9.

N° 12. Petite fille de quatre ans : Robe de mousseline unie, ornée de petits plis au-dessus de l'ourlet. Devant, un volant de mousseline brodée, monté à tête, forme tablier et bretelle sur les épaules. Le devant de la jupe est bouillonné, des entre-deux séparent ces bouillonnés. Le milieu du corsage est brodé au plumetis, un entre-deux plus petit est posé de chaque côté de cette bande. Manches courtes, composées d'un bouillonné et d'un volant. Ceinture de ruban large. Chapeau *Henriot* de paille d'Italie, orné d'une touffe de plumes avec nœud de ruban au milieu.

BAINS D'EMS (DUCHÉ DE NASSAU).

Les Eaux d'EMS appartiennent à la classe des Eaux alcalines chlorurées carboniques fortes ; elles sont précieuses parce qu'elles tiennent en dissolution l'élément alcalin qui affaiblit l'économie et l'élément chloruré qui la reconstitue ; l'abondance des gaz en rend d'ailleurs la digestion très-facile.

La cure à Ems, en raison de l'excellente organisation de l'établissement thermal, peut se faire avec autant de succès au printemps qu'en été ; il est même une foule de cas où les mois tempérés de la saison conviennent mieux au traitement de beaucoup de maladies.

Le *Kurhaus*, ses halles fermées, ses immenses promenoirs où la température est toujours égale, les hôtels, les bains, les sources où l'on boit, le pavillon d'inhalation, la belle galerie de fer et ses jolis bazars, enfin les magnifiques salons du Kursaal, tout est réuni pour le bien-être et l'agrément des baigneurs ; c'est l'établissement modèle par excellence.

Trajet de Paris à Ems, par Cologne, en quatorze heures, billet direct.

Toutes les Eaux du duché de Nassau se trouvent à Paris, rue de la Michodière, 11, au dépôt de la Compagnie hydrologique allemande.

POÉSIE.

LA SULTANE DU SOLEIL.

Si tu veux la connaître, écoute
Ce qu'on dit de Daï-Natha ;
Pour la regarder, sur sa route,
Un jour, le soleil s'arrêta.
Elle dormait, la belle fille,
Et nous vîmes, à son réveil,
Sur son front, où la grâce brille,
Un baiser couleur de soleil.
Sur ses fraîches rives,
Où croît le palmier,
Le roi des Maldives
L'aima le premier.

Jamais Dieu n'en fit de plus belle !
Daï-Natha, trésor d'amant,
Prête ses pieds à la gazelle,
Et ses rayons au firmament.
Il faut la voir avec ses charmes
Qui sont le paradis des yeux :
Quand elle pleure, on a des larmes ;
Quand elle rit, on est joyeux.
Sous un ciel que dore
Un soleil fécond,
Le roi du Mysore
L'aima le second.

Quand aux collines du Mysore
Les étoiles d'or ont pâli,
Quand le palmier dit à l'aurore
Le premier chant du bengali,
Moi je dis aux forêts profondes
Le premier chant de mon amour,
Et le dernier, quand sous les ondes
La nuit d'ébène éteint le jour.
Tous deux sur leur trône
L'aimèrent deux jours,
Et moi, sans couronne,
Je l'aime toujours !

MÉRY.

Courrier de Paris.

Ne vous êtes-vous pas aperçues, ô vous qui me lisez, du changement qui s'est produit dans Paris! que dis-je du changement? de la révolution! Vous êtes-vous aperçues que le soleil ait arrêté sa marche? que les jours longs soient plus courts? que la pluie ait arrêté ses cataractes? que le gaz ait éteint ses lumières? que la Seine ait cessé de couler? Avez-vous remarqué sur le visage de vos amis, de vos frères, de vos fils, d'étranges altérations? Non! Et pourtant la liberté des théâtres est éclose le 1er juillet, à jour fixe. Vous savez déjà quelle est ma manière de penser sur ce sujet, et comment j'ai envisagé la nullité de cet acte au profit de l'art. Pour aujourd'hui ce n'est rien, la liberté des théâtres a eu pour effet singulier, et à coup sûr non calculé, de concorder avec la clôture de six ou sept de nos principales scènes. Ce n'est pas là ce qu'elle voulait, ce n'est pas elle qu'il en faut accuser, mais la concordance est au moins singulière, alors surtout que cette grande conquête, qu'il faut considérer au fond comme la chose du monde la plus simple, n'a pas produit l'effet qu'on pouvait tout naturellement attendre, c'est-à-dire l'ouverture de deux ou trois théâtres nouveaux; avec des pièces nouvelles, des chefs-d'œuvre, s'il avait été possible, et des artistes nouveaux, des artistes de talent s'entend. Mais rien de cela, le Théâtre-Lyrique a fermé ses portes, l'Odéon a fermé ses portes, le Théâtre-Italien a fermé ses portes, l'Opéra-Comique a fermé ses portes. Et savez-vous ce qu'a produit pour tout potage l'inauguration de la liberté des théâtres? La représentation du *Barbier de Séville* (opéra) à la Porte-Saint-Martin, et le *Dépit amoureux* au Théâtre Déjazet! qui l'aurait cru. Et savez-vous bien la conséquence de tout cela? C'est que les théâtres de Paris ressembleront tous à des théâtres de la province, sur lesquels se succèdent les pièces de toutes sortes, de toute couleur, avec des artistes qui deviennent détestables à la longue. Ce n'est pas là, je crois, ce que la liberté des théâtres entendait produire. Sauf erreur de notre part, l'esprit de cette réforme était de rendre tous les charbonniers dramatiques maîtres chez eux au point de vue de leurs exploitations, et de permettre à tel particulier que ce soit, de s'établir charbonnier dramatique à ses risques et périls. Je l'ai toujours dit, et je le répète, la liberté des théâtres aura pour effet de diminuer le nombre des théâtres qui existent à Paris, sans remonter le niveau des théâtres de la province, qui sont bien, en général, la pire des choses qu'on puisse voir et entendre.

En attendant, permettez-moi de vous parler des faits et gestes de nos scènes pendant ces derniers temps, et de ce qu'elles nous promettent dans un avenir plus ou moins rapproché :

L'*Opéra* continue à faire débuter de nouveaux artistes; mademoiselle Camille Maëssen a chanté le rôle de Marguerite, des *Huguenots*, avec un grand talent et un grand succès. On parle de remonter pour cette artiste, Warot, Cazaux et Dumestre, le *Philtre*, d'Auber, qui n'a pas été joué depuis longues années. Mademoiselle Sannier doit prochainement débuter par le rôle de Fidès, du *Prophète*; madame Pascal chantera Berthe, et Villaret, Jean de Leyde.

Le *Ménestrel* nous assure que les derniers doutes sont levés à propos de l'*Africaine*, ou, pour mieux dire, de *Vasco de Gama*, de Meyerbeer. On mande de Berlin que madame Meyerbeer a écrit à M. Crémieux pour le prier de vouloir bien rédiger le traité avec l'Opéra sur le modèle de l'acte qui fut jadis dressé pour les *Huguenots*. Le célèbre avocat se serait empressé de répondre qu'il était à la disposition de la famille et n'attendait plus que la communication du testament de Meyerbeer et de cette fameuse « clause artistique » dont a tant parlé et sur laquelle il convient que tout le monde soit édifié.

Immédiatement après *Vasco de Gama*, et à son temps fixé par Meyerbeer lui-même, viendra la *Jeunesse de Gœthe*, ouvrage écrit, comme on le sait, en collaboration de M. Henry Blaze de Bury, le traducteur de *Faust*. Terminée vers la fin du mois d'octobre 1861, la partition de Meyerbeer aurait été mise à la scène dès l'hiver de cette même année, sans un traité contracté avec M. de la Rounat avec madame Ristori, et dont le directeur de l'Odéon, prévenu trop tard, ne put se défendre. Mais, depuis, d'autres arrangements furent pris par l'illustre maître pour assurer les représentations d'un ouvrage auquel il tenait expressément, et sur lequel des bruits erronés répandus pourraient égarer le public. La *Jeunesse de Gœthe* sera représentée à son jour, à son heure, ainsi que Meyerbeer l'a fixé, ainsi qu'il en a exprimé lui-même l'intention, mieux que l'intention, la volonté définitive, par des paroles et par des actes trop authentiques pour ne pas être régulièrement exécutés.

Le *Théâtre-Français* prépare une reprise intéressante qui sera probablement un fait accompli au moment où paraîtront ces lignes : il s'agit d'abord de la tragédie d'*Esther*, remontée avec beaucoup de soin; M. Jules Cohen a écrit une musique entièrement nouvelle pour les chœurs de « ce poëme propre à être récité et à être chanté », comme Racine appelle modestement dans sa préface une des œuvres les plus harmonieuses qu'il ait écrites. Quelle différence avec certaines préfaces, certaines prétentions et certains ouvrages!

Le Théâtre Lyrique Impérial a clos sa saison annuelle le 30 juin, malgré les formidables recettes que fait la *Reine Topaze*. Mais madame Carvalho était appelée à Londres, où elle doit chanter l'*Étoile du Nord*, opéra dans lequel Meyerbeer regrettait beaucoup de ne l'avoir pas entendue. *Norma* n'as pas cessé d'attirer toujours la foule, et le duo du troisième acte a été chaque soir bissé, grâce à mademoiselle de Maësen.

L'*Odéon* doit rouvrir le 1er septembre par une nouvelle comédie de M. Louis Leroy, l'auteur des *Relais*. Le 1er juillet, l'*Opéra-Comique* a fermé sa salle pour y faire faire des réparations urgentes. Personne ne trouvera rien à redire à cela, car la salle de l'Opéra-Comique est une de celles qui ont le plus grand besoin d'être un tant soit peu rafraîchie. Voilà donc *Lara* et l'*Éclair* forcément arrêtés au milieu même de leur succès.

Le *Gymnase* ne va pas tarder à donner la première représentation du *Don Quichotte* de M. Sardou. Les rôles sont distribués ainsi : Don Quichotte, MM. Lesueur; Sancho Pança, Pradeau; Cardenio, P. Berton; Don Fernand, Deshayes; Bazile, Landrol; Antonio, Dalbert; le corrégidor, Godfrin; Ginès, Lefort; Nunez, Victorin; Guérero, Damourey; un hôtelier, Blaisot; Vincent, Francès; Dorothée, mesdames Fromentin; Chiquita, Mélanie; Lucinde, Blanche Pierson; Joanita, Céline Montaland; Maritorne, Chéri-Lesueur.

L'*Ambigu-Comique* a donné avec un très-grand succès un drame émouvant de M. Jules Barbier, la *Fille du maudit*, un drame pseudo-historique très-bien fait, très-bien joué.

On nous écrit de Londres qu'*Othello* vient d'être représenté dans cette ville avec un immense succès; le rôle de Desdemone était chanté par mademoiselle Lagrua; Tamberlick chantait Otello; Graziani, Iago; et Neri-Baroldi, Rodrigue. *Stradella*, chanté par mademoiselle Marie Battu et le ténor Wachtel, a produit plus d'effet sur la scène anglaise qu'à Paris. Le *Tannhäuser* ne sera pas représenté et cède la place, au théâtre de Sa Majesté, à *Fidelio* et à *Mireille*.

On annonce que MM. Cordiali et Denina viennent d'écrire pour le théâtre Alfieri à Turin, une nouvelle partition de *Roberto di Normandia*, autrement dit *Robert le Diable*. Nous croyions jusqu'à présent que celle de Meyerbeer suffisait amplement; mais il paraît que nous nous étions trompé!

Signalons, enfin, au théâtre des *Variétés*, les *Mémoires d'une femme de chambre*, et attendons les effets de la liberté des théâtres.

Parlons d'Alexandre Dumas, l'infatigable, l'inépuisable, le multiple, qui mène toujours sans trouble, sans effort, sans fatigue, cinq ou six affaires, cinq ou six romans, cinq ou six drames à la fois. Dumas vient de donner, au profit de la Société de sauvetage et de l'inventeur du fameux bateau *Mouë*, une preuve fort originale de son propre esprit d'invention.

Il s'agit de faire passer le bateau des mains de l'inventeur aux mains des sauveteurs napolitains.

Les fonds étaient déjà prêts. On sait qu'Alexandre Dumas fait de l'or presque à volonté. Il manquait cependant quelque chose encore pour compléter la somme. M. Mouë le fit remarquer modestement.

— Et de combien s'en manque-t-il, Mouë!

— Hé! M. Dumas, il s'en manque de deux mille francs.

— N'est-ce que cela, Mouë? Alors votre affaire est faite.

— Vous auriez les 2000 francs en portefeuille, mon cher monsieur?

— Pas la première obole, mon brave, mais nous allons battre monnaie. Apportez-moi dix mille petits carrés de papier blanc!

— Dix mille petits carrés?

— Ni plus ni moins.

Mouë les apporta, fort intrigué.

Dumas alors ôta son habit, prit sa plume, cette plume des *Trois Mousquetaires*, de *Monte-Christo* et des *Demoiselles de Saint-Cyr*, cette plume habituée à remuer des millions, et sur les dix mille petits carrés de papier il écrivit dix mille fois ces simples mots :

Au nom de Mouë et de moi, merci!

A. Dumas.

Un homme au cœur chaud et de bonne volonté débite dans les rues du Havre ces autographes au prix de dix centimes la pièce, et cela s'achète comme du pain.

Et le tour est fait. Mais quel *pensum!*

Trouvez-donc mieux.

Tout est bien qui finit bien. Prendre son bien où on le trouve, est un proverbe devenu trop populaire pour que je me permette de le discuter. L'aventure suivante le prouve :

— Vers le milieu de l'avenue de Neuilly, en face de la porte de Maillot, se trouve l'établissement d'un marchand de vin, en gros et en détail.

Il y avait là, il n'y a pas quinze jours encore, un garçon de boutique de vingt-quatre ans, petit, trapu, vigoureux et bien pris dans ses proportions raccourcies, la réduction de l'hercule Farnèse. Il était arrivé de Châteauroux, son pays natal, et répondait au nom coquet de Damourette.

Dernièrement, un matin de bonne heure, un groupe de buveurs était attablé devant la porte du marchand de vin. C'étaient des maçons, qui, avant d'aller reprendre leurs travaux demandaient au sang de la vigne un réactif contre le dur labeur qui les attendait.

Ils offrirent une rasade au garçon qui les servait, et celui-ci, pour ne pas demeurer en reste, proposa de payer son écot par un tour de force.

— Qu'un de vous, dit-il, celui qui pèse le plus, monte sur cette table, et je vais enlever l'homme et la table.

— A bras tendu? dit un maçon.

— Pas du tout, vous allez voir.

Le plus lourd de la bande se hissa sur la table, qui craqua sous son poids.

Alors Damourette, se baissant, prit le bord de la table avec ses dents, arc-bouta ses bras sur ses hanches et se redressa en soulevant le maçon et la table à mâchoire tendue.

Les buveurs battirent bruyamment des mains et hurlèrent bravo.

Cependant un voisin flanant par là avait assisté à la scène.

— Tu as des dents solides, mon gaillard!

— Des dents de fer, dit un buveur.

— Non, des dents dor, répliqua le flaneur.

Et il ajoute, en touchant familièrement l'épaule du garçon :

— Combien gagnes-tu chez ton patron?

— Quarante francs par mois.

— Je te donne cent francs par jour et je te prends à mon service. Va faire tes paquets.

Le flaneur n'était autre que M. Arnaud, le directeur de l'Hippodrome, et voilà comment, tandis que ses agents



courent le monde pour y découvrir des merveilles, il a rencontré, lui, à sa porte et en se promenant, cette incomparable mâchoire.

Il n'y a rien de tel dans le monde que la logique, dit-on; on affirme également qu'il n'y a rien d'éloquent comme un chiffre, ce qui signifie que les chiffres ont toujours raison. Vous savez cependant comme il est facile de faire manœuvrer les chiffres à votre gré, de prouver que 2 et 2 ne font pas tout à fait, etc., etc. Avec la logique il en est de même. On arrive à l'absurde avec une facilité incroyable. En voici un exemple :

Le philosophe Mercier, malgré son grand bon sens, ne dédaignait pas le paradoxe. A ses moments perdus, il se laissait glisser sur la pente du syllogisme, et ses succès en ce genre lui tenaient autant à cœur que la vogue de son tableau de Paris, ou de ses œuvres plus sérieuses.

Il ne reculait devant aucune difficulté, et un jour il lui prit la fantaisie de prouver à un auditoire incrédule qu'il était l'homme le plus beau du monde.

Voici comment il se tira de cette téméraire entreprise :

« L'Europe, dit-il, est la plus belle partie du monde. — La France est le plus beau pays d'Europe. — Paris est la plus belle ville de France. — La rue de l'Université — où j'habite — est la plus belle rue de Paris. — La maison située au n° 37 est la plus belle de la rue. — Ma chambre est la plus belle de la maison. — J'en suis le plus bel habitant puisque j'y demeure seul. — Donc, je suis le plus bel homme du monde.

Je ne veux pas contredire Mercier.

X. Eyma.

JEAN REBOUL.

En 1830, M. de Lamartine révélait au monde littéraire un talent inconnu, un génie dans l'obscurité : ce poëte ignoré auquel s'adressait l'auteur des *Harmonies* c'était Jean Reboul, le boulanger de Nîmes, dont nous annoncions la mort il y a quelques jours. Sous ces magnifiques strophes qui projetaient leur lumière sur l'artisan resté jusque-là dans l'ombre, la boutique de l'ouvrier s'éclaira tout à coup d'un rayon de gloire. A quelque temps de là, Alexandre Dumas racontait au public son voyage à Nîmes. De la ville antique, de la ville aux Arènes, de la cité romaine dans les Gaules, il n'était pas question : pour le voyageur, Nîmes s'absorbait alors dans un seul homme, dans l'auteur de l'*Élégie à une mère*. Au sortir de sa visite à Reboul, le merveilleux conteur prit la plume : d'abord il introduisit le lecteur avec lui dans la boutique du boulanger où Reboul enfournait son pain, puis dans cette chambre d'une simplicité monastique, aux rideaux blancs et dont tout l'ameublement consistait en une chaise de paille, un lit, un bureau de noyer, un crucifix d'ivoire : sanctuaire du poëte. Hommes et choses, tout fut décrit, mis en scène avec cette animation, cette verve attachante, ce pittoresque que vous savez. Dès lors la renommée de Reboul était faite : au fond d'une boutique, entre un comptoir et un four, dans ce boulanger qui lui-même pétrissait et débitait sa marchandise, le peuple avait un poëte.

Comme maître Adam, comme le cordonnier Hans Sachs, le tisserand Léonard Nunebeck, comme le campagnard Robert Burns, Bloomfield le garçon de ferme, Hogg l'Écossais, Reboul appartenait en effet au peuple. Son père était un honnête serrurier de Nîmes. Vers l'âge de quatorze ans, Reboul, qui avait passé quelques années dans une pension de sa ville natale, fut mis en apprentissage. Il en sortit plus tard pour entrer dans une étude d'avoué ; mais la mort de son père, des malheurs de famille, firent définitivement du jeune clerc un boulanger. Ce fut près de son four qu'il devint poëte. Des chansons satiriques, dont s'égayait le soir le petit cercle nîmois réuni dans un des cafés de la ville, furent ses premières œuvres : c'est plus le clerc d'avoué que l'artisan qui perce dans ces essais poétiques, et plus tard, lorsque Reboul eut trouvé cette note attendrie qui pleure dans ses vers, il se dégagea plus encore du milieu dans lequel s'était passée sa jeunesse. La poésie de Reboul n'est pas celle d'un artisan : vous lui demanderez en vain, comme à Burns, comme à Hans Sachs, comme à Bloomfield, comme à Jasmin, les sentiments, les impressions de l'ouvrier, vous chercherez inutilement cette originalité si fortement remarquée dans les poëtes du peuple : elle est absente de l'œuvre de Reboul. L'heure venue, l'artisan cesse son travail et devient poëte, mais poëte oubliant sa boutique et son état. Rien ne distingue, rien n'accentue sa personnalité.

Ces vers ne sont guère qu'un écho des plus affaiblis de cette grande poésie de M. de Lamartine, qui fut son maître avant de devenir son glorieux protecteur. Nous venons de parcourir l'œuvre de Reboul : il y a certes un sentiment vrai de la nature dans quelques-unes de ses élégies, dans *l'Enfant noyé*, *la Bergère et le Papillon*, *la Première douleur* et *la Confidence*. *La Consolation sur l'oubli*, *le Soir d'hiver*, *la Lampe de nuit* et quelques autres pièces soupirent harmonieusement aussi leurs notes mélancoliques. *Le Moulin de Genèse* est un charmant morceau avec ses détails naïfs, intéressants; mais tout cela est bien pâle. Et lorsque le poëte prend de plus grandes visées, quand il touche au poëme comme dans *le Dernier jour*, quand il jette ses vers au milieu des passions politiques de son temps, alors il fait fausse route, trompé qu'il est par les trop grandes espérances données en son nom par les illustres parrains de sa muse.

Malgré un si haut patronage, *le Martyre de Vivia*, joué à l'Odéon vers 1857, si nous avons bonne mémoire, n'eut qu'un succès des plus médiocres, et la fortune du dernier recueil de Reboul, *les Traditionnelles*, publié il y a quelques années, ne dut consoler que médiocrement le poëte de la chute de sa tragédie. L'œuvre de Reboul est contenue presque tout entière dans une seule pièce, qui est encore dans toutes les mémoires, *l'Ange et l'Enfant* : une perle. C'est peu, mais cela a suffi pour faire vivre son nom pendant plus de trente années, et pour assurer à Reboul une place parmi les gracieux poëtes de cette grande époque poétique de 1830.

Henri Lavoix.



TRIBUNAUX.

UNE BONNE QUI MET A LA CAISSE D'ÉPARGNE.

Elle est haute comme une botte de gendarme; à cela près, assez gentille; ses yeux ont été percés avec une vrille, mais ils ne manquent pas de vivacité; sa bouche est mignonne, et son paletot de fin drap gris retombe assez gracieusement sur sa taille lilliputienne. A bien l'examiner, elle n'a pas la physionomie d'une cuisinière, mais plutôt la tournure agaçante d'une ouvrière qui va se délasser à la Closerie des Lilas. Enfin, cordon-bleu, ouvrière ou bonne pour tout faire, elle se distingue avant tout par son aplomb et son esprit d'ordre.

Elle était en maison chez une dame fort peu soupçonneuse par caractère, et en profitait si bien, que les paires de bas, le linge, les bagues et d'autres bijoux disparaissaient l'un après l'autre.

Qui soupçonner? Il y avait dans la maison plusieurs ouvrières, et ces jeunes filles, sachant que divers objets avaient disparu, étaient inquiètes à la seule pensée qu'un soupçon pouvait tomber sur elles; Rosalie seule allait et venait toujours avec la même assurance.

— Mais, dit un jour une ouvrière à sa maîtresse, regardez donc la main de la bonne, est-ce que ce n'est pas une de vos bagues qu'elle porte au petit doigt?

Sa maîtresse ne peut croire d'abord à tant d'effronterie; mais l'hésitation n'est pas possible, c'est bien sa bague que porte sa cuisinière, elle est ornée d'une petite pierre très-facile à reconnaître. Voilà qui est trop fort! pense-t-elle, et saisissant Rosalie par le bras, elle lui demande compte des bijoux qui ont été pris.

Une autre serait interdite; Rosalie a plus de courage: Vous m'insultez, madame! s'écrie-t-elle en prenant son plus grand air, je suis une honnête femme; c'est vous qui êtes une voleuse; si vous avez eu les bijoux que vous me réclamez, c'est que vous me les avez volés. Au secours! à moi! que l'on aille chercher un sergent de ville!

Et plus on lui parle doucement, plus elle hausse le ton, menaçant toujours de conduire chez le commissaire de police l'indigne maîtresse qui ose réclamer ce qu'on lui a pris.

Elle espérait sans doute intimider en criant fort, mais elle passe le but; elle se coupe d'ailleurs et se fait démentir par ceux dont elle invoque le témoignage; si bien qu'elle vient aujourd'hui devant le tribunal, et se trouve en présence, non-seulement de la maîtresse dont elle a volé les bijoux, mais d'une autre à qui elle a enlevé divers objets et 25 francs.

M. le président. — Depuis combien de temps êtes-vous en place à Paris?

— Depuis un an.

M. le président. — Combien gagniez-vous?

— 20 francs par mois.

M. le président. — Et l'on a trouvé dans votre malle un bulletin de versement de 200 fr., plus une boîte contenant 70 fr.; ainsi sur 240 fr. de gages vous aviez économisé 270 francs.

— J'avais de l'argent en arrivant à Paris.

M. le président. — Combien donc gagniez-vous dans votre pays?

— 15 francs par mois.

M. le président. — Vous ne pouviez avoir économisé beaucoup, et vous avez dû dépenser pour venir à Paris.

Le tribunal condamne Rosalie Simon à treize mois d'emprisonnement.

Elle se rassied sans aucun trouble, et sourit ironiquement en regardant le public étonné de tant d'aplomb.

(*Droit.*)

VARIÉTÉS.

LE CRICKET.

Cricket, terme générique dont la traduction littérale donne le mot français *crosse*, est le nom d'un jeu très-populaire en Angleterre; c'est un produit indigène du sol britannique.

La colonie, chaque jour plus nombreuse des insulaires qui viennent habiter notre capitale, a formé un club dans le but d'introniser chez nous cet exercice aussi récréatif que salutaire, pour lequel il est impossible de trouver chez nous un point de comparaison, depuis que le jeu de paume est tombé en désuétude.

Le *cricket* est une grosse branche du sport anglais que l'on veut greffer sur le nôtre. Ce jeu est en honneur chez nos voisins dans toutes les classes de la société, et les membres du parlement ne dédaignent pas de se mesurer, sur les pelouses de leurs résidences seigneuriales, avec les joueurs de profession.

L'enfant, à son entrée en pension, est plus vite initié aux principes du *cricket* qu'à ceux de la grammaire.

Pas de village, pas de hameau, qui n'ait une pelouse parfaitement entretenue par un club organisé par les soins d'un comité de direction. Les clubs des universités d'Oxford et de Cambridge sont à bon droit célèbres et ont souvent remporté d'éclatantes victoires.

Après ce préambule, nous ne surprendrons pas nos lecteurs en leur disant que la pratique habituelle de ce jeu constitue en Angleterre un métier lucratif. Un joueur de cricket en renom gagne plus annuellement que certains virtuoses.

Une fois de plus Musset a raison, et nous répétons avec lui :

Si c'est un passe-temps pour se désennuyer,
Il vaut bien la bouillotte.....

Onze joueurs, doués probablement d'aptitudes toutes spéciales, se sont acquis une réputation universelle dans l'empire britannique, et le culte de ce jeu habilement exploité par deux Anglais a produit une petite fortune. *Ab uno disce omnes.*

Deux Anglais venus d'Australie à Londres, en 1861, y ont signé un engagement avec les Onze de la vieille Angleterre (c'est ainsi qu'on les désigne), et un an s'était à peine écoulé que les habiles joueurs revoyaient la mère patrie avec un bénéfice d'au moins vingt-cinq mille francs chacun. Les deux Barnum intelligents de cette expédition lointaine, MM. Spiers et Poody, ont plus gagné que bon nombre de mineurs aux diggings.

Le Paris Cricket-Club est de création toute récente.

S. Exc. M. le duc de Morny a bien voulu en accepter la présidence, et le comité compte parmi ses quatorze membres plusieurs célébrités du corps diplomatique.

La souscription annuelle est de 20 francs et le droit d'entrée de 10 francs. L'amateur, de passage à Paris, peut, moyennant 10 francs par mois, aller savourer les délices de ce passe-temps favori.

Avant peu, des professeurs venus d'Angleterre seront à la disposition des amateurs français qui voudront être initiés aux principes de ce jeu, dont nous allons donner une explication aussi claire que le comporte une expérience de fraîche date, et que nous devons surtout à la complaisance de M. Sparks, l'aimable secrétaire du club.

Tout comme le canotier, le criketer a son costume. Il est à la fois pittoresque et hygiénique. Il se compose d'une chemise-veste de flanelle, généralement blanche, d'un pantalon à la zouave de même étoffe, serré au-dessous du genou, de bas de couleurs tapageuses, de bottines de cuir jaune dont la semelle est garnie de pointes d'acier qui empêchent de glisser sur le terrain de la lutte. La coiffure est une casquette dont les tranches rappellent les couleurs du club ou d'un chapeau forme melon orné d'un large ruban multicolore.

Passons aux instruments qui servent au jeu.

1° Le *bat*, sorte de battoir d'une surface de 25 centimètres environ, dont la poignée est assez longue.

2° Les *crikets*, bâtons plantés en terre à une distance convenue et surmontés d'une fente oblongue, dans laquelle viennent s'emboîter des morceaux de bois en forme de navette. Les bâtons se nomment *stumps* et les navettes *bails*.

3° La balle (*ball*), faite entièrement de morceaux de cuir et recouverte de même, elle a la grosseur d'un boulet de 36 et la dureté du fer.

4° Les genouillères (*leagings*), enveloppes de caoutchouc bouclées derrière la jambe et portées par ceux qui, prêts à recevoir la balle, peuvent manquer d'adresse et recevoir dans les jambes le dangereux projectile.

5° Gants analogues à ceux dont on se sert dans les salles d'armes ; la paume de la main des joueurs exposés à se blesser est préservée, soit par l'épaisseur de la doublure, soit par des faux doigts de gutta-percha.

Après cette énumération de termes techniques, l'intelligence du jeu devient facile.

La partie de *cricket* se compose habituellement de deux manches nommées *innings*, le nombre usuel plutôt que réglementaire des joueurs est de 11. Voici la place respective de chacun d'eux sur le terrain de la lutte : chaque camp a cinq hommes, et le onzième a la libre disposition de se choisir le poste d'où il pense arrêter le plus promptement possible une balle égarée.

Devant les *crickets* (bâtons piqués en terre) se place le *batter*, armé de l'instrument décrit, dont la longueur même fixe l'écart entre les crickets et lui. Le corps légèrement incliné, il reçoit la paume sur son battoir et l'empêche d'atteindre les *crickets*, c'est là le but principal de ce poste important. L'habileté de celui qui le remplit consiste non-seulement à arrêter la balle au passage mais encore à la lancer le plus loin possible en ligne plutôt horizontale que perpendiculaire. L'adresse et la force doivent donc être réunies pour que le batter soit réputé habile.

Derrière les *crickets* se place leur gardien. Les jambes écartées, les mains ouvertes et tendues en avant, il s'efforce de saisir la balle et de l'arrêter dans sa course aérienne si elle n'a pas été touchée par le *batter*. Près de ce joueur, le *batter* lance la paume avec une foudroyante rapidité, visant de son mieux les *crickets*, et profitant avec habileté de toutes les fautes de son adversaire armé du battoir.

Le gardien des *crickets* a un sous-chef d'emploi qui, posté à quelques pas derrière lui, saisit la balle au passage. Le cinquième joueur, le plus éloigné du centre d'action, sorte de sentinelle perdue, choisit la place d'où il peut s'élancer sur la balle, qu'il renvoie au *batter*.

Comme on le voit, c'est sur la force et l'adresse du *batter* que repose en grande partie la responsabilité de la défaite, car, la balle venant à abattre les *crickets*, le camp dont il fait partie perd le bénéfice des six coups qu'il a à tirer. Un habile batter ne doit pas seulement garantir les *crickets* de tout contact avec la paume, mais encore la projeter le plus loin possible, afin d'utiliser le temps perdu par ses adversaires à la ressaisir pour franchir en courant un nombre considérable de fois le court espace qui sépare les deux camps.

Du nombre de courses fournies dépend la défaite ou la victoire. Bien que la force musculaire des bras joue le principal rôle dans cet emploi, l'étude constante du *cricket* et la pratique habituelle du jeu donnent à certains amateurs privilégiés l'élégance de l'attitude et la puissance de projection.

Réunir le *suavitor in modo* au *fortitor in re*, voilà donc le but suprême de l'ambition d'un cricketer émérite.

HÔTE.

On écrit de New-York, le 24 mai 1864, à la *Gazette des tribunaux* :

« La semaine dernière, une foule nombreuse se pressait dans le principal cimetière de Cincinnati, auprès d'un cercueil qui contenait les restes mortels d'une jeune femme remarquable par sa beauté, son esprit et les qualités de son cœur, et qu'une maladie subite venait d'enlever à sa famille et à ses amis éplorés. Parmi les personnes composant cette foule, on distinguait un homme d'une taille élevée, vêtu du costume militaire. C'était un officier de l'armée fédérale. Il paraissait en proie à la plus violente douleur : ses larmes, ses sanglots attiraient sur lui les regards de l'assemblée.

» L'inhumation accomplie, les spectateurs, fortement



impressionnés par la cérémonie funèbre à laquelle ils avaient assisté, se retirèrent en silence. Le jeune officier resta seul à prier sur la fosse qu'on venait de combler. Quant aux ouvriers du cimetière, sans se préoccuper le moins du monde de la présence et du désespoir de cet homme, ils reprirent leur besogne à une faible distance. Pendant qu'ils creusaient la terre, riant, chantant, jurant, comme s'ils ne travaillaient pas pour la mort, ils entendent tout à coup la détonation d'un pistolet. Surpris, ils s'empressent de se rendre sur le lieu d'où était partie la détonation, et trouvent le jeune officier fédéral se débattant dans les convulsions de l'agonie. Il s'était tiré un coup de pistolet à la tête.

» Malgré les soins qu'on lui prodigua, le blessé ne tarda pas à exhaler le dernier soupir. Quelques lignes écrites d'une main convulsive, peu d'instants avant son suicide, ont fait connaître la cause de sa détermination fatale. Le papier qui renfermait cette note a été trouvé baigné de sang sur sa poitrine. L'infortuné officier déclarait « qu'il ne pouvait plus supporter la vie, après la mort » de celle qu'il avait aimée de l'amour le plus pur. Il » avait perdu son ange gardien, il devait aller le rejoindre » au ciel. C'était sur la fosse de l'amante de son cœur » qu'il était résolu à se suicider! »

» Cet événement douloureux et romanesque a produit dans la société de Cincinnati une profonde émotion. Voici l'histoire qui circule sur le compte de la victime :

» Il y a quelques années, l'officier fédéral, qui était alors un simple commis, s'était violemment épris de la fille de son patron, riche banquier. Celle-ci n'avait pas tardé de répondre à sa passion. Mais le père, homme essentiellement positif et calculateur, ne voulut pas se prêter au dénoûment de ce joli roman.

» Les deux amants, comprenant qu'il leur serait impossible de vaincre la résistance du vieux banquier, désireux de rester soumis et honnêtes, cessèrent de se voir, bien que s'aimant toujours avec la même ardeur. Le jeune homme quitta Cincinnati pour New-York : la jeune fille, cédant aux sollicitations de son père, finit par consentir à se marier. Aux yeux du monde, tout semblait complétement fini entre eux. Mais le temps n'avait fait que rendre plus vif l'attachement qu'ils se portaient.

» Il y a quelques semaines, le jeune officier fédéral fut envoyé en service à Cincinnati. Après une longue séparation, il revit celle qu'il aimait. On comprend son bonheur. Hélas! sa joie fut de courte durée.

» La maladie vint bientôt lui enlever l'objet de son affection la plus pure. C'est alors qu'il prit la résolution de se réunir par la mort à celle dont il avait été séparé pendant la vie par des exigences de position et de fortune. »

EL NIÑO DE LA ROLLONA.

(Voyez le numéro précédent.)

V.

Précisément à la même heure Guillermo errait seul dans les allées du jardin, encore ému des incidents de la journée. Assis sur la margelle du puits, Andrès fredonnait, en s'accompagnant sur la guitare, cet air charmant bien connu à Séville, et qui commence par ces mots : *Al Puerto, señores...* Le vieux cavalier était en verve; ses ritournelles interminables résonnaient après chaque couplet avec tant d'énergie que les cordes de l'instrument se rompirent. Alors, s'adressant à Guillermo, qui passait et repassait près de lui : — *Marquesito*, oh! *marquesito!* dit-il à demi-voix. Le *marquesito* s'arrêta.

— N'est-ce pas qu'elle est jolie? continua Andrès; ah! *que arrogante moza!...* Il n'y a pourtant qu'en Andalousie qu'on en voit comme ça! Au Pérou, il y a de petites femmes très-avenantes et vives comme du salpêtre; au Chili, elles sont gracieuses, douces, un peu blondes. Mais enfin *marquesito?...*

— Tu as donc cassé les cordes de ta guitare, répliqua Guillermo.

— Ah! bien oui, les cordes de ma guitare, reprit Andrès; je touche là une autre corde, *marquesito*, une corde sensible qui devrait retentir dans votre cœur.

— Tais-toi, vieux fou, dit Guillermo en s'éloignant; va plutôt voir si les chevaux n'ont pas besoin de boire.

— Les chevaux ont bu, *caballerito;* ma besogne est faite, et je pense, comme vous, à la Leocadia... *Que niña tan bonita!...*

— C'est vrai, répondit Guillermo; elle est jolie...

— Et quand on a passé quelques instants auprès d'elle, on regarde la lune, on soupire, on se promène de long en large... C'est tout naturel, *marquesito*. Voulez-vous me permettre de vous parler franchement? Je suis vieux, je vous aime bien, *caballerito*. Laissez-moi vous dire quelque chose... Tenez, ayez la bonté de vous asseoir là, sur le bord du puits.

Guillermo prit place près du vieux serviteur; celui-ci roula une cigarette, battit le briquet, lança une bouffée de fumée, et dit :

— *Señorito*, la jeunesse est une belle chose. Il y en a qui la mènent bride abattue et l'usent en peu

de temps; ils ont grand tort. Il y en a qui la laissent passer sans s'en apercevoir, et ils n'ont pas raison. Il faut être de son âge; cela n'empêche point d'avoir de la sagesse. Vous êtes jeune, *marquesito*, et vous l'oubliez; on dirait que vous avez l'âge de la *marquesa*. Cela me fait de la peine, parce qu'on pourra bien rire de vous; le monde est méchant, il faut qu'il s'amuse de quelque chose.

— Et que m'importe? interrompit don Guillermo. Je vis dans la solitude.

— *Marquesito*, la solitude finira par être pour vous une prison dont vous ne pourrez plus sortir sans rencontrer un visage moqueur. Eh bien! croyez-moi, sortez-en hardiment avant qu'il soit trop tard... Si vous tardez, vous serez pris comme dans une souricière; vous n'oserez plus paraître dehors... Et alors à qui en sera la faute?

— S'il n'avait tenu qu'à moi, dit Guillermo avec un soupir, j'aurais...

— Ce qui est fait est fait, reprit Andrès; quand on s'arrête aux récriminations, on n'avance à rien. Voyons, *caballerito*, voulez-vous enfin sortir de tutelle, quitter les jupons de la *mama*... *Càspita!* si j'étais à votre place!...

— Que ferais-tu? demanda le jeune homme.

— Je sauterais hardiment par-dessus les barrières qui m'entourent, et comme un cheval qui a rompu ses entraves, je m'élancerais d'un bond au milieu des jeunes gens. Il y a quelquefois au Puerto des courses d'*aficionados*: allez-y, et attaquez bravement le taureau...

— Je n'oserais jamais!...

— Vous avez peur, *marquesito*; alors souffrez qu'on vous nomme tout haut *El niño de la Rollona!*...

— Ce n'est pas le taureau qui me ferait peur, répliqua Guillermo profondément mortifié, mais la foule, le monde, les mille regards tournés vers celui qui descend dans l'arène... Et puis il faut savoir manier l'épée...

— Vous l'aurez bientôt appris, si vous voulez; je me charge de faire de vous une *espada* accomplie. Quand j'étais jeune, j'ai paru dans la *plaza*, et l'on m'y a plus d'une fois applaudi...

Parmi les nombreux bestiaux que nourrissaient les pâturages de la *marquesa*, il y avait quelques jeunes taureaux sournois, très-prompts à se mettre en colère. Ils servirent aux démonstrations théoriques d'Andrès, qui, sans blesser l'animal, expliquait à son élève la manière de tenir l'épée, et dans quelle position il convenait de porter le coup. Don Guillermo prenait goût à cet exercice; maintes fois il risqua d'être blessé. En ménageant le taureau, il s'exposait bravement, si bien qu'il acquit en peu de temps beaucoup d'adresse et d'assurance.

— Maintenant, dit Andrès, il vous faut une épée; vous en trouverez à Cadix ou à Puerto... Choisissez-la légère, solide, d'une bonne trempe.

— Sois tranquille, répondit le *marquesito*, dès demain, je me mets en campagne...

— Bravo, *caballerito!* s'écria Andrès. Allez donc et que Santiago vous conduise!

Le lendemain, don Guillermo, tout exalté, alla attendre à la prochaine escale le bateau à vapeur *Trojano*, qui faisait le trajet entre Séville et Cadix. Les esprits inquiets ou dépaysés dans la vie ne sont nulle part plus à leur aise que sur le pont d'un navire; les grands espaces qui s'ouvrent autour d'eux calment leurs agitations, et ils ne sont point gênés par les réalités de l'existence. Guillermo se trouvait ce jour-là plus jeune, plus hardi, plus entreprenant: il avait ses vingt ans. Lorsque le *Trojano* entra dans la mer et que les vagues plus profondes incommodèrent visiblement les autres passagers réunis en cercle sur la poupe, il ne put s'empêcher de sourire et de les prendre en pitié. Il se sentait supérieur sur un point à ceux qui l'entouraient, et sa vanité en fut doucement flattée jusqu'au moment où le bateau jeta l'ancre à quelque distance du quai, devant les Colonnes d'Hercule. A peine débarqué, Guillermo se dirigea vers la rue qui porte le double nom de *calle de San Francisco y del general Riego*. C'était par là qu'il espérait trouver à acheter l'épée de combat dont il avait besoin pour accomplir de glorieux exploits. Il marchait donc à grands pas, cherchant du regard le talisman désiré, lorsqu'un aveugle, conduit par un chien et frappant de son bâton les dalles du trottoir, se mit à crier à tue-tête et avec les plus grotesques contorsions: —*señors, señoras, caballeros, damas, muchachos, muchachas*, écoutez la fameuse chanson nouvelle de *El de la Rollona*... Le petit enfant mignon..., le petit blondin..., ah! ah!.. Sa nourrice le tient par les lisières..., et pourtant il est tout grandet déjà..., il mange tout seul, pauvre petit... Ah! ah!

A ces mots, Guillermo fut saisi d'épouvante; il lui sembla que l'aveugle le voyait, qu'il le montrait du doigt et le poursuivait de ses éclats de rire, auxquels se mêlaient ceux des passants. Faisant un brusque détour par la rue des *Flamengos borrachos* (1), il se sauva du côté du port, pâle, hors de lui, comme si les huées de la foule l'eussent poursuivi dans sa fuite. Arrivé sur le quai, il avala un grand verre d'eau glacée qu'un *aguador* fit jaillir des flancs de sa cruche, et s'élança vers le petit bateau qui conduit les voyageurs de Cadix au Puerto-Santa-Maria. Le découragement s'était emparé de lui. Assis sur

(1) La rue des *Flamands ivres*, située dans le bas quartier de Cadix, près des remparts.

bord, la tête baissée, il osait à peine promener son regard sur cette rade admirable, remplie de navires, au fond de laquelle on voit Medina-Sidonia se dresser sur le sommet d'une verte montagne, par delà les murs du Trocadero et les remparts du Puerto-Real, Le petit bâtiment eut bientôt traversé la baie et franchi la barre du Guadalete, dont les eaux baignent la ville du Puerto-Santa-Maria. En arrivant à terre, Guillermo se demanda s'il s'en retournerait directement sans avoir fait emplette de l'épée. Que dirait Andrès s'il le voyait revenir les mains vides?

Guillermo réfléchissait au parti qu'il devait prendre, cherchant à apaiser le trouble de ses sens et l'agitation de son esprit; mais il y a des aveugles au Puerto comme à Cadix : on en trouve en Andalousie presque autant qu'en Égypte. En débouchant sur la promenade, le pauvre jeune homme en rencontra un très-âgé, qui portait sur le front une grande visière verte et tâtait la muraille avec son coude. L'aveugle, d'une voix dolente et nasillarde, chantonnait ce refrain : — Il a vingt ans, messieurs, mesdames, — il est grand comme père et mère, — et pourtant, le blondin, il ne quitte point le tablier de sa nourrice; — voilà pourquoi on l'a nommé *El niño de la Rollona*... Quinzième et dernier couplet...

Cette fois ce ne fut pas l'épouvante qui s'empara de Guillermo, mais une amère tristesse. Il porta la main sur ses yeux pour arrêter les larmes qui allaient couler le long de ses joues. Bientôt la colère monta jusqu'à son cœur gonflé de chagrin. Il marchait précipitamment et gesticulait avec force, comme s'il eût défié la terre entière. Un chien maigre, qui dormait à l'ombre, au pied d'une borne, prit en mauvaise part ces gestes provocateurs, et se jeta avec des aboiements furieux dans les jambes de Guillermo. Celui-ci fit un bond de côté, mais il heurta un âne portant des paniers d'oranges, et l'enfant conducteur de l'âne injuria le *caballero* en le traitant de butor, de maladroit. Le gamin était de la race des bohémiens, gens peu respectueux de leur nature. Guillermo exaspéré leva la main sur l'enfant; celui-ci, avec le manche de son fouet, fit voler le chapeau de son adversaire. Le vent qui soufflait gaiement ce jour-là, se prit à rouler le chapeau qui s'éloignait toujours, échappant à la main de son possesseur légitime. L'ânier, saisi d'un accès d'hilarité et lâchant la bride à son humeur picaresque, faisait pleuvoir toutes sortes d'injures sur Guillermo, et excitait les chiens contre lui. On regardait aux fenêtres, et l'on riait. Guillermo tenait enfin son chapeau fugitif, lorsqu'un balcon s'entr'ouvrit au-dessus de sa tête.

— Leocadia, ma sœur, viens donc voir, disait une voix sonore; tiens, regarde *El niño de la Rollona* qui est mis en fuite par un gamin des faubourgs.

— Chut, Mariano! chut! répondit la jeune fille; il pourrait t'entendre... Ces petits bohémiens sont si insolents!...

— Ah! le nigaud! reprit don Mariano.

Guillermo entendit très-distinctement ce court dialogue. Il s'aperçut qu'il se trouvait devant la maison de doña Bárbara, l'amie de la *marquesa*, et quoique Leocadia eût dit peu de chose lors de sa visite à la campagne, il avait reconnu sa voix.

— Partout les injures pleuvent sur moi, pensait-il avec amertume; le ridicule m'enveloppe de toutes parts! Les aveugles, les enfants de la rue, les chiens mêmes se moquent de moi; les gens bien élevés me décochent leurs sarcasmes du haut des balcons. Si une voix s'élève timidement pour me défendre, c'est par pitié... Fuyons, courons nous ensevelir dans la solitude, au milieu de la nature, bienveillante pour tous et tendre envers ceux qui souffrent... Que leur ai-je fait à tous ces gens? Je ne les connais même pas...

Renonçant à son projet de la veille, Guillermo prit un cheval et se jeta au galop à travers la campagne, impatient de se blottir sous le toit hospitalier de la *marquesa*. Le soir même, il raconta tout à Andrès, son fidèle écuyer.

— Eh bien! dit le vieux cavalier, vous vous désespérez pour si peu de chose? Vous allez pleurer comme un enfant!... Du courage, *marquesito*, du courage; si don Mariano vous a insulté, nous trouverons moyen d'arranger cette affaire-là;... mais vous voyez bien que doña Leocadia a pris votre défense...

Guillermo secoua la tête. — La mauvaise humeur rend injuste, *marquesito*, continua Andrès; moi, je vous dis que cette journée a été moins fâcheuse que vous ne le pensez... Premièrement, vous avez connu par vous-même qu'il est temps de risquer un grand coup pour faire disparaître ce vilain sobriquet;... secondement, vous avez acquis la certitude qu'au milieu des méchancetés qui se déchaînent contre vous, *marquesito*, il y a une voix qui s'élève en votre faveur; et quelle voix!...

— Ah! qu'il est triste d'avoir besoin d'être défendu! s'écria Guillermo.

— J'irai à Séville vous chercher une épée de première trempe, ajouta Andrès, et avant une année je veux que toutes les dames du Puerto, doña Leocadia à leur tête, vous applaudissent et vous proclament un héros!

Vers le soir, la *marquesa*, qui était un peu souffrante ce jour-là, prit le bras de son fils adoptif et fit avec lui un tour de jardin. A la clarté des étoiles, ils se promenaient tous les deux à petits pas, échan-

geant quelques lentes paroles. On eût dit deux vieillards, et pourtant la *marquesa* avait quarante ans à peine; mais elle portait le poids d'une vie allanguie et monotone, plus lourd que celui de la vieillesse. Guillermo, par respect, par condescendance et aussi par gratitude, partageait avec elle le fardeau de cet indéfinissable ennui. Toutes ses impatiences venaient s'amortir contre l'apathie de la noble dame qui l'entourait de soins et le comblait d'affection. Il comprenait que pour toujonrs il resterait aux yeux de sa mère adoptive l'enfant orphelin dont la misère et la gentillesse avaient excité la sympathie. Changer de rôle, se redresser de toute la hauteur de ses vingt ans, c'eût été troubler le repos de la *marquesa* et lui faire sentir cruellement qu'au moment où elle allait vieillir, la jeunesse s'éveillait auprès d'elle.

Après les émotions diverses de cette longue journée, don Guillermo ne goûta point le repos accoutumé. En vain il essayait de dormir et appelait de ses vœux la clarté d'un jour nouveau qui effacerait les désolantes impressions de la veille. Un souvenir pénible le poursuivait impitoyablement, celui de la caricature terrible de Goya, au bas de laquelle le peintre, si amer dans sa gaieté, a écrit ces mots : *El de la Rollona*. Elle représente un enfant déjà grand, tenu par des lisières, et qui plonge dans sa bouche gourmande deux mains pleines de friandises. La face de cet enfant gâté porte le cachet de la sottise, de la lâcheté et d'une éducation sensuelle.

— Et c'est là mon portrait au moral comme au physique! s'écriait Guillermo avec colère; voilà ce que je suis aux yeux de tous!... Oh! non, non : ils me rendront fou par leurs sarcasmes, fou furieux peut-être; mais idiot... jamais!

VI

Andrès, qui connaissait à Séville toutes sortes de gens attachés au cirque, revint bientôt avec une excellente épée. Guillermo la reçut avec joie et la suspendit au-dessus de son chevet, afin d'aguerrir son esprit, — non à l'idée du combat, il ne le redoutait pas, — mais à la pensée d'affronter la foule. Il se mit à étudier les livres qui traitent de la tauromachie, et assista fréquemment, en compagnie d'Andrès, aux courses qui se célébraient dans les villes les plus voisines; mais il y allait habillé en homme du peuple, et caché dans les derniers rangs du cirque.

— Eh bien! lui dit un jour Andrès, il y aura bientot une *funcion de aficionados* (1) à Cadix; voulez-vous mettre votre nom sur le programme : *Espada... don Guillermo, marquès del Carmejo!* Comme cela irait bien!

— On rirait, répliqua Guillermo, et puis je n'ose prendre ce titre, qui ne m'appartient pas.

— Qui donc le portera, si ce n'est vous?

— Mon nom est William O'Bryant.

— Bah! vous avez le nom que vous a donné la señora *marquesa*. Voyons, dites-moi oui, et je fais inscrire vos noms en grosses lettres sur le papier jaune.

Il y avait là encore une question de délicatesse, et Guillermo ne pouvait la résoudre sans consulter la *marquesa*. D'un autre coté, c'eût été lui demander en face : « M'avez-vous légalement adopté! Suis-je votre fils devant la loi! Quand me sera-t-il permis de vivre par moi-même et pour moi? » Jamais Guillermo n'aurait eu le courage de sommer sa mère adoptive de répondre à d'aussi indiscrètes paroles. Derrière cet obstacle réel, il abritait sa propre timidité. La représentation donnée à Cadix par des amateurs se passa sans que Guillermo y eût pris d'autre part que celle d'un spectateur attentif. Andrès se désolait de voir son jeune maître retarder toujours un début sur lequel il fondait de si grandes espérances.

— *Marquesito*, lui disait-il avec émotion, je suis bien vieux; me laisserez-vous mourir sans que j'aie eu le bonheur d'entendre votre nom répété par dix mille voix au milieu des applaudissements?

— Mon nom est répété partout avec des sarcasmes; il est connu déjà, répondait Guillermo, trop connu dans la province!

— Eh bien! moi, on m'a surnommé *el Cojuelo* (1), parce que je traîne la jambe, reprit Andrès; est-ce que je m'en afflige?... Il y en a qui m'appellent aussi le Balafré à cause de cette grande couture qui me creuse un sillon dans la joue.

— Le ridicule fait au cœur des blessures que l'on cache, et qui ne se cicatrisent pas! Laisse-moi subir mon sort, mon pauvre Andrès; la *marquesa* avait le droit de me faire beaucoup de mal en récompense des bienfaits dont elle m'a comblé.

— La *marquesa* est une femme, et vous, vous êtes un homme... A vous de relever le nom qu'elle porte, et qui doit être le vôtre!

Ces conversations ne laissaient pas de faire impression sur Guillermo. Il lui semblait que le moment approchait où il lui faudrait à tout prix sortir de cette somnolence et de cette apathie dans laquelle il ne trouvait désormais ni trêve ni repos; mais comment faire? par où aborder l'entreprise? Un soir qu'il feuilletait les anciennes chroniques de la Catalogne,

(1) Représentation donnée par des amateurs.

(1) Le boiteux.

il rencontra la devise du fameux aventurier Roger de Flor, chef des Almogavares : *Hierro, despierta te* (fer, éveille-toi). Ces paroles, si simples dans leur énergie, le firent tressaillir. C'est le propre des caractères timides et irrésolus d'entrevoir l'héroïsme et d'aspirer aux grands exploits; ils sont en cela pareils à l'eau du ruisseau paisible, qui s'arrête devant un petit obstacle et reflète pourtant les plus hautes montagnes. Il se reporta par la pensée aux temps chevaleresques où les âmes ardentes trouvaient à dépenser leur énergie. Et tandis qu'il rêvait ainsi, le temps présent, le temps prosaïque peut-être dans lequel il lui était donné de vivre, passait vite, emportant jour par jour cette première jeunesse, qui marque de son empreinte toute notre existence. — Quand j'aurai tué un taureau, se disait-il quelquefois, quand j'aurai lavé dans le sang d'une pauvre bête l'injure faite à mon nom, en serai-je moins condamné à végéter ici?... — Alors la voix plaintive de la Melitona fredonnant quelque vieille chanson montait à ses oreilles comme le chant d'une nourrice. Il entendait la *marquesa* adresser quelques paroles monotones à chacun de ses serviteurs, traverser la cour à pas égaux en jetant du grain à ses pigeons, puis rentrer et fermer la porte du vestibule, qui gémissait tristement sur ses gonds. La bonne dame ne parlait jamais de l'avenir et n'aimait guère à évoquer le passé; quant au présent, il ne fournissait pas grand sujet de conversation. Quelquefois Guillermo s'enhardissait jusqu'à formuler une plainte vague sur les ennuis de l'existence. — Eh! mon enfant, répondait la marquise, la vie est heureuse pour toi, tu n'en connais que les douceurs!... J'ai tout sacrifié pour éloigner de toi les amertumes et les épreuves dont tant d'autres ont à souffrir!

A ces paroles, prononcées avec une secrète satisfaction de soi-même, Guillermo ne répondait que par un soupir accompagné de quelques expressions de reconnaissance. Toute explication se trouvait ajournée, et les mois se succédaient sans apporter le moindre changement à sa situation. Pendant l'hiver, la marquise, assise dans son salon, les pieds sur le *brasero*, se repliait sur elle-même dans l'attitude d'un chat somnolent. Dans les jours brûlants de l'été, — et cette saison dure longtemps en Andalousie, — elle s'abandonnait à une nonchalance langoureuse; une seule pensée l'absorbait, — se défendre contre les atteintes du soleil. Il se faisait alors un tel silence dans la maison rustique, dont les portes et les fenêtres demeuraient fermées jusqu'à la nuit, que l'on entendait frémir les ailes du plus petit moucheron bourdonnant dans l'air.

Par une de ces chaudes journées, Andrès, qui avait jadis bravé les feux du tropique, revenait du Puerto-Santa-Maria. Il était allé chercher des remèdes pour une mule malade. A son retour, il monta tout droit à la chambre de don Guillermo, qu'il trouva occupé à lire.

— *Marquesito*, lui dit-il, voici un papier que l'on m'a remis.

Don Guillermo prit le papier; il était de couleur jaune et portait ces mots imprimés en gros caractères : *Programa de la funcion de aficionados*. Au-dessus du texte, on voyait l'image d'un taureau furieux qui s'élance dans l'arène tête baissée, en battant l'air de sa longue queue. Parmi les *épées* figurait le nom de don Mariano...

— C'est pour dimanche! remarqua Andrès. En ce cas, la course ne peut manquer d'être brillante; bien qu'il n'y ait à courir que des *novillos*, je réponds qu'avec un soleil aussi vif, les jeunes bêtes auront de l'entrain.

— Mariano!... Mariano! répétait le jeune homme.

— Oui, il tiendra l'épée; c'est le frère de doña Leocadia, un hardi cavalier... Irons-nous *marquesito?*

Don Guillermo répondit : — Nous verrons!...

Lorsque Andrès fut parti, il prit l'épée suspendue à son chevet et traça sur un des côtés de la garde la devise des aventuriers catalans : *Hierro, despierta te!* Sur l'autre il écrivit : *El de la Rollona.*

Le jour de la course, Andrès rôdait dans la cour, tenant sous son bras sa veste du dimanche, qui portait un grand pot à fleurs brodé dans le dos; le soleil faisait reluire les boutons plats et ciselés des bottes andalouses qui s'entr'ouvraient au-dessus de ses mollets. Don Guillermo, vêtu de la même manière, parut sur le seuil. A sa vue, le visage bronzé et balafré du vieil écuyer s'illumina d'un éclair de joie. Sous le manteau léger jeté autour de ses épaules, don Guillermo cachait l'épée de combat.

Andrès et son jeune maître partirent pour la ville du Puerto-Santa-Maria. Ils galopaient rapidement à travers les flots de poussière soulevés par la foule qui remplissait les chemins. La *funcion* devait commencer à l'heure où la brise du soir, subitement éveillée, répandant un peu de fraîcheur autour de la baie de Cadix, bruit dans les rares palmiers penchés sur les vieux murs, fait frissonner les orangers et agite gaiement les rideaux qui flottent aux fenêtres.

Dès deux heures de l'après-midi, les portes du cirque furent ouvertes; à quatre, les gradins se couvraient de spectateurs; à cinq, un taureau avait déjà succombé. La foule, plus bariolée, plus agitée aussi qu'un champ de coqueliquots secoués par le vent, se livrait aux accès d'une joie tumultueuse. Derrière les

barrières, qui forment un couloir autour de l'arène, se tenaient quelques spectateurs plus sérieux, véritables dilettantes plus occupés à suivre les chances du combat qu'à regarder les jeunes filles accoudées sur le devant des loges. C'était là que Guillermo avait pris place, le chapeau sur le front, le manteau relevé jusqu'au nez; Andrès était à ses côtés.

Les *aficionados* avaient adroitement et bravement rempli leurs rôles. Il est vrai que les taureaux portaient au bout des cornes de grosses boules destinées à amortir la violence de leurs attaques; cependant chacun convenait que les jeunes cavaliers avaient déployé beaucoup d'intrépidité dans ce jeu dangereux, qui exige autant de sang-froid que d'adresse.

— Vous voyez bien, *marquesito*, ce n'est pas plus difficile que cela, disait Andrès. De l'aplomb, la main sûre, du coup d'œil, et puis une, deux!...

Comme il parlait ainsi, le *toril*, — prison étroite et obscure où l'on enferme la bête avant de la lancer, — s'ouvrit tout à coup. Il en sortit un petit taureau gris-noir, d'une couleur équivoque, aux jambes fines, aux cornes courtes, et qui n'avait que la moitié de sa queue. On eût dit que l'absence de cet appendice avait rompu l'équilibre entre les diverses parties de son corps; il bondissait par saccades et gambadait d'une façon désordonnée. La foule accueillit par de bruyants éclats de rire l'animal écourté, et de toutes parts retentirent les cris de *el rabon! el rabon!* (1) La bête aborda de coté le *picador*, le renversa sous son cheval, et reçut les *banderillas* sur ses flancs sans ralentir sa course précipitée. Elle avait l'air d'un acteur qui a hâte d'expédier les premières scènes d'un drame pour arriver au dénoûment. Le public applaudissait toujours, et chacun semblait prendre plaisir à voir les ébats singuliers de ce taureau, qui affectait les allures d'un *clown*, ou pour mieux dire d'un *gracioso* de la comédie espagnole.

— Mauvaise bête, murmura Andrès, et qui donnera de la tablature à l'*épée!*

L'*épée* parut; c'était don Mariano. Il entra dans l'arène la bouche en cœur, fier du costume qu'il portait, tenant d'une main le petit drapeau rouge, de l'autre l'épée. Son regard se tourna vers une loge haute où siégeaient, en compagnie d'autres dames fort élégantes, doña Bárbara, sa mère, et sa jeune sœur doña Leocadia. Guillermo suivait des yeux tous les mouvements du brillant cavalier, qui se posait avec assurance et prenait des allures de triomphateur. Cependant les bonds désordonnés du taureau *rabon* parurent causer quelque appréhension à don Mariano. Il pâlit imperceptiblement; son bras fut agité par un tremblement nerveux. Il avait reconnu dans la bête furieuse dont la foule se moquait, un adversaire redoutable.

— Il a pâli, il est perdu, dit don Guillermo à l'oreille d'Andrès...

— La bête est mauvaise, répliqua Andrès; je ne voudrais pas vous voir aux prises avec elle, *marquesito!*

Don Mariano commençait à se troubler; les gens expérimentés faisaient silence : il se préparait un grand coup. Ce coup fut porté par le taureau, qui, fonçant sur le drapeau rouge agité devant ses yeux pour le forcer à baisser la tête, renversa le jeune cavalier en brisant son épée, et se mit à gambader de nouveau avec de longs mugissements.

— *Marquesito, marquesito*, s'écria Andrès, que faites-vous?

Les murmures de la foule couvrirent sa voix. Don Guillermo, jetant bas son manteau, avait franchi la barrière l'épée à la main. Andrès voulut le suivre, mais sa jambe blessée lui refusa service, et il resta derrière la haute cloison de planches, haletant, effaré, regardant, la bouche béante, son jeune maître, qui relevait le drapeau écarlate et se mettait en garde. Après avoir parcouru l'arène au galop, le taureau exaspéré revenait sur sa victime pour la fouler aux pieds. Rencontrant don Guillermo, qui l'attendait de pied ferme, il recula d'un pas, fit voler la poussière, baissa la tête, et parut se rassembler pour bondir en avant. Par un mouvement rapide, don Guillermo s'effaça; la corne de l'animal l'avait effleuré en passant, mais d'une main hardie il perçait jusqu'au cœur le taureau furieux, qui roulait dans des flots de sang. Alors, levant les yeux, il aperçut doña Barbara évanouie sur l'épaule de sa fille, qui lui faisait respirer des sels et lui frottait les tempes en s'écriant : — Chère mère, revenez à vous, Mariano a repris ses sens!... Ah! s'il savait à qui il doit la vie!...

Don Mariano venait de rouvrir les yeux. Se soulevant avec peine sur le coude, il regardait avec surprise les cavaliers du cirque accourus autour de lui, et qui se disposaient à l'emporter. Quoiqu'il ne fût point blessé grièvement, la secousse avait été rude, et il croyait sortir d'un rêve. La course était finie; les spectateurs descendaient tumultueusement par les couloirs. Doña Bárbara, encore tremblante d'émotion, se hâtait de rejoindre son fils; doña Léocadia soutenait ses pas mal assurés. Mariano essayait de sourire à sa mère pour lui montrer qu'il ne souffrait pas trop. Tout en essuyant la poussière qui souillait ses vêtements de soie, il ramassa le nœud de rubans enlevé au taureau par le vainqueur et l'épée teinte de sang abandonnée près de lui.

(1) Épithète qui s'applique à tout animal, cheval, mule ou taureau, privé de sa queue.

— A qui ferai-je hommage de cette *divisa?*... dit-il avec tristesse. Ce n'est pas moi qui ai tué la bête.

— Elle sera pour moi, répondit Léocadia ; je la prends !

— Et cette vieille épée à la garde d'argent?... D'un côté j'y vois le cri de guerre des Almogavares : *Hierro, dispierta te!*

— De l'autre, répliqua la jeune fille, est tracé un nom...

Et don Mariano rougit en lisant ces mots, qui étaient un remords pour lui : *El de la Rollona.*

Celui qui l'avait porté s'éloignait alors du Puerto-Santa-Maria. Au bruit de la foule qui applaudissait à son triomphe, don Guillermo s'était esquivé avec Andrès.

— Mais restez donc, *marquesito*, disait le vieux cavalier, que l'on vous voie, que l'on vous reconnaisse...

— Grâce à Dieu ! murmurait don Guillermo, j'ai donc eu, moi aussi, mon jour, mon heure.... Tu ne rougiras plus de ton jeune maître, mon vieux Andrès... Et il acheva tout bas : La jeunesse est égoïste à sa manière, au moins autant que l'âge mûr.... Aurais-je risqué ma vie pour sauver celle de ce jeune fat, si sa sœur n'avait d'aussi beaux yeux?

L'événement avait fait du bruit au Puerta-Santa-Maria. La marquise l'apprit de la bouche même de doña Bárbara, qui vint, conduite par son fils Mariano, serrer la main de Guillermo. Les deux jeunes gens se lièrent d'une étroite amitié, et doña Fernanda, forcée d'ouvrir les yeux, comprit que son enfant d'adoption avait atteint sa grande majorité. Elle en ressentit d'abord un profond chagrin ; mais la placide marquise ne tarda pas à se consoler, lorsque le mariage arrêté entre Guillermo et Leocadia lui eut fait espérer qu'elle n'attendrait pas longtemps l'occasion de reprendre vis-à-vis d'une nouvelle famille ce rôle de mère adoptive qui entretenait doucement sa sensibilité, sans l'exposer à de trop vives émotions.

Théodore PAVIE.

L'INCENDIAIRE DE MAISON-ROUGE.

(Voyez le numéro précédent.)

III.

Donc, le fermier Bauménil ne voulait pas, on le sait, du fils de son ancien ami pour gendre ; mais comme il savait que sa fille était en âge d'être pourvue, il avait jeté son dévolu pour elle sur un homme de trente et quelques années, un fermier du voisinage qui possédait une partie des terres qu'il faisait valoir et dont l'avarice égalait la sienne.

Jean Cousin, c'était son nom, était à l'abri du reproche que Beauménil se faisait adresser à Augustin, ce n'est pas lui qui eût cherché à se distinguer par un raffinement d'élégance.

Ses vêtements sordides annonçaient, non la misère, mais l'incurie la plus manifeste ; éternellement coiffé, été comme hiver, d'une vieille casquette graisseuse, d'où s'échappaient des cheveux plats et incultes, un lambeau d'étoffe noire au cou sous forme de cravate, des souliers ferrés crevés de tous côtés, il semblait un nouveau Diogène, se drapant dans ses guenilles avec le sot orgueil de ces philosophes cyniques qui se complaisent dans un état pitoyable pour avoir le droit de dire :

— Je sais que j'ai l'air d'un mendiant de la pire espèce, mais dans la poche de ce mendiant-là, il y aurait de quoi acheter un château assez vaste pour contenir bon nombre de ceux qui ne possèdent que leur habit.

En effet, Jean Cousin était riche, mais c'était là tout son mérite, non qu'il fût un malhonnête homme, ou que ses défauts dépassassent de beaucoup le nombre de ses qualités ; il n'avait, à vrai dire, ni qualité, ni défauts. C'était une machine humaine accomplissant une seule fonction, celle de remuer la terre et de lui faire produire de l'or ; tous les sentiments qui font battre le cœur des autres hommes lui étaient inconnus, incapable d'une bonne comme d'une mauvaise action, inhabile qu'il eût été d'ailleurs à pouvoir s'en rendre compte. Il ne s'enivrait jamais, parce que personne ne lui offrait de payer le vin nécessaire pour cela ; il n'était point querelleur, parce que dès l'aube il était au travail et qu'aussitôt la besogne terminée, il s'endormait pour recommencer le lendemain un labeur volontairement incessant.

Avait-il un cœur? C'est possible. Jamais il n'avait dû s'en inquiéter. Etait-il beau ou laid? C'est ce que personne n'eût pu dire, pas plus que l'âge qu'il paraissait avoir.

Les gens comme lui ont une figure sans traits, des yeux sans regards, des lèvres sans sourire ; ils ressemblent à tout le monde et n'ont la physionomie de personne ; aussi ont-ils l'avantage de ne jamais changer : tels on les a vus une fois, tels on les retrouve quinze ans plus tard, ils ne sont jamais jeunes, et paraissent ne jamais vieillir.

On comprendra facilement, d'après ce portrait, que Jean Cousin ne devait pas être précisément l'idéal rêvé par une jeune fille ; aussi Rose-Marie fut-elle douloureusement surprise quand son père

vint un jour lui déclarer que Jean Cousin songeait à la demander pour femme, et que, d'avance, elle lui était accordée.

Pauvre Rose-Marie! elle qui jusqu'alors s'était flattée de l'espoir d'être, un jour ou l'autre, la femme d'Augustin!

Que faire contre un pareil désenchantement? Lutter? Ce n'était pas possible; Beauménil n'était pas un de ces hommes avec lesquels il est permis de discuter, un de ces pères qu'on peut se flatter de fléchir par des prières.

C'était une nature obstinée, prenant l'entêtement pour de la résolution, la dureté pour de l'énergie.

D'ailleurs Rose-Marie, privée de bonne heure de sa mère, avait été élevée dans un sentiment de crainte de son père qui était encore aussi vivace à présent, qu'elle avait l'âge de femme, que lorsqu'elle était petite fille. Elle n'eut d'autre ressource que celle des larmes, les larmes, seule arme défensive des femmes, dont la puissance est si grande sur quelques-uns, et qui, chez d'autres, ne soulève qu'un mouvement de moqueuse pitié.

Lorsque Beauménil vit que sa fille avait pleuré, il se mit à rire.

— Bast! bast! dit-il, ça se passera; toutes les jeunes filles pleurent quand on leur parle mariage, et le lendemain il n'y paraît plus.

Froissée dans ses sentiments les plus intimes, Rose-Marie essaya de manifester l'aversion qu'elle éprouvait pour Jean Cousin; mais alors Beauménil ne rit plus, ses sourcils se froncèrent, et frappant un vigoureux coup de poing sur la table devant laquelle il était assis, il s'écria d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Et moi je te dis que tu l'épouseras, morbleu! N'es-tu pas bien à plaindre? Un des plus riches fermiers de Maison-Rouge, un homme qui ne songe qu'au travail, que te faudrait-il donc pour te contenter?

Rose-Marie, si elle l'eût osé, n'avait qu'un nom à prononcer pour répondre à cette interrogation; elle eut peur d'allumer la colère de son père, et elle se contenta de baisser la tête et d'essuyer de nouvelles larmes.

Mais le père Beauménil était perspicace, il savait bien ce qui se passait au fond du cœur de sa fille, et décidé à faire connaître une fois pour toutes son irrévocable volonté, il marcha droit au but.

— Oui, reprit-il au bout d'un moment, ce n'est pas ce mari-là que tu aurais voulu, n'est-ce pas? Tu préférais quelque beau fils comme *monsieur* Augustin, un gueux sans sou ni maille qui se divertirait avec les écus de ta dot, et mangerait le bien que j'ai mis trente ans à amasser.

— Mais père, si Augustin n'est pas riche, il gagne assez pour vivre, et puis, ajouta-t-elle bien bas, il m'aime, et...

— Et toi aussi, n'est-ce pas? s'écria Beauménil en se levant furieux. Assez! Que ce soit la dernière fois que je t'entende parler de la sorte, tu seras la femme de Jean, ou sinon tu auras affaire à moi.

L'argument était péremptoire, Rose-Marie dut se tenir pour avertie, et abandonner tout espoir d'appartenir à celui qu'elle aimait.

Toutefois elle fit part à Augustin de la détermination de son père, en l'exhortant à s'y résigner, puisqu'il n'y avait aucun moyen de la vaincre; mais il aimait trop Rose-Marie pour se résoudre ainsi à la perdre.

Qu'espérait-il? un miracle de la Providence en sa faveur? C'était un bien vague espoir.

H. Gourdon de Genouillac.

(La suite au prochain numéro.)

Dimanche, 3 juillet, a eu lieu à Amiens, sous la présidence de M. le maire assisté des autorités locales, l'inauguration d'une fontaine monumentale qu'on se rappelle avoir vue exposée aux Champs-Élysées; le hardi talent de madame Léon Bertaux a enfin reçu là une approbation que lui différaient des personnes peu habituées à comprendre les exagérations que doit offrir, vu de trop près, un monument que doit modifier la distance. Au milieu d'un immense bassin d'où surgit un rocher naturel, le groupe de madame Léon Berteaux devient une œuvre remarquable de hardiesse et de grâce. Courage donc à la jeune artiste, auteur de cette grande œuvre et du jeune Gaulois, que le jury vient de récompenser d'une médaille au salon de cette année.

M. le maire, dans un discours senti, a rappelé aux habitants d'Amiens qu'ils doivent cette œuvre à la libéralité d'un de leurs concitoyens.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92

Toilettes de R. Lhopiteau. Robes de Pauline Couter, Rue Vivienne, 41.
Modes de Mme Herst et Cie ancne Mon Fournier r. Drouot. 8 _ Coiffures de Hr de Bisterweld, Fg St Honoré, 5.
Fleurs de Perrot Petit et Cie r. Ne St Augustin. 20 _ Corsets de la Mon Simon r. St Honoré. 183.

Parfums de Légrand four. des Cours de France, d'Allemagne et d'Italie, r. St Honoré. 207.

Entered at Stationer's Hall. LONDON, S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248. Strand. W. C. MADRID P. J. de la Pena



Lamoureux Imp. r. Lacepède, 38 Paris

Ad. Goubaud Ed. à Paris

749 bis

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92.

Coiffures et Lingerie A la Balayeuse Place Vendôme, 4 _ Costume d'Enfants A St Augustin r. Neuve St Augustin 45.
Fleurs de la Mon Herpin-Leroy A la belle mariée r. Montmartre, 130.

Entered at Stationer's Hall LONDON. S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C. MADRID. P. J. de la Peña

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Les corsages, détachés des jupes, sont en majorité dans les toilettes depuis un mois, non-seulement comme costume de voyage et de campagne, mais même avec des robes d'étoffes de luxe. Bien que le système des robes à corsage casaque soit beaucoup plus négligé que celui des tailles ajustées, nos couturières ont trouvé le moyen de lui donner une grande élégance, grâce à mille ornements gracieux et surtout à la lingerie intérieure qui est tout à fait en vue et déploie pour ces occasions ses plus charmantes coquetteries.

Pour donner à nos lectrices des détails de toilettes nouvelles, nous sommes obligés de guetter les envois des couturières en vogue. Les salons fermés et les promenades privées des élégantes ne nous offrent en ce moment aucune ressource.

Voyons chez madame *Amélie*, successeur de madame *Delatour*, 47, rue Neuve-Saint-Augustin, où de nombreuses commandes ont été préparées pour les villes d'eaux thermales.

Voici une robe de taffetas moiré, nuance Isabelle, elle est garnie par des galons de passementerie et dentelle noire, posés en rangs et interrompus de distance en distance par des médaillons de dentelle représentant des insectes et des papillons, posés en biais à travers les rayures galonnées. Le corsage est à basque en deux pans, garnis des mêmes motifs que la jupe. Il y a, à l'intérieur, une chemisette russe de batiste coupée de guipure ; elle forme les manches qui sont fermées, avec volants de guipure au poignet. Le corsage n'a que des jokeys en étoffe, découpés sur trois pointes, avec médaillons de dentelle sur chaque pointe.

Une autre robe est de taffetas glacé bleu et blanc; elle est garnie en bas de la jupe par un volant, monté à gros plis; ce volant a 10 centimètres de haut, il est surmonté d'un coquillé de dentelle noire. Le corsage est à veste arrondie par devant et à basque unique derrière; entouré du même volant à gros plis, illustré de dentelle. Les manches sont justes, fendues sur les poignets et coupées carrément.

A l'intérieur, un gilet de mousseline, couvert de petits plis et bordé de valenciennes; ce gilet a un col carré, entouré de dentelle, il se ferme par devant par six boutons de nacre ouvragée.

Une troisième toilette, tout à fait campagne, est de linos cristal, couleur saumon, ayant à la jupe un volant de 15 centimètres de haut, bordé en tête par un galon de soie bleue, et des bouclettes de même galon, retombant sur chaque pli du volant.

Le corsage est taillé de façon bernoise devant et derrière. Les manches, qui sont blanches, tiennent à une chemisette bouffante qui se trouve à l'intérieur. Elles sont recouvertes en haut par des jokeys de barrettes, lesquelles se continuent le long des coutures et viennent fermer aux poignets en se mêlant à de petits volants de valenciennes.

Quelques jolis chapeaux de crêpe ou tulle bouillonnés, très-courts de formes et simplement ornés de fleurs des champs, ont été composés par madame *Caroline Coutot*, 8, rue Monsigny. La même modiste nous a montré des chapeaux de visite, fort joliment ornés.

L'un d'eux est de crin noir, sans bavolet. Le côté gauche de la passe a un pouff de fleurs de sureau rouge, une garniture de grosses perles de jais entoure la passe. Des coques de velours rouge remplacent le bavolet et se retrouvent à l'intérieur avec un mélange de dentelle noire et des tirets de crêpe blanc.

Un autre chapeau, plus habillé, est de tulle rose; entièrement bouillonné de tulle rose et blanc; disposé en étoiles ; il est orné de marguerites blanches et de ruban de taffetas blanc.

Madame *Léontine Coudré*, 104, rue de Richelieu, mérite une mention toute particulière pour ses coiffures de bal d'été. Il est impossible de pousser plus loin l'art d'imiter et de grouper des fleurs.

Voici des coiffures de trêfles roses, avec leurs feuilles naturelles si jolies de forme; d'autres de pommier rose et bruyères du Cap; de liserons sauvages et fleurs de paille; en avoine coupée de coquelicots et bluets; des pouffs de roses trémières, ou pavot avec papillon, des chaperons de roses trempées de pluie, ou muguets de bois et boutons de roses mousseuses. Toutes ces coiffures ont le charme des fleurs naturelles, il ne leur manque que le parfum.

Nous ferons volontiers une petite revue dans les nouveautés des magasins de la *Balayeuse*, 4, place Vendôme, parce que nous trouverons là les objets importants aux toilettes du moment : les lingeries variées, les capelines bains de mer, les corsages blancs et les chemisettes, dont il se fait en ce moment une prodigieuse consommation.

Les chemisettes sont décorées par des petits plis, espacés de distance en distance par de larges bandes brodées. Le col et les manches sont entourés de valenciennes ou de guipure irlandaise, d'un travail précieux.

La petite veste Figaro de piqué blanc, brodé de noir avec gilet à poches assorties, est une ressource agréable pour les toilettes de matinée.

Les chemises russes, ou blouses turques de foulard, toile de lin ou organdi, permettent de varier sa mise, sans changer rien aux choses principales du vêtement.

Les manches et col de batiste, coupés d'apprêts de valenciennes à papillons, sont recherchés comme lingerie de ville par les femmes de haute distinction.

Les cravates Louis XIII de mousseline à coins carrés de guipure d'Irlande, sont les plus en vogue, pendant la saison d'été.

Nous avons vu à la *Balayeuse* quelques jolies coiffures de matinée.

Une coiffure catalane de blonde blanche, rattachée par des bouclettes de velours bleu et un bouquet de roses de Dijon.

Un bonnet Pompadour de tulle rose tuyauté, avec petites branches de myosotis posées sur le côté et en arrière.

Un bonnet fanchon de guipure, ayant sur le devant un coquillé de ruban rose étroit et des choux de dentelle noire, à intérieur de roses.

Une coiffure résille de tulle noire, pailleté de mouches de paille, avec touffes de fleurs et nœuds de rubans; enfin des bonnets *Maschera*, de blonde blanche et noire, retenu par des épingles papillon ou de grosses épingles vénitiennes, et garnis en arrière par des coquilles de rubans mêlés à des bruyères de paille et de plumes noires.

Toutes les bonnes maisons de lingerie ont fait usage du foulard de l'Inde pour leurs confections de chemisettes, casaques, pantalons et gilets.

Le foulard est devenu indispensable à la toilette des femmes En robes, il a eu, on peut le dire, les honneurs de la saison.

La collection des robes du *Comptoir des Indes*, boulevard de Sébastopol, 129, est complétement renouvelée depuis un mois. Aux nuances indécises du commencement de la saison, ont succédé les teintes tout à fait claires qui conviennent pendant les chaleurs.

C'est surtout sur fond blanc, gris perle, maïs et isabelle, avec semis de fleurettes camaïeux très-légères, qu'il convient de confectionner les robes de foulard, que l'on doit porter d'ici à fin septembre, en toilettes de promenade ou de soirée.

Quant aux ornements, on les varie tellement aujourd'hui, qu'on ne saurait se prononcer positivement à leur égard. Quelques couturières ont fait avec du foulard des costumes charmants, avec les seuls ornements de boutons de nacre, de différentes grosseurs à la jupe, aux manches et à la casaque.

Parmi les progrès industriels que nous avons la mission de signaler, il n'en est point de plus remarquable, que ceux de la Teinturerie européenne de M. *Périnaud*, boulevard Poissonnière, 26, non-seulement pour la teinture des robes (même toutes faites) dans les nuances les plus admirables, mais aussi pour le moirage des étoffes. Ces importantes découvertes ont occupé toutes les revues scientifiques et industrielles, qui sont unanimes dans leurs éloges.

Dans son livre intitulé *les Talismans de la beauté*, M. L. Claye, propriétaire actuel de la maison *Violet, à la Reine des Abeilles*, 317, rue Saint-Denis, indique tous les soins qu'il est nécessaire d'apporter à la toilette pour conserver la beauté et la fraîcheur du teint, les soins à donner à la chevelure, aux dents et aux mains.

Un traité aussi complet d'hygiène et de coquetterie ne pouvait être fait que par un homme spécial et parfaitement compétent dans ces matières.

Nos lectrices pourront trouver dans cet ouvrage une foule d'indications, que l'espace ne nous permet pas de leur faire connaître.

Nous nous bornons sur ce sujet à leur recommander la parfumerie de la *Reine des Abeilles* dont le mérite incontestable s'explique facilement par le savoir et les connaissances pratiques de son habile propriétaire.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 750.

TOILETTE DE BAL DES EAUX. — Coiffure grecque, composée de frisures très-légères sur le front; les bandeaux, relevés sur les côtés, sont retenus par une bandelette qui part d'un nœud diadème de ruban avec fleurettes et épis en aigrette. Le chignon se compose de coques *retournees* dont les *pointes* sont frisées.

Le corsage-habit, dit *Incroyable*, se compose d'un habit de taffetas avec boutons de nacre; les pans de cet habit se continuent longs et flottants derrière comme une grande ceinture.

La manche, courte et plate, est ouverte de côté avec un retroussé de taffetas blanc sur une manche courte, plate, de dentelle.

Le gilet est de taffetas blanc, il forme en haut un revers qui se rabat sur l'habit. Le tout est bordé d'un *picot* de dentelle noire.

La jupe de crêpe est terminée en bas par un plissé de taffetas blanc; elle est recouverte en haut par une jupe de tulle, découpé à longues dents arrondies, qui sont cousues à la jupe de crêpe sous un picot noir à ces dents, le tulle est froncé de manière à former *bouillonnés*.

TOILETTE DE VOYAGE — *Costume Louis XV*. — Chapeau de paille, garni de taffetas, faisant torsade autour et un trèfle devant, le tout encadré par une torsade de paille; le dessous est garni de taffetas et de torsades de paille.

Paletot, grand gilet et jupe en alpaga gris (mode) avec boutons de taffetas noir et boutonnières piquées de noir. (Voyez les patrons du numéro précédent.)



Courrier de Paris.

L'homme est un singulier animal — l'expression n'est pas de nous. — Eh quoi! a-t-on daubé sur ce pauvre Racine, depuis le jour où il fut traité de *polisson* dans le foyer du Théâtre-Français, en pleine ère romantique! A-t-on dédaigné ce pauvre Molière, bon à être joué par MM. les comédiens ordinaires de la rue Richelieu! A-t-on demandé à grands cris la liberté des théâtres, comme on demanderait du pain dans un temps de famine! Et qui la demandait avec le plus d'acharnement, cette liberté des théâtres? Je vous l'ai dit, c'étaient les auteurs injoués et injouables, les fruits secs de la littérature dramatique qui s'imaginaient qu'il s'allait trouver des tas de capitalistes qui n'auraient rien de mieux à faire que de bâtir des salles à chaque coin de rue, afin de ménager des succès et des jours de gloire à ces pauvres refusés! — Or, voyez ce qui est arrivé et ce qui arrive! — On n'a bâti aucune salle nouvelle, bien qu'il y en ait quelques-unes en projet, et bien plus, les salles existantes ont immédiatement profité de la liberté grande qui leur était octroyée pour s'emparer de Molière, le mettre à la sauce des premiers comédiens venus, et, chose remarquable, les gens qui avaient coutume d'applaudir les plus gros mélodrames, que l'on ne croyait capables que de s'amuser aux gros lazzis des boulevards et aux grosses intrigues, prennent un plaisir extrême à entendre les beaux vers, la bonne langue de Molière, et trouvent sa gaieté bien plus française que celle de M. X. et de M. Y., et son esprit bien autrement fin que celui de M. W. et celui de M. Z.! Ces mêmes gens-là applaudissent avec un acharnement de dilettanti la musique de Rossini, et avouent qu'elle vaut bien la musique des *roules* de certaines pièces. — Les pauvres diables qui comptaient bien sur la liberté des théâtres pour vider sur le public leurs armoires pleines de drames, de comédies et de vaudevilles refusés, s'indignent du goût élevé des masses pour les belles choses littéraires, s'en prennent aux directeurs, et prétendent que ceux-ci faussent la liberté qu'on leur a octroyée! — N'est-ce pas exactement ce que je vous avais annoncé, dès le mois de novembre dernier, qui arrive aujourd'hui? Moi qui ne suis point un concurrent dramatique pour personne, moi à qui il importe personnellement très-peu que les théâtres refusent M. un tel, et jouent de préférence et abondamment tel autre, — ne leur demandant que de m'intéresser ou de m'amuser, — j'avoue que je persiste à ne pas comprendre encore à quoi aboutira de grand pour l'art la liberté des théâtres. Je reconnais que dans la législation telle qu'elle existait avant le 1er juillet, il y avait de criants abus; si l'on ne pouvait les détruire qu'avec la liberté des théâtres, c'est au mieux; si l'on pouvait les corriger autrement, je l'eusse préféré de beaucoup. Mais, contre ce qui est, je n'ai pas à réclamer, et, à tout prendre, laissons couler la rivière et l'eau passer sous le pont; nous n'y pouvons rien.

J'ai parlé de Racine en commençant ce courrier, c'est pour constater — juste retour des choses d'ici-bas! — l'immense succès que vient d'obtenir au Théâtre-Français la reprise d'*Esther*, cette adorable et éternellement belle élégie dont M. Jules Cohen, un compositeur distingué, a mis les chœurs en musique. Comme spectacle, c'est magnifique, comme résurrection de la grande littérature, c'est merveilleux. On pourra dire désormais : tout Paris ira voir cela, — comme on l'a dit à propos des drames de tel ou tel. O la bonne vengeance! Jusqu'à présent on avait prétendu qu'il était impossible de mettre en musique la poésie déjà si musicale d'*Esther*; personne même, suis-je autorisé à croire, n'avait osé le tenter. M. Jules Cohen, qui avait déjà si bien réussi avec les chœurs d'*Athalie*, a eu cette audace, et c'est la preuve incontestable d'un talent très-élevé et très-sérieux que d'avoir triomphé dans une entreprise si difficile.

Vous connaissez le proverbe, — d'autres disent l'axiome plus ou moins vrai : — « Le mariage est une loterie. » Chacun le prenait comme il l'entendait et au mieux de ses intérêts, ou selon qu'il avait le droit d'être satisfait ou mécontent. Voici un brave jeune homme américain — je n'ose dire innocent et naïf — qui, lui, a pris la chose au pied de la lettre, Je me demande, en effet, si c'est un garçon naïf qui s'est dit : — il y a un proverbe, ce doit être un acte de foi, mettons le proverbe en action, — ou bien si c'est un roué qui a pensé que les coups d'audace réussissent généralement bien, — ou bien, enfin, si c'est un excentrique purement et simplement. Or donc notre Américain se trouvant dans une soirée où il y avait brillante assemblée de dames et de jeunes filles, profita d'un moment de répit dans la conversation pour prier toutes les jeunes personnes, filles ou veuves, de vouloir bien lui donner leurs noms... qu'il écrivit sur de petits morceaux de papier qu'il avait préparés à cet effet. Quand cette besogne fut achevée, il remit tous ces noms dans son chapeau, pria la maîtresse de la maison de le tenir, y plongea la main et en tira un papier, un nom.

Toute cette petite comédie fut jouée avec la plus complète gravité, et chacun attendait le dénoûment pour savoir s'il y aurait lieu de rire ou non.

L'Américain ouvrit le papier et lut à haute voix : « miss Élisabeth G... » — Où est miss Élisabeth? demanda-t-il.

— La voici, répondit la maîtresse du lieu, et elle alla prendre par la main une grande jeune fille brune, fort jolie et mise à ravir. L'Américain s'avança, et saluant bien bas :

— Mademoiselle, dit-il, voulez-vous accepter ma main, mon bras et ma fortune?

— La jeune fille devint très-rouge et fit une réponse qu'on entendit à peine et qu'on ne comprit pas. Néanmoins, ils se marièrent le lendemain, et l'on ajoute qu'ils sont fort satisfaits l'un de l'autre. C'est au mieux! Et cela vient, ce me semble, assez à propos à l'appui du proverbe, — surtout s'ils continuent à être satisfaits.

Voici une autre loterie à laquelle le hasard vient de favoriser singulièrement un grand amateur d'autographes



et de pièces curieuses. — *Un monsieur*, c'est ainsi qu'on a désigné cet heureux, sans plus amples renseignements, — *un monsieur* donc ayant acheté l'autre jour pour 50 centimes de tabac, jeta machinalement les yeux sur le cornet de papier qui contenait sa provision, et aperçut en gros caractères ces mots sinistres :

Registre d'écrou de la prison du Bouffay.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

Curieux de savoir ce que renfermait encore le bienheureux cornet, il en retire le tabac, et reconnaît l'acte d'incarcération du sieur L.., ci-devant marquis de Ker.., l'une des victimes du despotisme de Carrier.

L'acte était ainsi conçu :

PRISON DU BOUFFAY.

« Concierge, vous êtes chargé du ci-devant marquis de Ker.., demeurant ordinairement à Saint-Martin (île de Rhé), conduit aux prisons du Bouffay, coupable du crime de lèse-nation.

» Nantes, ce 30 mars 1794.

» VILLENAVE. »

En marge était écrit :

» *Déporté le 25 frimaire au bateau et probablement noyé comme les autres brigands.*

» JACQUES, garde adjoint.

» Vu et certifié par nous conseillers municipaux et secrétaire de la mairie, qui déclarons la citoyenne Ker... dûment veuve et libre de se remarier si bon lui semble. »

Les signatures étaient malheureusement absentes, mais la pièce n'en est pas moins curieuse, et elle vaut au delà des 50 centimes de tabac qu'elle représente. Si tout garçon à marier ne se décide pas à tirer du fond d'un chapeau le nom de la femme à qui il voudrait unir sa vie, et si toute jeune fille ne se résigne pas à accepter la loterie du mariage, en revanche, vous êtes certain qu'il n'y a pas de collectionneur à Paris et en province qui oubliera de lire le cornet dans lequel on lui pèsera son tabac.

Finissons par où nous avons commencé : vous n'êtes pas sans avoir entendu dire qu'on va démolir le théâtre du Vaudeville pour faire passage à une rue. C'est le moment de faire l'histoire de cette salle — et peut-être du Vaudeville lui-même. — Cette histoire, nous la trouvons toute faite, et bien faite, dans la *Nation;* nous lui en empruntons tous les principaux passages :

Le Vaudeville est sorti de la même souche que l'Opéra-Comique ; il a même vécu longtemps avec lui sur un pied de fraternité et d'association. Il fut forcé de sortir du cadre commun et de se constituer un genre et un domaine à part lorsque l'Opéra-Comique crut devoir se séparer de lui, afin de lutter avec plus d'avantage contre la troupe italienne qui donnait des représentations sur le théâtre de Monsieur.

Jusqu'alors on avait compris sous le titre d'*opéra-comique*, non pas seulement des pièces exclusivement musicales, mais aussi de petites comédies mêlées de couplets et de ponts-neufs, que l'on pouvait exécuter sans aucune des qualités ni des prétentions d'exécutants proprement dits. Ce fut ce genre de pièces et d'acteurs que l'Opéra-Comique retrancha de son répertoire et de son programme. Les acteurs congédiés se formèrent en deux camps : l'un alla donner sur le théâtre du Marais des représentations qui furent peu suivies et ne tarda pas à fermer ses portes.

L'autre corps d'émigrants fut plus heureux ; il avait pour directeur Rosière, acteur plein de naturel et de gaieté, qui avait créé avec un grand talent le Cassandre du *Tableau parlant*. Rosière tournait agréablement les couplets ; il avait composé seul ou en collaboration de petites pièces jouées avec un certain succès. Il s'attacha Piis et Barré, dont il était l'ami et qui avaient déjà doté la scène de l'Opéra-Comique de jolies pièces villageoises et d'amusants tableaux grivois.

Les trois amis avaient remarqué, à côté du Palais-Royal, rue de Chartres, une salle de bal public, le Wauxhall d'hiver.

L'architecte Lenoir transforma cet emplacement en théâtre dit du Vaudeville, dont l'ouverture eut lieu le 12 janvier 1792 par une pièce en trois actes, de Piis, intitulée les *Deux Panthéons*, ce qui fit dire plus tard :

Dans le pays où nous sommes
Je vois qu'il existe à Paris,
Et le Panthéon des grands hommes
Et le Panthéon des petits.

Bientôt il se forma autour de Piis et de Barré une pléiade de joyeux écrivains. Les Radet, les Desfontaines, les d'Avrigny, se firent une véritable popularité avec certaines de leurs pièces, simples canevas que l'on couvrait de traits d'esprit, de saillies folles et surtout de chansons. On exploitait l'à-propos, l'allusion politique. Toutes les pièces commençaient par un couplet d'*annonce* et se terminaient par un couplet *final*, espèce de canon composé de strophes épigrammatiques que chaque acteur exécutait à tour de rôle.

Pendant la période révolutionnaire, le Vaudeville eut à soutenir des luttes continuelles; il devait, à l'exemple des autres théâtres, jouer des pièces flattant l'opinion du jour. Or, chaque auteur y mettait parfois des restrictions qui amenaient des scènes tumulteuses au préjudice des écrivains. C'est ce qui arriva bientôt à Barré, Radet et Desfontaines, à l'occasion de leur *Chaste Suzanne*. Le public crut y voir des allusions au sujet du procès futur de la reine Marie-Antoinette. Au moment où le juge dit aux deux vieillards accusant Suzanne : « Vous êtes ses accusateurs, vous ne pouvez être ses juges, » un tonnerre d'applaudissements, mêlé de sifflets, ébranla le théâtre, et bientôt le tumulte devient si grand, qu'on fut obligé de faire évacuer la salle. Les auteurs furent arrêtés le lendemain et mis en prison. On leur fit comprendre que le seul moyen de recouvrer leur liberté était de composer, en forme d'expiation, un vaudeville de *circonstance*. Les descendants d'Olivier Basselin se mirent à l'œuvre et improvisèrent un vaudeville intitulé : *Au retour*, qui ouvrit aux auteurs la porte de leur prison.

Sous l'Empire, on interdit la politique au Vaudeville, qui fut obligé de se rejeter dans les pièces dites de *genre*, et s'ouvrit ainsi une nouvelle veine de succès.

On connait la vogue de *Fanchon la Vielleuse*, pièce sur laquelle on enta depuis le drame de la *Grâce de Dieu*, même idée retournée, transportée du salon à la mansarde.

Plusieurs acteurs se firent alors, au Vaudeville, une véritable réputation : madame Belmont, qui créa le rôle de Fanchon ; le *beau* Henri, un acteur à épaulettes et à pantalon collant ; la vive et ingénieuse Minette ; Joly, excellant dans les rôles à travestissement ; Philippe, acteur de verve et de bonne humeur ; madame Ferrin, jeune merveille de grâce et de beauté, tristement éteinte à vingt ans ; Gontier, l'Elleviou du vaudeville ; Déjazet, Jenny Vertpré, etc.

Scribe vint renouveler le genre du Vaudeville et le fit entrer dans le domaine de la petite comédie de mœurs et du petit drame intrigué. Il devint le fournisseur du théâtre, qui tomba dans la consternation quand il sut qu'un des collaborateurs de Scribe, Delestre-Poirson, venait d'ouvrir uue nouvelle salle sous le nom de *Gymnase dramatique*, et avait accaparé, par un traité exclusif, l'auteur de la *Somnambule*, du *Comte Ory*, de la *Visite à Bedlam*, etc. Delestre-Poirson avait entraîné aussi avec lui Gontier et madame Perrin.

Le Vaudeville semblait perdu ; mais il avait pour directeur Désaugiers, qui sut soutenir la lutte en faisant appel à tous les bons vaudevillistes, les Théaulon, les Mélesville, les Gentil, les Sewrin, etc.

Le mouvement littéraire de 1830 tourna les esprits vers le drame et le genre historique ; le Vaudeville obéit à ces exigences par des pièces à couplets et en plusieurs tableaux, inspirées par la chronique scandaleuse du XVIIe et surtout du XVIIIe siècle : *Marie Mignot* fut le grand succès de cette époque. Les auteurs en vogue furent M. et Mme Ancelot ; MM. Lockroy, Fournier, Arnould, Saintine, Masson, Longpré, etc. La troupe était riche en comédiens distingués : madame Albert, madame Brohan, la mère des deux Brohan de la Comédie-Française ; Lafond, Bernard-Léon, Lepeintre aîné, Lepeintre jeune, etc. Arnal vint ouvrir au Vaudeville une nouvelle ère de succès.

Un incendie qui éclata dans la nuit du 16 au 17 juillet 1838, détruisit le théâtre de la rue de Chartres.

Le Vaudeville s'établit provisoirement dans le café-spectacle du boulevard de Bonne-Nouvelle ; il y resta jusqu'au 16 mai 1840. Alors il vint occuper la salle de la place de la Bourse, dont voici l'origine :

En 1826, Bénard, ancien directeur du Vaudeville, avait obtenu du ministre de l'intérieur Corbière le privilége d'un nouveau théâtre. Ce directeur s'associa M. Langlois, l'un des propriétaires du passage Feydeau. Sur une partie de l'emplacement de ce passage, ils firent construire, d'après les dessins et sous la direction de M. Debret, architecte, une jolie salle de spectacle, avec de belles maisons à droite et à gauche. Cette salle et ses dépendances coûtèrent 3 millions 467 000 francs. La nouvelle entreprise reçut le nom de théâtre des Nouveautés, et l'ouverture eut lieu le 1er mars 1827.

Après une alternative de bons et de mauvais jours, le théâtre des Nouveautés fut fermé le 15 février 1832. Au mois de septembre de la même année, le théâtre de l'Opéra-Comique, qui avait déserté la salle Ventadour, vint se fixer sur la place de la Bourse. Lors du retour de ce spectacle à la salle Favart, le théâtre de l'Opéra-Comique céda la place au Vaudeville. Maintenant, il va être démoli, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Où ira-t-il fixer ses grelots ? nous l'ignorons. Mais nous espérons que son déplacement forcé ne nuira en rien à sa prospérité, surtout si son directeur, maintenant qu'il a les coudées franches, a le bon esprit de revenir franchement au genre primitif, c'est-à-dire au vaudeville gai, spirituel et amusant.

L'observation finale est peut-être un peu taquine. Il y a à Paris quatre ou cinq théâtres qui jouent des vaudevilles, et qui ne demanderaient pas mieux qu'ils fussent tous gais, spirituels et amusants. Ces théâtres ont déjà grand'peine à voir ce programme attrayant rempli, pourquoi exiger qu'il y ait à tout prix un autre théâtre, pour qu'il s'appelle le Vaudeville, qui soit obligé à jouer des vaudevilles qui ne peuvent pas être toujours gais, spirituels et amusants ? Ce n'est pas aussi facile que cela, oui da ! — X. EYMA.

Le charmant petit théâtre des Folies-Marigny tient deux grands succès que n'arrêtent ni la chaleur, ni l'émigration pour les eaux et la villégiature : *Les virtuoses du Pavé* — *En classes Mesdemoiselles*. Les virtuoses sont interprêtés par Montrouge et mademoiselle Macé, un virtuose alsacien, une virtuose marseillaise ; deux accents bien tranchés qui, dans la bouche de ces artistes forment un contraste des plus désopillants. *En classe*, est une Folie qu'anime Paul Legrand — ce mime original qui a le talent de rendre le geste éloquent : il ne dit rien et tout son corps parle. M. Fabien qui a de la tenue a sû tirer un habile parti d'un rôle ingrat ; espérons le revoir dans un autre rôle plus en rapport avec ses qualités. Mademoiselle Macé chante d'une façon ravissante sa chanson de la cigale et de la fourmi. En somme, de l'entrain, de la gaieté, de l'originalité, telle est cette pièce que tout Paris voudra voir. ERNEST.

VARIÉTÉS.

Nous empruntons à un feuilleton de M. Roqueplan, dans le *Constitutionnel*, les passages suivants :

Le décret du 4 mai, qui ôte à l'Institut le jugement du grand prix de composition musicale pour le transmettre à un jury d'une formation moins restreinte, a été approuvé par tous les esprits libéraux et judicieux.

D'autres changements non moins importants ont été apportés au régime des concours. Tous les artistes musiciens, âgés de quinze à vingt-cinq ans, qu'ils aient étudié au Conservatoire ou ailleurs, peuvent concourir aux grands prix de Rome, après deux épreuves, pourvu qu'ils soient Français.

Là encore se montre, dans toute sa clarté, le véritable sens du nouveau décret. Le moins d'exclusions possible. Pas de coterie ni de maîtrise. La physiologie condamne les mariages entre parents ; l'art s'étiole et meurt dans les corporations trop jalouses comme dans les doctrines trop étroites. Autre modification : cette année, ce ne sera plus dans les bâtiments de l'Institut que le concours aura lieu, mais au quartier général de l'enseignement musical, au Conservatoire.

Enfin, les lauréats ne seront plus pensionnés que pendant quatre ans au lieu de cinq, et leur pension, sur la-



quelle l'État n'entend faire aucune économie, sera de 1500 francs au lieu de 3000 pour chacune des deux dernières années.

C'est à l'école des Beaux-Arts, rue des Petits-Augustins, maintenant rue Bonaparte, que les concurrents pour le grand prix de composition musicale furent d'abord mis en loge. Bien des compositeurs, en possession de la faveur publique ou en train de la conquérir, se rappellent encore, avec ce serrement de cœur qui accompagne toutes les luttes de la jeunesse, ces deux concours consécutifs et ces trente et un jours d'épreuve où le concurrent, sauf à l'heure des repas, reste seul, entre les quatre murs d'une chambre aussi triste, aussi muette que la cellule d'un trappiste ou d'un condamné à mort.

Demandez-leur s'ils ont oublié les longues heures solitaires de travail, d'espérance et de découragement qu'ils passaient dans le bâtiment monacal de la rue des Petits-Augustins, et l'immense corridor sur lequel s'ouvraient les portes des loges. Ces portes fermées à double tour pour empêcher le prisonnier de communiquer avec le dehors, étaient en outre garnies d'une épaisse couverture de paille destinée à étouffer le son du piano et de la voix du compositeur en gésine.

Et le père Pingard, *le gardien des scellés*, comme on l'appelait, ils ne l'ont pas oublié non plus. Sa consigne était de verrouiller et de surveiller toute cette jeunesse.

C'était un vétéran de notre armée ancienne.

Et il charmait les heures des récréations trop rares par le récit stéréotypé de la bataille de Waterloo, bonhomme d'ailleurs, soignant les malades, soutenant les faibles, ranimant les découragés.

Dans ces heures d'isolement, quand l'inspiration faisait obstinément défaut et que la nostalgie de la maison paternelle commençait à gagner l'esprit, quelques tempéraments nerveux, mal apaisés par de froides récréations au milieu d'une société sans confidence, parmi des camarades nécessairement rivaux, sont arrivés à l'exaltation et à la fièvre.

Un d'eux, pris d'une espèce de délire, dans un de ces moments, déchira en morceau son œuvre terminée, renonçant ainsi au concours et à ces chances.

Le père Pingard ramassa précieusement les débris de la cantate mutilée, les rassembla au moyen d'une infinité de petites bandes de papier végétal, et engagea vivement le concurrent désespéré à se présenter au concours.

Cette cantate eut d'emblée et du premier coup le grand prix de composition musicale.

Pourquoi ne dirions-nous pas qu'elle était de M. Maillard, l'auteur de *Gastibelza*, des *Dragons de Villars*, des *Pêcheurs de Catane* et de *Lara?*

Le père Pingard accomplissait ses devoirs et faisait respecter les consignes avec l'exactitude d'un vieux soldat; mais s'il était *parfait* pour les musiciens, il avait une prédilection toute spéciale pour les artistes du concours de peinture. Il les trouvait, disait-il, plus gais, plus amusants que les compositeurs.

Les peintres, en effet, ne pouvant emporter leur tableau et travaillant d'après une esquisse à laquelle il leur est interdit de rien changer, ont la liberté de sortir tous les soirs et d'aller dans leur famille ou parmi leurs amis, retremper une gaieté qui parfois se traduit, sur les parois des cellules, en fresques capricieuses et en légendes fantasques.

C'est ainsi que la salle de l'école, où se prenaient en commun les repas, était décorée de plusieurs dessins aux deux crayons, dont le sujet avait pour titre :

Histoire d'un peintre devenu célèbre, représentée par ses cannes et ses chaussures.

Cette grande composition se divisait en quatre parties :

1° Il arrive à Paris. Une paire de sabots et un de ces bâtons à lanière de cuir comme en portent les paysans.

2° Temps des études. Une canne ordinaire et des souliers lacés.

3° Temps des succès. Des bottes vernies et une cravache.

4° Il entre à l'Institut. Deux béquilles et des chaussons de lisière.

Pingard, respectueux envers ses supérieurs, ne passait jamais devant ce dessin sans détourner les yeux.

Plus loin, on lisait une parodie d'un arrêté directorial affiché sur le mur et interdisant aux peintres, sous peine de confiscation immédiate, d'apporter du dehors, des dessins et des gravures.

Une main audacieuse, selon l'expression de Pingard, avait ajouté au texte officiel l'article suivant :

« Il est interdit aux modèles d'apporter avec eux et de détenir, dans leurs vêtements, aucun insecte. Tout insecte, saisi sur un modèle, sera immédiatement revêtu du cachet de l'École et porté chez M. Vinit, qui en demeurera détenteur. »

M. Vinit était l'administrateur de l'École.

En 1844, les concurrents pour le grand prix de musique furent mis en loges à l'Institut. C'était déjà un progrès. Le bâtiment se trouve dans un milieu plus gai; les loges y étaient plus grandes et plus propres, et, le dimanche soir, par exception, il était permis aux concurrents de venir respirer un peu sur le seuil de la porte cochère qui donne sur le quai, et de s'assurer, par la vue de leurs semblables en liberté, qu'il y avait encore, en ce monde, d'autres intérêts que l'étude de la fugue et du contre-point.

C'est alors que les soins du père Pingard furent remplacés par la surveillance alternée de trois gardiens, parmi lesquels se trouvait un type complet de Jocrisse. Il recommandait, un jour, aux concurrents, durant une promenade sur le dôme de l'Institut, de ne pas se laisser choir dans la rue Mazarine, « afin, disait-il, de lui éviter des désagréments. »

Il relevait d'une sérieuse maladie dont il s'obstinait, malgré toutes les observations, à confondre le nom avec celui des encriers dont il avait le soin, appelant la fièvre dont il venait de guérir une fièvre *siphoïde*, et se plaignant de la difficulté que présentait le nettoyage des encriers *typhoïdes*.

Nestor ROQUEPLAN.

Un journal emprunte à la lettre d'un voyageur datée de Copenhague, quelques détails sur cette ville et sur les mœurs des habitants, détails auxquels les événements du moment donnent un intérêt particulier :

« Copenhague est une ville bien triste en hiver, et l'auteur de la lettre ne s'explique pas à quoi les heureux même peuvent y passer leur vie, tant est vive, tant est joyeuse la saison d'été. Ce qui fait le charme de cette ville ce sont les forêts de hêtres.

» Elles sont l'orgueil du Danemark ; leurs ombres et leurs mystères sont toujours présents au souvenir du Danois voyageur ou exilé ; la première question qu'il adresse à l'étranger qu'il rencontre et qui vient de Copenhague est celle-ci : « Que dites-vous de ses forêts ? »

» Les hôtes chez lesquels l'auteur de cette correspondance a eu l'honneur d'être reçu ont fait une absence de plusieurs années hors du Danemark. A leur retour, leur premier soin a été d'aller revoir les beaux arbres qui avaient laissé tant d'impression sur leurs jeunes ans.

» Dès les premiers pas que l'on fait hors de la ville, on rencontre un site délicieux. Deux collines revêtues d'un gazon d'un vert éclatant dessinent mollement leurs formes à vos regards ; de hauts arbres, dont la verdure tranche sur celle du gazon, les ombragent avec un goût exquis ; une eau limpide coule sous le feuillage et répand sa fraîcheur sur le coloris du tableau.

» Non loin de là, une belle nappe d'eau interrompt la route, qui n'offre plus qu'un étroit passage de chaque côté. Il est malheureux que les habitations ne s'étendent pas jusque-là, on eût fait une grande place avec un magnifique bassin au milieu. Il avait été question de créer au sein de cette nappe d'eau une petite île artificielle et d'y élever un monument à la mémoire du feu roi ; mais ceux à qui cette idée a pu venir l'ont sans doute abandonnée par la crainte d'attrister la statue de Sa Majesté par le spectacle universel de l'eau. On sait, en effet, que le *feu* roi n'était pas *buveur d'eau*.

» Au bord de la ville, la grande route longe la mer : à droite des plaines s'étendent en pente douce jusqu'à la berge ; à gauche c'est une suite non interrompue de villas perdues dans des touffes de feuillage. Ces maisons, désertes l'hiver, sont très-recherchées au printemps ; deux, trois, quatre familles se disputent quelquefois la même villa. Cela se comprend, car leur possession présente des avantages rarement réunis : la vue sur les prés, les bois et la mer tout ensemble.

» Les divers aspects de la côte sont imposants La couleur de la mer elle-même est d'un bleu particulier. Ici nous apercevons l'île de Tycho Brahé avec ses rivages à pic ; là les côtes de Surden apparaissent clairement à nos yeux, et enfin nous découvrons les vaisseaux de guerre à l'ancre, loin du port, parmi lesquels on distingue le fameux *Dannebrog*, pesamment couché sur l'onde, comme un monstre marin.

» A quatre ou cinq milles de Copenhague est un village, lieu de rendez-vous de toutes les parties de plaisir. Ce village a plus d'auberges que de maisons. On s'y transporte en omnibus, ou l'on se cotise pour louer des voitures suspendues. Pendant le trajet, personne ne souffre de la chaleur de l'été. De distance en distance on rencontre des étangs, et la grande route est fréquemment interrompue par des ruisseaux.

» A la sortie du village, on entre dans la forêt de Charlottendun. Les Danois prônent beaucoup ses hêtres et semblent traiter les vieux chênes avec une sorte de mépris dans leurs comparaisons, ce qui n'empêche pas les chênes de former une bonne partie des arbres qui composent leurs forêts. La forêt de Dyrham est située un peu plus loin que celle de Charlottendun.

» Les précédents rois de Danemark avaient, sous des peines sévères, interdit à leurs sujets d'y chasser ; de sorte que les animaux en sont comme apprivoisés, et l'on a vu en particulier les daims si confiants en l'obéissance des Danois, qu'ils se couchent avec leurs petits à l'entrée des allées, comme pour implorer du promeneur inoffensif une caresse ou un regard de curiosité.

» Copenhague possède dans ses environs des parcs dignes de l'Angleterre. Le peuple aujourd'hui peut s'y promener librement.

» Les hôtels sont remplis d'Allemands attirés par leurs affaires. Il paraît qu'ils montrent une délicatesse très-raffinée dans leurs rapports avec le peuple vaincu. On cite l'exemple d'un gentilhomme, venu des bords du Rhin, et qui a évité de parler allemand, quoique ses hôtes entendent fort bien cette langue, de peur qu'elle ne leur rappelle les accents de joie, si lugubres pour eux, des vainqueurs de Düppel. » J. L.

QUELQUES HEURES A FONTAINEBLEAU.

I.

C'est toujours un grand sacrifice à demander à un Français que d'admirer les merveilles de son pays. Il règne, à Paris surtout, pour voir les objets qui ont le malheur de se trouver en France, une optique fort spirituelle peut-être à l'origine, mais bien usée à l'heure qu'il est. Très-sérieusement, il y a encore des gens qui ne regardent, par exemple, l'Auvergne qu'à travers les porteurs d'eau, la Normandie qu'à travers les plaideurs, la Bretagne qu'à travers les entêtés. Ces trois belles expressions du sol national, qui vous frappent au passage du Puy-de-Dôme, du Morbihan ou du Calvados : pittoresque hardi des montagnes, mélancolie infinie des bruyères, luxuriance des vallées, ne valent pas pour eux une vieille plaisanterie toute défaite.

Il est convenu, même dans des coteries fort éclairées, que la nature en France ne mérite pas un coup d'œil, et tel qui se pâme devant un chétif figuier de Sicile, passe dédaigneux devant le plus imposant des chênes de nos forêts. Allons plus loin : on est si persuadé chez nous qu'il n'y a de salut pour l'enthousiasme que hors de nos frontières, que non-seulement nous n'avons pas de touristes à l'intérieur, ainsi que l'Angleterre en compte par milliers, mais que l'on ne tourne même pas le coin de la rue pour aller saluer un chef-d'œuvre. Je voudrais qu'on fît

un jour le dénombrement des Parisiens qui meurent dans un âge fort avancé sans avoir seulement visité Notre-Dame de Paris.

Et voilà pourquoi nous osons recommander, non pas aux étrangers qui n'ont pas besoin qu'on apostille nos magnificences, mais à nos voisins prêts à partir pour le Japon et qui reculent d'horreur à l'idée de pousser jusqu'à Seine-et-Marne, le plus classique et le plus romantique à la fois des pèlerinages : Fontainebleau.

II.

A Londres, il ne serait permis de *découvrir* Windsor; à Paris, on a peut-être encore quelques chances de révéler Fontainebleau à tout ce qui ne porte pas un pinceau, car Fontainebleau est, comme on le sait, la capitale des peintres. Je veux donc apprendre à ces grands enfants du boulevard, déjà blanchis sous le paradoxe, qu'il existe, à quinze lieues de Tortoni, un palais et une forêt qui sont bien le plus splendide mariage de la nature et de l'art. C'est le moment qu'il faut choisir pour jouir de ce couple délicieux ; tout lui refait une lune de miel, depuis l'artiste qui ravive l'édifice, car on restaure le château pour la prochaine arrivée de l'Empereur, jusqu'à l'été nouveau qui rafraîchit les sites. N'y a-t-il pas une glorieuse parité entre ces vieilles murailles qui se font nos contemporaines par leur grâce toujours renaissante et ces vieux arbres qui se font nos contemporains par leur feuillage de l'année?

Et quel joli ciel plane sur le Philémon de pierre et cette Baucis végétale, qui n'ont toujours que vingt ans, malgré tous leurs siècles! ce ciel du printemps qui finit et de l'été qui commence, transition enchanteresse de la puberté à la virilité, à la fois clair et troublé comme des yeux d'amoureux, humide comme un baiser, chargé des pluies légères comme des larmes de bonheur, avec cette virginité de teintes qui descend, pour ainsi dire, des nuées sur les fleurs! La passion n'a encore rien dévoré du corps charmant de la nature, et le désir a tout fait épanouir. N'attendez pas le soleil d'août pour savoir comment aiment les forêts.

Une route tendue de verdure, douce comme un reposoir, vous mène à cette doyenne des résidences de nos souverains, et qui doit autant à l'Empire qu'à la Royauté, car le génie de Napoléon y a continué le génie de François I[er]. La gare est loin de la ville; on dirait que Fontainebleau, cette cité de retraite, a voulu s'isoler du monde de l'industrie et des affaires, et a mis pieusement ses nobles tourelles et ses cimes séculaires hors de la portée de la fumée des locomotives.

Une longue allée d'arbres qui forme berceau établit la séparation entre le train du XIX[e] siècle et le recueillement de la Renaissance. Ne craignez pas cependant que Fontainebleau boude son époque; le confort le plus délicat a pénétré dans ses rues blanches et calmes; vous trouverez là des hôtels qui desservent à ravir l'enthousiasme des voyageurs, et des voitures attelées plus vite que le caprice. Sa forêt elle-même a consenti à quitter son costume de broussailles pour une toilette plus déliée; elle laisse voir ses beautés, comme une honnête jeune femme ne redoute pas de montrer une courbe d'épaules ou une finesse d'attache.

On peut aujourd'hui se rendre compte de l'économie de la forêt de Fontainebleau, et pour avoir introduit l'ordre et la lumière dans ses immensités, on ne lui a rien retiré de sa majesté; on n'a pas efféminé ce bois sacré qui a peut-être vu les druides, on l'a sociabilisé. Il y a les forêts vierges, où nul pas humain ne peut s'aventurer; il peut bien y avoir les forêts mariées qui ont le droit de recevoir des promeneurs.

On a fait pour Fontainebleau ce qu'on a fait avec une piété si intelligente pour nos vieux monuments; on en a facilité les abords, on en a rendu les mérites plus accessibles à la foule, on les a reliés au présent sans leur rien faire perdre du prestige du passé.

Huit motifs principaux d'excursion, sans compter des variations délicieuses qu'il faut savoir découvrir soi-même, résument l'intérêt général de la forêt de Fontainebleau. A chacune de ces stations, la voiture s'arrête avec la route, et le guide commence avec le sentier; on trouve là une petite boutique d'objets rustiques faits avec les divers bois de la forêt, et où la curiosité tient lieu de la valeur d'art, et quelques rafraîchissements qui ne sont guère plus mondains que l'eau des fontaines.

C'est d'abord le ***Désert de Franchart***, auquel on parvient après une montée sévère qui fait acheter le spectacle. Mais quelle vue au sommet de ce gouffre de verdure et d'âpreté, où semblent s'être donné rendez-vous d'énormes aérolithes antédiluviens, les pendants du mammouth et du mégathérium! Quelle horreur et quelle douceur s'échappent à la fois de ce fantastique cimetière du règne minéral! On se sent vieillir de mille ans en regardant ces mondes de tombes aux formes étranges, on remonte de la création au chaos, et c'est sans déplaisir qu'on entend un petit cicerone, qui vous désigne deux ou trois espaces plans à travers ces bouleversements de la nature, s'écrier : Voilà la salle à manger de l'Empereur, voici la salle de bal de l'Impératrice. On se sentirait devenir fossile si l'on ne rentrait plus en communication avec l'ère où l'on vit.

Les gorges d'Apremont sont, comme sublime, l'équivalent du désert de Franchart : de véritables ruelles de blocs menaçants vous y conduisent; les pieds enfoncent dans un sable brûlant, car le *tu pulvis es* s'applique aux choses comme aux hommes. En haut vous attend une divine perspective qui vous replonge dans l'extase. Nous avons trouvé, au sein de cette désolation superbe, un véritable ermite du temps passé. C'est un brave chasseur d'Afrique qui s'est fait dompteur de vipères et sculpteur de cannes de genévrier. Il couche là dans la baraque de bois qui lui sert de magasin, pendant des semaines entières, il ne voit souvent âme qui vive, et l'enfant d'un guide lui monte des vivres de temps à autre. Quand il nous eut montré, en s'éclairant d'un fagot de branches sèches qu'il faisait flamber, la *caverne des brigands de* 1757, nous prîmes congé de ce solitaire goguenard. Nous serions heureux si ces quelques lignes envoyaient des pratiques à l'ex-chasseur d'Afrique, qui n'est pas l'enfant gâté du désert.

III.

Nous disions tout à l'heure que la réalité intelligente n'avait rien fait perdre à la forêt de Fontainebleau de son prodigieux idéal. Comment voudrait-on que la prose la plus violente chassât une poésie qui a des racines de plus de deux mille ans peut-être? Quel être positif ne se prendrait pas un peu à rêver en présence de ces appellations qui se justifient toutes d'une façon si saisissante : la *Roche qui pleure*, la *Roche qui tremble*, la *Roche des deux sœurs ?*

La *Roche qui tremble* est, comme on le sait, un bloc de grès de la dimension d'une cathédrale, et qui se tient en équilibre sur trois pointes de rocs. Un enfant, en sautillant sur un des points du monstre, le fait osciller, comme si un petit doigt remuait un continent. On comprend, après avoir vu ce phénomène, la justesse de cette métaphore qu'on suspectait jusque-là : *un ouvrage bâti sur la pointe d'une aiguille*. La nature fait quelquefois concurrence aux raffinés. Et la *Roche qui pleure*, ainsi nommée parce que inconsolable elle distille comme une larme éternelle la pluie qu'elle a reçue; et le *Bouquet de l'Empereur*, ce chêne extraordinaire, droit comme une colonne rostrale, et assez haut pour voir, seul de tous ses compagnons, les tours de Notre-Dame, et la *Fontaine sanguinède*, avec son eau rousse et pure, qui vaut un vin généreux; et le *Fort de l'Empereur*, ce bastion de plaisance d'où l'on découvre cinquante lieues de pays. Nous mènerions loin le lecteur s'il devait parcourir avec nous tous ces enchantements.

Une pérégrination dans la forêt de Fontainebleau, c'est de la villégiature à haute dose. A tous ceux qui sont trop attaqués de ce que j'appellerai le *virus urbain* pour aimer encore la campagne, je proposerai cette cure énergique. En quelques heures, et sans secousse, ils auront perdu la nostalgie du boulevard et recouvré l'amour de la nature.

Xavier Aubryet.

L'INCENDIAIRE DE MAISON-ROUGE

(Voyez le numéro précédent.)

IV.

La paysanne que le fermier avait éconduite si brusquement lorsqu'elle était venue lui demander du travail lors de la moisson était, nous l'avons dit, une pauvre jeune fille fort mal vue dans le pays; elle vivait on ne savait comment, les uns disaient du produit de la charité publique, les autres du libertinage, et quelques-uns ajoutaient du fruit des vols qu'elle commettait dans les champs et dans les fermes où elle parvenait à s'introduire.

En un mot, c'était une malheureuse adonnée à la paresse et au vagabondage. Livrée jeune à elle-même, elle obéissait, machinalement pour ainsi dire, à ses penchants vicieux; si chacun n'avait pour elle que du mépris et le lui témoignait à l'occasion, elle détestait cordialement la plupart des gens de Maison-Rouge, surtout les riches, auxquels elle reprochait leur insensibilité à son égard.

Mais il était quelqu'un qu'elle affectionnait d'une façon toute particulière, c'était Augustin.

Cette affection avait sa source dans un sentiment de gratitude.

Un jour, des jeunes gens du pays, surexcités par la boisson, s'étaient emparés de Georgette, — c'était le nom de cette fille, — qu'on nommait généralement la Piauleuse, en raison de l'accent nazillard qu'elle prenait pour mendier; — ils voulaient l'obliger à boire une certaine quantité de vin afin de l'enivrer.

Soit que Georgette fût mal disposée, soit tout autre motif, elle refusa obstinément de se prêter à cette fantaisie. Ce que voyant, l'un des jeunes gens s'avança pour la maltraiter.

Georgette, effrayée, vit en ce moment Augustin passer devant le cabaret où on l'avait fait entrer; elle invoqua son aide dans un tel cri de désespoir, qu'il répondit aussitôt à cet appel. Après avoir vertement admonesté les jeunes gens, Augustin délivra Georgette, sans qu'aucun de ceux qui la tyrannisaient un

instant plus tôt osât faire obstacle à son intervention.

A partir de ce jour, Georgette voua au jeune homme une reconnaissance absolue, et chercha sans cesse le moyen de la lui témoigner.

C'était la première marque de protection qu'elle eût reçue de sa vie ; ne devait-elle pas s'y montrer sensible?

A quelque degré d'abaissement que soit tombée une créature humaine, il est rare qu'il ne reste pas au fond de son cœur une corde à faire vibrer.

Donc, nous le répétons, Georgette distingua Augustin d'une façon toute particulière, et elle ne le rencontrait jamais sur son chemin sans éprouver une certaine satisfaction; elle levait sur lui ses grands yeux noirs, qui semblaient lire jusqu'au fond de l'âme, et le regardait avec une sorte de respect.

Augustin, d'ailleurs, doux et plein de cœur, croyait peu au mal, et tout en déplorant la méprisable façon de vivre de la Piauleuse, il ne la croyait pas coupable de toutes les mauvaises actions qu'on lui imputait, et, partant, lui parlait quand l'occasion s'en présentait, sinon affectueusement, du moins sans brusquerie.

Nous osons à peine dire que cette fille aimait Augustin, parce que l'amour est une passion trop noble, trop pleine de délicatesse exquise, pour pouvoir prendre place dans un cœur vicié; cependant, laissant de côté la partie sublime de ce sentiment, nous disons que Georgette, obéissant à l'impulsion qui nous pousse, même à notre insu, vers ce qui est bon et digne d'être aimé, se sentait attirée vers Augustin et se complaisait dans une admiration muette pour lui.

Ne sachant comment occuper ses journées, Georgette s'amusait à observer ce que chacun faisait, et plus d'une fois elle avait remarqué les rencontres fortuites qui mettaient Augustin et Rose-Marie en présence; elle avait suivi la direction de leurs pas et aperçu leurs pressements de mains. Cette découverte n'éveilla pas sa jalousie.

Georgette comprenait d'instinct qu'elle ne pouvait pas être aimée d'Augustin, et que c'eût été folie à elle, la vagabonde, de chercher à plaire à un honnête et brave garçon.

Mais elle voulut savoir jusqu'où allait cet amour qu'elle avait deviné, et quand elle eut acquis la certitude que le bonheur d'Augustin dépendait exclusivement de son mariage avec Rose-Marie, qu'il aimait de toutes les forces de son âme, elle se dit qu'il faudrait bien que ce mariage se fît. Mais bientôt elle apprit que, non-seulement le fermier refusait de marier Rose-Marie à Augustin, mais qu'il la destinait à Jean Cousin; alors son indignation ne connut plus de bornes!

— Oh! s'écriait-elle, un avare et un ladre comme lui, qui n'a jamais donné un sou à un pauvre! Et c'est un pareil homme qu'on a pu préférer à Augustin!

Hélas! oui, la chose était décidée, et il devenait assez difficile de s'y opposer.

Ce fut quelques jours après avoir appris le prochain mariage de Rose-Marie et de Jean Cousin que la Piauleuse se montra à la ferme de Beauménil pour y demander du travail et qu'elle fut si impitoyablement chassée.

Ce n'était pas la première fois qu'il lui arrivait d'essuyer semblable avanie, mais d'ordinaire elle se contentait de s'adresser ailleurs, sans conserver grande rancune contre la maison inhospitalière où elle s'était en vain présentée.

Mais elle était animée envers Beauménil d'un sentiment de haine particulier, et l'on se rappelle qu'en franchissant le seuil de la porte, elle avait proféré ces paroles sinistres :

— Le morceau de pain que tu m'as refusé te coûtera cher!

Et comme si ce jour-là tout concourait à l'indisposer contre le fermier, en s'en retournant à la masure qu'elle habitait, elle rencontra Augustin qui, assis sur le bord d'un fossé, la tête dans la main, semblait en proie à un chagrin cuisant.

Absorbé qu'il était par ses pensées, il ne vit même pas venir Georgette, qui, s'étant avancée, s'arrêta devant lui et le regarda sans mot dire.

Soudain Augustin releva la tête et l'aperçut; il tressaillit.

— Ah! c'est toi, Georgette, lui dit-il; que me veux-tu?

— Moi! rien, répondit lentement la mendiante.

— Que fais-tu à te promener ainsi de côté et d'autre?

— Dame! que voulez-vous que je fasse.

— On travaille!

— Travailler!... ce n'est pas à la ferme des Crosillons, toujours.

Augustin fit un mouvement.

— Pourquoi me dis-tu cela?

— Parce que j'en viens, et que le fermier Beauménil, le richard, n'a pas voulu de moi pour la moisson. Ah! il est bien heureux, celui-là, de n'avoir besoin de personne.

Augustin ne répondit pas.

— Oh! monsieur Augustin, si vous étiez fermier, ce n'est pas vous, n'est-ce pas, qui traiteriez si durement les malheureux?

— Moi! ma pauvre Georgette, si j'étais riche, je tâcherais d'aider tous ceux qui souffrent.

— Oui, mais vous ne l'êtes point, et aujourd'hui c'est vous qui souffrez.



— Que dis-tu?

— Ce n'est pas la peine de me le cacher; allez, soyez tranquille, la pauvre Georgette vous aime, mais peut-être pas de la même façon que mademoiselle Rose-Marie...

— Oh! tais-toi!

— Oui, et vous aussi vous l'aimez, et le fermier ne veut pas vous la donner, parce qu'il sait que vous n'avez pas terre, vous, comme M. Jean Cousin en a.

— Oh! tais-toi te dis-je; ne me parle pas de cet homme..., je sais bien que c'est folie à moi que de songer à elle!... Mais si au moins elle épousait quelque autre homme jeune... qu'elle pût aimer, peut-être me consolerai-je en sachant qu'elle pourrait être heureuse avec lui; mais elle le déteste, ce Jean Cousin; elle pleurera toutes les larmes de son corps avant de l'épouser et elle sera malheureuse toute sa vie.... Oh! ma pauvre Georgette, j'ai bien du chagrin!

Et, satisfait d'avoir trouvé un confident, il n'essaya plus de se contraindre, et des larmes brillèrent dans ses yeux.

Oh! dit-il, après un moment de silence, pourquoi Rose-Marie n'est-elle pas aussi pauvre que moi!... son père ne me la refuserait pas.

V.

La moisson se faisait.

Tout le long du jour hommes et femmes, péniblement courbés vers le sol productif qui nourrit l'humanité, coupaient les blonds épis lourds et pleins d'un blé de choix.

Un soleil de juillet éclairait la campagne de ses feux ardents et augmentait encore par sa chaleur les fatigues de ce travail qui demande des membres vigoureux et le mépris de la lassitude.

Les gerbes rassemblées étaient formées en meules ou plutôt en véritables collines de grains dont la base décrivait un énorme cercle.

La récolte avait été bonne, et le soir cinq meules d'une dimension gigantesque entouraient la ferme, qui retentissait du bruit des gens de louage réunis dans la pièce du bas, autour d'une longue table sur laquelle se prélassaient des pots de vin d'une capacité relativement proportionnée à la dimension des meules.

Ils avaient bien gagné un verre de vin frais tous ces travailleurs brûlés par le soleil. C'était Rose-Marie qui faisait les honneurs tandis que Beauménil trinquait sans trop prendre la peine de compter les pots vides et sans trop songer à ce que lui coûtait cette générosité.

Tout se passa pour le mieux : le souper vint après les premières rasades et ce ne fut que vaincu par la fatigue que l'on quitta la table pour aller se reposer.

Chacun souhaita le bonsoir à Beauménil, qui n'était pas fâché que la cérémonie fût terminée, et bientôt il ne resta dans l'habitation que le fermier, sa fille et le garçon de ferme.

Il n'y avait pas une demi-heure que le silence le plus complet avait succédé à l'animation de la soirée, lorsqu'au milieu de l'obscurité régnant alors dans la campagne, s'avança lentement une ombre qui se dirigea en rampant vers l'une des meules et se coucha au pied.

Vingt minutes encore se passèrent, puis l'ombre fit un mouvement à l'aide duquel elle parut glisser quelque chose sous la meule, et, après s'être assurée que personne n'était là pour la surprendre elle se dirigea, toujours en rampant, du côté d'une seconde meule où elle répéta le même manége; ensuite l'ombre disparut derrière les murs de la ferme.

Quelques instants se passèrent.

Puis tout à coup une gerbe de feu s'élança de la première meule en pétillant.

Une lueur rougeâtre éclaira les bâtiments de la ferme et une épaisse fumée environna les meules.

Soudain un cri se fit entendre, cri sinistre qui porte avec lui l'épouvante et glace l'effroi les plus braves.

— Au feu!

Un incendie qui se déclare au centre d'une grande ville, au milieu d'un quartier populeux, est un accident funeste; mais il est loin d'offrir la magnifique horreur d'un feu qui se déclare au milieu des ténèbres dans une campagne plongée dans le silence du sommeil.

Au premier signal chacun est debout et crie au secours! la cloche mêle son appel à celui des voix humaines, et de plusieurs lieues à la ronde, selon l'importance du sinistre, accourent des sauveteurs prêts à risquer leur vie pour combattre l'élément destructeur.

Un des premiers, le fermier Beauménil, réveillé par le cri d'alarme, avait couru à l'une des meules enflammées, et aidé des plus prompts à lui porter secours, il tentait d'arrêter les progrès de l'incendie en jetant de l'eau et en essayant de retirer les gerbes que le feu n'avait pas encore entamées.

C'était à qui montrerait le plus d'empressement; les plus âgés commandaient la manœuvre et les plus jeunes l'accomplissaient avec intrépidité.

Chose singulière! tout Maison-Rouge était là assemblé sur le lieu du sinistre, hommes, femmes et enfants, tous travaillaient à l'œuvre commune, et cependant on n'entendait que les voix qui indiquaient

les mesures à prendre pour isoler le feu; à part celles-là toutes les autres se taisaient.

L'une des deux meules embrasées était placée à une distance des autres qui rassurait sur le danger d'une communication du feu, mais la seconde donnait des craintes justement fondées, et c'était vers celle-là que se portaient les efforts des travailleurs.

A leur tête était Augustin; il était arrivé en courant vers la ferme, et, avec une audace inouïe, il attaquait le feu jusqu'à son foyer, et chacun tremblait en le voyant lutter contre les flammes pour sauver quelques gerbes encore intactes.

Beauménil, lui-même, était obligé de l'exhorter à prendre garde au péril; on eût dit que le feu n'avait aucune action sur lui.

Soudain, on s'aperçut que le vent chassait la flamme dans la direction d'une troisième meule, encore quelques minutes et la paille allait prendre feu.

Beauménil vit le danger, et aussitôt, par un mouvement spontané, on attaqua la meule menacée, et cinquante personnes se mirent en devoir de la démolir et d'en isoler les gerbes.

Mais, occupés tous de ce nouveau soin, personne ne remarqua que les flammèches qui s'échappaient de la première meule allaient tomber sur un toit de chaume qui couvrait un hangard attenant à la ferme.

Tout à coup, un cri d'épouvante se fit entendre.

Le toit était en feu.

Alors ce fut un véritable désastre : nourri par ce nouvel aliment, le feu se promena en maître partout, dévorant les meubles et les greniers, effondrant les toitures et brisant les poutres.

Au son du tocsin, les communes des environs étaient accourues, les pompes avaient été amenées.

Mais que faire contre un feu qui est alimenté par tout ce qui est inflammable?

Jusqu'au matin tout brûla, et quand le soleil se leva resplendissant pour éclairer les belles plaines du fermier Beauménil, ses rayons tombèrent à plomb sur les débris fumants de la ferme des Croisillons.

Les bâtiments et les récoltes de Beauménil étaient, dit-on, assurés par l'une des Compagnies parisiennes, et les gens du pays prétendaient que le fermier toucherait bien certainement comme indemnité l'équivalent des choses détruites par le feu.

Mais il paraît que ce n'était pas exact; car deux ou trois jours après l'événement, Augustin, se dirigeant vers l'endroit où s'élevait jadis la ferme, y rencontra Beauménil qui contemplait d'un œil morne les restes du sinistre dont il était victime. Rose-Marie était auprès de son père, et s'efforçait vainement de le consoler.

Augustin s'avança vers eux et les regarda en silence.

Le fermier leva la tête.

— Ah! c'est toi, mon garçon, lui dit-il; je te dois des remercîments, car tu t'es bravement conduit au feu.

— J'ai fait comme tout le monde, monsieur Beauménil.

— Non pas, tu as fait plus que personne, je le sais, et ce n'est pas ta faute si de ma belle ferme voilà tout ce qu'il en reste.

Et le vieillard montra d'un air navré les décombres des Croisillons.

— Tout est à recommencer, dit-il; avec quelques pièces de cent sous que le feu n'a pu dévorer, je tâcherai de me bâtir une hutte, de m'acheter quelques outils et je me remettrai à piocher la terre.

— Mais, reprit Augustin, est-ce que la ferme et les récoltes n'étaient pas assurées?

— Oui, du moins je le croyais, mais il paraît que ma police d'assurance n'a pas été renouvelée en temps utile, et que je n'ai rien à prétendre. La Compagnie elle-même l'a déclaré. Tu vois que ce qui est brûlé est bien perdu.

Augustin ne répondit rien, et s'éloigna la mort dans l'âme, en songeant que ce triste événement allait encore apporter un surcroît de peines à Rose-Marie.

Il savait bien un moyen de les adoucir et de venir à l'aide du fermier, en lui offrant ses bras; mais il se disait que le moment n'était guère propice pour parler mariage et que, d'un autre côté, c'était plus que jamais un devoir pour lui, maintenant que le fermier était ruiné, de céder la place à un épouseur riche dont la fortune servirait au moins à rétablir celle que le feu avait englouti.

Certes, en raisonnant de la sorte, Augustin agissait en homme de cœur; mais il y avait quelqu'un qui ne pensait pas tout à fait comme lui, c'était M. Jean Cousin. Ayant appris que, grâce à l'irrégularité constatée dans la police d'assurance de Beauménil, celui-ci n'aurait aucune indemnité à recevoir et supporterait tout le poids du sinistre, il s'empressa de faire savoir à son futur beau-père qu'il avait réfléchi aux inconvénients du mariage, et lui déclara que le résultat de ses réflexions le portait à rester garçon.

VI.

Un mois s'était écoulé; pendant ce temps une enquête minutieuse avait été faite pour découvrir la main criminelle qui avait allumé l'incendie. Les premiers soupçons s'étaient portés sur Georgette. On se rappela la menace qu'elle avait proférée contre

Beauménil lorsqu'il avait refusé de l'occuper à la moisson.

Mais c'était tout ce qu'on pouvait arguer contre elle; personne ne l'avait vue le soir dans les environs de la ferme; on ne pouvait donc formuler aucune accusation directe.

L'enquête ne parvenait à rien faire savoir.

Beauménil avait été péniblement affecté de la brutale rupture que Jean Cousin lui avait signifiée; toutefois il n'en laissa rien paraître, et revenu un peu de la stupeur dans laquelle l'avait plongé la perte de sa ferme et de ses récoltes, il examina avec attention la fin de non-recevoir que lui opposait la Compagnie d'assurance, prit conseil de l'un des premiers avocats de Paris, et après mûres réflexions, il se décida à attaquer la Compagnie en ayant soin de ne pas ébruiter l'affaire, si bien que chacun l'ignorait dans le pays; Rose-Marie elle-même n'en fut pas informée.

Son projet fut couronné d'un plein succès; à peine le procès était-il entamé que la Compagnie, reconnaissant les droits de l'assuré, entrait en voie d'arrangement avec lui, et finalement indemnisait le fermier de tout ce qu'il avait perdu.

Or, tandis que ceci se passait, Augustin et Rose-Marie étaient bien tristes; cependant le jeune homme, grâce au dévouement qu'il avait montré lors de l'incendie, avait reconquis le droit de pouvoir causer librement avec Rose-Marie. Ni l'un ni l'autre n'avaient eu connaissance de la détermination prise par Jean Cousin, mais tous deux remarquaient avec surprise son absence.

En attendant que l'on pût reconstruire un petit bâtiment d'habitation sur les ruines de la ferme, Beauménil avait loué une modeste maisonnette où il s'était provisoirement établi avec sa fille, et Jean Cousin n'y avait pas paru une seule fois.

Il est vrai que Rose-Marie, si elle s'en étonnait, ne songeait guère à s'en plaindre; l'aversion qu'elle ressentait pour lui s'accommodait parfaitement d'un oubli qu'elle souhaitait éternel.

Quant à Augustin, il s'en préoccupait et essayait d'en deviner le motif.

Le jour où Beauménil eut terminé son différend avec la Compagnie d'assurance, il revint joyeusement chez lui et y trouva Augustin qui, à sa vue, rougit légèrement comme un enfant pris en flagrant délit de désobéissance.

Le fermier sourit :

— Il paraît, lui dit-il, que tu continues à faire ici la besogne de Jean Cousin.

— Monsieur Beauménil, répondit le jeune homme assez embarrassé, nous causions Rose-Marie et moi sans penser à mal; d'ailleurs, ajouta-t-il, il faut croire que Jean Cousin ne le trouve point mauvais, puisqu'il ne paraît pas.

— C'est vrai cela, père, hasarda Rose-Marie rouge comme une cerise; il est peu empressé pour moi, mon épouseur !

— Mes enfants, dit alors Beauménil, tous les épouseurs sont les mêmes; ce qu'ils recherchent c'est la dot; ta dot s'en est allée en fumée, l'épouseur est parti !

— Comment! firent ensemble les deux jeunes gens.

— Cela vous étonne, reprit le fermier... C'est cependant tout naturel, et toi-même, continua-t-il en s'adressant à Augustin, est-ce que si maintenant que Rose-Marie n'a plus rien je consentais à te la donner pour femme, tu voudrais d'elle ?

— Moi! monsieur Beauménil, s'écria Augustin, c'est à moi que vous dites cela ; oh! mais vous ne savez donc pas combien je l'aime, vous ne savez donc pas que pour l'obtenir je travaillerais nuit et jour? Que me fait à moi qu'elle soit riche ou pauvre; est-ce qu'elle en est moins belle!

— En ce cas, épouse-la donc, dit le fermier, car je vois bien que tu es le seul mari qui lui convienne.

Ivres de joie, les deux jeunes gens étaient restés bouche béante, ne sachant s'ils devaient en croire leurs oreilles.

Beauménil s'amusa un instant de leur étonnement, puis tirant de sa poche une liasse de billets de banque :

— Et voilà, ajouta-t-il, de quoi rebâtir la ferme. Dieu merci, le père Beauménil est assez riche pour donner à sa fille un mari qui lui plaise. Nous vivrons tous ensemble, j'aurai deux enfants au lieu d'un, voilà tout, et après moi, il n'y aura pas besoin de notaire pour partager le bien !

L'enquête relative à l'incendie se continuait encore sans que personne s'en doutât, et comme il arrive presque toujours en semblable circonstance, ce fut une indiscrétion qui fit découvrir la coupable.

Georgette s'était prise de querelle avec une servante de ferme; celle-ci lui reprochait son caractère vindicatif et les sentiments haineux qu'elle semblait porter à tout le monde.

Georgette se récria et soutint qu'elle n'en voulait qu'aux gens dont elle avait à se plaindre et qu'elle savait reconnaître un bienfait reçu, témoin ce qu'elle avait fait pour Augustin.

A plusieurs reprises et en diverses circonstances, elle reparla de cette grande chose qu'elle avait faite pour Augustin, et quand on la questionnait à ce sujet, elle refusait de répondre, disant que personne, pas même lui, ne le saurait jamais; or, ce propos reporté à la justice, fit rechercher qu'elle pouvait

être cette belle action et il ne fut pas difficile de le deviner.

Augustin avait laissé échapper devant elle le regret que Rose-Marie fût riche, ce qui mettait obstacle à son mariage avec elle ; — elle n'avait trouvé rien de mieux que de supprimer l'obstacle. — Elle l'avait rendue pauvre en mettant le feu aux récoltes de son père, ce qui d'ailleurs satisfaisait en même temps sa vengeance contre Beauménil.

Georgette fut arrêtée.

Quand elle se vit devinée, elle eut peur et balbutia ; ses réticences équivalaient à un aveu, la justice tenait la coupable.

. . . .

Le jour où Augustin épousa Rose-Marie, la petite église de la commune était comble.

Au sortir de la cérémonie, Augustin descendait les marches et répandait quelques libéralités aux malheureux, lorsqu'une vieille mendiante étrangère au pays, se glissa près de lui et trouva moyen de lui dire à l'oreille :

— Souvenez-vous que, si vous êtes riche aujourd'hui, vous le devez à Georgette. Ayez pitié des pauvres, ne refusez jamais du travail à ceux qui ont faim et priez Dieu pour la réclusionnaire.

Augustin se retourna.

La vieille femme avait disparu dans la foule.

H. Gourdon de Genouillac.

LES ÉTAPES DU PÈRE LA RAMÉE [1].

LE PROFIL DE LA RAMÉE.

Le vulgaire, c'est-à-dire quiconque ne connaît l'armée que par quelques récits isolés, ignore sans doute l'histoire du père la Ramée.

Nous ne l'écrirons pas, elle serait trop volumineuse ; nous l'esquisserons au courant de la plume, ce sera plus commode.

Qu'on ne nous demande donc pas un portrait ; nous ne voulons tracer qu'un profil.

Cela suffira à ce petit livre, qui s'efforcera d'être gai, ne voulant être ni méthodique, ni savant, ni prétentieux.

Le père la Ramée n'est pas une fiction surannée, ni une légende aux lointaines origines ; il existe, il a porté le sac, et, à l'heure présente, il vit tranquillement en Bourgogne, entre un jardinet de quelques toises et une chaumière peuplée d'innombrables souvenirs.

Mais laissons le présent, qu'il nous faudrait voir enveloppé des nuages du commérage, pour nous occuper du passé, qui tente plus particulièrement notre plume de conteur.

*
* *

A vingt ans, la Ramée ne songeait nullement au drapeau, qu'il n'avait vu encore qu'au sommet de la mairie de son village, et ses goûts belliqueux n'allaient pas au delà du plaisir de tirer quelques pétards le jour de la fête paroissiale.

Cependant il était très-tapageur, assez enclin à la facétie, toujours prêt aux mystifications sournoises, et savait, à la veillée, tenir mieux que tout autre l'emploi périlleux de farceur — une des ambitions des jeunes paysans.

Ce fut la conscription qui décida de son avenir.

Grâce au numéro 15, qu'il tira triomphalement de l'urne fatidique, il devint soldat.

Cette circonstance, qui, pour le plus grand nombre de ses camarades, eût été prétexte à récriminations, n'arracha que ces mots stoïques au jovial conscrit :

« Quelle chance ! me voilà rentier pour sept ans. »

Il demanda même, séance tenante, au sous-préfet de l'arrondissement, dans quel régiment il serait placé.

— On vous le dira plus tard, répondit ce dernier.

— Mais, monsieur, objecta la Ramée avec une vive insistance, je voudrais partir tout de suite ; car, puisqu'il s'agit de *faire un congé*, j'aime mieux le commencer immédiatement, il sera plus vite achevé.

— Alors vous irez trouver le capitaine de recrutement, et il vous renseignera sur ce point.

La Ramée s'inclina, murmura quelques mots et se hâta de courir acheter un numéro pour l'apposer à son chapeau, afin d'apprendre à tous que la France comptait un soldat de plus.

Après une journée de libations, il revint au village en chantant, à gorge déployée, une chanson militaire qu'il interrompait parfois pour jeter aux échos une foule de commandements de l'école du soldat :

— Garde à vous ! ! ! Portez armes ! ! ! s'écriait-il à pleins poumons.

Et l'écho répétait docilement les paroles prononcées ; ce qui ravissait le conscrit aviné.

Puis, songeant qu'il avait une canne, dont il pouvait se servir en guise de fusil, il se mit à manœu-

(1) Nous empruntons cet épisode à un volume que vient de publier l'éditeur Brunet, 37, rue Bonaparte, sous le titre général : *Les souvenirs d'une vieille culotte de peau*, sans nom d'auteur.

vrer, comme s'il eût été en présence d'un caporal instructeur.

Ce fut dans ces dispositions martiales qu'il frappa à la porte de sa chaumière En lui ouvrant, son père jeta un coup d'œil rapide sur sa coiffure ; et, grâce aux clartés de la lune, il put découvrir le fatal numéro, ce qui rembrunit subitement sa figure.

— Maladroit, va ! dit-il avec un visible dépit.

— Que voulez-vous, père, répliqua la Ramée en veine de goguenardise, nous sommes brouillés avec la chance ; il faut nous moquer d'elle, c'est le moyen d'oublier les tours qu'elle nous joue.

Le vieux paysan hocha la tête, et se recoucha en murmurant entre ses dents : le maladroit ! le niais ! l'imbécile !

La Ramée s'endormit en redisant tout bas un refrain bien connu :

Ah ! quel plaisir d'être soldat !

. . . .

LA PREMIÈRE ÉTAPE.

La première étape d'un jeune soldat est un événement mémorable dans sa vie.

Marcher au pas ordinaire sur deux rangs, sac au dos, tambour en tête, sous les ordres d'un homme auquel on doit le respect et l'obéissance, est une chose tellement nouvelle pour les villageois, qu'ils s'en souviennent longtemps encore après ce pittoresque début.

Pour eux, tout est étonnant dans la personne des caporaux ou sous-officiers recruteurs qui les conduisent :

Les armes,
L'uniforme,
Le langage,
Les manières,
Le commandement,

sont invariablement des surprises qui se traduisent par des interrogations aussi naïves qu'obstinées. Ainsi, pour en donner un exemple : la Ramée ne comprenait pas pour quelle raison un caporal de voltigeurs avait une barbiche démesurée, pendant qu'un sergent du centre ne portait que deux moustaches, aux poils alignés comme les soldats d'un peloton.

A chaque heure le tambour faisait une batterie sur l'ordre du chef de détachement, et les recrues s'arrêtaient, se débarrassaient de leurs fardeaux et s'asseyaient, tantôt sur les monceaux de pierres bordant la route, tantôt sur les versants de la berge, en échangeant entre eux une foule d'exclamations bruyantes.

Les recruteurs, plus habitués aux fatigues de l'étape, se promenaient sur tous les points, interrogeaient ceux-ci, parlaient à ceux-là, s'intéressant très-vivement aux éclopés — il y en avait déjà plusieurs.

Mais la Ramée était un vaillant piéton, aux jarrets solides, et l'on pouvait affirmer que sa préoccupation du moment n'était pas les dix grandes lieues qu'il devait parcourir.

Il songeait à quelqu'un dont l'image lui souriait encore.

Ce quelqu'un mystérieux s'appelait Jeanne, — un nom d'églogue s'il en fût.

Ici une page sentimentale serait à sa place ; nous la supprimerons pour complaire à notre héros, qui n'avait nulle propension à l'élégie, et qui ne pleurait qu'à l'heure du rhume de cerveau.

— Bast ! fit-il mentalement en repoussant cette vision charmante. Elle se consolera vite ; les filles sont comme des oiseaux : dès qu'une branche casse sous leurs pieds, elles donnent un coup d'aile, et en retrouvent vite une autre.

A peine achevait-il cette réflexion assez judicieuse, que le tambour fit retentir un roulement prolongé qui signifiait clairement : En route ! En route !

*
* *

Si le lecteur le veut bien, nous allons lui présenter le chef du détachement :

Age. — Trente-neuf ans et plusieurs rhumatismes.

Campagnes. — Quatre-vingt-trois garnisons en France.

Figure. — Deux moustaches cachant un abîme à petits verres.

Taille. — Moyenne, sans schako.

Caractère. — Réglementaire.

Humeur. — Égale, la nuit ; le jour, mesurée au baromètre du porte-monnaie.

Signes particuliers. — Une pépie incurable.

Nous pouvons ajouter qu'il se nomme Coquardin et porte bravement ses dix années de grade de sergent.

Il parle peu, jure beaucoup, punit rarement et n'aime pas se *commettre* avec ses inférieurs.

Le salut réglementaire lui semble un des plus grands progrès de la civilisation moderne.

Un jour, un jeune soldat qui lui demandait la cause de cette marque de déférence accordée aux chefs, reçut la réponse suivante :

— Parbleu ! ce n'est pas difficile à deviner, c'est pour *différencier* l'homme de la brutte.

Le questionneur, peu satisfait de cette explication, pensa tout bas que le sergent avait voulu lui en imposer.

*
* *

Le caporal adjoint au sergent Coquardin est petit, trapu, bavard, sévère par caprice, mais toujours disposé à noyer sa colère au fond d'une bouteille.

Toute sa philosophie consiste à utiliser son grade au profit de ses habitudes.

Au premier petit verre qui lui est offert, il se déride, et risque une parole ;

Au second, il sourit du bout des lèvres;

Au troisième, il tape sur l'épaule du conscrit, et, au quatrième, il raconte ses premières amours.

Ah! le petit verre, quel magicien! quel puissan levier! comme il étouffe la menace et la punition prêtes à se prononcer. Avec quelle promptitude il change le visage et les manières! Rien ne lui résiste; partout il triomphe. Auprès de l'officier seul il devient impuissant et dangereux.

Entre le sous-lieutenant et le soldat, il y a une haute barrière : c'est l'épaulette d'or.

Un brosseur seul peut la franchir, mais dans l'intimité, le matin, au réveil, alors qu'une goutte de rhum est bien accueillie même du plus sobre.

— Donne-moi la bouteille, dira l'officier à son ordonnance, et apporte deux verres.

— Mais, mon lieutenant.

— Apporte toujours; tes moustaches sont sèches ce matin; je le vois.

— Dame, c'est vrai, mon officier! demain, c'est le prêt, et pour le quart d'heure on n'est pas cousu de monnaie.

— Aussi tu fais des dépenses folles; hier je t'ai vu offrir du pain d'épices à ta payse, et cela ruine.

— Vous comprenez, mon lieutenant, que la *gélanterie...*

— Dis donc galanterie, nigaud.

— Jean-Pierre prononce toujours comme cela, et en sa qualité de moniteur à l'école régimentaire il couche avec la grammaire.

— Tiens, avale cela, gaillard! ajoute l'officier en présentant un petit verre à son brosseur. — Cela te donnera du courage pour astiquer.

— A la vôtre, mon lieutenant, comme quoi je désire que vous soyez promptement mon capitaine, voire même mon colonel, sauf le respect que je vous dois...

— Que le ministre t'entende, mon brave Jacques! Mais donne-moi mon sabre, il est l'heure de partir et je crains d'arriver en retard.

— Oh! pour cela, jamais! je ne le souffrirais pas. Qu'est-ce qu'on dirait de moi?

C'est ainsi que les distances se rapprochent et que l'épaulette d'or fraternise avec l'épaulette de laine.

Nous le répétons, les brosseurs seuls ont cette bonne fortune.

*
* *

Le tambour, chef d'orchestre du détachement, réunit assez exactement les défauts et les qualités de ses deux chefs directs.

Il a la soif du sergent et l'ingéniosité du caporal; la rudesse du premier lui sied à merveille, et la politesse progressive du second lui semble très-profitable.

Il ne lui manque que les galons pour rendre l'illusion complète.

Ciel! Qu'avons-nous écrit? S'il nous entendait, il deviendrait rouge de colère, et serait capable de nous provoquer en duel comme traître...... à la caisse.

(La suite au prochain numéro.)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92

Toilettes de la M.on Gagelin r. de Richelieu, 83 _ Modes d'Alexandrine, rue d'Antin, 14.
Coiffures de Hr. de Bisterweld, Faubourg, St. Honoré, 5 _ Fleurs de la M.on Herpin Leroy rue Montmartre, 130.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon Ch.ssée d'Antin, 6.

Foulards du Comptoir des Indes Boult. de Sébastopol, 129. | Corsets de la Maison Simon rue St. Honoré 183
Sous jupe acier E. Creusy, Rue Montmartre, No. 133. | Parfums de Violet f.r de S. M. l'Impératrice, r. St. Denis 317.

Entered at Stationer's hall   LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 24. Strand W.C.   MADRID P. J. de la Pena

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

L'été est arrivé tout à coup, sans préambule, sans crier gare! Les couturières ont été assaillies de demandes en confection de toilettes légères, et, peut-être à l'heure où on lira les lignes que nous écrivons aujourd'hui, cette chaleur se sera déjà calmée et la gaze paraîtra trop légère.

N'importe, sous l'influence de l'atmosphère et surtout sous celle des costumes diaphanes qui nous ont été montrés aujourd'hui, nous ne parlerons à nos lectrices que des vêtements vaporeux, c'est le moment ou jamais.

Du blanc, beaucoup de blanc, du barége, des mousselines, de la gaze de Chambéry, des linos cristal et quelques soieries de nuances très-claires, voilà ce qu'on nous sert en ce moment.

Ceci est le fond de la chose, voyons les accessoires : Depuis un certain temps, on nous a habitués à ne considérer l'étoffe de fond que comme la chose la moins importante ; les ajustements sont si variés, qu'on n'a jamais assez de place pour les décrire.

Voici quelques jolies toilettes :

Une robe d'alpaga blanc, mouchetée de bleu à bord dentellé, le corsage-habit est de forme courte, il est garni en biais de taffetas bleu et de boutons de nacre, la jupe est relevée sur une seconde jupe de taffetas rayé blanc et bleu avec application de dentelle noire.

Une autre toilette est de gaze de Chambéry, nuance paille, elle est décorée par des ruches de taffetas blanc, posées soit en quilles le long de la jupe et festons tout au bord. Le corsage est froncé, coupé carrément et garni de ruches, les manches sont à coude, avec ruche aux épaules et au bord. Une large ceinture blanche à gros grains est retenue par une boucle d'or ciselé de grande dimension.

Ces toilettes et beaucoup d'autres, également très-jolies, sortent des ateliers de la maison *Lhopiteau*, 41, rue Vivienne.

On répète volontiers tous les genres de costumes en vogue pour toilettes de petites filles; ces reproductions toutes mignonnes sont d'un effet délicieux.

La maison de *Saint-Augustin*, 45, rue Neuve-Saint-Augustin, nous en montre de charmants spécimens, voici les plus nouveaux

Jupe de foulard blanc, garni d'une ruche de ruban blanc à gros plis, posée carrément sur des quilles flottantes. Chemisette suisse de mousseline plissée, ceinture de taffetas bleu, à pointe devant et derrière, bordées de ruches de tulle.

Avec cette robe, un chapeau de crin blanc à petits bords, doublé de bleu, avec plume blanche et bleue, partant du milieu et traversant sur la calotte.

Un autre costume de petite fille est de poil de chèvre blanc, zébré de rayures cerise. Toute la jupe est garnie par sept rangs de galon de laine assortis à la rayure. Le corsage-veste est analogue. A l'intérieur, une chemisette de foulard blanc, à boutons de nacre, et une ceinture de taffetas cerise à longs bouts écharpe nouée par derrière.

Le petit costume matelot de *Saint-Augustin* est ce que nous connaissons de mieux pour petits garçons aux bords de la mer, ou à la campagne.

Les chapeaux de paille, de riz ou de crêpe, sont ornés avec une grande élégance, quoique beaucoup moins surchargés que ceux de l'année dernière.

Jetons un coup d'œil sur les dernières créations de madame *Herts*, 8, rue Drouot. Nous sommes sûres de trouver dans cette excellente maison des modes d'une parfaite distinction.

Les capotes bouillonnées sont en grande vogue; madame *Hertz* les orne de puff en plumes vaporeuses. Elle ajoute souvent des franges de perles de jais et remplace le bavolet par une ruche surmontée d'une branche de fleurs.

Les perles jouent un grand rôle dans l'ornementation des chapeaux fermés, et nulle ne sait les arranger avec plus d'art que l'habile modiste que nous venons de citer.

Mais de tous les matériaux décoratifs employés dans les modes, le plus élégant et le plus naturel sera toujours la fleur que rien ne peut détrôner.

Pour faire des concessions à la fantaisie capricieuse, on mélange les touffes de fleurs copiées sur nature avec des agréments de paille, des insectes, des perles et des coquilles; la fleur, ainsi entourée, reste toujours la parure par excellence.

Dans les magasins de la maison *Herpin-Leroy*, 130, rue Montmartre, on s'occupe d'une manière toute spéciale des coiffures de mariées, quelques-unes sont en oranger et camélias, les boutons d'oranger forment des grappes; d'autres sont de lilas blanc, Sainte-Lucie et fleurs d'orange.

La même maison nous a montré des coiffures de bal, composées de roses blanches et coquelicots, et de tim-

baliers et marguerites, séparés par des muguets de paille.

Tous ces genres sont jolis, ils apportent de la diversion dans les coiffures, que la manière de placer les cheveux rend en ce moment d'une composition difficile.

Le mélange des feuillages de dentelle a, depuis quelque temps, beaucoup de succès; non-seulement ces apprêts se groupent avec les fleurs, mais ils servent aussi en application sur la lingerie matte, où ils sont d'une distinction exquise.

Mademoiselle *Anna Loth* en tire un très-grand parti, ses pèlerines et ses chemisettes coupées de dentelle papillon sont une des plus heureuses nouveautés de l'année.

La vogue des ceintures-habits, à revers devant et basques par derrièrer, a inspiré à mademoiselle *Loth* plusieurs charmantes créations qui sont fort admirées dans les réunions élégantes.

On ne conçoit pas que tous ces apprêts de dentelle, qui sont faits à la main, puissent être relativement si peu coûteux, cette réflexion nous l'avons faite déjà au sujet des broderies de Nancy, dont le travail de fée n'est pas rétribué au quart de sa valeur.

Les pointes de dentelle de la maison *Violard* sont d'une magnificence admirable, c'est elles qui complètent véritablement une toilette d'été. Elles sont aux costumes légers ce que le beau cachemire de l'Inde est aux toilettes d'hiver : luxe de bon goût, ajustement de la femme vraiment élégante.

On a repris pendant les chaleurs les jupes d'alpaga blanc, appliquées de dentelle, en apprêts détachés, formant médaillons. C'est que véritablement les jupons blancs sont les seuls de mise en toilette d'été.

La maison *Creusy*, 133, rue Montmartre, sait tout ce qu'il convient de préparer pour répondre à toutes les exigences. Ses surjupes de mohair et poil de chèvre blanc peuvent se rencontrer sous les robes les plus aériennes. Quant à ses jupons de voyage, nous les avons décrits déjà, du moins les principaux, et nous croyons inutile de les énumérer de nouveau.

Par exemple, nous aurons à parler le mois prochain d'un jupon à ressorts, qui a reçu le nom d'*invisible* et qui ne manquera pas d'exciter la curiosité.

Comment peut-on être invisible quand on tient tant de place? Ceci ressemble à l'histoire de la *canne* de M. de Balzac, et pour avoir le mot de l'énigme, nos lectrices attendront un prochain courrier.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 751.

TOILETTE HABILLÉE DES EAUX. — Coiffure à bandeaux ondulés relevés. Les *pointes* sont frisées et retombent derrière sur une large *coque*. L'ornement consiste en un bouquet *jardinière*, retenu par un ruban, entouré *à la grecque*.

Toilette de taffetas avec biais à pattes de taffetas blanc.

Le corsage forme l'habit.

La manche est droite et plate, excepté au poignet où elle fronce un peu sous l'ornement.

Le gilet, de taffetas, retombe devant en petite basque tailladée.

La jupe Louis XIV forme le tablier devant et la *traîne* derrière; au bas du devant, il y a un volant à tête froncé sous une cordelière de soie. Les côtés de la traîne sont cousus au tablier, à partir du premier pli de côté jusqu'à la pointe de la patte du haut. La jupe n'est ainsi *double* que sur les bords du tablier.

Les boutons des pattes sont de nacre.

TOILETTE DE CAMPAGNE. — Chapeau de crin blanc avec coques et tour de taffetas *cuir* et aigrette noire. Une dentelle noire retombe des bords.

Toilette en *alpaga* blanc, garnie de biais roulés en relief, ondulés avec pattes écharpes de taffetas *cuir*, garnies de ranges.

Courrier de Paris.

L'oreille des chroniqueurs est aux aguets; ils écoutent ce que les quatre vents peuvent leur apporter de nouvelles des quatre points cardinaux de l'Europe où il y existe des kursaals, des casinos, rendez-vous d'empereurs, de rois, de princes, de tous les grands de la terre. Ah! c'est que les stations de bains ne sont plus de simples hôpitaux luxueux comme autrefois, où l'on va demander la santé. On y va surtout demander des plaisirs, des fêtes. Les directeurs de ces établissements se mettent en frais d'imagination et de dépenses pour faire de chacun de ces petits taudis d'hiver, des capitales d'été. Rien ne leur coûte, et les folies qu'ils font leur rapportent des profits considérables. C'est pour eux que les meilleurs artistes et les plus célèbres réservent leurs vacances lucratives; c'est pour eux que les écrivains dramatiques gardent les primeurs de leur esprit et les compositeurs les fleurs de leurs mélodies. Bade, Ems, Hombourg, Vichy, ont et sont eux-mêmes des salles de spectacles, des salles de concerts, des salles de bals; chaque arbre est un violon, chaque maison un bouquet; les moindres mansardes deviennent palais par l'hôte qu'elles abritent.

Je vous ai donné par anticipation le programme de la saison de Bade, je ne puis qu'ajouter que tout s'y passe de point en point comme je vous l'avais annoncé. Quittez Bade et allez à Ems, c'est tout un. Vous tombez d'un beau Charybde en un splendide Scylla. A la bonne heure! Voilà des chutes qui plaisent!



En attendant que mes correspondants me fournissent d'amples détails sur ces deux localités assez bien prévilégiées comme cela, laissez-moi vous résumer en quelques lignes ce qui se fait à Vichy où S. M. l'Empereur attire autour d'Elle, non-seulement les visiteurs officiels et obligés, mais des têtes couronnées.

Vous savez qu'on construit à Vichy un casino nouveau et duquel on dit des merveilles, — autant que de ce séjour féerique qu'on appelle Arcachon, cette création splendide de MM. Péreire. Or donc, l'Empereur, à peine arrivé à Vichy, a visité dans tous ses détails le casino en construction. On ajoute que S. M. a monté à l'échafaudage tout seul, sans permettre à aucune personne de sa suite de l'accompagner.

L'Empereur parcourt fréquemment les rues de Vichy à pied. Il assistait dernièrement à une brillante représentation dont mademoiselle Favart et Delaunay ont fait les principaux frais. Ils ont joué avec un grand bonheur *la Fin du Roman*, de Léon Gozlan, et un charmant proverbe à deux personnages, *A la Porte*, que les salons de Paris ont sèuls vu jusqu'ici et dont la scène de Vichy a eu la première représentation publique. Il est impossible de jouer avec plus de verve cette fantaisie.

Cette représentation s'est terminée par la charmante pièce de Clairville, *Mademoiselle mon frère*, que Gil-Perez a jouée d'une façon désopilante. Madame Ugalde a chanté devant l'Empereur les fameux couplets de Gil-Blas. L'Empereur s'est entretenu, dans la soirée, avec son voisin Mustapha-Pacha, ministre du sultan et héritier présomptif du vice-roi d'Égypte. On joue ce soir deux pièces de M. Verconsin. Hier on a joué devant un grand concours de monde, à la suite d'un brillant concert, un vaudeville d'une gaieté et d'une turbulence sans pareilles, que les salons de la présidence du Corps législatif avaient eu seuls, avant Vichy, le privilége d'entendre, la *Succession Bonnet*. Gil-Perez a fait rire aux larmes dans le rôle du clerc d'huissier Grisdu, déjà créé par lui à Paris dans cette pièce même, œuvre de M. de Saint-Rémy. Les fêtes, les concerts, les représentations se multiplient.

Je vous disais que les têtes couronnées profitent du séjour de l'Empereur pour s'y rendre, — témoin le roi des Belges. Le voyage du roi Léopold et sa rencontre avec l'Empereur ont donné lieu à tous les bruits imaginables. Deux souverains ne peuvent-ils pas se rencontrer quelque part sans qu'il faille conclure que les antipodes du monde vont être renversés? — Il paraît que dans ce qu'on appelle les sphères politiques, les choses les plus simples ne peuvent pas être simples : on est tenu d'y voir des complications. Tous les diplomates de l'Europe se sont tenus, pendant huit jours et plus, le menton dans la main et cherchant ce que le roi des Belges pourrait bien être allé faire à Vichy pendant que l'Empereur des Français s'y trouvait tout bonnement pour prendre les eaux et un peu de repos qui me semble chose aussi nécessaire aux souverains qu'au reste des mortels.

Les uns ont trouvé ceci.

Les autres ont imaginé qu'il s'agissait de cela.

Les journaux politiques, grands discoureurs, ont renchéri sur l'imagination des diplomates ou peut-être bien ont prêté aux diplomates des soupçons que ceux-ci n'avaient jamais eus.

Il me souvient qu'un malin posait un jour cette question, devant un groupe assez nombreux de personnes intelligentes cependant :

— Pourquoi les meuniers portent-ils des chapeaux blancs?

Là-dessus, grandes divagations ; hypothèses à perte de vue ; solutions plus saugrenues les unes que les autres. Mon malin secouait toujours la tête.

— Ce n'est pas cela, répondait-il à chaque réponse.

A la fin les assistants jetèrent leur langue aux chiens.

— Eh bien! voulez-vous savoir, — reprit mon malin, — pourquoi les meuniers portent des chapeaux blancs? Pour se couvrir la tête!

Il s'est trouvé, et c'est là la morale de mon apologue, — il s'est trouvé un journal qui a joué dans ce tohubohu des divagations de la presse européenne, le rôle de mon malin de tout à l'heure. Ce journal c'est la *France* qui a dit : — savez-vous pourquoi le roi des Belges est allé à Vichy? — Pour prendre les eaux; et il y est allé en même temps que l'Empereur s'y trouvait, parce que c'est le meilleur moment pour prendre les eaux.

Il est vrai que les diplomates de l'Europe peuvent être intrigués, lorsque leur maître à tous, le prince de Talleyrand s'inquiétait de savoir un jour quelle raison M. le grand-chancelier de Sémonville pouvait avoir pour être malade!

L'Empereur quittera Vichy pour venir recevoir à Paris le roi d'Espagne, qui va être l'hôte de la France pendant quelqnes jours. On a beaucoup cherché aussi un motif extraordinaire à cette visite qui paraît contrarier un petit groupe de personnes en Espagne, lesquelles trouvent que la France est un peu mauvaise compagnie. Peste! Ces braves Espagnols du temps de Philippe II sont bien dégoûtés! Or, on a trouvé deux raisons très-plausibles à cette visite du roi d'Espagne : la première, c'est que c'était une politesse rendue à l'Impératrice qui, l'année dernière, on s'en souvient, a visité la reine Isabelle. Et comme la réception faite à l'Impératrice à Madrid a été splendide, on peut croire que le roi d'Espagne sera reçu de façon à emporter un bon souvenir de la France. La seconde raison que l'on a trouvée à ce voyage royal, c'est l'inauguration du chemin de fer du nord de l'Espagne qui franchit, enfin, les Pyrénées! Allez-donc vous vanter d'avoir des montagnes colossales pour frontières, — quelques coups de pioche, et l'on passe dessous en locomotive!

Quel siècle fut jamais plus fertile en miracles!

Mais aussi quelle saison fut jamais moins féconde en nouvelles pour les chroniqueurs. Si les rois ne s'en mêlaient pas, nous serions réduits à chômer.

Une nouvelle à faire frémir cependant, — pour terminer, — et encore suis-je obligé d'aller la chercher dans l'Inde, et de l'emprunter à un journal de Bombay qui rapporte que deux grandes parties de chasse aux tigres ont eu lieu dans le Guzerot, l'une sur les montagnes

au sud ouest de Surat, et l'autre dans les jungles de Mandavi. Les tigres sont nombreux cette année; aussi l'on avait préparé de grandes chasses. Le *Poona-Observer* nous apprend qu'à Semgor le capitaine Pearson, conservateur des forêts et auteur d'un rapport sur le district de Mundla, a dernièrement tué deux tigres *mangeurs d'hommes*. Un de ces animaux avait dévoré quarante personnes, et l'autre soixante.

Que dites-vous de cette simple parenthèse : « les tigres sont nombreux cette année! » Brrr! — Et de cette finale : « un de ces animaux avait dévoré quarante personnes, et l'autre soixante! » — Brrr! —

X. Eyma.

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE.

Ce n'est point à Paris qu'il faut chercher aujourd'hui les nouvelles qui intéressent, c'est à travers champs, car les étrangers seuls sont en possession à cette époque, non des salons, mais de tous les endroits parisiens où l'on cause. Donc, prenons notre vol et abattons-nous sur Saint-Cloud où l'Impératrice vient de passer le mois de juillet dans la plus simple intimité en se reposant un peu des grandeurs de ce monde qui doivent finir par terriblement fatiguer les augustes personnages condamnés à en porter toujours le lourd fardeau.

Pendant tout le jour, comme les matinées étaient fort chaudes, on jouissait au château de Saint-Cloud d'une grande liberté; ainsi les dames étaient acceptées avec de petits déshabillés coquets pour toilette, et les hommes en légers costumes de planteurs; puis, pour le dîner, chacun s'habillait avec plus d'étiquette, et après le repas on montait en voiture pour courir les environs sans le moindre appareil. Ainsi l'Impératrice, presque toujours accompagnée de la princesse Anna Murat, était dans un petit phaéton quelle conduisait elle-même avec une adresse et une grâce sans égale, derrière étaient deux calèches; et l'on jetait la plume au vent pour savoir où l'on devait aller. Souvent le vent conduisait à Versailles. Là, l'Impératrice et sa suite montaient dans de jolies barques qu'on avait apportées sur la pièce d'eau des Suisses; alors, comme par enchantement, s'éclairaient et les barques et les bords de l'eau, et des orchestres, cachés de distance en distance, faisaient retentir les airs de leurs accents mélodieux pendant tout le temps que durait la promenade de l'auguste visiteuse de ces lieux enchanteurs.

Et sans doute qu'alors, dans les bosquets mystérieux, quelques ombres errantes des beautés de la cour du grand roi venaient murmurer des souvenirs et des regrets, et soupirer d'envie en assistant à ces plaisirs qui leur rappelaient le temps si vite passé où elles en jouissaient elles-mêmes.

Mais quittons Versailles et envolons-nous tout d'un trait jusqu'aux Pyrénées, nous voici à Cauterets et nous arrivons pour faire partie d'une bande joyeuse qui se dispose à se mettre en route afin d'aller faire l'ascension du mont Perdu.

Dans la bande se trouvent deux jeunes fiancés anglais qui veulent, avant d'entrer en ménage, cheminer à travers les routes dangereuses de la vie. C'est une idée cela! car on peut voir ainsi si l'une est patiente et l'autre courageux. Avis à vous, mesdemoiselles, à moins que vous n'ayez peur de l'épreuve...

Donc, voici tout notre monde en route le bâton ferré à la main, marchant jusqu'au coucher du soleil, alors où il s'arrête devant une cabane de berger bâtie sur le versant espagnol de la montagne, et tous ont dû se mettre à quatre pattes pour entrer par le trou qui sert de porte à cette habitation qui n'est pas précisément princière et dans laquelle le vent, la pluie et la grêle entrent comme chez eux. Enfin c'est une hutte, bonne pour certains hommes, à ce qu'il paraît, mais que refuseraient certainement d'habiter les lapins de bonne maison qui se respectent.

N'importe! le sommeil n'y fait pas défaut, et le crépuscule qui s'y montre à son aise devient le signal du départ pour les voyageurs qui auront à traverser le glacier de la Brèche pour commencer enfin la rude ascension du mont Perdu, — un nom qui peint éloquemment l'objet! — Mais nos excursionnistes, au lieu de trouver le glacier couvert de neige, comme ils l'espéraient, ce qui leur eût permis de le traverser sans entraves avec de la neige jusqu'à mi-jambe pour tout danger, se sont trouvés en face du glacier *à sec;* alors il a fallu attendre que les guides jouent de la hache afin d'entamer la glace de distance en distance, pour que le pied puisse s'y appuyer, car un faux pas, une glissade, et c'est la mort au fond d'un précipice dont la vue donne le vertige.

Heureusement nos compagnons ont traversé sans accident ce passage dangereux et sont allés se reposer dans une autre cabane, dernière étape qui se trouve jetée dans un océan de pierres comme une bouée de sauvetage au milieu de l'océan véritable; enfin le lendemain, après deux grands jours de marche, ils ont commencé et ont achevé tous l'ascension de ce fameux mont Perdu, le plus haut de la chaîne des Pyrénées, après la Maladetta.

Une fois arrivés au but, nos deux jeunes fiancés se sont serrés affectueusement la main en se renou-

velant le serment de s'aimer toujours, serment qui se gelait sur leurs lèvres, tant le froid était intense; mais qui, je l'espère du moins, sera tombé brûlant dans leur cœur...

Mais toutes les histoires où il est question de mariage ne se terminent pas aussi bien que celle-ci, quoique celle-ci pût offrir des dangers sérieux, tandis qu'au contraire celle dont je vais vous parler ne semblait présager qu'un avenir de bonheur. Mais hélas! le bonheur n'est-il pas bien plus inconstant encore que l'onde!...

Il vient donc d'arriver un malheur affreux dans la famille de M. ***, qui habite une grande propriété située à quelques lieues de Paris, lieu où nous allons descendre.

Cette propriété, qui fut jadis un couvent, a de très-vastes salles dont l'une, appelée la *salle des Abbesses*, est plus grande encore que les autres, et ses murs sont ornés d'anciens tableaux de médiocre mérite, mais dont les cadres sculptés en bois sont fort beaux; tableaux formant une collection de portraits de femmes en costume abbatial, et qui représentaient sans doute les anciennes supérieures de cet ancien couvent.

Cette salle inspirait un grand respect à tous les habitants de ce lieu; mais il s'y joignait une terreur très grande chez la fille de la maison, terreur qui provenait de la maladresse de la bonne qui l'avait élevée. Ainsi, sur la lourde porte d'entrée de cette salle conduisant au vestibule, il se trouvait accroché un portrait qui avait été fait sur une abbesse malade, sans doute, car la figure était si pâle et si diaphane qu'on eût dit celle d'un spectre, et cette sotte fille avait assuré à la pauvre enfant que ce n'était pas un portrait, mais une sorcière qui viendrait lui tirer les pieds si elle n'était pas sage. De là, d'abord, une frayeur terrible, puis une terreur profonde qu'aucun raisonnement ne pouvait vaincre s'était emparée du cœur de la charmante fille de M. ***, qui évitait toujours d'entrer ou même de passer dans cette salle.

—Tu es vraiment bien enfant! lui disait souvent sa mère en la grondant doucement sur cette faiblesse ridicule.

— Que veux-tu, maman, c'est plus fort que moi, et je suis convaincue que cette vilaine sorcière me jouera quelque mauvais tour, répondait-elle chaque fois.

Aussi sa joie fut-elle très-grande quand un mariage ayant été arrêté entre elle et un riche industriel du Midi, il fut convenu que son père vendrait sa propriété pour venir en acheter une autre dans le pays où son gendre faisait marcher de belles usines.

La vente eut lieu en effet, seulement M. *** mit pour condition qu'il resterait dans le castel jusque après le mariage de sa fille, qui devait avoir lieu à la fin de la première quinzaine de juillet.

En effet, le mariage se fit à l'époque dite, et les jeunes époux devaient partir le même jour à sept heures du soir quand, après le déjeuner, la nouvelle mariée jouant avec une de ses cousines qui lui avait servi de demoiselle d'honneur, celle-ci lui enleva en riant le petit bouquet de fleurs d'oranger qu'on appelle le *chapeau de la mariée* et se sauva en disant :

— Je le garde, car on prétend qu'il vous fait trouver un mari dans l'année.

— Rends-le-moi... rends-le-moi... s'écria la jeune femme, ça porte malheur de le donner... rends le moi... rends-le-moi...

Et tout en parlant ainsi elle se mit à courir après sa cousine pour reprendre son bouquet.

Celle-ci se sauve de plus belle et, soit par étourderie, soit par ruse de guerre en croyant que sa cousine ne la suivrait pas sur ce terrain, elle traversa, toujours courant, la *salle des Abbesses*, et quand elle en sortit, elle referma brusquement la porte derrière elle.

Hélas! à ce moment, et par ce choc de la porte, sans doute, le fatal tableau se détacha et en tombant blessa grièvement à la tête la jeune mariée qui, ayant oublié sa terreur, suivait de très-près sa cousine. Elle fut renversée par le coup et poussa un grand cri. On accourut de toutes parts, on la releva; on chercha à lui faire reprendre connaissance, mais la vie seule lui revint, car un délire affreux s'était emparé d'elle. Alors on appela en toute hâte les médecins les plus célèbres des villes voisines et tous la déclarèrent en proie à une fièvre cérébrale des plus dangereuses. En effet, elle mourut deux jours après l'accident, sans avoir pu reconnaître la famille éplorée qui était autour d'elle.

La jeune cousine, cause innocente de cet affreux malheur, est dans un si grand désespoir qu'on craint pour sa raison.

Vous le voyez, il faut toujours respecter ses pressentiments, car on ne sait si ce n'est pas Dieu qui les inspire!

La baronne DE V...

VARIÉTÉS.

LA COLONNE TRAJANE A PARIS.

Chacun connaît, ne fût-ce que de nom, la colonne célèbre élevée à Rome à la mémoire de l'empereur Trajan, et qui a été le type plusieurs fois reproduit des colonnes triomphales et en particulier de la colonne de la place Vendôme à Paris. Grâce à une auguste sollicitude pour les intérêts de l'art, ce curieux monument, reproduit en bronze par la galvanoplastie, va revivre parmi nous et ajouter une nouvelle richesse à toutes celles que renferment déjà nos musées.

Nous ne connaissons pas par les livres les détails des guerres soutenues par Trajan dans la vallée du Danube, et qui forment le sujet que développent en une spirale continue les bas-reliefs de la colonne Trajane. Dans son *Histoire romaine à Rome*, un auteur dont les lettres et la science déplorent la perte récente, M. Ampère, constate que nous n'avons pas les mémoires de Trajan, ni ce qu'avaient écrit sur ses victoires Marius Maximus, Fabius Marcellinus, Aurelius Verus, Statius Valens, ni le poëme sur la guerre dacique, composé en grec pas Caninus Rufus. « Mais, ajoute-t-il, les bas-reliefs de la colonne Trajane sont un magnifique supplément à l'histoire et à la poésie. Ce sont comme divers chapitres de la vie militaire du successeur de Nerva, qui semblent un grand livre roulé à la manière antique, *volumen*, et contiennent comme un récit monumental de ses conquêtes. Les bas-reliefs narratifs de la colonne Trajane nous donnent le spectacle d'une expédition romaine, et nous font faire, pour ainsi dire, cette campagne Trajane.

Ils nous apprennent, en effet, comment on jetait sur un fleuve un pont de bateaux liés deux à deux, comment on palissadait un camp avec des planches taillées en pointes, de quelle manière on marchait à l'assaut en faisant la tortue, c'est-à-dire chaque soldat se couvrant de son bouclier, de telle sorte que tous les boucliers rapprochés formaient comme un toit qui mettait les assaillants à l'abri des projectiles de l'ennemi.

Ici l'on pousse contre une muraille un bélier, longue poutre armée à sa partie antérieure d'une tête en bronze de l'animal qui donna son nom à cet engin de guerre. Là des balistes, placées sur chars, font pleuvoir sur l'ennemi une grêle de pierres ; c'est une véritable artillerie et une artillerie à cheval. Ailleurs on se bat corps à corps à l'arme blanche, qui était dans l'antiquité l'arme importante et décisive.

Plus loin les Romains abattent les arbres d'une forêt pour les besoins de l'armée et pour prévenir les embûches de l'ennemi. Enfin les sculptures de la colonne Trajane sont elles-mêmes une expression puissante de l'énergie guerrière ranimée dans l'empire par l'exemple d'un prince vraiment guerrier.

Tel est le monument qu'on s'occupe d'installer, en le divisant en plusieurs sections égales, dans une des salles du rez-de-chaussée du Louvre, où il pourra être étudié facilement et avec fruit. Le fût seul de la colonne ne comprend pas moins de 115 bas-reliefs représentant une surface totale de 140 mètres environ et reproduits en bronze par M. L. Oudry, d'après les plâtres relevés à Rome sur les marbres originaux.

La colonne Trajane fut exécutée sous la direction d'Apollodore, célèbre architecte du temps. Elle a environ 50 mètres d'élévation et se compose de blocs de marbre de Carrare, reliés entre eux par des crampons de bronze. Le chapiteau entouré d'un balcon de fer qui la termine est d'un seul morceau. Une porte qui s'ouvre sur un des côtés du piédestal donne accès dans la colonne, au sommet de laquelle on parvient par un escalier en spirale taillé en plein marbre. Cet escalier est éclairé par un certain nombre de baies ménagées dans la hauteur du monument, que couronnait à l'origine une statue colossale de Trajan en bronze doré. A cette statue a succédé avec le temps une autre figure de même métal et dorée également, qui représente saint Pierre. Elle fut exécutée vers 1588 par Della Porta, d'après les ordres de Sixte V, un des premiers restaurateurs des antiquités romaines, et à qui l'on dut le dégagement de la colonne, dont la base était ensevelie sous un amas de ruines et de décombres.

Il ne fut pas donné à l'empereur Trajan de voir achever le monument sur lequel il est maintes fois représenté dans différentes circonstances de ses guerres contre les Daces. Trajan mourut en 117, à Sélinonte, ville de l'Asie Mineure, tandis que s'élevait la colonne que la galvanoplastie nous rend aujourd'hui, et qui offre à l'histoire de la science militaire plus d'un précieux jalon, indépendamment de l'intérêt artistique qui s'y attache.

Ch. Friès.

LES PIEDS CHINOIS.

Si la main par sa merveilleuse structure est l'organe le plus parfait du mouvement et du toucher, si elle peut suppléer à la vue et souvent corriger ses erreurs, si elle est l'habile servante de tous nos besoins, la prompte messagère de nos sentiments, si elle sert à manifester nos passions, si elle sait pardonner et prier, le pied, quoique dans une position inférieure, n'a pas moins son mérite : c'est lui qui supporte la charge de notre pauvre corps, c'est lui qui va, vient, court et fait toutes les commissions de la tête et du cœur ; c'est lui qui nous rapproche ou nous éloigne de ce que nous aimons ou détestons. Le pied est une autre main, disaient les anciens. Cela est vrai, les extrêmes se touchent. On doit toujours avoir le pied de sa main. Aussi je n'ai jamais compris la barbarie des Chinois à l'égard de ce serviteur si actif qu'ils maltraitent dès l'enfance.

A peine le malheureux a-t-il touché terre qu'ils le prennent brutalement, lui plient les quatre derniers orteils, les attachent fortement sous la plante et les tiennent ainsi courbés jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus se relever. Et tout cela parce qu'une impératrice qui avait le pied bot voulut que toutes les femmes de l'empire participassent à sa difformité ! Il est vrai que cette impératrice vivait vers l'an 1100 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à une épo-



que antérieure à la destruction des livres chinois, qui eut lieu sous la dynastie de Tsin.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les Chinois d'aujourd'hui attachent à la petitesse du pied un signe de beauté; c'est par les pieds qu'ils deviennent amoureux des femmes. Quand un jeune homme veut se marier, il lui est défendu de voir sa fiancée, seulement on lui montre son soulier, et lorsque les parents du mari l'ont examiné ils achètent la jeune fille d'autant plus cher que son pied est plus petit.

Les Chinois attachent aux pieds un très-grand sentiment de pudeur. Regarder le pied de la femme qui passe dans la rue est une suprême inconvenance; jamais on n'en parle entre gens bien élevés. Un mari ne doit même jamais voir le pied déchaussé de sa femme. Dans les peintures chinoises, jamais on ne représente le pied d'une femme, il est toujours caché par la robe.

Ce singulier sentiment de pudeur, sur lequel nous n'avons pas à nous étendre davantage, a été expliqué par un médecin attaché à la légation française de Pékin, M. Morache, qui a publié une note curieuse à cet égard dans le recueil des mémoires de médecine et de chirurgie militaires.

Pour moi, ce que j'en veux conclure, c'est ce que si Desbarolles reconnaît le caractère des gens par l'inspection de la main, on peut aujourd'hui reconnaître les Chinois de chaque province à la vue de leurs pieds. Dans les provinces méridionales la déformation est la règle pour les classes aisées; dans le nord, et à Pékin surtout, elle est beaucoup plus rare parce qu'elle est interdite aux Tartares, et qu'aussi la classe pauvre est plus nombreuse dans cette contrée. Les plus petits pieds se rencontrent dans Kouang-si et le Kouang-toun. Un jour viendra peut-être où l'on comprendra que la beauté réside dans le développement naturel des formes.

Déjà plusieurs empereurs de la dynastie tartare, et même Kang-si, de la dynastie précédente, ont rendu des décrets pour défendre aux Chinois de mutiler les pieds de leurs femmes.

Les Tartares auraient eux-mêmes adopté cet usage si l'on n'y avait mis opposition en n'acceptant au palais, depuis la première impératrice jusqu'à la dernière des suivantes tartares, que des femmes au grand pied, et s'il n'avait été enjoint aux fonctionnaires de n'épouser que des Tartares ou des Chinoises au pied non mutilé. Enfin, les évêques, en flétrissant et proscrivant cet usage dans leurs mandements, ont obtenu quelque succès sur les Chinois chrétiens établis en Mongolie.

Ernest MENAULT.

Une magnifique panthère mâle, adulte, qui ne mesure pas moins de 2 mètres 30 du nez à l'extrémité de la queue, vient d'être tuée dans la forêt des Beni-Ghobri, écrit-on, de Tizi-Ouzon à l'*Akhbar*, d'Alger. Depuis quelque temps, un couple de panthères commettait ses déprédations dans la tribu des Beni-Ghobri, et nul ne songeait à l'inquiéter, lorsque l'enlèvement d'un bœuf appartenant à Si-Arez-Kei, de Hamil (petit village tenant à la forêt), poussa à bout la patience des indigènes qui résolurent de se débarrasser d'un voisinage aussi gênant. Après deux jours de recherches infructueuses, une battue générale fut faite le 23 janvier par tout le village et les bestiaux furent lâchés dans la forêt; on comptait sur l'instinct de ces animaux pour découvrir la retraite des panthères.

Cette attente ne fut pas trompée, car bientôt, des bœufs arrivés au lieu dit Izouggaren, s'arrêtèrent sur une trace de sang et se mirent à mugir et à gratter la terre avec leurs pieds. On se porta dans cette direction, et l'on retrouva dans une petite clairière, située au milieu d'un massif de grands chênes, d'abord un sanglier à moitié dévoré, puis, à une trentaine de mètres plus loin, le bœuf de Si-Arez-Kei. Les panthères lui avaient dévoré les deux cuisses et lui avaient ouvert la poitrine pour lui manger le cœur. L'écorce de plusieurs chênes portait les traces de la griffe puissante des animaux qui avaient élu domicile en ce lieu, et l'herbe foulée en un endroit marquait la place où ils avaient coutume de se reposer après avoir pris leur repas.

Si-Arez-Kei, qui avait à venger la perte de son bœuf, résolut de construire un affût en ce lieu même, et de s'y installer avec son fils Si-Mohand. Ils élevèrent donc une petite enceinte de broussailles qui, sans les protéger, pouvait servir à les cacher, et ils traînèrent le sanglier à côté du bœuf, car, avec leurs longs fusils arabes, ils ne pouvaient songer à tirer que dans une direction choisie à l'avance.

Ces préparatifs étaient terminés lorsque la nuit commença à tomber; la lune se leva voilée par des nuages et ne répandant qu'une lumière incertaine. Ils attendaient, palpitants, observant les moindres bruits et osant à peine respirer; ils comptaient sur les feuilles mortes dont la terre était jonchée pour être prévenus de l'arrivée de la panthère. Cependant elle apparut tout à coup à quelques pas d'eux, sans qu'aucun bruit eût annoncé son approche, il était environ dix heures du soir.

C'était la panthère mâle; elle était seule. Elle remarqua que le sanglier n'était plus à la place où elle l'avait laissé, et elle commença par prendre l'éveil : elle jeta autour d'elle un regard soupçonneux, et elle fit à pas lents et silencieux le tour de la clairière. On se représente facilement l'anxiété d'un pareil moment. Son inquiétude s'étant un peu calmée, elle revint sur le bœuf et elle se disposa à en manger en faisant face aux chasseurs; Si-Arez-Kei la visait déjà à la tête, lorsqu'elle changea de position et ne se présenta plus que par derrière. Il était très-dangereux de la tirer ainsi, car il fallait, sous peine de la vie, la blesser mortellement du premier coup. Cependant, pour en finir, le père et le fils mirent en joue et firent feu ensemble. Le fusil de Si-Mohan rata, mais les deux balles de Si-Arez-Kei avaient atteint l'animal à la hanche droite et étaient ressorties à l'épaule droite, après avoir traversé tout le corps.

La panthère poussa un rugissement terrible et tomba; elle se releva, fit quelques pas et retomba encore; puis elle se traîna douloureusement jusqu'à une distance d'une trentaine de mètres, et elle continua à râler et à gémir jusqu'à la pointe du jour. Nos deux chasseurs n'osèrent sortir de leur cachette que lorsque le soleil fut levé, car la panthère femelle pouvait venir les surprendre d'un

moment à l'autre; ils s'assurèrent alors, en lui envoyant encore une balle, que leur redoutable ennemi avait cessé de vivre. La nuit suivante, la panthère femelle annonça par ses longs rugissements qu'elle avait compris ce qui s'était passé. Si Arez Kei se propose d'acheter un fusil à percussion et de continuer sur elle le cours de ses exploits.

LA PLACE AUX LAPINS.

CONTE DU PRINTEMPS.

Au plus fourré des grands bois de Meaux, il est une place ronde que tapisse coquettement le velours vert des mousses sauvages, que recouvre, même en plein midi, l'ombre silencieuse des gigantesques rameaux des chênes.

C'est le rendez-vous favori de tous les fils de Vierge des alentours. Soit caprice de la nature, soit volonté du courant des brises nocturnes, toutes ces frêles bobines de coton ou de soie que le printemps se plaît à dévider sur les prairies, toutes ces trames flottantes qu'avril suspend et balance à la tige des genêts en fleurs, tous ces légers écheveaux où rit le soleil, se détachent vers le soir, voltigent un instant dans l'espace assombri, se rassemblent ainsi que des hirondelles en automne, naviguent vers la forêt comme une flotte de blanches voiles rentrant au port, s'engagent mélancoliquement par les longues allées déjà noires, se réunissent toutes enfin sous les fraîches oasis de verdure que nous venons de décrire, et là s'en vont tout doucement s'accrocher aux branches, semblables à des milliers de frêles hamacs suspendus pour bercer sans bruit les pâles rayons de la lune.

Jadis, cette mystérieuse retraite s'appelait dans tout le pays la *Place aux Lapins*.

Voici pourquoi.

Sur le rebord sablonneux de la vaste corbeille de feuillage, bâillaient quantité de petites gueules jaunes : un archipel de terriers, un camp de longues oreilles, une fourmilière de queues blanches.

Et qui plus est, particularité qui semblait tenir du prodige, toute cette congrégation lapine était réputée, à dix lieues à la ronde, comme invulnérable, aussi bien pour le plomb du chasseur que pour les collets du braconnier.

Aux alentours, le sac et le carnier pouvaient librement se remplir; mais une fois parvenus dans la protectrice enceinte, nos rongeurs de serpolet paraissaient avoir touché le seuil magique d'une sorte de lieu d'asile, où leur tribu jouissait du privilége d'immortalité. C'est en vain que les Nemrods de la localité brûlaient leur poudre, c'est en vain que les Bête-Puante du voisinage prodiguaient le fil de laiton : pas un lapereau ne tombait, pas un lapereau n'était pris!

On allait jusqu'à prétendre qu'on les avait vus parfois ricaner dans leurs barbiches : quelques-uns même affirmaient en avoir aperçu qui s'asseyaient effrontément sur le derrière, et se permettaient, avec les deux griffes de devant, de ces pieds de nez goguenards auxquels excellent les gamins de Paris.

Aussi, sur toute la lisière du bois, l'inébranlable opinion des savants villageois ne craignait-elle pas de garantir que la *Place aux Lapins* était habitée par des farfadets à quatre pattes, voire même par des fées blotties sous des peaux grises.

Lesquelles fées et lesquels farfadets reprenaient à minuit leurs formes véritables, et se livraient à d'étranges ébats, au clair de la lune, sous les grands chênes.

C'est du moins ce qui se disait au cabaret de la *Gibellotte couronnée,* la nuit de la fête à Germigny-l'Evêque.

— Vous moquez-vous du monde! s'écria tout à coup Jean Gaillard, le plus fameux braconnier d'Armentières, en faisant sauter le bouchon de sa troisième bouteille de fine piquette.

— Vas-y voir, toi qui es si malin! lui répondit le ménétrier qui se désaltérait entre deux contredanses à la table voisine.

— Faudrait pas trop m'en défier! reprit Jean Gaillard en s'essuyant la lèvre du revers de la main.

— Tu l'oserais? fit toute la cabaretée incrédule.

— Un pari? proposa hardiment le braconnier.

— Lequel?

— Que demain, à huit heures sonnant, je vous rapporte ici une douzaine des lapins de la *Place aux Lapins?*

— Allons donc!...

— La moitié vivants et pris au collet... l'autre moitié morte par le fusil que voici?...

— Pas possible?...

— Eh bien! parions douze bouteilles... une part de lapin... voulez-vous?

— Tope!... ça y est!...

Là-dessus, Jean Gaillard acheva tout d'un trait sa quatrième, fit remplir sa gourde d'eau-de-vie, emprunta des collets au cabaretier, passa sa carnassière sur l'épaule gauche, jeta son fusil sur l'épaule droite, dit adieu aux buveurs, sortit du village en fête, et s'engagea fanfaronnement dans le sentier de la forêt.

Le mois d'avril allait finir, et la terre était en amour. L'haleine parfumée des fleurs printanières montait comme un nuage d'encens vers le ciel, d'où la rosée descendait ainsi qu'une neige de diamants à travers la nuit. Mille crépitements harmonieux couraient dans les herbes, mille folâtres murmures

voltigeaient par les airs. La lune inondait l'horizon de sa plus blanche lumière, et, tout le long du large ruban d'argent que déroulait la Marne à travers les prairies, on n'entendait que la douce plainte des flots bleus et la guillerette chanson de roseaux échevelés par le vent.

Bientôt le braconnier quitta la rivière, enjamba la plaine, et se perdit dans la forêt, où tout était silence, hormis les échos à demi réveillés par la lointaine fanfare de l'orchestre de la fête.

Quelques minutes encore, et le chasseur se trouvait devant la Place aux Lapins.

Alors Jean Gaillard se mit ventre à terre, et rampa doucement parmi les broussailles jusqu'au grand nid de mousse que vous savez.

C'était quelque chose d'admirable en ce moment : des myriades de fils de la Vierge, croisés, enlacés, balancés les uns sur les autres, formaient un immense filet de cachemire blanc entre les mailles duquel étincelait, ainsi qu'une merveilleuse illumination, le feu d'artifice incessant qui pleuvait de la lune à travers le feuillage noir.

Mais, loin de regarder en haut, notre chasseur à l'affût regardait au ras du sol, sur lequel s'étalait un spectacle bien autrement attrayant pour lui que les fêtes de la nature.

Toute la tribu des lapins privilégiés était dehors et folâtrait dans la mousse, broutant, trottinant, sautant, gambadant, caracolant. Ils étaient çà et là assis, debout, étendus sur le dos, couchés en rond, dans toutes les attitudes mélancoliques et dans toutes les bouffonnes postures. Et c'étaient des chevauchées, des bataillons, des galanteries, des cabrioles, des culbutes, des concerts, des conversations à rendre Descamps infidèle aux singes : une vraie récréation de longues oreilles, un étourdissant ballet de queues blanches.

— Quelle chance ! murmurait Gaillard affriandé, j'aurais dû parier pour la centaine. Mais ne perdons pas la tête à vouloir trop presser la chasse miraculeuse..... Étendons les collets d'abord..... Après le fusil !

Ce qui fut dit fut fait, et lestement, je vous le jure. Le braconnier tendit même ses piéges avec si peu de bruit, que toute la bande poursuivit ses ébats dans la rosée, et que pas un lapin ne se douta du péril, si ce n'est quelque chauve oreille expérimentée qui se dressa par-ci par-là, quelque vieille rouée de queue plus blanche que les autres qui se secoua tout à coup comme une cloche d'alarme.

Donc, satisfait du résultat, Jean Gaillard se recula de quelques pas et s'étendit nonchalamment sous un buisson, en disant :

— Attendons !

En attendant, il vida coup sur coup la gourde d'eau-de-vie.

Puis quelque chose d'extraordinaire commença à se passer en lui. Ses membres s'engourdissaient, ses idées devenaient confuses ; il voyait tout changer et tourner aux alentours comme dans le rêve fantastique d'une mauvaise nuit.

Ce fut bien pis un instant après. Tout à coup, une bruyante fanfare de joyeuses voix retentit dans la forêt, et les branchages s'écartèrent de toutes parts autour des lapins, qui disparurent aussitôt comme par enchantement, ou plutôt qui se transformèrent en autant de jeunes filles couronnées de fleurs, blanches fées de la nuit, qui, folles et rieuses, se prirent à courir, à danser, à jouer dans ce palais de printemps, ni plus ni moins que leurs prédécesseurs à robes grises.

Les unes se penchaient pour ramasser dans la mousse de petites boules de corail et de petites clochettes d'améthyste ; les autres s'élançaient aux branches et semblaient se balancer sur les fils de la Vierge ; parfois elles se prenaient toutes par la main pour arrondir une rapide farandole, où tourbillonnaient en même temps les ceintures flottantes et les chevelures dénouées.

Jean Gaillard se tenait coi, n'osant respirer à peine. Un instant même, il se figura que les fées l'avaient aperçu, qu'elles voltigeaient vers son buisson avec des grimaces et des éclats de rire.

Alors il se sentit trembler jusqu'à la racine des cheveux, et baissa vivement les paupières.

Cependant, la curiosité domptant la peur, le braconnier bientôt rouvrit un œil.

Les fées s'envolaient, en s'entre-jetant à pleines mains les fleurs du printemps.

Quelques secondes après, le bruit de leur folle course se perdit dans les bois, puis la mourante fanfare de leurs éclats de rire, puis le murmure éloigné de leurs joyeuses chansons, et ce fut tout.

A mesure qu'elles s'éloignaient les longues oreilles semblaient ressortir de terre, puis les queues blanches ; finalement, messieurs les lapins reprirent possession de leur verdoyant empire.

En même temps, les feuilles noires devenaient rouges, et les petits oiseaux gazouillaient la diane dans les nids à peine achevés de leurs nouvelles amours.

— Alerte !... se dit Jean Gaillard, alerte ! voici le jour !

Et il voulut se lever.

Mais il glissa sur la mousse et se sentit tout empêtré dans une multitude inconnue de petites lianes légères.

C'étaient les fils de la Vierge qui, miraculeuse-

ment, s'étaient tous réunis sur son corps pour l'envelopper de la tête aux pieds.

—Tiens! fit-il tout ébahi, madame la Vierge qui m'a voulu prendre dans ses filets.

Mais déjà quelques lapins avaient regagné leurs souterraines villas, et le braconnier bondit sur son fusil.

Il lâcha les deux coups... Rien! Il recommença vivement... Rien encore! Il arma pour la troisième fois... Rien toujours!

Il est bien entendu qu'il ne restait déjà plus un lapin hors des terriers.

Le braconnier furieux voulut incontinent rechercher la cause d'un aussi funeste effet et releva le chien de son fusil.

Le bassinet était plein d'une confiture écarlate.

Stupéfait d'une semblable amorce, il laissa glisser la crosse sur le sol et fourra son doigt dans le canon.

Le canon, jusqu'à la gueule, était plein de la même marmelade.

Il goûta son doigt et s'écria tout aussitôt :

— Quelle charge!... Et qui diable donc s'est avisé de bourrer mon fusil avec des fraises?

Il ne put cependant s'empêcher de rire, car il n'avait pas encore perdu sa dernière espérance.

— Heureusement qu'il reste les collets, dit-il après un silence, et ce serait jouer vraiment de malheur si je n'y trouvais pas mes douze lapins.

Tous les collets étaient détendus.

— A la bonne heure!

Et dans chacun d'eux se trouvait pris... un petit bouquet de violettes.

Pour le coup, c'était trop fort! et maître Gaillard s'en revint, la tête basse et le carnier vide, à travers la belle rosée qu'emperlait le soleil levant.

Force lui fut de payer les douze bouteilles, et d'avouer que les anciens de Germigny-l'Évêque pouvaient fort bien avoir raison à propos des fées et des lapins.

Néanmoins il est aussi de jeunes sceptiques dans les villages, et l'un d'eux prétendit que la fraîcheur de la nuit, se combinant surtout avec la chaleur de la gourde, pouvait fort bien avoir aussi achevé d'enivrer le braconnier, et que dans l'ivresse on a d'étranges rêves.

Puis, le lendemain, on apprit que les jeunes filles d'Armentières avaient traversé la forêt pour s'en retourner de la fête et cueilli, dans leur joyeuse volée, des fraises et des violettes.

L'une d'elles enfin, la plus mignonne et la plus malicieuse, la fiancée de Jean Gaillard précisément, lui dit quelques jours après à l'oreille :

—Voilà ce qui arrive aux garçons peu galants, qui restent au cabaret pendant toute la nuit d'un bal d'avril!

En somme, croyez ou ne croyez pas si bon vous semble.

Tout ce que je puis affirmer, moi, c'est que nos paysans des environs de Meaux évitent avec soin de passer par la forêt à minuit, et que d'Armentières à Germigny, de Varedde à Fublaine, la place aux *Lapins* s'appelle désormais la place aux *Fées!*

Charles Deslys.

LES ÉTAPES DU PÈRE LA RAMÉE.

(Voyez le numéro précédent.)

Rien ne lui prouvera jamais que les galons de tambour de grenadier ne valent pas ceux d'un sous-officier.

Il en est fier, il les vante; et si les loustics osent parfois les déprécier, il se redresse avec un dédain superbe, et s'écrie :

— Ne me parlez pas de vos *gradés*, il faut deux sergents ou quatre caporaux pour faire un *tapin* — tambour — comme moi.

Ce n'est pas absolument modeste; mais les musiciens *à tour de bras*, comme on les appelle, n'oublient jamais qu'ils marchent à la tête du régiment.

Un pareil honneur met en branle leur langue et leur vanité; ils croient très-sincèrement que leurs baguettes peuvent se mesurer à l'épée d'un officier.

Elles ont incontestablement une autorité apparente plus spontanée, plus générale, mais aussi plus restreinte.

Nous reviendrons à ce gradé... *in partibus*, qui se nommait Boilait, ce qui, soit dit en passant, est une malice du hasard.

Son biberon a dû être une bouteille, et son berceau une vigne de Bourgogne.

***

Le conscrit la Ramée eut beaucoup de peine à s'habituer à cette marche méthodique, cadencée, réglée d'après un certain programme, et, à la seconde pause, il s'avisa même de demander au sergent Coquardin, si devant l'ennemi on avançait avec cette régularité.

— Allons, pas d'observations, jeune homme, lui répondit ce dernier avec un geste olympien. Ces jours-là, c'est le colonel qui règle la marche; on lui emboîte le pas.

Cette explication fit réfléchir le soldat de la *pre-*



mière étape, et voulant embarrasser son interlocuteur, il repartit avec un air naïf plus simulé que réel.

— Mais, mon sergent, est-ce au colonel ou à son cheval qu'il faut emboîter le pas ?

Une semblable question stupéfia le rigide sous-officier ; il crut rêver.

— Vous dites ? reprit-il aussitôt, en donnant à sa voix des inflexions menaçantes.

— Je dis, mon sergent...

— Vous dites ?

— Je demande si c'est au colonel ou à son cheval qu'il faut emboîter le pas ?

— Imbécile ! répliqua brusquement Coquardin, devenu pourpre de dépit, apprenez que le cheval et le colonel ne font qu'un.

La Ramée fit volte-face et conclut sommairement que le sergent, chef de détachement, était aussi spirituel que le maître d'école de son village. Ce dernier prétendait que les rivières ne débordaient qu'à l'heure où elles sortaient de leur lit.

On voit que le naïf magister descendait en droite ligne de l'incomparable *Gribouille*, ce type cocasse et populaire que les imagiers ont rendu célèbre.

***

L'arrivée à l'étape fut une source d'émotions et d'ébahissement pour notre héros.

On accoupla les recrues, et le caporal Têtedoux, qui remplissait les fonctions de fourrier, souleva d'énergiques réclamations.

Nous allons essayer d'en expliquer les motifs. Il y a, dans tout détachement de jeunes soldats, des catégories qu'il importe d'indiquer.

On compte :

— Les malpropres,

— Les gloutons,

— Ceux qui ont *le sac*, — argent,

— Ceux qui ne l'ont pas,

— Les mauvais coucheurs,

— Les ivrognes,

— Les paresseux,

— Les carottiers,

— Ceux qui ne sont pas *malins*,

— Ceux qui sont trop polis,

— Les moutons,

— Les tondeurs, etc., etc...

Ce classement implique donc forcément des antipathies et des sympathies qu'il est souvent impossible de respecter, ce qui crée les plus grands embarras au fourrier chargé de distribuer les billets de logement.

Le dandy redoute le rustre au linge *peuplé* comme un burnous d'arabe.

Le goinfre craint celui qu'il sait capable de conserver la couenne du lard mangé la veille, pour en faire le déjeuner du lendemain.

Le riche goûte peu le pauvre diable qui fera la guerre à ses écus.

Le mauvais coucheur évite le gêneur.

L'ivrogne a peur du buveur d'eau.

Le paresseux veut un compagnon qui lui serve de valet de chambre.

Le carottier désire ardemment trouver une bourse dont il puisse tenir les cordons.

Les simples d'esprit repoussent, quand ils peuvent, les *dégourdis* — habiles — pour d'excellentes raisons.

Les habiles détestent les niais *inexploitables*.

Les *moutons* ont une profonde horreur pour les ciseaux.

Les tondeurs recherchent avidement les bonnes toisons.

De cette diversité inouïe de caractères et d'habitudes naissent forcément des conflits, des discussions et des plaintes faciles à provoquer et toujours difficiles à éteindre.

C'est une véritable loterie, et, selon le numéro qui échoit, on est gratifié d'un ami ou d'un fâcheux.

La Ramée eut le malheur d'être flanqué d'un conscrit avare à faire pâlir l'illustre Gobseck.

***

Dès qu'il entendit prononcer le nom de ce triste camarade de lit, il se récria, mais vainement ; le caporal ne voulait rien entendre. Notre héros courba la tête et prit le chemin de son logement en songeant très-obstinément au moyen de se débarrasser de son commensal obligé.

Il se disait : Il faudra qu'on m'en donne un autre, dussé-je *l'assassiner ou le faire mourir d'une indigestion*. — Que vais-je faire avec un être pareil ? — La viande sera toujours trop chère, le vin ne se présentera jamais que sous forme de piquette, et les pommes de terre envahiront quotidiennement la marmite. Il me mangera mon pain, rognera ma portion de bœuf, et sera capable de ramasser les os de notre pot-au-feu pour les vendre à la ville. Décidément, les bandes de voleurs devraient encore exister, elles me serviraient beaucoup en ce moment. Je désignerais mon homme à un chef influent ; et son affaire irait bon train.

— C'est égal, je voudrais bien trouver quelque chose, ajoutait-il en guise de péroraison.

Tel était le perfide monologue auquel s'abandondonnait la Ramée en ponctuant chaque phrase d'un malicieux sourire.

En frappant à la porte du fermier qui devait le

loger, il se cramponna opiniâtrément à cette résolution terrible de *l'assassiner ou de le faire mourir d'une indigestion.*

Ajoutons vite que notre héros mit une montagne de réflexions entre la cause et l'effet, et cette sage précaution l'empêcha de tremper les mains dans le sang de son frère... d'armes.

*
* *

A peine eut-il jeté à terre son havresac, que la Ramée vit entrer le Pylade dont il devait être l'Oreste, de par le caporal Têtedoux. C'était un grand gaillard, long, maigre, légèrement cagneux, au teint bilieux, et paré d'un nez qui semblait une monstrueuse virgule en chair. Ce nez volumineux et retroussé d'une manière exagérée, donnait au visage une expression grotesque et bizarre.

L'œil petit, le front bas, les lèvres étroites, et un certain mélange de finesse et de bonhomie, incompatibles en apparence, donnaient à sa physionomie une originalité singulière.

C'était bien là le paysan possédé par les appétits matériels, dont l'intelligence circonscrite dans un cercle unique avait promptement acquis cette vivacité qui semble n'être que de l'instinct perfectionné. Il résumait le type de l'avare complet, aveugle, poussant la jouissance de la possession jusqu'à ses dernières limites.

L'écu était pour lui une chose sainte, respectable entre toutes, qu'il eût baisée volontiers, tant l'argent lui paraissait adorable, puissant et suprême.

La première impression de la Ramée, à l'aspect de cet être curieux, fut un vif mouvement de répulsion ; et si l'image du caporal Têtedoux ne se fût dressée devant lui, il eût certainement jeté à la porte le fâcheux qui venait partager sa soupe et son lit.

Après quelques moments de silence, notre héros parla de cuisine à son commensal.

— Il faut songer au dîner, fit-il, en examinant ce héron à figure humaine, qui s'appelait Bourriquet.

— Dam ! j'ai du lard dans mon sac et je ne veux rien dépenser, répondit le sordide conscrit.

— Cela te regarde, répliqua la Ramée, je ferai bande à part; au fait, j'aime mieux cela.

— Et il quitta brusquement ce gêneur, qui lui paraissait encore plus détestable qu'avant de l'avoir vu.

— Ce gaillard-là, dit-il tout bas, va manger du pain sec pendant toute la route et entasser ses journées de solde pour grossir son magot. — Il a raison, le niais! on lui *chippera* sa bourse, et il aura le plaisir de l'avoir conservée pour les autres. En attendant, moi, je vais à l'auberge, me faire servir un bon dîner, arrosé d'une fine bouteille, et après... nous songerons aux amours... Bast! les amours... à présent, il n'y faut plus guère penser, me voilà marié avec la clarinette de six pieds — le fusil.

*
* *

La Ramée rencontra bientôt sur sa route d'autres camarades qui, comme lui, allaient au cabaret, pour noyer leurs peines de cœur au fond de la bouteille.

Au nombre de ces partisans du *jus divin*, comme disent les chansonniers, on remarquait quelques jeunes conscrits, qui étaient littéralement cernés par deux ou trois *carottiers*, fort occupés à conduire leur proie en lieu sûr.

Ces malheureuses victimes ouvraient des yeux effarés et tremblaient de tous leurs membres; ils allaient dépenser leur premier écu ! Cette idée leur donnait une fièvre intense.

Dépenser un écu, est, pour quelques conscrits, une affaire de la plus haute importance; beaucoup ne peuvent se décider à commettre cette prodigalité.

Nous avons connu, un soldat breton, qui poussa le respect de la petite pièce, jusqu'à conserver pendant les sept années qu'il passa au régiment, un écu qui lui avait été remis par sa mère, le jour de son départ pour l'armée.

Dire le nombre de tentations qu'il avait vaincues pour garder cette relique monétaire, serait long et difficile.

Il souffrit un peu, mais enfin il triompha de la chair et put ainsi montrer à ses parents, qu'à l'ombre du drapeau, l'économie n'est pas un conte de fées.

Il y aurait peut-être des pages très-amusantes à écrire sur le premier écu; nous ne le ferons pas aujourd'hui, cela nous conduirait plus loin que ne le comportent les limites imposées à ce court récit.

A l'aspect des infortunés qui allaient payer la rançon de la première étape, la Ramée fut promptement déridé, et bientôt il ne songea plus ni à l'avarice de son camarade de lit, ni aux fatigues de la journée.

Une de ses premières pensées fut pour la soupe, que son estomac réclamait énergiquement.

— Voyons, bourgeoise! dit-il à une grosse commère qui paraissait porter les *culottes* dans le cabaret où il venait d'entrer, servez-moi à dîner; je meurs de faim et j'ai fait assez de chemin pour ne pas attendre.

La volumineuse aubergiste s'arma de son plus aimable sourire, et répondit : — Patience, mon brave !

on va vous donner le potage, et du crâne encore! du vrai bouillon d'officier, quoi!...

— Allons, pas de phrases, reprit la Ramée sans sourciller. Faites jouer les jambes et laissez en paix la langue, il n'en faut pas davantage pour le quart d'heure.

— En voilà un qui a l'estomac dans le dos, murmura la joviale marchande de vin, en exécutant une rapide volte-face.

Puis, se ravisant tout à coup, notre héros cria à pleins poumons :

— Hé! la mère, apportez du liquide en attendant votre bouillon d'officier.

*
* *

Si le lecteur s'étonne de trouver la Ramée si peu embarrassé et si déluré, il se souviendra que notre homme est un paysan dégrossi, malin, rusé, très-cauteleux et bien digne de personnifier ce qu'on appelle un coq de village.

Il resta isolé des autres pendant quelques instants, mais dès qu'il fut en face de la pinte demandée, plusieurs regards se tournèrent de son côté.

Les niais le considéraient avec défiance, les carrotiers avec attention et les *bons diables* avec une visible sympathie.

Les carottiers, qu'on nomme aussi *tondeurs*, eurent les premiers l'audace de l'aborder; — il y avait de quoi.

Une pinte est un appât assez sérieux pour attirer le poisson.

— Et le camarade, hasarda l'un d'eux plus téméraire, on l'a donc laissé au logement?

— Ne m'en parlez pas, répondit la Ramée, c'est un *grippe-sou*, qui vit de pain sec et de couennes de lard. Il a pour trois mois de vivres dans son sac.

— Quel Nicodème! ajouta l'interlocuteur, vous avez bien fait de le laisser compter ses boutons de guêtres. Ces lapins-là gênent plus qu'ils n'amusent, hein?

— Je voudrais bien en être débarrassé, répliqua la Ramée, car ce boulet-là me pèse beaucoup; je ne sais comment le secouer.

— Il faut le perdre dans un bois, riposta un conscrit qui n'avait encore rien dit.

— Venez donc avec nous, continua celui qui avait entamé la conversation, en examinant curieusement notre héros.

— Je le veux bien, à la condition que chacun payera son écot, répondit la Ramée avec un grand sang-froid.

Cet acquiescement conditionnel plut médiocrement aux carottiers et leur surprise égala leur dépit quand ils remarquèrent sur les lèvres de l'*isolé* un de ces sourires railleurs et gros de réticences peu familiers aux dupes.

— C'est un finaud, murmura tout bas un des bavards intéressés que nous venons de mettre en scène.

— Laissons-le tranquille, insinua le plus sceptique de la bande.

La Ramée remarqua promptement que sa dernière réponse n'avait pas été goûtée par ses *collègues*, aussi pour corriger un peu l'effet produit, il ajouta, après une courte pause :

— D'ailleurs, entre soldats on s'entend toujours; pour moi, j'aime les joyeux lurons, et je recherche leur société.

Il n'en fallut pas davantage pour ramener aux idées d'exploitation immédiate ceux que notre conscrit avait effrayés par son positivisme.

— Apporte la pinte, et fraternisons sur toute la ligne, s'écria le tambour du détachement, qui, instinctivement, avait planté sa tente dans le camp des carottiers.

La Ramée obéit instantanément, et plusieurs loustics en herbe crurent de bonne foi qu'ils avaient un nouveau pigeon *à plumer*.

Le fricot arriva fumant et tout enveloppé de vapeurs réjouissantes, au milieu desquelles se perdaient une série de pintes et de bouteilles commandées par les jeunes soldats dont la soif semblait encore plus vive que la faim. Bientôt les mâchoires s'entre-choquèrent violemment et les verres se vidèrent avec un entrain bachique qui progressait à chaque rasade. C'était un véritable engouffrement, un carnage digne d'être reproduit par le crayon d'un caricaturiste, tant l'appétit, disons la gloutonnerie, faisait merveille à ce repas improvisé.

Il n'y eut pas d'indigestions, mais plusieurs incidents grotesques vinrent amuser la galerie.

Nous allons raconter le plus amusant.

*
* *

En voyant partir son camarade, Bourriquet avait été étourdi; puis, réfléchissant à sa nouvelle position, il s'était dit qu'il devait suivre *les autres* pour ne pas être honni et conspué par eux.

De cette réflexion à une résolution, il n'y avait qu'un pas; il le fit immédiatement, et se trouva dans la rue, à vingt pas environ derrière la Ramée.

Il le suivit lentement, mesurant son pas sur celui de son chef de file, et songeant mentalement aux moyens d'imiter les conscrits de son détachement sans dépenser un denier.

Un petit plan s'échafauda aussitôt dans sa tête, et



il le trouva tellement satisfaisant, que rien ne lui semblait pouvoir le faire échouer.

Un avare est toujours doublé d'un *carottier* ; nous allons le montrer tout à l'heure.

Notre rustre se tenait le raisonnement suivant :

« Je me faufilerai parmi les camarades, sans qu'on m'aperçoive, doucement, avec prudence, et, quand j'aurai bu et mangé à mon aise, j'irai prendre l'air, ce qui sera très-sage et très-économique. Je pourrai même faire quelques légères provisions qui me serviront pour le lendemain. »

Si la conception était ingénieuse, l'exécution paraissait plus difficile, car Bourriquet comptait sans les malins de la bande. Ce fut là son tort irréparable.

On le vit se glisser dans l'auberge, à la suite de la Ramée, et se placer dans un coin pour ne pas attirer l'attention jusqu'au moment où il pourrait résolûment prendre sa place de convive.

Mais, hélas! l'avarice le perdit; ce vice indéracinable lui joua le plus mauvais tour qu'il soit possible d'imaginer, et voici comment:

La soupe, le bœuf et le ragoût avaient été chaudement accueillis par les recrues; chacun était très-satisfait de l'hôtesse, et les plus voraces regardaient indifféremment les restes de ce festin abondant, sinon copieux, quand l'avide Bourriquet s'avisa de collectionner les viandes laissées sur la table.

Un morceau disparut, puis deux, puis trois, sans que les voisins songeassent à s'inquiéter de ces éclipses successives. Tous paraissaient trop occupés à ranger en files serrées les bouteilles vides, pour apercevoir autre chose que les francs sourires et les joyeux regards des convives.

Un seul veillait attentif, sournois, l'œil clignotant sous sa paupière légèrement abaissée, et simulant fort bien l'attitude du gourmand qui digère; cet homme était la Ramée.

Il avait tout vu : le pain escamoté, la viande enlevée, le fromage chippé, et, sans rien laisser paraître de sa stupéfaction, il ruminait une bonne petite leçon à l'usage de son camarade de lit.

*
* *

Quand ce dernier eut mis la main sur un os de gigot qui lui donnait de vives convoitises, il se leva silencieusement, s'approcha d'une table, y prit une carafe pleine d'eau, et s'avança gravement vers l'habile larron qui enfouissait paisiblement sa proie dans la poche insondable de son habit.

La Ramée était debout derrière lui, impassible comme le juge, et faisant de violents efforts pour ne pas pouffer de rire. Tout à coup, on le vit entre-bâiller la fameuse poche, élever le récipient, et le renverser brusquement, en s'écriant à haute voix :

— Il y a assez longtemps que cette poche mange, il est temps de la faire boire.

Tous les yeux se tournèrent du côté de Bourriquet, qui était devenu rouge comme un homard.

Les plus perspicaces comprirent tout de suite; mais un grand nombre étaient abasourdis et restaient bouche béante.

La Ramée pérora :

— Il faut vous apprendre que ce gaillard-là, — il indiquait Bourriquet, — veut déjeuner à nos dépens; il a au moins deux livres de fricot dans sa poche.

— Oh! oh! c'est trop fort, s'écrièrent plusieurs conscrits. Qu'on le fouille.

— Oui, la fouille! hurla le tambour.

— Si vous m'en croyez, reprit la Ramée, nous le condamnerons à payer autant de bouteilles que nous saisirons de morceaux dans la cachette.

— C'est cela! bien trouvé, répondirent plusieurs voix.

— Fais l'inventaire! cria le terrible tapin, qui se félicitait secrètement de la découverte.

Bourriquet avait les premiers symptômes d'une attaque d'apoplexie; son estomac jouait le rôle de soufflet de forge, tant sa respiration devenait bruyante.

— Et surtout ne bouge pas, toi, le goulu! dit la Ramée, en apostrophant son camarade de lit.

A peine eut-il fait cette recommandation, qu'il scruta la poche mystérieuse.

Il en sortit quinze épaves.

Cette prodigieuse quantité de victualités, enlevée si habilement sous les yeux des jeunes soldats, produisait une stupéfaction générale. Ils se demandaient entre eux quelle était la capacité réelle de cette tirelire en toile, capable de recéler les aliments d'une compagnie entière. Toutes les têtes furent bientôt à l'envers, et les propos les plus bouffons s'échangèrent sur le compte du délinquant.

*
* *

Après plusieurs minutes d'un vacarme infernal, dominé par les imprécations burlesques de la Ramée, une discussion solennelle s'engagea sur la nature du châtiment à infliger au coupable.

Le premier s'écria avec autorité :

— Je demande que Bourriquet avale devant nous ce qu'il a pris; c'est la seule punition digne de ce goinfre mal élevé.

— Non! non! exclama un second spectateur,

il faut qu'il paye, ce sera plus profitable à l'assemblée.

— Qu'il paye! hurlèrent les carottiers fort épris de la proposition.

Les farceurs voulurent se distraire d'une autre façon, ils réclamèrent unanimement l'épreuve du vin appliquée aux frais de Bourriquet.

La Ramée et le tambour, que le même désir rapprochait, émirent ensemble une idée pyramidale.

Ils opinèrent simplement pour que le conscrit fût déshabillé et présenté à l'auditoire dans cette tenue toute primitive; ils ajoutaient qu'après avoir dansé avec décence, on lui verserait sur la tête une demi-douzaine de pintes de vin.

Une violente explosion de oh! et de ah! alternés, fit repousser cette motion impudique.

La majorité décida qu'il payerait l'écot des camarades et leur offrirait une tournée de petits verres pour les remercier de la leçon de savoir-vivre qu'ils lui avaient donnée.

Pendant ce croisement bruyant de quolibets et de facéties, Bourriquet semblait médusé, tant son attitude révélait de stupeur et d'hébétement.

Le mot de payer surtout, qui était arrivé plusieurs fois à ses oreilles comme une menace sinistre, avait porté à ses dernières limites un effroi aussi exagéré que ridicule.

Un instant, il crut sa vie en danger, ce qui le rassurait médiocrement; mais quand il comprit qu'on en voulait à sa bourse, sa terreur devint accablante.

Il eût volontiers donné tout son sang pour sauver ses écus du péril qu'ils couraient; il se fût laissé flageller, bafouer, baptiser par l'eau et le vin, plutôt que de montrer le précieux *bas de laine* où son pécule était enfoui.

Tous les sacrifices, toutes les humiliations lui paraissaient peu de chose, mis en parallèle avec la dépense d'une pièce de 50 centimes.

Mais son sort était décidé, et, minorité isolée en face d'une majorité toute-puissante, il porta la peine de sa faute. *Dura lex, sed lex.*

L'implacable la Ramée, qui paraissait deviner les pensées douloureuses de son camarade de lit, se plut à multiplier les angoisses de sa situation en demandant la carte à l'hôtesse.

— Combien vous doit-on? cria-t-il d'une voix retentissante : Donnez-nous le total.

— Voilà! voilà! répondit l'aubergiste avec empressement : dans deux minutes vous aurez la chose.

— Allons, dégaine la monnaie, dit la Ramée en apostrophant directement Bourriquet. Il faut que tu régales les amis. Ça t'apprendra à jouer des ongles au détriment des autres.

Le malheureux Bourriquet ne bougeait pas plus qu'un dieu Terme; on eût juré qu'il recommandait son âme à Dieu.

— Comprends-tu le français? répéta le tambour, dont la curiosité était vivement émoussée par l'étalage forcé du *bas de laine* en question.

Le patient demeurait immobile, l'œil atone, sans voix, jouant à merveille le rôle de bouc émissaire.

Tout à coup il poussa un soupir et s'écria dolemment : — Je ne voulons pas donné m'nargent.

L'auditoire pouffa de rire, et les plaisanteries les plus cocasses assaillirent ce refus de payement.

— Ah! mon gaillard, tu ne veux pas payer, reprit le tambour plein de belle humeur; nous verrons à te prendre par la douceur et nous attraperons l'oiseau au nid, tu peux y compter! mais ventrebleu, tu financeras ou je battrai la retraite sur tes côtes!

— Du calme, interrompit la Ramée, ne cassons pas les vitres, je me charge de l'affaire. Vous allez voir comment on déniche le magot.

*
* *

En achevant ces mots, la Ramée s'empara des mains du délinquant, releva une basque de son habit, et montra un renflement révélateur à l'endroit de la poche.

— Donnez-moi un couteau, fit-il en palpant cette rotondité, dont la dureté indiquait la nature.

A ces mots, Bourriquet s'agita convulsivement : mais, avant qu'il eût pu se dégager, l'opérateur déchira la toile et jeta aux pieds des spectateurs ébahis, une bourse qui, en tombant sur le sol, rendit un son clair et métallique.

— Voilà la banque! hurla en même temps la Ramée.

Bourriquet voulut se précipiter sur son trésor, mais plusieurs bras vigoureux l'empêchèrent de bouger. Il fut forcé de garder la position qu'il occupait.

Ce fut sur ces entrefaites que le sergent Coquardin arriva.

Le silence se fit dans l'auberge, et les rieurs se tinrent dans une attitude des plus embarrassées.

Bourriquet devenu libre, fondit sur son bas, l'étreignit fiévreusement et s'élança à la rencontre du chef de détachement, comme pour se placer sous sa protection.

— Grâce! grâce! m'sergent, ils voulont prendre m'nargent.

Le front du sergent se rembrunit et devint sévère.

— Qu'est-ce que cela signifie? fit-il avec autorité.

Le tambour lui raconta l'incident avec une grande faconde, mais il ne put gagner la cause des carottiers.

Coquardin chercha les notes les plus imposantes de sa voix du champ de manœuvres, pour réprimander les recrues sur leur incartade.

— Apprenez, dit emphatiquement le brave sous-officier, qu'il vous est formellement interdit de professer le savoir-vivre de la sorte et que subsidiairement votre conduite relève des tribunaux. Nonobstant la gravité de votre faute, je consens à me mettre un bandeau sur les yeux ; mais c'est par pure humanité et parce que vous avez encore toute l'inexpérience des premiers pas dans la noble carrière des armes. Enfin, étant administrativement, militairement et superlativement votre supérieur, je vous rappelle à l'ordre itérativement et, usant d'indulgence envers Bourriquet, je le condamne à payer deux bouteilles à ses collègues.

Le speech du sergent fut écouté dans le plus profond silence et, bien qu'il ne satisfît ni les carottiers en général, ni la Ramée en particulier, personne n'osa dire un mot. L'oracle avait parlé.

Seul, Bourriquet rassuré et se sentant plus audacieux sous la burlesque éloquence du sous-officier, voulut se pendre à son cou et l'embrasser avec effusion.

Mais le sergent se recula avec dignité, en murmurant entre ses dents ces paroles majestueuses :

— A bas les pattes, jeune homme, et gardez vos distances !...

Bourriquet n'insista point, son *bas de laine* l'occupait trop exclusivement. On le vit aussitôt le cacher sous son habit et se disposer à reprendre le chemin de son logement.

Mais le tambour, qui n'avait pas perdu une syllabe de la harangue du chef de détachement, lui barra le passage en criant :

— Halte-là ! Acquitte ta dette avant de décamper ou gare à l'huile de poignet !

Bourriquet voulut répliquer, mais des huées couvrirent sa voix et, malgré lui, il dut jeter une pièce de vingt sous à ceux qui avaient failli le ruiner.

Ce fut la fin de la comédie. Le malheureux se sauva à toutes jambes dans la direction de son logis et ses camarades burent gaiement à sa santé en ajoutant aux deux bouteilles de dîme, un assez joli peloton de sœurs jumelles.

En sortant du cabaret, la Ramée se répéta avec une joie féroce :

— Je suis sûr que mon homme tient une bonne indigestion.

La vengeance assouvie peut, seule, trouver de semblables phrases.

***

POÉSIE.



LE PRINTEMPS.

Ah ! quand revient le mois de mai,
Avec ses fleurs et son feuillage,
Ses rayons d'or son ciel si gai,
L'homme attristé reprend courage.

Qu'importe quel fut son ennui,
Sous quel toit reposa sa tête,
L'œuvre du ciel est toute à lui.
Le printemps l'appelle à sa fête.

A lui le vert et doux gazon,
Les flots que la lumière argente,
Les bleus contours de l'horizon,
Les bois épais, l'oiseau qui chante.

L'âme s'envole avec le jour,
A travers la plaine fleurie,
Puis, vers le ciel, dans son amour,
Elle s'élance, et rêve et prie.

Le monde entier nous appartient,
La vie alors est belle et pure,
Car le printemps du cœur revient
Avec celui de la nature.

X. Marmier.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue de Richelieu 92.

Toilettes de Mme Amélie, Sucre Mon Delatour, r. Nve St Augustin, 47 – Modes de Mme Caroline Coutot r. Monsigny, 8.
Coiffures de Hte de Bisterweld, Faubg St Honoré, 5 – Fleurs de Mme E. Coudré, Ve de la Mon Tilman rue de Richelieu, 104.
Corsets de la Mon Simon rue St Honoré, 183.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, r. de la Chée d'Antin, 6. | Parfums de Violet fr de S. M. l'Impératrice rue St Denis, 317.

Entered at Stationer's Hall — LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248. Strand. W.C. — MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Quelques jolies toilettes, expédiées ces jours-ci par la maison *Gagelin Opigez* aux élégantes des villes thermales, nous serviront de texte descriptif dans notre causerie de ce jour.

C'est, d'abord, un premier costume composé comme il suit : Jupe de taffetas blanc à larges rayures bleu moiré, la jupe est découpée dans le bas par des festons; seconde jupe d'alpaga blanc moucheté, ouverte sur le devant et plus courte que la première ; elle est garnie, le long, sur les deux côtés, au corsage et aux manches, par des biais de taffetas bleu moiré, ces biais sont accompagnés de boutons oblongs de nacre.

Une seconde toilette est de gaze de Chambéry blanche sur dessous de Florence rose, dans le bas un volant à gros plis plats, formant tête des deux côtés, liséré de ruban rose. Le corsage est à basques-habit, entouré des mêmes volants. Les manches sont demi-justes, avec volants aux épaules et aux poignets. Le devant du corsage ferme par des boutons-agrafes d'or à jour.

Une autre robe est de gaze de Chambéry blanche, coupée de larges bandes de gaze lilas ; le corsage est arrondi, décolleté et entouré d'un *rouleau* de taffetas lilas et blanc, ce même rouleau garnit le haut des manches qui s'arrêtent à demi-bras et se terminent par des bouillons de gaze. Le corsage a une ceinture lilas à gros grains, retenue par une boucle scapin en acier, taillé à pointes de diamants; le bas de la jupe a un rouleau de taffetas qui forme bord.

Une autre toilette est de mousseline de l'Inde, fond blanc, à grands ramages de fleurs de pavots roses, à feuillages verts, surjupe de dessous de taffetas blanc, la jupe est garnie par sept rangs de volants plissés, posés en ondulations; le corsage est arrondi; les volants, qui sont posés dessus, figurent une veste espagnole en dégageant le bas de la taille où se trouve une ceinture gros grains avec boucle Louis XV en or émaillé. Les manches sont longues, ouvertes aux poignets et ornées de volants.

Les chapeaux, toujours très-petits, sont d'une grâce délicieuse, ils accompagnent bien la figure, autour de laquelle ils semblent former une gracieuse auréole.

Les modèles de madame *Alexandrine*, toujours si recherchés par les femmes élégantes, peuvent être cités comme types.

En voici plusieurs de genres différents :

Un chapeau de tulle blanc, à bord bouillonné ; la passe est complétement recouverte de clochettes lilas de gaze légère, retombant en pluie ; un très-petit volant de blonde, illustré de bouclettes de rubans, remplace le bavolet. Brides de taffetas blanc; intérieur de tulle et fleurs trèslégèrement orné.

Un second chapeau est de paille de riz, orné sur le côté d'une touffe de bigarreaux avec feuillage, la calotte est de tulle coupé de paille de riz ; le bavolet est en rouleaux de taffetas et tulle, formant un léger prolongement à la calotte, à l'intérieur du tulle illusion et des brindilles de plumes argentées.

Voici encore deux chapeaux :

Le premier est de crêpe jonquille, brodé de jais noir; le tour de la passe est bouillonné à double rang en dehors et en dedans; l'intérieur se complète par une fleur de pavot ponceau, un bouquet pareil est posé sur le côté gauche, contre la calotte, un bouillon de tulle et crêpe remplace le bavolet; les brides sont assorties.

Le second chapeau est de crin noir, entièrement garni de fleurs de fuchsias et de dentelle noire, toute la dentelle est doublée de taffetas de couleur, qui forme transparent autour de la calotte, au bavolet et au bord de la passe.

Généralement, les chapeaux de madame *Alexandrine* perdent à la description, car leur plus grand charme est la grâce, que les paroles ne sauraient rendre, malgré toute notre bonne volonté.

Les fleurs se succèdent, en suivant, chez nos fleuristes, les mêmes progrès d'éclosion que dans nos parterres; nous voyons en ce moment chez madame *Perrot-Petit*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, des roses trémières admirablement nuancées, ajustées pour coiffure de bal ou garniture de chapeaux.

Les reines-marguerites dont la collection est immense servent aussi à créer de charmantes parures.

Madame *Perrot-Petit* a fait des garnitures de robes d'une rare élégance, soit en marguerites, volubilis, pavots simples, tumbergias ou fleurs des champs. On pose des guirlandes de chaque côté de la jupe de manière à former tirette, d'une jupe de tulle, crêpe ou gaze sur du taffetas; le corsage, les manches et la coiffure sont parés de fleurs pareilles.

Ces toilettes sont toujours les plus recherchées en costume de soirée, surtout pour les jeunes femmes dont les fleurs seront toujours le plus gracieux ornement.

Les chapeaux de campagne offrent un coup d'œil ori-

ginal depuis l'invasion de la casquette qui a singulièrement réussi.

Il faut être très-jolie et surtout jeune pour se permettre la casquette. Ce qui n'empêche pas que bon nombre de femmes, privées de ces deux précieux avantages, la jeunesse et la beauté, se montrent sur les plages et dans les promenades fashionables, avec des coiffures dont leur miroir devrait leur révéler l'inopportunité!

De tout temps, les modes ont servi de prétexte aux ridicules, et celles d'aujourd'hui ne peuvent manquer d'augmenter ce désordre parce qu'elles poussent la fantaisie jusqu'aux dernières limites.

Pourtant dans les maisons spéciales, par exemple *aux Amazones*, maison *Desprey*, boulevard des Italiens, toutes les femmes peuvent trouver des chapeaux de voyage extrêmement jolis, en rapport avec leur âge et leur physionomie; les modèles sont variés et la casquette n'est conseillée qu'aux visages de quinze à vingt-cinq ans. Passé cet âge, on peut encore avoir des chapeaux ronds très-gracieux et moins *risqués*.

On a changé la manière d'arranger les cheveux, et nous ajouterons que les modifications sont bonnes.

Au lieu des coques énormes et dépassant sur le cou, comme des ailes de moulin, on noue les cheveux par un ruban, dans un filet, et on les laisse tomber d'une seule masse, lissée ou nattée à la hauteur de la racine des cheveux.

On porte aussi des bandeaux bouffants, légèrement relevés, qui sont infiniment plus gracieux au visage, sous le chapeau rond, que cette coiffure à cornes (dite à la russe) dont, Dieu merci, pour nous, les femmes du demi-monde ont fait un abus de nature à nécessiter une réforme.

Les magasins de MM. *Ransons et Yves*, *à la Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, auxquels nos grandes couturières demandent la haute nouveauté en passementerie, ruban et bouton, ont mis en vente une foule d'articles nouveaux, tels que : résille, ceinture et ornements de perles de tous genres, car les perles entrent maintenant dans toutes les compositions, perles de jais, d'acier, d'ambre, corail, argent, onyx, etc.

La passementerie a su tirer un excellent parti de cette mode, parce qu'elle fait des mélanges qui ôtent à la perle ce qu'elle a de trop clinquant.

Les femmes sauvages, à ce que disent les voyageurs d'outre-mer, adorent les verroteries; nos élégantes Parisiennes les acceptent volontiers de leurs fournisseurs quand elles sont montées, enchâssées ou travaillées sur velours, satin, crêpe ou gaze. A chacune selon son intelligence et ses moyens.

L'objet sur lequel on ne peut pas tromper la femme parisienne, c'est la parfumerie, parce que nous avons des fabriques qui fournissent les produits les plus suaves et sont réputés dans le monde entier.

En tête de ces industries, on doit placer la maison *L. Legrand*, 207, rue Saint-Honoré, dont le fondateur est le célèbre distillateur Fargeon.

La belle Ninon de Lenclos, qui aurait pu se coiffer d'une casquette à l'âge de soixante ans, puisqu'elle avait conservé toute la fraîcheur de la première jeunesse, se servait journellement d'une crème fabriquée par Fargeon, dont la précieuse recette est restée dans les archives de la maison *L. Legrand*, et a permis d'organiser toute une série d'articles différents, connus aujourd'hui sous le nom de parfumerie Oryza, c'est-à-dire à base de poudre de riz.

Cette parfumerie rafraîchissante conserve la beauté, elle est hygiénique au plus haut degré, et grâce à l'excellente idée de M. *L. Legrand*, qui prépare des boîtes d'échantillons de tous ces articles réunis, les voyageuses qui nous lisent ont pu s'assurer qu'il n'y a rien d'exagéré dans nos éloges.

Nous voici bien éloignés de la question corset dont nous voudrions pourtant dire quelques mots.

Plusieurs de nos lectrices nous ont écrit pour obtenir des détails sur la brassière Gabrielle de la maison *Simon*, 183, rue Saint-Honoré.

Cette brassière, ou plutôt ce demi-corset, est d'une forme beaucoup plus allongée que celle des ceintures, elle cambre bien la taille, qu'elle amincit sensiblement. On la choisit surtout pour porter avec les robes à corsage uni, d'une seule pièce ou à taille ronde.

C'est un modèle coquet, très-souple et simplement établi, qualités essentielles qui ont fait le succès de la maison *Simon*, si connue pour ses corsets orthoplastiques, indispensables aux tailles délicates.

En attendant une nouvelle chronique, dans laquelle il sera question de lingeries, il ne nous reste rien à ajouter à celle d'aujourd'hui, si ce n'est de recommander l'emploi du lait antéphélique de Candès aux personnes qui voyagent et bravent cette température tropicale d'août sous un soleil brûlant, qui noircit le visage et soutient l'existence d'une myriade d'insectes malfaisants, qui, comme l'abeille de la fable de Florian, prennent les femmes pour des roses, mais ne se gênent point pour les assaillir de très-méchantes piqûres.

L'emploi du lait antéphélique préserve du hâle, des taches de rousseur et des piqûres d'insectes, il conserve le teint pur et limpide ; c'est une eau de beauté saine et bienfaisante dont l'usage est général depuis quelques années.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 752.

TOILETTES DE PROMENADE. — Chapeau de crin blanc, avec fond de calotte de tulle bouillonné.

Bavolet de blonde. Un large ruban de soie à fleurs chinées (comme le ruban des brides) traverse le fond et vient se fixer sous la passe.

Une touffe de boules de neige blanche et de couleur garnit le dessous; une autre touffe est posée sur le haut de la calotte en arrière.



Robe et pardessus de taffetas clair, avec volants foncés.

La jupe se termine par un bouillon qui fait le tour du bas. Un volant foncé et à bords découpés part de la ceinture, descend devant en s'écartant et vient se terminer sur la naissance du bouillonné.

Le paletot, presque ajusté, est droit devant, fermé par une agrafe dans le haut et garnit de chaque côté en haut par trois boutons de nacre. Ce paletot n'a pas de manches, il est garni aux entournures d'épaules et au bas de sa jupe par un volant foncé.

Les manches sont de mousseline de l'Inde, elles appartiennent au corsage de dessous qui est de mousseline, elles sont composées de bouillonnés en longueur, formés par de petites ganses noires, passées dans un entre-deux.

La même toilette, vue de face, est reproduite sur notre gravure.

Chapeau de crêpe blanc, à fond plissé large, le bord de la passe est de grenadine de couleur.

Le bavolet, très-bas, se compose d'une petite ruche de grenadine et d'une ruche de crêpe blanc.

Sur le fond et sous la passe, il y a un nœud de grenadine aux fleurs de nacre au milieu.

Ruché de grenadine sous la passe et brides larges de grenadine.

Robe en alpaga, avec broderie de soutache noire et feston noir.

Cette robe est ouverte en carré long devant au corsage, avec un plissé autour.

La taille est ronde, avec une ceinture rose très-large, avec bouts tombant derrière.

La jupe, festonnée en noir, est terminée par un volant.

Yak russe de cachemire, brodé comme le bas de la robe.

Ce vêtement forme derrière comme une pèlerine fendue, ouverte dans le bas, avec un capuchon au milieu. (Voyez sur notre gravure de détails pour le dos de ce vêtement.)

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 752 *bis*.

N° 1. Bonnet de tulle illusion à fond tombant voilé d'une fanchon barrée de ruban, encadré d'un entre-deux en blonde et de blonde. Sur le front, il y a un coquillé de tulle rehaussé de blonde et une branche de roses ; de chaque côté retombent des petites barbes de blonde.

N° 2. Bonnet résille de tulle illusion. Le fond forme bien la *poche de filet* pour recevoir les cheveux ; il est très-froncé et soutenu par des traverses de ruban, posées à cheval ; et sur le sommet de la tête, il y a une double pointe encadrée de ruban et de blonde blanche. Le devant est formé par une crête de blonde très-fournie vers le front, avec une rose sur les côtés. Des barbes de blonde, couvertes de ruban de deux rayures, forment un nœud sur le front et les brides.

N° 3. Bonnet de mousseline anglaise à fond tombant, à demi traversé par des plis de mousseline, larges comme un ruban n° 4 et vers le bas par des rubans posés en barrettes. Ruche de mousseline et choux sur le devant.

N° 4. Coiffure catalanne de tulle, encadrée par un entre-deux de blonde et une blonde ; une ruche de même dentelle couvre un *poignet* détaché de la coiffure et destiné à la soutenir en passant sous les cheveux ; coquillé de blonde et touffe de coques de ruban n° 9 sur le front.

N° 5. Mantille de cachemire brodé ; ce modèle peut aussi s'exécuter en mousseline très-claire brodée. Cette mantille peut servir pour sortie de bal ou promenade de jardin. Les pans se rejettent à volonté sur les épaules. (Ce modèle, vu de face, est reproduit sur la gravure du *Moniteur de la mode*, n° 752, de ce jour.)

N° 6. *Corsage-habit* de mousseline ; ce modèle forme des petits plis suisses, il est d'un seul morceau avec le corsage de dessous. Un entre-deux brodé et une simple ruche de mousseline rehaussée de valenciennes, simule la séparation traçant devant le contour d'une veste. La basque est encadrée de même. Manches à coude, garnies du haut et du bas par le même entre-deux et la même dentelle.

N° 7. Corsage, la moitié du bas est de mousseline à plis suisses, et le haut entièrement composé d'entre-deux de dentelle noire, formant une pèlerine carrée, encadrée d'un entre-deux noir et d'une dentelle Chantilly. Manches à coude, garnies du bas par un parement noir, assorti à la composition du haut de ce corsage.

N° 8. Col de toile, encadré de valenciennes et à coins brodés. Manche assortie à ce col. Le poignet est alternativement formé de barrettes de toile unie et de barrettes plus basses de toile brodée.

N° 9. Col de toile, à petits coins rabattus, entouré d'un plissé de batiste, encadré par une petite valenciennes fine.

Manche assortie au col n° 9.

Courrier de Paris.

Rome n'est plus dans Rome ; elle est toute où je suis.

Il y a des saisons, et nous sommes dans une de celles-là, où l'on est tout disposé à parodier le célèbre vers du grand Corneille, et de dire que Paris est partout où sont les Parisiens. C'est en effet ce qui arrive aujourd'hui. De quelque côté de l'Europe que vous tourniez, vous vous heurtez à des Parisiens ; vous entendez les bruits parisiens ; vous assistez aux spectacles parisiens ; vous rencontrez les artistes parisiens. Et pourtant, chose digne de remarque, Paris est toujours plein de Parisiens. Essayez d'expliquer ce mystère : le caoutchouc y perdrait son élasticité.

Sortons donc un moment de Paris, ou plutôt, sans nous déranger prêtons l'oreille aux chants qui nous viennent d'Ems. Coup sur coup, deux opéras d'Offenbach ont fait les délices des habitués du Kursaal. Et quel public ! que's spectateurs ! pour applaudir le *Fifre enchanté* et *Jeanne qui pleure et Jean qui rit !* Grand succès princier et blasonné sur toutes les coutures.

Pendant que nous courons hors des frontières fran-

çaises, arrêtons-nous quelques instants à Londres pour écouter madame Giulia Grisi chanter le premier acte de *Norma* sur le théâtre de Covent-Garden. Cela ne vaut-il pas bien la peine de prendre le paquebot et de traverser l'eau? Il y avait deux ans que madame Giulia Grisi ne s'était pas fait entendre à Londres, aussi l'affluence était-elle énorme. Mademoiselle Artot tenait le rôle d'Adalgise, et M. Naudin celui de Pollion. Cette représentation, au bénéfice de M. Harris, régisseur, était complétée par les deuxième et troisième actes de *Faust*, chanté par Mario, Graziani, mademoiselle Adelina Patti et madame Nantier-Didiée. L'*Étoile du Nord* a été chantée à Londres avec un grand succès, et voici quelle était la distribution : Catherine, madame Miolhan-Carvalho; Prascovia, mademoiselle Brunetti; Pierre, Faure; Danilowitz, Naudin; Georges, Neri-Baraldi; Gritzenko, Ciampi. Scalese devait chanter Gritzenko, mais un accident l'ayant éloigné de la scène pour quelque temps, force lui a été de résigner ce rôle à M. Champi.

Ne nous égarons pas trop en route, ne nous laissons pas trop séduire par les charmes des stations étrangères pleines de piége en été : bains, kursaals, théâtres, concerts et que sais-je! partout des amorces.

Rentrons dans Paris, aussi bien y a-t-il encore de l'occupation pour un chroniqueur. Paris ne meurt pas comme cela d'apoplexie foudroyante, quelque chaleur qu'il y fasse, il s'y accomplit encore de droite et de gauche, à jour et à heure fixes, un tas de choses qui méritent considération. Et d'abord, c'est la distribution annuelle des prix de vertu et des prix littéraires à l'Académie française, et certes il n'est pas indifférent de savoir que tous les ans on trouve en France une trentaine d'individus capables des plus grands dévouements et d'actions héroïques. C'est une consolation. Il n'est pas indifférent, non plus, d'apprendre que dans ce brouhaha de publications littéraires qui abondent sur le marché, il se rencontre de bons et de précieux livres qu'on aime à recommander pour leur mérite d'abord, puis aussi pour leur valeur morale; et nous sommes très-heureux de pouvoir compter dans ce nombre l'œuvre d'un de nos collaborateurs, M. Charles Deslys à qui l'Académie a accordé une médaille de 2000 francs pour son ouvrage intitulé *Récits de la Grèce*. Nos lectrices ont assez souvent applaudi les charmants écrits de notre collaborateur pour que, cette fois encore, elles ne lui ménagent pas de chaleureux bravos.

Rentrons dans Paris pour assister au concours du Conservatoire, car il est encore de notre devoir de vous signaler les principaux lauréats. Ainsi, pour le concours de piano, voici les premiers et deuxièmes prix.

Hommes. — Premiers prix : M. Suiste, élève de M. Mathias; M. Martin, élève de M. Marmontel. — Deuxième prix : M. Lae, élève de M. Mathias.

Femmes. — Premiers prix : mademoiselle Yong, élève de M. Herz; mademoiselle Guérard, élève de madame Coche; mademoiselle Biéville, élève de madame Coche; mademoiselle Noël, élève de M. Lecouppey.

Deuxièmes prix : mademoiselle Laviolette, élève de M. Lecouppey; mademoiselle Cantin, élève de M. Lecouppey.

Pour le concours d'opéra-comique, nous citerons :

Hommes. — Premier prix : M. Troy, élève de Mocker. — Deuxièmes prix : M. Barbet, élève de M. Mocker; M. Mareux, élève de M. Morin.

Femmes. — Pas de premier prix.

Deuxièmes prix : mesdemoiselles Rose et Mauduit, élèves de M. Mocker.

Concours de chant :

Hommes. — Deuxièmes prix : M. Assandeau, élève de M. Révial; M. Pons, élève de M. Grosset.

Femmes. — Premier prix : mademoiselle Daran, élève de M. Laget. — Deuxièmes prix : mademoiselle Bloch, élève de M. Bataille; mademoiselle Mauduit, élève de M. Laget.

TRAGÉDIE. — *Hommes*. — Premier prix : M. Étienne, élève de M. Beauvallet. — Deuxième prix : M. de Rhétil, élève de M. Beauvallet.

Femmes. — Deuxième prix : mademoiselle Graillet, élève de M. Samson.

COMÉDIE. — *Hommes*. — Deuxièmes prix : M. Michel, élève de M. Samson; M. de Rhétil, élève de M. Beauvallet.

Femmes. — Deuxièmes prix : mademoiselle Delamaherie et mademoiselle Daujon, élèves de M. Régnier; mademoiselle Bloch, élève de M. Samson.

Et puis, la distribution des prix du grand concours, des colléges, des pensions. Le triomphe et la joie de tant de familles! Ne trouvez-vous pas que cela vaut aussi la peine qu'on se brûle le crâne au soleil de Paris.

Et puis, enfin, si la liberté des théâtres a amené la fermeture de quelques salles, les théâtres sont loin d'être défunts. Ils vivent ou se reposent : ceux qui se reposent en apparence travaillent beaucoup au fond, et c'est ce que mon devoir m'oblige à constater.

L'Opéra va commencer les répétitions de l'*Africaine*, si ce n'est déjà fait. Quant au *Roland à Ronceveaux*, dont les répétitions, un moment interrompues, ont été reprises, on annonce qu'il passera à la fin du mois d'août ou au commencement de septembre. Mais, pour le moment, l'Opéra est tout entier à la danse : les jours où *Néméa*, sous les traits de mademoiselle Mourawief, venge l'Amour aux grands applaudissements du public, la salle de l'Opéra est comble, comme aux soirées de janvier.

Au Théâtre-Italien, M. Bagier va oser une grande innovation; il vient d'engager tout un corps de ballet et plusieurs danseuses de premier ordre des principaux théâtres d'Italie. Que n'a-t-il pu retenir madame Zina Merante que l'Opéra a laissé partir et qu'il ne remplacera pas facilement! On assure que le nouveau chef d'orchestre choisi est M. Bosoni, ancien chef d'orchestre du théâtre de la Fenice, à Venise.

Le Gymnase, après une série innombrable de relâches, a enfin donné le *Don Quichotte* de M. Sardou, mélange de drame et de féerie, où la longue figure du héros de la Manche convient assez bien au physique maigre et anguleux de Lesueur. Pradeau joue Sancho Pança avec une rotondité qui se devine. La pièce est montée avec un grand luxe de décors et de costumes, et par le temps qui court, que faut-il de plus pour appeler le succès?

A la Porte-Saint-Martin, les chants ont cessé ; Molière a régné seul et sans partage sur l'affiche pendant quelques jours. Le *Tartufe*, le *Dépit amoureux*, l'*Avare*, les *Fourberies de Scapin*. Puis, de Molière, le théâtre de la Porte-Saint-Martin a passé à Alexandre Dumas, et la *Tour de Nesle* a repris ses droits méconnus, sous les traits de M. Dumaine, un beau Buridan, et de mademoiselle Lagier, une belle Marguerite de Bourgogne.

On prépare au Vaudeville une nouvelle pièce de M. Aylie Langlé, l'auteur d'*Un homme de rien*. Cette fois il s'agirait de la *Jeunesse de Mirabeau*, et M. F. Febvre serait appelé à représenter le fougueux tribun.

On assure que la réouverture de l'Opéra-Comique doit avoir lieu le 25 août prochain, par la reprise de *Lara*. Ce théâtre prépare bon nombre de pièces nouvelles. C'est, d'abord, le *Capitaine Henriot*, trois actes de M. Victorien Sardou, musique de M. Gevaert; puis *Tout est bien qui finit bien*, trois actes de MM. de Leuven, Michel Carré, musique de M. Félicien David ; et aussi le *Trésor de Pierrot*, paroles de M. Henri Trianon, musique de M. Eugène Gautier.

Les représentations du *Gendre de M. Poirier*, à la Comédie-Française, touchent à leur fin, si elles n'y ont pas atteint déjà. Pendant qu'*Esther* et l'*École des Femmes*, avec madame Victoria Lafontaine, alterneront, on répétera activement la *Volonté*, comédie en quatre actes, en vers, de M. Jean du Boys, dont la première représentation est provisoirement fixée au 25 août. Enfin, on annonce que M. Émile Augier doit lire au comité, dans les premiers jours de septembre, une nouvelle comédie.

Deux anecdotes pour terminer ; l'une touchante, l'autre comique :

On s'entretient beaucoup dans le monde littéraire d'un fait assez curieux qui vient de se passer chez l'honorable éditeur M. Dentu. Un libraire de Londres avait publié un roman anglais, en ayant soin d'imprimer sur la couverture la mention ordinaire : *Tous droits réservés*. Un jeune écrivain français, M. Louis Révoil, passant par là, lit le roman, le trouve intéressant et demande l'autorisation de le traduire. On s'entend, on s'arrange ; l'autorisation est donnée, le livre est traduit et présenté à Dentu. Mais dès la première page :

— Que me portez-vous là? s'écria celui-ci: Comment! vous avez traduit en français le *Fils du Diable*, de Féval?

C'était, en effet, le *Fils du Diable* de Paul Féval. L'éditeur de Londres, après l'avoir traduit en anglais sans autorisation, avait autorisé M. Révoil à le retraduire. O vanité des romanciers!

On lit sur un petit monument funéraire du Père-Lachaise :

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière ;
J'aime son feuillage éploré,
La pâleur en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la tombe où je dormirai.

Ces vers charmants sont d'Alfred de Musset; cette tombe est la sienne. Un barde sud-américain, le colonel Hilario Ascasubi, s'étant arrêté en novembre dernier devant ce petit mausolée, fit vœu de rapporter du Rio de la Plata un saule qui servirait de compagnon à celui qui avait été demandé par le poëte à l'amitié et au souvenir. Cette promesse vient de recevoir son exécution. Arrivé à Buenos-Ayres, le colonel Ascasubi fit venir des bords du Parana un saule pleureur (*sauce lloron*) qui fut soigné à Buenos-Ayres jusqu'au 12 mai dernier. Le saule quitta la Plata avec le colonel Ascasubi à bord de *la Saintonge*, pour être transbordé plus tard sur le grand paquebot *la Guyenne*, traité à l'égal d'une relique par le commandant, les officiers et les passagers. Après avoir traversé ainsi le grand Océan, l'arbuste argentin a été placé le 15 juillet sur la tombe de l'auteur de *Rolla* et des *Nuits*. Tout le monde tiendra compte au colonel Hilario Ascasubi d'une inspiration de sensibilité et d'un hommage accomplis avec tant de dévotion et de constance.

X. EYMA.

VARIÉTÉS.

LES DENTELLES DE FRANCE.

LA FLANDRE ET LE VELAY.

I

L'économiste, l'industriel et l'homme du monde ne liront peut-être pas sans intérêt cette étude écrite au milieu des montagnes qui produisent, concurremment avec nos provinces du Nord, le transparent et artistique tissu que nous appelons la dentelle.

En parcourant la longue et intéressante nomenclature des industries de l'Europe, nous nous sommes arrêté souvent avec préférence sur l'une de ces industries que le travail en famille produit généralement, et qui appelle à son aide le génie de l'artiste et toute l'initiative de l'industriel. Enfin, la dentelle nous conviait avant tout à écrire une rapide monographie, parce que c'est une industrie française, éminemment française, et parce que c'est l'œuvre de la femme et la parure de la femme.

Nous entrerons dans les principaux détails de la fabrication, mais auparavant nous demandons au lecteur la permission de lui rapporter quelques détails historiques qui ne sauraient manquer de l'intéresser.

On ne sait pas généralement que ce furent les lépreux qui, dans les époques reculées du moyen âge, travaillèrent les premiers à la dentelle à l'aiguille, laquelle est bien antérieure à la dentelle au tricot. Parqués dans d'affreux réduits, les lépreux, pour tromper les longues heures de l'abjection et de l'ennui, travaillèrent à toutes sortes d'ouvrages manuels, légers et artistiques. Ils inventèrent la vannerie de luxe. Ce furent chez eux que les gitanos, les zingari, tous les bohémiens nomades du nord de l'Europe, et plus tard du midi de la France, ap-

prirent l'art de broder les amulettes, les sachets, les talismans.

Des traditions longtemps conservées dans les Pyrénées espagnoles et dans le pays basque, traditions que nous avons pu consulter nous-même en interrogeant les derniers bohémiens qui subsistent encore, nous permettent d'avancer que ce dicton gitano a une grande valeur dans ce sujet : « S'amuser au filet du lépreux. » Ainsi disent les bohémiens de nos jours, et cette allusion s'adresse à une sorte de guipure de soie et d'or, un peu grossière, mais néanmoins assez originale pour frapper l'attention des connaisseurs.

Dans les légendes de l'invasion des Maures en Espagne, et pendant la splendeur du khalifat de Cordoue, il est fait mention de la vente par les gitanas d'amulettes et de *filets tressés d'or et d'argent* dont les chefs maures ornaient les housses de leurs coursiers. Ce travail des *filets historiés* excitait souvent l'admiration du peuple des Espagnes. Il était regardé comme un produit du génie du Nord.

Il y a donc fort longtemps que la dentelle existe. Préciser l'époque, cela n'est pas possible, et il sera bon d'adopter, jusqu'à preuve concluante, la légende assez pittoresque des gitanos.

Comment se fait-il cependant que ce travail si essentiellement féminin se soit trouvé localisé dans quelques rares contrées de la France, diamétralement opposées entre elles par la distance, par les traditions, par les mœurs? C'est là encore un singulier problème, et à lui seul il vaudrait bien toute la sollicitude d'une académie départementale pour être mis au concours.

Tandis qu'on fabriquait des dentelles à Bruges, on en fabriquait au Puy en Velay! — Les premiers ouvriers s'étaient-ils donc jamais vus (et nous parlons du XIVe siècle), s'étaient-ils inspirés d'une même école, des mêmes erreurs? Non, sans doute. Il faut admettre comme hypothèse vraisemblable que quelques tribus nomades (pestiférés, lépreux juifs et bohémiens), chassées du nord de l'Europe et surtout des Flandres, laissèrent en quelques endroits de leur campement des exemples de ce beau travail des doigts, et ils apprirent l'art de *tresser* les fils aux populations des bourgades dont ils devenaient de siècle en siècle, selon les persécutions, les concitoyens malheureux et toujours maudits.

Ce courant des persécutions a suivi une double ligne qui traverse le Velay. Ce pays, de plus, grâce à ses retraites inaccessibles, a dû servir longtemps de refuge aux races maudites, jusqu'au jour où la foi religieuse se réveilla de nouveau en Velay et poussa le peuple à l'extermination des pauvres proscrits de l'humanité.

Voilà pourquoi le Velay a pu prendre un travail particulier aux anciennes comme aux modernes Flandres; voilà pourquoi aussi certains détails ethnologiques révèlent dans le Velay le passage de tribus originales dont les mœurs ont trouvé des imitateurs.

D'ailleurs, qui produit la dentelle? C'est la femme et la pauvre femme des villages. Lorsque la dame élégante se pare de ces merveilleux tissus à jour, lorsque la dentelle le dispute chez elle en richesse aux diamants eux-mêmes, et que l'admirateur hésite entre le choix des parures, on ne songe pas que dans les coins les plus reculés de la France, dans la chaumière la plus triste et sous le costume le plus délabré, le plus sordide, une pauvre femme fait jaillir de ses doigts les artistiques flocons ou les bordures transparentes qui demain feront l'honneur d'une royale toilette! Pauvre bohémienne, elle aussi, la dentellière des Cévennes est bien l'abeille laborieuse qui fournit à un luxe qu'elle ignore et, comme les gitanas qui vendaient aux émirs maures, elle s'étonne sans doute que la mode soit si changeante et que le luxe soit si insatiable... Mais, du moins, c'est son travail et sa subsistance; et, plus favorisée qu'à la manufacture, elle peut bercer du pied son dernier né quand ses doigts dessinent, sur le modèle de carton, la fleur ou l'arabesque de soie qui fera une dentelle!

On a beaucoup fait en ces derniers temps pour arriver à une certitude précise des origines. Des savants du Velay, plus désireux de connaître que MM. les industriels flamands, ont souvent posé ces questions devant leurs sociétés académiques ou devant le public; ils n'ont eu garde d'oublier que ce fut à la bataille de Granson que Charles le Téméraire perdit ses pierreries et ses dentelles de Flandre. Ce détail fait déjà remonter notre industrie fort haut; car elle devait être florissante sous le duc de Bourgogne, puisque celui-ci pouvait en faire un objet de luxe et perdre des dentelles en quantité dans le désastre.

Mais nous avons été assez long sur le champ des hypothèses; nous allons mieux préciser en entrant dans la question.

(*La suite au prochain numéro.*)

(*Nord.*) Ernest LAHARANNE.

L'une de nos célébrités médicales possède près de Toulon une charmante bastide dont le salon offre plusieurs particularités remarquables. On y voit en effet une ravissante marine de Jadin peinte contre le mur de la cheminée, et sur le crépissage du tuyau de cette même cheminée un autographe au crayon d'Alexandre Dumas, portant la date de 1835. C'est :

LA ROMANCE DU CID.

A sa table d'honneur splendidement servie,
Don Diègue était assis, triste et silencieux;
Et ses pages tentaient sa faim inassouvie
Avec des mets exquis et des vins précieux.
Mais rien ne triomphait de son refus farouche;
Son verre débordait, plein de vin étranger;
  Aucun mets ne tentait sa bouche :
  Don Diègue ne pouvait manger!

Le Cid lui dit alors : « Qu'avez-vous donc mon père?
» A ma table, inactif, pourquoi rester ainsi? »
Don Diègue répondit : « Don Rodrigue, j'espère
» De l'honneur paternel que vous avez souci.
» Je vous l'avais gardé toujours pur et sans tache;
» Ainsi qu'une couronne, il brillait à mon front,
  » Mais voilà que la main d'un lâche
  » L'a souillé du dernier affront! »



« Mon père, dit le Cid en rougissant de honte,
» Pourquoi vous raillez-vous de ma crédulité?
» Votre âme, je le sais, à la vengeance est prompte :
» Il serait mort celui qui vous eût insulté.
» — Ma main, comme autrefois, Rodrigue, n'est plus sûre.
» La force a lâchement abandonné le cœur,
» Et j'ai béante la blessure
» Par où s'écoula mon honneur!...

» Or, je le dis, mon cœur n'aura ni paix ni trêve
» Qu'un vengeur, quel qu'il soit, n'ait lavé mon affront.
» Et comme une âme en peine errante sur la grève,
» Jusque-là nuit et jour mes vœux l'appelleront.
» J'écoute donc toujours si, de la sombre route,
» L'écho s'éveille, au loin, sous le bruit de ses pas :
» Comprends-tu, Rodrigue?... J'écoute!
» C'est pourquoi je ne mange pas.

» — Qu'après sa mort il soit traîné sur une claie
» Le fils qu'un tel appel pourrait trouver absent?
» Mon père, c'est à moi de fermer votre plaie,
» Et je mettrai sur elle un appareil de sang.
» Nommez-moi donc celui qu'a marqué votre haine,
» Et de son dernier jour le soleil aura lui;
» Fût-ce le père de Chimène... »
» Don Diègue répondit : — « C'est lui! »

Le Cid prit son épée et se perdit dans l'ombre...
Une heure s'écoula; la porte se rouvrit :
Et le Cid reparut, mais plus pâle et plus sombre
Que si de don Gomès il eût été l'esprit.
Puis, s'arrêtant, sans plainte et sans discours frivoles,
Devant le saint vieillard qu'il venait de venger,
Il ne lui dit que ces paroles :
« Mon père, vous pouvez manger! »

12 juin 1835. A. DUMAS.

LES FLEURS DE NICE[1].

LETTRE A LÉON GATAYES.

Au moment où Voltaire, malgré sa tendresse pour celle qu'il appelait « Catherine le Grand », était forcé d'avouer qu'elle préparait aux poëtes de l'avenir un peu trop de sujets de tragédie, elle lui écrivait :

« J'aimerais que l'équateur changeât de position; — l'idée que la Sibérie serait couverte d'orangers et de citronniers me charme singulièrement; je viens de lire un livre où l'on dit que cela arrivera dans vingt mille ans. »

(1) Nous extrayons du charmant volume intitulé les HIVERS DE NICE, dont il est question dans notre courrier de ce jour, ce chapitre, dû à la plume de M. Alphonse Karr. — Le nom de l'écrivain et le sujet du chapitre seront également agréables à nos lectrices. X. E.

C'est un peu long, et, naturellement, les czars pensent à aller attendre ce cataclysme sur les rives du Bosphore; — leurs sujets se contentent de venir passer leurs hivers à Nice.

A Nice, d'où Thomas écrivait à Ducis, le 20 novembre 1784 : « Je suis à Nice, mon cher ami, et après avoir balancé longtemps sur le climat que je choisirais pour mon hiver, je choisis le plus agréable et le plus doux, quoique le plus éloigné. »

Et le 28 décembre :

« Je n'ai jamais vu de plus beaux jours que ceux que nous passons ici : le soleil y est dans son plus grand éclat; la chaleur, à midi, est comme celle du mois de mai à Paris, lorsqu'il est beau. La campagne est riante et couverte de gazons. Les petits pois sont en fleurs; on trouve dans les jardins des jasmins, des roses, des œillets, etc.; tout offre l'image de la fertilité et du printemps...

» Et dans l'éloignement, la cime des Alpes couverte de neige! »

28 décembre! — N'oubliez pas.

C'est, en effet, une impression étrange et charmante que celle qu'on éprouve, lorsqu'on entre pour la première fois dans ce doux pays, à voir s'épanouir, sans culture, à l'état sauvage, sur le penchant des collines, les plus belles anémones et les tulipes si soigneusement cultivées dans nos jardins. Il semble qu'on voyage avec ce héros d'un conte arabe, qui, voyant des enfants jouer au palet avec des rubis, des topazes et des émeraudes, crut d'abord que c'étaient les fils du roi, mais en voyant leurs habits de pourpre déguenillés et en lambeaux, il ne tarda pas à s'apercevoir que ces pierreries étaient les cailloux du chemin et qu'il n'y en avait pas d'autres; — que les moutons avaient naturellement la laine cramoisie, comme dans les prédictions de Virgile :

Sponte suâ sandyx pascentes vestiet agnos.

(L'agneau, pour épargner à l'homme un dur travail,
Se fait un vrai plaisir de naître teint en rose
Et d'offrir ses gigots tout cuits et tout à l'ail.)

On est ravi de voir sur de vrais arbres vivants des citrons et des oranges qu'on a toujours pris pour des fruits un peu artificiels; — et, à ce sujet, j'ouvre ici une parenthèse pour défendre les oranges de Nice contre les calomnies dont elles sont l'objet.

En réalité, l'orange n'est mûre qu'au mois de mars.

Or, Nice a été longtemps le seul point, vu son rapprochement, d'où l'on tirât les oranges qu'il est d'usage de s'offrir réciproquement, à Paris, dans la dernière quinzaine du mois de décembre. Une caisse d'oranges est fort lourde, et le transport coûterait bien vite dix fois aussi cher que le fruit, si on les

envoyait aujourd'hui par la *grande vitesse*, autrefois par le roulage accéléré. Or, la *petite vitesse* de toutes les messageries est tout simplement une « grande lenteur. »

Pour que les oranges arrivent à Paris le 15 décembre, il faut qu'elles soient cueillies le 15 novembre, c'est-à-dire trois mois et demi avant leur maturité. Or, tout autre fruit — les cerises, par exemple, — trois mois et demi avant la maturité seraient un bouquet et montreraient à peine leurs fleurs.

Ajoutons, pour être tout à fait juste, que la greffe se pratique avec une grande insouciance et avec peu de préoccupation de propager les meilleures espèces. — Un exemple : Un de mes voisins me désigna un jour dans mon jardin un pêcher chargé de fruits.

— Voici, me dit-il, une persèque.

— Elle est du pays, lui dis-je, ce n'est pas de celles que j'ai apportées.

— Je le sais, monsieur : c'était un de mes parents qui cultivait ce jardin avant vous ; j'y ai toujours vu cet arbre.

— Alors, vous l'avez?

— Non.

— Voulez-vous des greffes quand viendra la saison?

— Je ne dis pas non, mais je ne dis pas oui, — *vous savez*... quand on greffe, on prend sur l'arbre à côté.

Heureuse insouciance! Heureuses gens, ils n'ont pas accepté l'expulsion du paradis : « Cela regarde, disent-ils, les peuples mangeurs de pommes. » Ils s'en rapportent à la Providence pour être heureux, ça ne les regarde pas, et ils n'en prennent aucun souci.

Une des accusations que j'ai entendu appliquer avec le plus d'injustice contre certains peuples et contre certaines personnes, c'est l'accusation de paresse. « Le travail est une condamnation, » dit la Genèse; pourquoi les peuples qui ont obtenu de la clémence divine le bénéfice des circonstances atténuantes, s'imposeraient-ils de subir la même peine que les autres? A l'exception des savants, des écrivains et des artistes, en un mot « des chercheurs », le travail n'est un plaisir pour personne, et ce n'est, pour les trois exceptions ci-dessus admises, qu'un plaisir mêlé d'angoisses. Personne n'aime naturellement à faire toujours des souliers, ni à copier toujours des rôles dans une étude d'avoué, ni à toujours scier du bois et de la pierre, etc. Le travail représente le pain quotidien du travailleur et de sa famille, c'est-à-dire la satisfaction de son besoin pour le présent et pour l'avenir.

Supposons un moment que nos premiers parents n'eussent pas enfreint la défense du Créateur et que nous fussions nés dans le paradis, là où les branches des arbres ployaient sous le poids de fruits si savoureux, qu'une simple pomme pouvait donner de si terribles tentations; là où l'air était si doux qu'il n'y avait pas besoin de cette feuille de figuier qui a pris de nos jours de si redoutables dimensions, croyez-vous que nous aurions tourmenté, labouré, bêché la terre, si généreuse d'elle-même?

Eh bien! les peuples du midi ont été damnés avec les circonstances atténuantes que voici : ils n'ont qu'une partie des besoins dont sont esclaves les autres hommes. Ils dînent somptueusement avec trois tomates crues; ceux qui sont difficiles ou dont l'estomac est plus délicat, les font suivre d'une gousse d'ail, qui, à la fois, les assaisonne et les cuit; ils boivent de l'eau. Ils s'habillent pour l'ornement et pour avoir sur eux *quauque ren de rouge*.

L'olivier n'exige que peu de soins : pourvu qu'on s'occupe de lui deux fois par an, il se montre satisfait et reconnaissant. Le figuier n'aime pas la culture, ça l'ennuie, ça le tracasse, ça le dérange.

Et vous autres, gens du nord, vous voulez exiger que ces gens travaillent comme vous! A la bonne heure, s'ils avaient deux estomacs; mais au contraire, relativement à vous, ils en ont à peine la moitié d'un.

J'ai lu et écouté bien des livres et bien des discours sur le luxe, sur la richesse, sur l'économie politique, etc.; eh bien! il y a une conviction qui n'a pas été ébranlée : c'est que les peuples riches, comme les hommes riches, sont ceux qui ont le moins de besoins ou qui satisfont leurs besoins le plus facilement et avec la moindre somme de travail.

Mais revenons aux fleurs de Nice, car c'est précisément le sujet de ma lettre.

Il y a quelque temps, pendant un des rares voyages que j'ai faits, je t'écrivais : « En voyage, il ne faut voir ni les salons, ni les jardins : il faut étudier le peuple et les champs, autrement on a beau changer de place, on voit toujours la même chose. »

Je n'ai pas modifié cette impression; cependant, pour donner une juste idée du climat de Nice, il faut entrer dans les jardins pour juger ce point qui résume nettement la température moyenne de cet heureux coin de terre : « Nice est une serre tempérée », rien de moins, rien de plus. Si tu rencontres des végétaux que les livres et la culture de Paris, de Londres, de Gand, indiquent comme de serre chaude, c'est une erreur des livres et une timidité de cultivateurs, qui, n'ayant qu'en petit nombre certaines plantes rares, chères ou faibles, n'ont pas osé les risquer à une température plus basse.

Je me rappelle qu'allant un jour au Muséum de Paris, où j'avais trois amis, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire et Neumann, qui sont morts, puis Pépin, qui me signale de temps en temps son existence par de gracieux présents, je fus très-surpris de trouver maigre et chétif, dans un bassin de la serre chaude, l'*Aponogeton distachium*, que je cultivais à Sainte-Adresse depuis longtemps en plein air et en pleine eau, et quatre fois aussi grand; et j'eus l'orgueilleuse satisfaction d'enseigner la rusticité de cette plante à des gens qui m'ont appris tant de choses. Outre les oliviers, les orangers et les camellias, on trouve dans un certain nombre de jardins...

Arrêtons-nous ici un moment... Il faut absolument que je donne une liste de la plus grande partie des végétaux de serre que nous cultivons en plein air à Nice. C'est intéressant pour les jardiniers, pour les botanistes et pour les amoureux de fleurs, mais non pour toi qui préfères le pavé de Paris aux prairies les plus vertes, et le turf couvert de chevaux aux plates-bandes les plus épanouies; si j'écrivais seulement pour toi, je me servirais des vieilles formules : prairies « émaillées de fleurs »; j'ajouterais — ça te suffirait — que ces fleurs sont de « mille couleurs » (mille, tout juste); mais cette lettre doit être imprimée; donc, je mettrai ma liste en un *post-scriptum*, que, bien averti, tu ne liras pas.

Bornons-nous ici à quelques lignes de points. .

. . . .

. . . .

Et continuons :

. . . .

Et non-seulement ces plantes vivent à l'air libre, mais elles y végètent avec une vigueur dont les serres ne peuvent donner une idée. Ainsi, de hautes murailles sont fréquemment tapissées de géraniums de plusieurs variétés, dont on fait également des tonnelles. J'ai dans mon jardin un *Tacsonia mollissima* dont les guirlandes de fleurs roses retombent du haut d'un olivier de 20 mètres dans lequel il lui a plu de grimper.

A propos de l'olivier, quand on voit ces arbres énormes, on se représente difficilement que ce sont des plantes délicates qui ne pourraient vivre à quelques lieues d'ici. Les camellias végètent médiocrement à cause de la sécheresse de l'atmosphère, condition si précieuse pour certaines maladies; cependant, il ne faut pas exagérer cette observation : quand je dis médiocrement, c'est en les comparant aux orangers, aux citronniers, etc.

Les giroflées, qui passent l'hiver en pleine terre, vivent cinq ou six ans et deviennent énormes; j'en ai vu s'élever à plus de cinq pieds. Toute la tribu variée des rosiers des Indes (Rosiers-Thé) y prend également des proportions inusitées et y fleurit pendant six mois de l'année pour le moins.

J'ai des roses Chromatella, gloire de Dijon; Lamarque, gloire des rosomanes, etc., etc., qui dépassent la hauteur d'un premier étage, et s'élancent d'un arbre à l'autre. Ajoute que les fleurs sont beaucoup plus grandes et d'un coloris plus intense, à tel degré que je vois des amateurs me demander le nom de roses qu'ils cultivent chez eux depuis dix ans.

A propos des fleurs, certaines locutions, qui paraissent étranges, dérangent certaines habitudes d'idées; ainsi on dit : « Décembre, mois des roses, » aussi bien qu'avril. « Voici le mois de janvier : nous allons avoir les violettes de Parme. »

Autre chose :

Vraiment, on s'est plaint à toi de ce que mon jardin est d'un accès habituellement difficile, souvent impossible. Sous prétexte d'orangers — t'a-t-on dit — ce jardin, dont on sent les parfums dans les rues environnantes, dont on voit les fleurs déborder par-dessus les murs, est plus fermé que le jardin aux pommes d'or des Hespérides.

Je pourrais donner diverses raisons; la première serait celle-ci : quoique mes allées soient fort larges, elles ne le sont pas assez pour le costume actuel des femmes; à chaque instant elles accrochent et déchirent leurs jupes et leurs dentelles. Je m'en désole avec elles, d'autant plus éloquemment que j'ajoute mentalement, aux expressions officielles de leur chagrin que je partage, le chagrin que me donnent les déchirures faites à mes fleurs.

Autrefois, il y avait une règle pour la dimension des étoffes que les femmes traînaient après elles; madame de Motteville nous apprend que la queue de la reine était de onze aunes, juste onze aunes, pas un pouce de moins, mais aussi pas un pouce de plus; elle n'aurait pas osé : et la reine dont parle madame de Motteville était la mère de Louis XIV et la fille de Philippe III. La queue des filles de France était de neuf aunes; celle des petites-filles de France, de sept aunes.

Les princesses du sang avaient droit à cinq aunes de queue et les duchesses à trois aunes. Les duchesses étaient les dernières qui pussent se permettre cette extension de la feuille de figuier.

Mais aujourd'hui qu'après tant de révolutions au nom de l'égalité, la seule égalité incontestablement acquise est l'égalité des dépenses, toutes les femmes étalent des étoffes à discrétion. On ne peut, dans un jardin, être ni à côté d'une femme ni derrière elle à portée du ton de la voix adoucie que l'on prend d'instinct avec les femmes, il faut crier; et, pour mon compte, je n'ai rien à dire aux femmes de ce qui se crie.

Quel est l'homme qui, aujourd'hui, est sûr de se coucher le soir avec la conscience de n'avoir marché pendant la journée sur la robe d'aucune femme?

Il y a une autre raison — car à une jolie femme, dans mon jardin, j'ouvre volontiers un crédit de vingt roses cassées : mes moyens me le permettent; — cette autre raison, la voici : le jardin n'est pas, à Nice, comme ailleurs, un endroit où l'on va quelquefois, où l'on fait un tour de promenade, que l'on montre comme une galerie de tableaux.

Le jardin est le domicile; on y mange, on y dort, on y est négligemment vêtu; l'introduction doit donc y être soumise aux mêmes conditions que celles qu'on exige pour le salon, la salle à manger et presque la chambre à coucher.

Il y a encore beaucoup d'autres raisons; mais j'ai dû les déduire dans une certaine « histoire de l'Impératrice de Russie et de mes fraises », qui est imprimée dans un volume intitulé.....

Les personnes qui liront cette plaidoirie *pro domo meâ*, auront ma défense complète et pourront juger la question en conscience.

En résumé, Nice est un pays charmant; je me console de ce que tu n'y es pas encore venu, parce que lorsque tu y seras venu, tu y resteras. Ce pays n'a qu'un défaut, il gâte les autres. S'il fait mauvais temps, par hasard, lisez vite les journaux, vous apprenez que le vent de Nice était ailleurs une horrible tempête, qui, fatiguée, exténuée, venait tomber et s'éteindre ici après avoir ravagé d'autres pays.

Le froid? Les géraniums, qui mourraient à deux degrés au-dessous de zéro et qui ne se trompent jamais, ont un peu souffert. Lisez, il a fait 25 degrés de froid à Turin; cette ville qui ne peut pas rester la capitale de l'Italie, avec ses 25 degrés de froid !

L'été, il fait chaud... 31 degrés centigrades, le plus haut que j'aie vu. Lisez le compte rendu de l'Observatoire de Paris, 40 degrés à l'ombre.

Climat aussi tempéré l'été que l'hiver, parce qu'il est dû, non à la latitude, mais aux abris. Enfin, Nice est un pays où l'on est bien, et si par hasard un jour on ne s'y trouve pas bien, sois certain qu'on y est mieux que ceux qui sont ailleurs, et j'en suis quelquefois triste et honteux en pensant à toi et à trois ou quatre autres.

Je t'embrasse.

Alphonse Karr.

P. S. — Je viens de faire le tour de mon jardin, et, sans plus de recherche, voici les végétaux de serre que je viens d'y voir en plein air : tous les Géraniums zonale et quelques Pélargoniums, Kennedia, Tacsonia, une quarantaine d'Acacias et de Mimosas, une douzaine de Palmiers, le Globba nutans et le Volkameria, tous deux, à tort, désignés dans les livres comme de serre chaude; Bougainvillea, Hoya carnosa, Héliotrope, Phaseolus Caracalla, les Tecoma capensis, jasminifolia, et plusieurs autres; vingt Oleander (lauriers-roses); quinze variétés de Bambous; les Wigandia, Eucalyptus, Ferdinanda eminens, Grevillea robusta, Canne à sucre, Balisiers, Phormium tenax, Ficus elastica, Ficus repens, Aralia papyrifera, Cyperus pungens, Cyperus papyrus, Datura arborea, Datura arb. à fleurs doubles. Datura bicolor, orange, Bocconia frutescens, Begonia, Abutilon, Ipomœa Learii, Latania, Dracæna, Fougère en arbre (Balantium) — (un magnifique individu chez le comte Lamargaria), Chorozema, vingt variétés de Salvia, Tacsonia ignea. (En plein hiver, j'eus l'honneur, dans une promenade, d'en cueillir une branche fleurie, chez M. Gastaud, et de l'offrir à la princesse Clotilde Napoléon, fille du brave Victor-Emmanuel.) Grenadier, Troëne du Japon, Ixia, Sparaxis, Raphiolepis indica, Plumbago capensis, Verveine citronnelle, Lagerstrœmia indica, dix variétés de Passiflores, Arundo donax foliis variegatis, Arum d'Ethiopie, Caladium, Alocasia, Ilicium religiosum, dix Bruyères, Gardenia, Jasmins d'Espagne, de Toscane, d'Arabie, des Açores, Jonquille, etc., Cinéraires, Linum trigynum, Gorteria, Habrotammus, Cestrum aurantiacum, Iochroma, Polygala, Poinciana Gillesii, Mandevillea suaveolens, Agave, Ospidistra elatior, etc., etc.

A. K.

LE GÉNÉRAL STUART.

(SOUVENIRS D'UN TÉMOIN OCULAIRE.)

Stuart, le général américain qui vient de tomber dernièrement dans les champs de la péninsule, était âgé d'environ quarante ans. Sorti de l'école militaire de West-Point en 1846, il était capitaine de cavalerie alors qu'éclata la révolte. On le trouvait peu après dans les rangs confédérés, commandant un régiment de cavalerie. La hardiesse et l'intelligence qu'il déploya dans les diverses missions qui lui furent confiées ne tardèrent pas à lui faire obtenir le grade de brigadier général. C'est dans cette dernière position qu'il fut si souvent la providence des confédérés, alors qu'ils étaient dénués de tout. Il prenait quelques centaines de cavaliers, passait sur le derrière des fédéraux, tombait sur leurs magasins d'approvisionnements avant même que l'on eût connaissance de son mouvement, et frappait l'impôt nécessaire pour procurer à l'armée du Sud des vivres dont elle avait besoin.

Le général Stuart n'était jamais si heureux que quand il trouvait l'occasion de jouer ce qu'il nommait *une niche* aux fédéraux. En voici un petit échantillon qui dépeindra bien le caractère de l'homme.

Le 28 octobre 1862, un mois environ après la bataille d'Antretam, le général Mac-Clellan, qui commandait l'armée du Potomac, ordonna une reconnaissance dans la direction de Martinsbury, où devait s'appuyer l'extrême gauche des confédérés.

Sous les ordres du général Pleasunton, une colonne forte de deux mille cavaliers, appuyés de deux batteries d'artillerie, se mit en marche vers la pointe du jour. La nuit était tombée depuis longtemps, et l'on marchait encore.

Vers dix heures, on atteignit enfin un point qui n'était qu'à un ou deux milles de Martinsbury : je dis un ou deux milles parce qu'à ce moment même le général et celui qui écrit ces lignes, son chef d'état-major, avaient une discussion assez vive au sujet de la distance : le premier voulait être à White-House, qui est, en effet, à un mille de Martinsbury, l'autre prétendait être à Blue-Farm (la ferme bleue) à un mille plus en arrière.

Cette maison dont la dénomination avait fait naître la discussion était indiquée par une petite lumière qui brillait à quatre cents mètres sur la gauche; cependant, il était important de savoir à quoi s'en tenir. Consulter la carte n'était pas possible; l'obscurité était complète et il tombait des torrents de pluie.

D'un commun accord, le général et son chef d'état-major se dirigèrent vers la lumière : quelques minutes après, les deux officiers pénétraient dans une cour précédant l'habitation.

Dans cette cour était un cheval qui, autant que l'obscurité pouvait permettre de le juger, devait être de noble race. Sellé à l'anglaise, il portait une paire de fontes dans lesquelles reposaient deux revolvers.

— Bonne trouvaille! dit le général après en avoir passé l'inspection : je l'essayerai plus tard, en nous remettant en marche.

C'était le huitième cheval qu'il essayait ainsi depuis dix jours.

— Superbes Lefaulcheux! ajouta l'aide de camp qui, ayant fait jouer les batteries des revolvers qu'il avait enlevés des fontes, les passait à sa ceinture.

— Que faites-vous donc là? s'écria le général, croyant qu'on conspirait contre une partie de sa facile razzia.

— Rien que de très-naturel, et vous allez le comprendre; ne devons-nous pas entrer dans cette maison pour y consulter la carte?

— Sans doute, après?

— Après! général! eh bien! après, vous comptez prendre le cheval.... ceci est parfait, s'il y est encore : mais s'il n'y était plus?

Le général haussa légèrement les épaules et entra dans la maison.

Il ne s'y trouvait qu'un enfant, un petit nain à la figure maligne et intelligente qui, pour témoigner sa reconnaissance à ceux qui combattaient en vue de son indépendance, ne trouva rien de mieux que de se jeter dans les jambes du général dont il voulait à toutes forces baiser les pieds ou plutôt les bottes.

Ce dernier poussa un juron énergique, se dépétra aussi vivement qu'il put, prit l'enfant par les oreilles, le poussa au dehors et referma la porte.

Il y avait déjà quelques instants qu'établis dans l'unique salle du rez-de-chaussée, les deux officiers se livraient à l'étude de la carte quand un léger craquement se fit entendre au-dessus d'eux.

L'aide de camp, sans dire un mot, mit la main sur le bras de son chef, lui faisant signe d'écouter.

— C'est un rat, dit ce dernier, en accompagnant ces paroles d'un fol éclat de rire.

— *All right* (très-bien), répondit l'officier d'état-major.

Quelques minutes après, nouveau bruit : ce n'était plus un simple grattement; il devait avoir été occasionné par la chute d'un corps lourd.

Cette fois, le général fit un bond, et saisissant le bras de son aide de camp :

— Avez-vous entendu, monsieur?

— Parfaitement, général, mais qu'importe? ce sont des rats, répondit ce dernier d'une voix moqueuse.

Puis, réfléchissant que ce n'était pas le moment de plaisanter davantage, il saisit la lumière, gravit l'échelle servant de communication avec l'étage supérieur, souleva la trappe qui le fermait, et y pénétra.

Un baril renversé et qui oscillait encore, une chandelle fumante renversée sur le plancher, une fenêtre ouverte, ne permettaient pas le moindre doute; quelqu'un venait de quitter cette pièce; ce quelqu'un devait avoir entendu la conversation des deux officiers; il devait être renseigné sur leur plan de campagne. Dans un coin, et semblant y avoir été jeté avec précipitation, gisait un uniforme complet d'officier confédéré. L'aide de camp courut à la fenêtre, se pencha en dehors et s'efforça de percer l'obscurité.

Tout à coup, un objet siffla à ses oreilles, pénétra dans l'intérieur, et vint s'abattre aux pieds du général.

Ce dernier se baissa vivement, et ramassa une pierre autour de laquelle était roulé un papier. Ce papier ne contenait que ces mots :

Le général Stuart présente ses compliments au général Pleasanton, et se propose de lui souhaiter le bonsoir.

Descendre l'échelle quatre à quatre, s'élancer hors de la maison, traverser la cour en courant, sans s'inquiéter davantage du cheval qui n'y était plus, et se diriger d'une allure rapide vers le bivac, fut pour le général fédéral l'affaire d'un instant.

L'aide de camp, qui n'avait pas encore connaissance du contenu de la missive, s'efforçait de suivre son chef, tout en se demandant si ce dernier n'était pas devenu fou.

Avant d'entrer dans le bois où était établi le bivac, il fallait traverser un sentier; comme le général allait s'y engager, un cavalier se dressa devant lui. Enveloppé d'un large manteau, et tel qu'en portent la plupart des officiers supérieurs de l'armée du Nord, le nouveau venu souleva légèrement son képy en accompagnant ces mouvements des paroles suivantes :

— Mille excuses, si l'obscurité me trompe. N'est-ce pas au général Pleasanton que j'ai l'honneur de parler?

— Tel est en effet mon nom, répondit ce dernier; mais vous, monsieur, qui semblez si bien me connaître et que je ne remets pas, qui êtes-vous?

— Votre très-humble serviteur d'abord, général! et puis aussi le colonel commandant le 4e régiment de Pensylvanie du sixième corps d'armée.

Le colonel s'arrêta quelques secondes après avoir prononcé ces paroles, puis il continua :

— Le général Porter ayant appris que la colonne de Stuart comprend quelques détachements d'infanterie, m'a donné l'ordre de vous rejoindre et de mettre mon régiment à votre disposition : et tenez! ajouta le cavalier en indiquant dans le lointain des feux qui commençaient à briller : Voilà mon bivac! général!

Ayant achevé ces mots, le colonel tira un porte-cigares, l'ouvrit, et le tendant aux deux officiers :

— Un cigare! gentlemens! je vous les donne pour de vrais havanes.

Le général déclina cette offre; mais l'aide de camp, qui depuis quelques jours n'en avait fumé qu'en rêve, ne se fit nullement prier.

Le cavalier en prit aussi un et sortit une boîte d'allumettes. En ayant enflammé deux, il en présenta une à l'aide de camp, et se mit en devoir de se servir de l'autre.

Le général, absorbé dans ses pensées par tout ce qui venait de se passer, regardait fixement la terre; mais cette inattention ne faisait point, paraît-il, le compte du colonel qui, tout en allumant son cigare et s'adressant à lui :

— Sur ma parole, général, vous avez eu tort de me refuser; ils sont exquis.

Le général leva la tête, considéra un instant l'inconnu dont le visage était éclairé, poussa un cri d'étonnement et lança la main en avant, pour saisir la bride de sa monture. Ses doigts se renfermèrent dans le vide, car faisant volter son cheval, et le piquant de l'éperon, le cavalier s'éloigna non sans lancer un *good-night* (bonne nuit).

— Tirez! mais tirez donc, monsieur! s'écria le général en s'adressant à l'aide de camp. C'est Stuart! je vous dis que c'est Stuart!

— Allons donc! répondit froidement ce dernier, vous n'y pensez pas, général, on n'assassine pas un homme comme celui-là.

Un *think you!* (merci) *sir!* dont les derniers sons parvinrent jusqu'aux oreilles de l'officier d'état-major, fut l'expression de la reconnaissance du général confédéré pour ces dernières paroles.

Les feux du bivac du colonel d'infanterie n'étaient autres que ceux de Stuart, qui donna la chasse à la colonne fédérale jusque sur les bords du Potomac.

DE LA MOTTE,
ex-chef d'état-major,
et aide de camp du général Mac-Clellan.

PARIS LA NUIT.

Paris la nuit! quel immense sujet! quel prodigieux panorama! La collaboration de Lesage, de Balzac et de Gavarni pourrait à peine l'embrasser, même quand le diable boîteux, du bout de sa béquille, soulèverait les toits et rendrait les murailles transparentes.

La journée va finir. Le soleil descend à l'horizon dans les braises du soir, et du haut d'une des collines qui l'entourent, la ville géante, assombrie déjà, s'étale avec la proportion et la majesté d'un océan. Des fumées y flottent comme des écumes, et de loin en loin, au-dessus des combles, les églises, les palais, les monuments se dressent, semblables à de noirs écueils, qu'assiége éternellement une tempête de vagues immobiles. C'est un moment solennel et sublime. L'ombre donne à cette grandeur un aspect d'infini. Les Babel, les Babylone, les Tyr, les Rome sont dépassées. L'imagination de Martynn dans ses rêves les plus effrénés, n'atteint pas à cette énormité d'effet.

Bientôt quelques étoiles scintillent au ciel, et

comme dans un lac sombre qui les répètent, des points lumineux s'allument dans la ville obscure. Ils se propagent, se multiplient, deviennent plus nombreux que les astres, une brume rougeâtre se condense et forme un dais enflammé à la cité colossale. Après le moment de répit du crépuscule, l'activité nocturne commence. Les voitures étoilées de lanternes filent, se croisent, et roulent avec un fracas de tonnerre, comme si elles passaient sur le pont d'airain de Capanie. Les piétons se hâtent, chacun se rue vers son œuvre, son amour ou son plaisir. Des boutiques tombent, sur les trottoirs, des éblouissements de gaz. Aux façades des maisons, les fenêtres flamboient, teintées par les rideaux de nuances diverses. Ici ce sont les girandoles d'un bal; là, plus douce et plus intime, la lampe d'une soirée de famille. A cet étage, la lueur pâle d'une veilleuse de malade, et là haut dans la mansarde, comme une petite étoile prise entre les toits, l'avare lumignon qui éclaire le travail de la pauvre ouvrière ou du poëte.

Que d'étages de drames! que de comédies superposées dans ces ruches aux innombrables alvéoles où bourdonnent des abeilles humaines! que de romans invraisemblables comme la vérité! que d'intrigues, que de passions, que de haines, que d'amours, que de vertus, que de vices! Toutes les antithèses sont possibles à Paris. Un mince plancher sépare l'ange du monstre, l'honnête homme du fripon; vous avez sans le savoir les pieds sur la tête d'un imbécile ou d'un génie, et l'innocence, en descendant l'escalier, coudoie la corruption.

Le jour, tous sont plus ou moins retenus par une occupation, un devoir, la chasse à l'argent, la quête du pain quotidien, les démarches auprès d'un patron, la bourse, un labeur de tête ou de main; l'oisif même a son sillon d'habitudes à parcourir, et puis au soleil les plus effrontés gardent encore une pudeur. Mais, la nuit, les natures les plus libres se laissent aller à leurs instincts; toute vergogne disparaît, comme si l'ombre mettait un masque et un domino. Le sabbat commence, et, comme dans la montée du Broken, cela grouille, cela rampe, cela volette, cela grogne, cela siffle, cela brille et cela pue.

La foule s'engouffre dans les théâtres béants et les coupés déposent les toilettes tapageuses au bas de l'escalier des cabinets particuliers, chez les restaurateurs en renom. Devant les cafés, s'accoudent aux petites tables, le cigare à la bouche, les buveurs de bocks et de grogs américains. Les chauves-souris de la prostitution voltigent secouant leurs ailes de soie dans des alternatives d'ombre et de lumière, étonnant de leur jovialité l'honnête femme qui passe au bras de son mari. Un à un, les habitués arrivent aux cercles où vont s'organiser, à travers un ruissellement d'or, ces interminables parties qui durent jusqu'à l'aube.

Mais ce n'est pas encore là le vrai Paris nocturne. Les théâtres ont achevé leurs représentations. Des Variétés, du Gymnase, de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, sortent des groupes de spectateurs qui quérissent des voitures, des femmes à pied en burnous, en capuchon ouaté, en mantille de dentelles, qui frissonnent à l'air frais jusqu'à l'arrivée du fiacre récalcitrant. Les piétons s'éloignent par compagnies, riant, causant de la pièce, appréciant d'un mot gaillard la beauté de l'actrice. Bientôt, l'étincelle rouge et le brouillard bleuâtre de leur cigare s'effacent dans le lointain. Le boulevard se dépeuple et devient silencieux. — Il n'y a plus de voitures que quelques remises nocturnes attelés de chevaux-fantômes qui ne marchent pas le jour, et dont les cochers somnolents comptent pour leur recette sur les attardés du plaisir.

C'était cette heure-là qu'attendaient, pour s'emparer de leur ville, les vrais Parisiens nocturnes. — Il y en avait en ce temps-là beaucoup plus qu'aujourd'hui. — En sortant de soirée ou du théâtre, on allait sur le boulevard aux environs de Tortoni ou du passage de l'Opéra, et l'on était sûr d'y rencontrer, à moins de pluie diluvienne ou de froid polaire, d'aimables péripatéticiens prêts à des conversations *de omni re scibili et quibusdam aliis*. C'étaient des gens de lettres, des diplomates, des peintres, des musiciens, des médecins, des viveurs, des hommes du meilleur monde, à qui répugnait l'idée bourgeoise d'aller se mettre au lit lorsqu'ils avaient encore tant de théories à développer, tant de paradoxes à soutenir, tant d'anecdotes à raconter et de bons mots non dépensés à tirer en feu d'artifice.

Parfois l'entretien s'échauffait; on s'éloignait du boulevard et l'on finissait par se trouver à l'autre bout de la ville, dans des quartiers et des rues impossibles qu'encombraient les charrettes de maraîchers apportant à cet énorme Gargantua qu'on nomme Paris, sa ration de victuailles. Une discussion sur le beau idéal vous menait chez Paul Niquet ou vers quelque cabaret aux portes toujours ouvertes, comme celles du café Florian à Venise, où s'improvisait un léger souper d'huîtres et de poisson. Il fallait cependant bien rentrer au logis. L'aube, précédée d'essaims de balayeuses, répandait sa lueur rose et bleue sur les rues désertes, éteignant les derniers réverbères, et sa fraîche haleine vous donnait du ton et vous faisait oublier les fatigues de ces nuits déambulatoires! C'était charmant! On rentrait au petit jour, comme les chiffonniers, ces Diogènes qui ne sont plus assez naïfs pour chercher un homme avec

leur lanterne ; eux, leur hotte pleine de chiffons; nous, notre cervelle pleine d'idées.

Ces mœurs, vraies il y a une vingtaine d'années, n'existent plus pour ainsi dire. Paris se couche maintenant d'assez bonne heure, il soupe rarement, et se promène peu à la lueur des étoiles. Ses nuits sont paisibles; le gaz n'y laisse pas d'ombre, et ses immenses et magnifiques rues rectilignes effrayent par leur longueur la flânerie nocturne. Les sergents de ville seuls s'y promènent, et les voleurs qui veulent savoir l'heure qu'il est sont forcés d'avoir une montre à eux.

Théophile GAUTIER.

LE GROS MONSIEUR.

(Nouvelle anglaise.)

Le temps était triste et sombre, ce qui arrive souvent dans la vieille et joyeuse Angleterre. Je souffrais d'un légère indisposition et me voyais contraint de garder la chambre. Garder la chambre n'a en soi rien de bien réjouissant; mais quand cette chambre est une chambre d'auberge, et quand cette auberge est située dans une petite ville d'Angleterre, cela prend toutes les proportions d'une véritable calamité. Il faut avoir éprouvé soi-même un pareil malheur pour en apprécier l'étendue. Il pleuvait à torrents. Le bruit de la pluie qui fouettait avec violence contre les volets se mariait peu agréablement avec le son mélancolique des cloches qui conviaient, car c'était un dimanche, les habitants de la petite ville à se rendre à l'église où devait prêcher leur éloquent pasteur. Triste et ennuyé, je me dirigeai vers la fenêtre à la recherche de quelque chose qui pût me distraire; mais il semblait qu'aucune distraction ne pouvait parvenir jusqu'à moi. Les fenêtres de ma chambre avaient vue sur des toits couverts de tuile et sur des tuyaux de cheminées; celles de mon cabinet de toilette regardaient en plein la cour de l'auberge. Est-il chose plus faite pour dégoûter de ce bas monde que la vue d'une cour d'auberge un jour de pluie!

Le sol était couvert de paille mouillée.

Dans un coin de la cour, une flaque d'eau; dans l'autre, une charrette; sous la charrette, quelques pauvres diables à moitié submergés; dessus, un malheureux coq à l'air piteux. Près de là, une vache : elle semblait résignée; à côté, un cheval : son attitude était stoïque. Un chien, son voisin, n'envisageait pas la situation avec la même égalité d'humeur; il poussait de sourds grognements assez semblables à ceux qui, dans un meeting, accueillent un orateur impopulaire.

Mais pourquoi faut-il que ce qui pour les uns est malheur, pour les autres soit bonheur? Dans un autre bout de la cour, une troupe de joyeux canards barbotaient dans l'eau et profitaient fort de la pluie. La félicité empreinte dans tous les mouvements de ces innocents volatiles me devint à charge, et je résolus de me soustraire à la vue d'un bonheur que je ne pouvais partager, et qu'en conséquence je trouvais égoïste.

J'avais presque le spleen. Ma chambre me devint insupportable; je la quittai et descendis au salon des voyageurs. Ouverte à tout venant, cette pièce est d'ordinaire le lieu de réunion de ces aimables industriels, à la causerie fine et légère, à l'esprit entreprenant et aventureux, qui, véritables chevaliers errants, consentent cependant à ne porter que la modeste dénomination de commis voyageurs.

Ce sont, à ma connaissance, les seuls successeurs, au moins pour le moment présent, des paladins de l'ancien temps. La vie qu'ils mènent n'est-elle pas tout aussi errante, tout aussi aventureuse? Seulement, ils ont changé la lance en un fouet de voiture, le bouclier en une carte d'échantillon, et la cotte de mailles en un paletot. Au lieu de proclamer par monts et par vaux les charmes incomparables d'une beauté sans pareille, ils parcourent le monde en étendant la réputation et le commerce de quelque riche marchand. Toujours prêts à conclure un marché, ils négocient et ne se battent pas. Toutefois, ils n'ignorent pas encore complétement cet art que pratiquait déjà le vaillant Achille au siége de Troie : ils savent se couvrir des dépouilles de leurs adversaires.

C'est parmi ces dignes gens que j'espérais trouver quelqu'un avec qui je pusse lier conversation. Hélas! là encore un nouveau désappointement m'attendait. Cependant ils étaient trois; mais l'un finissait son déjeuner, il s'en prenait à son pain et à son beurre, et grondait le garçon.

Le deuxième boutonnait une paire de guêtres et pestait après John qui n'avait pas bien nettoyé ses souliers; le troisième battait le tambour sur les vitres et regardait la pluie tomber. Tous trois ils semblaient affectés par le temps, et tous trois ils sortirent les uns après les autres sans échanger une seule parole.

Je me mis alors à la fenêtre, et je vis les dames de la ville se diriger vers l'église. Leurs jupons étaient courts, mais leurs pieds auraient pu, comme celui de Charlemagne, servir de mesure de longueur. Les cloches cessèrent de sonner; les rues devinrent silencieuses. Je m'amusai alors à contempler les demoiselles du boutiquier d'en face qui, se voyant confinées chez elles, de crainte de salir leurs belles toi-

lettes du dimanche, faisaient voir leurs charmes à la fenêtre afin de fasciner les regards des hôtes passagers de l'auberge. Mais une mère vigilante et aux dents longues se montra tout à coup et fit rentrer les jeunes « miss » dans l'intérieur de l'appartement. L'une d'elles me lança un regard plein de feu; mais il pleuvait tant qu'en arrivant à moi le feu était atteint.

Que faire pour passer toute la sainte journée? J'étais plus triste qu'un auteur qui a vu sa pièce refusée, plus solitaire qu'un ermite du désert.

Il y avait sur la table des journaux : ils sentaient la bière et le tabac; d'ailleurs, je les avais déjà lus une demi-douzaine de fois. Il y avait aussi des brochures. Honnêtes filles qui n'avaient jamais fait parler d'elles!

Je pris le registre des voyageurs. Pas un nom qui me rappelât un souvenir. Les Jackson, les Johnson, les Jamson, les Nixson et tous les *son* de la terre s'étaient donné rendez-vous là.

Le temps s'assombrissait de plus en plus; des nuages lourds et pleins d'eau s'amoncelaient sans cesse, et la pluie tombait, tombait toujours. C'était un bruit continu, monotone, lugubre. Toutes les heures, un omnibus entrait dans la cour et faisait sortir de leur retraite une foule de vagabonds et de chiens errants. L'hôtelier, aux cheveux couleur de carotte, se montrait alors escorté de cet indescriptible animal que l'on appelait John, et d'une fille de cuisine encore plus boudeuse que le temps. L'omnibus repartait; alors vagabonds, chiens errants, hôtelier, John, fille de cuisine, tout rentrait dans sa tanière; la rue redevenait silencieuse, et la pluie continuait à tomber.

En somme, il n'y avait aucune chance de voir le temps s'éclaircir. Le baromètre marquait grande pluie, et le chat de mon hôtesse se débarbouillait en se tenant près du feu, ce qui, assure-t on, est un fort mauvais présage. Une idée lumineuse me vint subitement : je resolus de consulter l'almanach. Je l'ouvris, et je lus cette terrible prédiction, inscrite depuis le haut de la page jusqu'en bas :

« Attendez-vous à de la pluie pour cette époque de l'année. »

Cet arrêt me sembla sans appel; mon désespoir fut immense. O Dante! comme les damnés de ton poëme, il me fallait abandonner toute espérance!

Tout à coup une sonnette est violemment agitée. Qu'allait-il se passer? Je prête une oreille attentive et j'entends distinctement ces paroles prononcées par l'indescriptible John :

— Le gros monsieur du numéro 13 demande son déjeuner : thé, pain, beurre, jambon et œufs frais.

Dans une situation comme la mienne, chaque incident acquiert de l'importance; aussi à cette nouvelle, annoncée par le garçon, je ne pus me défendre d'une soudaine et violente curiosité. Le voyageur d'en haut eût-il été annoncé sous le nom de M. Jackson ou de M. Smith, ou même sous la dénomination de « monsieur du numéro 13 », mon imagination serait probablement restée en repos; mais « le gros monsieur »! cette dénomination avait quelque chose de si pittoresque qui décrivait et personnifiait si bien l'individu! Ainsi, il était gros, ou autrement dit, plein d'embonpoint. Ce devait donc être un personnage déjà avancé en âge, puisque certaines gens élargissent en vieillissant. Le déjeuner pris tard et dans la chambre indiquait un homme qui prend ses aises; probablement un bon vieux monsieur, bien gros et bien rouge.

La sonnette s'agita de nouveau. Le gros monsieur s'impatientait de ce qu'on ne lui apportait pas son déjeuner. C'était évidemment un homme d'importance, occupant un certain rang dans le monde, habitué à être promptement servi.

— A coup sûr, me disais-je en moi-même, c'est quelque alderman de Londres, peut-être même un membre du parlement.

On lui porta son déjeuner. Il y eut alors un court intervalle de calme, le gros monsieur était en train de faire son thé. Mais un violent coup de sonnette, suivi d'un second, puis d'un troisième, puis d'une infinité d'autres, retentit dans les airs.

— Dieu me pardonne! m'écriai-je, est-il colère, ce gros monsieur!

Le garçon descendit en toute hâte de la chambre du gros monsieur disant : « Que le thé n'était pas assez fort, mais qu'en revanche le beurre l'était trop. Les œufs étaient mal cuits, et le pain ne l'était pas du tout. » Que sais-je enfin, le gros monsieur trouvait à redire à tout. Évidemment, il était fort recherché dans sa nourriture, et appartenait à cette classe d'hommes qui, tout en mangeant, grognent sans cesse et sont la terreur de tous les aubergistes et hôteliers.

L'hôtesse fit alors irruption. C'était une femme coquette et piquante, un peu grondeuse et fort nerveuse, en résumé assez jolie. Elle tança vertement ses domestiques. « Si le gros monsieur n'était pas content, c'était de leur faute; leur négligence était impardonnable. »

Ces courtes observations de l'hôtesse me prouvèrent clairement que je ne m'étais pas trompé et que le gros monsieur devait évidemment être un homme d'importance, ayant le droit de faire du bruit dans une auberge et d'y causer du dérangement. On lui porta d'autres œufs, d'autre jambon, d'autre pain et d'autre beurre. Ce dernier envoi fut mieux reçu que le premier... Je n'entendis plus rien.



Mais à peine avais-je recommencé mes pérégrinations en long et en large autour de la salle, que j'entendis la sonnette retentir. Le gros monsieur demandait le *Times*. — C'était donc un whig. Peut-être un radical, ajoutai-je immédiatement en moi-même. Le verbe est haut, le commandement dur.... Il n'y a que les libéraux pour s'exprimer avec une pareille netteté de sentiment. Qui sait? Si c'était l'illustre, le célèbre, le fameux M. Pylade? Mais il n'est pas très-gros. Ma foi, depuis quelque temps, il y a eu dans la vieille Albion tant de lunchs, dîners, déjeuners, soupers et banquets, qu'il a dû en prendre sa part et engraisser un peu. Ma curiosité, je l'avoue, était singulièrement éveillée. Je demandai au garçon quel était ce gros monsieur qui mettait tout sens dessus dessous. Je ne pus obtenir aucune réponse satisfaisante. Il me sembla même que personne ne savait son nom. C'était le Gros monsieur. Cette façon de désigner un voyageur et de le décrire en même temps suffisait au garçon. Pourquoi ne pas me déclarer satisfait; le garçon l'était; je finis par faire comme lui.

Et il pleuvait, et il pleuvait, et il pleuvait toujours. La pluie était incessante, battante, impitoyable. Impossible de mettre les pieds dehors; et dans l'intérieur, ni occupation ni plaisir. Dans quelles réflexions allais-je me replonger? Dieu seul le sait, quand j'entendis marcher au-dessus de moi. Le bruit semblait venir de la chambre du gros monsieur. La pesanteur des pas montrait clairement que c'était un homme fort gros, et le craquement des semelles que c'était un vieillard. Je ne sais pourquoi, mais je m'imaginai alors que ce devait être quelque « clergyman » aux habitudes bien réglées, jouissant de bons et gras bénéfices, et discourant volontiers, en se promenant en long et en large, sur « l'idolâtrie papiste », et l'ivrognerie des Irlandais qui préfèrent le « gin » à la Bible.

Je me décidai à remonter dans ma chambre. A peine y étais-je depuis quelque instants, que des cris se firent entendre de la chambre voisine. Une porte s'ouvrit et se ferma violemment; une femme de chambre, que j'avais déjà remarquée à cause de son gros minois bien réjoui, descendit l'escalier dans un état de violente agitation. Le gros monsieur l'avait traitée avec la dernière grossièreté. Et mes conjectures de s'en aller au diable.

Ce personnage inconnu ne pouvait être un vieux monsieur, car les vieux messieurs n'ont pas coutume de crier si fort après les femmes de chambre; ce ne pouvait être non plus un jeune homme, car les jeunes gens excitent rarement une telle indignation parmi cette classe intéressante de la société. Ce devait donc être un homme d'un âge moyen, probablement fort laid, autrement cette fille n'eût pas pris la chose d'une façon si tragique.

J'étais dans un cruel embarras; je crus un instant que j'allais en sortir, car j'entendis la voix clapissante de mon hôtesse résonner dans l'escalier. Quelle hôtesse et quelle voix! L'hôtesse avait la figure en feu, le regard flamboyant, les mains sur les hanches et le bonnet sur les épaules, et la voix disait :

— Non, non, cela ne se passera pas ainsi, jamais je ne tolérerai de pareilles choses. Quand mes bonnes font leur ouvrage, je ne veux pas qu'on les traite ainsi; non, je ne le veux pas!

Je jugeai prudent de m'enfermer dans ma chambre, en mettant toutefois l'œil à la serrure. Mon hôtesse marcha intrépidement à la citadelle de l'ennemi, y entra comme un ouragant et ferma la porte derrière elle.

Pendant quelques instants, elle parla sur un ton très-animé; puis tout se calma peu à peu; puis de joyeux éclats de rire parvinrent jusqu'à moi; puis on n'entendit plus rien.

O vieux Socrate! tu avais raison : « Après la pluie, le beau temps. »

Au bout de quelques instants, mon hôtesse sortit de la chambre du gros monsieur. Elle souriait et rajustait son bonnet.

Lorsqu'elle fut descendue, j'entendis l'aubergiste lui demander ce qui s'était passé en haut :

— Rien, absolument rien, répondit-elle; mais la bonne est une sotte.

Mon embarras s'accrut alors singulièrement. Quel était donc cet étonnant personnage qui mettait en colère une bonne qui semblait avoir un si excellent caractère, et qui apaisait une maîtresse qui semblait en avoir un si mauvais? Il ne pouvait donc être ni si vieux, ni si laid, ni si maussade que je l'avais cru. Il me fallait donc recommencer son portrait et le peindre tout autrement.

Fernand LABOUR.

(La suite au prochain numéro.)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de Mme Amélie, succr de Mme Delatour r. Mtre St Augustin 47 _ Modes d'Alexandrine r. d'Antin 14.
Fleurs de Perrot Petit et Cie r. Mtre St Augustin 20 _ Tarlatanes pour robes du Comptoir des Indes, Bd de Sébastopol 129.
Dentelles de G. Violard, r. de Choiseul 3 _ Sous-jupes acier E. Creusy, r. Montmartre 133.
Parfums de Legrand fourr des Cours de France d'Allemagne et d'Italie, r. St Honoré 207.

Entered at Stationer's Hall   LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine 248. Strand, W.C.   MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña



Lamoureux Imp.r Lacepede. 38, Paris

Ad. Goubaud Ed. à Paris

752 bis

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Coiffures et Lingerie A la Balayeuse, Place Vendôme, 4.

Fleurs de la M.on Herpin Leroy A la belle Mariée, r. Montmartre, 130.

Entered at Stationer's Hall

LONDON, S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C.

MADRID El Correo de la Moda, P.ª de la Peña

LE
MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

La fin d'août ne nous fournit aucune nouveauté bien saillante dans les ajustements. Pour satisfaire aux commandes qui arrivent des différentes contrées, séjour actuel du monde élégant, on recompose des toilettes toujours charmantes de fraîcheur et illustrées de mille différentes manières. Mais quant à ce qu'on nomme des modèles nouveaux, il faut attendre la fin du mois prochain, pour décrire les premiers spécimens.

Ceci ne nous empêchera pas de donner quelques jolies descriptions.

Madame *Amélie*, successeur de madame *Delatour*, 47, rue Neuve-Saint-Augustin, a fait un assez grand nombre de toilettes distinguées, qui méritent d'être citées dans nos colonnes.

Voici une robe de foulard Schang-haï, nuance paille, avec son paletot pareil; elle est ornée par des rangs de large soutache tressée, posés en arabesques capricieuses, il y a cinq rangs tous de nuances différentes, noir, marron, feutre gris, foncé et ponceau, le plus clair se trouve au milieu. Le paletot est demi-ajusté. Les manches sont à coude. Tout le costume est décoré de même.

Une autre toilette est de taffetas lilas de Perse, la jupe est ornée dans le bas d'un volant à gros plis. Le corsage est uni, à taille ronde, avec ceinture à gros grains et boucle scapin en acier. Les manches à coude sont garnies de volants plissés.

Pour aller avec cette robe, madame *Amélie* a fait un mantelet ajusté de dentelle Chantilly noire, entourée de haut volant et manches simulées de volant de dentelle.

Voici une toilette de bal, qui nous a plu infiniment; elle est composée ainsi :

Jupe de taffetas blanc, festonnée au bord de grenadine ponceau; deux jupes de tarlatane, bouton d'or, superposées par gradation et relevées, chacune à son tour, par des tirettes de guirlandes de fleurs de marguerites blanches et pavots ponceaux.

Corsage de taffetas blanc, recouvert de dentelle noire, la dentelle redescend pour former basquine et ceinture, une guirlande de fleurs assorties accompagne le tour du corsage et compose des épaulettes sur les manches qui sont de dentelle noire, à volant à moitié du bras. Coiffure assortie avec papillons de diamants.

La disette s'est fait sentir pour les chapeaux plus encore que pour les robes. Il ne se fait guère en ce moment que des chapeaux ronds, et quelques chapeaux fermés de crêpe ou tulle. Nous craindrions de nous répéter en donnant leur description qui est à peu près la même que celle de nos derniers articles.

Nous aurons, dans quelques jours, des chapeaux d'automne (genre demi-saison) dont on s'occupe en ce moment dans les ateliers de madame *Caroline Coutot*, successeur de la maison *Coutot et Morizon*, 8, rue Monsigny.

Les fleurs destinées aux chapeaux et aux coiffures, sont habilement variées, les mélanges sont à l'ordre du jour.

Madame *Léontine Coudré*, fleuriste en grand renom, nous a montré des parures ravissantes. Voici trois de ses nouvelles coiffures :

La première est un pouff de narcisses, accompagné par des chaînes en anneaux de muguets, le coiffeur tourne ces anneaux dans les coques de cheveux, en laissant retomber une partie sur les côtés et sur le cou.

La seconde est en grains de sorbiers, formant des colliers; ces colliers se rattachent à un pouff de grenades et d'orchidées blanches.

La troisième est une couronne Louis XV de roses trianon, entremêlée d'herbes rubans, de brins d'herbes et de bruyère *vert lumière*, des gouttes d'eau et des insectes à ailes brillantes ajoutent à l'effet de cette composition originale.

La lingerie a déployé toutes ses ressources pour faire face aux exigences de la saison d'été. Elle a multiplié les mille fantaisies auxquelles le blanc prête tant de charme.

Casaques Figaro de piqué soutaché, ou mousseline, avec gilet assorti; pèlerine Maintenon; chemisette suisse ou alsacienne; cache-corset brodé; manche régence; bonnets matinées; canezou de toutes formes, voilà le butin que nous trouvons à profusion dans les magasins de la *Balayeuse*, 4, place Vendôme.

Madame *Franquet*, propriétaire de cette importante maison, comprend la lingerie à notre manière; c'est-à-dire qu'elle veut qu'en visitant ses cartons, une femme puisse trouver, toutes prêtes, les futilités de la lingerie, aussi bien que les objets sérieux qui font la base d'un trousseau.

Il est très-utile, en été, de pouvoir se vêtir presque complétement avec des articles de lingerie, c'est le seul

moyen d'avoir des toilettes légères, qui ne craignent ni la poussière, ni le soleil, puisqu'un coup de fer peut réparer tous les dommages.

Nous voyons à la campagne beaucoup de femmes élégantes qui portent une jupe de dessus en étoffe, et complètent leur costume par des chemisettes, vestes espagnoles blanches, châles de mousseline ou camail de lingerie, pour ne reprendre les tissus habillés qu'à l'heure où le soleil est passé, ou même les jours trop nombreux où les vêtements doivent préserver de la fraîcheur du temps.

Bien peu de robes peuvent supporter les fatigues des excursions de campagne ; il faudrait, pour ne pas abîmer sa toilette, porter des toiles de lin, et ce costume vulgaire n'est plus accepté à notre époque de luxe.

Un seul tissu sait réunir l'élégance à la solidité, c'est le foulard ; aussi son usage est général en ce moment.

Les foulards rayés des magasins du *Comptoir des Indes*, 129, boulevard de Sébastopol, feront des vêtements très-bon ton, lorsqu'on quittera la mousseline et les baréges légers. Ces rayures espacées sont établies sur des fonds neutres en demi-teintes d'un gracieux effet : en gris, feutre, Isabelle, marron, azuline, violet, grenade, avec rayure noire, on peut garnir de volant à gros plis de taffetas noir ; c'est une toilette habillée et simple à la fois, que le moindre ajustement rend très-convenable pour visite.

Nous avons vu aussi dans les nombreux assortiments du *Comptoir des Indes*, des semis de fleurettes de camaïeux sur lilas ou gris, dont nos couturières tirent un excellent parti pour des costumes de fin de saison.

Si le foulard, qui se nettoie si facilement, n'a besoin d'aucune réparation, il n'en est pas de même des autres soieries, et nous sommes très-heureux d'avoir pu renseigner nos nombreuses lectrices sur les procédés à l'aide desquels M. *Périnaud*, propriétaire de la Teinturerie européenne, 26, boulevard Poissonnière, répare toutes les avaries de la couleur.

Nous avons vu des robes teintes et moirées par cet habile industriel, et nous pouvons garantir qu'elles sont aussi jolies que le plus beau neuf.

Des robes de gaze de Chambéry, toutes faites et très-ornées, ont été teintes en nuance très-opposée à la primitive, et sont devenues tellement fraîches et jolies, qu'il était impossible de se douter de leur transformation. Ces renseignements seront bien accueillis à une époque où les robes sont si volumineuses et si coûteuses d'étoffe et d'ornements.

On fait, depuis un mois, de charmantes robes de mousseline imprimée, sur fond blanc. Les garnitures se composent de volant à gros plis, on peut faire un mantelet pareil, mais il est plus élégant de porter un châle de dentelle, ou un châle de mousseline blanche, garni de guipure. La dentelle de Yak, de laine blanche, a réussi cette année, les femmes les plus élégantes l'emploient dans leurs confections d'été.

La réputation justement méritée du savon de thridace nous engage à le rappeler, c'est du suc de laitue exprimé à froid. Ce savon est, par conséquent, très-adoucissant, il est combiné de manière à blanchir la peau et à l'assouplir. Il est très-estimé pour les bains.

Il fait partie de l'excellente parfumerie de la *Reine des Abeilles*, maison *Violet*, 317, rue Saint-Denis, où l'on trouve tous les talismans de la beauté.

La rosée des abeilles est une crème délicieuse pour rafraîchir le teint ; la pommade Duchesse, au parfum suave, est adoptée depuis longtemps par les personnes de haute distinction.

Tout le monde, aujourd'hui, emploie de la parfumerie, seulement il existe cette ligne de démarcation qui fait que les gens de goût délicat ne peuvent se servir que des articles de premier ordre et qu'une foule de gens emploient sans discernement la première parfumerie venue.

Nous ne saurions trop avertir, les femmes surtout, de la distinction qu'elles doivent faire dans les cosmétiques qu'elles emploient à leur toilette.

Le moindre des dangers qu'elles courent est de se flétrir la peau et de s'abîmer les cheveux et les dents.

Celles qui sont incrédules à nos avis n'ont qu'à lire l'excellente brochure de M. L. Claye, intitulée : *les Talismans de la beauté ;* elles comprendront ensuite toute l'importance de nos recommandations.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 753.

TOILETTE DES EAUX. — Chapeau (dit *cap*) rond de paille, garni, devant, de coques de velours noir, et, autour et sous le bord, de bandes de velours noir. Une aigrette de plumes de faisan est posée de côté. Un agrément, avec petites boules de paille, garnit les coques de velours et les bords de la passe.

Toilette en *mozambique*, à petites rayures.

Le corsage, ajusté, forme une basquine ; il est montant derrière et ouvert en cœur devant ; l'ornement de velours noir simule un revers, une épaulette et un parement.

La jupe est relevée, de chaque côté, par des traverses de velours noir. Le bas est orné en plus grand comme le corsage.

Sous-jupe de taffetas blanc garnie de biais de taffetas cerise. Demi-bottes en chevreau.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de paille avec bord de taffetas formant Marie-Stuart devant, et entouré de grelots de paille. Une aigrette de paille sort d'un chiffonné de taffetas, en bas, sur le côté. Ce chapeau n'a pour tout bavolet qu'une blonde blanche. Brides de taffetas. Le dessous est garni de blonde avec un bouillant de taffetas au milieu, formé par des coques plates couchées l'une sur l'autre.

Robe d'alpaga, ornée de ruches et de biais de taffetas et terminée par un volant de taffetas. Barettes de velours noir.

Ceinture *crispin*, de taffetas blanc, à barrettes noires, avec grande boucle d'argent ciselé.



Courrier de Paris.

Que de mères orgueilleuses! que de pères triomphants! C'est la saison où fleurissent les lauriers des enfants! On n'ira plus au bois, dans quinze jours, car tous les lauriers seront coupés! Tant pis pour les retardataires. Distribution de prix à la Sorbonne, distribution de prix dans les colléges, au Conservatoire, dans les pensions de garçons, dans les pensions de filles! Couronnes à droite, couronnes à gauche! Discours à gauche, discours à droite! Discours latins, discours français, discours dans toutes les langues! Tous les pays triomphent! Tous les départements ont leur heure de gloire et de vanité! Et l'on ne cause que de cela! Et chacun de demander à chacun : « Votre fils? — Dix fois couronné! — Votre fille? — Elle me rapporte une bibliothèque à la maison ; je vais être obligé de changer d'appartement. » — Ces diables d'enfants sont toujours une cause de dépenses! etc., etc.

Eh! qui se plaint de ces orgueils, de ces vanités, de ces triomphes, de ces exclamations! Il n'est pas de plus belles victoires que celles-là, de plus pures, de mieux méritées! Allez, enfants! Allez, mères et pères! Soyez heureux, soyez fiers! Vous avez raison! Ce sont les premiers voiles de l'avenir qui se déchirent devant la jeunesse. C'est le premier succès de la lutte; c'est l'encouragement dans la voie des efforts, de la patience, des difficultés vaincues, des obstacles surmontés! Courage! Persévérez! Rien de mieux, et le chroniqueur, lui aussi, vous applaudit des deux mains.

Deux discours, jusqu'à ce moment, ont fait grand bruit: celui du ministre de l'instruction publique à la Sorbonne; celui du maréchal Vaillant, ministre des beaux-arts, au Conservatoire. Tous les deux ont parlé comme des sages, comme des hommes d'État, comme des lettrés, comme des artistes. Tout cela a fait merveille ; et ce qui n'a pas fait moins de bruit, c'est la croix de la Légion d'honneur, accordée à M. Samson, l'illustre artiste de la Comédie-Française, ou, pour mieux dire, l'ancien artiste de la Comédie-Française, car c'est à sa retraite que M. Samson doit d'avoir été décoré. Quoi qu'il en soit, le public a vivement applaudi à cette récompense, et si le gouvernement ne voulait pas ou ne pouvait pas décorer le comédien dans M. Samson, le public a décoré à la fois l'auteur dramatique, le comédien, le professeur, l'honnête homme. — Voilà une croix bien gagnée.

Nous sommes presque encore rue Richelieu; disons donc quelques mots du brillant succès qu'a obtenu madame Victoria Lafontaine dans l'Agnès de l'*École des femmes*. Un critique, M. Gustave Bertrand, a trouvé l'expression juste, c'est depuis le jour qu'elle a joué Agnès que madame Victoria est vraiment de la maison de Molière ; auparavant elle n'était qu'une des meilleures artistes du Théâtre-Français. Et puisque j'ai rapporté un mot de M. Gustave Bertrand, je citerai toute la partie de son feuilleton, relative à la brillante et jeune comédienne, car le critique a trouvé la note juste de la situation :

« Madame Victoria, dit-il, aurait pu ne pas être de la maison de Molière, même avec beaucoup de talent et de succès, même après la délicate épreuve de son premier début : la prose fine, exquise, ambrosiaque de *Il ne faut jurer de rien* était chose nouvelle pour la jeune actrice de genre élevée au biberon de M. Scribe; mais enfin le répertoire de Musset est né d'hier et relève de l'empire de la Fantaisie; il demande du charme naturel plutôt que du style au comédien.

Si bien doué qu'on puisse être, il faut quelque chose de plus pour le classique. D'abord, chaque rôle du vieux répertoire est un type élaboré par plusieurs générations d'interprètes ; c'est un art, jusqu'à un certain point rétrospectif, qu'il faut prendre la peine d'étudier, et qu'il est téméraire de vouloir traiter en conquérant ou en fantaisiste. Lafontaine en a fait la pénible expérience lors de sa première apparition au Théâtre-Français, et ce souvenir semble le plonger maintenant dans une exagération contraire de prudence.

» Il faut aussi quelque étude pour arriver à *dire* le vers classique : il y a d'excellents comédiens de genre qui ne sauraient pas en distribuer les accents et en soutenir le ton. Madame Victoria n'eût que faiblement réussi, si elle eût débuté d'emblée dans l'*École des femmes*, comme il avait été convenu. Sa diction d'alors était faite de soupirs, de petits cris, de plaintes ingénues, de notes vagues et doucement glissées; on n'y sentait pas cette précision, cette tenue, ce dessin net et arrêté.

Elle a bien fait de mettre six mois entre Cécile et Agnès. Je ne sais si elle a reçu quelques leçons, quelques conseils au moins de l'un des éminents doctrinaires de la maison; modeste et consciencieuse comme elle est, elle a bien pu le faire; en tout cas, elle a écouté et travaillé. — Ce qui est à elle et ce qu'on ne lui a pas appris, c'est l'adorable *sincérité* de son talent. La culture n'a pas retiré à la fleur de son premier parfum, au fruit sa saveur. Comme cela renvoie loin ces petits talents artificiels que le Conservatoire nous produit à la douzaine, ces perroquets d'ingénuité dont tous les mots sont soigneusement notés par leurs professeurs!

» Pour moi, qui n'ai pas vu mademoiselle Mars et qui ai manqué l'occasion de voir mademoiselle Anaïs dans ce rôle, la nouvelle Agnès est sans rivale : j'ai même entendu dire à plusieurs dilettantes de la comédie qu'Anaïs Aubert, avec plus d'art, avait à peine tant de charme. Elle a des détails dont la grâce est irrésistible ; elle ravissait toute la salle avec de simples mots : *Mais on me tire trop!... Attendez!...* Elle a dit à faire venir les larmes aux yeux le célèbre couplet :

Il disait qu'il m'aimait d'un amour sans seconde.
Il me disait les mots les plus gentils du monde,
Des choses que jamais rien ne peut égaler,
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille, et là dedans remue
Certain je ne sais quoi dont je suis tout émue.

Je n'ai pas besoin de vous dire que le succès de madame Victoria est un des grands sujets de conversation. On ne parle pas moins de la lettre de l'Empereur au maréchal Vaillant, relative à la construction de l'Opéra et de l'Hôtel-Dieu, prescrivant de ralentir la première, pour

permettre à la seconde d'arriver tout au moins en même temps. « Cette combinaison, je le reconnais, dit l'Empereur, n'a aucun avantage pratique; mais au point de vue moral, j'attache un grand prix à ce que le monument consacré au plaisir ne s'élève pas avant l'asile de la souffrance. » Ces nobles scrupules de l'Empereur ont trouvé de l'écho dans le cœur de la population. On ne pouvait mieux penser; on ne pouvait mieux dire!

Vous avouerai-je que jamais moment fut plus critique pour le chroniqueur qui vit beaucoup plus des petits riens que des grandes choses qui ont leurs trompettes quotidiennes! Et pour avoir le droit de tenir encore pendant quelques minutes le dé de la conversation, me voilà obligé d'aller en Allemagne pour vous en rapporter quelque chose de curieux, une quarantaine de lignes sur la cave municipale de Brême. Cela en vaut la peine, allez! Cette cave est la plus célèbre du monde entier. Une de ses sections est appelée la Rose, à cause du bas-relief en bronze qui représente des roses, et elle contient le fameux *Rosenwein*, qui a maintenant deux siècles et demi d'âge. On y a placé en 1624 six grandes pièces de vin du Rhin de Johannisberg et autant de Hockeimer. Dans les caves adjacentes sont douze grands tonneaux portant les noms des douze apôtres et contenant des vins non moins précieux quoiqu'un peu moins âgés de quelques années.

Le vin portant le nom Judas est estimé le meilleur, les autres compartiments sont occupés par des vins de crûs successifs. Au fur et à mesure que quelques bouteilles de Rosenwein sont tirées, les pièces sont complétées avec le vin des Apôtres qui reçoit du crû suivant, et ainsi de suite; en sorte que les tonneaux sont toujours pleins.

Une seule bouteille de Rosenwein représente maintenant une valeur immense. Une pièce de ce vin contenant 1000 bouteilles coûtait, en 1624, 1200 francs; en calculant cette somme avec les intérêts composés, y compris les frais de cave, une bouteille ne reviendrait pas à moins de 10 895 232 francs et un verre ou huitième partie d'une bouteille à peu près à 1 361 904 francs. Le rosenwein et le vin des Apôtres ne sont jamais vendus qu'aux citoyens de Brême.

Les bourgmestres seuls ont le droit d'en tirer quelques bouteilles pour offrir en don aux souverains. Un citoyen de Brême peut, en cas de maladie sérieuse, en obtenir une bouteille au prix de 20 francs, en présentant un certificat du docteur et l'autorisation du conseil municipal. Un habitant pauvre de Brême peut en obtenir une bouteille *gratis* en remplissant certaines formalités. Un citoyen a aussi le droit d'en demander une bouteille, s'il reçoit chez lui quelque personnage célèbre. Une bouteille de rosenwein était envoyée tous les ans à Gœthe, le jour de sa fête.

Toutes les municipalités ne traitent pas aussi bien les poëtes.

X. Eyma.

DE PARIS A CONSTANTINOPLE.

La Compagnie des chemins de fer de l'Est a organisé depuis quelques années un service à grande vitesse entre Paris, Munich, Vienne, les escales du bas Danube, Odessa et Constantinople. Le prix du trajet en 1re et en 2e classe vient d'être considérablement abaissé.

On peut donc, à peu de frais et dans un délai de cinq jours et demi, visiter Stuttgard, Munich, Salzbourg et Vienne, descendre le Danube de Bazias à la mer Noire, et, après une courte traversée sur cette mer, arriver à Constantinople, une des villes du monde qui sollicitent le plus la curiosité du voyageur.

Que de sites, de tableaux, de souvenirs enfermés dans ces quelques lignes, et qu'il faut savoir gré aux chemins de fer de nous permettre de les admirer et de les évoquer, en combinant la rapidité et le bas prix!

VARIÉTÉS.

LES DENTELLES DE FRANCE.

LA FLANDRE ET LE VELAY.

II.

Longtemps on fabriqua des dentelles en fils de laine. A la cour d'Edouard III, roi d'Angleterre, la reine, la princesse et les grandes dames se parèrent ainsi, et c'était déjà un grand luxe à une époque où la lingerie fine était un superflu que les lois somptuaires devaient attaquer même plus tard. Elles étaient de laine, les bordures de dentelle qui ornaient quelques étendards flamands lors des guerres contre Philippe le Bel, et certaines chroniques du Nord rappellent ce détail à propos de la bataille et de la prise de Cassel le 23 août 1328. En Flandre, les villageoises et les châtelaines travaillaient volontiers à ce tissu léger, et les traditions du bon goût et du fini s'y fondèrent si bien, que ce pays se trouva prêt à fabriquer la dentelle en fil de lin, en coton supérieur et surtout le *point de soie*, dès que celle-ci entra résolûment dans le commerce européen par suite du progrès des établissements créés à Tours par Louis XI en 1470.

Nous devons ajouter ici que les premières soies filées apparurent en Europe dès l'année 1030, après que le roi Roger de Sicile eut appelé à Palerme des ouvriers grecs qui élevèrent les vers dont l'Italie devait doter plus tard les contrées méridionales de la France.

Jusqu'en l'année 1550, la *dentelle à l'aiguille* (celle qui a créé et inauguré cette industrie) subsista et fournit seule au luxe des grands. Mais la révolution s'opéra un an après, sous Charles IX, par suite de l'invention de la *dentelle au tricot*, par la femme du Saxon Christophe Uttmann (1551). Ce fut encore la Flandre qui adopta le

mode nouveau, et la France du Nord vit la faveur s'attacher de plus en plus à ce produit délicat des mains féminines.

Déjà, jusqu'à cette époque, le commerce des dentelles avait été assez considérable pour mériter de figurer dans divers traités conclus en 1390 entre l'Angleterre et les principales villes de Flandre ; en 1498 (24 août) entre l'Angleterre et la France ; en 1499 (17 janvier) entre la France, la Suède et le Danemark, et enfin en 1535 entre la France et la Turquie, car cette dernière puissance exportait par la voie du commerce de Venise et de Gênes une grande quantité de soies tirées et filées, et elle acceptait volontiers des dentelles françaises « et du Midy », qu'on embarquait à Marseille. Les relations que nous n'avons pu consulter qu'à Paris (et ces relations du commerce ancien sont fort rares) attribuaient au Velay l'origine des dentelles dites « du Midy » dans l'acte mémorable qui lia par une convention économique l'empire ottoman avec la France.

Ce fut l'ambassadeur Montluc qui, en avril 1573, porta entre autres présents les plus belles dentelles françaises aux plus influentes parmi les femmes des seigneurs palatins qui élurent le duc Henri d'Anjou roi de Pologne. Et de même que la cour scandinave profitait avec plaisir d'un luxe que les traités commerciaux introduisaient dans les États de Gustave Wasa, il avait suffi de quelques largesses de cette nature pour gagner une cause bien diplomatique. Montluc fit acte de haute galanterie avec ces cadeaux qui faisaient fureur, et si un flot de dentelles put emporter un trône au profit d'un fils de France, qui sait si ces mêmes parures ne consolèrent point les seigneurs de Livonie qui abandonnèrent en 1560 leur pouvoir à Sigismond-Auguste II, et dont les nobles épouses brillèrent un moment à la cour de celui qui devait rester si peu de temps roi de Pologne, pour devenir le dernier et si malheureux roi de sa race sur le trône de France ?

On concevra l'importance de cette industrie dès la fin du XVIe siècle, par ce fait que le Vénitien Frédéric Vinciolo put recueillir et publier à Paris le premier recueil de dentelles. Plus tard, Jean de Glun publia un second recueil à Liége, et l'art de l'époque s'emparait du sujet par le burin de Van Londersch qui, en 1580, représente sur une estampe une dentellière avec son carreau compliqué. Déjà l'école flamande, à cette époque, nous montre les personnages de plusieurs de ses tableaux avec des vêtements rehaussés de dentelles.

Les lois somptuaires consignées dans le code Michaud frappent d'interdit, en 1629, ce commerce de luxe, tant sont exagérées les dépenses de ceux qui sacrifiaient à cette mode quasi royale. A cette époque, le Velay comme la Flandre travaillait avec succès, ayant même quelque peine à fournir aux demandes qui arrivaient de toutes parts. Un arrêt du parlement du Languedoc vint encore enrayer momentanément cette vogue, puisqu'il était défendu par cette ordonnance de 1640 de porter des dentelles sous des peines pécuniaires assez fortes. Mais les restrictions devenaient inutiles. La cour de France, qui réglait la mode de l'Europe, restitua à la dentelle sa faveur primitive, et Colbert encouragea cette industrie par des subventions nombreuses. Ce fut sous ce grand ministre que fut fondée la manufacture de *points d'Alençon* (lettres patentes de 1665), et nous devons dire ici que l'Angleterre n'a copié que le travail d'Alençon, puisque les dentelles fines d'outre-Manche offrent encore aujourd'hui tous les caractères qui firent tant briller les produits de la manufacture de Colbert.

D'après des travaux écrits par des industriels du Velay, on s'aperçoit que ce pays, à ces époques successives, suit la marche ascendante des dentelles de Flandre. Jusqu'au jour de la révocation de l'édit de Nantes, le Velay soutient sa vieille réputation, et tandis que le nord fournit aux caprices de la mode, le Puy, plus modeste, travaille aux ornements religieux et à quelques produits de couleur, et même à la guipure d'or et d'argent, puisque ces derniers spécimens étaient exportés par Marseille. Des statistiques n'évaluent pas à moins de 400 000 livres le produit des dentelles vendues sur cette place en l'année 1701.

La révocation de l'édit de Nantes fut un coup douloureux pour le Velay comme pour toute la France industrielle. Cet acte absurde et odieux recula de deux siècles la France, et à peine aujourd'hui avons-nous fini de payer les frais de cet immense désastre.

Malgré le départ et l'exil des meilleurs fabricants d'Auvergne, du Velay et du Gévaudan, l'industrie se releva quelque peu dans cette partie centrale de la France, et en 1783, selon les recherches originales faites par des écrivains du pays, les fabricants étaient devenus une assez forte corporation pour pouvoir être élus seconds consuls du Puy. Telle a été, jusqu'en 1800, l'industrie que deux régions de la France alimentaient seules, ces mêmes régions qui, aujourd'hui, luttent en concurrence avec l'Angleterre, la Belgique, certaines parties de l'Allemagne et de la Suisse.

III

En l'an IX (1801), une exposition publique à Paris donna l'occasion aux fabricants de dentelles du Puy en Velay de se mesurer avec les grands industriels flamands. A cette époque déjà, l'industrie dentellière était répandue à Venise, en Toscane, dans les provinces d'Andalousie et enfin en Allemagne. Divers concours se succédèrent à Paris jusqu'en 1815, et il faut ajouter ici, à l'honneur des fabricants du Velay, qu'ils furent en quelque sorte les promoteurs de l'abaissement du tarif des douanes sur les dentelles de France, alors que les tarifs pour les dentelles d'Allemagne favorisaient ces dernières outre mesure. C'était en 1816.

Depuis cette époque, malgré les crises politiques et commerciales, le travail des fins tissus à mailles a marché de progrès en progrès. Des hommes d'initiative ont beaucoup fait pour maintenir la fabrique française à la hauteur qu'elle avait su ambitionner dès les premiers âges, et le nom de l'un de ces infatigables soldats de l'industrie trouvera naturellement ici sa place, puisque, dans le rapport de l'Exposition de 1844, à Paris, il a été dit de lui :

« M. Théodore Falcon (du Puy) est un de ceux qui ont

le plus contribué en France au succès des dentelles dans ces derniers temps. »

Avec de tels hommes, en Velay, comme dans le Nord, on ne pouvait que se féliciter de l'avenir heureux de la plus délicate des industries. Les dentelles françaises *à la main* ont été partout appréciées, et les Expositions universelles de Londres en 1851, de Paris en 1855, et de Londres encore en 1862, constatent l'immense progrès accompli de nos jours.

C'est M. Théodore Falcon, mort chevalier de la Légion d'honneur, qui a doté le chef-lieu de la Haute-Loire des institutions économiques les plus heureuses pour l'étude et le perfectionnement de ce beau travail. Ecoles de dessin, piquage de cartons, ouvroirs de jeunes filles pauvres, c'est à cet industriel que l'on doit tout cela, et sa collection d'anciennes dentelles de laine, de couleur, de coton, de fil, de soie, figure au musée de la ville du Puy dans une salle annexe construite à ses frais, afin de servir d'exemple et de modèle aux générations de son pays. Il en fit don à la ville, par une lettre adressée à la Société académique, qui avait alors à sa tête en qualité de président un homme modeste et pourtant éminent, M. Albert de Brive, aimant la science sans partage, et étant à la fois un savant sérieux et un citoyen aimé.

Le commerce des dentelles représente en nos temps un mouvement de plus de 140 millions. En Velay, il occupe environ 130 mille ouvrières (Velay, Gévaudan, Auvergne). Les pays producteurs considérés ensemble donnent une statistique moyenne de 550 000 ouvrières.

Les dentelles de France se subdivisent ainsi : 1° dentelles de fil et coton ; 2° dentelles de soie noire ; 3° blondes de soie blanche ; 4° guipures ; 5° dentelles d'or et d'argent ; 6° dentelles de laine ; 7° dentelles mosaïque ou de couleur.

Il y a ensuite les qualités supérieures de fin lin et de coton de choix fabriquées sur dessins spéciaux et avec un remarquable fini, que l'on appelle ainsi :

1° Le point d'Alençon ; 2° point de Bruxelles ; 3° dentelle de Malines ; 4° les valenciennes ; 5° les types d'Angleterre.

La Suisse et l'Allemagne font une grande concurrence à la France, bien que leurs produits soient de qualité sous tous les rapports inférieure. On nous combat ainsi comme pour les rubans ; mais la mode européenne ne se trompe pas de route, et elle sait que dans le nord et dans le centre de la France seulement se trouvent les plus riches et les plus élégants spécimens.

Ernest LAHARANNE.

(*La suite au prochain numéro.*)

POÉSIE.

J'ai là, sous les yeux, une bien charmante pièce de vers que je détache d'un volume de poésies de M. Albert Glatigny, intitulé LES FLÈCHES D'OR. C'est le plus aimable échantillon que je puisse détacher de ce volume pour en donner une idée à nos aimables lectrices.

X. EYMA.

L'ART POÉTIQUE DE THÉRÈSE.

Hier, penchant sur moi ta mignonne tête
Blonde, où tout sourit et paraît joyeux,
Tu me regardais écrire, inquiète,
Et sur le papier promenant tes yeux.

Tes bras nus sortaient à demi des manches,
Et tu demandais d'un ton enjoué,
Me voyant noircir tant de feuilles blanches,
« Si je travaillais pour un avoué ? »

Non. Les avoués, ma chère petite,
De ce travail-là seraient mécontents
Et sauraient purger leur maison bien vite
D'un être qu'on voit perdre ainsi son temps.

Car ce que j'écris on le considère
Autant qu'un liard qui n'a plus de cours :
Sa valeur encore est plus secondaire ;
C'est une chanson faite pour des sourds.

J'exerce un métier rude et difficile :
Lorsque l'on veut bien faire ce métier,
On se voit traiter partout d'imbécile,
On ne trouve plus à se marier.

Te souvient-il pas de la tragédie
Que nous avons vue un soir ? Te pinçant
Pour te réveiller, et tout engourdie,
Tu me dis : « Cela n'est guère amusant ! »

Voilà, sans pousser aussi loin les choses
Cependant, voilà tout ce que je fais.
J'accouple des mots jaunes, bleus ou roses,
Où je crois trouver de jolis effets.

Ces lignes, tantôt petites ou grandes,
Qui semblent marcher toutes de travers,
Et, sur le papier défilent par bandes,
On appelle ça quelquefois des vers.

Sais-tu maintenant quel est leur usage ?
Je t'aime beaucoup, n'est-ce pas ? Eh bien,
Je devrais baiser ton joli visage
Cent fois et toujours, mais je n'en fais rien.

Je m'assieds, je prends une plume neuve,
Et, le nez en l'air, chante nos amours,
Pendant qu'à l'écart, ainsi qu'une veuve,
Tu m'attends, hélas ! seule tous les jours.

Et ceux-là pour qui justement j'apprête
Ces amours chantés avec tant d'éclat,
Disent en hochant gravement la tête :
« Çà n'est pas utile au bien de l'État ! »

Albert GLATIGNY.



LE GROS MONSIEUR.

(Voyez le numéro précédent.)

Effet de mon imagination! Je me le représentai alors comme un de ces riches bourgeois de la Cité qui ont parcouru le monde avec un parapluie sous un bras et leur femme sous l'autre. Honnêtes gens qui, en revenant dans leur patrie, ont secoué les vieux préjugés de leur enfance et racontent naïvement à leurs commis ébaubis que les Français mangent autre chose que des grenouilles, et que tous ils n'exercent pas les professions, très-honorables d'ailleurs, de coiffeurs et de maîtres de danse.

Quelques-uns même, ceux qui sont allés à Rome, s'aventurent jusqu'à avouer que le pape leur a semblé « un vieillard tout à fait respectable », et que le cardinal Antonelli n'est pas un moine stupide.

On raconte même qu'il en est parmi ces honorables citoyens britanniques qui reviennent de Rome avec un ordre de François II à la boutonnière.

Ceux-là sont les courageux. Ils méprisent les anathèmes du *Times*. Ils ont fait peau neuve.

Ce qui n'empêchera pas, madame, l'occasion se présentant, de revêtir la chemisette rouge; le rouge va si bien aux blondes filles d'Albion!

Matinée et journée s'écoulèrent à former de pareilles conjectures. Mais à peine avais-je imaginé quelque chose d'à peu près vraisemblable que les faits et gestes du gros monsieur renversaient tout aussitôt l'édifice construit à grand'peine par mon imagination. Jamais alchimiste à la recherche de la pierre philosophale n'éprouva plus grande tension d'esprit.

L'heure du dîner arriva enfin. Je me mis alors à espérer que le gros monsieur descendrait dans la salle à manger des voyageurs, et que je pourrais ainsi jouir un instant de sa vue. Mais non! il se fit servir dans sa chambre. Quels pouvaient donc être les motifs de cet aparté continuel? Pourquoi tant de mystères? Ce qui me parut alors être bien certain, c'est que je n'avais pas affaire à un radical. Il y avait quelque chose de trop aristocratique à se séquestrer du monde entier et à se condamner pendant une journée de pluie à sa propre et ennuyeuse société. Et puis ne devrait-il pas être à Londres pour vociférer ses hurras en l'honneur de... J'allais me dire à moi-même en l'honneur de qui le gros monsieur devait pousser ses hurras, quand je l'entendis fredonner un air, et en prêtant l'oreille, je reconnus que c'était l'hymne à... Vous devinez bien de quel hymne je veux parler, quand bien même vous n'auriez pas été à Londres il y a quelques semaines!

— Je ne m'étais pas trompé, repris-je en moi-même, à ces accents mélodieux, je reconnais un radical. Mais quel radical? Je commençai à faire de nouvelles conjectures; ne pouvait-il pas se faire que ce fût quelque radical de distinction voyageant incognito.

Un lord, ami du progrès, allant préparer un enthousiasme spontané. Dieu seul sait quel est ce gros monsieur, m'écriai-je enfin, complétement à bout. Peut-être est-ce bien quelque membre de la famille royale, car l'on dit qu'en fait de musique, ils ne comprennent que le *God save the Queen* et l'hymne que vous savez.

La pluie continuait à tomber. Le mystérieux inconnu resta dans sa chambre, et, autant que je pus en juger, sur son fauteuil, car je ne l'entendis plus bouger.

La journée s'avançait, et à mesure qu'elle s'avançait le salon des voyageurs s'emplissait.

Les uns arrivaient avec leurs paletots boutonnés et mouillés, et, pour se réchauffer, s'empressaient de demander un grog, que John n'apportait jamais assez vite. D'autres descendaient de leurs chambres. Qu'ils avaient l'air ennuyé et qu'ils étaient ennuyeux! Parmi les nouveaux venus, un surtout attira mon attention. Il était petit et blond, pas de barbe au menton; mais en revanche un ruban multicolore à la boutonnière. Ce devait être un Français; les Anglais ne déploient que dans le monde les insignes de leur vanité. Le petit jeune homme racontait à quelques voyageurs réunis autour de lui que son gouvernement l'avait envoyé en mission en Angleterre. C'était une grande faveur que jamais il n'avait sollicitée; tant d'autres en étaient plus dignes que lui! Mais il s'efforçait de justifier la confiance de son souverain.

— En Angleterre, me dis-je en moi-même, les hommes d'État ont quatre-vingts ans et plus; il semble que, dans d'autres pays, ils sont diablement plus jeunes; mais les extrêmes se touchent, et puis ce petit jeune homme a l'air si modeste.

Pendant qu'il discourait, le cercle de ses auditeurs se dégarnissait peu à peu.

Voyant que personne ne l'écoutait plus, il prit le parti qu'avait déjà embrassé bon nombre de voyageurs : il remonta dans sa chambre.

Un seul individu resta dans la pièce, un gros petit homme qui s'était profondément endormi devant une bouteille vide. La lampe qui, jusqu'alors, avait semblé m'éclairer, parut vouloir s'endormir aussi. Une sombre tristesse régnait autour de moi. On n'entendait que le tic-tac de la pendule, le ronflement du

buveur endormi et le bruit de la pluie qui tombait des gouttières de la maison.

Soudain l'horloge de l'église voisine sonna minuit. Oh! ne riez pas. A Paris, je le sais, minuit n'a rien d'effrayant. C'est l'heure où l'on sort du théâtre, l'heure où l'on fume le cigare au parfum le plus enivrant, l'heure où l'on va au rendez-vous où l'on a été précédé par un bienveillant ami. Mais que l'on voit les choses différemment dans une petite auberge de province! Minuit, c'est l'heure de la légende, c'est l'heure où tout prend un aspect lugubre, c'est l'heure où l'on craint tout, où l'on ose tout.

— En advienne ce qui pourra, m'écriai-je en moi-même, au moment où tintait le douzième coup, je saurai quel est ce gros monsieur.

Aussitôt je saisis un bougeoir et me précipite vers la chambre qui portait le nº 13. La porte était ouverte; j'hésite un instant, j'entre, personne dans la chambre. On n'y voyait qu'un grand fauteuil; près de ce fauteuil, une table, et sur la table un grand verre vide et le *Times;* mais la pièce entière sentait prodigieusement le fromage de Stilton. Evidemment il n'y avait que peu d'instants que le mystérieux étranger venait de sortir de la pièce. Je m'en retournai cruellement désappointé et me dirigeai vers mon lit.

En passant dans le corridor, je vis une paire de bottes toutes crottées : c'étaient les bottes du gros monsieur. Comment savais-je que ces bottes appartenaient au mystérieux étranger? Je ne saurais le dire; mais j'en étais certain.

Au moment où j'allais franchir la porte et me trouver en face du gros monsieur, le bon sens parut me revenir :

— Insensé! me dis-je, dans quels périls te précipites-tu? Si tu entres, il va te décharger à la tête un pistolet ou quelque chose de pis encore.

Décidément, mon courage n'était pas à la hauteur de ma curiosité, et je pris le parti, à coup sûr fort raisonnable, de m'aller mettre au lit. Hélas! j'eus bien de la peine à m'endormir, et, pendant mon sommeil, je fus encore poursuivi, jusque dans mes rêves, par l'idée de ce gros monsieur et de ses bottes toutes crottées.

Déjà le jour inondait ma chambre et je dormais encore profondément, lorsque je fus réveillé par le roulement d'une voiture. Au même moment, j'entendis crier dans l'escalier ces mots qui resteront à tout jamais gravés dans ma mémoire :

— Le gros monsieur a oublié son parapluie! Vite! le parapluie du gros monsieur!

Le mystérieux inconnu était donc sur le point de partir. Une occasion de le voir s'offrait à moi : elle était unique et pouvait disparaître d'un instant à l'autre. Il n'y avait pas de temps à perdre... Je me précipite à la fenêtre; j'écarte les rideaux, et sur l'impériale d'un omnibus, je puis contempler le plus immense de tous les abdomens.

Mais le cocher fouette ses chevaux, la voiture part, et la porte de l'auberge se referme.

Le gros monsieur ne s'était pas même retourné pour prendre son parapluie.

(*Imité d'Irving.*)

Fernand Labour.

LES PREMIÈRES AMOURS DE SIDI-BEN-RAHMAN.

Sidi-Ben-Rahman, le scheik des Beni-Arva, était bien l'Arabe le plus farouche qui se pût imaginer.

Il n'aimait que deux choses au monde : sa carabine d'acier poli à longue crosse d'ébène incrustée d'or, et son tchibouk d'ivoire, dont le long tuyau, fait d'un tissu de soie, s'enroulait autour de son cou et de sa poitrine comme les anneaux d'un serpent familier.

Ben-Rahman allait avoir vingt-deux ans.

Passer les longues heures de la méridienne à l'ombre de sa tente ou sous l'abri d'un palmier, l'âme inactive, le corps en repos, et, dans cette béate attitude, lancer au vent du désert les vaporeuses fumées blanches du tabac, constituait à ses yeux le bonheur suprême.

Mais quand la bise du Nord apportait jusqu'aux limites du Sahara les fécondes humidités de la Méditerranée, Ben-Rahman devenait un autre homme.

Il se levait, bondissait comme une hyène et saisissait d'une main sa carabine et de l'autre la corne de bœuf qui renfermait la poudre de chasse.

Puis il se lançait avec frénésie à la poursuite des bêtes fauves qui pullulent dans les montagnes de l'Atlas. Ses coups de feu retentissaient fréquents et terribles.

C'était pour lui un besoin, un irrésistible besoin de faire parler la poudre; l'odeur de la fumée, le bruit, les détonations agissaient avec une force incroyable sur cette nature à demi sauvage, l'enivraient et le transportaient jusqu'au troisième ciel.

A minuit, il rentrait dans sa tente; et, harassé de fatigue, il se jetait sur un tas de peaux de bêtes qui lui servaient de lit.

Le lendemain se passait de la même façon.

Bien des fois, son vieux père, dont l'âge avait blanchi les cheveux, dont le front cicatrisé penchait vers la tombe, lui avait dit en le prenant à part :

— Fils, tu es en âge de choisir une épouse : cherche parmi les plus riches et les plus belles de notre douar et des environs une femme ou deux, afin

de me donner, avant que je meure, la satisfaction de bénir l'héritier de ton nom.

A ces exhortations du vieillard, le jeune scheik arabe se contentait de secouer négativement la tête, et de montrer dans un caustique sourire deux rangées de dents blanches et polies.

— Père, disait-il, la femme est un trésor ou une ruine pour la maison de son époux. Les trésors sont rares, les ruines sont nombreuses; rien ne presse, j'attendrai : la prudence est la clef du bonheur.

Les jours, les mois s'écoulaient, et Ben-Rahman, toujours indolent, ou belliqueux suivant l'heure, mais le cœur toujours insensible, semblait oublier qu'il fût au monde d'autres plaisirs que ceux de tuer, fumer et dormir.

En vain les belles moukères de la tribu des Beni-Arva, conjurées contre cette âme rebelle, multipliaient leurs moyens de séduction; en vain, à travers les trous de leurs haïks de fine mousseline, lui lançaient-elles leurs œillades les plus incendiaires et leurs plus séduisants sourires.

Le jeune scheik ne faisait attention ni à la flamme de leurs yeux, ni aux perles fines de leurs sourires.

Ben-Rahman n'avait jamais aimé.

Soit froideur de tempérament, soit oubli de la nature, soit vertu, soit toute autre cause, Ben-Rahman ne voyait dans les femmes que des créatures d'une nature inférieure, créées par Allah, afin de tourner la meule, d'ensemencer la terre, de préparer les repas et de soigner l'habitation de l'homme.

Qu'y avait-il au delà? Il l'ignorait, ou pour mieux dire, il n'y avait jamais songé.

Sur ces entrefaites, le scheik des Beni-Arva fut mandé à la cour de Maskara par l'autorité française, afin d'y apporter le tribut annuel imposé par les vainqueurs de l'Algérie aux tribus soumises de la plaine.

Ben-Rahman sella son plus beau cheval de guerre, mit dans les fontes une paire de pistolets de l'acier le plus fin, jeta sa carabine sur ses épaules, s'assura que son yatagan manœuvrait bien dans son fourreau de cuir, et partit à la pointe du jour, accompagné de son fidèle Mustapha.

Qui fut étonné en voyant Maskara? Ce fut Sidi-Ben-Rahman ainsi que son compagnon de route.

Maskara ne nous semblerait pas positivement une belle ville, à nous autres Européens, accoutumés à rencontrer à chaque pas des palais alignés au cordeau, des deux côtés de rues larges, propres, droites, pleines de splendeurs féeriques.

Mais pour cet enfant du désert, qui n'avait vu jusqu'ici que des douars nomades, composés d'une douzaine de tentes en poil de chameau éparses au hasard dans la plaine, Mascara, avec ses maisons de pierre et de bois, réalisait un idéal impossible. Maskara! c'était pour lui la cité des Djins, le faubourg du paradis de Mahomet.

Deux jours durant, Ben-Rahman parcourut les rues de Maskara, le nez au vent, les mains pendantes, la bouche béante, les yeux démesurément ouverts.

Son admiration se traduisait par des exclamations fréquentes que répétait, comme un écho, Mustapha, son compagnon inséparable.

Or, le deuxième jour de son arrivée, en parcourant la rue de France, une des moins laides de la ville, il s'arrêta tout à coup devant une boutique d'assez belle apparence, montée à la parisienne, avec de larges vitres transparentes à la devanture.

Un mystérieux aimant semblait attirer invinciblement Ben-Rahman vers cette boutique, qui était, du reste, la merveille de Maskara.

Une jeune fille au maintien hardi, aux traits admirablement réguliers, à la peau fine et blanche, aux lèvres roses comme une grenade mûre, se tenait dans l'intérieur de la boutique et regardait les passants.

Le voile jaloux des musulmanes ne cachait point ses traits. Elle portait fièrement à découvert son beau visage qui semblait appeler les baisers de l'amour. Ses cheveux blonds, partagés en deux tresses, s'enroulaient de chaque côté de ses tempes et se perdaient derrière la tête en nattes onduleuses.

Ses yeux bleus, couronnés par un arc régulier des cils les plus noirs regardaient mélancoliquement au hasard.

Une robe de moire bleue, jetée sur ses épaules, laissait entrevoir un cou de cygne qui se perdait dans les plis de la draperie.

Ben-Rahman attacha sur cette divine créature un long et curieux regard : soudain il tressaillit; la femme semblait doucement lui sourire.

Alors il s'opéra dans l'Arabe une révolution étrange.

Il sentit ses genoux faiblir, un nuage tourbillonna devant ses yeux; son front devint brûlant; une flamme incandescente gonfla ses veines qui bouillonnaient comme une fournaise et fit refluer tout son sang vers le cœur.

Ben-Rahman crut qu'il allait étouffer : instinctivement il porta la main à sa poitrine comme pour en écarter un poids accablant. Son cœur battait à bonds précipités; il crut qu'il allait se rompre, et il unit ses mains pour en comprimer les battements.

Puis il se remit à contempler avec obstination, à dévorer des yeux la jeune femme mystérieuse dont la présence causait en lui des sensations inconnues.



Et plus il regardait, plus il se disait qu'elle était belle. Il lui souriait, et toujours la beauté avait un sourire pour répondre au sien; Ben-Rahman poussait des soupirs et murmurait tout bas :

— Je parcourrais en vain le Tell; en vain je parcourrais le Sahara! Pourquoi faut-il qu'une beauté si parfaite habite les palais de Maskara, et non la tente de nos douars!

Mustapha contemplait son maître avec stupéfaction.

— Par Mahomet! je crois qu'il est devenu fou, se disait-il; puis l'honnête serviteur, fortement intrigué par cette aventure, tira Ben-Rahman par la manche de sa veste.

Le scheik, interrompu dans sa contemplation, se retourna brusquement avec un geste de colère.

— Que me veux-tu? demanda-t-il.

— Il se fait tard, Sidi, et votre père, au douar des Beni-Arva, attend votre retour avec impatience : une plus longue absence le plongerait dans une inquiétude mortelle.

— Tu as raison : partons, répondit le jeune scheik.

Et s'arrachant avec effort de ce lieu enchanteur, il s'éloigna à grands pas, non sans se détourner pour jeter de fréquents regards sur la jolie fille, qui toujours le suivait des yeux et lui souriait toujours.

Ben-Rahman sauta en selle sans mot dire : il enfonça les éperons dans le ventre de son coursier et se livra sur la route poudreuse à toutes les divagations d'une fantasia effrénée, afin de bannir, s'il était possible, le souvenir de la belle Maskarienne qui le poursuivait sans cesse.

L'amour venait enfin d'amollir ce cœur d'airain : Ben-Rahman le farouche était enfin dompté par l'amour; par un amour d'autant plus violent qu'il avait été plus longtemps comprimé.

Le jeune Arabe ne répondit que par monosyllabes distraites aux caresses de son vieux père et aux félicitations des siens.

Il se jeta tout habillé sur sa couche de peaux de bêtes, mais il n'y trouva point le repos; le sommeil fuyait ses paupières; il lui semblait voir toujours devant lui, la belle fille de la rue de France, dont les charmes étaient à peine voilés, dont les yeux étaient d'azur, les lèvres de corail et les dents de perles blanches.

Le lendemain, il oublia, pour la première fois de sa vie, de presser entre ses lèvres le bout d'ambre de son tchibouck.

Le lendemain, et pour la première fois, sa carabine resta suspendue au clou de la tente et ne fit point parler la poudre.

On le vit tout le jour, couché sous une touffe de lauriers roses, le menton appuyé dans la paume de la main, le visage tourné vers le nord, le regard noyé dans les vapeurs brumeuses qui couvraient l'horizon du côté de Maskara.

Un lion eût pu s'élancer sur lui sans le faire tressaillir : son corps seul était au douar des Beni-Arva, Maskara avait sa pensée tout entière.

Le soir, il ne toucha que des lèvres au couscoussou succulent que les esclaves de son père servirent sur de larges assiettes de bois.

La nuit venue, loin d'alléger ses tourments les redoubla : il ne dormit pas; mais il soupira, s'agita sur sa couche et gémit comme un lion blessé.

Trois jours après, il gardait le lit.

— Qu'as-tu? lui demanda son père, effrayé de sa pâleur.

— Rien, répondit-il tristement.

Um médecin français fut appelé en toute hâte; il constata un grand abattement, sans aucun symptôme de maladie, et déclara qu'il fallait attendre avant de rien prononcer sur l'état du malade.

Le vieux père était désespéré.

Il avait invoqué les prières des plus célèbres marabouts du pays. Il avait acheté à prix d'or les amulettes les plus sacrées, et les talismans de velours soutaché d'or sur lequel la main d'un saint prophète avait tracé l'*Abracadabra* cabalistique.

Soins superflus! Remèdes, talismans, prières, tout échouait contre le mal mystérieux qui dévorait Ben-Rahman.

Le jeune scheik se taisait sur les causes de son étrange maladie, soit qu'il ne s'en rendît pas bien compte, soit qu'il rougît d'avouer son amour.

Heureusement que Mustapha ne fut pas si discret.

Il raconta au père de Ben-Rahman les divers incidents de leur voyage à Maskara, sans oublier, bien entendu, la belle fille de la rue de France. Ce fut un trait de lumière pour le vieillard.

— Enfin, je sais tout, dit-il, en s'adressant à son fils avec un ton de reproche et de pitié.

— Oh! père!

— Tu l'aimes donc bien, cette femme?

— Si je l'aime! j'en mourrai, père.

— Cela ne t'avancera guère; je veux que tu vives, je veux que tu sois heureux.

— Si vous saviez comme elle est belle!

— Raison de plus pour ne pas mourir.

Ben-Rahman hocha tristement la tête :

— Mon amour est sans espoir, murmura-t-il, celle que j'aime est Française.

— Qu'importe? j'ai de l'or, des diamants, des bracelets de perles fines; je ferai reluire tout cela à ses yeux. Une femme, quel que soit son pays, résiste rarement à de telles armes. Elle t'aimera, elle te



suivra, elle sera ta femme. Quel que soit le prix qu'en demande son père, j'y souscrirai sans regrets, si cela peut te rendre heureux.

— Avec cette houri, ma tente me semblerait plus belle que le paradis d'Allah.

— Hâte-toi donc, enfant, de rétablir tes forces, et nous irons ensemble à Maskara demander la main de celle que tu aimes.

— Père, vos paroles sont un baume qui m'a rendu la force; je me sens en état de partir demain.

Le lendemain, en effet, Ben-Rahman, rendu comme par enchantement à la santé, galopait en compagnie de son père et de Mustapha sur la route de Maskara.

Sans prendre de repos, nos voyageurs se dirigèrent en toute hâte vers la rue de France.

La belle fille était encore ce jour-là dans la boutique, avec son doux regard et son charmant sourire.

Ben-Rahman eut le vertige :

— Allah! attendrait-elle mon retour? m'aimerait-elle? murmura-t-il; oh! ce serait trop de bonheur!

Les deux Arabes heurtèrent à la porte :

Un homme de trente-cinq ans environ, au visage européen, aux manières aisées, vêtu à la mode de France, paletot marron, gilet blanc, pantalon fantaisie, cheveux frisée et avec une belle raie partant du front à l'occiput, vint leur ouvrir la porte avec force politesse et les pria d'entrer.

Les Arabes étaient émerveillés de l'urbanité de leur hôte : ils pénétrèrent dans l'intérieur de la boutique après avoir fait selon l'usage les révérences orientales.

Mustapha les suivait, portant deux sacs de cuir, l'un plein d'or pour payer au père la rançon de sa fille; l'autre plus petit, mais gonflé de perles et de diamants destinés à parer la future épouse de Ben-Rahman.

L'amoureux dirigea d'abord les yeux du côté où il avait aperçu sa belle inconnue; mais, contre son attente, elle ne se leva point pour recevoir les visiteurs, et ne tourna pas même la tête de leur côté.

— La mode de son pays l'ordonne sans doute ainsi, pensa Ben-Rahman, et il se résigna à attendre.

— Seigneurs, demanda le Français, veuillez me dire quel motif me procure l'honneur de votre visite?

— Un motif sérieux, dit le père de Ben-Raham, j'ai à vous parler d'affaires.

— Diable!

— D'affaires très-avantageuses.

— Très-bien! je vous écoute.

— Je vous dirai d'abord que mon fils que voilà est amoureux fou.

— Il faut le marier sans tarder plus.

— Tel est votre avis?

— Parbleu!

— C'est aussi le mien; et voilà justement pourquoi je suis venu vous trouver.

— Comment puis-je vous être utile en cette circonstance?

— Vous connaissez la personne qu'aime mon fils.

Moi!

— C'est votre propre fille, dit le vieillard d'un ton confidentiel.

Le Français regardait son interlocuteur bien en face pour s'assurer qu'il ne se moquait pas de lui.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Ne craignez rien, nous sommes de bonne race, cousins germains de l'ancien émir Abd-el-Kader, et reconnus scheiks héréditaires des Beni-Arva par l'autorité française. Nous sommes puissants, nous sommes honorés, nous sommes riches; mon fils est jeune, brave, généreux : votre fille sera heureuse avec lui.

— Mais, cher monsieur, vous vous trompez assurément; je n'ai pas de fille.

— Serait-ce votre femme que mon fils aurait aperçue? Par Mahomet! il ignorait cette circonstance; pardonnez-lui.

— Ni femme, ni fille. Grâce à Dieu! je suis encore garçon.

— Alors c'est une de vos esclaves : l'affaire en ce cas-là sera promptement terminée : quel prix en demandez-vous?

— Je n'ai ni esclaves ni servantes : je suis tout bonnement un perruquier [qui rase pour cinq sous toutes les barbes du monde. Et le diable m'emporte si je comprends rien à votre demande!

— C'est en vain que voulez la cacher : elle existe, elle est ici, je l'ai vue, s'écria l'impétueux Ben-Rahman.

— Qui cela?

— Une femme, une ravissante créature, une houri du paradis.

— Une femme chez moi! foi de Parisien, je serais curieux de la voir.

— Elle est là, s'écria le scheik en entraînant le perruquier vers la partie de la devanture où se trouvait la jolie fille.

Le Français se frappa le front comme un homme qui trouve le mot d'une énigme longtemps cherchée, puis il partit d'un fou rire, tellement franc, tellement joyeux, qu'il se tordait les côtes à se disloquer sous cet effort de gaieté.

Les deux Arabes restèrent stupéfaits :

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda le vieillard.

— Explique-toi! s'écria Ben-Rahman d'une voix où perçait la colère.

— Pour Dieu, messieurs, laissez-moi rire à mon aise, je vous expliquerai tout ensuite. Ah! ah! ah! la bonne histoire! Je l'irais dire à Paris sous la foi de vingt serments qu'on ne me croirait pas. Ah! ah! ah! je ferai une maladie à force d'en rire, parole d'honneur!

Quand le Français eut un peu calmé sa joyeuse humeur, il amena ses hôtes devant la ravissante créature, cause innocente de cette scène bizarre.

— Examinez-la bien, dit-il à Ben-Rahman.

— Elle dort, dit l'Arabe.

— Touchez-la du doigt, ajouta le Français.

Ben-Rahman, tout palpitant d'amour, avança la main afin de toucher du doigt cette peau fine et veloutée qui avait allumé dans son sein une si terrible flamme.

Mais il poussa tout à coup un cri d'effroi.

Son doigt n'avait trouvé, au lieu de la chaude et molle carnation d'une femme aimée, qu'un corps inerte, froid, dur, résistant à la pression.

— Qu'y a-t-il? que veut dire ceci? demanda le vieil Arabe inquiet.

— Une chose bien simple, répondit le Français en souriant : ceci n'est point une femme, cher monsieur.

— Bah!

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Qu'est-ce donc alors?

— Tout bonnement une poupée de cire que j'ai apportée avec moi de Paris, et que j'ai mise en vue afin de servir d'enseigne à ma boutique : cette poupée de cire ainsi exposée signifie : *Ici, il y a un perruquier coiffeur!* Voilà l'explication pure et simple du mystère. Ah ça, franchement, vous avez pris cette poupée pour une femme véritable?

— J'y ai été trompé, je l'avoue.

— Après cela, ce n'est pas trop étonnant, ajouta en riant le facétieux perruquier, ma poupée est assez belle pour inspirer une passion comme la vôtre!

Mais Ben-Rahman n'entendait plus rien. Tombé tout à coup du haut de ses rêves de bonheur, il était plongé dans une prostration complète; des larmes silencieuses se faisaient jour sur ses paupières bronzées.

— Allah! murmurait-il tristement, j'avais pourtant fait un beau rêve!

— Fils, dit le vieillard en lui frappant sur l'épaule, il est d'autres femmes aussi belles, aussi séduisantes, et que le ciel a douées d'un cœur qui sait aimer.

— Non, répondit le jeune scheik en baissant la tête : les premières amours sont toujours les plus belles : l'amour est une rose qui ne fleurit qu'une fois. — N'importe, ajouta-t-il après un long silence j'achète cette statue de cire. Elle me rappellera du moins, à défaut du bonheur, le plus beau songe qui ait bercé ma vie :

— Pour cinq cents francs vous pouvez vous donner cette joie, dit le perruquier en s'inclinant.

Ben-Rahman fit un signe : Mustapha toujours docile, compta la somme demandée, et emporta la poupée de cire.

Ben-Rahman le suivit en soupirant, tandis que son vieux père lui disait :

— Fils, console-toi : le songe vaut parfois mieux que la réalité.

Francis TESSON.

CANDIDE PISTOLET[1]

OU

LA RÉPUBLIQUE A BORD.

I.

LE CAFÉ DES NAVIGATEURS.

Une triple rangée de tables couvertes en toile cirée, — un comptoir façon acajou adossé à une glace que rehaussent des draperies rouges, et où siégent alternativement les membres de la famille Barbejeu, issue du vénérable Marius Barbejeu, ancien maître canonnier du vaisseau *le Conquérant*, — non loin du comptoir, une estrade qui sert de théâtre aux chanteurs et chanteuses attachés à l'établissement, — le tout illuminé par des becs de gaz, car ce luxe d'éclairage a pénétré depuis quelques années dans la cité de Toulon, — tel est, en gros, l'aspect du café des Navigateurs, situé sur le quai entre la Patache et la Consigne, c'est-à-dire en face du pont où accostent les embarcations des bâtiments de guerre.

Le café des Américains, le café de la Victoire, le café Maritime, et vingt autres non moins célèbres, font concurrence avec des draperies jaunes ou bleues, roses ou oranges, à l'historique demeure du citoyen Marius Barbejeu.

(1) Extrait du volume intitulé *les Cousines de l'Introuvable*, édité par Brunet, 31, rue Bonaparte.



Les lecteurs des *Quarts de nuit* (1) savent que le cabaret et le vin de Provence ont été détrônés comme de simples rois constitutionnels, pour avoir exercé jadis un empire trop absolu. La génération moderne de nos matelots préfère le café, savoure la demi-tasse et le petit verre de doux ou de sec, goûte les chants des sirènes à ceintures et marabouts tricolores, des grenadiers de la vieille garde et des paillasses ou bobèches, qui les initient, à tour de rôle, à la romance sentimentale, à la cantate guerrière et à la gaudriole nationale. Le litre et la chanson entonnée par les buveurs, sont choses antiques, classiques, rococotes et ailes de pigeon, d'un méprisable ancien régime.

Le café des Navigateurs regorge d'habitués, ouvriers de l'arsenal, artilleurs de marine, ou marins de la division mouillée en rade.

Le chœur des sirènes et des grenadiers de la vieille vient d'exécuter à grand orchestre *la Marseillaise* ou le chant des *Girondins*. Mina Turlutine fait la quête de rigueur, — c'est le cas de causer un peu.

— Garçon! du feu, du rhum et du parfait amour.

A la table la plus rapprochée du comptoir, se trouvent assis Bancrot, Fioriston et Jean Jagut, trio de gabiers du ci-devant *Diadème*, et leur ancien camarade Trouillard, qui arrive de Taïti, depuis un quart d'heure, à bord de la corvette *la Baucis*.

— Ah çà, mes vieux, où en sommes-nous, s'il vous plaît? On nous a dit, en venant au mouillage, qu'il y a eu le tremblement et le chavirement à Paris, l'autre mois, — que le roi et toute sa boutique sont fichus par-dessus le bord, — et qu'il y a en place la République?... connais pas!... A notre bord, maître Michel, entendant la nouvelle, a manqué d'avaler sa chique : — « Ah! tonnerre d'un banian de sort, dit-il, la République, connu! J'ai encore mon décompte de l'an VII à la traîne depuis le temps que j'étais novice, et mes économies de campagne sont bien de deux cent cinquante piastres qu'on ne me payera pas ou qu'on me payera en papier bon à rien!... » Il marronne encore; moi, je suis du canot du capitaine, qui descend à terre, et s'en va chez le préfet... — Bon! j'ai le temps d'entrer au café des Navigateurs! je vas savoir ce que c'est que la République... »

— Trouillard, mon petit, interrompt Bancrot du ci-devant *Diadème*, ton maître Michel est un vieux caïman, tu lui diras : Brosse et sac à brosse de ma part...

— Plus souvent! Maître Michel ne vous manque pas quand on lui manque, et notre capitaine est un dur...

— Il n'y a plus de durs; j'en ai vu de plus pires que ton capitaine, qui ont passé moutons, et bien contents encore!... Nous sommes tous frères et bons enfants.

— Si ton Maître Michel fait sa tête, dit Fioriston, envoie-le se coucher et vivement, nous sommes tous égaux; il n'y a plus de maîtres!...

— Et si ton capitaine ne sait pas la musique, ajoute Jean Jagut, je vas t'apprendre la chanson pour le faire danser : *Vive la République!*... vu que nous sommes libres, mon agneau.

— Si vous parlez tous les trois ensemble, je ne serai jamais fichu d'y entendre goutte...

— Silence, vous autres, s'écria Bancrot, nous avons tous raison, et lui n'a pas tort; — je vas te filer la chose dans le pertuis de l'oreille. Voilà! Le peuple, c'est lui, c'est toi, c'est moi, qu'a passé roi en mettant l'autre en route, sac au dos, la canne à la main, avec permission de ne jamais revenir, hormis qu'il veuille se faire déralinguer un peu soigneusement, pas vrai? Nous voici donc rois, comme le premier venu... On s'appelle citoyen, façon de dire Votre Majesté, c'est la dernière mode. La République, d'abord, a pour consigne générale : Liberté, Égalité, Fraternité. — Faut bien t'expliquer ça; une fois qu'on connaît sa consigne, le reste navigue tout seul. La liberté, c'est d'être libre en particulier, généralement, comme un négociant; celui qui est libre fait ce qui lui plaît, il travaille si l'envie lui en prend; s'il aime mieux s'amuser, il s'amuse. Nous trois, depuis quinze jours, nous ne retournons plus à bord du vaisseau; tant que j'aurai de quoi, je reste à terre; quand je n'en aurai plus, j'irai réclamer ma ration, mon hamac et ma paye. La République paye recta, et ton maître Michel est un vieux rêveur avec son décompte de l'an VII. Et d'un!... L'égalité, c'est encore plus agréable que la liberté; tous les républicains sont égaux, nous n'avons d'ordres à recevoir de personne, un amiral c'est mon égal à moi; aussi j'ai fiché une roulée à ce fichu mousse de Gazette, qui me disait ce matin : « Non, tu n'es pas l'égal de l'amiral, puisqu'il te commande et que tu ne lui commandes pas. » Un mousse qui veut en savoir plus qu'un gabier, et qui vous manque de respect! — « Pour lors, dit-il, je suis ton égal aussi, à toi, Bancrot? » — « Tu es un mousse, et moi un homme; si tu me tutoies, je te démolis. » En même temps, je lui ai envoyé une leçon d'égalité plus bas que son paletot...

(1) Le fourrier Jean-Baptiste Lavertu prouve ici qu'il a lu avec fruit nos QUARTS DE NUIT, contes et causeries où sont décrits les *cafés maritimes* de Toulon; mille remercîments à notre fidèle lecteur.

(*Note de l'auteur reconnaissant.*)

— Pourtant, objecta Trouillard qui arrivait de Taïti, — cette circonstance atténuante sera son excuse, — m'est avis que Gazette n'avait pas tout à fait tort.

— Trouillard!... reprit Bancrot d'un ton de supériorité, tu parles sans raison. — Tu demandes la connaissance de la République, je te l'explique par le fin du fin, et tu n'attends pas que j'aie achevé...

— C'est vrai, — attends!... espère!... s'écrièrent à la fois Fioriston et Jean Jagut.

— Un mousse n'est pas mon égal à moi, reprit le subtil Bancrot, pourquoi? — Parce qu'il est mousse et que je suis gabier, parce que d'un coup de poing, je l'assomme, si je veux, étant libre comme je te l'ai raconté; mais un maître, un officier, un amiral, c'est des hommes, je suis un homme, des citoyens, je suis un citoyen, une majesté, quoi! des républicains, je suis un républicain, — donc nous sommes tous égaux, et par conséquence, je n'ai pas d'ordre à recevoir d'eux, sans ça ils seraient nos supérieurs; ce qui leur est défendu par la consigne de la République... Comprends-tu, maintenant, Trouillard?

— Si je comprends!... Je vas acheter des bretelles, et si le capitaine me défend de les porter, je lui dirai : Vous en portez bien, vous! nous sommes tous libres, nous sommes égaux, je mets des bretelles, vu la consigne de la République.

— Il commence à mordre!...

— Tu n'es pas trop bouché, Trouillard!

— Citoyen gabier, dit maître Marius Barbejeu du haut de son comptoir, si vous voulez une paire de bretelles, j'en tiens.

Trouillard ayant acheté une paire de bretelles tricolores, Mina Turlutine, son corbillon à la main, s'approcha de la table où il se formait, comme on l'a vu, aux plus purs principes républicains.

— Pour ce qui est de la fraternité, reprit Bancrot, tu vas voir!...

A ces mots, le gabier du ci-devant *Diadème* passa un bras vigoureux autour de la taille de la citoyenne Turlutine, la pressa fraternellement sur son cœur et l'embrassa sur les deux joues. — En même temps, à la vérité, il mit 25 centimes dans le corbillon et offrit à la chanteuse un petit verre de liqueur qu'elle but très-fraternellement.

— Eh bien! dit Trouillard convaincu, la fraternité est encore ce qu'il y a de plus gentil. *Vive la République!...* Mais maintenant, les amis, que je sais la consigne : — la liberté, on s'amuse sans demander permission à personne; l'égalité, on porte des bretelles à volonté; la fraternité, on embrasse Mina Turlutine et on lui sert un petit verre de parfait amour; comment c'est-il fait *la République?*

— Tiens! regarde!... répondit l'ingénieux Bancrot en montrant l'orchestre et le chœur, voilà comment est fabriqué ton Gouvernement. — La contre-basse, le trombone, la clarinette et la grosse caisse, voilà les ministres; les violons et le cornet à piston avec les cymbales, c'est aussi des ministres; les chanteurs habillés en grenadiers, c'est encore des ministres; et les chanteuses, tout de même, sont ministres; et nous autres, qui sommes le peuple, nous les payons pour qu'ils nous amusent; nous les régalons pour qu'ils jouent la musique; et si nous ne sommes pas contents, au lieu de les payer et de les régaler, nous les fichons dehors à coups de tabourets — et puis on en fait venir d'autres... Voilà la République!

— Moi, je réclame pour Mina Turlutine, dit Trouillard, j'ai des idées sur la fraternité.

— Bon!... C'était tant seulement une supposition, répondit Bancrot. Ces grenadiers-là sont des bons enfants, des amis; si l'on voulait les toucher, je démolirais tous ceux qui s'avanceraient contre...

— Ou bien, on te démolirait, toi, avec eux, objecta Trouillard.

— Très-bien, dit du haut de son comptoir maître Marius Barbejeu, je vois, mon garçon, que vous n'avez plus rien à apprendre; vous pouvez maintenant retourner à votre bord et enseigner la République à vos camarades de la *Baucis*.

Ce Marius Barbejeu qui vendait des bretelles, et régnait sur le café des Navigateurs, parla ainsi sans sourire; — il avait navigué en l'an VII avec maître Michel, il avait servi depuis sous l'Empire, sous la Restauration et sous le Gouvernement de Juillet; — il avait eu l'esprit de fonder un café florissant et le talent de vaincre les funestes effets de la concurrence; — on m'a certifié qu'il était le plus profond des limonadiers et des philosophes du département du Var; — après la grande parole que je viens d'enregistrer, je n'en doute plus.

— Ma foi, ajouta Trouillard, qui se trouvait fort bien à table en face de ses amis du ci-devant *Diadème*, et qui lorgnait de plus en plus fraternellement la séduisante Mina Turlutine, j'aurais bien envie de ne pas rentrer à bord...

— Liberté, Égalité, Fraternité! dirent en même temps les trois gabiers.

— Pourtant, si l'on me faisait passer au conseil pour avoir quitté mon canot étant de service; si j'empoignais la cale ou des coups de corde!...

— Calme-toi, la cale et les coups de corde sont supprimés; la République les a remplacés par le cachot, mais il n'y a de cachot ni à bord, ni à terre...

— Eh bien! je reste, le capitaine se débrouillera comme il pourra!...

Or, au café Américain, au café de la Victoire, au café Maritime, et chez Delaury, — les autres canotiers du capitaine de la *Baucis* avaient rencontré des camarades non moins éloquents que Bancrot, Fioriston et Jean Jagut, des petits verres non moins persuasifs que ceux du café des Navigateurs, des yeux de citoyennes non moins agaçants que ceux de Mina Turlutine...

Le canot de la *Baucis* demeura amarré au quai.

Le capitaine, après avoir vainement attendu ses rameurs, alla demander asile à l'*Hôtel de la Croix de Malte*, où un commis voyageur lui apprit que la République, remplie de sollicitude pour l'avenir de ses marins, les enregimentait à Paris.

— Considérant les dangers de la mer, les privations du bord, les chagrins de l'exil et les douleurs des mères de famille, la République décrétera certainement, disait encore le commis voyageur, qu'elle ne reconnaît plus l'existence de l'Océan; un pont et un chemin de fer relieront le Midi avec l'Algérie; les vaisseaux seront supprimés et débités en bois de chauffage; quant aux colonies, on les laissera aux nègres, en les faisant prier, par voie d'Angleterre, de ne pas faire la traite des blancs, et de renvoyer franc de port en France, ceux des colons survivants qui les embarrasseraient.

— Mais que ferons-nous de ces colons? demanda le capitaine.

— La République fondera pour eux un atelier national spécial où ils seront admis à fabriquer du sucre de betterave, du café de chicorée et du chocolat de pois chiches.

II.

LE CAPITAINE DE LA BAUCIS.

Pour la facilité de mon récit, j'imposerai au capitaine de la *Baucis* l'ingénieux pseudonyme de Candide Pistolet. Sans frais de style, je fais ainsi d'une pierre trois coups; je le désigne, je le peins au moral, je le décris au physique.

Les matelots de son bord disaient pendant la campagne :

— Le malin n'est pas de lui tirer des carottes; ce qu'on lui conte, il l'avale comme purée de vérité; mais faut se méfier tout de même, vu que si par malheur il finit par avoir connaissance qu'on l'a flibusté, il fait feu sur vous des quatre pattes et de la queue; n'y en a plus un si brutal. Il vous mitraille à coups de retranchements et punitions de toute sorte, — et notez bien que son lieutenant, ses officiers, son capitaine d'armes, et maître Michel, le premier, ne manquent jamais de l'avertir qu'on lui envoie des couleurs comme ci, comme çà...

Je ne parlerai pas du compte que le capitaine Candide Pistolet rendit de sa campagne et de son retour à Toulon, au préfet maritime du cinquième arrondissement.

Il me suffira de certifier que la visite officielle du commandant de la *Baucis* à l'autorité du port l'avait convenablement préparé à ne plus trouver de canotiers dans son canot, à être obligé d'aller coucher à l'auberge, et à goûter les discours du commis voyageur Démocrasse.

— Ce que vous m'enseignez, citoyen, lui dit-il, me ravit d'admiration pour la République, mais pardonnez à un navigateur arrivant de Taïti de vous adresser encore quelques questions.

— La fraternité m'ordonne de vous répondre, citoyen commandant.

— Vous supprimez les vaisseaux, reprit Candide, vous effacez la mer de la carte; l'Océan est définitivement traité comme les Pyrénées par Louis XIV; mais les poissons?...

— Le cas est prévu, reprit Démocrasse, nous avons aboli l'impôt du sel dans le but spécial de saler les rivières, afin que les turbots, les morues et les harengs n'eussent pas à se plaindre de notre barbarie...

— Cependant, objecta le capitaine de la *Baucis*, si les rivières sont salées, comment fera-t-on pour se procurer de l'eau douce?

— Le vin est affranchi, comme un nègre qu'il était, — c'est clair comme de l'eau; nous avons supprimé l'exercice des contributions indirectes, et nos ateliers nationaux creusent des puits artésiens appelés aplanissements ou terrassements.

— A merveille! La République est profondément sage; elle a tout calculé, tout arrangé en moins d'un mois!... C'est miraculeux!...

— Nous n'en sommes encore qu'au provisoire, repartit Démocrasse, ce n'est rien, nous désorganisons, et voilà tout! Laissez venir le définitif, le constitutif et l'exécutif, nous organiserons alors, vous en verrez bien d'autres...

Démocrasse, à ces mots, développa ses neuf cents systèmes d'organisation du progrès, du travail, de la société, de la législation, du remaniement de l'Europe et des autres parties du monde, de la régénération de l'espèce humaine, et des réformes anatomiques indispensables pour que l'égalité ne fût plus un vain mot.

— Chacun de nos neuf cents représentants, dit-il, devra s'adonner exclusivement à l'étude d'un de ces neuf cents projets, en neuf cents articles, de neuf cents paragraphes chacun, destinés à servir de base à notre impérissable Constitution.

Le capitaine de la *Baucis* l'écouta, sans l'interrompre, jusqu'à ce qu'il n'eût plus d'haleine, et finit par s'endormir tout habillé.

A sept heures du matin, Candide Pistolet s'éveilla brusquement en criant *aux armes!* Il rêvait que la cavalerie de la reine Pomaré venait attaquer sa corvette, échouée sur une montagne de sel, au milieu de l'Océan, desséché par un décret de la République.

Ce rêve étrange lui arracha un sourire, il sortit, et alla tout d'abord à la recherche de son canot.— Son canot, abandonné à la garde de Dieu, était défoncé à tribord par le choc de quelque grosse chaloupe; à babord qui touchait au quai, le contrecoup avait occasionné des avaries non moins graves; les avirons et le gouvernail avaient probablement tenté quelque batelier; le mât et la voile avaient suivi la destinée des avirons :

—Ah! les triples drôles! s'écria le capitaine Candide Pistolet, ils me la payeront!... Me forcer à rester à terre! exposer mon canot aux abordages de toutes les barquettes; laisser voler mes avirons!... Je les punirai!... je les ferai passer au conseil!...

Pendant deux heures entières il se promena de long en large entre la Patache et la Consigne, sans apercevoir aucun de ses canotiers. Il s'était croisé les bras sur sa poitrine qu'une colère véhémente faisait bondir.

A neuf heures, Trouillard sortit du café des Navigateurs, appuyé sur l'épaule fraternelle de Brancot, qui s'appuyait de même sur Fioriston, que Jean Jagut soutenait; Mina Turlutine était suspendue à l'autre bras de Trouillard.

—Ah! diantre!... s'écria le canotier de la *Baucis* reconnaissant son capitaine, je suis cuit!... Pas moyen de lui filer une gausse, il voit la couleur et mes bretelles.

Trouillard dormait encore à demi, Trouillard avait mangé la consigne de la République.

— Imbécile! lui dit Bancrot, liberté!

— Bêtard! dit Fioriston, égalité!

— Sauvage! ajouta Jean Jagut.

— ... Fraternité! se hâta de reprendre Trouillard qui s'éveillait et pinçait galamment le bras potelé de Mina Turlutine.

— Pardonnez-lui, citoyens, dit-elle d'une voix flûtée, il arrive de Taïti!... Quand il serait encore un peu sauvage, il est excusable... A sa place je serais peut-être bien sauvagesse!...

— Possible, dit Bancrot, quoique tout de même ce soit difficile à croire...

Le capitaine Candide Pistolet roulait des yeux menaçants; il éprouvait un vague désir de se ruer comme une trombe au milieu de ce groupe impertinent et trop facétieux.

Par la rue Neuve, par les quais, débouchèrent alors le patron et les autres canotiers de la *Baucis*.

— Tiens! le capitaine qui nous attend, dit l'un d'eux, c'est farce!...

— Bon! reprit un autre, nous l'avons bien attendu assez souvent!

— Liberté, égalité, ça m'est égal, le capitaine a toujours été juste et bon enfant, quoique un peu rageur! dit un troisième,— c'était le patron du canot. — Rageur, c'est son tempérament, bon enfant et juste, c'est sa mode, il a mon estime républicaine. S'il veut venir à bord, je lui offre passage dans ma barquette de louage.

— Que dis-tu donc, toi? demanda Trouillard, nous pouvons bien armer notre canot, m'est avis!

— Sans avirons! sans mât! sans voile! quand la coque est défoncée tribord et babord!... Trouillard, tu n'as plus d'yeux que pour Mina Turlutine...

— C'est la consigne! dit la séduisante chanteuse d'un ton qui fit tressaillir l'heureux Trouillard.

Le capitaine Candide Pistolet s'était d'abord avancé au pas dramatique, la main sur son sabre, avec la ferme résolution de conduire ses canotiers au corps de garde, et ensuite de les faire mettre en prison; mais il se sentit touché par les éloges que son patron lui décernait.

— Salut et fraternité, citoyen commandant, lui dit tout à coup ce dernier sans le moindre embarras; on nous a volé nos avirons cette nuit; si jamais je sais qui, je vous réponds qu'ils passeront un mauvais quart d'heure...

— Très-bien! interrompit sévèrement Candide Pistolet,— sa mauvaise humeur le reprenait de plus belle; — il ne s'agit point encore de cela!... Pourquoi n'y avait-il pas d'hommes de garde à m'attendre hier soir?... Que signifie cette conduite à vous tous!... Je suis très-mécontent!... Pourquoi ne vous trouviez-vous point à votre poste à dix heures, conformément à mes ordres?

Les canotiers se mirent à rire avec un accord fraternel; mais le patron, gaillard herculéen qui eût assommé un bœuf d'un coup de poing, leur imposa silence :

— Taisez-vous! tas de bédouins! ou je vous déralingue!... Je suis votre patron, entendez-vous?

G. DE LA LANDELLE.

(La suite au prochain numéro.)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu. 92

Toilettes de la Mlle. R. Lhopiteau. Robes de Pauline Couter, r. Vivienne. 41.
Modes de Mme. Herst et Cie. Lue. Mme. Fournier, r. Drouot. 8 _ Fleurs de la Mlle. Herpin-Leroy à la belle Mariée. r. Montmartre. 130.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon Ch. ée d'Antin. 6 _ Parfums de Violet, p. de S. M. l'Impératrice. r. St. Denis. 317.

Entered at Stationer's Hall. LONDON, S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W.C. MADRID. El Correo de la Moda P. J. de la Peña

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

On s'occupe déjà des modes d'automne.

Nous avons chez quelques couturières des modèles de *demi-saison*, d'un très-joli effet.

L'habit *Incroyable*, à basques carrées, se portera toute l'année, c'est du moins l'avis des maisons de confection chez lesquelles nous puisons nos renseignements.

La maison *Lhopiteau*, 41, rue Vivienne, a fait de charmants manteaux de voyage de cachemire, doublé de taffetas. Lorsque le cachemire est à carreaux, le manteau est simplement décoré de franges de lainage assorti; bouton de nacre ou argent guilloché, et cordelière. Si le cachemire est d'une seule teinte, les broderies arabes de soutache de différentes nuances, rendent le manteau riche et original d'effet.

Madame *Pauline Conter*, directrice des ateliers de robes de la maison *Lhopiteau*, a fait, à l'occasion des réunions princières du mois dernier, des toilettes d'une rare élégance.

Nous citerons celles qui ont été portées par une jeune dame espagnole, cliente habituelle de la maison *Lhopiteau*.

Une robe de tulle blanc, posée sur un dessus de pou-de-soie ponceau.

La jupe, de tulle, bouillonnée en bas jusqu'à la hauteur des genoux.

Un volant de 25 centimètres de haut, composé d'un double rang de dentelle noire et blanche, monté sur une tête de velours ponceau, est posé en festons au-dessus des bouillons, il est retenu par des bouquets de grenades et des nœuds de taffetas.

Le corsage bouillonné est entouré d'une dentelle, qui forme berthe, orné dans le même genre que la jupe. Les manches courtes sont en volants de dentelle.

Une autre toilette est de taffetas bouton d'or, garnie de dentelle de Chantilly noire. La dentelle sur deux rangs serpente en festons capricieux et recouvre presque toute la jupe *à l'espagnole*.

Le corsage, qui est arrondi, est recouvert de dentelle sur laquelle se trouvent placées des pattes de différentes grandeurs Les manches courtes sont badinées de volants de dentelle et de jockeys Figaro de soie et frange jaune.

Cette toilette, qui perd à la description, était ravissante à voir; la jeune dame qui la portait, avait une parure de diamants et une coiffure de dentelle noire avec peigne à galerie de diamants, et deux *roses jaunes* posées en arrière des coques de ses admirables cheveux noirs de jais.

Il est fort utile de renseigner nos lectrices sur les charmantes casaques, forme *marin*, dont la maison *Lhopiteau* a de si jolis modèles.

Ces petites confections sont indispensables pour se préserver de la fraîcheur des soirées de septembre. Elles conviennent à tous les âges. On peut les rendre très-élégantes en les ornant de riches boutons. Quant au fond de l'étoffe, c'est toujours un cachemire épais, doublé de taffetas. La forme est carrée, avec col et revers et petites pochettes rondes sur le devant.

Avant d'aller plus loin au sujet des vêtements, disons quelques mots pour décrire les charmants chapeaux que madame *Hertz*, 8, rue Drouot, vient d'expédier à Biarritz, où se trouvent réunie depuis quelques jours une foule d'élégantes.

Un chapeau de crêpe rose, avec deux gros bouillons formant la passe; au-dessus du dernier bouillon contre la calotte, un plissé de taffetas rose; sur le côté gauche, presque au milieu, un bouquet de deux roses-thé, avec feuillage.

Le bavolet de crêpe recouvre une rose, il est traversé en dessus par un nœud flottant de velours noir.

Intérieur de tulle blanc et fleurs; brides roses.

Un second chapeau est de crin blanc, doublé de taffetas vert. Le bord intérieur de la passe est orné d'une touffe de feuilles de lierre, qui dépasse de manière à former garniture en dessus et en dessous; la partie la plus rapprochée de la figure a une frange de graines rouges; les joues sont de blonde blanche. Sur le côté gauche de la passe, une couronne de lierre et graines; le ruban vert des brides traverse contre la calotte; le bavolet, très-court, est de taffetas vert, plissé à gros plis et recouvert de tulle.

Un troisième chapeau est de tulle blanc, à bouillons capitonnés; il est orné sur le côté et au bavolet par des bouquets Pompadour de roses de Dijon. Le bavolet est de *flot de blonde*; à l'intérieur, des roses; brides et nœuds de taffetas blanc.

La maison *Herpin-Leroy*, 130, rue Montmartre, a composé de très-belles coiffures de bal, en forme de couronne, avec pouff sur le milieu.

Les fleurs de couleurs s'y mélangent avec du blanc, soutenu de feuillage, par exemple : pervenches, lilas et muguet; marguerites des prés et géraniums de pon-

ceau; roses trémières foncées et jasmin d'Espagne, etc.

Si la toilette est de tulle, crêpe, gaze de Chambéry ou autre étoffe très-légère, on ajoute aux ornements de la jupe des fleurs pareilles à celles de la coiffure.

Nous avons vu chez madame *Pauline Conter* une admirable toilette de mariée, pour laquelle la maison *Herpin-Leroy* avait fourni les fleurs, gracieux mélange de boutons d'oranger, clématite blanche et muguet.

La jupe était de pou-de-soie, corsage montant et manches à coude, le tout, richement orné de volants de dentelle, sortis des fabriques de la maison *Violard*, rue de Choiseul.

Le voile, à dessin riche, assorti aux volants, retombait en arrière jusqu'à mi-jupe.

La toilette du soir de la jeune mariée était de taffetas moiré rose, garni aussi d'une dentelle à papillons, un des chefs-d'œuvre de *Violard*.

Le corsage décolleté était recouvert d'un apprêt de dentelle, ajusté en basquine et ceinture, retombant à six pans sur la jupe.

Le paletot marin est tout à fait ce qui convient pour compléter les costumes d'enfants, pendant les mois de septembre, octobre et novembre.

On emploie pour le confectionner un drap moelleux, assez épais, ordinairement rayé de noir sur rouge, bleu sur blanc, gris, marron ou feutre.

Ce drap dispense de toute doublure, il suffit d'une belle garniture de boutons de nacre pour compléter cette confection, dont la maison de *Saint-Augustin* a un choix extrêmement varié pour tous les âges.

La maison de *Saint-Augustin* a préparé aussi pour les jeunes garçons de cinq à huit ans des costumes de chasseurs qui sont charmants de coupe et d'originalité, en même temps que confortables.

Le mois prochain, nous trouverons dans cette importante maison tous les renseignements nécessaires aux toilettes d'enfants pour la saison d'hiver.

Les étoffes deviennent plus sérieuses, leurs nuances s'assombrissent en demi-teintes douces, comme pour nous présager la chute des feuilles.

On voit des taffetas et des foulards de nuance pêche violacée, vert olive à filets noirs, azuline à larges raies bleu foncé.

Les lainages, à carreaux de couleurs, reparaissent dans les étalages, non point avec les teintes criardes de l'écossais, mais de nuances douces où le gris, le bleu, le feutre et le marron se marient harmonieusement.

Les magasins de *Saint-Augustin* nous ont fait remarquer une très-belle série de ces étoffes qui conviennent on ne peut mieux aux toilettes intermédiaires entre la saison d'été et les premiers froids.

Nous avons promis des détails sur la jupe invisible de la maison *Creusy*, 133, rue Montmartre.

Nous pensons que cette jupe sera favorablement accueillie dans le monde élégant. C'est le résumé de toutes les combinaisons qu'on fait depuis un an pour assouplir la jupe à ressorts.

En cherchant beaucoup, on finit par trouver. Il y avait ici une difficulté sérieuse dont la maison *Creusy* s'est tirée à sa plus grande gloire.

La nouvelle favorite de la mode a pour le moins autant d'ampleur dans le bas que ses devancières, seulement elle est établie avec des ressorts très-fins, qui se ramènent les uns devant les autres par un mécanisme très-ingénieux et se dissimulent lorsqu'on le désire.

Toutes les femmes voudront expérimenter ce nouveau jupon, aussi les marchands en font des provisions considérables chez l'inventeur : on peut dire que la mode des jupons à ressorts n'est pas à son déclin, car les préparatifs des robes et confections de la saison prochaine sont plus envahissants encore que tout ce que nous avions vu jusqu'alors.

Avis à messieurs les architectes et constructeurs du nouveau Paris, qui devront nous préparer de très-grands salons, des portes et des escaliers *ad hoc*, ou sinon les réunions de femmes vont devenir impossibles et les fêtes parisiennes devront se passer de la plus belle moitié du genre humain, faute d'espace pour loger les ajustements.

Ne terminons pas notre article sur les jupons, sans désigner à nos lectrices des sur-jupes très-élégantes que l'on trouve dans les magasins de la maison *Creusy*.

Les étoffes de fond de ces jupes sont remarquables comme couleur et tissu, et les ornements surtout sont variés avec une rare élégance.

Les ceintures de rubans flottants, dont nous avons eu une si nombreuse série depuis quelques mois, seront de mise cet hiver en toilettes de soirée.

Pour robes de ville, sur les étoffes épaisses, les ceintures hautes de rubans à gros grains, avec boucle de grande dimension, vont avoir une vogue générale.

Mais nous en sommes encore aux suppositions : le vrai mois qui décide les modes est octobre ; c'est lui qui remplit nos carnets de notes et nous permet de causer longuement avec les gracieuses lectrices dont le suffrage et la constance servent de récompense à nos recherches et à nos travaux.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 754.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de satin.

La passe est garnie sur le côté d'un bouillonné de tulle encadrant un bouquet de boutons de roses.

Une traverse de ruban de velours part de la calotte et monte à plat sur la passe en retournant dessous, et les bouts, retombant sur un ruché de blonde avec quelques boutons de roses, se raccordent à ceux du dessus.

Le fond et la calotte sont coulissés et froncés.

Une petite blonde remplace le bavolet.

Brides de taffetas blanc.

Robe de taffetas.

Le corsage forme un demi-paletot ; il ouvre en haut devant avec un col et un revers de taffetas blanc ; tous les bords ont un petit plissé de taffetas blanc ; le milieu est boutonné par des boutons de nacre de forme losange.

La manche plate est garnie d'une *épaulière* de taffetas blanc et terminée par un parement également blanc.



La jupe laisse devant un écart de quelques centimètres, et les coins, doublés de taffetas blanc, sont relevés de chaque côté par une riche plaque de passementerie et de jais, de façon à laisser voir un dessous de moire antique, boutonné de nacre.

TOILETTE DE JEUNE PERSONNE. — Chapeau rond de paille, garni de velours et bordé d'une dentelle qui forme devant la voilette *loup*. Sur le côté, il y a un frison de plumes noires d'où sort une aigrette de plumes de coq, blanches.

Robe de taffetas, ornée de velours et de glands noirs.

Corsage décolleté carré, à la suissesse, garni de bandes de velours derrière comme devant, seulement les bouts de derrière retombent beaucoup plus bas que ceux du devant.

Ceinture large, fermée derrière par un chou.

Manches plates, garnies de bandes de velours.

Guimpe, ouverte devant, de mousseline claire, brodée et festonnée au bord.

Courrier de Paris.

Ce n'est pas de Paris qu'on peut dire que « *les rois s'en vont!* » — car ils viennent tous, pour la plus grande gloire du pays, pour le plus grand bien de la ville de Paris et pour la fortune des chroniqueurs. Quand je dis pour la fortune, j'entends que c'est une bonne fortune pour nous autres. Nos chroniques sont toutes faites. Il suffit de suivre les pas d'un de ces augustes hôtes de la France, prendre des notes, raconter les allées et les venues, annoter les fêtes, les spectacles : quel déluge de nouvelles! Quelles riches chroniques! Ainsi ferons-nous, et je vous défie de vous en défendre à l'occasion du voyage du roi d'Espagne à Paris.

Et d'abord, il nous faut commencer par le commencement : vous dire l'âge de ce jeune prince dont les photographies, avant peu, vont courir tout Paris. Or donc le roi d'Espagne, Marie-Ferdinand-François d'Assises, prince espagnol et cousin de la reine, est né en 1822. Le voyage de l'Impératrice en Espagne, l'an passé, et l'accueil magnifique qu'elle y reçut, semblaient indiquer une visite de la cour de Madrid à Paris. Quoi de plus naturel? Quoi de plus naturel aussi que d'avoir saisi l'occasion qu'offrait l'ouverture d'un chemin de fer qui relie aujourd'hui Paris à Madrid, et qui abat définitivement ces fameuses Pyrénées qui chiffonnaient si fort Louis XIV. Le jour où deux peuples se tendent la main, n'était-il pas tout simple que les rois se tendissent aussi la main?

Donc la première étape du roi d'Espagne a été à Irun sur la frontière des deux pays et des deux lignes de fer. D'Irun, le roi s'est rendu à Bordeaux, où un accueil magnifique lui a été fait par le préfet et par la population. De Bordeaux, S. M. s'est rendue à Saint-Cloud, où elle est tombée en pleines magnificences impériales. Dîners diplomatiques, réceptions officielles se sont succédé les premiers jours, puis sont venues trois grandes fêtes comme la France seule est capable d'en offrir : une revue de l'armée et de la garde nationale au champ de Mars; — une représentation de gala à l'Opéra — et une grande fête dans le château de Versailles. Tout cela, succédant à la brillante célébration du 15 août, avec les illuminations splendides et ses feux d'artifice dont LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice ont tenu à se donner le spectacle en parcourant à pied les Champs-Élysées, après avoir traversé, dans la journée, Paris dans toute son étendue, en voiture, et au milieu des acclamations de la population.

Procédons par ordre :

D'abord la revue, dans laquelle ont défilé une masse de plus de 60 000 hommes, magnifique spectacle qui avait, comme toujours, attiré autour du champ de Mars tout ce qu'il était possible d'y réunir de curieux. L'Empereur, à cheval, ayant à ses côtés son auguste hôte, a parcouru les rangs des troupes et de la garde nationale. Chevaux, canons, tambours, clairons, musiques militaires, brillants uniformes, acclamations, drapeaux volant au vent, état-major de maréchaux, de généraux : jugez quel spectacle! Jugez si une plume, si exacte qu'elle fût, pourrait vous en donner une idée, quand le pinceau qui aura mission de consacrer cet événement sera impuissant à le rendre.

La veille, il y avait eu représentation de gala à l'Opéra; — une des plus belles dont les fastes de ce théâtre aient gardé le souvenir. Ceci vaut la peine d'être décrit : oyez donc ce que l'on en dit :

Depuis la rue de la Paix jusqu'à la rue le Pelletier, les boulevards étaient illuminés et les maisons pavoisées de drapeaux. L'Opéra était éblouissant de lumières; Leurs Majestés y sont arrivées à neuf heures moins quelques minutes.

En même temps que Leurs Majestés quittaient leur voiture, le personnel diplomatique en grand uniforme montait derrière Elles les marches de l'Opéra, et l'effet de ce cortége était merveilleux.

Leurs Majestés, reçues à l'entrée ordinaire par M. Perrin, directeur de l'Opéra, et par M. Gulliet, secrétaire de l'administration, ont traversé, entre deux haies de fleurs, le péristyle converti en véritable jardin, et ont gagné, par l'escalier de droite, jonché de bouquets à chaque extrémité des marches, la loge qui avait été spécialement construite pour Elles au milieu de l'amphithéâtre. Six rangs de loges et plusieurs rangs de stalles avaient dû être sacrifiés; mais l'innovation avait été si habile, qu'il semblait que la loge impériale eût toujours existé à cette place, et les cris de *Vive l'Empereur!* allaient plus largement à leur adresse.

Tous les regards se tournaient sur cette loge qui, faite d'un dais de velours rouge orné de crépines d'or, était vraiment resplendissante. Sa Majesté Catholique était placée entre l'Empereur, qui avait à sa gauche le prince Murat. L'Empereur portait le collier de la Toison d'or, et le roi d'Espagne le grand cordon de la Légion d'honneur.

L'Impératrice, superbement coiffée d'un diadème de pierreries, était éblouissante de grâce et de beauté. Derrière ces augustes personnages se trouvaient les grands officiers de service. Au devant de la loge impériale étaient

les personnes de la maison de l'Empereur et de la maison du roi d'Espagne.

La loge impériale ordinaire était occupée par la famille particulière de l'Empereur; on y admirait la comtesse Ruspoli et les princesses de Canino, adorablement jolies.

Le personnel diplomatique se trouvait dans le rang de loges à droite de Leurs Majestés, les ministres et les grands officiers non de service occupaient les loges de gauche; l'orchestre avait été réservé aux sénateurs et aux députés. L'éclat des uniformes était tel, qu'il eût fait palir, en toute autre circonstance, la toilette des dames, qui avaient heureusement des diamants pour se défendre. Madame la princesse de Metternich, seule de femme dans la loge des chefs de mission, attirait tous les regards; madame la duchesse de Morny, madame la duchesse de Fernan-Nunez, madame de Pourtalès, et bien d'autres grands noms de beauté, complétaient cette attrayante réunion.

Des lustres chargés de bougies rehaussaient l'éclairage ordinaire de l'Opéra; le foyer avait été coupé en deux, de façon à faire un salon de repos pour Leurs Majestés; des deux côtés de la loge impériale et des deux côtés de la scène se tenaient deux cent-gardes, dont le magnifique uniforme s'harmonisait avec toutes ces somptuosités.

On jouait le ballet de *Néméa*. Leurs Majestés ont souvent daigné donner le signal des applaudissements. Vers onze heures cette imposante représentation était terminée, et Leurs Majestés retrouvaient au départ les acclamations respectueuses et sympathiques qui les avaient accueillies à l'arrivée.

Quant à la fête de Versailles, elle a été, je n'ai pas besoin de le dire, au niveau de la revue et au niveau de la représentation de l'Opéra. La France ne fait les choses à demi en rien. Le parc, livré à la foule, était splendidement illuminé. Le théâtre, pour lequel on avait réservé des invitations, présentait un coup d'œil magique. Après le spectacle, souper. La fête a duré toute la nuit. Peu de souverains pourront se vanter d'avoir été reçus dans aucune capitale comme l'a été le roi d'Espagne à Paris.

Ici, je devrais clore mon courrier. Que le reste paraîtra pâle à côté de ces coups de baguette des fées! Mais enfin il faut bien se résigner à son devoir. Après tout, le roi d'Espagne n'empêchera pas le succès immense qu'obtient aux Variétés, *la Liberté des Théâtres*. Est-ce une pièce ordinaire, est-ce une féerie? On ne sait : on écoute, on regarde, on admire, on applaudit, on s'amuse. Que demander de plus?

Rien ne peut m'empêcher de vous dire que le Vaudeville prépare, pour succéder au *Roman d'un jeune homme pauvre*, un spectacle très-curieux et qui offrira un intérêt tout particulier : quatre pièces touchant à des genres très-divers. Il suffit de citer les titres de ces pièces pour exciter vivement la curiosité; les voici dans l'ordre où ils figureront dans la représentation :

Le Florentin, comédie en vers de la Fontaine ;
Le 24 Février, version nouvelle, d'après Werner ;
Le Devin du village, paroles et musique de Jean-Jacques Rousseau ;
Pierrot posthume, par M. Théophile Gautier ; cette pièce a été remaniée par son auteur.

Le Maître à chanter, pièce en cinq actes, de MM. Ed. Foussier et Ed. Cadol, passera, dit-on, au Vaudeville, dans les premiers mois de l'hiver. — Enfin, on assure que ce théâtre a passé avec M. Octave Feuillet, un traité qui lui assure à l'avenir toutes les œuvres dramatiques de cet auteur.

L'Opéra est tout entier aux répétitions de *Roland à Roncevaux*, de M. Mermet, dont la première représentation est désormais très-prochaine.

Voulez-vous des nouvelles artistiques et dramatiques? Je les emprunte à un journal bien informé sur toutes ces matières, *le Nord*. Donc, mademoiselle Wertheimber, au dire de notre confrère, quitte l'Opéra pour se consacrer définitivement à la carrière italienne.

La date de la réouverture de l'Opéra-Comique a été fixée au 1er septembre. La scène et les *dessous* sont complétement refaits; la salle est repeinte et redorée du haut en bas. La couleur rouge a été adoptée pour le fond des loges, au lieu de la couleur verte qui existait précédemment. On parle d'une innovation qui serait apportée dans la distribution des places : les dames seraient dorénavant admises aux fauteuils d'orchestre, d'où elles sont exclues aujourd'hui, ainsi du reste qu'à l'Opéra et au Théâtre-Français. L'Opéra-Comique suivrait en cela l'exemple du Théâtre-Italien et du Théâtre-Lyrique, qui admettent indifféremment les dames à toutes places, à l'exception bien entendu du parterre, réservé presque exclusivement à l'institution si bruyante de la claque.

Le Théâtre-Lyrique vient d'engager mademoiselle Christine Nilson, jeune cantatrice d'origine suédoise, croyons-nous, dont on dit d'avance le plus grand bien.

Le Théâtre-Français s'occupe activement de la comédie de M. J. du Boys, *la Volonté*, qui doit passer avant la fin du mois. M. Etienne, lauréat du concours de tragédie, doit débuter dans cet ouvrage.

Enfin, le théâtre du Palais-Royal a reçu une pièce de MM. Théodore Barrière et Lambert Thiboust, intitulée *les Jocrisses de l'amour*, et dont le rôle principal sera joué par Geoffroy.

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin joue en ce moment un drame intitulé *la Sonora*, et qui n'est que la mise en scène de la mort tragique de M. Raousset-Boulbon. C'est M. Francis Berton qui joue le rôle principal. C'était le moins qu'on dût à la mémoire d'un homme qui eût égalé, trois siècles plus tôt, tant d'illustres aventuriers dont la gloire est légendaire aujourd'hui.

X. Eyma.



LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE.

Le mois qui vient de s'écouler a été très-brillant par ses fêtes et, hélas, par son soleil qui nous a apporté cette année les chaleurs de la zone torride; mais comme vous devez être très-fatiguées, de ces chaleurs, nous parlerons seulement des fêtes, souvenir qui ne fatigue jamais l'esprit et qui toujours réjouit l'imagination au contraire.

Mais, ici comme dans l'Évangile, les premiers seront les derniers, et c'est à Saumur où je vais vous transporter, si vous voulez bien me suivre.

Tous les ans, à peu près à la même époque, cette charmante petite ville est en liesse. Savez-vous pourquoi? — eh bien, c'est parce que c'est à ce moment que l'École de cavalerie donne des courses et un carrousel qui attirent un monde fou, non-seulement venant de nos villes de France avoisinant celle-là, mais encore de celles d'Angleterre qui nous envoient une carte d'échantillons de leurs sportsman du cru et sportsman de deux genres : car chez nos bons voisins d'outre-Manche, les femmes sont aussi friandes des fêtes équestres que leurs époux : donc à Saumur il y a eu courses et carrousel. Les courses se font là comme ailleurs, seulement ce sont les officiers de cavalerie qui remplacent les jockeys; mais quant au carrousel, il ne se voit qu'en ce lieu, et c'est une des plus jolies choses que l'on puisse imaginer puisque ce carrousel rappelle les tournois du moyen âge, avec toute leur élégance et moins leurs dangers.

Figurez-vous une centaine d'officiers portant non-seulement tous les uniformes de divers régiments de cavalerie française, mais encore de beaucoup d'autres pays : car à l'École, il y vient, pour suivre les cours d'instruction, des officiers grecs, slaves, valaques, suédois, etc., etc., et l'on prend un officier de tous ces corps pour courir les bagues, les têtes, jeter le javelot, etc.; ils sont dans leurs uniformes de gala et leurs chevaux sont tout caparaçonnés avec élégance, ayant leurs crins nattés à l'aide de flots de rubans portant la couleur de l'officier qui va les monter; ils sont pleins d'ardeur et s'avancent au son d'une musique entraînante, et pour peu qu'un beau soleil accompagne toutes leurs évolutions, je vous le répète, il est impossible de rien voir de plus joli.

Saumur n'a pas toujours été ainsi coquette, pimpante et surtout guerrière; tout au contraire, c'était une ville habitée jadis par les protestants méthodistes, et la lecture de la Bible était la seule distraction de ces braves gens, quand un ministre de la guerre du roi Louis XV ayant, par hasard, traversé ce pays et ayant reconnu que l'air y était bon et le fourrage excellent, il voulut y envoyer plusieurs compagnies de royal-carabiniers dont les hommes et les chevaux étaient malades.

En apprenant que des soldats allaient venir loger dans leur ville, les habitants du cru jetèrent les hauts cris tout en faisant tripler les verroux et les serrures de leurs maisons.

Des suppôts de Baal!... c'était l'abomination de la désolation! gémissaient-ils nuit et jour.

Le régiment arriva et les portes se fermèrent à triple tour.

Seulement ces maisons avaient des fenêtres; fenêtres que les femmes entr'ouvrirent afin sans doute de considérer le danger de plus près.

Elles virent alors que, pour des envoyés du démon, messieurs les officiers de royal-carabiniers étaient de fort jolis diables : aussi furent-elles beaucoup moins effrayées que leurs maris ne l'eussent désiré, courage qui se traduisit en augmentation de toilette et en rejet des bonnets cachant la chevelure et des collets montés couvrant le cou et autres lieux; enfin elles s'armèrent en guerre.

Le miroir de ces dames leur déclara qu'elles avaient eu raison de prendre ce parti; mais à quoi sert d'être belle, si personne ne peut vous admirer?

De là à ouvrir les fenêtres toutes grandes et à entr'ouvrir les portes, il n'y avait qu'un pas. Il fut franchi.

Les maris et les ministres crièrent d'abord; mais comme alors, comme aujourd'hui : « ce que femme veut, Dieu le veut », était en vigueur; les maris et les ministres finirent par s'apaiser et messieurs les officiers furent reçus partout. Si bien que, quand le ministre de la guerre voulut rappeler le régiment de carabiniers qui y avait retrouvé la santé, la ville de Saumur sollicita la faveur de le garder encore ou de le voir remplacer par un autre régiment.

Le ministre y consentit, et comme le pays était favorable, on décida d'y élever une école d'instruction pour la cavalerie tout entière. Ce qui fut fait.

Quant à nos splendides fêtes de Paris, vous les connaissez trop bien et par vous-même, et par les relations qui vous en ont été faites, pour que je me permette de vous en parler; car si je vous dis que le jour de la représentation particulière qui eut lieu à l'Opéra, l'Impératrice ressemblait à une de ces merveilleuses princesses des contes de fées et par sa beauté et par les pierreries dont elle était couverte, vous me repliquerez aussitôt : — Nous le savons aussi bien que vous, madame!...

Il en sera de même si je vous raconte que la fête de Versailles a été splendide et que le ciel a semblé la protéger, puisqu'il a lâché ses écluses sur tous les pays à l'entour, à l'heure du feu d'artifice, tandis qu'il n'a envoyé qu'une toute petite ondée sur le



parc des anciens rois, afin de faire mieux apprécier sa politesse aux augustes personnages qui s'y trouvaient réunis en cet instant. Les nuages aussi savent être courtisans à l'occasion! En voilà la preuve.

Et je vous conduirai encore une fois dans les Pyrénées, où là aussi il y a eu des fêtes charmantes.

Courses de chevaux d'abord, courses d'ânes et courses d'hommes. Je nomme ces courses d'après le rang qu'elles ont suivi et j'en demande pardon aux hommes, qui étaient bien plus intéressants à voir que leurs rivaux.

Figurez-vous de beaux et grands montagnards, taillés comme les lutteurs antiques, s'élançant avec la rapidité du cheval arabe quand il traverse le désert, franchissant les murs, les haies, un bras du gave, des rochers, etc., pour atteindre tout au haut du roc le plus élevé un drapeau qui y a été planté par un aigle sans doute, et tout cela en six ou huit minutes. Cela tient du prestige.

Et pendant cette fête, on imaginerait difficilement un coup d'œil plus charmant que celui qu'offrait la prairie du mamelon vert, momentanément converti en arène où bêtes et hommes venaient de cueillir des lauriers. Au dernier plan, le magique panorama de la montagne, qui défie toute description, et tout autour un pays splendide.

Mais voilà qu'au moment où le montagnard vainqueur à la lutte arrive, son drapeau à la main, en exécutant une danse guerrière, sorte de pyrrhique qui ne laisse aucun doute sur la merveilleuse élasticité de ses jarrets, des coups de feu se font entendre dans les bois, coups de feu suivis de cris perçants et nombreux, et tout à coup, débusque d'un taillis, un ours qui se précipite, comme le *deus ex machina* de la comédie antique, au milieu des groupes effarés.

Alors, merveilleux effets de la terreur! chacun se mit à pousser des cris à son tour et à fuir sans regarder, par conséquent sans voir les honnêtes Ariégois qui couraient devant la bête et la conduisaient. C'était une plaisanterie! Chacun s'était sauvé, le tour était fait.

Alors les rires succédèrent aux cris et tout le monde revenu sur le mamelon vert, admira l'ours, qui à son tour était arrivé au milieu du turf, car l'animal sauvage se montra une bête des mieux éduquées. Il laboura comme un jardinier, dansa la gavotte comme Vestris et salua comme un professeur de bonnes grâces.

Cet estimable plantigrade a terminé ses exercices en tenant tête, tout seul, mais alors démuselé, à une douzaine d'énormes chiens des montagnes aussi lâches que grands et dont pas un n'a osé l'attaquer franchement, chose qu'eût faite le dernier des bulls terriers, petits chiens pleins de courage, s'ils sont laids...

Ce spectacle a été le bouquet de la journée et la foule, satisfaite, s'est écoulée lentement, tout en riant encore du souvenir de sa frayeur; puis, à la place de ce brillant parterre de fleurs animées, il n'est plus resté qu'une prairie fanée et déserte. Triste, mais véritable image, des plaisirs de ce monde!

La baronne DE V...

VARIÉTÉS.

LES DENTELLES DE FRANCE.

LA FLANDRE ET LE VELAY.

La mécanique bat également en brèche le travail à la main. Saint-Quentin est là, qui réussit à merveille avec ses machines et ses outillages compliqués. Mais dans les pays à tradition on ne désespère pas. La mécanique n'enlèvera pas toute espérance à l'ouvrière des villages, et ses doigts pourront longtemps courir sur les innombrables bobines ou fuseaux du métier qui lui donna la subsistance; elle ne désespérera pas, disons-nous, chaque fois qu'une contrée dentellière se distinguera par un splendide produit du travail à la main, comme la bannière nouvelle que les dames du Puy viennent de faire fabriquer en velours pour l'offrir à l'Orphéon du chef-lieu de la Haute-Loire.

Nous avions promis la description de cette bannière; nous la donnons ici pour terminer par un exemple cette rapide étude sur nos dentelles.

Cette œuvre d'art, qui sera l'honneur de la fabrique française, se divise en trois parties : le champ et deux larges bandes latérales. Sur un fond demi-teinte dit *grillé* et de couleur vert-d'eau, la dentelle court en mille losanges quadrillés dont le tissu, tantôt uni et serré, tantôt à jour, laisse se déployer un dessin aux fleurs héraldiques de couleur violette et aux entrecroisements en style byzantin.

Le champ porte *de France*, *chargé de l'aigle d'argent au vol abaissé, becqué, patté et membré de gueule, le tout timbré de la couronne murale à double enceinte.* Ce sont les armes de la ville du Puy.

De l'autre côté de la bannière, la couronne des comtes du Velay surmonte un écu *d'azur semé d'étoiles d'or sans nombre, chargé d'une lyre de même.*

Comme travail spécial et complétement nouveau, on remarque, au-dessus de l'écu de la ville, un nœud violet qui court sur toute la largeur de la bannière avec cette devise : *Les dames du Puy à l'Orphéon au Velay.* Ce nœud ressemble à s'y tromper à un ruban posé après coup; c'est quelque chose de hardi et quelque chose d'inédit dans la fabrication que ce nœud aux bouts flottants. Il fait partie intime de la bannière. La partie cen-

trale, chargée de part et d'autre des blasons dont nous avons parlé, ressemble à un vitrail du moyen-âge. C'est rappeler toute l'histoire catholique du Velay. Les souvenirs religieux se rencontrent à chaque pas dans ce pays; on ne pouvait oublier dans la bannière cette réminiscence d'un passé qui eut ses grandeurs et ses revers, et le langage muet de l'art et de l'industrie fait rêver quand on s'arrête pensif devant ce modèle de la fabrication nationale.

Les parties latérales, où le dessin quadrillé affecte davantage le style byzantin, ces parties latérales, disons-nous, sont séparées du champ par une double bande ou broderie de soie jaune d'or, sur laquelle sont posées en relief les anciennes monnaies d'argent du Puy. C'est encore un souvenir de l'histoire locale. Les bordures extérieures sur toute la bannière sont en rosaces à jour en soie jaune d'or, et les angles inférieurs se trouvent chargés de fleurs d'argent en relief, de roses, de marguerites et aussi de joyaux d'or, en souvenir, tout cela, des anciens *jeux poétiques* qui se célébraient au Puy, selon la volonté d'un généreux donateur, le seigneur de Montgiraud, lieutenant de la sénéchaussée.

Sur la partie supérieure de la bannière se trouve un gracieux lambrequin dentellé à jour et relevé de couleurs vives; sur quatre médaillons de ce lambrequin se trouvent les chiffres de l'année 1863.

L'effet comme œuvre industrielle de ce morceau unique en Europe échappe à l'appréciation. Il faut avoir été artiste en même temps que fabricant pour tenter ce travail magnifique. On dirait un tryptique aux couleurs parfaitement harmoniées et qui, regardé de près, révèle tout un art de fabrication, révèle aussi toute une histoire.

Le jeune et fort intelligent industriel qui a attaché son nom à cette œuvre est M. César Falcon. C'est le frère de celui qui légua son musée de dentelles à la Société académique. Il a eu pour collaborateur, en qualité de dessinateur, M. Girollet, un autre jeune et aussi fort intelligent artiste parisien, dont les belles conceptions étaient dignes d'être traduites par ce chef-d'œuvre de l'art industriel français.

Après avoir fait bien large la part au côté pratique et économique de l'œuvre dont nous parlons, les deux auteurs de la bannière ont surtout songé à l'histoire du Velay, dont la bannière est en quelque sorte la page tout entière. La religion et l'art du moyen-âge se lisent sur cette splendide et jusqu'à ce jour unique étoffe. Les bannières flamandes, chargées d'or sur le velours, n'ont pas la majesté de ce chef-d'œuvre, qui ressemble de loin à toute une pensée flottant dans le vague. L'aigle d'argent qui brille en relief sur l'écu de la bannière rappelle aussi les jours où l'antique capitale du Velay servait d'étape stratégique aux légions romaines, car la science et l'archéologie restituent de nos jours la ville du Puy à ses véritables origines qui remontent à Rome.

La religion catholique a fait, depuis, de cette ville l'un de ses plus vénérés sanctuaires, et, à la place, au sommet du pic noir où s'élève la statue monumentale de Notre-Dame de France, Minerve avait son autel, tandis que l'enceinte fortifiée du moyen âge s'asseyait elle-même sur des fondements tracés par l'architecte romain. Dire et faire deviner tout cela sur un des plus artistiques morceaux de l'industrie dentellière, c'est le résultat qui a été remporté; voilà pourquoi l'industriel, l'économiste et l'homme du monde n'oublieront pas de visiter la bannière nationale du Velay, quand les loisirs du tourisme les pousseront vers les pittoresques montagnes du centre, cette Suisse de la France, a dit George Sand!

Ernest LAHARANNE.

PETITE CHRONIQUE.

On écrit de Stargard (Poméranie) : Parmi les papiers de la succession d'un habitant de notre ville, on a trouvé vingt-trois manuscrits de Mozart. Dans le nombre, il y a une comédie latine avec mélodrame, *Apollon et Hyacinthe*, par W. Mozart, 13 mai 1766; une symphonie pour deux violons, deux basses de viole, deux hautbois, deux cors, trois contre-basses, par Mozart, publiée à Vienne et Olmutz, 1767. De plus, un magnifique concerto pour piano et orchestre, dédié à l'empereur Léopold par W. Mozart, Vienne, 1714; enfin plusieurs symphonies composées à Salzbourg.

***

On annonce pour le commencement d'octobre l'inauguration, à Londres, de l'opéra anglais au théâtre de Covent-Garden; il est question d'y représenter le *Prophète*, de Meyerbeer, traduit en anglais. M. Mapleson entreprend avec les principaux artistes qui ont brillé pendant la saison passée à son théâtre une tournée en province, où il fera représenter plusieurs ouvrages de son répertoire.

***

Pendant l'année théâtrale, interrompue par la clôture de l'Opéra de la cour de Wurtemberg, on a donné 204 représentations, parmi lesquelles figurent 85 opéras. Les compositeurs français y comptent pour dix ouvrages, dont quatre d'Auber, un d'Adam, d'Halévy, de Méhul, de Boïeldieu, de Grétry et de Gounod. Les compositeurs allemands s'y sont trouvés partagés ainsi : Meyerbeer, quatre ouvrages; Mozart, trois; Weber, trois; Gluck, un; Nicolaï et de Flottow, deux.

***

On a vendu récemment aux enchères publiques une montre microscopique dont le fabricant n'était rien moins que l'auteur du *Barbier de Séville*. En effet, avant de devenir, un de nos grands écrivains, Beaumarchais avait été l'un des horlogers les plus remarquables du siècle dernier. Il excellait surtout dans le genre lilliputien. Sur l'ordre de Louis XV, il exécuta pour madame de Pompadour une montre qui passa pour avoir atteint, comme petitesse, la limite du possible.

L'ensemble du mécanisme de ce bijou mesurait 9 millimètres de diamètre; il était placé sur une bague, et le

grand ressort de la montre était remonté par un cercle mobile autour du cadran. Ce cercle, qui portait un petit crochet saillant, était conduit avec l'ongle.

Après avoir acheté une charge à la cour, Caron, devenu de Beaumarchais, abandonna sa profession. Mais le nouveau grand seigneur ne fut pas sans recevoir bientôt des marques de la morgue hautaine des nobles privilégiés du lieu. Un grand de la cour, le voyant passer en habit de gala dans la galerie de Versailles, voulut l'humilier en lui rappelant son ancien état.

Il l'aborda et lui dit : — Je vous rencontre bien à propos, mon cher monsieur ; ma montre est dérangée ; faites-moi le plaisir d'y donner un coup d'œil. Beaumarchais répond qu'il a toujours eu la main très-maladroite. Le fâcheux insistant, il prend la montre qui était très-précieuse et la laisse tomber ; elle se brise en mille pièces et l'écrivain s'éloigne en s'écriant : « Je vous l'avais bien dit ! » A partir de ce moment, on cessa de lui demander des consultations chronométriques.

A l'Exposition universelle de 1855, un horloger anglais avait présenté comme un miracle de délicatesse une montre mesurant 11 millimètres. Beaumarchais, avec ses 9 millimètres, avait encore la partie belle.

Les chefs-d'œuvre du genre lilliputien qui, jusqu'à ce jour, n'ont pas été détrônés, sont une montre à cylindre de 7 millimètres sortant des ateliers de MM. Patek et Philippe, de Genève, et une montre à ancre mesurant de 8 à 9 millimètres, due à M. Sordet, de la même ville. Ces frêles machines se composent de plus de cent pièces circonscrites dans un espace trois fois plus petit qu'une pièce d'argent de 20 centimes.

Il faut mettre sur la même ligne le formidable pistolet de MM. Audemurs, de la vallée du lac de Joux. On comprendra tout l'intérêt qui s'attache à cet engin de guerre quand on saura que, long de 5 millimètres, il pèse environ 3 centigrammes et se compose de 22 pièces.

*
* *

Le *Ménestrel* cite ces lignes du testament de Mme Cherubini, qui témoignent d'une grande élévation de pensée : « A notre fils Salvador, écrit-elle, doit appartenir le portrait de Cherubini peint par Ingres. Mais à ce sujet j'ai une demande à lui faire : c'est qu'après la ligne directe de Cherubini, son portrait soit envoyé au musée de Florence pour y perpétuer son souvenir au pays natal. Tant que ce portrait aura un intérêt direct et de cœur, qu'il rappellera à nos petits-enfants le souvenir de leur grand-père, dont je prie Salvador de les entretenir le plus souvent possible, il devra rester dans la famille Cherubini. Mais qu'il ne devienne jamais un motif de spéculation en tombant dans des mains étrangères, qui n'y verront qu'un objet d'art. Il y aura bien loin d'ici à ce moment-là, mais il sera raisonnable d'agir en vue de l'avenir. »

LOUIS DE SAINT-PIERRE.

CANDIDE PISTOLET

OU

LA RÉPUBLIQUE A BORD.

(Voyez le numéro précédent.)

Puis, d'un ton familier : — C'est la République, citoyen capitaine, poursuivit-il en souriant ; ces enfants voulaient s'amuser ; si j'avais su où vous trouver, parole d'honneur, je serais allé vous prévenir pour vous empêcher de droguer par ici. Bah ! n'en parlons plus, n, i, ni, fini ! — Ce matin, nous resterions bien à terre, mais on ne nous a pas encore payé le décompte ; dame ! sans argent, pas de fraternité ! J'ai retenu un bateau de passage, si vous voulez venir avec nous, vous payerez ; nous irons tous ensemble à bord causer avec les amis !...

— Patron, tu parles bien tout de même ! s'écria Trouillard, j'ai tout à fait besoin d'aller à bord, allons !

A ces mots, il embrassa Mina Turlutine en lui disant au revoir, serra la main de Bancrot, de Fioriston et de Jean Jagut du ci-devant *Diadème*, et sauta dans la barquette. — Le capitaine venait d'accepter la proposition de son patron, qui eut la politesse de lui céder la place d'honneur. — On poussa.

Quant au canot de la *Beaucis*, des témoins dignes de foi ont affirmé que les gardes nationaux du poste voisin, remarquant qu'il était abandonné et à moitié brisé, l'utilisèrent dans leur poêle, une nuit que le mistral soufflait.

Le capitaine Candide Pistolet commençait à comprendre toute la portée d'une parole du préfet maritime, omise à dessein ci-dessus, car elle trouve ici sa place nécessaire :

« Je me plais à croire, commandant, que vous » êtes chéri de vos subalternes, et je vous en féli- » cite ; ménagez-vous par tous les moyens leurs sym- » pathies fraternelles ; la République est un gouver- » nement d'amour. »

En arrivant à son bord, le capitaine Candide Pistolet fut fort étonné du spectacle qui frappa ses yeux.

D'un côté du grand mât, les officiers, les maîtres, et entre autres maître Michel, et une trentaine de matelots armés jusqu'aux dents, étaient rassemblés sous les ordres du lieutenant en pied.

De l'autre côté, des groupes tumultueux s'apprêtaient à la révolte.

Plus loin, sur l'avant du mât de misaine, des indifférents fumaient la pipe et regardaient.

Le lieutenant prétendait faire larguer les voiles

mouillées et qui avaient besoin de prendre l'air.

— Ah ! c'est comme ça ! criaient les enragés, eh bien ! larguez-les vous-mêmes !... Vous en êtes libres ! nous sommes tous égaux !... Je veux que le lieutenant aille à l'empointure !... Voilà mon idée !

— Tas de coquins ! à vos postes de manœuvre! ou je vous fais mettre en joue !...

— Démarrons les canons contre le lieutenant ! Vive l'égalité !

Les canons ne furent pas démarrés, attendu que le capitaine Candide Pistolet, son patron et ses canotiers se montraient à la coupée du navire, ce qui fut un coup de théâtre pour les indifférents occupés à fumer leur pipe.

Candide Pistolet paya les bateliers, étendit la main et demanda le silence :

— « Mes chers frères, dit-il, la paix et la concorde vous sont particulièrement recommandées ; je vois ce qu'il y a, laissez-moi faire... La République est un gouvernement d'amour. Que ceux qui sont d'avis de larguer les voiles lèvent la main ! »

Tout l'équipage, enchanté de la bonne grâce du capitaine Candide Pistolet, leva la main, à l'exception toutefois du lieutenant et de Michel, le maître d'équipage.

— Eh bien ! continua le capitaine, en haut les gens de bonne volonté !... Au plus tôt paré, larguons les voiles !...

Les fidèles, les enragés, les indifférents fumant toujours la pipe, et les canotiers qui revenaient de terre, s'élancèrent à l'envi dans les haubans.

Des citoyens ou des citoyennes du port de Toulon s'étaient introduits à bord de la *Baucis*, pendant que le capitaine Candide Pistolet rendait visite au préfet maritime.

Et ceci fut l'objet du rapport du lieutenant.

— Une maudite marchande de fruits que j'ai laissé monter ici, hier soir, dit-il, a révolutionné tout le bord... Personne n'a plus voulu faire le quart ; ce matin le pont n'a pas été lavé, les cuivres ne sont pas fourbis... la discipline est perdue... Je vois, d'après votre entrée à bord, capitaine, qu'il faut en prendre son parti ; pourtant s'il y avait moyen de se faire un peu mieux obéir...

— Lieutenant, vous n'avez pas tout à fait tort ; pour rétablir l'ordre, tout à l'heure j'ai agi d'inspiration ; en temps ordinaire, je leur aurais fendu la tête ou brûlé la cervelle, mais j'ai une idée... je vais aller à bord du vaisseau le ci-devant *Diadème*, pour consulter l'amiral et voir comment il s'en tire. A mon retour nous aviserons !

— Pardon, mon capitaine, dit maître Michel, qui avait tout entendu ; m'est avis à moi qu'il ne faut pas caler comme ça ; — et si vous me permettez de prendre un bout de corde au fur et à mesure qu'ils descendront de larguer les voiles, je vas vous les mettre à la raison l'un après l'autre...

— Maître Michel, répondit le capitaine Candide Pistolet, vous n'entendez rien à la République.

— Doucement, capitaine, je suis un vieux, j'ai servi en l'an VII, à preuve qu'on ne m'a jamais payé mon décompte de cette maudite fichue année ; — les matelots, en ce temps-là, faisaient aussi leur tête, mais on n'a jamais usé tant de filin à leur apprendre la sagesse...

— Mon brave Michel, vous n'y entendez rien, je vous le répète, les Républiques se suivent et ne se ressemblent pas.

En ce moment, les voiles ayant été mises au sec tant bien que mal, le capitaine fit à haute voix cette question :

— Qui veut armer la chaloupe pour me mener à bord du ci-devant *Diadème ?*

— Moi !... moi !... moi !... s'écria-t-on de tous côtés.

Les gens de bonne volonté se battirent un peu les uns les autres à qui irait ; les plus forts se rangèrent sur les avirons ; Candide Pistolet s'assit à l'arrière, et cinq minutes après, il accosta le long du vaisseau amiral.

En approchant, des chants peu harmonieux, mais fort gais, frappèrent ses oreilles :

— Au moins, dit-il, on ne boxe pas !... L'amiral Badin entend son métier. Je vais prendre une leçon de commandement républicain.

Aucun timonnier, aucun factionnaire n'ayant annoncé à l'intérieur du vaisseau l'arrivée de la chaloupe de la *Baucis*, Candide Pistolet entra à bord sans sifflet ni salut militaire.

— Ces honneurs aristocratiques sont supprimés, pensa-t-il, c'est logique !...

Sur le fronton de dunette, à la place des mots : *Honneur et patrie*, vieille devise de nos vaisseaux, il lut la devise nouvelle : *Liberté*, *égalité*, *fraternité.*

— C'est naturel ! se dit-il encore.

Une ronde immense de marins de tous grades tourbillonnait sur le gaillard d'arrière, et l'amiral Badin, en personne, chantait la chanson dont le refrain était répété par six ou sept cents danseurs et danseuses. Dans le nombre se trouvaient Bancrot, Fioriston, Jean Jagut et Mina Turlutine.

— C'est magnifique ! s'écria le capitaine Candide Pistolet éperdu d'admiration.

III.

L'AMIRAL BADIN.

Il serait bien difficile de décrire l'enthousiasme du capitaine de la *Baucis*, quand il vit l'amiral Ba-



din en personne conduisant la farandole de ses matelots et de leurs invités :

— Que c'est beau ! quel tableau fraternel ! répétait-il en se mouchant, car ses pleurs inondaient ses deux narines.

Son émotion légitime se modéra pourtant par degrés, il put tomber silencieusement en extase, et entendre l'amiral qui d'une voix chevrotante continuait ainsi :

On met des bretelles
Sans désagrément,
Indifféremment,
On reçoit ses belles,
Fraternellement!

Et l'équipage répondait :

Et allons à Lorient
Pêcher le hareng!

A la vue de Candide Pistolet, l'amiral s'interrompit :

— Mes bons amis, demanda-t-il humblement, voulez-vous bien me permettre d'aller fraterniser avec un ancien camarade...

— Voyons voir ! qui est-ce que c'est?

— Un bon garçon, fit Trouillard; l'amiral s'enroue, j'entre dans la danse avec Mina Turlutine; laissez-moi dire !

Grâce à l'intervention de Trouillard, le vieil amiral tout essoufflé, courbaturé, époumonné, rendu, put se soustraire à son abominable corvée de chanteur.

Peu d'instants après, il exposait confidentiellement à Candide Pistolet sa triste situation :

— Je suis obligé d'avoir chaque jour cinquante matelots à ma table; ils dévorent mes volailles, boivent mon vin et se moquent de moi.

— Diable! fit le capitaine Candide Pistolet.

— En revanche, ils ont la prétention de me rendre politesses pour politesses, et de temps en temps, il faut que j'aille manger des haricots à la gamelle!

— Tonnerre! s'écria Candide Pistolet.

— Vous paraissez indigné? dit l'amiral Badin.

— Vive la liberté! répartit le capitaine de la *Baucis*, je jure de me révolter contre mon équipage, et de gré ou de force de vous affranchir, mon cher amiral, car il ne doit plus y avoir d'esclaves, et je m'aperçois que ces drôles nous traitent comme des nègres.

. . . .

IV.

RÉVOLTE DU CAPITAINE CONTRE SON ÉQUIPAGE.

Quand les matelots de la *Baucis* furent tous endormis du sommeil des ivrognes, le capitaine, jaloux de tenir son serment, alla les lier l'un après l'autre chacun dans son hamac. Pour cette opération, maître Michel, le lieutenant chargé du détail, deux ou trois officiers et autant de sous-officiers le secondèrent avec un zèle au-dessus de tout éloge.

Sabre au côté, pistolets à la ceinture, les révoltés attendirent ensuite le lever du soleil.

— J'ai soif!... s'écria dès le point du jour et d'une seule voix l'équipage tout entier.

— C'est bien fait pour vous, tas de chenapans, de tyrans et de sacs à vin ! s'écria le capitaine, mais, soyez tranquilles, despotes farouches, vous boirez!... Et vous vous dégriserez, j'en réponds! Tous les robinets de la cale sont ouverts. La *Baucis* ne tardera pas à couler; et nous serons libres, égaux et frères dans la grande tasse!... Entendez-vous ce bruit sourd?

— Grâce, capitaine!... Ne plaisantez pas de même!...

— Préférez-vous sauter?... je mets le feu aux poudres...

— Pardon, capitaine, nous serons sages comme des poupées de cire!...

— Ce n'est pas assez! je veux vous camper une leçon de civisme, moi ! Ah ! vous croyez qu'on vous paye et qu'on vous nourrit pour refuser le service. C'est là ce que vous appelez *la république à bord...* Nous allons danser, mes petits!...

Allons à Bel-isle
Pêcher la sardine !

— Capitaine! vous avez raison ! nous vous obéirons! nous ferons tout ce que vous commanderez!... Faites fermer les robinets, miséricorde !

— Turlututu ! répondit Candide Pistolet devenu défiant. Quand vous seriez déficelés et désaltérés, vous recommenceriez vos farces. La *Baucis* ferait le tome II du ci-devant *Diadème;* vous me forceriez à vous jouer de la musette ou du hautbois. Non! non!... Plutôt la mort que l'esclavage, mes chers concitoyens. Nous coulerons ensemble, c'est plus simple; ça tranche toutes les difficultés.

Par la bouche des robinets, l'eau de mer entrait abondamment dans la cale; Candide Pistolet fumait tranquillement son dernier cigare.

— Mes amis, dit-il au lieutenant, à maître Michel et aux autres révoltés, vous pouvez armer un canot

et vous rendre à terre. Quant à moi, conformément aux vieilles ordonnances, je n'abandonnerai pas mon bord. Je me noierai avec ces ivrognes. Vive la liberté !

. . . .
. . . .
. . . .

Sur cette situation lamentable, tragique et bien faite pour donner à réfléchir, l'estimable Jean-Baptiste Lavertu a interrompu son véridique récit.

C'est dommage !

Heureusement une courte note nous apprend comment il comptait le terminer.

V.

NOTE HISTORIQUE.

Touché par les lamentations et assourdi par les hurlements de ses matelots transfilés, Candide Pistolet consentit enfin à les laisser se précipiter sur les pompes.

L'ordre le plus parfait ne tarda point à régner à son bord. Les robinets furent fermés. Tous les rats de cale et même quelques chats se noyèrent; mais l'intérieur de la *Baucis* n'avait jamais été plus propre.

Les matelots de la corvette entrèrent tous, immédiatement après, dans le complot dont Candide Pistolet se déclarait chef supérieur. Ils l'aidèrent à traiter tous les équipages de la flotte comme ils avaient été traités eux-mêmes.

L'amiral Badin fut affranchi; son autorité fut rétablie ; Mina Turlutine et ses compagnes étaient irrévocablement expulsées; les séditieuses bretelles n'osèrent plus reparaître sous les yeux vigilants des capitaines d'armes.

Un nombre indéterminé de mois s'écoula ensuite, jusqu'à temps que l'armée navale, où la plus parfaite discipline était rétablie, allât coopérer à la prise de Sébastopol.

Pour cette mémorable campagne, le citoyen Démocrasse s'embarqua sur la frégate *l'Introuvable* où il remplissait les fonctions de tonnelier sous les ordres de M. Muscat, devenu si célèbre depuis la publication du poëme : *les Mystères de la cambuse.*

G. de la Landelle.

BLACK-COTTAGE.

Du temps où j'exerçais les fonctions ecclésiastiques dans une des chapelles de Londres, je comptai pendant quelques mois, parmi les personnes assidues à mes instructions, une dame qu'on me dit être mariée à un riche fermier. Elle était venue s'établir dans la capitale pour le compte de l'un de ses enfants, un petit garçon, dont la santé délicate réclamait les soins des médecins les plus éminents.

Tandis qu'elle veillait ainsi sur les jours de cet être chéri, une bonne part de ses sollicitudes maternelles dut se reporter à l'improviste sur un autre enfant, dont la naissance arriva quelque peu prématurément. Je conférai le baptême à ce dernier venu, et fus prié d'assister à une petite soirée donnée en l'honneur de cette cérémonie. Ainsi s'établirent mes relations personnelles avec la dame, qui m'intéressa tout d'abord assez vivement, non que ses dehors eussent rien de flatteur, car elle était de petite taille et n'avait aucune prétention à la beauté ; mais il y avait en elle une certaine simplicité, une droiture et une bonté de cœur, que son attitude révélait au premier coup d'œil, et dans sa conversation, beaucoup de bon sens et de franchise. Un des convives, qui s'aperçut de l'impression favorable qu'elle produisait sur moi, et qui me parla d'elle avec les plus grands éloges, me surprit quelque peu, je l'avoue, en me demandant « si j'aurais jamais supposé cette femmelette, dont le calme et la bonne humeur me plaisaient, capable d'un acte de courage qui eût mis à une rude épreuve les nerfs de l'homme le plus intrépide? Je sollicitai naturellement une explication; mais mon voisin de table se contenta de me répondre, avec un sourire : « Saisissez la première occasion qui s'offrira de lui demander ce qui est arrivé à Black-Cottage, et vous entendrez quelque chose qui aura de quoi vous étonner. » Je ne manquai pas, dès que je pus aborder en particulier ma paisible ouaille, de lui poser la question dans les termes mêmes où elle m'avait été suggérée. La dame répondit que « ce serait là un long récit; et comme je lui proposai de l'ajourner à une prochaine rencontre, elle m'expliqua qu'elle comptait repartir pour la campagne dès le lendemain matin : « Mais, ajouta-t-elle avec bonté, les obligations que je vous ai, depuis que vous êtes devenu mon guide spirituel, et la curiosité que vous témoignez au sujet de cette histoire, m'engagent à vous la raconter par écrit, puisque je ne saurais le faire verbalement. Vous recevrez donc, d'ici à quelques jours, la narration de ce qui m'advint durant cette nuit, mémorable à jamais pour moi, que j'ai passée à Black-Cottage. »

Elle tint promesse, et, quinze jours après, m'arrivait le manuscrit dont voici la teneur.

BLACK-COTTAGE.

Pour reprendre les choses à leur début, je dois vous ramener d'abord à l'époque qui suivit la mort de ma mère. Mon frère était sur son bâtiment; ma sœur nous avait quittés pour entrer en condition, et je vivais seule avec mon père au milieu d'une de ces grandes landes marécageuses qu'on retrouve à chaque pas, en Angleterre, quand on traverse les comtés de l'Ouest.

Cette lande était couverte de grands rochers calcaires, et coupée, çà et là, de petits ruisseaux. L'habitation la plus voisine de la nôtre était située à un mille et demi de distance, à l'extrémité d'une langue de terre cultivée qui pénétrait, comme un coin, l'épaisseur des vastes bruyères. Là commençaient les bâtiments annexes de Moor-Farin, l'importante ferme que possédait alors le père de mon mari. Les terres qui en dépendaient allaient rejoindre, par des pentes adoucies, le fond d'une opulente vallée qu'abritaient les hauts plateaux de la lande.

Le terrain ne se relevait qu'à plusieurs milles de là, et en gravissant les plans inclinés qu'il offrait alors, on arrivait à une maison de campagne appelée Holme-Manor, appartenant à un gentleman du nom de Knifton. M. Knifton venait d'épouser une jeune personne dont ma mère avait soigné les premières années, et dont je ne saurais oublier les bontés, l'amitié puis-je dire, car elle m'a toujours traitée en vraie sœur de lait. Il est absolument indispensable, pour la suite de ce récit, que je vous initie tout d'abord à ces détails, à quelques autres encore, aussi peu essentiels en eux-mêmes. Veuillez ne pas les perdre de vue.

Mon père était carrier de son état. Son cottage était à un mille et demi de l'habitation la plus proche. Dans toute autre direction, nous n'avions de voisins qu'à une distance trois ou quatre fois plus grande. Étant de très-pauvres gens, cet isolement avait un grand mérite à nos yeux, celui d'être logés *gratis*. Par surcroît de bénéfice, les moellons que mon père avait à façonner pour gagner sa vie, étaient tout autour de lui, à quelques pas de sa porte. Aussi se trouvait-il fort heureux de résider dans cette espèce de Thébaïde. Je ne saurais dire que je fusse tout à fait de son avis, mais je n'avais garde de me plaindre. J'aimais tendrement mon père, et le plaisir de lui être utile compensait pour moi l'austérité de cette vie au désert. Mistress Knifton, en se mariant, avait voulu me prendre à son service; mais, bien qu'à regret, je refusai, songeant à mon père. Si j'étais partie, il eût été condamné à vivre seul; et ma mère, à son lit de mort, m'avait fait promettre de ne pas l'abandonner à lui-même et à sa tristesse, au milieu de ces landes arides et tristes. Dans ces proportions restreintes, notre cottage était solidement et commodément construit, en bonne pierre du pays, cela va sans le dire. Les murailles étaient revêtues en dedans et garnies au dehors d'un double rideau de planches, que le père de M. Knifton avait mises à la disposition du mien. Ce luxe de précautions contre les fentes et les crevasses de la maçonnerie, qui, dans une position mieux abritée, eût été complétement superflu, devenait d'une absolue nécessité là où nous étions, pour nous préserver des vents froids qui, toute l'année, si ce n'est pendant les trois mois d'été, balayaient cette région sans défense. Mon père avait enduit de goudron, pour le mettre à l'abri de l'humidité, le planchéiage extérieur dont étaient revêtus nos murs épars et mal jointoyés. Cela donnait à notre petite habitation, surtout vue de loin, un aspect singulièrement sombre, enfumé, sinistre. Et c'est là ce qui lui avait valu, dès avant ma naissance, le nom sous lequel elle était connue de tous nos voisins : — *Black-Cottage*, la Chaumière noire.

Vous en savez assez maintenant pour que, sans autre préliminaire, je puisse aborder mon récit.

Par une sombre soirée d'automne, — je venais d'avoir mes dix-huit ans, — un meneur de bétail arriva de Moor-Farm, porteur d'une lettre qu'on y avait déposée pour mon père. Elle était d'un architecte se rendant au chef-lieu du comté, à demi-journée de chez nous, et sollicitait mon père de s'y rendre, pour aider à fixer le devis d'un important travail de maçonnerie. On le défrayerait de tout, pendant ce voyage, et on lui assurerait ensuite une bonne part dans le travail à faire, si l'opération s'engageait définitivement. Ces propositions étaient trop avantageuses pour lui laisser une minute d'hésitation, et il fit sur-le-champ ses préparatifs pour aller au rendez-vous que la lettre lui donnait. L'heure où il l'avait reçue et la nécessité de se reposer, l'estimation une fois faite, avant de se remettre en chemin pour rentrer chez lui, l'obligèrent à passer au moins une nuit loin du cottage. Il me proposa, si je redoutais d'y rester seule, d'en fermer la porte et de me conduire à Moor-Farm, où quelqu'une des jeunes filles employées à la laiterie ne me refuserait certainement pas la moitié de son lit. Mais, d'une part, l'idée d'une pareille communauté avec une personne que je n'aurais jamais vue ne me plaisait guère; et, de l'autre, je ne voyais pas grand sujet d'alarme à être ainsi laissée sans protection pour une nuit seulement. Aussi refusai-je. Jamais nous n'avions entendu parler de voleurs; notre pauvreté nous protégeait très-suffisamment



contre eux; et quant à d'autres dangers, il n'en existait vraiment pas que dût redouter la timidité le plus en éveil. Je servis donc le dîner de mon père, riant à part moi de cette protection que je serais allée chercher auprès d'une des laitières de Moor-Farm. Il se mit en route aussitôt après son repas, annonçant qu'il tâcherait d'être revenu le lendemain à pareille heure, et nous laissant, à moi et à ma chatte Polly, le soin de garder ma maison.

J'avais nettoyé la table, ranimé le feu, et je m'étais assise à mon travail, ma chatte roulée à mes pieds, lorsque j'entendis le pas de plusieurs chevaux, et m'étant levée pour courir à la porte, je vis M. et mistress Knifton qui, suivis de leur groom, montaient vers notre noire chaumière. La jeune dame, dans sa bonté, ne manquait guère une occasion de me faire quelques petites visites amicales, et son mari, en pareille occurrence, ne refusait jamais de l'accompagner. Je leur fis donc ma plus belle révérence avec beaucoup de plaisir, mais sans la moindre surprise. Ils descendirent de cheval, et entrèrent au cottage, de fort bonne humeur, et riant à l'envi l'un de l'autre. J'appris bientôt qu'ils se rendaient à la ville pour laquelle mon père venait de partir, qu'ils devaient y passer quelques jours chez des amis, et reviendraient ensuite, comme à l'aller, c'est-à-dire avec leurs chevaux.

J'appris tout cela, et découvris de plus qu'ils avaient eu, chemin faisant, une discussion (pour rire) au sujet d'une affaire d'argent. Mistress Knifton accusait son mari de n'avoir aucune disposition à l'économie, et de dépenser inévitablement jusqu'au dernier schelling tout l'argent qu'il emportait sur lui. M. Knifton se défendait en plaisantant de cette accusation. Tout son argent de poche, disait-il, passait en cadeaux pour sa femme, et s'il en était prodigue, c'était de l'aveu, c'était avec le concours de celle-ci.

« Ainsi, disait-il, étalé devant notre pauvre feu comme si c'eût été la cheminée de son magnifique salon, nous allons maintenant à Cliverton (la ville dont il a été question), vous tomberez en admiration devant toutes les bagatelles exposées par les boutiquiers de l'endroit; je vous passerai ma bourse, et vous ne manquerez pas d'entrer pour faire vos emplettes. Une fois revenue à la maison, et quand vous serez lasse de vos acquisitions, vous déclarerez, les mains en l'air, que vous n'y comprenez rien... et que les extravagantes prodigalités dont j'ai l'habitude invétérée sont, en vérité, scandaleuses... Je ne suis pourtant que votre banquier, ma chère amie... et ces folles dépenses dont vous vous plaignez, c'est vous qui les faites, prenez-y garde.

—Moi? répliquait mistress Knifton, avec tous les semblants d'une indignation bien jouée... Moi, monsieur?... ah! nous allons voir si l'on peut ainsi me calomnier impunément!... Bessie, ma chère (se tournant de mon côté), vous jugerez vous-même si je mérite la réputation que veut me faire ce personnage si peu scrupuleux... On prétend que la dépense vient de moi, n'est-il pas vrai?... Monsieur ne serait que le banquier chargé d'y fournir?... À merveille... Eh bien! banquier que vous êtes, passez-moi mes capitaux! »

M. Knifton se prit à rire, et, de la poche de son gilet, tira quelques menues monnaies d'or et d'argent.

— Point! point! dit mistress Knifton... ce que vous avez là ne vous sera pas de trop pour les dépenses inévitables. N'avez-vous que cela dans vos poches?... Eh! qu'est-ce que je vois là? continua-t-elle, frappant un léger coup sur la poitrine de son mari, juste à la hauteur de la poche de côté? »

M. Knifton, riant toujours, présenta son portefeuille. Sa femme le lui arracha des mains, l'ouvrit et en retira quelques *bank-notes* qu'elle y remit incontinent; après quoi, refermant le portefeuille, elle traversa la pièce, se dirigeant du côté où était le bahut de noyer appartenant jadis à ma pauvre mère, le seul meuble de quelque valeur que renfermât notre humble cottage.

« Qu'alliez-vous donc faire par là », demandait M. Knifton, suivant sa femme.

Mistress Knifton ouvrit la porte vitrée du bahut, déposa le portefeuille sur un des rayons inférieurs, où restait une place vide, puis referma le meuble et m'en remit la clef.

« Vous m'avez qualifiée de panier percé, dit-elle. Voici comment je réponds. Vous ne dépenserez pas à Cliverton, pour satisfaire à *mes* caprices, un *farthing* de tout cet argent. Gardez la clef dans votre poche, Bessie, et quoi que puisse dire M. Knifton, ne la lui rendez sous aucun prétexte, avant que nous ne soyons de retour... Non, monsieur, je ne souffrirai pas que vous alliez à Cliverton avec cet argent dans vos poches. Et je m'assure que vous le rapporterez chez vous, en le laissant ici, dans des mains plus sûres que les vôtres, jusqu'à ce que nous venions l'y reprendre... Que dites-vous, ma chère Bessie, de cette leçon d'économie, donnée par une femme prodigue à son sage et prudent époux?... »

Tout en parlant, elle avait pris le bras de M. Knifton et l'entraînait vers la porte. Il protestait et faisait quelque résistance; mais elle la surmonta aisément, car il était trop épris d'elle pour faire prévaloir sa volonté dans les différends qu'ils pouvaient avoir en matière si peu importante. Les hommes pouvaient y trouver à dire, mais M. Knifton passait, aux yeux de toutes ses connaissances féminines, pour un vrai modèle de mari.

« Nous vous reverrons à notre retour, Bessie... jusque-là, vous êtes notre banquier et le portefeuille vous demeure », s'écria gaiement mistress Knifton, arrivée au seuil de la porte. Son mari la mit en selle, sauta lui-même à cheval, et tous deux partirent au galop, à travers les landes, aussi heureux, aussi fous qu'une paire d'enfants.

Bien qu'il n'y eût rien de nouveau pour moi dans la mission de confiance que mistress Knifton venait de m'assigner (car, jeune fille, elle m'avait souvent remis l'argent destiné à payer les comptes de sa couturière), je n'étais pas tout à fait tranquille de me voir ainsi préposée à la garde d'un portefeuille rempli de billets de banque, non que j'eusse la moindre appréhension positive pour la sûreté du dépôt placé en mes mains; mais c'était une des singularités de mon naturel (et je crois bien qu'elle subsiste encore) de sentir une répugnance exagérée à me charger de n'importe quelle responsabilité pécuniaire, même pour m'accommoder au désir de mes meilleurs amis. Dès que je me retrouvai seule, la simple vue du portefeuille derrière le vitrage de la petite bibliothèque devint une espèce de contrainte; et au lieu de retourner à ma couture, je me mis à me creuser la cervelle pour imaginer une place où je pusse le mettre sous clef, sans qu'il demeurât ainsi exposé aux regards des passants que le hasard pourrait amener dans notre cottage.

Ceci, après tout, n'était point facile, car notre pauvre maisonnette ne renfermait guère d'objets qu'on eût à sauvegarder par de telles précautions. Après avoir passé en revue les diverses cachettes dont je pus m'aviser dans le moment, je songeai à ma boîte à thé, présent de mistress Knifton, que je conservais toujours, pour la mettre à l'abri de tout dommage, dans un placard de ma chambre à coucher. Malheureusement, ainsi que la suite l'a prouvé, au lieu de transférer immédiatement le portefeuille du côté de la boîte à thé, j'allai chercher la boîte à thé pour y loger le portefeuille. Ce fut par pure étourderie que j'intervertis ainsi l'ordre logique de ces arrangements domestiques, et j'en fus assez vivement punie, ainsi que vous pourrez le voir quand vous aurez tourné un ou deux feuillets de ce récit.

Je retirais justement du placard cette désastreuse boîte à thé, lorsque j'entendis un bruit de pas dans le corridor, et sortant aussitôt de ma chambre, je vis deux hommes entrer dans la cuisine, la pièce où j'avais reçu M. et mistress Knifton. Je leur demandai, non sans quelque brusquerie, ce qu'ils désiraient, et l'un d'eux me répondit immédiatement qu'ils avaient affaire à mon père. Tout naturellement, pour m'adresser la parole, il s'était tourné de mon côté; je le reconnus donc pour un ouvrier carrier auquel ses camarades avaient donné le sobriquet de Dick-la-Ressource, et dont la réputation était mauvaise à tous égards, si ce n'est comme lutteur, la lutte étant pour les robustes ouvriers de notre district un passe-temps favori qui les a rendus fameux dans tout le comté. Shifty-Dick était leur champion et devait son surnom à certaines rubriques d'athlète dont on avait beaucoup jasé. Il était de taille haute et puissante avec une figure sournoise, couturée de cicatrices, de grosses mains velues, bref, le visiteur le moins à souhaiter pour moi, dans les circonstances particulières où je me trouvais. Son compagnon, qui m'était inconnu, et auquel il donnait en parlant le nom de Jerry, était un petit homme leste et vif, aux allures promptes, au regard mauvais, qui, en m'ôtant son bonnet avec une politesse empreinte de moquerie, m'avait laissé voir un crâne très-chauve, sur lequel s'étalaient d'assez vilains boutons. De prime abord, il m'inspirait plus de méfiance encore que Shifty-Dick; aussi fis-je en sorte de me placer entre le bahut et ses malicieux regards, tout en répondant à ces hommes que mon père était absent, mais qu'il rentrerait sans doute le lendemain de bonne heure.

A peine avais-je articulé ces mots, que je me repentis de m'être laissé entraîner par mon désir de congédier ces visiteurs importuns, à leur faire savoir que mon père devait passer la nuit hors de sa maison.

Shifty-Dick et son compagnon s'entre-regardèrent au moment où je risquai cet aveu naïf; mais ils ne firent à ce sujet aucune remarque, demandant seulement si je ne les régalerais pas d'un verre de cidre. Je répondis, toujours assez brusquement, que nous n'avions pas de cidre à la maison; — et cela sans craindre que mon refus de leur donner à boire pût entraîner le moindre inconvénient, vu que dans une carrière voisine, à portée de la voix, il y avait en ce moment force ouvriers au travail. Les deux personnages, après que j'eus mis ainsi leur requête à néant, se regardèrent encore, et Jerry (c'est le seul nom sous lequel je puisse désigner cet homme), m'ôtant encore son bonnet avec une civilité de plus en plus ironique, me dit qu'ils auraient l'honneur de revenir le lendemain, lorsque mon père serait de retour. Je leur souhaitai le bonsoir du ton le plus disgracieux, et, à mon grand soulagement, tous deux quittèrent aussitôt notre demeure.

Lorsque je les jugeai un peu loin, j'allai me mettre au guet sur le seuil de la porte. Ils se dirigèrent, tout à loisir, du côté de Moor-Farm; et comme le jour tombait, je les eus bientôt perdus de vue.

Une demi-heure plus tard, je regardai de nouveau.

Au coucher du soleil, le vent s'était apaisé; mais le brouillard s'élevait, et il commençait à pleu-

voir très-dru. Jamais les vastes bruyères désertes ne m'étaient apparues sous un aspect plus triste que ce soir-là. Jamais je n'avais accordé à une bagatelle autant de regret que j'en éprouvais en songeant à ce portefeuille de M. Knifton, resté en dépôt chez nous. Je ne puis pas dire que j'eusse, à ce sujet, une crainte positive et bien définie, car je me sentais à peu près certaine que ni Shifty-Dick, ni Jerry, pendant le peu de temps qu'ils étaient restés à la cuisine, n'avaient dû jeter les yeux sur un objet d'aussi petite dimension que l'était ce portefeuille; mais j'étais sous l'influence d'un trouble vague : l'obscurité me pesait, ma solitude m'était déplaisante; bref, c'était un ensemble d'impressions fâcheuses que jamais, auparavant, je n'avais subies. Ce sentiment prit en moi de telles proportions, lorsque, la porte fermée, je fus rentrée dans la cuisine, qu'en entendant la voix des ouvriers qui passaient devant chez nous, pour s'en retourner chez eux, dans un village de la vallée, au-dessous de Moor-Farm, je revins dans le corridor, un moment décidée à leur soumettre l'état des choses, et à leur demander conseil et protection.

Mais j'éloignai cette idée à peine conçue. Aucun de ces carriers ne m'était particulièrement connu. Tout au plus échangions-nous quelques saluts, et je les croyais honnêtes gens, selon le train ordinaire des choses. Mais le simple bon sens dont j'étais douée m'avertissait que je ne les connaissais pas assez pour les mettre au courant de ce qui s'était passé relativement au portefeuille. De la misère et des pauvres je savais assez pour n'ignorer point quelle énorme tentation peuvent trouver, dans une somme considérable en monnaie courante, les gens dont la vie se passe à gagner par un travail opiniâtre quelques misérables pièces de dix *pence*. Autre chose est de coucher dans un livre quelques belles phrases sur l'incorruptible honnêteté; autre chose de réduire en pratique ces beaux sentiments d'une rédaction si facile, quand un homme ne voit entre la faim et son foyer d'autres barrières que les chances d'une journée de travail.

Il ne me restait plus qu'une alternative, c'était de m'en aller à Moor-Farm avec le portefeuille, et d'y demander un abri pour la nuit. Mais je ne puis jamais me convaincre que j'en fusse réellement réduite à cette extrémité; et, s'il faut tout dire, mon orgueil se révoltait à l'idée de me présenter devant les gens de la ferme, avec tous les dehors de la couardise. La timidité, qui, paraît-il, a son charme chez les belles dames de salon, paraît tout simplement ridicule chez les femmes de la classe inférieure. Avec moins de courage encore que je n'en avais alors, — que j'en aurai toujours, s'il plaît à Dieu, — toute femme de ma condition y aurait regardé à deux fois, avant d'aller affronter les railleries grossières des garçons de charrue et des filles de laiterie. Pour moi, j'avais à peine envisagé l'idée de chercher refuge à la ferme, que je me méprisai de l'avoir eue : « Non, non, pensai-je, ce n'est pas moi qu'on verra faire un mille et demi sous la pluie, dans le brouillard et les ténèbres, pour aller raconter à toute une maisonnée de manants que le cœur m'a manqué. Arrive que pourra, je demeure ici jusqu'au retour de mon père! ».

Avec ce parti pris de vaillance, la première chose que je fis, fut de fermer et verrouiller les deux portes de devant et de derrière, puis de vérifier la solidité de tous les contrevents de la maison.

Ce devoir accompli, je fis un bon feu flambant, j'allumai ma chandelle, et aussi commodément installée que possible, je me préparai à prendre le thé. A ce moment, dans cette chambre bien éclairée et bien close, c'était tout au plus si je pouvais croire à ces anxiétés qui m'avaient assiégée deux heures auparavant. Je chantais en nettoyant ma petite vaisselle à thé, tandis que ma chatte, à qui ma bonne humeur semblait se communiquer, gambadait et folâtrait plus gaiement qu'à l'ordinaire.

Mon ménage achevé, je repris le tricot qui m'occupait, et travaillai si longtemps, que je finis par me sentir quelque peu assoupie. Mais le feu brillait si bien et donnait une si bénigne chaleur, que je ne pouvais me résoudre à le quitter pour m'aller mettre dans mon lit.

Je restai donc à le contempler, mon ouvrage sur mes genoux, inerte et rêveuse, — jusqu'à un moment où le crépitement de la pluie qui continuait à tomber, et les gémissantes bouffées de vent qui s'élevaient çà et là par accès, n'arrivèrent plus à mon oreille que très-affaiblis, et de plus en plus atténués. Avant que le sommeil ne m'eût enlevé tout de bon ces perceptions extérieures, les derniers sons dont j'eus conscience furent le craquement joyeux du foyer et le voluptueux ron-ron de ma chatte, s'étalant avec béatitude aux chaudes clartés qu'il projetait : voilà ce que j'entendais sur le point de m'endormir. — Le bruit qui me réveilla fut celui d'un coup violent frappé contre la porte de devant.

Je tressaillis, et j'eus au même instant cette sensation d'angoisse que le dicton populaire qualifie de « haut-le-cœur », puis un frémissement passager à la racine des cheveux; — je tressaillis, et me redressai sans haleine, glacée, immobile; — attendant, muette, je ne sais au juste quel incident; et me demandant tout d'abord si l'on avait réellement frappé ce coup, ou si c'était là l'illusion de quelque rêve.

Au bout d'une minute, — ou peut-être moins, — vint un second coup, plus retentissant que le premier. Je m'élançai dans le corridor.

« Qui est là?

» — Ouvrez-nous, répondit une voix que je reconnus immédiatement pour celle de Shifty-Dick.

» — Un instant, cadet... laissez-moi m'expliquer... reprit une seconde voix, dont les accents contenus, doucereux, les ironiques intonations me rappelèrent ce petit homme aux allures spirituellement perverses que j'avais vu avec Dick, et que ce dernier appelait Jerry..... Vous êtes seule au logis, ma belle enfant... Vous vous égosilleriez vainement d'ici à demain sans vous faire entendre de qui que ce soit au monde. Écoutez donc la raison, ma chère petite, et ouvrez-nous sans retard.

» Ce n'est pas du cidre qu'il nous faut, c'est un mignon portefeuille que vous vous trouvez posséder, plus les quatre cuillers à thé de votre excellente mère, que vous entretenez si proprettes, et qui font si bien sur votre cheminée... Si vous nous ouvrez, pas un cheveu ne tombera de votre tête, mon bel ange, et nous nous engageons à partir aussitôt, nantis de ce qu'il nous faut, à moins que vous n'ayez à cœur de nous rafraîchir... Que si vous nous laissez dehors, il faudra bien nous résoudre à enfoncer la porte, et alors...

» — Alors, interrompit Shifty-Dick, nous vous mettrons *en capilotade*.

» — Oui, dit Jerry... c'est cela, beauté chérie... en capilotade... Mais vous ne nous forcerez pas à rien faire de semblable, n'est-ce pas, mon chérubin?... Vous nous ouvrirez, n'est-il pas vrai? »

Ce parlementage, en se prolongeant, m'avait donné le temps de me remettre; et mes nerfs, ébranlés par la violence du coup frappé à la porte, s'étaient peu à peu raffermis. Il est des femmes à qui les menaces de ces deux manants eussent fait perdre la tête dès le début; mais l'unique effet que ces menaces produisirent sur *moi*, fut une violente indignation. Dieu m'avait donné une forte dose de résolution, et la froide insolence, le mépris railleur de ce Jerry étaient de nature à m'exaspérer.

« Misérables, lâches, leur criai-je à travers la porte... Vous pensez pouvoir me terrifier parce que je ne suis qu'une pauvre jeune fille restée seule en son logis... Mauvais bandits que vous êtes, je vous mets tous les deux au défi... Nos verrous sont solides, nos contrevents sont épais... J'ai à garder la maison de mon père... et j'y tiendrai bon contre une armée de vos pareils. »

Vous pouvez vous figurer aisément quelle fureur était la mienne, au moment où j'exhalais ces folles imprécations. J'entendis Jerry qui se mettait à rire, et Shifty-Dick qui blasphémait à pleine bouche. Puis il y eut, pendant une minute ou deux, silence de mort; après quoi, les deux coquins attaquèrent la porte.

Courant à la cuisine, je saisis le poker, — ce long crochet de fer qui sert à manœuvrer les charbons embrasés, — puis j'entassai du bois sur le feu, et j'allumai toutes les chandelles que je trouvai sous ma main : je sentais en effet que plus j'y verrais clair, moins le courage me manquerait. Si étrange, si invraisemblable que ceci puisse paraître, je songeai, aussitôt après, à ma pauvre chatte qui, frappée de terreur, était allée se tapir dans un recoin. Je me préoccupai tellement de cette petite créature que je la pris dans mes bras pour la porter dans ma chambre à coucher, et la fourrai au fond de mon lit. Soin risible à prendre en pareille circonstance, n'est-il pas vrai? mais, dans le moment, rien ne me sembla plus naturel et plus opportun.

Pendant tout ceci, les coups tombaient précipités de plus en plus sur la porte menacée. Ils étaient frappés, selon la conjecture la plus vraisemblable, avec de lourdes pierres ramassées sur le terrain même. Jerry chantait et Shifty-Dick jurait, tout en se livrant à leur besogne maudite. En quittant ma chambre à coucher, après avoir mis ma chatte à l'abri, j'entendis les panneaux inférieurs qui commençaient à craquer sous le poids des projectiles.

Je courus dans la cuisine et mis dans ma poche nos quatre cuillers d'argent; puis, je me saisis du désastreux portefeuille, que je logeai dans le corsage de ma robe. J'étais bien décidée à défendre jusqu'à la mort tout ce dont la garde m'était confiée. Au moment où le portefeuille venait d'être ainsi mis en lieu sûr, j'entendis le bruit d'une planche qui s'effondre, et je m'élançai dans le couloir tenant levé à deux mains le poker pesant dont je m'étais armée.

J'arrive à temps pour voir la tête chauve de Jerry, et les boutons hideux qui la garnissaient, s'insinuant déjà par une large fente pratiquée dans l'un des panneaux inférieurs de la porte d'entrée.

« Retirez-vous, mauvais drôle! ou je vous broie la cervelle, m'écriai-je, le menaçant de mon poker. »

M. Jerry retira sa tête beaucoup plus lestement qu'il ne l'avait avancée.

Traduit de l'anglais de Wilkie Collins, par

E.-D. Forgues.

(La suite au prochain numéro.)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de la M.on Gagelin r. de Richelieu, 83 _ Modes de M.me Caroline Coutot, r. Monsigny, 8.
Fleurs de M.me E. Coudré, M.on Tilman, r. de Richelieu 104 _ Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, Chaussée d'Antin, 6.
Corsets de M.on Simon, rue S.t Honoré, 183.

Sous jupe acier E. Creusy, Rue Montmartre, N.o 133. | Parfums de Violet f.r de S. M. l'Impératrice, r. S.t Louis, 317.

Entered at Stationer's Hall LONDON, S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C. MADRID, El Correo de la Moda, P.J. de la Pena

LE
MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

La profusion des nouveautés que l'on nous montre en terminant la saison, semble vouloir retarder les approches de l'hiver. Mais rien ne peut arrêter le temps dans sa marche régulière, il ne faut que quelques jours de pluie pour chasser des villes thermales la population élégante qui regrette déjà, sous l'influence des premières fraîcheurs, le confortable des habitations de la capitale.

Revenez, belles voyageuses ; Paris vous attend ; déjà les théâtres ont rouvert leurs portes et la grande ville reprend un aspect plus animé.

Octobre est le mois de la chasse, on se réunit dans les châteaux, où des parties de plaisir d'un nouveau genre attendent les hôtes bien-aimés. On nous dit que l'on parvient quelquefois à faire danser le soir ceux qui ont chassé tout le jour, mais nous ne voulons rien garantir à ce sujet.

Les magasins de la maison *Gagelin-Opigez* nous montrent, ce mois-ci, des toilettes très-variées; nous en décrivons quelques-unes.

Une robe de soirée en tarlatane rose, sur jupe de taffetas blanc, trois rangs de ruches découpées en bas, tunique pareille, ouverte devant et entourée de festons en blonde accompagnés de nœuds en rubans. Le corsage est à pointe, les manches sont courtes, le tout est orné de blonde blanche à dents, d'un effet très-gracieux, une parure de fleurs en camellias roses et blancs achève l'ornementation de cette toilette légère.

Une toilette de visite est en taffetas lilas, elle a deux jupes, celle de dessus est décorée par trois rangs de cordelières assorties, elle forme retroussés sur chaque lé, où elle est retenue par des agrafes et des glands.

Le corsage est à longues basques, tout le tour ; les manches sont justes et à coude ; une cordelière et des glands pareils à ceux du jupon ornent le pourtour, le bas des manches et les épaules. La même robe a été répétée en vert, gris et marron.

Une autre toilette est en pou-de-soie gris perle. La jupe est ornée de deux rangées de velours, accompagnées de bouclettes tombantes, posées comme des volants. Le corsage est montant, les manches justes, les bouclettes se répètent aux épaules et vers le bas des manches. Une large ceinture à gros grains et une boucle scapin en acier diamanté arrêtent le corsage, dont la forme est ronde.

Les fleurs d'automne, composées par madame *Perrot-Petit*, rue Neuve-Saint-Augustin, 20, varient agréablement les coiffures et les chapeaux de fin de saison. C'est au talent des fleuristes qu'il faut avoir recours pour trouver du nouveau, alors que les formes ne sont point encore décidées. — Nous conseillons, en coiffures nouvelles, les pouffs de gros pavots, avec grappes et coliers de perles blanches, et les guirlandes de petites pensées sauvages entremêlées de feuillage de lierre et vigne vierge. Sur les capotes de taffetas, les reines-marguerites groupées avec art sont très-bien portées. Les ombelias et les portulaca de *madame Perrot-Petit*, font également des garnitures de chapeaux d'une rare distinction.

Le mot chapeau nous amène dans les salons de madame *Alexandrine*, où la nouveauté surgit à toutes les époques. Nous voyons encore des modèles d'été, cependant le velours se montre dans les garnitures et donne déjà une apparence plus sérieuse. Quant à la forme, nous ne dirons rien, il y a des tendances mais point de *parti pris*, jusqu'à ce jour.

Voici les modèles qu'on nous a montrés :

Un chapeau en tulle et taffetas blanc, la passe est en bouillons croisés des deux étoffes. Le bord est entouré d'une guirlande-chapelet en petites roses pompon.

Ces mêmes roses, réunies sans feuillage, forment un chaperon qui recouvre la calotte; en dessous du chaperon un nœud à longs bouts en rubans et blonde tombe sur un volant de tulle et forme le bavolet ; à l'intérieur, des roses et du tulle blanc; brides de taffetas blanc.

Un second chapeau est en taffetas bleu pâle, orné de chaînettes de perles et de volubilis en velours bleu à feuillage vert ; l'intérieur est en coquilles de blonde, entremêlées de perles et de fleurs ; les brides en taffetas bleu.

Une très-jolie coiffure est en blonde riche, formant barbes et pointe derrière; sur le front, un nœud de roses et petites bruyères foncées, retenu par une longue épingle, dont la tête est un insecte à ailes bleues jaspées d'or.

On nous dit qu'on se servira pour orner les robes de cordelières rondes, que l'on pose tout au bord et que l'on met aux jupes pour dessiner le feston.

Les magasins de la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, ont préparé leurs nouveautés de la saison.

Nous remarquons que la passementerie sera employée plus encore que l'année dernière. Les galons sont délaissés pour les tresses et les cordes. Les boutons de métal,

ceux appelés boutons *Pierrot*, sont en faveur pour orner les confections matinée ou coin-de-feu.

Nous allons avoir une foule de nouveaux modèles, plus grands de forme que ceux de la saison d'été. La veste espagnole *figaro* ne se fait plus guère, bien qu'elle soit très-jolie, ce modèle est trop connu. Le petit paletot marin fera les délices des premiers jours de fraîcheur.

Quelques maisons de premier ordre, la maison *Gagelin* surtout, ont réussi à le rendre très-élégant par des découpures et ornements d'une gracieuse originalité.

La casquette, dont nous n'avons jamais été bien partisans, disparaît, même à la campagne. On a adopté pour automne une forme plus grande que l'on nomme *Diane*, un chapeau de chasse.

La maison *Desprey*, *aux Amazones*, boulevard des Italiens, fait ce chapeau de feutre ou velours, avec grandes plumes coupées de nuances et nœuds de rubans ou velours. Elle sait lui donner le cachet qui caractérise les bonnes maisons et surtout les spécialités.

La parfumerie prend tous les jours une importance plus grande et nous sommes forcés de lui donner une plus large place dans nos colonnes.

La maison *L. Legrand*, 207, rue Saint-Honoré, voit augmenter à chaque saison le succès de ses produits oryza, décidement adoptés par le monde élégant.

C'est une très-heureuse idée que d'avoir édité toute une série d'objets de parfumerie à base de fleur de riz, car personne n'ignore que le riz est rafraîchissant et très-hygiénique. Mais à côté de la question hygiène, il fallait mettre celle non moins importante de la richesse des parfums, la maison *L. Legrand* ne pouvait faiblir dans ce travail. La perfection de tout ce qui sort de ses fabriques est un fait acquis.

Nous voici donc autorisés à nous servir de la parfumerie, non-seulement pour nous embellir, mais aussi pour nous préserver de toutes les atteintes de l'air extérieur, du froid, de l'humidité, de la chaleur, de la bise, etc.

Tout est prévu. La crème oryza de Ninon de Lenclos est souveraine pour la beauté du teint; elle dispense d'employer du fard, car elle le remplace sans en avoir les inconvénients.

L'*oryza fluid* suffit à la chevelure, elle l'entretient épaisse et brillante.

Le savon oryza, dépouillé de tout principe alcalin, convient aux personnes les plus susceptibles.

L'*oryza flowers* réunit tous les parfums les plus délicats dans un extrait également recommandable, comme eau de toilette et eau pour le mouchoir.

Dans cette nomenclature, qui ne peut devenir incomplète que par nos oublis, nous signalerons encore l'oryza brillantine cristallisée, à la violette, pour lisser les cheveux, et l'oryza acidalinée, supérieure à tous les vinaigres employés jusqu'à ce jour.

Une boîte, que l'on peut nommer boîte de beauté, contient des spécimens de tous ces produits, et sera suffisante pour prouver à nos lectrices que nos éloges ne sont point au-dessus du mérite de l'œuvre.

Retournons aux vêtements et parlons des corsets. On n'a point oublié ce que nous avons dit l'année dernière, à l'époque où la maison *Simon*, 183, rue Saint-Honoré, a créé les corsets de flanelle hygiénique pour lesquels elle est brevetée.

Les choses qui ont une valeur sérieuse se perfectionnent en raison même de leur succès et de la consommation qui en est le résultat.

Au moment où la saison nécessite des vêtements plus chauds, nous appelons l'attention sur le corset de flanelle, dont l'utilité est incontestable et qui ne laisse plus rien à désirer, comme coupe, finesse de tissu et souplesse de forme.

On peut se le faire expédier, en indiquant à la maison *Simon* les mesures de taille, longueur et largeur de la poitrine et des épaules.

Il vaut mieux s'adresser à la maison elle-même; car il existe, nous a-t-on dit, de nombreuses contrefaçons.

La pénurie des articles de modes nous permet de consacrer quelques lignes à un autre objet de parfumerie. Le mois prochain nos colonnes seront trop occupées par la nouveauté, pour que nous puissions nous permettre ces excursions dans le domaine de la science.

Toute atteinte à la pureté et à l'éclat du teint est réprimée par l'usage journalier du lait antéphélique mélangé par moitié d'eau filtrée.

Ce mélange empêche l'action irritante du lait employé pur (ce qui devient nécessaire cependant s'il existe des taches ou des éphélides persistantes); il suffit pour prévenir le hâle, les rousseurs, les boutons, les piqûres d'insectes, dont à l'état pur il neutralise le venin.

Les éléments et principes constituants du lait antéphélique sont empruntés à la matière médicale, si savamment épurée de nos jours par la science chimique. Les vertus de cette préparation tiennent au mélange et à la combinaison de divers éléments qui se tempèrent et se complètent réciproquement par des proportions heureusement déterminées.

On trouve des dépôts du *lait antéphélique* dans toutes les villes de France et de l'étranger.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 755.

TOILETTE DE CHAMBRE. - Petit bonnet bouillonné, de mousseline suisse. Le devant est garni d'une ruche de dentelle sur laquelle est couché un léger volant de mousseline. Sur le devant il y a un diadème de bouclettes de ruban de velours et, un peu sur le côté, un gros bouquet de fleurs des champs.

Pattes de mousseline garnies de dentelle.

Petit bavolet de mousseline.

Robe de chambre de cachemire doublé de taffetas.

Le corsage est légèrement froncé à la taille et très-ajusté du haut. Il est décolleté en rond derrière, en cœur devant. La manche est plate et ouverte dans le bas, près du poignet. L'ornement consiste en ganses de soie tressées en nattes.

Une cordelière part de la taille derrière et vient de chaque côté, sur le devant, retenir le revers de la jupe.



Corsage de dessous et jupe, de mousseline, garnis d'entre-deux et de dentelle.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de taffetas blanc garni, sur la passe, de bouillonnés de tulle de soie, coupés par des bandes de velours. Un velours borde la passe.

Le fond se compose de deux volants de dentelle. Un ruban de velours part de la passe et se noue derrière sous le nœud de cheveux. Pas de bavolet.

Sur le derrière il y a une touffe de fleurs posée sur deux brides de taffetas blanc qui viennent en biais se nouer sous le menton. Sous la passe, il y a un chou de velours avec des clochettes.

Robe de taffetas, montante et ajustée ; manche plate ; ceinture large, nouée derrière. Le corsage, les manches et la ceinture sont garnis de biais de velours noir disposés en écailles.

La jupe est découpée en écailles et terminée par des biais de taffetas écaillés, le tout bordé de biais de velours noir.

Col à pointes de dentelle.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 775 *bis*.

N° 1. Bonnet d'intérieur; fond résille de tulle orné d'un losange de ruban n° 5; une légère passementerie noire est posée aux quatre coins du losange et au milieu. Nœud de ruban n° 9 vers le sommet de la tête. Sur le devant, double garniture de tulle rehaussée de blonde et montée à gros plis plus haut vers le milieu du front où l'on ajoute une touffe de ruban.

N° 2. Bonnet de tulle à fond résille, orné par des entre-deux de dentelle de Chantilly découpée, traçant les contours de deux pattes simulées et d'un triangle fixé à la tête des pattes; ce même entre-deux est cousu sur une bande de tulle qui sert à former sur le sommet de la tête un large nœud à bouts. Devant, double garniture de tulle uni, montée à plis. Brides de tulle encadrées d'un double rang d'entre-deux de dentelle noire.

N° 3. Catalane de tulle-blonde, blanche, brodée et encadrée d'une haute dentelle très-froncée vers le haut et le bas, avec des traverses de ruban allant rejoindre, en dessous, un petit poignet retenu sous chaque bride. Deux rubans n° 5 forment barrettes sur le fond de blonde ; en haut et en bas de ces barrettes on pose un nœud de ruban n° 12. Devant, une suite de coques de ruban n° 12 sont fixées en demi-couronne vers le front. Brides de blonde, traversées par un ruban n° 5.

N° 4. Bonnet à fond résille, de tulle, traversé par trois rubans n° 9 réunis par un chou de dentelle noire; les barrettes des côtés sont bordées d'une blonde blanche. Derrière, nœud de ruban n° 9. Devant, ruche de tulle uni très-basse, posée sur les côtés seulement. Vers le front, une double ruche de dentelle noire, très-fournie, vient traverser sur le côté une aigrette de ruban et va rejoindre, en guirlande de l'autre côté, un autre ruban.

N° 5. Corsage de mousseline blanche composé, devant, de plis mats et d'entre-deux brodés ; une dentelle valenciennes encadre l'entre-deux du devant de ce corsage et le col. Les poignets, formés d'un entre-deux, sont posés dans le haut de la manche sur les fronces ; une même dentelle entoure le bas de la manche disposé en parement.

N° 6. Corsage-habit de nanzouck. Les coutures des petits côtés sont ornées d'un entre-deux brodé qui descend jusque sur les basques. Un bout d'entre-deux, encadré de nanzouck festonné, marque la taille. Les basques, de même que les devants, sont encadrés d'un tuyauté de nanzouck festonné. Ces devants sont coupés en veste *figaro*. Sur la couture de l'épaule on pose un entre-deux. Les manches sont coupées à coude et garnies d'un jockey pointu orné d'entre-deux et de nanzouck festonné. Un entre-deux et une garniture semblable terminent le bas de la manche.

N° 7. Col droit, de toile, entouré vers l'encolure par une valenciennes formant col plat. Manche assortie, à petit poignet de toile, ornée d'une valenciennes cousue à plat.

N° 8. Cravate de taffetas rose à coins brodés et frangés de chenille.

N° 9. TOILETTE POUR PETITE FILLE DE SIX ANS. — Jupe de foulard blanc semé de gros pois, le bas est bordé d'un biais de taffetas uni. Le corsage, plat et décolleté carrément, est garni d'une suite d'angles très-pointus, formés de biais de taffetas. Cet ornement descend devant jusque sur le bas de la jupe, et se répète derrière sur deux pattes tombant à la suite des bretelles. Ceinture de taffetas. Manches à coude, bordées d'un biais de taffetas et coupées, sur le côté, en forme d'angle.

Courrier de Paris.

J'ai laissé mes lectrices sous le coup des fêtes de Versailles. Tout cela est-il si loin de nous, parce que le roi d'Espagne est reparti pour sa capitale ? Il est des choses, en tout cas, qui ne s'oublient pas du jour au lendemain, qui même le lendemain doivent trouver leur place dans un journal qui a la prétention d'être, jusqu'à un certain point, une sorte d'archives où ces faits-là doivent se retrouver. Force m'était d'écrire mon *courrier* à l'heure où les portes de Versailles s'ouvraient. Je ne pouvais que prévoir et que prédire l'éclat de cette fête. Le fait est accompli aujourd'hui, et il faut bien, dix jours après, en parler encore, car on en parlera encore plus tard. Or donc, — car il faut bien que j'aie l'humble franchise d'avouer que je n'avais pas l'honneur d'être au nombre des invités de Versailles ; — or donc, j'ai recours à un journal bien au courant de toutes les grandes fêtes princières, royales, impériales, et je vous sers, à point nommé, les lignes qu'il a écrites sur cette splendide réunion. Ce journal c'est *la Presse*. Voici en quels termes il s'exprime :

La fête donnée samedi soir au roi d'Espagne, à Versailles, a commencé à cinq heures.

L'Empereur, l'Impératrice, le jeune prince Impérial et le roi François d'Assise ont débouché par la grille de Trianon, venant de Royaumont, dans une calèche à quatre chevaux conduite par des postillons à la française, pré-

cédée d'un piqueur. Le général Fleury était à cheval à la portière de droite, le roi François, en habit de ville, était à côté de l'Impératrice, l'Empereur en face et le jeune prince Impérial à côté de l'Empereur. Ils étaient suivis de six autres voitures pareilles, où se trouvaient les dames d'honneur de l'Impératrice, les officiers de la couronne, les aides de camp et les chambellans du roi d'Espagne. Aussitôt qu'ils ont été dans le parc, on a entendu le sifflement des eaux s'élançant dans l'air. Ils se sont promenés au pas des chevaux devant la pièce du Char du Soleil, ont visité la belle salle des Colonnes, ont fait le tour des deux parterres du bassin de Latone, sont entrés dans le bosquet des bains d'Apollon, qui avaient été entièrement garnis de fleurs. Ils sont descendus par l'avenue des fontaines à vasques, soutenues par des enfants connus sous le nom de Marmousets, se sont arrêtés devant la façade du bassin de Neptune, au moment où le dieu des mers, armé de son trident, entouré de sa cour de divinités et de monstres maritimes, semble déchaîner toute la fureur des eaux qui se croisent en jets impétueux.

Il y avait beaucoup de monde; mais on pouvait voir à son aise, quoique les voitures de la cour fussent entourées d'une masse compacte agitant ses chapeaux et faisant entendre des vivats empressés. Deux gardiens du palais précédaient la voiture de l'Empereur, avec le piqueur, pour faire ouvrir le passage. A six heures, la cour était rentrée au château. A sept heures, il y a eu dîner de soixante couverts. A neuf heures et demie, les artistes du Théâtre-Français et de l'Opéra ont joué *Psyché*, de Molière, tel qu'il avait été arrangé pour Louis XIV, avec les chœurs et les ballets.

Voici le programme qui a été distribué aux 1000 invités qui ont pu assister à cette représentation :

PSYCHÉ,

comédie-ballet de Corneille et Molière,
musique composée par M. Jules Cohen. — Divertissements réglés par M. Petipa.

DISTRIBUTION :

L'Amour, M. Delaunay; le Roi, M. Maubant; un Prêtre, M. Chéry; Psyché, mademoiselle Favart; Vénus, mademoiselle Lloyd; Zéphyre, mademoiselle Tordeus; Phaëne, mademoiselle Rosa Didier; Agiale, mademoiselle Rosa Deschamps; l'Amour enfant, mademoiselle Debreuille, artistes de la Comédie-Française. — Les sœurs de Psyché, mesdames Louise Marquet et Caroline de l'Opéra.

Chœurs exécutés par les élèves du Conservatoire.

DANSE.

ARTISTES DU THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

1er acte. — Mademoiselle Fonta. — Les dames coryphées et le corps de ballet.

3e acte. — Pas du 1er acte de *Giselle :* mademoiselle Mourawieff; E. Mérante, mesdemoiselles Baratte, Morando, Bossi, Anetta, Mérante.

Les Saisons, ballet des *Vêpres siciliennes*, de Verdi : l'Automne, madame Zina; le Printemps, mademoiselle Fioretti; l'Hiver, madame Villiers; l'Été, mademoiselle E. Fiocre; un Faune, M. Chapuy. — Mesdames Savel, Rousseau, Stoïkoff, Pilatte.

L'orchestre du théâtre impérial de l'Opéra sera dirigé par M. Georges Hainl.

Pendant que les hôtes de l'Empereur et de l'Impératrice assistaient à cette représentation théâtrale, le parc s'éclairait comme par enchantement; les artilleurs, en petite tenue, des deux régiments de la garde qui tiennent garnison à Versailles, assistés d'un nombreux personnel d'allumeurs et d'artificiers, étaient occupés à placer dans les branches des arbres un million de lanternes transparentes de couleur rose. Toutes les bordures de buis, qui font tant de dessins dans les deux parterres de chaque côté du grand escalier, étaient garnies de petites lampes de couleur blanche qui produisaient l'effet d'une sertissure de diamants; l'acrotère du château était couronné de deux longues lignes de feu. A dix heures et demie, la galerie des Glaces, éclairée par deux rangées de lustres énormes, chargés de bougies, offrait un spectacle merveilleux en jetant à profusion des flots de lumière sur la terrasse. A onze heures, une fusée, lancée du palais, a donné le signal du feu d'artifice. A ce moment, les vases Médicis, portant des pots à feu, s'enflammèrent; les bouquets prirent les différentes couleurs du prisme lumineux; les eaux des bassins furent irruption en lançant des gerbes d'eau, dont chaque globule recevait des reflets de feu. Vingt appareils électriques, distribués avec beaucoup d'art dans les massifs, dardaient leurs rayons prolongés dans tous les sens sous la voûte céleste, et pénétraient dans les profondeurs de la verdure. Si Louis XIV, Colbert, Mansard et Lenôtre étaient revenus au monde, ils auraient été satisfaits, ils auraient reconnu leur Versailles dans toutes ses magnificences et dans toutes ses splendeurs. Mais l'effet le plus magique était sans contredit celui des lanternes transparentes groupées en masses dans les branches et feuillages des arbres les plus élevés. On ne peut se faire une idée, sans l'avoir vu, du charme et de l'ensemble de cette décoration nocturne qui était on ne peut mieux réussie.

A onze heures et quelques minutes, l'Impératrice, en grande toilette, robe à queue, les épaules couvertes d'un manteau rouge, donnant le bras au roi François d'Assise, en chapeau à plumes blanches, portant un frac richement brodé d'or et toutes ses décorations, est descendue sur la terrasse. Elle était suivie des dames de la cour, des officiers de la maison impériale, des officiers de la suite du roi et d'autres personnages en grand costume. L'impératrice et le roi François, précédés de quelques cent-gardes, se sont arrêtés en haut du grand escalier. Alors le feu d'artifice a pris toute son intensité. L'art de la pyrotechnie avait mis en œuvre tous ses prestiges et ses éblouissements : les épis, les gerbes, les grappes d'or, d'azur et de pourpre éclataient, s'épanouissaient par-dessus les cimes des arbres séculaires et retombaient en cascades lumineuses. Trois bouquets se sont succédé se surpassant d'éclat et de hauteur, se reflétant dans les eaux et les gerbes d'eau des différents bassins

A minuit, l'Impératrice et le roi François sont rentrés

avec leur suite dans le château dont le front et les deux ailes étaient magnifiquement éclairés par des vasques de flammes gigantesques, tandis que des feux de Bengale de toutes nuances, placés entre les ifs et dans tous les bosquets sous la surveillance spéciale des soldats de l'artillerie, coloraient le parc des teintes les plus fantastiques, produisaient sans danger un embrasement général dont l'effet se prolongeait, tandis que la foule s'écoulait par les grilles du parc et que l'Impératrice conviait son illustre hôte à prendre place à une table de deux cents couverts disposée dans la galerie des Glaces.

Pendant que le roi d'Espagne voyageait à Paris, les Parisiens voyageaient en Espagne avec laquelle le nouveau chemin de fer les familiarise à l'heure qu'il est. Laissons les courir, et pour la rareté du fait, restons à Paris où, en compagnie d'un homme des plus spirituels et des plus compétents en la matière, nous allons causer musique et concerts. Cet écrivain, à qui je rends les honneurs qui lui sont dus et les armes, est M. Joseph d'Ortigues. Dans un feuilleton substantiel du *Journal des Débats*, auquel nous allons emprunter de longs passages, M. J. d'Ortigues a parlé en termes charmants d'un nombre assez respectable de concerts qui ont eu lieu dans la saison.

M. Camille Saint-Saëns a eu l'heureuse idée de donner six séances dans la salle Pleyel pour faire connaître les concertos de piano de Mozart. L'orchestre était dirigé par M. Portéhaut. M. Saint-Saëns a joué ces concertos en maître, avec un fini, une finesse, une délicatesse extrêmes, et il n'est pas une note de ces chefs-d'œuvre exquis qu'il ne nous ait fait apprécier. C'est là une belle tâche, mais elle n'est qu'entamée. Nous avons entendu douze concertos de Mozart, deux par séance, et Mozart en a écrit au moins vingt-quatre. M. Saint-Saëns nous doit les autres. C'est un engagement pour la saison prochaine.

De son côté, M. Théodor Ritter a consacré, dans la même salle, trois concertos de piano de Beethoven. Sa tâche était plus facile, Beethoven n'ayant écrit que cinq concertos. Il s'est adjoint E. Ch. Lamoureux, qui a très-bien conduit l'orchestre. Le virtuose a rendu ces chefs-d'œuvre, ces symphonies pour piano principal, avec âme, intelligence, et des doigts prodigieux. Le seul défaut de M. Th. Ritter est d'outrer les nuances, d'exagérer le relief. Quand il y a un pianissimo, il en fait un souffle imperceptible; quand il y a un forte, il en fait un roulement de tonnerre. La vérité de l'expression n'est pas dans ces extrêmes. Beethoven n'est jamais ni subtil ni brutal. Mais quelle admirable musique! quelle sublimité d'accents! quelle inspiration libre et souveraine! Dans une de ces séances, M. Ritter nous a fait entendre deux fragments de symphonie de madame Farrenc, un adagio et un scherzo. L'adagio est fort bien, mais le scherzo porte l'empreinte du vrai talent. Madame Farrenc est la seule femme qui écrive avec cette science, ce style, cette pureté, qui manie l'orchestre d'une façon si habile, qui possède enfin cet art réservé aux seuls maîtres de tirer parti d'un motif et de lui faire produire une infinité de choses inattendues et pourtant naturelles.

Nommons au pas de course le jeune Lasserre, un admirable violoncelliste de la famille des Chevillard, des Franchomme, des Servais, des Piatti, des Jacquard, des Lebouc, des Müller, des Lee, des Franco-Mendès, qui a acquis tout ce qu'un grand virtuose doit acquérir, le son d'abord, la justesse, la pureté, le coup d'archet, l'élégance, le style, la force et la grâce, et à qui il ne manque que l'instrument sur lequel il doit réaliser ces perfections, à savoir un beau stradivarius de vingt mille francs que l'honnête marchand devrait bien lui céder pour mille;

Mademoiselle Castellan, cette jeune violoniste toujours en progrès, qui exécute la haute musique classique avec autant de succès que les morceaux de salon d'Artot ou de Vieuxtemps;

Et mademoiselle Paule Gayrard, qui s'est montrée grande musicienne et pianiste de la grande école par la manière dont elle a rendu le *Concert-Stuck* de Weber, la sonate pathétique de Beethoven, et, avec mademoiselle Castellan, la sonate concertante en *mi* bémol de Mozart, pour piano et violon, et qui enfin vient de mettre le comble à ses triomphes en remportant le premier prix de piano au concours du Conservatoire;

Et M. et madame W. Langhans, aimable couple musical qui a quitté les bords du Rhin pour venir implanter la musique de l'avenir sur les bords de la Seine, sans songer que, pour opérer une semblable révolution parmi nous, il ne faut pas être soi-même un compositeur et un violoniste purement classique comme M. Langhans, un pianiste classique comme madame Langhans; qu'il ne faut pas s'associer à un violoncelliste d'un grand talent, comme M. Lee, remarquable surtout par sa solidité et son imperturbabilité classiques, et qu'enfin nous, amateurs français de musique de chambre, sommes loin d'être suffisamment *schumanisés* pour nous faire à l'art fort peu humain des Wagner, des Raff et des Brahms;

Et M. Hammer, violoniste au jeu pur, intime, sympathique, pénétrant, qui s'identifie merveilleusement avec la pensée du maître, qui s'oublie lui-même, qui ne cherche qu'à se montrer naïf et sémillant avec Haydn, suave et mélancolique avec Mozart, profond et grandiose avec Beethoven;

Et madame Dreyfus, si habile, dans ses agréables compositions, à mettre en relief toutes les sonorités et les *effets* de l'harmonium Alexandre;

Et les compositions *da camera*, de M. Baillot, l'excellent professeur de musique d'ensemble au Conservatoire;

Et la belle et brillante pianiste belge, mademoiselle Napoléone Voarino, qui sait si bien concilier les goûts les plus divers, et mériter les suffrages des classiques les plus sévères, tout en faisant les délices des dilettanti;

Et mademoiselle Mongin, au jeu fin, correct, classique, élégant, en qui se résume l'art des Chambonnières, des Couperin, des Scarlatti, des Bach, des Kirnberger, des Rameau, des Martini, des Dusseck, des Clementi, et qu'on peut caractériser d'un mot : *la claveciniste du piano*;

Et M. Dombrowski, pianiste et compositeur fantastique de l'école de Liszt, auteur d'une ouverture de *Marie Tudor*, de la *Chasse impériale*, des *Oiseaux*, des



Impressions de voyage, d'un *Caprice*, d'une *Valse romantique*, etc., etc.;

Et le guitariste polonais, M. Sokolowski, qui, par l'adjonction de quatre cordes graves, sur une touche à part, lesquelles résonnent *à vide*, a trouvé le moyen d'ajouter de nouveaux effets à l'instrument et de doubler sa sonorité;

Et mademoiselle Octavie Cussemille, qui a exécuté avec tant de précision et d'entraînement le beau quintette de Schumann, avec le concours de MM. Sighicelli, Mas et le comte de Pluvier, et avec tant de grâce et de charme le rondo posthume de Schubert pour deux pianos, avec M. Joseph Wienawski;

Et M. Félix Godefroid, notre harpiste, auteur d'une sonate pour piano et violoncelle admirablement exécutée par deux artistes du premier ordre, notre brillant Jacquard et M. Diémer; d'un *Agnus Dei*, mélodieux, avec orgue et harpe, chanté par Bonnehée; d'une *Prière des Bardes*, rendue en perfection par MM. Jacquard, Diémer, Auguste Durand et l'auteur;

Et l'habile pianiste, M. W. Kruger, qui nous a fait entendre un deuxième concerto en *la* majeur, dans lequel la partie principale, si brillante qu'elle soit, n'enlève rien de leur intérêt aux parties d'orchestre qui l'accompagnent ou dialoguent avec elle;

Et M. J. Wienawski, dont la matinée chez Herz a laissé d'ineffaçables souvenirs chez ceux qui y ont assisté, soit par la manière supérieure dont le bénéficiaire a joué plusieurs de ses compositions remarquables, soit par l'espèce de tournoi auquel s'y livrèrent deux virtuoses italiens d'un talent transcendant, M. Sivori et M. Piatti;

Et enfin M. Barthélemy Pisani, un Italien encore, élève de Mercadante, qui a si bien profité des leçons de son illustre professeur, qu'il a pu faire exécuter cet hiver un opéra de *Ladislao* à Florence. Dans le concert qu'il a donné au grand hôtel du Louvre, l'orchestre du Théâtre-Italien, dirigé par son ancien chef, M. Castagneri, a enlevé avec une légèreté extrême l'ouverture de *Ladislao*. Une mélodie intitulée *la Donna*, parfaitement rendue par M. Stroheker, la *Mort du chrétien*, élégie chantée par madame Peudefer, une invocation pour quatre voix d'hommes et une *marche turque* pour orchestre ont été fort applaudies. Mais le morceau qui a obtenu le plus grand succès a été une fantaisie orientale avec chœurs et orchestre sur les *Djins*, de M. Victor Hugo. Le compositeur a tâché d'y traduire, au moyen des sonorités de l'instrumentation, les images et la féerie du poëte romantique.

M. J. d'Ortigues termine par quelques mots sur mademoiselle Léontine Perry, sur son frère Henri Perry, l'une âgée de seize ans, l'autre de dix, les auteurs de la *Messe fraternelle* qui a été exécutée à Saint-Vincent de Paul. Vous rappelez-vous cette jolie gravure de Carmontelle, que décrit Léopold Mozart dans une lettre datée de Paris du 1er avril 1764, et représentant le jeune Wolfgang Amédée Mozart, le futur auteur de *Don Juan*, jouant du clavecin, son père, Léopold, derrière lui, jouant du violon, tandis que Nanerl, sœur aînée de Wolfgang, s'appuie d'une main au clavecin et de l'autre tient un cahier de musique sur lequel elle chante? Je ne puis voir ces jeunes Perry sans songer à Wolfgang et à Nanerl. Je ne parlerai pas de cette *Messe fraternelle* que j'ai entendue avec un vif plaisir, mais surtout avec un vif intérêt. Elle prouve que les jeunes Perry ont au suprême degré tout ce qui ne se donne pas, mais qu'ils n'ont rien encore de ce qui se donne. Ils sont, Dieu merci! en voie de l'acquérir.

Voilà certes, ou je ne m'y connais pas, un courrier tout musical. Mais n'oubliez pas que sauf la Gaîté qui vient d'obtenir un demi-succès avec les *Mohicans* et l'Ambigu un immense succès avec *Rocambole*, la plupart des théâtres sont en vacances; que la moitié de Paris est en Espagne, l'autre moitié aux eaux ou aux bains de mer, et qu'il n'y a plus dans nos rues et sur nos boulevards que des Anglais, des Allemands, des Turcs, des Égyptiens, des gens de tous les pays, et qui sont les bienvenus dans *leur* capitale, comme ils disent en parlant de Paris. Laissons-les dire. Paris vaut bien d'être envié par le monde entier.

X. EYMA.

VARIÉTÉS.

FABRICATION DES PIANOS EN FRANCE.

Il est une industrie qui a pris en France depuis trente ans des développements considérables et qui livre maintenant ses produits à l'exportation en quantités énormes: nous voulons parler de la fabrication des pianos.

Nos ancêtres avaient le clavecin et bien des gens croient que le piano n'est qu'un clavecin auquel on a apporté des améliorations et des changements successifs; c'est là une erreur: le clavecin n'était autre chose que la mécanique appliquée aux instruments à cordes, tels que le luth et la guitare; le piano repose sur un principe différent, il est né de l'application de la mécanique au tympanon, dont les cordes étaient frappées par des bâtons à têtes de marteau, placés entre les mains de l'exécutant.

Au commencement du XVIIIe siècle, un facteur de clavecins à Paris, nommé Marius, présenta à l'examen de l'Académie royale des sciences les plans de deux instruments horizontaux qu'il appelait *clavecins à maillets;* c'est de ces grossiers clavecins à maillets que dérivent les pianos.

Il serait trop long de suivre pas à pas, époque par époque, les transformations, les perfectionnements nombreux apportés aux pianos, les modèles de tous genres qui ont été fabriqués et l'étendue successive que l'on a donnée aux octaves suivant les nécessités de la composition musicale.

Depuis trente ans, la fabrication des pianos a augmenté dans des proportions énormes; mais, sous le rapport commercial, l'Angleterre, jusqu'en 1851, n'avait été égalée par aucune autre nation; elle ne fabriquait

pas moins de 20 000 pianos droits environ, qui, expédiés dans toutes les parties du monde, produisaient près de 24 millions de francs; la France ne produisait que pour 8 millions.

Mais, depuis l'exposition de 1851, où les pianos français l'ont emporté si victorieusement sur les produits des autres pays, non-seulement le commerce des pianos fabriqués s'est accru dans des proportions énormes, mais encore comme perfection des instruments et comme qualité de son, leur supériorité est attestée par des récompenses accordées à notre industrie à toutes les expositions universelles.

Il est certain que la quantité des produits fabriqués en France tend encore à augmenter. Pendant que les anciennes maisons grandissent, de nouvelles manufactures sont fondées; il y a quelques jours encore, les journaux annonçaient la création de la maison Philippe-Henri Herz neveu et Cie et l'inauguration de ses magnifiques salons de la rue Scribe, n° 7. Les maîtres de l'art ont proclamé la beauté, la puissance, l'éclat de ses produits. Indépendamment de la forme particulière des instruments, le jeune fondateur de cette maison a adopté un système de barrage nouveau, et il est parvenu aussi, avec la collaboration d'un contre-maître éminent et bien connu dans la facture, M. Marcus Knust, à la solution de ce problème d'acoustique si longtemps et toujours en vain cherché : la suppression dans les pianos dits *à queue* de la vibration de la *septième* dans les notes graves, vibration qui produisait une dissonance désagréable pour l'oreille.

Ainsi, les progrès sont incessants dans cette industrie, les efforts ne se ralentissent pas, et chaque jour est marqué par un pas nouveau fait en avant. Nous avons vu qu'en 1851, la France ne produisait que 8 millions environ; qu'après l'exposition de 1851 sa production était arrivée peu à peu à égaler celle de l'Angleterre; vienne enfin l'exposition de 1867, attendue avec tant d'impatience, et la supériorité de nos produits, reconnue, nous en avons la confiance, une troisième fois, ouvrira au commerce français et à l'exportation de nouveaux et importants débouchés. Dès à présent l'usage du piano commence à pénétrer dans l'Inde, dans la Perse, même dans la Chine; s'il est possible de parvenir à l'y vulgariser, il y aurait là, dans un temps donné, pour l'industrie française une source abondante de richesses.

LA VALLÉE D'ANDLAU ET LE HOHWALD.

A l'extrémité orientale de la petite ville de Barr (Bas-Rhin), vers les dernières maisons qui descendent de la vallée dans la plaine, on voit un terrain nivelé et dépouillé de gazon, et plus loin une étroite chaussée qui s'enfonce entre les vignes et les noyers. C'est là que sera placé le débarcadère de la voie ferrée dont on promet l'ouverture pour l'année prochaine.

Cette communication de Strasbourg à Barr sera pour la compagnie des chemins de fer de l'Est la réparation d'une erreur qu'elle n'a point commise; l'ancien tracé n'est pas son œuvre, elle l'a trouvé tout fait et l'a payé à beaux deniers comptants. La plaine d'Alsace, sillonnée de belles routes, traversée par un grand fleuve et par le canal du Rhône au Rhin, présentait un système de voies de transport suffisant pour les besoins d'un pays agricole; les villes industrielles placées au débouché des vallées des Vosges manquaient des moyens nécessaires pour mettre leurs produits en rapport avec les centres de population.

Le nouveau chemin de fer va leur donner satisfaction : il desservira les villes de Wasselonne, Molsheim, Mutzig, Rosheim, Obernay et Barr. Il s'arrêtera là provisoirement; une distance de 2 à 3 kilomètres seulement le séparera de l'entrée de la vallée d'Andlau. Renommée pour sa situation pittoresque, pour son vieux château, pour son abbaye et pour ses truites, la petite ville d'Andlau attire et mérite l'attention des touristes et des artistes; c'est une vraie relique du XVIe siècle allemand. Son abbaye, riche et splendide, était le rendez-vous des plus nobles chanoinesses de l'Allemagne. Son origine miraculeuse lui avait porté bonheur.

Retirée sur les hauteurs de Hohenbourg, où est situé le couvent de Saint-Odile, l'impératrice Richarde, répudiée par Charles le Gros, s'était promis de fonder un monastère à l'endroit où lui apparaîtrait un signe céleste. Un jour, dans une promenade, elle aperçut une ourse suivie de ses petits et creusant avec ses pattes un trou dans la terre. C'était là le signe attendu. L'impératrice fixa dans cet endroit le lieu de sa retraite. Le souvenir de sa légende s'est perpétué : une ourse de pierre d'une haute antiquité est conservée dans la crypte de l'abbaye. En avant de cette image grossière on remarque un trou circulaire fermé par une trappe de bois, que les pèlerins soulèvent pour placer leurs membres malades dans la cavité, confiants dans l'efficacité de cette pratique pour la guérison de leurs maux.

Les bâtiments de l'abbaye forment comme une ville dans la ville; son église a été classée parmi les monuments historiques; mais il y a tant de monuments *classés*, et chacun d'eux reçoit si peu de subsides, que ce bel édifice des XIIe, XIIIe et XVe siècles aurait couru grand risque d'attendre longtemps sa restauration, si le vénérable curé et le conseil municipal ne suppléaient, par leur généreux concours, aux parcimonies du budget.

Il y a peu d'années encore, on n'allait voir à Andlau que son site charmant, son abbaye, ses maisons à pignon pointu, ses vieilles tours et ses vieilles portes; les amateurs de paysage s'enfon-

çaient seuls dans les bois des environs. Aujourd'hui les choses ont bien changé, la ville de Strasbourg ayant gagné un procès séculaire et obtenu un arrêt qui la remet en possession d'immenses forêts situées au cœur de la montagne, elle fit pratiquer à ses frais une excellente route qui parcourt les 10 kilomètres de la vallée et monte ensuite au hameau du Hohwald. Le commerce des bois a multiplié, dès lors, les scieries et les usines de toutes sortes qui animent cette belle vallée. La petite rivière de l'Andlau, qui serpente d'une manière gracieuse et souvent imprévue, forme de nombreuses cascades et donne un aspect riant à une nature souvent âpre et sauvage.

Dominée à l'entrée par les imposantes ruines du château de Spesbourg, continuée par de riantes prairies, formant ensuite au pied des montagnes couvertes de sapins des détours tantôt onduleux, tantôt brusques et inattendus, la vallée d'Andlau est, on peut le dire, belle comme la Suisse, moins les lacs et les glaciers. Elle conduit de surprise en surprise jusqu'au hameau de Hohwald, qui occupe le centre d'un vaste cirque de hauteurs boisées.

La prospérité de ce lieu retiré a pris un rapide essor. On y voyait, il y a quelques années, une maison forestière habitée par le garde Kuhns ; l'administration défend à ses agents d'ouvrir une auberge, mais elle ferme les yeux s'ils reçoivent quelques voyageurs *égarés*. Kuhns ayant été tué dans une lutte avec un braconnier, sa veuve fut autorisée à *tenir auberge ;* elle y mit tant d'intelligence et d'activité que sa clientèle n'a cessé de s'augmenter ; aux touristes de passage se joignirent bientôt des pensionnaires dont le nombre toujours croissant a déterminé l'établissement d'un chalet, commode et spacieux plutôt que pittoresque. Aujourd'hui le Hohwald est, pendant la belle saison, très-fréquenté par les Strasbourgeois ; il n'est pas rare d'y trouver des tables de cent et cent cinquante couverts.

Le nouveau chemin de fer de Barr augmentera sans doute le nombre des voyageurs qui parcourront la vallée d'Andlau ; avec les trois autres grandes voies de communication ouvertes, l'une de Paris dans la Haute-Saône, l'autre de Nancy à Épinal et Remiremont, la troisième de Sarrebourg à Saverne, il aura puissamment contribué à faire affluer les touristes vers les Vosges, si riches en beautés de toutes sortes, et qui n'ont besoin que d'être connues pour être aimées et admirées.

A. Grun.

BLACK-COTTAGE.

(Voyez le numéro précédent.)

Le premier objet auquel, ensuite, la même fente livra passage, fut une fourche de fer avec laquelle, pour m'éloigner de la porte, ils me portaient des coups de pointe. Je la frappai de toutes mes forces, et il est probable que je pris à faux la main de Shifty-Dick, car je l'entendis pousser une exclamation de douleur et de colère. Avant qu'il ne pût ressaisir de son autre main la fourche que je l'avais contraint de lâcher, je me hâtai de la tirer à moi. Cette fois Jerry perdit patience, et se mit à sacrer aussi terriblement que Dick lui-même.

Vint ensuite une autre minute de répit. Je soupçonnai qu'ils étaient allés chercher de plus grosses pierres et craignis que cette fois la porte ne vînt à céder tout d'une pièce.

Sous l'empire de cette appréhension, je courus à ma chambre, et saisissant par ses poignées mon coffre à vêtements, je l'attirai dans le corridor et le poussai contre la porte. Puis, sur le couvercle, je me hâtai d'entasser la grande boîte où mon père serrait ses outils, trois lourdes chaises, et un grand seau rempli de charbon. Enfin, traînant après moi la table de cuisine, je la poussai le plus près que je pus de la barricade que je venais d'élever ainsi. En revenant avec leur nouvel approvisionnement de pierres, ils m'entendirent sans doute :

« Attendez, attendez », dit Jerry, et ils se mirent à conférer tout bas. J'écoutai avidement, et parvins à saisir ces mots :

« Essayons de l'autre chemin. »

Rien de plus ne fut dit, et j'entendis leurs pas s'éloigner de la porte.

Allaient-ils donc s'en prendre à la porte du fond ?

Je m'étais à peine posé cette question, lorsque j'entendis leurs voix de l'autre côté de la maison. La porte du fond était plus petite que celle de la façade, mais elle valait mieux comme solidité, faite qu'elle était de deux épaisses planches de chêne, ajustées dans le sens de leur longueur, et renforcées à l'intérieur par de nombreuses traverses. Elle n'avait pas de verrous comme celle de devant, mais elle était assujettie par une barre de fer, établie en sens oblique, et dont les deux extrémités s'encastraient en plein mur.

« Ils auraient plutôt fait de démolir le cottage que de s'y introduire en forçant cette porte, » pensais-je avec une secrète satisfaction. Et ils en furent bientôt convaincus. Après cinq minutes employées à battre



en brèche cette barrière inébranlable, ils renoncèrent à pénétrer par là, et jetèrent leurs énormes cailloux avec des malédictions épouvantables.

Je rentrai dans la cuisine, et m'assis sur le rebord de la fenêtre pour me reposer un moment. L'agitation, l'inquiétude contre lesquelles je me débattais à la fois commençaient à me dominer. Je sentais sur mon front de grosses gouttes de sueur, et les écorchures que je m'étais faites aux mains en construisant à la hâte ma barricade commençaient à me cuire très-désagréablement. Je n'avais pas perdu la moindre parcelle de ma détermination, mais je commençais à sentir que mes forces s'en allaient. Il y avait dans l'armoire une bouteille de rhum, que mon frère le marin y avait laissée depuis son dernier débarquement. J'avalai quelques gouttes de cette liqueur. Jamais auparavant, et jamais depuis ce moment-là, liqueur traversant mon gosier ne m'a fait autant de bien que cette précieuse gorgée de rhum.

J'étais encore assise sur le bord de la fenêtre, à m'essuyer le visage, lorsque j'entendis tout à coup leurs voix à quelques pouces derrière mon dos.

Ils essayaient la fenêtre contre laquelle j'étais adossée. Comme toutes celles du cottage, elle était protégée par des barreaux de fer. Je prêtai l'oreille avec une profonde anxiété pour savoir si j'entendrais le bruit d'une lime; mais non : ce bruit redoutable ne m'arrivait pas. Persuadés qu'ils m'effrayeraient facilement, et se feraient ouvrir par leurs menaces, les deux malfaiteurs ne s'étaient pourvus, avant de venir, d'aucun de ces outils qui servent d'ordinaire à l'effraction.

Une nouvelle volée de blasphèmes m'apprit qu'ils venaient de vérifier l'obstacle que les barreaux de fer opposaient à leur dessein. J'écoutais, comprimant ma respiration, pour me rendre compte de ce qui allait suivre, mais leurs voix, de moins en moins distinctes, semblèrent se perdre dans l'éloignement. Ils s'écartaient bien évidemment de la fenêtre; mais s'écartaient-ils en même temps de la maison? Avaient-ils renoncé à l'idée d'y entrer à force ouverte?

Un long silence suivit, — silence qui mit mon courage à une épreuve bien autrement rude que le tumulte de leur première agression contre le cottage.

D'affreux soupçons m'assiégeaient et me faisaient craindre qu'ils ne parvinssent à réaliser par trahison ce qu'ils n'avaient pu effectuer à l'aide de la violence. Si bien que me fût connue notre habitation, j'en étais à me demander s'il n'existait, pour y pénétrer sans bruit, à l'aide de quelque stratagème, aucun moyen contre lequel toutes mes précautions seraient inutiles. Le *tic-tac* de l'horloge me portait sur les nerfs, le pétillement de l'âtre me faisait frissonner. Je regardais vingt fois par minute les recoins obscurs du corridor, retenant mon haleine, imposant à mes yeux un effort pénible, anticipant sur les événements les moins probables, les périls les plus impossibles. Étaient-ils réellement partis? Rôdaient-ils encore autour de la maison? Oh! que j'aurais donné d'argent, rien que pour savoir à quoi ils s'occupaient durant cet intervalle de silence!

Je fus tirée d'incertitude, à la fin, et de la manière la plus effrayante, par le cri que poussa l'un de ces hommes, cri qui descendait par le tuyau de la cheminée de la cuisine. Il m'arriva d'une manière si imprévu, si terrible, au sein de ce silence absolu, que pour la première fois depuis que la maison était attaquée, je poussai, moi aussi, un cri d'alarme. Mes plus sombres prévisions ne m'avaient pas avertie que ces deux brigands pouvaient se hisser sur le toit.

« Ouvrez-nous, diablesse! » rugit cette voix qui descendait par la cheminée.

Il y eut une autre pause. La fumée du feu de bois, si légère et si peu abondante qu'elle fût à ce moment, où il n'y avait que des cendres incandescentes, avait évidemment obligé cet homme à retirer son visage, placé à l'ouverture extérieure de la cheminée. Je comptai les secondes, tandis que, selon mes conjectures, il travaillait à reprendre haleine. Un peu moins d'une demi-minute s'était écoulée, quand un nouveau cri se fit entendre.

« Ouvrez-nous!... ou nous brûlons la maison, et vous avec? »

La brûler? brûler quoi? Il n'y avait rien de très-combustible au dehors, si ce n'était le chaume de la toiture, et ce chaume avait été parfaitement trempé par les flots de pluie qui venaient de tomber pendant six heures consécutives. Brûler la maison? me brûler avec? Et comment?

Pendant que dans le désordre de mes pensées, je cherchais à démêler quels moyens ces misérables pourraient avoir d'incendier la maison, une des grosses pierres plates posées sur le chaume de la toiture pour l'empêcher d'être arrachée par les ouragans, descendit par la cheminée, avec un bruit de tonnerre. Elle dispersa par toute la chambre des nuages de cendres brûlantes. Une pièce élégamment meublée, tendue de mousseline, garnie de laques et de cartonnages, eût pris feu à l'instant même; notre plancher grossier et nu, nos meubles massifs rendirent eux-mêmes une odeur de brûlé sous cette première pluie de cendres que souleva cette première pierre.

Devant cette preuve nouvelle de l'infernale adresse des deux misérables qui m'assiégeaient ainsi, je demeurai un instant frappée d'horreur. Mais le danger imminent que j'avais à conjurer me rendit presque immédiatement l'usage de mes sens. Il y avait, dans

ma chambre à coucher, une fontaine de grès remplie d'eau, et je courus la chercher. Avant que je ne fusse rentrée dans la cuisine, une seconde pierre avait été lancée dans la cheminée, et le plancher commençait à prendre en plusieurs endroits.

J'eus assez de bon sens pour ne pas m'inquiéter encore de ces charbons éparpillés çà et là, et pour répandre toute mon eau sur ce qui restait de feu dans l'âtre avant qu'une troisième pierre y eût été jetée. Je vins ensuite à bout, très-facilement, d'étouffer les braises menues qui pouvaient incendier le plancher. L'homme perché sur le toit dut entendre le frémissement du feu que j'éteignais et sentir la différence de l'air qui s'échappait par l'ouverture de la cheminée, car la troisième pierre ne fut suivie d'aucune autre. Quant à voir l'un ou l'autre de mes deux coquins prendre la même route, cette inquiétude m'était épargnée. Je savais fort bien, pour avoir ramoné maintes fois notre cheminée, que les dimensions de son tuyau ne permettraient pas à un homme fait de s'y introduire. Un enfant, tout au plus, et de fort petite taille, aurait pu passer par là.

Tandis que cette consolante réflexion me traversait l'esprit, je levai les yeux par hasard, et je vis — aussi distinctement que je vois le papier sur lequel ces lignes sont tracées, — je vis, dis-je, la pointe d'un couteau se faire jour à travers le toit, juste au-dessus de ma tête. Notre cottage n'avait qu'un rez-de-chaussée et nos chambres n'étaient point plafonnées. Le couteau, agité dans tous les sens, se frayait lentement un chemin à travers les chaumes secs de l'intérieur, entre deux chevrons de la charpente. Il s'arrêta un moment, et j'entendis alors le bruit de quelque chose que l'on arrache.

Ce bruit, à son tour, vint à cesser; il tomba sur le plancher une certaine quantité de pailles brisées, et je vis la main de Shifty-Dick, énorme et velue, armée d'un couteau, se faire jour par l'ouverture qu'elle venait de pratiquer. Du dos de son couteau, il frappait sur les chevrons comme pour éprouver leur solidité. Ils étaient, Dieu merci, en fort bon état, et très-rapprochés l'un de l'autre. Il n'eût fallu rien moins qu'une hachette pour entamer sérieusement l'une ou l'autre de ces poutrelles.

La main armée pour le meurtre frappait encore de tous côtés, lorsque j'entendis Jerry pousser une espèce de clameur qui venait du côté du hangar maçonné que mon père avait construit lui-même dans l'arrière-cour. La main et le couteau disparurent à l'instant. J'allai me placer derrière la porte du fond, et, l'oreille collée à la serrure, j'écoutai.

Les deux hommes étaient maintenant sous le hangar. Je faisais des efforts désespérés pour me rappeler ce qu'il y avait là d'instruments et d'outils pouvant servir contre moi; mais l'agitation où j'étais ne me laissait pas le libre exercice de ma mémoire, et je ne me souvenais que de la scie à moellons employée par mon père, engin trop lourd et trop peu maniable pour être utilisé s'il s'agissait de percer le toit du cottage. Je me creusais encore la cervelle et me perdais en conjectures chimériques, sans aucune espèce de résultat, lorsque j'entendis les deux hommes qui tiraient après eux, hors du hangar, quelque chose de lourd. En même temps que mon oreille percevait ce bruit, un souvenir soudain, rapide comme l'éclair, me fit songer à certaines solives déposées depuis des années au fond de cette espèce d'entrepôt. Je venais de me convaincre qu'ils transportaient, à eux deux, une de ces grosses pièces de bois, lorsque j'entendis Shifty-Dick qui disait à son digne complice :

« Quelle porte ?

« — Celle de devant, répondit Jerry. Nous l'avons déjà entamée... Elle sera par terre en un rien de temps. »

Il n'était pas besoin de cette vivacité de perceptions que donne le sentiment du danger pour deviner aisément, d'après ces paroles, que les deux scélérats allaient se servir de la solive comme d'un bélier pour enfoncer la porte déjà ébranlée. Quand j'eus cette conviction, je perdis enfin courage. Je sentais bien que la porte ne tiendrait pas contre une pareille attaque; et une barricade comme celle dont je l'avais étayée ne pouvait pas la mettre en état de résister plus de quelques minutes aux chocs puissants qu'elle allait recevoir.

« Je n'ai rien de plus à faire pour les empêcher de forcer la maison, » me disais-je, tandis que mes genoux se heurtaient sous moi et que mes joues se couvraient de larmes involontaires... Il faut maintenant me fier à la nuit et à l'épaisseur des ténèbres pour sauver ma vie, lorsqu'il en est encore temps.

J'avais jeté mon manteau sur mes épaules, rabattu mon capuchon sur mes yeux; et ma main était déjà posée sur la barre qui maintenait la porte du fond, lorsqu'un miaulement plaintif parti de la chambre à coucher, vint me rappeler ma pauvre *pussy*. Je courus la prendre et l'installai, tant bien que mal, dans mon tablier. Avant que je n'eusse mis le pied dans le corridor, la solive s'abattit pour la première fois contre la porte.

Le gond supérieur céda sous le choc. Les chaises et le seau à charbon, qui formaient la cime de ma barricade, furent précipités à grand bruit sur le plancher; mais le gond inférieur, la pesante commode et la coffre à outils ne bougèrent pas.

« Encore une poussée! encore un bon coup! criaient les deux bandits, et tout le bataclan sera par terre. »

Juste au moment où ils devaient se donner car-

rière pour cette « poussée » à toute course dont ils attendaient un si beau résultat, j'ouvris la porte du fond, et serrant contre ma poitrine le portefeuille rempli de *bank-notes*, les cuillères d'argent dans ma poche, ma chatte dans mon tablier, je m'élançai dans l'obscurité. Je n'eus pas de peine à trouver ma route parmi les obstacles familiers qui encombraient notre arrière-cour, et j'étais parmi les landes, envahies par la nuit la plus noire, quand m'arriva le bruit du second coup, sous lequel la porte cédait complétement cette fois.

Il ne fallut que quelques minutes aux deux voleurs pour constater que je m'étais enfuie avec le portefeuille, car j'entendis d'assez loin les cris qu'ils poussaient, s'exhortant sans doute à me poursuivre. Mais je continuai à courir, et ce bruit s'éteignit en peu d'instants. D'ailleurs, il faisait si noir, que vingt chenapans, au lieu de deux, eussent jugé inutile de chercher à me rattraper.

Je ne saurais dire au juste combien de temps s'était écoulé lorsque je parvins à la grande ferme, — l'endroit le plus proche où je pouvais trouver refuge. Tout au plus m'était-il resté assez de sang-froid pour me maintenir le dos au vent (ayant remarqué, au début de la soirée, que le vent portait vers Moor-Farm), et pour marcher ainsi, résolûment, à travers les ténèbres. A tous autres égards, l'épreuve par laquelle je venais de passer, m'avait laissée à moitié folle. S'il fût arrivé par hasard que le vent eût changé de direction, je me serais infailliblement égarée, et j'avais alors grand'chance de périr en pleine lande, soit d'épuisement, soit de froid et de frayeur. Heureusement il soufflait du même côté depuis plusieurs heures, et j'arrivai à la ferme, mes vêtements traversés par la pluie, et la tête prise de fièvre! Quand je donnai l'alarme en frappant à leur porte, les gens de la ferme étaient tous dans leurs lits, à l'exception du fils aîné, qui avait veillé un peu tard, ruminant son journal et fumant sa pipe. J'eus tout juste la force de lui dire, en quelques paroles haletantes, comment je me trouvais là, et je tombai ensuite à ses pieds, dans un complet évanouissement, le premier de ma vie.

Cet évanouissement fut suivi d'une grave maladie. Quand j'eus repris assez de force pour voir ce qui m'entourait, je me retrouvai dans un des lits de la ferme; mon père, mistress Knifton et le médecin étaient tous dans la chambre; — ma chatte dormant à mes pieds, et le portefeuille que j'avais sauvé reposait sur une table à côté de moi.

Bien des nouvelles avaient à m'être données, aussitôt que je fus en état de les écouter. Spifty-Dick et l'autre drôle avaient été pris, et attendaient, au cachot, l'ouverture des prochaines assises. M. et mistress Knifton avaient tellement pris à cœur le danger que j'avais couru, — danger dont ils accusaient principalement l'étourderie avec laquelle ils m'avaient laissé leur portefeuille à garder, — qu'ils avaient insisté pour que mon père, quittant notre cottage isolé, allât sur leur domaine en occuper un autre, dont ils lui offraient la jouissance gratuite.

Les bank-notes que j'avais su soustraire aux voleurs me furent laissées pour acheter des meubles, en remplacement de ceux qu'on nous avait brisés. Ces agréables renseignements m'aidèrent si bien à me rétablir, que je fus bientôt en état de raconter à mes amis de la ferme les détails que je viens de consigner ici par écrit. Ils excitèrent la surprise et l'intérêt de tous, mais n'émurent personne autant que le fils aîné du fermier. Mistress Knifton le remarqua tout comme moi, et, dès que nous fûmes seules, en fit le sujet de ses affectueuses plaisanteries.

Je n'y fis alors aucune attention, mais quand je me rétablis, et lorsque nous allâmes occuper notre nouveau domicile, le « jeune fermier », comme on l'appelait de nos côtés, venait constamment nous voir, sans parler des rencontres fréquentes qu'il savait bien se ménager avec moi quand quelques menus soins m'appelaient au dehors. J'avais comme tant d'autres jeunes femmes, ma petite dose d'amour-propre, et les plaisanteries de mistress Knifton commencèrent à me paraître mériter qu'on y prît garde.

Afin d'abréger, le jeune fermier réussit un beau dimanche, — sans que je puisse trop dire comment, — à me faire perdre mon chemin, pendant que nous revenions ensemble de l'église; et avant que nous ne nous fussions retrouvés sur la bonne route, il m'avait demandé si je voulais être sa femme.

Ses parents firent tout au monde pour nous séparer et rompre le mariage projeté entre nous, pensant que la fille d'un pauvre carrier n'était pas la compagne qu'il fallait à un *yeoman* si bien pourvu. Mais le fermier avait de quoi leur tenir tête. A toutes leurs objections, il n'avait que cette réponse invariable : « Un homme digne de ce nom se marie selon son goût, et pour se satisfaire lui-même. En prenant femme, je sais que je place ma réputation et mon bonheur — c'est-à-dire le plus précieux dépôt que je puisse confier à quelqu'un — sous la garde de ma compagne.

» La femme que je compte épouser avait un dépôt sous sa garde, et, au péril de sa vie, a voulu justifier la confiance qu'on avait mise en elle. Elle m'a prouvé par là qu'elle méritait parfaitement, de ma part, tout ce que je lui accorderai d'estime et de crédit moral.

» Le sang et la richesse sont, à coup sûr, de fort bonnes choses; mais la certitude de posséder

der une bonne femme vaut beaucoup mieux encore. J'ai l'âge de raison, je sais ce que je veux, et mon parti bien pris est d'épouser la fille du 'carrier. »

Ainsi fit-il. Si je me suis ou non montrée digne de sa bonne opinion, est une question que vous pourrez lui poser, à l'occasion. Je vous ai conté, de point en point, tout ce que j'avais à vous dire de ma petite personne et de mon aventure. Je sais fort bien que tout l'intérêt de cette histoire cesse au moment où je suis sortie de la ferme ; mais j'ai jugé bon d'y ajouter ces derniers incidents, si insignifiants qu'ils soient d'ailleurs, parce que mon mariage joue ici le rôle de la morale dans toute fable complète. Ce mariage a été pour moi une source d'aisance et de bonheur; or je dois tous ces biens à mon aventure nocturne dans le *Black-Cottage*.

Traduit de l'anglais de WILKIE COLLINS, par
E.-D. FORGUES.

FAUNTLEROY.

Ce petit dîner était à coup sûr des plus tristes. Sur les quatre convives que nous étions, deux avaient passé la cinquantaine, les deux autres n'avaient pas tout à fait vingt ans; et nous n'avions, par conséquent, aucun sujet à traiter au même point de vue, tous intimement liés avec notre hôte, mais nous connaissant à peine l'un l'autre. Peut-être la présence de quelques dames eût-elle amélioré la situation; mais notre amphytrion était voué au célibat, et, sauf la *parlour-maid* qui aidait au service de la table, aucune fille d'Ève ne rayonnait dans cet intérieur ténébreux.

Nous abordâmes toute espèce de sujets ; mais ils s'épuisaient rapidement, et la conversation tombait tout à plat. Nos anciens, probablement, craignaient de se commettre en parlant trop librement devant nous autres cadets. De notre côté, nous contenions les élans de notre gaieté, les saillies de notre jeunesse, par déférence pour notre hôte, qui, deux ou trois fois, parut légèrement inquiet à notre endroit, se demandant peut-être si nous resterions convenables en présence de ses respectables invités. Une circonstance aggravante, c'est que nous dînions à une heure raisonnable. Lorsqu'au dessert, les bouteilles firent leur premier voyage autour de la table, la pendule de la cheminée sonna seulement huit heures. Je comptais les coups du marteau sonore, et je devinai, à l'expression de sa physionomie, que l'autre « cadet » assis à côté de moi, les comptait également. Arrivés au huitième et dernier, hélas! nous échangeâmes des regards désespérés :

— Encore deux heures de ce métier-ci! qu'allons-nous devenir au monde?

Voilà, très-exactement traduit, le discours qu'échangeaient nos yeux.

Le vin, par bonheur, était excellent. Et j'estime que, sans nous être donné le mot, en vertu d'un accord tacite, nous en vînmes à la même conclusion, — savoir, que notre unique chance pour bien finir la soirée était de finir aussi les bouteilles.

Tout naturellement, on se mit à parler vins. Jamais, je pense, Anglais ne se sont réunis pour passer la soirée ensemble, sans que cet inépuisable sujet ait été mis sur le tapis. Tout homme en ce pays, quand il a de quoi payer l'*income-tax*, se trouve avoir fait une fois ou autre dans sa vie quelque achat de vin, méritant qu'on le remarque. Parfois c'est un si bon marché, qu'il n'espère pas retrouver jamais le pareil; ou bien, il est le seul individu des Trois-Royaumes — n'appartenant pas à la prairie, — qui ait encore quelques gouttes de certaine vinée merveilleuse, maintenant épuisée sur toute la surface du globe. Celui-ci, de moitié avec un ami, acheta jadis un rendu de quelques douzaines de bouteilles, provenant de la cave d'un haut et puissant seigneur, après la mort de celui-ci; et il les paya un prix tellement exorbitant, qu'il refuse d'en convenir, se contentant de secouer la tête ; l'ami en question, si vous lui demandez ce qui en est, secoue la tête, lui aussi, et refuse de répondre. Un autre, conduit par le hasard dans une méchante auberge de quelque pays perdu, y trouva du vin de Xérès absolument *imbuvable;* et, s'étant informé s'il n'y en avait pas d'autre dans la maison, reçut pour réponse, qu'en effet on pourrait lui trouver, dans quelque arrière-cave, une piquette étrangère dont personne ne veut. Il en fait apporter une bouteille, par curiosité pure, et la prétendue piquette se trouva du vin de Bourgogne, tel que la France entière n'en pourrait maintenant produire. Gardant sa découverte pour lui seul, et se gardant bien de mettre sur ses gardes la candide hôtelière (dont le mari était défunt), il a eu toute la provision pour un vrai « morceau de pain ». Un autre encore est en bons termes avec le maître d'une célèbre taverne, à Londres, et il recommande à un ou deux amis intimes d'y aller dîner, si jamais ils passent près de là. Ils porteront ses compliments au propriétaire, et lui demanderont une bouteille de son xérès brun, au cachet *bleu-clair*, — ce qui le distingue du cachet bleu-foncé. Les dîneurs qui, chaque année, sont là par milliers, se figurent avoir bu ce fameux xérès quand on leur sert ce cachet bleu-foncé ; mais le vrai, celui dont la réputation est hors ligne, c'est le cachet

bleu-clair : et personne ne le connaît en Angleterre, sauf le tavernier lui-même... et ses amis.

Dans toutes ces conversations, où le vin figure en première ligne, si variés que soient d'ailleurs les récits dont il est l'objet, on entend successivement chaque orateur affirmer, comme prouesses, une de ces deux grandes généralités : — ou bien il en sait plus long, en cette matière, que gens que ce soit au monde ; — ou bien il a dans sa cave un vin supérieur à celui-là même qu'on lui sert, et qu'il s'empresse de déclarer excellent.

On a vu, quoique rarement, des hommes réunis ne parler ni de femmes, ni de chevaux, ni de politique ; mais on n'en a jamais vu qui, mangeant à la même table, aient omis de parler vins : on n'en a jamais vu non plus qui, traitant ce sujet, ne se croient tenus d'afficher une infaillibilité que, sur tout autre, ils se garderaient bien de revendiquer avec aussi peu de retenue.

Combien de temps dura l'inévitable conversation sur les vins, dans cette soirée dont je me constitue l'historien, c'est plus que je ne saurais dire ; j'en avais entendu tant d'autres toutes pareilles, à tant d'autres tables, que mon attention s'en était bientôt lassée, et que j'en vins à oublier absolument ce monotone petit dîner auquel j'assistais, ainsi que la société mal assortie dont je me trouvais un des membres. Je ne saurais trop dire combien de temps dura cet oubli discourtois, mais lorsque mon attention se reporta, après un intervalle quelconque, sur mon insignifiant entourage, je m'aperçus que le bon vin commençait à manifester sa vertu.

Aux deux côtés du fauteuil de notre hôte, le cours d'entretien avait pris des allures plus rapides et plus gaies : la conversation à propos de vins s'était épuisée, et l'un des deux convives âgés — M. Wendell — racontait à l'autre — M. Trowbridge — une misérable escroquerie commise récemment à son préjudice par un des commis qu'il employait. La première partie de ce récit fut absolument perdue pour moi. La seconde, qui seule obtint mon attention, nous menait, avec ce malheureux commis, jusque sur les bancs d'Old-Bailey.

« Comme je vous le disais, continua M. Wendell, je m'étais décidé à poursuivre, et les poursuites eurent lieu. Bien des gens peu réfléchis me blâmaient d'avoir fait emprisonner ce jeune homme, et prétendirent que j'aurais dû lui pardonner, vu que ma perte, par suite de son abus de confiance, n'allait pas à plus de dix livres sterling... Comme vous pensez bien, pour ce qui me touchait personnellement, j'aurais beaucoup mieux aimé ne pas aller devant la justice ; mais je crois que mon devoir envers la société en général, et envers mes confrères en particulier, me condamnaient impérieusement à faire un exemple. C'est d'après ce principe que j'agis alors, et je ne regrette point d'avoir pris ce parti. Les circonstances dans lesquelles ce misérable m'avait volé, ajoutaient encore à l'ignominie de sa conduite. C'était, si jamais il y en eût, un réprouvé endurci, et j'avoue, en toute conscience, que l'occasion seule lui avait manqué pour devenir un aussi parfait scélérat que Fauntleroy en personne. »

Au moment où M. Wendell personnifiait ainsi son idéal de scélératesse en citant l'exemple de Fauntleroy, je vis son interlocuteur, M. Trowbridge, devenir tout à coup fort rouge, et commencer à se démener sur sa chaise.

« Lorsque vous aurez désormais à citer un modèle de perversité, dit ce vénérable personnage, vous me ferez plaisir, monsieur, si vous choisissez un autre nom que celui dont vous avez fait usage... »

M. Wendell, et fort légitimement à mon sens, parut fort ébahi de cette allocution, qui lui avait été adressée avec beaucoup de politesse, mais en même temps avec beaucoup de fermeté :

« Pourrais-je savoir en quoi l'exemple qui m'est venu a pu vous désobliger? demanda-t-il.

— Il me désoblige en cela, monsieur, repartit M. Trowbridge, qu'il m'est très-désagréable d'entendre l'épithète de scélérat accolée au nom de Fauntleroy.

— Miséricorde ! s'écria M. Wendell, au comble de la surprise... Il vous est désagréable, à vous, à vous commerçant comme je le suis moi-même, à vous dont la réputation est si bien et si universellement établie, — il vous est désagréable d'entendre appeler scélérat un homme qu'on a pendu pour crime de faux? — Dites-moi, au nom du ciel, comment cela peut être.

— Cela est, répondit M. Trowbridge avec le plus complet sangfroid, parce que Fauntleroy fut un de mes amis.

— Veuillez donc me pardonner, mon cher monsieur, repartit M. Wendell avec une politesse éminemment tempérée de sarcasme,... mais de tous les amis que vous a valus votre utile et honorable carrière, celui que vous venez de nommer devait être, à mon sens, le dernier auquel vous pussiez faire allusion dans une compagnie honorable ; — du moins, en le nommant ainsi tout haut.

— Fauntleroy, dit M. Trowbridge, a commis un crime inexcusable, et il a subi un supplice flétrissant... mais Fauntleroy n'en a pas moins été un de mes amis : et j'aurai toujours le courage de le reconnaître comme tel, tant que je serai de ce monde. Sa mémoire m'est encore chère, bien qu'il ait violé un dépôt sacré, bien qu'il ait expié son crime sur la potence... Ne vous scandalisez pas, monsieur Wendell. Je vous dirai, je dirai à tous nos amis et parents, s'ils



veulent bien le permettre, d'où me vient cette espèce de culte, si étrange à vos yeux, et qui me fait si peu d'honneur. C'est une historiette assez curieuse, et qui, je crois, offre quelque intérêt à tout observateur de la nature humaine, indépendamment du jour qu'elle peut jeter sur la biographie du malheureux dont nous parlions... Vous autres jeunes gens, continua M. Trowbridge, s'adressant à mon contemporain et à moi, vous avez sans doute ouï parler de Fauntleroy, bien que sa faute, et l'expiation dont elle fut suivie, et l'énorme retentissement qu'ont eus l'un et l'autre, soient bien antérieurs à vous ? »

Nous répondîmes que ce nom avait effectivement sa place dans nos souvenirs, comme celui d'un des grands criminels de son temps. Nous savions qu'il était associé à une des grandes maisons de banque de la capitale ; — qu'il avait marqué par les dernières années de sa vie ; qu'il s'était emparé, au moyen d'un faux, de sommes confiées à sa curatelle, sommes qui avaient un double droit à n'être pas détournées par lui ; et enfin, qu'il avait été pendu, pour ce crime, en l'année mil huit cent vingt-quatre, époque où la potence n'était pas encore réservée aux seuls assassins, et où Jack-Ketch comptait encore parmi les réformateurs à la mode.

« A merveille, reprit M. Trowbridge... Vous en savez bien assez sur le compte de Fauntleroy pour prendre intérêt à ce que je vais vous raconter. Quand les bouteilles auront fait le tour de la table, je commencerai mon récit. »

Les bouteilles circulèrent en effet, — le vin de Bordeaux pour la jeunesse dégénérée, — le vin de Portugal pour les gentlemen d'âge mûr, de tête solide, et offrant toute la résistance voulue. M. Trowbridge mouilla ses lèvres dans son verre, réfléchit un instant, — les mouilla derechef, — et entreprit en ces termes l'anecdote qu'il avait promise :

II

Ce que j'ai à vous raconter, messieurs, remonte à l'époque où, fort jeune encore, j'allais fonder, pour mon propre compte, un établissement séparé.

Mon père connaissait depuis longues années M. Fauntleroy, de la fameuse maison Marsh, Stracey, Fauntleroy et Graham. Pensant qu'il pourrait m'être utile dans l'avenir que ma position fût connue de l'une des grandes notabilités commerciales, mon père crut devoir instruire cet ami, pour lequel il professait la plus haute vénération, que j'allais débuter dans les affaires avec fort peu de capitaux et de la manière la plus modeste. M. Fauntleroy accueillit ce renseignement avec un cordial intérêt, et promit « d'avoir l'œil sur moi ». Je pensais donc qu'il attendrait quelque temps pour savoir si je ne perdais pas pied dès le début, et que, s'il me voyait réussir, il m'aiderait alors en tout ce qui pourrait dépendre de lui. L'avenir devait me faire trouver en lui un ami bien meilleur que je ne le supposais, et je vis bien que je n'avais point apprécié à toute sa valeur le généreux intérêt qu'il avait pris à moi dès mes premiers pas dans la carrière.

Pendant que j'étais encore aux prises avec les difficultés qu'offre la création d'un établissement commercial, que je travaillais à me créer des relations, une clientèle, etc., je reçus un message de M. Fauntleroy, qui m'engageait à passer dans son cabinet, à la maison de banque, la première fois qu'il m'arriverait de passer aux environs. Ainsi que vous l'imaginerez sans peine, je ne fus pas longtemps à faire naître cette occasion de le voir, et me présentant chez ces riches banquiers, je fus aussitôt introduit dans le cabinet particulier de M. Fauntleroy.

Je n'ai jamais rencontré d'homme plus gracieux, — rempli de gaieté, bon compagnon, la répartie toujours prête, — avec une espèce de jovialité brusque et affectueuse qui lui gagnait tous les cœurs. Ses commis raffolaient de leur patron, — et je puis vous assurer que, chez les banquiers, pareil phénomène ne s'est pas vu fréquemment.

« Eh bien ! jeune Towbridge, me dit-il en repoussant vivement les paperasses entassées devant lui... vous allez donc voler de vos propres ailes ?... J'ai toujours beaucoup estimé votre père, et je souhaite vivement que vous réussissiez... Vos affaires sont-elles en train ? Non ?... Vous en êtes seulement aux préliminaires, n'est-ce pas ?... Très-bien !... Vous aurez vos embarras, mon brave... et je veux tout d'abord en écarter un... approchez votre oreille, et recevez ce petit avis... Prenez-nous pour vos banquiers.

—Vous êtes trop bon, monsieur, repartis-je... et je serais trop heureux de suivre ce conseil si je pouvais. Mais les frais de premier établissement ont absorbé la plus grande partie de mes ressources : et quand, de ce chef, j'aurai tout payé, il ne me restera pas grand'chose pour la première année... Je ne pense pas qu'après avoir fait honneur à tous les engagements qu'il a fallu prendre, je dispose de plus de trois cents livres sterling argent comptant... Et je serais honteux de venir importuner une maison comme la vôtre, en y ouvrant un compte de si peu d'importance...

— Allons donc !... dit M. Fauntleroy... Est-ce que vous êtes banquiers ? .. Et comment vous permettez-vous, ne l'étant pas, d'avoir un avis en cette matière... Faites ce qu'on vous dit... rapportez-

vous-en à moi... — et tirez sur nous pour autant qu'il vous plaira... Un moment, je n'ai pas fini... Quand vous ouvrirez votre compte courant, parlez au caissier en chef... Peut-être aura-t-il quelque chose à vous dire... Maintenant, ne me dérangez plus... Allez, adieu!... bien le bonjour... Au revoir!... Dieu vous accompagne!...

Voilà de ses façons... — Ah! le pauvre brave homme... voilà de ses procédés!

Le lendemain, en allant ouvrir ce misérable compte, je m'adressai au caissier en chef: il avait ordre de payer mes lettres de change, sans s'inquiéter de ma balance. Seulement, lorsque l'*avoir* aurait été dépassé, on soumettrait à M. Fauntleroy, et rien qu'à lui, les ordres que je donnerais. Parmi les débutants, m'en citerez-vous beaucoup qui trouvent chez leurs devanciers enrichis une aide aussi confiante, aussi généreuse?

Je marchai donc... Je marchai très-posément, mais sans reculer jamais, prenant soin de ne pas mettre la charrue devant les bœufs, et de n'oublier jamais que les petits commencements mènent, avec le temps, à de grandes fins. La perspective d'un de ces grands résultats — grands, veux-je dire, par rapport à l'infime position que j'avais alors dans le commerce — me fut offerte peu de temps après mon entrée dans les affaires. En termes plus clairs, j'eus occasion de m'associer à une affaire de premier ordre qui devait me rapporter gros et augmenter mon crédit, mais à condition que j'offrirais, avant d'y être admis, une garantie solide pour des sommes relativement fort importantes.

En ce moment décisif, je me rappelai mon excellent ami M. Fauntleroy, et, retournant à la maison de banque, je fus admis, comme naguère, dans son cabinet particulier.

Je l'y trouvai, assis à la même table, avec d'aussi nombreux papiers devant lui, et la même façon encourageante de vous dire tout net sa pensée, en aussi peu de mots que possible. Je lui expliquai l'affaire qui m'appelait auprès de lui, avec quelque hésitation et quelque inquiétude; car je craignais qu'il ne vît une certaine indiscrétion dans la manière dont je me prévalais ainsi des bontés qu'il m'avait précédemment prodiguées. Lorsque j'eus fini, avec un simple geste de tête, qui impliquait un assentiment sans réserve, il saisit une feuille de papier blanc, griffonna sur ce papier quelques lignes avec la promptitude qui éclatait dans tous ses gestes, me tendit ce gribouillage, et, avant que j'eusse pu articuler un seul mot, me poussa dehors par les deux épaules. Arrivé dans les bureaux, je regardai ce qu'il avait écrit. C'était une garantie que la grande maison de banque me donnait, à moi chétif, pour toute la somme qui m'était demandée, et pour une somme supérieure, si je venais à en avoir besoin.

Je n'aurais pu, à cette époque, trouver des mots qui exprimassent ma reconnaissance, et je ne sais pas si j'en trouverais encore aujourd'hui. Je puis dire seulement que ce sentiment a survécu, chez moi, au crime, au déshonneur, et à ce trépas terrible infligé par le bourreau. De cette mort, je ne saurais parler sans une extrême répugnance. Mais je n'ai pas le choix. Mon récit m'amène désormais à une époque plus récente, et à la fatale découverte qui, de mon bienfaiteur, de mon ami Fauntleroy, fit, aux yeux du pays tout entier, un misérable faussaire.

J'ai donc à vous prier de franchir avec moi un certain laps de temps après celui où eurent lieu les événements que je viens de relater. Dans cet intervalle, grâce au bienveillant secours que j'avais reçu dès le début, ma position dans les affaires s'était grandement améliorée. Vous pouvez maintenant vous représenter celui qui vous parle, sur le grand chemin de la fortune, avec des bureaux importants, un état-major de commis, et me voir assis, tout seul, dans mon cabinet particulier, entre quatre et cinq heures de l'après-midi, un samedi soir.

Ma correspondance était à jour: j'avais reçu toutes les personnes qui avaient rendez-vous chez moi; je parcourais le journal d'un œil distrait, et je pensais à lever le siége, quand un de mes commis entre, et me dit qu'un étranger désirait me voir immédiatement pour une affaire très-essentielle.

« A-t-il donné son nom? demandai-je.

— Non, monsieur.

— Vous ne le lui avez pas demandé?

— Si, monsieur. Et il m'a répondu que ce nom ne vous apprendrait rien, s'il vous le faisait passer.

— Quelqu'un de ces mendiants par correspondance, peut-être?

— Il n'est pas des mieux mis, monsieur; mais son langage n'est pas celui d'un de ces demandeurs dont vous parlez... Il parle bref et d'un ton péremptoire: il a dit qu'il venait dans votre intérêt, et que vous auriez plus tard du regret si vous refusiez de le recevoir.

— Ah!... il a dit cela?... Eh bien, faites entrer. »

L'homme fut introduit tout aussitôt. C'était un individu de moyenne taille, traits anguleux, apparence malsaine, avec une assurance de mauvais aloi, des airs effrontés et fanfarons, une fausse élégance de costume qui laissait percer le mendiant sous le dandy; d'ailleurs si peu gêné par des scrupules de politesse, qu'il ne daigna pas m'ôter son chapeau, tandis qu'il me dévisageait hardiment à son entrée. Jamais je ne l'avais vu de ma vie; et il me fut impossible d'asseoir sur de tels dehors une conjecture quelconque sur la situation sociale qu'il occupait.

Bien évidemment, ce n'était pas un *gentleman;* mais deviner au juste à laquelle des nombreuses catégories de vagabonds qui s'étagent dans les rayons mixtes de notre mauvais monde, celui-ci devait appartenir, c'était là une tâche au-dessus de ma compétence.

« Vous vous appelez Trowbridge? commença-t-il.

— Oui, répondis-je avec assez de sécheresse.

— Vos banquiers sont MM. Marsh, Stracey, Fauntleroy et Graham ?

— Pourquoi cette question ?

— Répondez-y, vous le saurez.

— Fort bien... Mes banquiers sont, en effet, Marsh, Stracey, Fauntleroy et Graham... Après?

— Retirez jusqu'au dernier *farthing* de l'argent que vous avez chez eux, aujourd'hui même, avant que la maison ne ferme, c'est-à-dire avant cinq heures... »

Je le regardai, les yeux grands ouverts, la surprise me coupant la parole.

« Ebahissez-vous tout à votre aise, continua-t-il du plus grand sang-froid... Je sais fort bien ce que je vous dis... Regardez à votre pendule... dans vingt minutes, cinq heures sonneront, et la banque sera fermée... Retirez tous vos fonds, je vous le répète... et jusqu'au dernier *farthing*... Prenez bien garde à ce que je vous dis là...

— Retirer mes fonds!... m'écriai-je, commençant à me remettre... Avez-vous votre bon sens?... Savez-vous bien que mes banquiers sont à la tête d'une des premières maisons du monde entier?... Et que prétendez-vous donc, — vous qui m'êtes absolument inconnu, — en prenant à mes affaires un si singulier intérêt... Si vous tenez réellement à me voir suivre vos conseils pourquoi ne vous expliquez-vous pas plus catégoriquement ?

— Je me suis expliqué... Suivez ou non, comme il vous plaira, le conseil que je vous donne... Cela m'est totalement indifférent... J'ai fait ce que j'avais promis... N'en parlons plus! »

Il prenait le chemin de la porte. L'aiguille de la pendule était entre la vingtième des minutes qui me restaient et les trois quarts qui allaient sonner.

« Ce que vous avez promis? répétai-je, me levant pour arrêter mon interlocuteur.

— Oui, dit-il, la main sur le bouton de la porte. Je vous ai délivré mon message. Quoi qu'il arrive, ne perdez pas ceci de vue... Bien le bonsoir... »

Et avant que j'eusse pu ajouter un seul mot, il était parti.

Je voulus le rappeler; mais la parole, soudain, me manqua. Phénomène inexplicable, faiblesse ridicule, tout ce que vous voudrez; mais il y avait eu, dans les dernières paroles de cet homme, quelque chose qui m'avait plus qu'à moitié terrifié.

Je regardai la pendule. L'aiguille marquait les trois quarts.

Mon bureau était justement assez loin de la maison de banque pour que le temps me restât à peine de prendre une décision à l'instant même. Si j'avais eu le loisir de la réflexion, je suis parfaitement sûr que je n'aurais pas profité de l'avertissement si extraordinaire qui venait de m'être donné. L'apparence équivoque, les dehors suspects de cet inconnu, l'impossibilité criante de l'insinuation ainsi risquée contre le crédit de la maison de banque sur laquelle ses paroles appelaient le soupçon, la possibilité qu'il fût dépêché par un de mes ennemis, désireux de me brouiller, par cette manœuvre souterraine, avec mon plus solide patron, en me portant à témoigner une absurde méfiance envers la maison à laquelle il appartenait; — toutes ces considérations se seraient nécessairement présentées à mon esprit, pour peu que j'eusse trouvé à ma disposition le temps de méditer un peu le parti à prendre; et, par voie d'inévitable conséquence, pas un *farthing* de mon avoir chez mes banquiers n'eût été déplacé dans cette journée mémorable.

Traduit de l'anglais de Wilkie Collins par

E.-D. Forgues.

(La suite au prochain numéro.)

BLUETTES ET BOUTADES.

.·. Si le plaisir est la fleur de la jeunesse, le bonheur, à tout âge, est le fruit de la vertu.

.·. Les gens incapables de reconnaissance ne manquent jamais de prétextes pour n'en pas avoir.

.·. Il est un mal dont, à la longue, les médecins nous guérissent toujours : c'est de notre crédulité à leur égard.

.·. C'est grand dommage qu'il faille être un étranger pour réussir dans son pays.

J. Petit-Senn.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu. 92.

Toilettes de R. Lhopiteau. Robes de Pauline Couter, r. Vivienne. 41. Dentelles de G. Violard, r. de Choiseul. 3.
Modes de Mme Herst et Cie Ane Mon Mlle Fournier, r. Duret. 8. Fleurs de Perrot Petit et Cie r. Nve St Augustin. 20
Corsets de la Mon Simon, r. St Honoré. 183. Foulards pour robes du Comptoir des Indes Bd Sébastopol. 129.

Parfums de Legrand fourn. des Cours de France d'Allemagne et d'Italie, r. St Honoré. 207.

Entered at Stationer's Hall   LONDON. S.O. Beton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W.C.   MADRID. Correo de la Moda P. J. de la Peña



Legastelois Imp. r. S.te Elisabeth 11. Paris

Ad. Goubaud Edit. à Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu 92

Coiffures et Lingerie de La Balayeuse Pl. Vendôme, 4. Costume d'Enfant A S.t Augustin r. N.e S.t Augustin, 43.

Fleurs de Herpin-Leroy, A la belle Mariée. Rue Montmartre. 130.

Entered at Stationer's Hall LONDON, S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248, Strand W.C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

La fin de septembre, favorisée par le beau temps, conserve encore des allures de saison d'été. Elle ne nous donne pour pour notre carnet de notes que quelques costumes purement de fantaisie, sans nous permettre de tirer aucune conclusion au sujet de la saison, qui pourtant s'avance à grands pas.

On porte des tissus anglais de lainage, à dessins de rayure ou petits carreaux. Ils servent à confectionner des costumes complets et varient agréablement les toilettes.

Madame *Amélie*, aucienne maison *Delatour*, 47, rue Neuve-Saint-Augustin, a fait avec ces étoffes des manteaux de voyage d'une coupe nouvelle et d'une élégante originalité; elle nous a montré aussi quelques jolies toilettes dont nous nous emparons avec empressement.

C'est d'abord une robe de taffetas bleu mexicain, le bas de la jupe est garni d'un petit tuyauté de velours noir; des barrettes de velours, avec filets blancs, sont posées en biais sur le pourtour du jupon, jusqu'à la hauteur de 60 centimètres ; au-dessus de cette garniture, il y a une application d'entre-deux de guipure, encadré de velours.

Le corsage est rond, avec une haute boucle et une ceinture de velours; un ornement composé d'une large bande de taffetas, entourée de tuyauté et illustrée de velours posés en biais, est drapé sur le corsage où il dessine une veste arrondie, il retourne par derrière et s'étend en écharpe sur la jupe.

Le tour du col et les hauts et bas de manches sont ornés de velours.

Cette même toilette, exécutée en lilas ou feutre, est extrêmement jolie, quoique simple et sobre d'effets.

Madame *Amélie* nous a montré plusieurs robes de soirée. En voici deux de genres différents :

La première est de crêpe jonquille, sur-jupe de taffetas blanc, une tunique de dentelle part de la taille et s'arrête à mi-jupe, au-dessus des bouillons qui entourent le bas de la jupe. Une guirlande de fleurs de grenade et feuillage de pampre soutient la tunique et s'étend de chaque côté en forme de collier. Le corsage est rond, drapé de dentelle et orné de fleurs aux épaules ; une large ceinture de satin jonquille est retenue devant par une boucle enrichie de pierreries, elle forme un nœud écharpe par derrière.

La seconde toilette est de tulle blanc, divisé en trois jupes, avec dessous de taffetas blanc. Chaque jupe est garnie au bord d'une épaisse ruche de taffetas blanc ; au-dessus des ruches, un agrément velours ponceau et or, tissé, imitant une tresse. Le corsage est drapé de tulle, coupé par le même ornement; il en est de même pour les manches, qui sont courtes, bouillonnées et très-délicatement ornées.

On prépare des modèles de chapeaux, saison d'automne. Ceux que nous avons vu sont de taffetas ou satin, toujours en petites formes, très-évasées autour de la figure. Intérieurs extrêmement ornés.

Madame *Caroline Coutot*, successeur de la maison *Coutot* et *Morizon*, 8, rue Monsigny, nous a permis de prendre le détail de quelques types gracieux.

Les voici :

Une capote de satin blanc, coupée par des bouillons de tulle, le bord de la passe se termine par un bouillon ruché très-léger; sur le côté gauche, une branche de roses mousses sur bois naturel, une seule rose et trois boutons, posée de manière que les fleurs se trouvent au bord du chapeau. Bavolet court de bouillon de tulle, sur satin et bouclettes de satin. Intérieur tout de tulle, avec branche de roses au sommet; brides de satin blanc.

Autre chapeau de dentelle noire, posée en volant et séparée par des rouleaux de velours, cendre de rose, groupe de fleurs orchidées de velours, à large feuille vert brillant; intérieur de blonde blanche et petites plumes, mélangées de grains de sureau.

Troisième chapeau de crêpe et satin rose. Le satin se divise en rangs dentellés sur le crêpe. Sur le côté, un groupe de plumes noires, entourées d'un collier de perles. Intérieur et bavolet de crêpe et satin rose, coupé de dentelle noire, agrement en collier de perles autour de la passe; brides de satin rose.

Sur tous les chapeaux, dont les formes ne s'allongent point jusqu'à ce moment, des fleurs et toujours des fleurs. Celles de velours surtout vont dominer dans la décoration des coiffures d'hiver.

On copie les fleurs primées aux expositions d'horticulture, on les réussit quand on a le talent jeune et fertile de madame *Léontine Coudré*, successeur de madame *Tilman*, 104, rue de Richelieu.

Sous peine de prendre la tournure d'un journal d'horticulteur, nous publierons la liste des fleurs à la mode, dont madame *Léontine Coudré* a doté son industrie pendant la saison qui vient de s'écouler; nous aurons occasion de répéter les noms des fleurs, quand le moment

sera venu d'annexer les coiffures de bal à nos descriptions.

Fleurs de glaïeul en petites branches panachées; touffes de verveine copiées en velours; grappes d'ombélias; mimosa de petites plumes roses formant des houppes; mimulus panachés; fleurs aquatiques. Azaléas de nouvelles variétés, jaspés, roses, blancs, lilas, ponceaux, etc ; pétunias de velours; portulacas ; orchidées; fleurs de canna à larges feuilles; bégonias et pomœas.

Pour les coiffures, il est important de mélanger différentes espèces, mais pour garniture de chapeau, on doit se contenter d'un seul genre.

Les rubans et la dentelle complètent suffisamment l'harmonie.

Ne pouvant point encore entrer de plain-pied dans le champ des nouveautés, nous terminerons notre causerie par des descriptions de lingeries, en faisant une visite aux magasins de la *Balayeuse*, 4, place Vendôme.

Voyons les bonnets; voici le breton, c'est une barbe de guipure, retombant tout le tour et à plat sur le front. Un nœud de ruban et quelques fleurs posées en pouff lui donnent beaucoup de charme.

A côté se trouve le bonnet Pompadour, espèce de coiffure de tulle et dentelle, avec petites roses et fleurettes bleues, le ruban qui accompagne est de taffetas bleu.

Nous signalons aussi le bonnet vénitien de guipure carrée, ayant à chaque coin des glands de passementerie et tout le tour un effilé; un chaperon de fleurs est posé sur le milieu; cette coiffure se fixe par des épingles à boules et chaînettes, dites épingles de Venise.

Les confections de chemisettes sont admirablement comprises à la *Balayeuse*, elles varient, suivant l'heure de la journée où elles doivent être de mise : celles du matin sont de mousseline ou batiste, garnies à la vieille; celles du soir sont enrichies de broderies et entre-deux de dentelle.

Les peignoirs sont aussi l'objet des plus coquettes recherches, on les double de taffetas de couleur, pour former transparent. Il n'existe pas de déshabillé plus élégant pour une jeune femme.

On continue à porter de la lingerie plate de batiste, découpée de valenciennes ou guipure d'Irlande, c'est un genre distingué qui plaît généralement et se maintiendra.

Les cols à rabats, garnis de dentelle, font très-bon effet en toilette de visite.

Nous ne parlons que pour mémoire des mille riens trouvés à profusion dans les cartons de la *Balayeuse:* les cravates de mousseline à coins de guipure, les manches hauts poignets, les voilettes à franges, etc.

Nous avons cité au commencement de la saison une voilette loup très-gentille et d'une incontestable utilité, mais depuis qu'elle a dégénéré d'une façon déplorable, jusqu'à se laisser nommer *muselière*, nous l'abandonnons à son malheureux sort et n'en parlerons plus.

Les nouveautés en accessoires de toilette sont assez nombreuses et se renouvellent assez facilement pour qu'on se détache sans regret des excentricités de mauvais ton.

Notre mission (nous la comprenons bien) est de piloter toutes les modes de bon goût qui font tant d'honneur à nos industries parisiennes, en indiquant avec soin aux femmes vraiment élégantes, toutes les supercheries de nature à amener de la confusion entre-elles et les personnes qui veulent se faire remarquer à tout prix.

Pour en revenir aux magasins de la *Balayeuse*, dignes en tout point de l'élégante clientèle qui les visite, nous promettons prochainement des planches de détail représentant une foule de nouveautés auxquelles on travaille en ce moment.

Nous avons parlé dans un récent article, des transformations opérées par les nouveaux procédés de teinture de la maison *Périnaud*, 26, boulevard Poissonnière. Plusieurs demandes nous sont parvenues pour de nouveaux renseignements, il conviendrait d'adresser directement ces questions à la Teinturerie européenne.

Pour notre part, nous avons constaté un fait, c'est le perfectionnement de la teinture de soieries, et le moirage à neuf des étoffes teintes. Nous maintenons des éloges que chaque jour justifie par de continuels résultats.

Il nous reste à faire une petite excursion dans le domaine de la parfumerie.

Les extraits d'odeurs de la *Reine des Abeilles*, maison *Violet*, 317, rue Saint-Denis, nous rendront le charme des fleurs, alors que ces fugitives auront succombé sous les dernières bises d'automne.

L'ouvrage intitulé les *Talismans de la beauté*, nous dit, que le teint doit être un composé de roses et de lis, et il nous donne les moyens de réaliser cette poétique image, au moyen des produits de la *Reine des Abeilles*.

En effet, l'eau parfumée, qu'on nomme Rosée des abeilles, et l'eau de beauté de S. M. l'Impératrice, ont sur la fraîcheur de la peau une influence qu'il est impossible de discuter.

Le savon de thridace et la crême froide mousseuse employés journellement pour la toilette, préservent des rides et de toutes les détériorations du tissu dermal.

Si l'on veut ajouter à ces créations d'une haute supériorité, la poudre de fleur de lis, la crême Sévigné pour les cheveux, et la Veloutine des abeilles pour les mains, il est bien certain, qu'au moyen de ces produits, on arrivera à retarder pendant de longues années les ravages du temps.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 756.

TOILETTE DE VISITE. — Chapeau sans bavolet. Passe tendue de velours. Cette passe est bordée par une blonde blanche qui s'étale sur le dessous. Le fond du chapeau forme une rosace froncée par le milieu.

Une bande de velours, bordée d'une blonde, remplace le bavolet. Une plume blanche et des fleurs et feuillages de velours garnissent ce chapeau en arrière. Des fleurs pareilles ornent le dessous.

Brides de taffetas.



Robe de taffetas, ornée de biais de velours noir et de dentelles blanches.

Le corsage-habit est montant. Un biais de velours noir, garni d'une petite dentelle, dessine le corsage et encadre la longue patte carrée qui forme la basque et se termine par un biais et une haute dentelle.

La manche, plate, est garnie de biais formant le parement, et d'une patte carrée de dentelle.

Un large biais coupe la jupe devant et vient en descendant derrière. Une haute dentelle, presque à plat, accompagne ce biais.

Toilette pour parc ou voyage. — Chapeau *jockey*, de feutre noir, orné de velours et d'une plume blanche.

Robe de taffetas, quadrillé de raies de velouté noir, ornée d'une cordelière noire et d'un galon de velours noir avec effilé.

La jupe forme tunique relevée, elle est double devant et sur



les côtés; simple derrière, elle est relevée sur les côtés par la cordelière. (Voyez pour l'explication de cette robe la figurine dans le texte.)

Pardessus Henriette de Navarre, de drap velouté garni de galons de velours noir et de boules de velours noir.

Ce vêtement est coupé droit. Les trois galons qui remontent de chaque côté sur l'épaule redescendent un peu derrière, et à chacun d'eux retombe un gland riche sur le haut de chaque épaule.

Le petit col est droit.

La manche, large au coude, est resserrée à l'épaulette et au poignet qui sont l'un et l'autre garnis d'une guipure noire.

Courrier de Paris.



Au roi d'Espagne, le prince Humbert, fils aîné du roi Victor-Emmanuel, a succédé sur le trône de l'hospitalité parisienne. Puis, bientôt, ce sera le tour du prince et de la princesse de Galles, et l'on ajoute, bien discrètement, que la reine d'Angleterre pourrait elle-même succéder, toujours à Paris, à son fils, héritier présomptif de la couronne. Tout le monde y gagne. Paris, qui a l'honneur d'être l'hôtellerie de tous les souverains et de tous les princes de l'Europe, et ceux-ci qui emportent chez eux les grandes leçons que leur donne le spectacle des splendeurs de Paris. Aujourd'hui on peut dire, malgré tout le profond respect que l'on doit à ces illustres visiteurs, que leur séjour parmi nous devient chose si banale, qu'il n'y a plus là matière à chronique. On risque fort de se répéter en reparlant des fêtes, des chasses, des spectacles par ordre, etc. ; et puis, enfin, il n'y a pas de mal à ce que messieurs de la chronique se montrent un peu discrets à l'endroit de ces hôtes princiers, et qu'ils veuillent bien leur permettre de se promener à leur guise ; qu'ils leur laissent un peu de cette liberté, qui est le grand charme de l'hospitalité, et que l'un des chroniqueurs du *Monde illustré* vante comme étant poussée au suprême de la délicatesse, au château de Nohant, chez madame George Sand. Il en donne un petit échantillon que je ne résiste pas au plaisir de vous faire passer sous les yeux.

« Madame Sand vit rarement seule à Nohant; les hôtes s'y succèdent, et tel auteur dramatique, tel homme de lettres, que nous pourrions citer, y a écrit, dans le recueillement, un drame ou un livre entier.

» L'indépendance y est absolue ; chacun peut s'isoler à son gré. A l'heure dite, la cloche réunit à la table les convives épars. Il semble qu'un mystérieux intendant ait organisé la vie pour que chacun, sans effort et sans préoccupation, voie se réaliser ses désirs.

» Grâce à cette prévoyance et à l'ingénieux dévouement de ceux qui l'entourent, la grande artiste traverse la vie sans se heurter aux angles de la réalité.

» Vivant d'une vie toute métaphysique, elle n'est pas forcée à tout moment de descendre des hauteurs où plane sa pensée pour surveiller les rouages de la machine.

» A peine installé dans le château, l'hôte de madame Sand devient une abstraction pour les gens de service, comme, dans un établissement hospitalier, le pensionnaire devient un numéro. Une boîte, placée dans la salle d'entrée, est destinée à recevoir les communications, qui dispensent de toute relation avec le personnel de service : cette sorte de boîte aux lettres est divisée en deux parties, l'une pour la correspondance extérieure, que le vaguemestre vient chercher ; l'autre pour la correspondance intérieure.

» Voici, par exemple, la teneur des billets qu'on dépose dans le deuxième compartiment :

« M. X... désire faire une promenade matinale et dé» jeunera avant de sortir. »

« M. B... fait observer que la température baisse et » qu'il commence à grelotter dans son lit. »

» Le lendemain, à l'heure dite, le déjeuner de M. X... est préparé ; il peut en toute sécurité descendre à la salle à manger.

» Le soir, le lit du frileux M. B... est muni de son édredon d'hiver. »

Voilà, ou je ne m'y connais pas, ce qui s'appelle pratiquer l'hospitalité discrètement et largement à la fois. Je m'imagine que le public parisien devrait imiter madame George Sand, en ce qui concerne ses hôtes princiers.

Je vous disais plus haut que le programme des fêtes officielles dans ce cas se ressemblait tellement, que, pour en parler, il fallait tomber dans les redites. Le prince Humbert a introduit dans les promenades et visites à travers Paris, une variante que je ne puis omettre de vous signaler. S. A. R. a visité les égouts de Paris, qui sont, d'ailleurs, une chose fort curieuse. On n'ignore pas que ces égouts, dont le développement est considérable, sont le plus magnifique travail qui ait été exécuté depuis les Romains. Beaucoup de personnes s'imaginent à tort qu'on y est exposé à des miasmes délétères. Grâce au courant d'eau qu'on y appelle à volonté et à l'aération qui a été ménagée, on peut y respirer librement, et deux larges quais permettent de suivre aisément, dans tout son parcours, la rivière souterraine.

Le prince est entré à trois heures quarante minutes de l'après-midi, accompagné de plusieurs personnes, par l'orifice de la place du Châtelet ; il est sorti par l'égout collecteur du boulevard Malesherbes, près de l'église Saint-Augustin ; là, il était attendu par des voitures de la cour dans lesquelles il est monté avec sa suite. Je gage que nous entendrons dire bientôt que Turin, Naples, toutes les grandes villes de l'Italie ont été pourvues d'égouts.

Que le prince Humbert ait chassé officiellement, cela va sans dire ; — si le jeune prince n'aimait pas la chasse autant qu'il aime la guerre, il ne serait pas le fils du roi Victor-Emmanuel, le plus intrépide, le plus populaire, le plus infatigable de tous les chasseurs. Or, nous sommes en temps de chasse, et c'est dire assez combien d'histoires courent les airs. Quand je dis histoires, je me sers d'un mot honnête. En voici une qui circulait ces jours derniers et que je ne puis me défendre de vous rapporter : On a signalé, au *Journal d'Indre-et-Loire*, un fait de chasse, « assez rare », dit cette feuille, « bien rare », dirons-nous. Donc, M. Souvant, propriétaire à Ballan, faisait l'ouverture de la chasse sur la commune de Sainte-Maure, et sans chien. Ayant aperçu, groupée par terre une compagnie de quatorze perdreaux gris, il les tira et en abattit TREIZE du même coup.

Heureusement qu'il en est resté un pour aller porter la nouvelle du massacre dans tout le canton, et mettre ses confrères en garde contre un pareil exterminateur.

Ne quittons pas ce sujet, — en attendant la série des accidents, — sans citer l'histoire que raconte M. Adolphe d'Haudetot, un des grands chasseurs de l'Europe, et chasseur philosophe qui plus est, — histoire exhumée des poussières du passé :

A Chantilly, le jour de la Saint-Hubert, on célébrait la messe des chiens. La chapelle était parée comme aux grands jours, des fleurs étaient répandues sur les saintes dalles, des fleurs jonchaient le chenil du château. Selon l'antique usage, le plus vieux gentilhomme, monté sur le plus vieux cheval, suivi du plus vieux chien, accompagné du plus vieux piqueur, ouvrait la marche des chiens se rendant à la messe.

Venaient d'abord les grands dignitaires du chenil, le ban et l'arrière-ban des bull-dogs d'Allemagne à la tête ronde, aux oreilles coupées, au collier hérissé de pointes de fer ; suivaient les grands lévriers à poil ras, aux jambes nerveuses, au ventre ovale, au museau de fouine.

Puis toutes les variétés de lévriers : à poil long, métis d'épagneuls ; charnaigres, qui bondissent ; harpés, sans ventre ; lévriers nobles, aux rables larges ; lévriers œuvres, au palais noir, etc.

En sixième ordre, la députation des braques, grande gravité d'oreille.

Puis les limiers, puis les bassets, la terreur des blaireaux, et qui répondent au cri de : *Coule, coule, basset!*

Après, se pressaient les chiens courants de race royale, ou chiens français.

Les baubis, nigles, chiens trouvants, batteurs, babillons, corneaux, clabauds, chiens de tête et d'entreprise.

Puis la populace des chiens.

Introduits dans le même ordre, au centre de la chapelle, on les rangeait devant le tableau de Saint Hubert, et la messe commençait. Rien n'était omis dans la liturgie, et la sainte cérémonie terminée, l'aumônier prononçait un panégyrique du grand saint de la chasse.

Telle était cette vieille coutume, bizarre en apparence, mais touchante en réalité, car elle avait un but de charité, c'était de prier le ciel d'éloigner des chiens les maladies, les morsures des serpents, les piqûres des plantes vénéneuses, les blessures du sanglier, et surtout la rage.

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin a chassé ces jours derniers sur le terrain du nouveau monde. Il a exhibé un grand drame, moitié civilisé, moitié sauvage, de MM. Amédée Rolland et Gustave Aymard, intitulé *les Flibustiers de la Sonora*. Grands succès, beaux décors, intérêt palpitant. C'est l'histoire héroïque du comte de Raousset-Boulbon, un aventurier qui s'est trompé de siècle et qui eût été tout simplement un grand homme, légendaire aujourd'hui, s'il était venu au monde il y a trois cents ans. Il avait ce Raousset-Boulbon un courage prodigieux et une volonté de bronze. Voilà un capitan qui eût bien servi M. Du Boys dans sa pièce la *Volonté* qui a médiocrement réussi au Théâtre-Français, non pas faute de talent, mais faute de sujet. On nous annonce un Hercule et l'on nous sert un Tom-Pouce de *Volonté*. Ce n'est pas assez ; au théâtre surtout où la perspective rapetisse les gens. L'exagération des caractères ne nuit jamais à la

scène. Vous en trouvez l'épreuve dans le succès qu'a obtenu la pièce de M. Louis Leroy à l'Odéon, *les Plumes du Paon*. Jamais geai n'a été si fort grossi à plaisir, et pourtant quel succès! L'Odéon ouvre bien sa campagne. Le Vaudeville prépare, dit-on, une grande pièce de Georges Sand en collaboration avec M. Paul Meurice. En attendant, ce théâtre a fait une affiche attrayante avec quatre petits actes : de la Fontaine, de Werner, de J. J. Rousseau et de Théophile Gautier. C'est ce qu'un journal a appelé un *concert littéraire* et le mot n'est pas mal trouvé. Je ne saurais pas vous affirmer d'une manière positive si la tentative a bien réussi à M. de Beaufort, au point de vue pécuniaire s'entend. S'il faut croire sur parole les amis de M. Théophile Gautier, le succès de cette tentative est tout entier pour lui. *Pierrot posthume* serait bien supérieur au *Florentin* de la Fontaine ; J. J. Rousseau ne serait qu'un prêtre garçon à côté du feuilletoniste du *Moniteur*. C'est par trop, messieurs les amis! Laissons faire le temps, et il est fort à parier que *Pierrot posthume* ne restera pas sur l'affiche du Vaudeville, dès que la pièce de Georges Sand sera prête.

On n'a point fait un bon parti, par exemple, à la pièce de l'Allemand Werner. La littérature allemande a été jetée aux gémonies, et peu s'en est fallu que les Allemands et l'Allemagne ne comptassent plus pour rien dans les choses de l'esprit et de l'intelligence. Mais voici un trait d'esprit d'un Allemand qui nous réconciliera avec eux, ô lectrices, pour peu que vous ayez été voir la pièce du *24 Février* au Vaudeville :

La nature avait prodigué au philosophe allemand Moïse Mendelsohn les dons les plus rares de l'intelligence, mais elle s'était en revanche montrée beaucoup plus avare envers lui au point de vue des avantages purement extérieurs.

Elle l'avait, entre autres, affligé d'une difformité qui a souvent fait le désespoir de ce grand penseur. Mendelsohn était bossu. Ce qui ne l'a pas empêché d'épouser une jeune personne charmante, et voici comment :

Lors d'une visite que le philosophe berlinois fit à Lessing, son ami, qui habitait alors Wolfenbuttel, il eut occasion de s'arrêter à Hambourg, où il fit la connaissance du riche banquier Gugenheim et de sa fille.

Quelque temps après, en repassant par la même ville, Mendelsohn retourna chez le banquier, qui depuis longtemps le tenait en grand estime. M. Gugenheim ne tarda pas à lui avouer qu'il serait heureux de s'allier à lui par des liens de famille.

— Malheureusement, ajouta le banquier, vous avez une infirmité qui met obstacle à la réalisation de ce désir, car je ne vous cache pas qu'elle a produit sur ma fille une impression des plus fâcheuses...

Mendelsohn devait retourner à Berlin. Il demanda à M. Gugenheim la permission de prendre congé de la jeune fille, et se rendit près d'elle :

A peine celle-ci l'eut-elle aperçu, qu'elle s'élança au-devant de lui et l'apostropha en ces termes :

— Rabbin, croyez-vous que les mariages de ce monde soient d'avance arrêtés dans le ciel !

— Oui, répondit Mendelsohn, chaque fois que naît un garçon on lui montre au ciel la femme qui lui est destinée. Et voulez-vous savoir quelle épouse me fut désignée à ma propre naissance? Vous, mademoiselle, et alors vous n'étiez pas belle comme je vous vois maintenant? hélas, non! Vous étiez affligée d'une bosse monstrueuse, ce qui fait que je pus m'empêcher de m'écrier : Grand Dieu! la belle Gugenheim avec une bosse! Comment la supportera-t-elle? et j'ajoutai : — « O Père céleste! retire-la-lui et donne-la-moi, accable-moi à sa place du poids de cette laideur. »

Et le Seigneur m'accorda ma requête, et voilà, mademoiselle, pourquoi j'ai le malheur de vous déplaire.

Touchée de ces paroles, mademoiselle Gugenheim tendit la main au philosophe, et quelque temps après elle devenait sa femme.

Qu'en dites-vous. Un tel bossu ne vaut-il pas le plus complet tambour-major?

X. Eyma.

PETITE CHRONIQUE.

Une reine vient de mourir dans les environs de Londres; si le monde ne s'en est pas ému, la police, du moins, a voulu connaître les causes de cette mort.

Barbara Lee, la reine des bohémiens, avait quatre-vingt-dix ans; elle a expiré sous la tente où elle avait vécu. Ses sujets lui obéissaient aveuglément, et elle exerçait sur sa tribu un ascendant incroyable. Tout était d'une admirable propreté dans cette tente; c'est ce que le coroner a pu constater. Il demanda à plusieurs femmes qui entouraient le lit de la morte, comment vivait Barbara, et comment elle avait pu supporter les fatigues de cette existence nomade.

— Ah! lui fut-il répondu, si notre pauvre reine avait vécu dans un workhouse, il y a longtemps qu'elle n'existerait plus; on étouffe dans vos maisons; l'atmosphère y est viciée. Ce qu'il nous faut, à nous, c'est la liberté, l'air pur, le ciel. Aujourd'hui nous sommes dans les plaines, demain dans les montagnes.

— Ainsi, vous considérez Barbara comme votre reine?

— Oui et non; c'était la reine de notre tribu, nous l'aimions bien et nous la respections; cependant, vous comprenez, monsieur le coroner, que nous ne reconnaissons qu'une seule souveraine dans ce pays, c'est la reine Victoria, que Dieu protége.

— Ces sentiments vous honorent.

— Vous le voyez, messieurs, dit le coroner à ceux qui l'accompagnaient, ces femmes disent que les workhouses sont très-malsains; il est très-possible que Barbara soit parvenue à l'âge de quatre-vingt-dix ans, parce qu'elle a toujours vécu sous cette tente.

Pauvre Barbara! son manteau royal est une guenille, qui recouvre aujourd'hui son cadavre! *Sic transit gloria mundi.*

*
* *

Un millionnaire de Francfort, dit l'*Été*, journal d'Ems,

appartenant à la grande famille israélite, a commandé au peintre Sch... un immense tableau représentant le passage de la mer Rouge. Quand le chef-d'œuvre a été terminé, l'amateur a été introduit dans l'atelier du peintre et a vu une toile de 10 mètres carrés représentant une mer très-rouge, mais sans ombres, sans horizon, sans personnages.

C'était le néant écarlate :

Comment! s'est-il écrié, quelle étrange besogne avez-vous faite là, où est donc l'armée des Hébreux!

— Elle a passé la mer, dit le peintre.

— Et l'armée de Pharaon?

— Elle est noyée.

L'amateur parut très-satisfait de cette double réponse et acheta la toile au prix de l'outremer.

*
* *

M. Rossini vient d'adresser la lettre suivante au syndic de la ville de Pesaro :

« Très-excellent monsieur Ceccarelli, je reçois avec une joie profonde votre très-estimable lettre du 23 de ce mois, par laquelle vous me peignez, avec le pinceau du Sanzio (mon adoré), ce qui s'est fait dans ma chère ville de Pesaro pour m'honorer et me fêter. S. Exc. Ubaldino Peruzzi, par une lettre du 21, me faisait part de la munificence royale; vous me faites maintenant connaître, monsieur, que vous êtes en possession d'une médaille frappée en mon honneur et offerte par la courtoise et généreuse députation toscane pour m'être envoyée. Toutes ces choses tendent à m'édifier, et, si c'était possible, à m'enorgueillir. Ce sont assurément là de beaux et flatteurs encouragements dont je suis très-reconnaissant.

» Je tiens cependant à vous déclarer que ce qui réjouit le plus mon âme et me pénètre le plus le cœur, c'est l'affection que me témoignent mes concitoyens. Voir payer de retour un amour de la patrie que j'ai nourri (quoique en silence) toute ma vie, c'est une vraie félicité pour moi. Je dois aussi vous dire que j'ai la plus grande satisfaction à penser que mon très-cher comte Gordiano Perticari a, lui aussi, figuré dans cette circonstance solennelle, ce qui m'est une preuve qu'il jouit d'une bonne santé et qu'il me conserve sa bienveillance, dont je suis fier. Je m'aperçois, monsieur le syndic, que je vous donne trop longuement la peine de me lire : jetez les yeux dans mon cœur, et pardonnez-le-moi.

» Veuillez bien faire agréer à MM. les membres de la junte les sentiments de ma chaleureuse reconnaissance, et je vous prie d'en faire autant auprès de ceux qui aiment l'enfant de Pesaro, qui est heureux de se dire votre respectueux et affectionné

» Gioachino Rossini.

» Passy-Paris, 27 août 1864. »

L'HOTEL-DIEU.

Origine de l'Hôtel-Dieu. — Sa reconstruction sous Philippe-Auguste. — Sa splendeur au moyen âge. — Sa transformation sous Louis XIII. — Incendie de 1772. — Insalubrité de cet hôpital. — Réformes.

Au moment où l'Empereur Napoléon vient de décider la reconstruction rapide et prochaine de l'Hôtel-Dieu, il ne sera peut-être pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur l'histoire de cet édifice, la plus ancienne des maisons hospitalières de Paris.

Cet hôpital, si renommé autrefois, a été, il nous semble, traité avec peu de justice par les auteurs contemporains, qui, dans la vue d'obtenir des améliorations devenues indispensables, se sont attachés surtout à en faire ressortir les défauts, et ont négligé d'en montrer la partie brillante. Inspirées par la charité la plus généreuse et la plus ardente, les maisons-Dieu du moyen âge, qui se sont conservées intactes jusqu'à nos jours, présentent pour la plupart des modèles d'un art ingénieux et délicat, et l'on peut affirmer que le grand hôpital parisien, objet de la sollicitude des rois et des riches particuliers, était l'un des monuments les plus remarquables du xve siècle. Les bâtiments actuels ne peuvent nous en donner qu'une faible idée; mais nous trouvons, dans l'étude si remarquable de M. Husson sur les hôpitaux de Paris, des dessins fort curieux qui nous font connaître les deux façades principales de l'Hôtel-Dieu au moment de sa splendeur; ils sont dus au crayon d'un architecte dont tout le monde apprécie le mérite, M. Viollet-le-Duc, et ils nous montrent que ce vaste édifice ne le cédait en rien, pour la richesse d'ornementation, aux plus belles églises du moyen âge. C'est que, dans ces siècles de foi, le pauvre était considéré comme le représentant du Christ; et les religieux de plusieurs communautés tenaient à honneur de se dire les *très-humbles serviteurs de nos seigneurs les pauvres.* Dans les hôpitaux, les malades étaient souvent séparés les uns des autres, et chacun d'eux, tout en profitant de l'air et du jour des immenses salles, se trouvait posséder une véritable chambre. Plus tard, comme nous le verrons, l'accroissement de la population rendit ces établissements insuffisants, et l'on fut obligé d'entasser les malades d'une manière à la fois gênante et insalubre.

L'Hôtel-Dieu de Paris remonte à une époque fort reculée. On ne connaît pas la date précise de sa fondation, malgré les nombreuses recherches faites à ce sujet. Le premier titre authentique qui en fasse mention est une charte de l'évêque Inchad en 829.



L'Hôtel-Dieu portait alors le nom d'hôpital Saint-Christophe, et c'était plutôt un *xenodochium*, une *maison d'hospitalité*, qu'un hôpital proprement dit. La plupart des premiers évêques donnaient asile aux pauvres et aux proscrits dans les dépendances de leur cathédrale, et sans doute l'église Saint-Christophe, placée tout près de Notre-Dame, eut d'abord cette destination.

C'est seulement sous le règne de Philippe-Auguste qu'il est parlé pour la première fois des malades. On lit dans une correspondance de ce prince le passage suivant : « Nous donnons aux malades de la maison de Dieu la paille de notre chambre et de notre maison de Paris, chaque fois que nous sortirons de cette ville pour aller coucher ailleurs. » Adam, clerc du roi et chanoine de Noyon, lègue à l'Hôtel-Dieu deux maisons qui lui appartenaient, à charge de fournir *aux malades*, le jour de son anniversaire, tous les aliments dont ils auraient envie.

Mais déjà au XIIe siècle, l'hôpital portait le nom de *Domus Dei parisiensis*, Maison-Dieu de Paris, et tout porte à croire qu'il n'occupait plus l'ancien emplacement de Saint-Christophe. En effet, à l'époque où l'évêque Inchad lui faisait une donation par la charte de 829, la Seine n'était pas canalisée, et les murs de la Cité s'en trouvaient assez loin, car à la moindre crue, les eaux du fleuve sortaient de leur lit et s'étendaient jusqu'au pied des remparts. Dans les fouilles faites en 1847, on a découvert des vestiges de ces anciennes fortifications, et, du reste, les écrivains qui nous ont transmis l'histoire du IXe siècle ne laissent aucun doute sur le lieu où existait l'enceinte de Paris.

En 889, lors du siége de cette ville par les Normands, un combat eut lieu, disent-ils, sur les rives de la Seine, entre les assaillants et les Parisiens, sortis des murs de la ville pour s'opposer au débarquement. Comme les bâtiments de l'Hôtel-Dieu se trouvaient en dehors de ces anciens remparts, ils auraient été exposés à la fois aux ravages des eaux et aux attaques des ennemis, il est donc probable que leur construction est plus nouvelle ; l'hôpital Saint-Christophe était sans doute placé au nord, entre le portail central de Notre-Dame et la rue actuelle d'Arcole, il dut être en grande partie démoli par suite des travaux immenses que Philippe-Auguste fit exécuter à la cathédrale, et du percement de la rue Notre-Dame, destinée à faciliter l'accès du nouveau portail. Ce prince fit aussi détruire les anciens murs et agrandit considérablement l'enceinte de Paris. L'hôpital Saint-Christophe s'étendit alors vers la Seine et prit le nom d'Hôtel-Dieu; une charte du XVe siècle attribue au « bon roy Philippe » la fondation de la salle Saint-Denis, la plus ancienne de toutes.

La salle Saint-Thomas et la salle Neuve furent construites par la reine Blanche et par saint Louis. Ce roi est le premier qui ait donné à l'Hôtel-Dieu des rentes sur le trésor royal ; il lui accorda en outre l'exemption de tout péage sur les vivres qui lui étaient nécessaires. A son exemple, ses successeurs voulurent contribuer à enrichir ce charitable établissement, des priviléges de toute nature lui furent accordés. Les seigneurs, les riches bourgeois ne montrèrent pas moins de zèle pour cette œuvre pieuse; les papes et les évêques encouragèrent les offrandes, et chaque jour vit accroître le patrimoine des pauvres. Vers le milieu du XIVe siècle, le revenu annuel de l'hôpital s'élevait, grâce à ces donations, à 346 livres parisis et 1085 livres tournois, ce qui forme environ 134 000 fr. de notre monnaie, sans compter les propriétés que l'Hôtel-Dieu possédait dans Paris, et les produits de ses nombreuses fermes.

Malgré cette prospérité, près de deux siècles s'étaient écoulés sans qu'aucune construction nouvelle vînt s'ajouter à celles que nous avons déjà citées. L'affluence toujours croissante des malades et des pauvres devenait un danger pour la santé publique. Louis XI donna des ordres pour l'agrandissement de l'Hôtel-Dieu ; il fit aussi élever deux beaux portails devant les chapelles érigées par saint Louis. Cinq salles furent alors mises à la disposition des malades : la salle Saint-Thomas « où sont couchiez les moins malades comme ceulx qui de maladie reviennent à santé » ; la salle Saint-Denis, qui renferme « les malades de chaude maladie et aussi les malades de boces et aultres bleceures », la lenfermerie, où l'on trouve « les plus grefs malades et anciennes personnes qui ne se peuvent soutenir et sont couchiez en lits bas pour les remuer plus aises » ; la salle Neuve, la plus grande de toutes, réservée pour les femmes, et enfin la salle des accouchées.

Le XVIe siècle ouvrit à l'Hôtel-Dieu une ère nouvelle. Jusque-là, l'administration en avait été toute religieuse ; en 1505, un arrêt du parlement institua huit commissaires laïques pour gouverner et administrer les biens et revenus de l'hôpital ; il enjoignit au doyen du chapitre de Paris d'en faire dresser un inventaire détaillé et de le remettre en même temps que les comptes aux mains des commissaires séculiers.

Cependant la contagion décimait Paris, des lettres patentes de François Ier ordonnèrent l'agrandissement de l'Hôtel-Dieu ; mais, faute d'argent, ce projet fut abandonné. Le cardinal Duprat eut la généreuse pensée d'adoucir la position des malheureux malades, couchés quelquefois six ou huit dans un même lit, en faisant élever à ses frais la salle qui a conservé jusqu'en 1772 le nom de salle du Légat.

A la fin du règne d'Henri IV, les anciens bâtiments de l'Hôtel-Dieu menaçaient ruine; il fallut les étayer. L'hôpital fut reconstruit presque en entier par le célèbre architecte Vellefaux; la voûte cintrée remplaça l'ogive du moyen âge, l'immense vaisseau divisé en longues nefs disparut, et l'on y substitua plusieurs étages de salles superposées. En 1626, Gamart, successeur de Vellefaux, éleva sur le Pont-au-Double le bâtiment du Rosaire, et plus tard, il commença celui de Saint-Charles, relié au principal corps de l'hôpital par le pont du même nom.

Des accroissements si considérables avaient épuisé les revenus de l'Hôtel-Dieu, sans amener pour les malades d'améliorations bien sensibles. Les nouvelles constructions plongeant dans les eaux de la Seine, avaient transformé en une sorte de cour intérieure, la partie du fleuve comprise entre le Pont-au-Double et le Petit-Pont. Cette disposition triste et insalubre était encore aggravée par la hauteur des bâtiments, élevés de plusieurs étages. Cependant l'encombrement des salles ne diminuait pas, il devint indispensable d'étendre le bâtiment Saint-Charles jusqu'au Petit-Châtelet. L'argent manquait aux administrateurs, ils furent obligés, en 1653, de faire appel à la charité publique.

En 1690, Louis XIV fit don à l'Hôtel-Dieu des trois quarts du revenu de l'impôt sur les vins entrant dans Paris; enfin, le régent, Philippe d'Orléans, autorisa cet hôpital à percevoir un neuvième du prix des billets dans les différents spectacles publics; grâce à ce secours, le bâtiment de la salle Saint-Antoine fut élevé en 1717. Malgré ces agrandissements, malgré la fondation de l'hôpital Saint-Louis, des Incurables, de la Maison de santé du faubourg Saint-Marcel, de l'hôpital Sainte-Anne, l'Hôtel-Dieu était devenu insuffisant pour le nombre toujours plus considérable des malades. Son accroissement n'était pas en rapport avec celui de la ville, et l'on s'occupait déjà de lui créer ailleurs de nouvelles succursales, quand éclata le terrible incendie de 1772.

Dans la nuit du 30 décembre, le feu prit dans les magasins dépendant de l'Hôtel-Dieu et envahit rapidement les salles où se trouvaient les malades. On voyait ces malheureux se précipiter demi-nus de leurs lits et courir de tous côtés, cherchant une issue. Un grand nombre d'entre eux, réunis devant la porte de la chapelle de la Vierge, appelaient au secours avec des cris déchirants et demandaient qu'on leur ouvrît cette porte, dont ils n'avaient pas la clef. Le commissaire du Châtelet, Jean-Baptiste Dorival, la fit enfoncer à coups de hache, et les malades éperdus cherchèrent un refuge dans l'église Notre-Dame. Beaucoup furent moins heureux, et l'on ne peut lire sans une émotion profonde les détails contenus dans le procès-verbal:

« Aujourd'hui dimanche 3 janvier, il a été trouvé, parmi les décombres de la salle du Légat, huit cadavres incendiés et presque consumés... Le 4 janvier, il a été trouvé parmi les décombres auxquels on travaillait dans la salle du Légat, un cadavre incendié et presque consumé, et dans l'endroit où le plancher de l'infirmerie s'est enfoncé sur les boucheries, un autre cadavre aussi incendié... Le 6 janvier, il a été trouvé un cadavre presque consumé, plus une mâchoire de corps humain et des os calcinés et en partie brisés. »

Pendant onze jours, l'incendie continua ses ravages, et les flammes dévorèrent toute la partie de l'Hôtel-Dieu comprise entre la rue du Petit-Pont et le carré Saint-Denis. Ce sinistre donna une nouvelle force aux réclamations qui commençaient à s'élever contre l'insalubrité de cet hôpital. Les plaintes se reproduisirent pendant plusieurs années, et elles eurent pour interprètes les hommes les plus éminents, Bailly, Tenon, la Rochefoucauld-Liancourt. Ce dernier, dans un rapport fait en 1791, s'étend sur les vices d'aménagement et d'organisation de l'Hôtel-Dieu, où de vastes souterrains, placés immédiatement au-dessous des salles des malades, contiennent les buanderies, les bûchers, la tuerie des gros bestiaux, la fonderie des suifs, les magasins de charbons, d'huiles, d'eaux-de-vie, toutes choses très-nuisibles à la pureté de l'air, et, de plus, présentant de nombreuses chances d'incendie.

« L'Hôtel-Dieu, ajoute-t-il, contient vingt-cinq salles pour les malades. Ces salles sont garnies de 1877 lits, grands, petits ou moyens. Les grands contiennent quatre, et quelquefois jusqu'à six ou huit malades à la fois; chacun des petits lits n'est occupé que par une seule personne; les moyens sont séparés en deux par une cloison de planches et reçoivent deux malades couchés ainsi séparément. »

Ces réclamations furent entendues, des hôpitaux nouveaux s'élevèrent, leur nombre s'est successivement augmenté, et, depuis soixante ans, le régime hospitalier n'a cessé de s'améliorer. L'administration actuelle a contribué pour une large part à ces utiles réformes; de plus, elle a le mérite d'avoir éclairé le public en publiant une étude approfondie où sont exposées les opinions des hommes les plus compétents.

L'éminent directeur de l'Assistance n'a pas bor le champ de ces recherches aux hôpitaux de Paris et même de France, il a recueilli tous les documents qu'il était possible de se procurer sur les établissements les plus remarquables de ce genre existant à l'étranger. Il y a joint le plus souvent des vues et des plans qui aident beaucoup à l'intelligence des

descriptions. Il n'est pas douteux que ce faisceau de lumières n'ait été fort utile aux savants et aux architectes appelés à apporter leur concours à la réédification de plusieurs de nos maisons hospitalières, et particulièrement de l'Hôtel-Dieu.

(*Nord.*) Émile JONVEAUX.

VARIÉTÉS.

UN HABITANT DE LA PLANÈTE MARS.

Nous recevons de Richmond, dit le *Pays*, la correspondance suivante, qui nous jette dans un profond étonnement. Nous la publions sous toutes réserves, bien que nous ne mettions pas un seul instant en doute l'honorabilité de notre correspondant :

Une découverte scientifique d'une importance capitale vient d'être faite dans le pays des Arrapahys, à plusieurs milles du pic James. Un riche propriétaire des environs, sir Paxton, avait commencé des fouilles pour rechercher le pétrole; un matin, le pic vint rebondir sur un roc d'une très-grande dureté; la couche d'alluvion avait été traversée, on avait dépassé un affleurement carbonifère et l'on travaillait dans le terrain paléozoïque. On crut avoir rencontré un filon et l'on fit agir la sonde; elle ramena une sorte de conglomérat formé de trapp, de porphyre, de cristaux de quartz et de composés métalliques.

M. Davis, géologue très-distingué de Pittsbourg, pria M. Paxton de suivre ce singulier amas, et après plus de quinze jours de travail, on mit à nu par la partie supérieure une énorme masse un peu ovoïde de composition non-seulement distincte de toute celle des terrains voisins, mais encore dont aucun spécimen n'avait été rencontré sur notre globe jusqu'ici. La masse mesure dans son plus grand diamètre quarante-cinq yards environ et dans son plus petit trente yards. On y remarque des cassures saccharoïdes énormes, faisant anfractuosité et indiquant sans doute la place d'éclats qui ont dû s'en détacher; toute la masse est induite au pourtour d'une sorte d'émail noir d'épaisseur variable constituée par des silicates métalliques. Au-dessous, d'après M. Davis, la roche est formée de silicates alcalins et terreux, de fer, de manganèse, de nickel, de cobalt, tungstène, cuivre, étain, arsenic, soufre, chlorures alcalins, chlorhydrate d'ammoniaque, traces de chlorure d'argent, traces de césium, graphite en grande quantité; gaz interposés à 1 mètre d'épaisseur; azote, acide carbonique, hydrogène sulfuré et arsenié.

La composition toute particulière de cet amas ne pouvait laisser aucun doute aux géologues. La masse rencontrée au bas du pic *James* n'avait pas une origine terrestre : c'était un aérolithe et certainement le plus curieux que l'on ait vu, à cause de sa composition et de son grand volume d'abord, mais surtout à cause de sa position. Jamais encore on n'avait pu découvrir aucune trace d'aérolithe dans la succession des terrains anciens.

Il est rare qu'un bonheur vient seul. Une seconde découverte devait suivre la première, et son importance est telle qu'à l'heure où nous écrivons ces lignes elle tient encore en émoi toute la partie intelligente du pays. On a presque oublié la guerre, et les curieux arrivent en foule au pays des Arrapahys.

Une commission s'était rendue sur les lieux pour examiner l'aérolithe de MM. Paxton et Davis; elle eut l'heureuse idée de faire percer la masse suivant son grand diamètre. A 4 mètres de profondeur, la composition changea sensiblement; jusque-là, la roche présentait des traces de fusion; dans sa course à travers notre atmosphère, le bolide s'était échauffé et s'était fondu à la superficie; mais au delà la matière devenait porphyroïde avec des cristaux très-gros, atteignant le volume d'un œuf d'amphibole, de quartz ou de feldspath, puis du quartzite avec veines de fer et de cuivre. A 7 mètres, la composition tournait au granit avec cristaux d'argent. A 20 mètres, on avançait lentement dans de l'ophite, quand l'outil cria tout à coup en rebondissant; il manqua d'appui en même temps et alla sauter, en rendant un bruit sonore, quelques mètres plus bas. Un jet de gaz irrespirable monta jusqu'aux travailleurs.

On élargit le trou de sonde et l'on creusa un puits; il ne fallut pas moins de dix jours; dix jours d'attente et de curiosité non satisfaite!

Enfin M. John Paxton, le fils du propriétaire, et M. Davis descendirent au fond du trou. Il se passa quelques minutes d'indécision avant qu'ils remontassent.

Ils étaient tous deux fort pâles. M. Paxton portait avec lui une sorte d'amphore grossière en métal blanc (argent et zinc) toute criblée de petits trous et de dessins bizarres.

D'où venait ce vase? Qu'y avait-il au fond du puits? Telles étaient les questions qui se pressaient sur les lèvres de tout le monde.

A la base du trou, racontèrent les deux explorateurs, nous rencontrâmes l'amphore, enfoncée horizontalement dans l'ophite; la sonde l'avait touchée et l'avait détachée en partie; deux yards plus bas à peu près, nos pieds se posèrent sur un plancher métallique qui résonna lourdement et paraît encaissé dans la roche; au-dessus et à gauche, mais trop enfoncées dans le rocher pour qu'on puisse les en détacher, nous avons distingué plusieurs amphores métalliques avec des espèces de bâtons de métal jaune.

La curiosité était trop excitée pour que l'on en restât là. On élargit le trou à la base jusqu'à ce que le couvercle métallique s'effondrât. Il était tout bossué, grenu, oxydé, noir par place et même fendu. On travailla la nuit, mais ce ne fut que le soir du troisième jour que la plaque métallique céda.

On avança avec précaution, à cause du gaz inflammable, mais il ne se produisit aucune explosion quand les lampes furent descendues. Deux ouvriers et MM. John Paxton, Davis et Murchison, dérangèrent la plaque très-lourde et large de deux yards.

Les lampes envoyèrent une lumière jaunâtre sur la

fouille et l'éclairèrent. Les assistants ne purent retenir un cri d'étonnement.

Ils avaient devant les yeux un espace rectangulaire de un yard de profondeur et de deux yards de largeur taillé très-certainement dans le granit. Le vide était presque partout comblé par des concrétions calcaires, des espèces de stalagmites qui scintillaient à la lueur des lampes. Au centre se détachaient très-nettement les formes d'un homme de très-petite taille et comme enveloppé dans un linceul calcaire. Il était couché tout au long et mesurait à peine quatre pieds; la tête légèrement soulevée se perdait dans un coussin de carbonate de chaux et les jambes disparaissaient aussi sous l'enveloppe calcaire.

On eut beaucoup de peine à détacher cette tombe pierreuse des parois granitiques, et il fallut encore élargir le puits pour le ramener à la surface du sol. Le calcaire s'était moulé sur la fosse et s'y était sans doute chimiquement précipité.

On fit mordre à l'acide; c'était évidemment de la chaux siliceuse de tous points semblable à la chaux terrestre. On scia à mi-corps et transversalement; on parvint vite à mettre complétement à nu une véritable momie admirablement conservée, bien qu'un peu carbonisée en différents points. Les pieds, très-courts, ne purent être retirés que très-endommagés; la tête sortit à peu près intacte; pas de cheveux; peau lisse, plissée, passée à l'état de cuir; forme du cerveau triangulaire; visage singulier en lame de couteau; une sorte de trompe partant presque du front, en guise de nez; une bouche très-petite, avec quelques dents seulement; deux fosses orbitaires dont on avait, sans doute, retiré les yeux, car les cavités étaient pleines de concrétions calcaires; bras très-longs, descendant jusqu'au delà des cuisses; cinq doigts, dont le quatrième beaucoup plus court que les autres. Apparence généralement grêle... La peau, calcinée un peu partout, devait sans doute être jaune rougeâtre.

On s'occupe du reste de faire mouler ce singulier habitant des mondes interplanétaires, et nous pourrons en envoyer bientôt des dessins.

Il n'y avait rien à côté de lui; pas une arme, pas d'objets d'ornement; on retrouva seulement en dehors de l'espace fossilifié une petite rondelle métallique recouverte d'argent sulfuré avec plusieurs lignes très-profondément gravées.

Il était impossible de douter que l'on ait là sous les yeux une créature analogue à l'homme qui habite la Terre et venue de l'espace à une époque extrêmement reculée, puisque l'aérolithe a dû tomber à une période géologiquement très-ancienne. Mais d'où est tombé cet homme planétaire? De la Lune, il n'y fallait pas songer sérieusement. Les aérolithes arrivent avec une vitesse telle qu'elle exclut une origine lunaire.

La discussion durait depuis longtemps lorsque M. Murchison, en examinant les lignes qui sillonnaient l'envers de la plaque qu'on avait fini par desceller, reconnut le dessin très-net d'une sorte de rhinocéros, puis d'un palmier, et plus loin, au coin opposé, une représentation très-réussie d'un astre que l'on pouvait assimiler au Soleil tel que le dessinent les enfants. En examinant de plus près le métal noirci par les réactions chimiques et en le lavant, la commission découvrit à côté de l'astre qui paraissait représenter le Soleil un autre astre plus petit, puis plus loin une autre étoile, une troisième, et enfin, plus loin encore, un globe figuré beaucoup plus gros que le Soleil. En mesurant les distances, on trouva sensiblement celles qui séparent les planètes Mercure, Vénus, la Terre et Mars, du Soleil.

Il y avait là un indice bien suffisant pour éclaircir la question. N'était-il pas permis de conclure, en effet, que l'animal dont on venait de trouver si étrangement un spécimen connaissait les planètes et était par conséquent un être pensant, donc un homme. La grosseur tout honorifique accordée à la planète Mars au détriment des autres ne décèle-t-elle pas l'amour-propre de l'habitant, et en même temps les défauts moraux de l'espèce humaine interplanétaire?

L'aérolithe, selon toute probabilité, provient donc bien de la planète Mars, notre voisine du reste. Nous pouvons considérer comme hors de doute que les planètes sont bien réellement habitées et qu'elles le sont par des créatures qui peuvent se rapprocher beaucoup de celles qui sont sur terre.

Scientifiquement, au surplus, c'est le milieu qui paraît faire l'espèce; Mars se trouve à peu près dans les mêmes conditions biologiques que la Terre : on y voit des montagnes de glace, des océans, des continents; il n'y a donc, en définitive, rien de si admissible que d'y soupçonner l'existence d'hommes analogues à nous-mêmes.

Si le type qui vient d'être découvert est un peu différent, il faut se rappeler que, biologiquement, Mars est en avance sur la Terre, que l'aérolithe est tombé depuis des millions d'années, et qu'à cette période de sa vie des habitants pouvaient être distincts de l'espèce actuelle de la Terre. Il ne faut pas en déduire que Mars n'a pas eu ou n'a pas encore en ce moment des habitants absolument semblables à ceux de la Terre.

Maintenant comment cet aérolithe est-il venu sur terre, comment est-il sorti de la sphère d'action de Mars? Ce sont-là tous points difficiles à comprendre et qu'il faut soumettre aux recherches de la science.

L'aérolithe a entraîné avec lui une portion du sol renfermant sans aucun doute un tombeau; ce qui nous permet de savoir comment on exhume les morts dans cette planète. On taille tout bonnement dans le rocher une fosse de grandeur voulue et l'on conserve le corps en le fossilifiant à l'aide d'un bain chargé de sel calcaire, absolument comme la fontaine Saint-Allyre que vous possédez près de Clermont le fait des objets qu'on plonge dans ses eaux : le corps se métamorphose en pierre calcaire.

Encore un pas de fait dans la science, et quel pas! Il y a un quart de siècle, on refusait de croire aux pierres qui tombent du ciel. L'Académie de France, les sociétés d'Angleterre et d'Allemagne ne se sont rendues que lorsque leurs membres ont failli être écrasés sur place par les aérolithes! Que va-t-on dire, maintenant qu'un homme tout entier, parfaitement conservé, nous est tombé de Mars et est venu lui-même nous révéler l'admirable harmonie qui préside à l'évolution des mondes!...

A. LOMON.

FAUNTLEROY.

(Voyez le numéro précédent.)

Mais, vu les circonstance, j'avais à peine le temps d'agir, nullement celui de peser le pour et le contre. Quelques payements considérables, effectués au début de la semaine, avaient si bel et bien diminués les sommes portées à mon crédit, qu'il me restait à peine à disposer sur la maison de banque pour quinze cents livres sterling. Je saisis mon livre de chèques, j'y traçai une traite à vue pour la somme entière, et j'enjoignis à un de mes commis de courir chez mes banquiers pour en opérer l'encaissement, avant que l'établissement ne fût fermé. Je ne puis dire ce qui me poussait, si ce n'est la hâte aveugle, et l'espèce d'éblouissement où m'avait laissé l'étrange apparition de ce personnage mystérieux. J'agissais machinalement, sous l'influence de l'inexplicable et vague terreur que ses dernières paroles avaient éveillée en moi, sans m'arrêter à scruter mes propres sensations, sans même avoir conscience complète de ce que je faisais. Trois minutes après que la porte de mon cabinet se fut refermée sur l'étranger, mon commis était parti au galop pour la maison de banque, et je me retrouvai seul, les mains comme deux glaçons, la tête prise par une sorte de vertige.

Je ne retrouvai quelque empire sur moi-même que lorsque le commis revint, rapportant en billets la somme que je l'avais envoyé chercher. Il était arrivé chez mes banquiers, tout juste à temps pour se la faire remettre. Au moment même où on lui faisait passer, à travers le guichet, l'argent de ma traite, l'horloge sonnait cinq heures, et l'ordre était donné de fermer les portes.

Quand les *bank-notes*, dûment comptées, furent sous clef dans mon coffre-fort, il me sembla que la raison reprenait tout à coup ses droits sur moi. Jamais je ne me suis adressé des reproches aussi amers que ceux dont alors je m'accablai. Comment avais-je récompensé la sollicitude paternelle dont M. Fauntleroy m'avait donné tant de preuves? En l'outrageant par la plus vile, la plus grossière méfiance de l'honneur et du crédit de sa maison; — et cela, sur la parole d'un inconnu, d'un vagabond, s'il en fût jamais. Agir comme je venais de le faire, c'était folie, et folie caractérisée. Je ne pouvais m'expliquer une étourderie de cet ordre... Je ne pouvais me persuader à moi-même que je l'eusse réellement commise. J'ouvris le coffre-fort pour regarder encore une fois ces billets de banque... Après l'avoir refermé, j'en jetai la clef sur mon bureau, avec une sorte de dépit furieux contre moi-même... L'argent était bien là, irrécusable gage de ma folie : il me criait pour ainsi dire que je venais de m'exposer à perdre pour jamais l'ami le plus cher, le mieux éprouvé que j'eusse au monde.

Il fallait immédiatement prendre quelques mesures pour m'excuser, autant que cela pouvait dépendre de moi. Je compris ceci dès que je recouvrai un peu de sang-froid. Il n'y avait qu'une manière directe et simple de me tirer du mauvais pas où j'avais été assez sot pour me laisser engager. Je pris mon chapeau, et, sans hésiter un moment, je courus à la maison de banque, entendant bien me purger aux yeux de M. Fauntleroy, par la confession la plus complète et la plus naïve.

Mais quand je le demandai à la porte, on me répondit qu'il n'était pas venu depuis deux jours. Il y avait pourtant là un des associés, encore occupé dans son cabinet, et à qui je pourrais m'adresser s'il s'agissait d'une affaire urgente.

Je lui fis passer mon nom, demandant à le voir. C'est à peine si nous nous étions rencontrés deux ou trois fois, et par cela même, l'entrevue que j'allais avoir avec lui, devenait incomparablement plus embarrassante et plus humiliante pour moi. Mais comment me résoudre à rentrer chez moi sans avoir rien fait? Le lendemain étant un dimanche, comment me supporterais-je, pendant cette journée d'inaction, si je n'avais essayé d'atténuer le mieux possible l'effet de ma désastreuse démarche? Aussi, bien que cet entretien me coûtât beaucoup, j'aurais été singulièrement désobligé si l'associé de mon ami avait refusé de m'admettre.

A mon grand soulagement, le concierge de la banque revint avec un message favorable.

Il me serait impossible de dire sous quelle forme je présentai mes explications et mes excuses. J'étais si troublé, si mal à mon aise, que je pouvais à peine m'exprimer. L'unique circonstance que j'ai bien présente à l'esprit, c'est que j'eus honte de faire allusion à mon entrevue avec l'étranger, et que j'expliquai le retrait de mes fonds en l'attribuant à une ridicule panique fondée sur des bruits malveillants, à la source desquels je n'avais jamais pu remonter, et qui, selon moi, pouvaient n'être au fond qu'une sorte de mauvaise plaisanterie. A mon grand étonnement, l'associé en question parut ne pas prendre garde à l'insuffisance de mes excuses, et n'ajouta point à ma confusion par l'interrogatoire détaillé auquel je m'attendais. Un air de fatigue et de distraction que j'avais en entrant remarqué sur sa physionomie y demeura tandis que je parlais. On eût dit que le semblant d'attention qu'il voulait bien m'accorder lui coûtait quelques efforts. Et lorsque enfin, je m'arrêtai court au milieu d'une phrase commen-

cée, désespérant de la pouvoir jamais achever, je n'obtins d'autre réponse que ces quelques paroles, poliment tournées, mais parfaitement insignifiantes :

« Ne vous préoccupez pas de si peu de chose, monsieur Trowbridge..... ne cherchez pas d'inutiles apologies... Nous sommes tous sujets à erreurs pareilles. Ne parlons plus de celle-ci, et vous renverrez l'argent dès demain lundi, si vous nous honorez de votre confiance. »

Il regardait de nouveau à ses papiers, comme s'il désirait qu'on le laissât seul, et je n'avais, en conséquence, qu'à prendre congé dans le plus bref délai possible. Je m'en revins chez moi, un peu soulagé par cette pensée que j'avais, par une démarche faite à propos, frayé les voies à la meilleure expiation possible, c'est-à-dire au prompt renvoi des fonds par moi retirés. Néanmoins, je passai un dimanche assez triste, en réfléchissant que je n'avais pas fait ma paix avec M. Fauntleroy. Le désir que j'avais de me justifier vis-à-vis de ce généreux ami devint peu à peu si vif, que je risquai d'empiéter sur ses heures de loisir, en me présentant, ce dimanche même, à la porte de son domicile urbain. Il était absent, et son domestique ne put rien me dire qui me mît à même de l'aller chercher ailleurs. Il ne restait plus qu'à attendre le jour où la routine de ses devoirs le ramènerait forcément à sa maison de banque.

Je descendis dans mes bureaux, le lundi matin, une bonne demi-heure plus tôt que d'habitude, tant j'avais hâte de restituer dans les caisses de mes banquiers, aussitôt que possible, la somme entière que j'en avais retirée l'avant-veille.

Sur le seuil même de la porte que je venais d'ouvris, je m'arrêtai tout surpris. Il était certainement arrivé quelque chose de grave. Les commis, au lieu d'être assis, comme d'ordinaire, à leurs pupitres, s'étaient groupés pêle-mêle, et causaient entre eux avec des airs effarés. Quand ils me virent, ils battirent en retraite derrière mon principal chef de service, qui fit un pas vers moi, tenant à la main une circulaire.

« —Vous savez la nouvelle, monsieur? me dit-il.

— Non..... Qu'est-ce que c'est? »

Il me tendit la circulaire. Je sentis mon cœur bondir au moment où j'y jetai les yeux.., Je pâlissais, mes genoux se heurtaient sous moi.

Marsh, Stracey, Fauntleroy et Graham avaient suspendu leurs payements.

« Il n'y a pas une demi-heure que la circulaire a été expédiée, continua mon premier commis... je viens d'aller à la maison de banque. Les portes sont fermées ; il n'y a pas à douter que Marsh et Cie n'aient arrêté ce matin leur opération. »

A peine l'entendis-je. A peine savais-je qui me parlait. Mon étrange visiteur du samedi précédent s'était à l'instant même emparé de toutes mes pensées, et il me semblait encore entendre résonner à mes oreilles l'avis brusque et décisif qu'il était venu m'apporter. Cet homme était donc au courant de la situation de la banque avant que personne au monde en fût instruit. La dernière traite payée au guichet de cette maison croulante au moment où les portes allaient se fermer, le samedi, était cette même traite que je m'étais tant repproché d'avoir tirée. Le seul compte courant liquidé à temps était justement le mien. Où donc l'étranger avait-il puisé ce renseignement qui m'avait tiré d'affaires?

Et pourquoi me l'avait-il apporté avec tant de zèle, à *moi* qu'il ne connaissait pas le moins du monde?

Je cherchais à tâtons, comme un homme errant parmi les ténèbres, une réponse à ces deux questions, j'étais encore perdu dans l'insondable abîme de doutes où elles m'avaient précipité, lorsque la nouvelle de la suspension de payements fut suivie d'une seconde émotion tout autrement pénible à supporter— pour moi, du moins, — que n'avait été la première.

Pendant que je discutais avec mes commis sur les probabilités de la faillite qui allait s'ouvrir, deux négociants de mes amis accoururent dans mes bureaux, porteurs d'une terrible nouvelle : c'est que l'un des associés de la maison ainsi compromise était arrêté sous la prévention du crime de faux. Jamais je n'oublierai cette effrayante matinée du lundi et ce que j'éprouvai en apprenant que l'homme livré à la justice était justement M. Fauntleroy.

Je lui fus fidèle jusqu'au bout..... Je puis dire, en toute loyauté, qu'en apprenant ces fatales nouvelles, je ne voulus rien admettre de contraire à la confiance que m'avait toujours inspirée mon généreux ami. Les négociants en question arrivaient cependant avec tous les détails de l'arrestation. Ils m'apprirent que deux des collègues de M. Fauntleroy, dans le mandat de garantie qui leur était dévolu, étaient venus à Londres pour y aviser à la vente et au remplacement de certaines valeurs mobilières ; en s'informant, à la maison de banque, de M. Fauntleroy, ils ne l'y avaient pas rencontré ; sur quoi, lui donnant avis de leur présence, ils étaient allés chez un agent de change, convenir d'un jour où ils se réuniraient chez lui avec leur *fellowtrustee*. Pour économiser, autant que possible, le temps que ses mandataires auraient à perdre lors de cette prochaine rencontre, le *stok-broker* offrit de faire immédiatement certaines recherches, et il les laissa chez lui, attendant qu'il revînt. Il le virent en effet rentrer bientôt, dans un étonnement profond, et il leur apprit que les valeurs dont ils comptaient disposer avaient été vendues, peu auparavant, jusqu'aux dernières

cinq cents livres. L'affaire donna lieu à des investigations immédiates : l'autorisation de vendre fut produite ; et les deux *trustees* virent, à côté du nom de M. Fauntleroy, leurs deux signatures... habilement contrefaites. Ceci se passait le vendredi. Sans perdre un moment, les *trustees* dépêchèrent les officiers de justice après M. Fauntleroy. Il fut arrêté, conduit devant le magistrat, et placé sous le coup d'un mandat, dans la journée du samedi. C'est le lundi que mes deux amis me donnèrent tous ces détails.

Mais je n'en avais pas fini, même alors, avec les incidents de cette matinée. J'avais appris déjà la faillite de mes banquiers et l'arrestation de M. Fauntleroy. J'allais bientôt me trouver parfaitement édifié, de la façon la plus étrange et la plus triste, sur la question de savoir s'il était innocent ou non.

Avant que mes amis eussent quitté mon cabinet, avant que j'eusse éprouvé la série d'arguments que ma reconnaissance, plutôt que ma raison, me suggérait en faveur du malheureux prisonnier, un billet portant sur la suscription les mots : *très-pressé*, vint tout à coup me réduire au silence. Il m'était adressé par M. Fauntleroy de sa prison même, et ne renfermait que deux lignes, par lesquelles il me suppliait de solliciter immédiatement la permission nécessaire pour l'aller trouver sans aucun retard.

Je n'essayerai pas de décrire le frémissement d'attente, le singulier mélange de crainte et d'espoir qui vinrent m'agiter quand je reconnus l'écriture, et quand je vis à quelle démarche j'étais convié. J'obtins un laissez-passer, et me rendis à la prison. Les autorités, sachant à quelle terrible extrémité il était réduit, et craignant une tentative de suicide, l'avaient consigné entre les mains de deux hommes, chargés de le garder à vue. L'un d'eux sortit de la cellule ; l'autre, qui n'avait plus le droit de s'éloigner mit une certaine délicatesse à s'accouder à la fenêtre, regardant au dehors, dès que j'eus été introduit.

Il était assis sur le bord de son lit, la tête baissée, les mains négligemment abandonnées sur ses genoux, lorsque mon premier regard tomba sur lui. Au bruit que je fis en m'approchant, il se redressa, se leva soudain, il vint me jeter ses bras autour du cou.

Mon cœur était prêt à déborder.

« Dites-moi, dites-moi que c'est un mensonge.... Pour Dieu, monsieur, dites-le-moi !... » Je ne trouvai pas d'autres paroles.

Mais, hélas ! il ne répondit pas... Ou plutôt il répondit, mais seulement en détournant la tête.

Il y eut là un terrible silence. Ses bras étaient toujours autour de mon cou, et tout soudainement, il colla ses lèvres contre mon oreille :

« Avez-vous pu retirer vos fonds, me demandait-il à voix basse... Avez-vous eu le temps, samedi soir?... »

Je me dérobai à son étreinte par un mouvement machinal, tant cette question m'avait surpris.

« Eh quoi ! m'écriai-je tout haut, oubliant l'individu qui se trouvait à la fenêtre, en tiers avec nous... Cet homme chargé d'un message...

— Chut ! dit-il, posant vivement sa main sur mes lèvres... J'étais déjà sous la main de la justice..... et je n'ai pu choisir mieux..... Je ne le connais pas plus que vous ne le connaissez vous-même... Je l'ai largement payé, vu la chance qui le mettait sous ma main... et j'ai couru le risque d'une infidélité fort probable, d'une commission payée et non faite.

— C'est donc *vous* qui l'envoyiez ?

— C'est moi. »

Voilà, messieurs, toute mon histoire. Je n'ai nul besoin de vous apprendre que M. Fauntleroy, déclaré coupable, fut pendu par la main du bourreau. Il m'a été donné d'adoucir ses derniers moments ici-bas, en me chargeant d'arranger quelques-unes de ses affaires particulières, dont le règlement, encore incomplet, laissait un poids énorme sur sa conscience. Elles n'avaient heureusement aucun rapport avec le crime par lui commis, et je pouvais par conséquent, sans le moindre scrupule, lui rendre l'unique service par lequel il m'ait été donné de reconnaître tous ses bienfaits.

Je ne dirai rien pour montrer son caractère sous un jour plus favorable, rien pour pallier le méfait dont il a été puni. Mais je ne saurais oublier qu'au moment où la terre lui manquait sous les pieds, au moment où il se sentait sous la pesante main de la justice humaine, il songea au jeune homme dont il avait favorisé les humbles débuts, à la reconnaissance duquel il s'était fait les droits les plus légitimes, et dont il était bien décidé à ne jamais trahir la candide confiance. Je laisse à de plus grands esprits que le mien, de concilier l'anomalie de l'audacieuse fraude qu'il commit envers d'autres, avec son inébranlable loyauté à mon égard. Aussi vrai que nous sommes assis là, une des dernières préoccupations de Fauntleroy dans ce bas monde, et un de ses derniers actes, fut l'effort qu'il tenta pour me sauver d'une perte où j'aurais été entraîné par ma confiance en lui. Il n'y a pas d'autre secret dans ce culte que je porte encore à la mémoire d'un criminel. Et voilà pourquoi l'épithète de « scélérat » affecte péniblement mon cœur, lorsque je l'entends accoler au nom, — au nom flétri, je l'avoue, — du faussaire Fauntleroy...

Faites circuler la bouteille, jeune *gentleman* ;... et pardonnez à un homme de la vieille école d'avoir occupé si longtemps vos loisirs par un récit du vieux temps.

Traduit de l'anglais de Wilkie Collins, par

E.-D. Forgues.



LES FEMMES SUR LES CHAMPS DE BATAILLE.

Lorsqu'un soldat tombe au champ de bataille et que déjà se voile son regard, il distingue vaguement deux femmes agenouillées près de lui. L'une, sainte fille de Dieu, place aux lèvres du mourant le crucifix, symbole du sacrifice, et, montrant le ciel, murmure la dernière oraison. Sur les vêtements noirs de la sœur de la Charité se détachent les riantes couleurs de l'habit de la cantinière. Celle-ci étanche le sang de la blessure, et fait pour le corps du soldat ce que la sœur fait pour l'âme du chrétien.

Au-dessus des têtes de ces deux femmes, mais au loin, invisible aux yeux des hommes, une autre femme apparaît au soldat mourant. Vague comme un souvenir d'enfance, cette image remplit cependant le cœur qui va cesser de battre. Un nom expire sur les lèvres contractées par la mort. Quelle est cette image, quel est ce nom? Une mère peut-être, peut-être une épouse, ou une fille, ou une amie, Dieu le sait. Les dernières pulsations de ce cœur sont pour l'image mystérieuse qu'évoque le mourant. Sa dernière pensée s'envole vers quelque rive lointaine, chaumière ou château, mansarde ou palais, et tout son être s'évanouit devant l'idole d'or ou d'argile.

Telle est la femme dans les armées. Et quelle femme en France peut dire que son souvenir ne sera pas ainsi évoqué par un soldat mourant aux pays lointains?

Nous avons vu, sur les bords du Rhin, la cathédrale de Bâle toute peuplée de saints de pierre. Parmi ces groupes debout ou courbés aux parois de l'Église, il en est un qui toujours nous arrêtait. Ce groupe est connu sous le nom des vierges sages et des vierges folles.

Les premières abritent les autres de leurs voiles immaculés. Les sages élèvent les yeux vers le ciel, les folles regardent la terre. Nos aïeux, dans leur naïveté, ont placé ce symbole de force et de faiblesse sous le toit de la maison du Dieu qui récompense et qui pardonne. Ce Dieu, dans sa miséricorde, n'a-t-il pas mis des arbres aux forêts pour que la colombe y suspendît son nid, et d'autres arbres aussi pour abriter le joyeux passereau qui de fleur en fleur voltige en chantant?

Ne soyons pas plus sévères que l'antique cathédrale, moins hospitaliers que le feuillage des grands bois ; ne repoussons pas trop cruellement la vierge folle et le passereau, que protégent d'ailleurs la vierge sage et la colombe.

Est-il besoin de le dire, la vierge sage est dans nos armées la bonne sœur de la Charité. Si elle a souci des âmes, elle n'en soigne pas moins les corps. Tous les hommes sont ses frères, et pour tous elle est la charité. Autour d'elle grondent et mugissent les passions humaines; le sang inonde ses mains et son visage; elle vit avec la maladie et converse avec la mort. La science du médecin et l'éloquence du prêtre passent rapidement au chevet où elle reste toujours simple et sublime. Une seule voix a su l'émouvoir, c'est celle du Christ lui disant : « Femme, vos jours seront comme ceux du mercenaire. » Elle a répondu à cette voix par ces mots du psalmiste : « Heureux celui qui veille sur le pauvre et l'indigent! »

Telle est la vierge sage, dans sa divine simplicité.

Si je voulais, dans l'intérêt de ce discours, opposer la vierge folle à la vierge sage, je ne choisirais pas la cantinière. Les voiles mystérieux qui enveloppent le groupe des vierges sages et des vierges folles ont glissé sur le tonneau de la cantinière, et fuyant à tire d'ailes, elle a pris pour voile le drapeau du régiment, drapeau déchiré dans les combats. La cantinière n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Bonne épouse, bonne mère, laborieuse ménagère, des dieux de l'Olympe elle ne connaît qu'Hébé, épouse d'Hercule, et qui versait à Mars et à Vulcain le nectar de Jupiter. Dans cet emploi, plus d'une cantinière a conquis un patrimoine. Les services qu'elle rend, en campagne surtout, touchent parfois à la charité, et parfois même la cantinière s'est élevée jusqu'à l'héroïsme.

Ce n'est pas là la vierge folle.

Celle-ci vivait au xv[e] siècle. M. de Barante, dans l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, raconte qu'en 1465, une superbe compagnie d'archers à cheval, commandée par le capitaine Mignon, traversa la ville de Paris en bel ordre, bien équipée, ne manquant de rien, et suivie de jeunes femmes aux yeux vifs, chevauchant à la suite de la compagnie avec leur confesseur.

Les vierges folles sont toujours prudentes de chevaucher près du confesseur, comme le prouve Brantôme par ce récit. Après la troisième paix, le roi, se retirant à Angers, fit passer la Loire à son armée. M. de Strozzi, voyant les compagnies embarrassées par trop de femmes, fit sonner de la trompe pour les inviter à se retirer. Ces dames n'en firent rien. On arriva ainsi au pont de Cé. Alors M. de Strozzi en fit jeter, du haut en bas, plus de huit cents dans la rivière, « pauvres créatures, qui piteusement criant, furent noyées. »

M. de Strozzi était un peu sévère, car, d'après Velly, presque toutes ces femmes était *surgiennes* (chirurgiennes).

Dans la description de l'armée qui accompagnait Charles-Quint en Italie, le même Brantôme passe du

dénombrement des troupes à l'énumération des femmes : « Il y avait, dit-il, quatre cents courtisanes à cheval, belles et braves comme princesses, et huit cents à pied *bien à point aussi.* »

Quelque délicate qu'elle soit, la main de la femme est toujours forte pour l'épée. Si à Palmyre Zénobie commandait les armées, Jeanne d'Arc à Orléans sauvait le beau royaume de France. Si la ville d'Argos fut défendue par les femmes sous les ordres de la belle Télésille, Beauvais vit combattre ses femmes commandées par Jeanne Hachette.

Chacun connaît le mot de Waterloo : « La garde meurt, mais elle ne se rend pas ! » Le brave Cambrone ignorait, en le prononçant sous sa rude moustache, qu'il avait été dit, il y a plusieurs siècles, par des vierges de la Dalmatie. Germanicus ayant mis le siége devant la ville d'Ardura, somma les défenseurs de se rendre. Les femmes répondirent : « Nous saurons mourir, mais non nous rendre. »

A l'heure de l'assaut, quand toute résistance devint impossible, les femmes se donnèrent la mort.

Chez tous les peuples et à toutes les époques, la femme a joué un rôle dans les armées. Tacite (livre III, chap. 1er) raconte une discussion parlementaire dont les femmes furent l'objet. La scène se passe au sénat. Celina Severus a la parole : « Illustres sénateurs, dit-il, ne souffrez pas que les femmes exercent la moindre influence dans les affaires publiques. Le luxe rend les femmes avides. Ce sexe n'est pas seulement débile et timide, il est cruel, ambitieux, dominateur. Mettent-elles les pieds dans une province ou dans un camp, les femmes s'emparent des affaires, et ce qu'elles veulent se fait toujours. La province a deux magistats au lieu d'un ; mais les volontés du gouverneur en jupon sont plus tyranniques, plus opiniâtres que celles du gouverneur en cuirasse. » (Tacite.)

Valerius Messalinus, répondant à Celina Severus, dit avec raison que ce n'est pas tant le caractère des femmes qui est à craindre que la faiblesse des hommes. (Toujours Tacite.)

Sous Tibère, on propose dans le sénat de défendre aux gouverneurs et principaux magistrats de mener leurs femmes dans les provinces, à cause des intrigues qu'elles y faisaient naître. Séjan, le premier ministre, répondit que les temps étaient changés ; que les anciennes mœurs romaines étaient trop dures et sévères, et que le temps était venu de vivre mieux et plus gaiement. *Mollius et lætitius*, dit encore Tacite.

Hâtons-nous de quitter le sénat de Tibère pour les armées d'Henri IV. Nous y verrons comment les femmes entendaient le service.

Jean Bourcier sieur de Barri, gouverneur de Leucate (aujourd'hui département de l'Aude), avait épousé Constance de Ceselli, fille du président de la chambre des comptes de Montpellier. Le sieur de Barri fut fait prisonnier en allant rejoindre le duc de Montmorency. Il donne avis à sa femme, l'exhortant à se défendre jusqu'à la mort. Les assauts furent repoussés. Les ennemis menacèrent enfin de pendre Jean Bourcier si Leucate ne se rendait. Constance se prit à pleurer, mais pour toute réponse s'arma du casque, de la cuirasse et de l'épée, et courut aux remparts. Les ennemis étranglèrent Bourcier sous les yeux mêmes de sa femme. Indignée, la garnison de Leucate voulut écorcher vif le seigneur de Loupian qui était prisonnier et l'un des chefs des assiégants. Constance s'y opposa. Saisis d'admiration, les plus vieux soldats tombaient à ses pieds. Elle sauva la ville. Henri IV envoya à Constance de Ceselli le brevet de gouvernante de Leucate avec la survivance pour son fils.

Beaucoup d'hommes de guerre ont pensé que la femme amollit le cœur de l'homme, et qu'il faut la fuir : Cyrus, Philopœmen, Epaminondas, Annibal, Scipion, les empereurs Julien et Aurélien, Eugène, Gassion, Charles XII, Tilly pensaient ainsi.

D'autres, au contraire, et en grand nombre, ont cru que la femme exalte le courage et centuple l'esprit. Henri IV et le prince de Ligne sont de cet avis.

Mahomet pensa d'abord que la femme est excellente, mais son opinion se modifiant, il en vint à croire que la femme est dangereuse. Au moment même où l'opinion de Mahomet se modifiait, la belle Irène lui souriait. Mahomet fit trancher la tête de la belle Irène. Voltaire met en doute la vérité de cette page d'histoire. Cependant Mahomet, en congédiant la belle Irène, échappait certainement à de grands périls que l'histoire traduit ainsi :

Les revers qu'éprouva la France en Italie furent dus à l'attachement de Bonnivet pour une femme du Milanais. Après la victoire de Coutras, le roi Henri en perdit tout le fruit pour une course au château voisin. Buckingham fut défait devant la Rochelle pour une faiblesse de cœur; Turenne, le grand et noble Turenne, cessa d'être discret en cessant d'être fort; c'est pour une femme aussi que Bannier oublia la gloire.

Ce sont là de grands malheurs, mais faut-il, pour les éviter, faire trancher la tête de la belle Irène?

Il est temps de clore ce récit, et, pour le bien faire, nous y devons placer une morale. La voici :

Dans l'un de ses voyages, Louis XIV traversait la ville de Nîmes et devait occuper le palais de l'évêché. Les fourriers de la cour inscrivirent sur chaque porte d'appartement le nom de quelque personnage important de la suite de Sa Majesté.



L'évêque lut sur une porte ce nom tracé à la craie : *Madame la marquise de Montespan.*

L'évêque effaça le nom. Les courtisans ne manquèrent pas d'en dire au roi leur sentiment d'indignation. En entrant à l'évêché, Louis XIV prononça d'une voix sévère ces paroles : « Vous n'êtes pas galant, monsieur de Nîmes, quelques personnes auront droit de s'en plaindre.

— Oui, sire, répondit le prélat, le plus bel homme de votre royaume pourra s'en plaindre, mais j'aurai pour moi le fils aîné de l'Église. »

Général AMBERT.

POÉSIE.

—

LA CIGALE.

Quand la terre, éveillée à demi par l'aurore,
Écarte en frissonnant le suaire des nuits ;
Quand les sillons obscurs sentent frémir encore
Des gouttes de rosée aux pointes des épis,

La cigale, blottie en sa niche de mousse,
Ses ailerons pliés, engourdie et sans voix,
Écoute prudemment passer la brise douce
Qui vient essuyer l'herbe aux lisières du bois.

Elle attend. Sous la feuille immobile du hêtre,
Un silence inquiet enveloppe les nids ;
Hier, le jour mourant ne leur a rien promis,
Et la campagne en pleurs doute s'il va renaître.

Des hauteurs tout à coup tombe un bouquet d'éclairs
Sur le sein blanchissant d'une alerte fontaine ;
Le sol brille, un soupir s'échappe de la plaine,
Le chêne a secoué ses oiseaux par les airs.

C'est lui ! c'est le soleil ! La rustique chanteuse
Fait craquer les anneaux de son corselet bleu,
Et folle, et sautillant vers la rose joyeuse,
Vibre sous les traits d'or lancés du ciel en feu.

Et tout le peuple épars de ses vives compagnes
Se relève à la fois et lui répond en chœur :
Comme un fleuve bruyant descendu des montagnes,
Le grand concert d'été s'étend dans la chaleur.

Chantez aussi, chantez, ô mes jeunes pensées
Dans mon âme sonore où s'allume le jour,
D'un cliquetis ardent de notes cadencées
Saluez l'Espérance et saluez l'Amour !

Comme l'insecte maigre, en son gazon qui pleure,
Assez longtemps cachés et peureux du destin,
Nous avons en silence, attendant qu'il fût l'heure,
Interrogé d'en bas le brouillard incertain.

L'astre enfin s'est levé ! Dans le ciel de ma vie
La jeunesse qui monte éclate en chauds rayons,
Et, comme une forêt de sa sève étourdie,
J'ai tressailli, tout plein de nids et de chansons !

On m'a dit, je le sais : « L'aurore est mensongère,
La puberté songeuse a le réveil chagrin,
Le bonheur n'est qu'un mot répété par la mère,
Pour abréger au fils la longueur du chemin.

» Tout amour est de neige et toute gloire est d'ombre,
De la pensée auguste on a fait un métier,
Le plus vaillant finit par s'asseoir, pâle et sombre,
Aux portes de la Mort qui l'attend tout entier. »

Que m'importe ? A mon tour, je veux chercher ma route ;
Je suis homme, et je passe où tout homme a passé ;
Je croirai si l'on croit, douterai si l'on doute,
Pour se coucher sans honte, il faut être lassé.

Si les blêmes douleurs, mes premières nourrices,
Me reviennent trouver, je les attends sans pleurs :
Leur mamelle brutale a d'étranges délices ;
La vie est souriante à qui sort de ses pleurs.

Puisque aujourd'hui tout rit, tout fleurit, tout verdoie
Qu'entr'ouvrant leur ceinture à mes yeux embrasés,
La troupe entière encore de mes rêves de joie
M'entoure et tourbillonne en jetant des baisers,

Et puisque l'Avenir tout semé de lumières,
Comme un beau carrefour ouvrant mille chemins,
Laisse trembler au fond de toutes les clairières
Le mystère attirant des horizons lointains,

Soleil qui fais aimer, soleil qui mûris l'âme,
Comme l'herbe vivante où dans tous les buissons
S'éveille une voix grêle au toucher de ta flamme,
Je laisse en moi courir d'harmonieux frissons.

Dans ton ciel éclatant dont la grandeur m'enivre,
Monte ; la mort est loin, je ne la connais pas,
L'ardeur qui me dévore est une ardeur de vivre.
Tiens-moi prêt à l'amour, tiens-moi prêt aux combats.

La blanche Liberté, la Gloire et l'Espérance,
Dans leur robe de vierge accourent m'escorter :
A demain, s'il le faut, la plainte et la souffrance !
Soleil de mes vingt ans, monte, je veux chanter !

Georges LAFENESTRE.

Le Théâtre-Italien annonce sa réouverture pour le 1er octobre.

Les principaux artistes engagés sont :

Mesdames Adelina Patti, Carlotta et Barbara Marchisio, Penco, Spezia, de Méric-Lablache ; MM. Fraschini, Corsi, Delle-Sedie, Scalesse, Nicolini, Baragli, Aldighieri et Zucchini.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue de Richelieu. 92.

Toilettes de Mme. Amélie, Anne. Mon Delatour, r. Ne. St. Augustin. 47.

Modes de Mme. Herst et Cie. Mon Fournier, r. Drouot. 8 — Lingerie de la Balayeuse Place Vendôme. 4.

Fleurs de Herpin-Leroy à la belle Mariée r. Montmartre 130.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon Chaussée d'Antin. 6 — Sous jupes acier, E. Creusy rue Montmartre. 133.

Corsets de la Maison Simon de Moyvillers r. St. Honoré. 183 — Parfums de Violet fr. de S. M. l'Impératrice, r. St. Denis. 317.

Entered at Stationer's Hall. LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W. C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Pena

LE

MONITEUR DE LA MODE

AVIS A NOS ABONNÉES

Nous avons cru devoir retarder de quelques jours la publication de ce numéro, afin de donner à cette époque la grande quantité de modèles qu'il contient. Nos Abonnées nous approuveront sans nul doute.

Nous profitons de cette circonstance pour annoncer à nos Abonnées que nous préparons de très-importantes améliorations, pour faire du MONITEUR DE LA MODE un journal qui deviendra le plus complet et sera toujours au premier rang parmi les organes de la Mode.

Ad. GOUBAUD.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Le mois que nous commençons rend la tâche de la chronique facile. Les créations se multiplient à l'infini, chaque maison nous montre des patrons et des modèles nouveaux.

Nous allons décrire une toilette d'amazone pour répondre au désir exprimé par quelques lectrices.

Le costume d'amazone se fait généralement avec corsage-habit. C'est ce qu'il y a de plus nouveau et de plus fashionable. Celui qu'on nous a montré est en drap vert foncé ; le corsage montant droit est fermé par devant, boutonné tout le long, par des boutons olives en nuance assortie. Les basques du corsage sont carrées et retroussées à la mousquetaire. Le chapeau, fourni par la maison *Desprez*, boulevard des Italiens, est de feutre, à bords retroussés, orné d'une plume et d'un voile vert. Les manches de l'habit sont justes au bras, laissant passer au poignet une manche empesée, le col blanc est en toile unie, avec cravate de foulard ponceau.

La cravache est de rhinocéros à poignée d'or ciselé, les gants dits à l'amazone sont en daim, à garde-main ; la chaussure est une botte en chevreau noir, coupée à la Polonaise avec glands aux échancrures.

On a pu remarquer de quelle faveur la couleur rouge a joui pendant toute la belle saison, principalement dans les toilettes de plage ; nous pensons que le rouge continuera sa vogue cet hiver. On le portera en sortie de bal, en burnous, en casaque marin. Les châles en cachemire rouge brodés se montrent dans les étalages de nos magasins les plus élégants.

Les chapeaux sont de plus en plus petits. Quand on les tient à la main, on ne peut s'imaginer qu'ils dsivent coiffer une tête de femme. Et pourtant, lorsqu'ils sont placés, on est forcé de convenir qu'ils sont gracieux au dernier point et très-avantageux à la figure.

Nous désignerons quelques-uns de ceux qui nous ont été montrés dans les salons de madame *Hertz*, rue Drouot n° 8.

C'est premièrement, un chapeau blanc de velours plain, dont la calotte est formée par une fanchon coupée à trois points; une barbe de blonde riche forme un nœud plat sur la passe, les côtés sont garnis par des branches d'accacias blanc rosé à feuillage vert brillanté ; l'intérieur est ruché de blonde, deux chaînes de perles tressées tournent au sommet et soutiennent une branche de fleurs d'accacias.

Un autre chapeau (toilette de théâtre), est de tulle blanc, brodé de perles de jais blanc, un groupe de fleurs mélangées, roses mousses, bruyères à points de perles et muguets trempés de rosée, forme un pouff sur la passe ; les mêmes fleurs, moins volumineuses, sont posées à la place du bavolet, avec quelques bouclettes de rubans. L'intérieur est orné en rapport et les brides sont de taffetas blanc.

Nous pouvons donner dès à présent un aperçu complet de toutes les modes en vêtements d'enfants. Les magasins de Saint-Augustin (rue neuve Saint-Augustin, 45), ont mis en vente tous leurs modèles de saisons d'hiver : nous nous empressons de les décrire avec tout le soin qu'ils méritent.

Le *Téméraire*, costume de petit garçon :

Jupe popeline gris de fer ; ornementée de galons de velours ponceau à filets d'or, le devant du jupon est garni de boutons de velours ponceau à croisures de fil d'or.

Le costume, tout d'une pièce par derrière, se découpe en veste arrondie par devant. Cette veste, à son pourtour, aux bas des manches et aux épaules, est décorée de galons et boutons pareils à ceux de la jupe; une ceinture



velours et or, à agrafe, est attachée à la taille, c'est le modèle exact de la ceinture d'ordonnance des officiers de marine. Ce costume est ravissant, pour petit garçon de quatre à six ans; le magasin de Saint-Augustin n'a jamais rien fait de plus joli.

Le *Caprice*, toilette de petite fille :

Robe de popeline gris perle, ornée à la jupe par des montants en quilles, composés de petit velours bleus; à chaque côté et à chaque velours se trouvent des boutons *Chardons* en soie bleue, posés en grelots.

Ce même ornement, répété derrière la jupe, retombe en ceinture.

La *Frileuse*, toilette de petite fille :

Robe du popeline grisaille, jaspée de noir, ornementée en velours noir à filets blancs satinés. Le corsage est à veste, entouré de franges à boules jaspées et orné des mêmes velours.

Robe de chambre, dite *Cendrillon*. Voici une charmante confection pour petites filles, dont le modèle pourrait plaire assez aux mères, pour qu'il fût demandé à la maison de Saint-Augustin de le répéter en grand.

La robe, établie en lainage jaspé, gris et noir, se fait d'une seule pièce, coupée très en biais; elle est garnie d'un galon de laine rouge, brodé au point russe en laine noire; avec boutons exactement assortis, il y a un col à pointes rabattues, deux poches échancrées de chaque côté, des ornements en galons, posés au bas des manches et en épaulettes, et une ceinture en laine rouge, bordée de noir, retenue par une agrafe en argent oxydé.

Nous avons gardé pour la fin, le charmant petit paletot nommé *postillon de Lonjumeau*, il convient également comme pardessus aux toilettes de petits garçons ou petites filles.

Il est en drap de velours, couleur écarlate, il est ouvert derrière dans toute sa longueur et se boutonne à volonté, il est également ouvert jusqu'à moitié sur les côtés.

Les boutons sont en acier, forme postillon, assez gros, ce sont ceux qui servent aux boutonnières. De chaque côté de ceux-ci et à toutes les ouvertures du paletot, ainsi qu'à son pourtour, il y a un double rang de petits boutons d'acier de même forme que les premiers, mais beaucoup plus petits, imitant une garniture de clous, brillants, d'un effet étonnant sur le drap rouge. Nous prédisons à ce modèle un très-grand succès. Tous nos éloges à la maison de Saint-Augustin pour ses créations de saison d'hiver, elle les mérite sous tous les rapports.

Retournons aux toilettes de femmes :

Les jupons sont très-élégants, cette élégance est forcée, même dans les costumes les plus simples, les jupes relevées par des tirettes imposent le jupon ouvragé.

On ne peut se figurer tout ce qu'on invente en garniture de jupons de dessous. Le rouge est encore là, dans toute sa splendeur. Les jupes de cachemire rouge sont propices à toute sorte de décoration d'un effet original.

On ne peut rien faire de mieux en jupons que ce qui se confectionne en ce moment dans la maison *Creusy*, rue Montmartre, 133; tous les caprices de la toilette sont prévus dans cet ornementation tellement variée qu'il faut renoncer à la décrire. Nous avons parlé, il y a quelque jours, des jupes à ressort avec lesquelles la maison *Creusy* a inauguré sa saison d'automne : elles sont trop connues aujourd'hui pour que nous croyons nécessaire de répéter les descriptions qui les concernent.

Les robes de soirée en étoffe de nuance claire sont ornées de dentelle, au corsage et à la jupe, c'est une mode qui change ses allures, mais qui ne varie pas quant au fond. Le beau est toujours beau.

Nous avons vu, plusieurs robes, préparées pour les soirées du Théâtre-Italien, elles étaient en taffetas gros grains ou satin, couleurs rose, bleu, bouton d'or ou violette de Parme, illustrées des admirables volants de dentelle noire édités par la maison *Violard*, rue de Choiseul; des sorties de dentelle d'une seule pièce en forme burnous, doublées de satin ponceau, nous ont paru de la plus haute élégance.

Parmi les toilettes que nous avons remarquées dans ces réunions aristocratiques, nous citerons :

Une robe de taffetas rose, garnie dans le bas, par deux rangs de ruchés, seconde jupe en tulle blanc à pois, entourée d'un ruban de taffetas rose et d'une frange effilée en soie blanche, corsage de soie rose, décolleté, pélerine Berthe en guipure, nœuds d'épaules en férets, soie rose et aiguillettes d'argent, coiffure en pouff de roses mousseuses et plume blanche frisée retombant en arrière.

Deuxième toilette : robe de moire, bouton d'or; tunique de dentelle noire, terminée par un dessin à grands festons, ceinture de taille en apprêt de dentelle noire doublée de taffetas à bouts flottants en arrière. Pélerine à dents en apprêt de dentelle Chantilly.

Coiffure de dentelle noire, avec chaînette de perles blanches et grosse rose jaune, collier de perles à deux rangs, croix de diamants.

Les fleurs, qui jouent un si grand rôle dans les accessoires de la toilette, nous fournissent plusieurs nouveautés importantes. On fait des fleurs recouvertes d'une espèce de duvet glacé, qui produit (surtout aux lumières) un effet prodigieux. On dirait le soleil se reflétant sur le feuillage humide de rosée. Pour compléter l'apprêt lumineux de ces compositions, des brindilles d'herbes et de bruyères perlées de cristal se marient aux fleurs et aux feuilles.

Ce genre servira à rendre très-gracieuses les robes de bal en gaze ou tulle; une femme ainsi vêtue sera aussi brillante que si elle étincelait de diamants.

La maison *Herpin-Leroy*, rue Montmartre, 130, une de nos premières maisons pour les fleurs, compose à ravir ces garnitures de robes, auquelles il faut beaucoup de légèreté et de grâce.

L'exposition de Bayonne a été une excellente occasion pour faire admirer les produits des fabriques de fleurs de la maison *Herpin-Leroy*. Cette exhibition eût été plus concluante encore, sans un changement de place qui a détérioré la fraîcheur des fleurs placées dans la vitrine. Malgré cet accident, chacun a pu se convaincre de la supériorité des produits de l'importante maison que nous venons de citer.

L'industrie des fleurs a fait d'immenses progrès : depuis quelques années les prix sont devenus beaucoup plus abordables, grâce à l'établissement de plusieurs importantes fabriques; aussi l'usage des fleurs est devenu géné-



ral, elles sont et resteront l'accessoire obligé de la toilette.

Nous aurons cette année des modes très-variées; les confections surtout, nous promettent une foule de modèles originaux. Chaque maison travaille en ce moment à des patrons destinés à devenir célèbres.

Nous aurons des dessins de tous les modèles acceptés par l'élégance, et nos descriptions seront aussi complètes que possible. Nos lectrices savent que nous ne reculons pas devant le travail, lorsqu'il s'agit de leur prouver notre zèle ; elles peuvent compter que nous n'oublierons rien, et que leur journal sera, comme par le passé, le plus complet des journaux de modes.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 757.

TOILETTE DE MARIÉE. — Coiffure composée, devant, de cheveux dits *marteaux* qui se terminent, chacun de côté derrière l'oreille en frisure retombant sur le cou. Le *nœud* se compose de coques larges. Le cache-peigne est formé par des fleurs. Le voile, de tulle, est fixé sous une touffe de fleurs d'oranger mêlées à d'autres fleurettes blanches.

La robe est de taffetas blanc. Le corsage, montant et plat, est boutonné devant. La taille est ronde; la ceinture, large, est de crêpe blanc formant des plis qui suivent le sens de la taille; elle est garnie, devant, par un chou de taffetas avec le bouquet.

La manche est droite et garnie à l'épaule par un plissé double de taffetas, d'où retombe un plissé tuyauté de crêpe. Le bas de la manche, fendu derrière, est bordé d'un plissé double de taffetas avec un volant plat en point d'Angleterre.

Une sorte de tunique de crêpe, descendant en *traîne* derrière, bordée d'un plissé de taffetas, et garnie d'un volant d'Angleterre, retombe sur la jupe de taffetas qui est, elle-même, garnie d'un plissé double et d'un volant d'Angleterre qui retombe sur un plissé tuyauté de crêpe blanc.

GRANDE TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de velours dont le fond est formé par une haute dentelle. Une traverse en ruban de taffetas, sépare la passe du fond et se continue en brides. Une touffe de roses avec tombants de jais repose sur le nœud du ruban. Un *dentelé* de perles de jais retombe de la passe. Un cordon de mêmes perles s'enroule sur la traverse. Des fleurs et un bouillonné de tulle et de dentelle garnissent le dessous.

Habit Louis XIV et jupe de velours. Cet habit forme devant un long gilet à poches, et derrière une casaque longue et arrondie. (Voyez la feuille de patrons.)

L'habit et la jupe sont ornés par de larges tresses de passementerie noire qui, posées à plat, s'entrelacent sur le velours. L'ornement de la jupe part de la taille et descend devant en s'écartant vers le bas et contournant la jupe.

DESCRIPTION
DES
PATRONS DU MONITEUR DE LA MODE
QUI ACCOMPAGNENT CE NUMÉRO.

Nous publions, aujourd'hui, un excellent patron de *surtout habit Louis XIV*, d'un modèle très-nouveau, dont le dessin se trouve sur notre gravure coloriée n° 775, forme devant un gilet très-long, boutonné du haut, ouvert, arrondi du bas. Le *surtout* part du dessous du bras et est montant derrière. Ce patron diffère un peu du modèle que représente notre gravure n° 757, mais il a avec lui beaucoup d'analogie et l'application des ornements, ou bien une légère modification dans le haut du *surtout*, le rendront tout à fait semblable au dessin de cette planche.

Sur le côté n° 1 de la feuille, se trouvent les patrons n°s 1, 2 et 3.

N° 1 commence le *surtout*. C'est le côté du devant, qui se monte en même temps que la manche, de façon que les lettres A et B correspondent aux mêmes lettres placées sous le devant de l'entournure du gilet. Ce patron a une partie marquée par des croix, destinée à fournir le gros pli qui donne l'ampleur aux côtés de la jupe, sous le bras. Nous avons donné ce patron dans toute sa longueur en repliant le bas, afin que l'abonnée se rende bien compte de l'arrondi de la jupe.

N° 2 forme le gilet, qui a une pince à la taille. Ce gilet se coud sous le patron n° 1, de B à B. Le *surtout* flotte dessus.

N° 3. Manche.

Sur le côté n° 2 de la feuille, se trouvent les n°s 4 et 5 du *surtout* :

N° 4. Petit côté du dos. La partie marquée de D à D forme un gros pli qui doit se rapporter en entier sous l'entaille D à D, au bas du petit côté. Il faut tenir ce patron de 40 centimètres plus long, à partir de la ligne ponctuée.

N° 5 forme le dos, qui est uni. On devra tenir le patron de 52 centimètres plus long, à partir de la ligne ponctuée en faisant bien la traîne derrière.

N° 6. Patron de chapeau de la maison *Alexandrine*.

N° 7. Patron de chapeau de la maison *Morison*.

N° 8. Col à broder au plumetis sur mousseline.

N° 9. Manchette du col n° 8.

N° 10. Mouchoir simple à broder au feston.

GRANDE PLANCHE DE CONFECTION
de la Maison Veuve ROBERT et Fils, rue de Richelieu, 85.

N° 1. BORGHÈSE. Basquine formant la tunique avec couture à la taille ; elle se garnit à la jupe, sur l'ouverture qui part de la taille, sur les coutures des côtés et sur le devant, de tresse perlée, posée perpendiculairement et formant l'éventail dans le dos, ainsi que sur la manche.

Ce modèle est fait de velours de laine bleu et prend 3 mètres d'étoffe.

N° 2. Déserteur. Basquine assez ajustée, garnie d'un biais de faille noire, piqué de chaque côté, et d'une poche, également de faille, placée sur la jupe, derrière; il n'y a qu'une couture de côté, mais des pinces au devant et au dos cintrent la taille. Le biais de soie se prolonge sur le devant et forme un peu l'habit.

Cette basquine prend 2 mètres 60 centimètres d'articulé noir.

N° 3. Tallien. Ce vêtement forme la rotonde à pièce plate, de laquelle partent, de chaque côté, deux longues pattes garnies d'une riche passementerie; il y a deux coutures sur les côtés, mais elles sont à peu près entièrement cachées par les pattes. Une frange nouveauté garnit le tour de la pièce plate, ainsi que le bas des pattes. Une ouverture est faite sous la patte de devant afin de pouvoir passer les mains; seulement, cette ouverture étant entièrement cachée, ce vêtement peut se porter comme une rotonde.

Le *Tallien* se fait en articulé marron et prend 3 mètres 70 centimètres d'étoffe.

N° 4. Aurélie. Ce modèle forme le paletot cintré avec petit côté; une pèlerine écaillée, cintrée dans le dos, forme la manche sur le devant et se garnit tout autour de petites barrettes de tresse de soie, surmontées d'une petite boule *milan*. Le devant est garni d'olives pendeloqués.

Le drap-velours violet est préférable pour ce vêtement, la garniture ressortant mieux. Il prend 4 mètres d'étoffe.

N° 5. Louis XIV. Vêtement de velours de Lyon, cintré à la taille. Les petits côtés du dos sont à égale distance de la couture du milieu, à la taille et au bas de la jupe; des pinces cintrent le dos et le devant. Sur le côté, un gros plis part de la taille où il est caché par une garniture de guipure formant la pointe. Il se garnit de passementerie au crochet, et la guipure a 10 ou 12 centimètres de hauteur.

Le *Louis XIV* prend 5 mètres 50 centimètres de velours en 70 centimètres de large.

N° 6. L'Aïeule. Ce modèle, à taille courte, peu cintré, a un double gros pli partant de la taille, lequel est garni de trois quilles de passementerie. Une passementerie forme un anneau ovale tournant autour du bras. Trois petites quilles forment l'épaulette, et des motifs de broderie se placent dans les angles formés par la passementerie.

L'*Aïeule* se fait de soie gros grains et prend 7 mètres en 70 centimètres de large.

N° 7. Forestière. Vêtement entièrement ajusté, ayant une large ceinture avec boucle de jais. Le devant, la poche et l'épaulette, se garnissent de brandebourgs Louis XIII, de galon nouveauté.

Ce petit vêtement prend 2 mètres 80 centimètres de drap articulé violet foncé.

N° 8. Ambassadrice. Basquine à petits côtés assez courte avec pinces devant. Au bas se trouvent des ouvertures triangulaires d'où sortent des résilles de passementerie. Une grosse corde perlée borde le manteau et forme de distance en distance des macarons. Les motifs de broderie se font en corde plus fine.

Ce vêtement prend 2 mètres 50 centimètres de velours-laine violeté.

N° 9. Aspirant. Casaque forme jaquette d'homme. Ce vêtement assez court, a un petit côté et une pince sous le bras. Le devant est arrondi et bordé tout autour, ainsi qu'aux poches, d'une grosse corde serpentine. Sur le petit côté du dos, ainsi que sur le devant, se trouve une poche.

Ce vêtement se fait de drap croisé marron, avec 2 mètres 25 centimètres d'étoffe.

N° 10. L'Africaine. Manteau de velours avec pèlerine carrée formant la manche. Dans le dos un gros pli partant du cou est garni de deux plaques de passementerie. Sous ce pli vient se perdre la pèlerine, qui est garnie d'une large passementerie et d'une large guipure sous laquelle se place un effilé mousse mauve de 5 centimètres de large. Des pendeloques garnissent le devant.

L'*Africaine* prend 6 mètres de velours en 70 centimètres de large.

Courrier de Paris.

J'aurais peut-être dû, si j'étais un chroniqueur vaniteux, dater mon courrier de Schwalbach; mais j'ai la modestie de mon emploi, modestie que n'ont pas tous mes confrères. Schwalbach a été fort à la mode pendant cette dernière quinzaine. Que dis-je à la mode! Schwalbach vient d'acquérir une réputation, une gloire, une fortune que ses bons habitants n'auraient jamais osé rêver au milieu de la plus épaisse fumée de leurs bonnes grosses pipes allemandes!

Pour beaucoup de gens même, Schwalbach n'est apparu sur la géographie européenne que du jour où le bruit s'est répandu, rapide comme l'éclair, que l'Impératrice Eugénie venait de partir pour Schwalbach.

Où est Schwalbach? se demandait-on. Avez-vous entendu parler de Schwalbach? Où est située cette ville? Est ce une ville? Un village? Un port de mer? Est-ce dans la plaine, sur le sommet de quelque montagne, au bord d'une rivière que se trouve Schwalbach?

Les malins en géographie avaient toutes raisons de penser, d'après la consonnance et l'autographe du mot, que ce devait être évidemment une localité allemande. Il y avait de fortes présomptions pour cela. Les gens bien informés de tous les mouvements des souverains et des souveraines, des princes et des princesses de ce monde, étaient en mesure d'affirmer que l'impératrice de Russie venait de passer une saison de bains à Schwalbach. Et pourtant Schwalbach n'avait pas pour cela, fait plus de bruit dans le monde que Trouville n'y en faisait il y a vingt ans!

Mais ce que c'est que la politique! — Pardon, n'ayant pas le droit et Dieu en soit loué! de m'occuper de politique, je rétracte le mot. Mais enfin, un je ne sais quoi attaché à la personne de l'Impératrice des Français, et la soudaineté de son départ firent de sa présence à Schwalbach ce que n'avait pas fait celle de l'impératrice de Russie, un événement européen. Le roi de Prusse, la reine de Hollande, se hâtèrent de rendre visite à S. M. l'Impératrice Eugénie. Le prince de Nassau dans les États de qui est situé Schwalbach, se hâta de se transporter à la villa qu'occupe l'Impératrice, qui lui fit deux fois bon accueil : d'abord parce que cela est naturel de S. M., puis parce qu'Elle avait refusé les voitures de gala du

prince pour se rendre de la station du chemin de fer à Schwalbach.

L'Impératrice avait décidé qu'elle voyagerait *incognito* (d'aucuns m'affirment qu'on doit dire en ce cas *incognita*, ce que je nie). S. M. est à Schwalbach la comtesse de Pierrefonds, ni plus ni moins; au besoin, nous aurions pour l'attester la lettre de crédit que le baron de Rothschild remit à S. M., laquelle lettre est ainsi conçue : « M. de Rotschild de Paris prie madame de Rotschild de Francfort de mettre à la disposition de la comtesse de Pierrefonds sa personne et sa fortune. » Et dire que jamais M. de Rotschild de Paris ne me donnera sur M. de Rotschild de Francfort une pareille lettre de crédit dont je ne serais, cependant, disposé à abuser que dans des limites qui ne ruineraient, à coup sûr, ni le Rotschild de Paris ni le Rotschild de Francfort, tout en assurant d'honorables invalides pour mes vieux jours! Puisse cette assurance que je leur donne à tous les deux arriver à leur connaissance! Qui sait!

C'est une question de patience! Savoir attendre est une grande ressource! Combien d'illustres morts ont attendu qu'on leur élevât leur statue, pour qui le jour de la justice et de la réparation est arrivé! Témoin Chateaubriand à qui l'on songe en ce moment! Combien d'autres attendent encore et attendront plus longtemps que n'a attendu l'immortel auteur du *Génie du Christianisme!* Ils n'auront pas de chance, ces oubliés, si leur tour n'arrive pas présentement, car jamais je n'ai vu une telle épidémie de statues, depuis quelque temps. On en dresse sur tous les coins de France. Mais en revanche, la *France* qui avait été, jusqu'à ce jour, la gardienne des cendres de l'illustre Bellini, va les rendre à l'Italie, qui se propose d'élever un splendide mausolée au doux cygne de Catane, à l'auteur de *Norma*, de *la Sonnambula*, de *I Puritani!* Rien que cela!

Et dire que Bellini est mort à 32 ans! Au moins cela vaut la peine d'avoir vécu une si courte vie quand elle a été si bien remplie!

L'Opéra-Comique a rouvert ses portes; le Théâtre-Lyrique a rouvert les siennes, et le gosier de madame Carvalho a battu un rappel auquel ont répondu tous les admirateurs de son splendide talent. L'Opéra, qui n'avait pas fermé ses portes, les rouvre quasi avec le *Roland à Ronceveaux* de M. Mermet, une grande œuvre sur laquelle M. Perrin compte et au service de laquelle il a mis ses plus vaillants et ses plus brillants artistes. Nous en parlerons, comme nous aurons à parler bientôt du Théâtre-Italien qui promet des merveilles, et on sait qu'il tient ce qu'il promet. Ce n'est pas si commun que je ne me plaise à le signaler.

Nous sommes dans un moment de transition, d'élaboration, de méditation. Les théâtres méditent et élaborent; les éditeurs élaborent et méditent. Gare l'avalanche de livres! Gare l'avalanche de comédies, de drames, de vaudevilles, de féeries, de ballets, et que sais-je! Vous n'avez eu encore que les bagatelles de ce que peut vous faire endurer la liberté des théâtres. La liberté des théâtres est arrivée à l'heure où les théâtres ne vivent que pour avoir le droit de dire qu'ils ne sont point morts. Mais il faut espérer qu'ils s'en donneront à l'ouverture de la saison d'hiver, — et ils s'en donneront, gardez-vous d'en douter!

Donc, j'ai tout naturellement à vous parler aujourd'hui de peu de pièces, et de peu de livres. Mais quelle revanche je me ménage. X. EYMA.

PETITE CHRONIQUE.

Nous lisons dans une correspondance qu'à Vichy, comme dans les grands bains à la mode, on fait trois toilettes par jour.— La première, celle du matin, est consacrée aux sources; la seconde est pour la promenade, et la troisième pour le dîner. — S'il y a bal privé dans l'un des grands hôtels, ou représentation de *gala* au Casino, une quatrième toilette est indispensable, et les dames n'ont garde d'y manquer. — Cet abus de toilettes, qui plaît à nos yeux mais déplaît à la bourse des maris, explique ces formidables malles que nous voyons trimbaler par les chemins de fer, et desquelles, mastodondes bourrés de chiffons charmants, sortent quantité de robes aussi fraîches que des mains de la couturière.

*
* *

Un journal rapporte que dans un grand théâtre d'une province que nous ne nommerons pas, par un sentiment de réserve facile à comprendre, on jouait un ballet fantastique, où l'on ne voyait que nymphes, fées et gracieuses apparitions dans des nuages éthérés.

A l'une des dernières représentations, un char devait descendre du ciel dans lequel était une sylphide aux ailes d'or.

C'était au troisième tableau qu'elle devait apparaître; mais, par un malentendu du machiniste, le coup de sifflet partit trop tôt et le char descendit portant un pompier au lieu d'une sylphide.

Le pompier était en train d'inspecter dans les combles, et se trouvait sur le char au moment de la descente, de sorte qu'il apparut, malgré lui, aux yeux étonnés du public qui riait aux larmes, ainsi que les nymphes qui ne s'attendaient pas à voir parmi elles un pompier dans l'exercice de ses fonctions.

Le brave militaire mit pied à terre, salua tout honteux la compagnie et disparut dans les coulisses, pendant que le char remontait pour aller chercher la sylphide qui avait manqué le train dans les nuages.

*
* *

A propos du taux élevé de certains engagements pour la prochaine saison de la troupe italienne, on peut rappeler des chiffres assez curieux :

La Malibran recevait à Londres à chaque représentation au théâtre de Drury-Lane, 150 liv. st. (3750 fr.)

La Grisi, pour chanter à New-York dans une solennité musicale, 400 liv. st. (10,000 fr.).

La même, en une seule soirée donnée à Londres, a recueilli 60,000 fr.

Lablache, pour chanter deux fois, 150 liv. (3,750 fr.).



De même, pour une seule leçon donnée à la reine Victoria, 1,000 fr.

Le deuxième bénéfice de la Taglioni à Saint-Pétersbourg a rapporté 51,000 roubles (204,000 fr.); pendant la représentation l'empereur lui fit remettre un bouquet de myosotis, composé de diamants et de turquoises.

A Hambourg, cette artiste a reçu 3,750 fr. par chaque soirée.

Dans la sphère instrumentale, Paganini donnait des leçons au prix de 2,000 fr. chacune.

Hummel, après sa mort, a laissé 375,000 fr. et une quantité de cadeaux précieux reçus de toutes les cours de l'Europe, parmi lesquels 26 bagues en diamants de grand prix, 34 tabatières en or et 114 montres précieuses.

Dans leur bon temps, Mario et l'Alboni ne chantaient jamais à moins de 2,000 fr. par soirée, et Tamberlick, chaque fois qu'il donnait son *ut* dièze, recevait 2,500 fr. Herz et Thalberg ont rapporté chacun plus de 300,000 francs d'un seul voyage en Amérique. Quant à Jenny Lind, elle aurait pu acheter la Suède avec les dollars du Nouveau-Monde. On sait ce que la Patti gagnait par soirée.

On a offert, en Italie, à Rossini, un million pour six mois, s'il voulait jouer lui-même le rôle de Figaro.

En 1834, Harel, directeur de la Porte-Saint-Martin, proposa très-sérieusement à Alexandre Dumas de représenter le personnage d'Antony dans le drame de ce nom qui avait alors un grand succès et que Bocage abandonnait pour jouir de son congé dans les départements.

Dumas... hésita. On sait que ce drame, qui, à part l'idée première attribuée à Émile Souvestre, a, dit-on, été écrit dans le paroxisme d'une passion que Dumas éprouvait pour madame Mélanie Waldor, est une création individuelle, une sorte d'exception dont l'auteur, avec ses goûts, ses penchants, ses passions, sa fougue de jeune poëte, semblait la personnification vivante. A le voir, à l'entendre alors, on ne pouvait douter qu'Alex. Dumas ne fût saisissant dans son rôle.

Il hésita, comme nous l'avons dit, pendant quelques jours. Harel offrit 2,000 fr. par soirée à l'auteur acteur, mais cette idée n'eut pas d'exécution, bien qu'un jour une affiche portant ces mots : « *Antony, drame en cinq actes, par M. Alexandre Dumas. Le rôle d'Antony sera rempli par M. Dumas en personne,* » eût été commandée à l'imprimeur, madame Dondey-Dupré. Pendant la nuit, Dumas se ravisa. Tout le monde serait passé par le théâtre de la Porte-Saint-Martin. Dumas eût été sublime ou exécrable dans ce rôle; c'était sans terme moyen.

*
**

Le *Journal de Reims* publie, sous le titre de *Nécrologie*, une page qu'on croirait détachée de quelque romantique légende du moyen âge.

On vient d'enterrer, dit ce journal, M. Albert-Henri Nicart, maître sonneur de l'église de Saint-Remi, qu'une attaque de paralysie a frappé mardi au matin, au moment où, quittant la galerie, il allait s'engager dans le clocher. Voici l'histoire de Nicart :

A onze ans, il fut reçu à Saint-Remi comme enfant de chœur; à dix-sept ans, il fut nommé sonneur en chef et parvint, à force de travail, à devenir un des premiers dans cet art.

Mais ce n'était pas encore le but qu'il se proposait d'atteindre, il voulait carillonner comme on joue du piano.

Pour cela il cassa des bouteilles par le fond, suspendit dans l'intérieur de ces débris de verre des clous en forme de battants.

Connaissant un peu la musique et ayant réussi à former la gamme, il s'appliqua à reproduire avec ses cloches (comme il le disait) toutes les chansons en vogue.

Quand il fut au courant de cet amusement, il demanda et obtint la permission d'adapter son système aux cloches de Saint-Remi.

Plusieurs paroisses, et notamment celle de Saint-Sulpice, à Paris, furent jalouses du talent de cet homme intelligent; mais toujours il refusa de quitter le clocher où il avait fait son apprentissage.

Lors du sacre de Charles X, il fit si bien parler ses cloches qu'il fut proclamé roi des sonneurs.

A toutes les fêtes religieuses, nationales et de différents corps d'État, ainsi qu'aux mariages et aux baptêmes, il faisait retentir les airs de toutes sortes de proses, hymnes, cantiques et chansons populaires, et savait, par leur bonne exécution, charmer tous ceux qui pouvaient l'entendre.

*
**

Il y a quelques jours, dans la soirée, mademoiselle Lucretia Geffreys rendait le dernier soupir dans un pauvre réduit de Commercial-road, 5, Stoner-street, à Londres. C'était la fille d'un fabricant de papier dont les affaires allaient fort mal, et qui, depuis longtemps, s'efforçait de cacher à ses voisins la triste condition à laquelle il était réduit.

Le coroner vint faire une enquête sur les circonstances qui avaient amené la mort de mademoiselle Lucretia Geffreys. Il pénétra dans l'arrière-boutique, et là une scène affreuse frappa ses regards; sur un grabat se tenait une fille recouverte de misérables haillons; elle était pâle, défaite, décharnée, haletante, et sa poitrine, suivant l'énergique expression du poëte, « sifflait la mort! » Elle vivait encore, voilà tout ce qu'on pouvait dire.

A côté d'elle on avait placé la bière qui renfermait Lucretia. Aux pieds du grabat se tenait agenouillé M. Geffreys; il poussait des sanglots déchirants.

Le coroner s'approcha de lui, et, d'une voix émue, l'informa du devoir pénible qu'il venait remplir.

— Ah! monsieur, lui répondit le malheureux père, ma pauvre enfant est morte de chagrin et de misère. Elle se nourrissait mal; je ne gagnais pas assez pour soutenir ma famille. Depuis trois ans, Dieu nous a bien éprouvés, le malheur n'a pas cessé de frapper à notre porte. Mon fils, qui apportait chaque semaine une guinée à la maison, est tombé malade et nous a été enlevé. Alors ma pauvre Lucretia et sa sœur ont trouvé quelque ouvrage; on leur donnait 2 shellings pour chaque douzaine de chemises de flanelles qu'elles avaient à coudre.

En travaillant nuit et jour, ma fille arrivait à en livrer deux douzaines par semaine ; mais mon autre fille, malade comme elle est, ne pouvait pas faire autant d'ouvrage que l'aînée. Alors j'engageai et je vendis tout ce que je possédais ; mais il vint un jour où il ne resta plus rien. Je la suppliai de consulter le médecin de la paroisse.

Ah ! père, me répondit-elle, si vous faites venir le docteur, je vais me jeter à l'eau.

Cependant elle dépérissait. Alors je courus chez le médecin ; je crus que je n'avais qu'à me présenter pour obtenir l'autorisation de faire soigner ma fille aux frais de la paroisse ; mais il n'en fut rien. Je restai plusieurs heures dehors. Lorsque je rentrai avec le docteur, ma pauvre enfant était morte. Vous voyez celle qui me reste.

Il fit un geste de désespoir et fondit en larmes.

* *
*

Naudin, qui vient d'être engagé à l'Opéra, reçoit 12,000 fr. par mois, plus une indemnité de 200,000 fr., au cas où l'administration du théâtre romprait avec lui.

*
* *

— Monsieur le président, dit un jeune homme en arrivant à la barre, à l'appel de son nom, étant dans les intentions patriotiques de ne pas attendre ma conscription pour me faire soldat français, dont même je m'ai décidé pour les zouaves pour entrer dans leur corps, je vous prie de ne pas me déshonorer en me condamnant comme un malfaiteur, ce qui me rendrait susceptible d'en être incapable.

M. le président. — Rassurez-vous ; on n'est pas déshonoré par une condamnation pour délit de pêche, et quand même vous seriez condamné, cela n'apporterait aucun obstacle à votre engagement dans les zouaves.

Le prévenu.— Oui, je vous dis pas, mais n'ayant pas pêché..., car je n'ai pas pêché...

M. le président.— Comment ! quand on vous a surpris pêchant?

Le prévenu.— Essayant de pêcher, oui.

M. le président.— Eh bien ! c'est cela.

Le prévenu.— Mais non, puisque je n'ai pas pêché.

M. le président.— Ah ! je ne comprends pas.

Le prévenu.— C'est pourtant pas difficile à comprendre ; qu'est-ce que c'est d'avoir pêché ? C'est d'avoir pris du poisson, pas vrai ? Eh bien ! puisque je n'ai pas étrenné, je ne sais pas pêcher, je voyais des poissons en masse, ils avaient l'air de se fiche de moi, ils tournaillaient autour de mon n'hameçon ; mais pour y mordre, n'y avait pas de danger, je n'en ai pas pris la queue d'un.

M. le président.— Cela ne fait rien ; vous ne vous en êtes pas moins livré à l'exercice de la pêche en temps de frai ?

Le prévenu (ne comprenant pas). — En temps *frais?* il faisait une chaleur du diable. (Rires dans l'auditoire.)

M. le président fait comprendre au prévenu ce qu'on entend par pêcher en temps de frai.

Le prévenu.— Eh bien ! vous voyez que je suis un pêcheur joliment *roublard*, dont je ne sais même pas ce que c'est que de pêcher comme vous dites.

M. le président.— Enfin le délit est constant.

Le prévenu. — C'est suivant ; j'ai pêché sans pêcher ; s'entend pêché sans intention ; j'en demande pardon au tribunal et à la gendarmerie ; je voulais simplement me pêcher une petite friture ; mais moi, ce n'est pas mon affaire, la pêche, puisque je suis pour m'engager ces jours-ci ; sans cette affaire-là de me voir que je venais en justice, ça serait déjà fait ; mais je me suis dit : Si je suis condamné, mon engagement serait nul.

Le tribunal a acquitté ce pêcheur sans le savoir.

M. le président.— Allons, engagez-vous.

Le prévenu.— J'y cours. (Il sort vivement aux rires de l'auditoire.)

Louis de Saint-Pierre

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE.

Le mois de septembre, pour les fêtes, appartient généralement aux environs de Paris ; ainsi sans compter une foule d'autres il y a, dans ce mois, celle des Loges, celle de Saint-Cloud et la grande matinée musicale que tous les ans le joli pays de ville d'Avray donne au profit de ses pauvres ; et comme les malheureux ont, j'en suis convaincue, un droit de priorité dans votre cœur, c'est par cette fête de bienfaisance que je commencerai cette petite chronique.

Cette année encore, de même que l'année dernière, la duchesse de Riario avait mise à la disposition des pauvres la superbe villa qu'elle possède à Ville-d'Avray, tout à côté des jardies illustré par Balzac ; et dans le jardin d'hiver, qui est une serre immense garnie de glaces, de trophées, d'armoiries et de chevaliers ornés de toutes pièces, on avait dressé l'estrade des artistes et posé les banquettes du public qui s'y est présenté en foule, parce qu'il y avait double profit à récolter : une bonne œuvre et un plaisir ; et vraiment le dernier a été complet.

Madame Ugalde, qui devait chanter ses jolis couplets de *Gil-Blas*, qui lui vont si bien, a eu le tort de dire le grand air de la *Favorite*, qui lui va très-mal ; de plus, le trio du *Caïd*, avec Bussine et Bonnet, du Théâtre-Lyrique. Lucile Soulé, la grande pianiste à la mode, a joué une chose impossible faite par Litz, et la fin du superbe concerto de Weber.

Cette brillante étoile me rappelle une petite anecdote toute neuve de cet hiver et qui prouve que si les femmes sont jalouses entre elles, les hommes ne leur cèdent en rien sur ce point.

Un pianiste, qui tient tout à fait le sceptre de cet instrument pour le quart d'heure, était dans un salon où Lucile Soulé exécuta le même concerto de Weber, qui était alors le grand cheval de bataille du pianiste à la mode. Quand elle eut achevé, la maîtresse de la maison s'approcha de celui-ci et lui dit en souriant :

— Eh bien ! maître, comment trouvez-vous que joue Lucile Soulé ?...

— Je trouve !... je trouve !... si c'était un homme, je l'étranglerais... exclama le grand pianiste pour toute réponse, puis il tourna brusquement le dos et s'en alla en laissant la pauvre dame toute stupéfaite.

Une autre dame, très-forte sur les coqs-à-l'âne, disait une autre fois, à propos du même sujet !

— Voyez un peu cette Lucile Soulé comme elle a du bonheur ; elle se montre et de suite elle triomphe. Ainsi, aujourd'hui on ne parle que d'elle, et la voilà qui a *une réputation européenne dans toute la France.*

Mais, revenons au concert de bienfaisance donné à Ville-d'Avray.

Comme intermède, on a joué d'abord une petite comédie de salon : ***En wagon***, par M. Vercousin ; c'est un très-amusant quiproquo entre une dame et un monsieur, qui ne se connaissent pas et qui, tous deux, se trouvent seuls dans un wagon. La dame, très-effrayée de ce qu'elle a entendu raconter sur les assassinats commis en chemins de fer, trouve au monsieur une très-mauvaise figure et tremble que ce ne soit un assassin, tandis que, au contraire, c'est un juge d'instruction.

De son côté, le monsieur qui voit l'air inquiet et agité de la dame, pense que ce pourrait bien être une femme que la police recherche, comme complice d'un vol fort important et essaie de la faire parler pour éclaircir ses doutes.

Vous comprenez combien ce léger canevas qui est brodé avec infiniment d'esprit, peut être amusant et drôle, d'autant que c'est Saint-Germain du Vaudeville qui le jouait avec Marie Samary, nièce de Brohan, jeune fille nouvellement engagée au Gymnase, et que tous deux y ont mis un naturel parfait.

M. Bloch a chanté quatre chansonnettes, Bussine le grand air du *Pré aux clercs*, White a fait chanter son violon, et Samary son violoncelle.

Puis la fête s'est terminée par *Lischen et Fritzchen*, cette petite opérette-bouffe dont Offenbach a fait la musique, et qui a eu un si grand succès cet hiver ; vous voyez que les souscripteurs de la matinée en ont eu grandement pour leur argent.

La fête de Saint-Cloud est d'un autre genre que celle-ci, c'est la fête populaire par excellence ! car ses mirlitons ont, je le crois, une réputation universelle. Ainsi, Biard prétend qu'il en a trouvé dans un village situé sur les bords de l'Amazone ; dans ce même village, sans doute, où le *capitaine de la garde nationale* du cru portait pour tout uniforme, et même pour tout vêtement, un fusil, une giberne, une paire d'épaulettes en laine rouge attachée avec une corde autour de son cou ; puis il avait sur la tête un de ces grands chapeaux à trois cornes datant du directoire, chapeau surmonté d'une cocarde faite avec une étiquette dorée provenant d'un bocal de cerises à l'eau-de-vie.

Donc, la fête de Saint-Cloud a été très-brillante durant les premiers jours surtout, puisque le soleil s'était mis de la partie ; aussi, est-il venu un monde fou ; l'Empereur lui-même s'est plu à se promener à travers la fête comme un simple mortel ; le premier dimanche, il s'amusait à s'arrêter devant toutes les boutiques pour y acheter quelque chose ; mais, voyant que le désir de le voir attirait trop de foule à sa suite, et voulant se retirer sans tambour ni trompette, il fit une chose fort plaisante : il était alors devant une boutique de jouets, et à l'un des côtés de cette boutique était retenue par le nœud d'une corde une quantité prodigieuse de ficelles tenant chacune un de ces petits ballons rouges en baudruche. L'Empereur jeta une pièce d'or à la marchande, coupa la corde qui retenait tous ces petits ballons prisonniers, et alors tous de s'envoler à la joie des curieux qui levèrent les yeux pour les suivre dans leur ascension ; moment dont profita l'Empereur pour s'esquiver au plus vite, tout en riant du bon tour qu'il venait de jouer aux badauds.

Mais tout n'a pas été donné au plaisir le jour de la fête de Saint-Cloud, car, d'abord, il y a eu une histoire fort triste de chien enragé ; la maudite bête n'a pas, heureusement, traversé la foire, elle a grimpé par le parc, où elle a mordu un pauvre petit enfant appartenant à des saltimbanques qui se reposaient en ce moment, puis il s'est jeté sur un petit mendiant qui portait un renard à l'aide duquel il obtenait quelques sous. Heureusement que, malgré la rage, son instinct naturel n'avait pas abandonné le chien, et qu'au lieu de mordre l'enfant, il a attaqué le renard, qui s'est défendu à belles dents, ce qui ne l'a pas empêché d'être mis en pièces ; mais ce qui a donné le temps de se sauver au petit mendiant.

Enfin, cette horrible bête a été tuée à coups de fusils par les gendarmes des chasses qui faisaient une ronde en ce moment.

Il y avait aussi à Saint-Cloud, le même jour, une grande fête religieuse à l'occasion d'un pèlerinage aux reliques de saint Clodoald, reliques qui ont été retrouvées et qui viennent d'être déposées

dans la nouvelle église de Saint-Cloud, pour laquelle l'Empereur a, dit-on, un projet très-grandiose.

Cette nouvelle église est bâtie sur une place entourée de petites et laides maisons que Sa Majesté ferait disparaître, ainsi que la rue étroite qui y conduit, puis à leur place descendraient, jusqu'à la route départementale, de belles et larges marches, qui laisseraient ainsi l'église dominer tout le coteau et lui donnerait une certaine ressemblance avec celle de Notre-Dame d'Avray, dont les Bretons sont si fiers.

Saint Clodoald est notre premier saint français ; c'était un prince mérovingien; petit-fils de Clovis, je crois; par trahison, on lui coupa les cheveux et on l'enferma dans un monastère ; et, quand il fut moine, il voulut prêcher l'Evangile aux idôlâtres ; pour cela il quitta le couvent, se bâtit un petit ermitage à Saint-Cloud, et par sa piété, attirait à lui tous les habitants des pays d'alentour, quand un chef de barbares le fit assassiner.

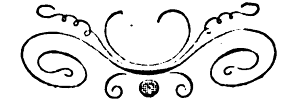
Ses pieux disciples recueillirent dévotement ses restes, et à la place de son ermitage bâtirent une église qui devint un lieu de pèlerinage, c'est ce pèlerinage qu'on rétablit aujourd'hui.

La procession, qui était suivie par une quantité prodigieuse de fidèles, a été faite avec une très-grande pompe, c'était l'évêque de Versailles qui la menait; les belles musiques de la garde l'accompagnaient, et le soleil qui lui souriait faisait resplendir encore notre belle pompe religieuse, qui est si imposante et si touchante tout à la fois.

Quant à la fête des Loges, elle a été, cette année, ce qu'elle est toutes les autres; une joyeuse cohue dans la forêt de Saint-Germain, où tournent et cuisent en plein air, du matin au soir, une innombrable quantité de broches chargées, à la fois, de toutes les viandes qui se font rôtir, absolument comme dans les cuisines des noces de Gamache, où le bon Sancho trouva un si excellent dîner !

Vous voyez que rien ne change en ce bas monde, que nous autres, hélas!...

La baronne DE V...



LA PIÈCE PERCÉE.

I.

Il y a un peu plus d'une trentaine d'années, Paris s'occupait presque journellement d'un personnage bizarre. C'était un de ces hommes que nos voisins d'outre-mer rangent dans la catégorie des excentriques.

En 1782, un jour d'été, Louis XVI, en se promenant dans le parc de Trianon, aperçut un enfant de huit à neuf ans, qui cherchait à se cacher des gardes du château en se faufilant derrière les arbres.

Le roi alla à lui avec bienveillance.

— Qui es-tu, mon petit ami? lui demanda-t-il.

— Vous le voyez bien, monsieur, un pauvre petit diable.

— Que fais-tu ici?

— Je cueille de la petite centaurée et d'autres herbes.

— Pourquoi faire?

— Pour les vendre aux pharmaciens de Versailles.

Ici le roi sourit.

— Qu'est-ce que ce métier te rapporte par jour?

— Cinq sous, mon bon monsieur.

— Cinq sous! Et que peut-on faire avec cinq sous?

— Ah! mon bon monsieur, ma mère, qui est veuve, et qui gagne le double à filer du chanvre, prétend que c'est assez pour nous faire de la soupe.

Ce babil de l'enfant plut au prince.

— D'où es-tu? reprit-il en s'adressant au petit maraudeur.

— De Saint-Cyr, mon bon monsieur.

— Eh bien, écoute. Ta figure et tes allures me plaisent. J'aime à voir qu'on travaille. Moi-même, sans avoir l'air, j'ai un état manuel. On trouve chez moi une forge, une enclume, des marteaux, des limes, car je suis serrurier à mes heures. J'ai bien une autre profession, mais celle-là est plus pénible. Pourquoi ne serais-tu pas herboriste? Fais donc ce métier, puisqu'il te convient. A dater de demain, on donnera à ta mère un petit écu par jour, et quant à toi, on prendra soin de te placer dans une école de pharmacie.

Pendant ce colloque entre le roi et le petit vagabond, deux ou trois personnages à cordons s'étaient approchés, et leur venue soudaine paraissait vivement inquiéter le petit bonhomme.

— N'aie donc pas peur, reprit le prince. Ce sont des amis. Tiens, tu vas donner ton nom à celui qui

est là, en bel habit doré; tu verras bien qu'il ne te veut pas de mal.

Louis XVI ajouta deux ou trois autres mots à demi-voix et s'en alla ensuite dans une autre allée.

Vous pensez bien que les choses arrivèrent comme l'avait voulu le monarque.

X***, depuis le baron X***, fut élevé à l'école de pharmacie de Paris.

Tout semblait lui ménager un bel avenir quand la Révolution éclata.

En 1793, l'ancien maraudeur du parc de Trianon put se convaincre de cette vériré, qu'il y a souvent des protégés moins à plaindre que leurs protecteurs.

— Je conserverai, du moins, ma tête sur mes épaules, dit-il avec un long soupir de regret.

Jeune, bien planté, ardent, il était toujours pauvre, mais il savait ce qu'est le monde. L'étude des simples n'était plus ce qui le séduisait. Comme l'Europe entière était en mouvement, il comprit qu'il y aurait beau jeu pour un gaillard qui voudrait comprendre son époque. C'est pourquoi il déserta la botanique et se jeta en plein dans l'action.

— Je n'aime ni les criailleries des clubs ni le tumulte sanglant des rues de Paris, dit-il; je m'en vais droit à l'armée de Sambre-et-Meuse, où je m'établirai quelque chose comme riz-pain-sel.

Justement à cette même armée de Sambre-et-Meuse, bien connue pour sa mâle valeur, il rencontra un magnifique soldat, qu'il se souvenait d'avoir vu autrefois à Versailles, auprès des écuries royales. Celui-là n'était autre que Lazare Hoche, fils d'un palefrenier de la cour, futur pacificateur de la Vendée et bientôt général en chef de l'armée du Rhin.

— Lazare, oblige-moi; donne-moi un petit coup de main, lui dit l'ancien ramasseur de centaurée.

Hoche avait bon cœur; il n'hésita pas et poussa l'ancien protégé de Louis XVI.

Un jour, le modeste riz-pain-sel sortit de la catégorie des petits fournisseurs pour devenir un des gros bonnets de l'approvisionnement. Avec un peu d'argent, péniblement amassé, il soumissionna les lentilles, les haricots et le sel, trois choses qui, en six mois, lui rapportèrent cent cinquante mille francs, écus comptants, chose notable à une époque où il n'y avait plus guère que des assignats dans les caisses du Trésor.

— Cent cinquante mille francs en numéraire, c'est une fortune, disait l'ancien vagabond du parc de Trianon. Désormais cette somme va faire boule de neige. Nous irons rondement. Il n'y a que le premier million qui coûte.

Dès l'avènement du Directoire, l'industrie des fournisseurs, qui n'avait plus à être contrecarrée par le terrible contrôle de la Convention, menait rapidement à l'opulence ceux qui s'y livraient. Un peu d'accord avec Barras et d'autres sybarites de la même farine, l'enfant de Saint Cyr alla loin dans la voie du lucre.

Dès ce moment-là le riz-pain-sel a laissé un nom très-populaire, mais que nous demanderons la permission de passer sous silence. Qu'il suffise au lecteur de savoir qu'il devint le rival d'Ouvrard et que, comme le célèbre munitionnaire, il avait fait sous la République et l'Empire une fortune de nabab.

En 1815, après les grandes guerres, vingt-cinq millions constituaient son avoir, ce qui était un joli denier, on en conviendra. L'ancien va-nu-pieds de Trianon imagina alors de se faire banquier honoraire, c'est-à-dire de faire gérer ses millions par une escouade de commis.

Quant à lui-même, il se proposait de vivre en satrape, au milieu des fêtes et de tous les caprices du luxe.

— Combien dépensez-vous maintenant? lui demandait un de ses amis, membre de la chambre des pairs.

— Deux mille cinq cents francs par jour, tout compris.

— C'est un peu plus que les cinq sous par jour du temps de la petite centaurée.

Le parvenu était le premier à rire de cette plaisanterie.

II.

Paris aime toujours infiniment les gens qui font profession de se moquer de tout.

On citait partout les festins de X..., qui coûtaient trente mille francs pièce; on répétait ses mots qui étaient immanquablement terminés par une petite pointe d'impertinence, très-grande cause de succès, comme vous le savez; on se racontait ses excentricités comme on rapporte les faits d'armes d'un conquérant.

— Comment vous nomme-t-on? lui demandait une fois en soirée le prince de Talleyrand, qui ne passait pas pour facile à désarçonner en conversation.

— Excellence, répondit l'homme aux millions, je me nomme Thesaurochrysonichochrysidès, absolument comme un personnage des comédies de Plaute. Je suis cousu d'or comme Crésus, roi de Lydie. J'achète tout ce qu'il me plaît comme Apicius. Combien faut-il donner de votre personne?

Le prince de Talleyrand tourna sur son pied-bot et s'en alla réfléchir près de l'embrasure d'une fe-



nêtre sur l'insolence des traitants dans les temps modernes.

Pendant ce temps-là, Thesaurochrysonichochrysidès, dont la saillie avait déjà été citée de groupe en groupe, devenait presque le héros de la fête.

Bals, soirées, festins, aventures de toute sorte, argent, or et diamants jetés à pleines mains par les fenêtres, Thesaurochrysonichochrysidès vivait comme un prince, et mieux que les trois quarts des princes.

Mais, qui ne le sait? la satiété arrive vite pour les riches.

Un jour, le financier, blasé de bonne heure, dut chercher à se distraire dans des raffinements dont on n'avait plus d'idée depuis la disparition des fermiers généraux.

Ainsi, comme Beaujon, l'un de ses prédécesseurs, il aborda une fois dans un village des environs de Paris, en y faisant tomber une pluie de billets de banque.

Voici à quelle occasion.

Pour plaire à une actrice, il avait voulu lui envoyer de ce pays une pinte de lait qui eût coûté trois mille écus.

Bien des gens se rappellent encore ce trait.

On était au cœur du mois de janvier.

La neige saupoudrait de blanc toute la campagne.

Notre Crésus fit acheter quatre litres de pois verts, petits pois d'une primeur hâtive, bien entendu.

C'étaient ces pois verts qui, mangés par une belle vache noire de la vallée d'Auge, avaient rendu la pinte de lait.

Une autre fois, il avait invité tout le corps diplomatique d'alors à venir manger des babas dans son hôtel, splendide comme un palais.

A l'heure où les voitures amenaient les invités, notre homme apparut tout à coup sur le seuil de son salon en costume de paysan, avec une cravate de coton rayé autour du cou et de gros sabots de frêne dans les pieds.

Il est vrai de dire qu'il y avait à la cravate une améthyste, montée en épingle, grosse comme un œuf de pigeon et cinq diamants de Golconde en guise de clous sous chacun des deux sabots.

Que vouliez-vous que le corps diplomatique fît en présence d'un homme qui se moquait de lui en étalant une telle splendeur?

En historien véridique, nous devons ajouter que Thesaurochrysonichochrysidès, cet esprit fantasque, obéissait, par intervalles, à de bons mouvements du cœur.

En 1818, quelqu'un lui apprit qu'on venait de rencontrer au fond d'une rue obscure du faubourg Saint-Antoine, un sien neveu, le fils de sa sœur, qui était plein de santé, quoiqu'il vécût fort mal. Le pauvre enfant, orphelin ou à peu près, était apprenti serrurier.

— Comme Louis XVI? dit Thesaurochrysonichochrysidès en ayant l'air de réveiller en lui un souvenir à demi effacé.

— Oui, comme Louis XVI, lui répondit-on.

— Eh bien, c'est bon; nous allons voir ça.

Le résultat de l'examen du financier fut que son neveu était réellement un garçon fort à plaindre. Du matin au soir il tirait un soufflet de forge ou poussait péniblement une lime sur un morceau d'acier.

Le jour où il fut introduit auprès de son oncle, il était nu bras et avait le visage noir de suie.

— Qu'on le décrasse, s'écria le millionnaire en tournant les talons; qu'on l'habille en mirliflor, suivant le dernier numéro du *Journal des Modes*, et qu'on me le jette sans retard sur les bancs du collége Charlemagne. Je me charge de son avenir.

L'enfant se nommait Lucien.

Très-actif, doué d'une vive intelligence, il apprit vite et bien.

Au bout de sept ans, il se présenta à son oncle sous la figure d'un grand et beau garçon, ayant à la main son diplôme de bachelier ès lettres, le grand dada de ce temps-là.

— Ce n'est pas assez que d'avoir gagné une feuille de parchemin, lui dit le banquier; il faut songer à devenir quelque chose. Que veux-tu être?

— Ce que vous voudrez, mon cher oncle, répondit l'ancien apprenti serrurier.

L'ex-munitionnaire se gratta le front du petit bout du doigt.

— Eh bien, écoute un bon conseil. Puisque tu aimes les livres, fais-toi savant, étudie la chimie. Il y a de l'avenir là dedans. Tu sera chimiste. Est-ce convenu?

— Je serai chimiste, si cela peut vous faire plaisir, dit Lucien.

Le jour même, on l'installa dans une mansarde de la rue du Paon, point silencieux du Pays-Latin, bien situé à tous égards pour l'étude. Lucien se trouvait par là à proximité de l'École de médecine, de la Sorbonne et du Collége de France. Du reste, il prenait peu de distraction; l'oncle ne recevait jamais le neveu. Seulement il avait donné à l'un de ses caissiers l'ordre de faire remettre chaque mois au jeune homme une provende de deux cents francs.

— Avec deux cents francs un étudiant peut vivre en se conservant bon sujet; avec un sou de plus, il s'échapperait dans toutes sortes de mauvaises fredaines, et il se perdrait.

Ce n'était pas trop mal raisonner pour un homme qui vivait en prodigue.



Une certaine année, par extraordinaire, c'était, je crois, en 1829, l'ex-banquier se rappela son jeune parent. Comme il venait de faire l'acquisition de la forêt de Verrières, il éprouva la fantaisie d'y ouvrir la chasse avec quelque fracas. On lui avait justement appris qu'un pied de sanglier s'était montré çà et là dans les clairières.

Un sanglier à Verrières, dans une forêt de salon où il n'y avait jamais eu que des lièvres timides et des ramiers amoureux, c'était un genre d'originalité qui allait singulièrement à la pente de son esprit.

Aussi voulut-il être de la fête.

Ce devait être une belle journée.

Il y avait convoqué un grand nombre de chasseurs en renom, des gens titrés, et même un officier attaché à la vènerie du roi Charles X.

La veille même il songea aussi à l'étudiant.

— Qu'on recommande à monsieur mon neveu de se tenir prêt pour cette Saint-Hubert, dit-il. Je ne suis pas fâché de voir quelle mine fera un chimiste en pareille chasse.

Lucien n'avait garde de manquer à ce rendez-vous. Il se présenta donc équipé de pied en cap, avec les guêtres, la casquette de cuir, le carnier, le fusil et la poire à poudre.

— As-tu des balles de calibre? lui demanda l'oncle.

— Eh! sans doute, puisqu'il s'agit surtout de tuer le sanglier.

— Regarde bien tirer tous ces gens-là, reprit le millionnaire, et fais ton profit de leurs coups d'adresse.

— Je compte bien mettre moi-même la bête en joue, murmurait Lucien *in petto*.

Il y avait trois heures qu'on poursuivait le sanglier sans que personne eût pu l'atteindre.

A la fin, un garde forestier le signala dans un fourré près d'une mare.

— Pour l'abattre, il faut un homme qui ait la main sûre, disait le garde.

Or il n'y avait en ce moment de ce côté que l'étudiant de la rue du Paon.

— Pouvez-vous répondre de votre coup, monsieur? lui demanda le garde.

Lucien ne répondit pas; mais animé de l'audace des débutants, il fixa la bête froidement, avec une mâle assurance. Deux petits yeux vifs, pareils à des charbons ardents, le menaçaient déjà près de l'arbre où il avait pris position. L'étudiant arma son fusil, et le sanglier se jetait sur lui, prêt à lui casser une jambe d'un coup de boutoir; mais au moment où il quittait le fourré, Lucien, visant avec attention, lui lança dans l'oreille droite une balle qui l'étendit mort sur les marges bourbeuses de la mare.

— Il est tué! Il est tué!

Aussitôt les fanfares victorieuses retentirent dans le bois; on accourut de vingt sentiers à la fois, à pied et à cheval; les aboiements des chiens se mêlaient au bruit du cor.

C'était un véritable triomphe.

— Comment se fait-il que ce soit précisément ce morveux-là qui ait tué le monstre? se demandait le satrape.

— Cher oncle, je n'y comprends rien moi-même, répondit modestement Lucien. Figurez-vous que c'est le premier coup de fusil un peu sérieux que j'aie tiré de ma vie.

— Ah! voilà ce que c'est, reprit Thesaurochrysonichochrysidès, le gaillard ne l'a pas fait exprès.

On ne l'en tint pas moins pour le héros de la journée.

Au signal donné par l'officier de la vènerie de Versailles, une formidable symphonie fut exécutée sur-le-champ en son honneur. Jamais les tendres échos de cette douce forêt de Verrières n'avaient retenti de notes si puissantes.

Pendant ce temps-là, le sanglier encore tout couvert d'un épais sang noir, était jeté sur un lit de feuilles sèches. Les cors résonnant toujours, un maître piqueur, ayant tiré du fourreau un long couteau de chasse, le lui plongeait dans le ventre, et, après l'avoir vidé, il jetait les entrailles fumantes à la meute. Un autre homme apportait des herbes aromatiques dont on lui remplissait la panse. Les fanfares prenaient alors un ton plus léger. Enfin, on coupait les deux pieds de devant de la bête, dont on faisait hommage à celui qui l'avait tuée; on offrait aussi, par politesse, les deux pieds de derrière à l'ancien fournisseur aux armées.

— C'est bon, c'est bon, s'écriait le Crésus. Voilà la chasse finie. Et montrant le sanglier :

— Qu'on mette ce gaillard-là sur un brancard. Nous allons maintenant faire un petit tour à table.

On improvisa, en effet, un équipage avec de jeunes baliveaux coupés par le pied.

Quatre valets s'y attelèrent.

Le sanglier y fut posé aux accords d'une seconde symphonie.

On rallia ensuite les chiens, on déchargea les fusils dans la cime des arbres, et toute la bande se mit en route pour le château du millionnaire, situé à deux lieues de là.

Philibert AUDEBRAND.

(La suite au prochain numéro.)



FERNAND.

I.

Mon existence a offert si peu d'incidents curieux que, lorsqu'il me prend envie de raconter, j'emprunte presque toujours quelque épisode à la vie de mes amis. J'ai été le confident de plusieurs d'entre eux. Dois-je m'en glorifier? On ne donne ce rôle insignifiant, dit-on, qu'à ceux qui ne portent point d'ombrage aux grands acteurs, et qui sont bons simplement à écouter et à donner la réplique.

J'avais en 1853 un oncle propriétaire en Franche-Comté, et je passais presque tout mon temps chez lui. Comme je devais être son héritier, il se croyait le droit de me diriger, et il m'avait interdit de suivre aucune autre carrière que celle d'agriculteur et de maître de forges. La position était assez douce du reste; j'allais, quand il faisait beau, compter avec le régisseur du haut-fourneau, puis je chassais aux alouettes, je pêchais des truites dans la Saône, et j'arpentais à mon gré ces plaines sablonneuses où l'on regrette les bons vieux arbres de la Bourgogne.

J'allais souvent aussi et sous le moindre prétexte à la ville voisine, située à deux lieues à peine de la maison de mon oncle. C'était Gray. Je préférais même cette petite cité sans murs à Besançon, où il me fallait rentrer à heure fixe, et dont l'aspect sombre et imposant conservait davantage le cachet espagnol.

Par une belle matinée de la fin de septembre, j'arrivais donc à Gray, un peu pour fatiguer un nouveau cheval dont mon oncle craignait les caprices, un peu pour faire régler ma montre chez l'horloger. La ville me parut plus animée que de coutume. Une grande agitation régnait surtout dans mon hôtel, grâce au nouveau régiment arrivé depuis peu de jours. Tous les fourneaux étaient allumés, et en sortant je vis sur bien des portes des écriteaux, portant ces mots bien connus :

Appartement garni, orné de glaces, à louer.

Tout en flânant, je passai devant une maison de bonne apparence, ornée d'un balcon, sur lequel plusieurs officiers fumaient, riaient, jasaient tout en regardant la ville nouvellement conquise. Juste sous ce balcon devant la porte cochère qui donnait un certain aspect d'hôtel à la maison, se tenait un planton, modestement assis, et paraissant lire avec une grande attention.

« Voilà un philosophe », me dis-je. Plus sage que beaucoup d'autres, il ne s'occupe point de ceux qui sont au-dessus de lui. Mais quel ouvrage peut l'absorber ainsi. Serait-ce un almanach?

Il me fut d'autant plus facile de satisfaire ma curiosité, que le planton fermait en ce moment son livre. Je m'avançai un peu, et je lus sur une couverture jaune serin fort propre :

Itinéraire de Paris à Jérusalem, par M. le vicomte de Chateaubriand.

Cela me surprit; pourtant, je me rappelai alors que les épaulettes de laine sont portées souvent par des fils de famille. J'observai plus attentivement le brigadier, qui s'y prêta avec la plus complète indifférence, et je ne pus retenir une exclamation.

— Fernand de Tessac! m'écriais-je.

Un boulet tombant aux pieds du brave militaire l'eût peut-être moins surpris que ce simple appel. Il fit mouvement pour se lever et me tendre la main; mais se contenant aussitôt :

— Nous ne pouvons causer ici, me dit-il; mais tâchez de vous trouver sur la promenade entre six et sept heures, j'y serai.

Je me gardai bien de manquer au rendez-vous, et, chemin faisant, je récapitulai un peu dans ma mémoire le passé de l'ami que je venais de retrouver.

L'histoire de M. de Tessac ressemblait à celle de beaucoup d'autres jeunes gens. Ayant perdu sa mère fort jeune, et se trouvant à vingt et un ans héritier d'une assez belle fortune, il avait prodigué follement temps et argent. Son père, égoïste et léger, s'était remarié au bout de deux ou trois années de veuvage, et courait le monde avec sa seconde femme, sans se soucier beaucoup de ce fils légué par une compagne oubliée. Pour moi, j'avais rencontré Fernand partout, dans les salons de Paris, sur la plage de Dieppe et au cursal d'Ems.

Il m'amusait à cause de sa franche gaîté, et souvent j'avais rencontré des sentiments élevés sous cette légèreté apparente. Ayant trouvé un jour sa bourse vide, il lui était venu la pensée belliqueuse de s'engager dans un régiment de cavalerie, avec l'espérance d'aller faire la guerre aux Arabes. Connaissant les goûts d'indépendance de mon pauvre ami, j'avais été surpris de sa résolution comme on l'est en apprenant la prise de voile d'une fille de l'Opéra; mais les esprits fantasques courent toujours aux extrémités de toutes choses. Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis un an au moins, je n'avais plus entendu parler de Fernand.

Il m'attendait déjà sur la promenade en fumant une grosse pipe. Je ne retrouvais plus du tout l'élégant d'autrefois, habillé par les meilleurs tailleurs de Paris, et jetant au vent si délicatement la fumée des plus purs cigares de la Havane. C'était encore, cependant, un fort beau cavalier, conservant une distinction remarquable sous la veste bigarrée du soldat.

— Mon cher ami, me dit-il en me tendant la main, rien ne pouvait me faire plus de plaisir que de vous rencontrer. J'ai besoin de parler de mes ennuis à un être intelligent, et je n'en trouve guère autour de moi.

Je vis qu'il était de mauvaise humeur; je l'avais vu souvent ainsi; mais cela durait peu d'ordinaire. La fée de la jeunesse revenait à tire d'aile et chassait au loin les soucis. Pourtant, cette fois, la crise me parut devoir être plus tenace. Il semblait avoir pris en dégoût l'état qu'il avait embrassé avec tant d'ardeur.

— Il est toujours possible à la rigueur de se faire exonérer, lui dis-je; puis, je m'arrêtai, confus de mon étourderie, et j'ajoutai assez gauchement : Votre père?

— Mon père, s'écria-t-il, a une femme et trois enfants. A ses yeux, je ne compte plus que comme un créancier assez incommode. D'ailleurs, que ferais-je de ma liberté si je la reprenais. Je ne pourrais même plus m'habiller ni prendre un fiacre à l'heure. La belle position!

Je compris qu'il serait plus facile de distraire mon ami que de le consoler; mais je cherchai en vain autour de moi une personne ou une chose qui pût attirer son attention. Les soirées étaient déjà fraîches, et bien que ce fût un dimanche, les promeneurs se composaient d'hommes d'affaires, lassés de leur bureau, et de quelques ouvrières, vêtues d'habits flamboyants et parlant haut pour attirer l'attention. Deux promeneurs pourtant, d'un aspect grave et modeste, passant et repassant sans bruit, me semblaient d'un ordre plus élevé que les autres. Tout le monde les saluait, et je fus surpris de voir Fernand suivre l'exemple général, et plus encore de voir la bienveillance avec laquelle ce salut lui fut rendu.

— Quoi! lui dis-je, vous êtes à peine ici depuis huit jours, et vous connaissez déjà une des meilleures familles de l'endroit, car c'est bien, n'est-ce pas? M. et mademoiselle Guérin qui passent là-bas. M. Guérin a été un des maîtres de forges les plus riches du pays, et il n'a plus d'autre occupation que de jouir de la fortune qu'il a honorablement gagnée. Mon père me le citait sans cesse comme un modèle à suivre. Quant à mademoiselle Guérin, c'est non-seulement la plus riche héritière, mais encore la plus jolie fille à marier de la ville.

— M. Guérin, répondit Fernand, a connu ma mère. J'avais une lettre de recommandation pour lui d'un parent éloigné, et j'étais presque décidé à ne pas en faire usage, tant je suis devenu sauvage; je n'aime pas à entrer dans un salon avec ce costume de troupier; mais un incident imprévu changea ma résolution. Dès le lendemain de mon arrivée, je suivais cette sorte de rue escarpée qu'on nomme, je crois, la Malle-Couverte. Une jeune personne marchait rapidement devant moi. Elle était accompagnée d'une sorte de femme de chambre d'un âge mûr qui avait peine à la suivre, tant elle trottait légèrement sur les mauvais pavés, comme un marin sur le pont de son propre navire. Tout à coup, au bas de la côte pierreuse, elle s'arrêta net en jetant une exclamation. Elle venait de rompre, en haut de ce chemin périlleux, et sans s'en apercevoir, un bracelet de grenat, dont les perles défilées roulaient autour d'elle. Tandis qu'elle ôtait de petits gants de Suède trop collants, j'eus le temps de ramasser les perles et de les lui rendre. Elle me remercia de très-bonne grâce, puis tirant son porte-monnaie, elle m'offrit une pièce d'argent. Je me reculai, et je ne sais trop quel air offensé j'eus la faiblesse de prendre, en la priant de donner cette aumône aux pauvres, mais elle parut très-confuse et me demanda pardon. La vieille servante, voulant venir au secours de sa maîtresse, s'avança alors :

— Si monsieur voulait, du moins, accepter un verre de ratafia, dit-elle. Notre porte est tout près d'ici : la maison de M. Guérin. Là! cette belle porte cochère verte, nouvellement peinte.

— Grand merci! répondis-je encore, je ne bois jamais que de l'eau.

J'interrompis Fernand en ce moment malgré moi :

— Voilà de l'exagération, lui dis-je, mais cela te sortait complétement de la classe des soldats.

— Je n'eus guère, je crois, reprit-il, le temps de faire cette réflexion; car le nom de Guérin me frappa, et, dès le lendemain, je frappai à la belle porte cochère verte, avec ma lettre de recommandation dans ma poche. Je ne résistai pas, je l'avoue, au désir de faire savoir mon nom à cette belle fille, qui m'offrait l'aumône comme à l'aveugle du coin. L'air de parade de cette belle maison neuve, l'air insolent d'un petit laquais galonné qui m'appela « mon cher » en me demandant ce que je désirais, tout m'avait donné en entrant des préventions, au point que je commençais à me repentir de ma démarche. Mais je revins bientôt de ce premier jugement. M. Guérin me reçut comme une ancienne connaissance, et il me parla de ma mère dans des termes qui me touchèrent profondément. Il y avait si longtemps que je n'avais entendu parler de ma mère!

Je savais que pour Fernand c'était là une corde sensible. Il reprit bientôt, prononçant plus vite, comme pour chasser un souvenir pénible.

— Je restai longtemps seul avec M. Guérin, dans son cabinet, à parler du passé, du présent et de l'avenir, lorsque enfin sa fille entra, toute souriante, vêtue de rose et de blanc, une gerbe de fleurs à la main. On eût dit la fée du printemps. En voyant un

étranger, elle fit un mouvement pour se retirer; mais son père la retint, et me nomma avec beaucoup de bienveillance. Elle me fit d'abord une belle révérence; puis, me reconnaissant, elle ne put retenir un sourire, et raconta franchement l'anecdote de la veille, en ajoutant que je lui avais rendu un service inestimable, car ce bracelet lui venait d'une sœur morte. En vérité, j'ai bien couru le monde, et je n'ai jamais vu une fille plus charmante. Peu de femmes savent unir à ce point la grâce et le naturel.

— C'est vrai, repris-je, mais il ne faut pas trop juger à la première vue. Les héritières sont toujours des enfants gâtées, capricieuses à l'excès, et habituées à être adulées comme des reines.

L'enthousiasme de Fernand m'effrayait un peu, et j'étais disposé à tenter de jeter un verre d'eau froide sur une flamme naissante, car je connaissais les caprices de son imagination. Nous nous étions assis sur un des bancs de pierre de la promenade. Les promeneurs devenaient de plus en plus rares, et semblaient des ombres indécises; cependant, je distinguais toujours la silhouette fine et gracieuse de mademoiselle Guérin. La conversation devenait un peu languissante; je ne trouvais plus en Fernand l'amusant conteur d'autrefois; et lorsque la trompette inflexible l'obligea à rentrer à la caserne, je frissonnai un peu sous l'humidité du soir, et j'abandonnai sans regret le canapé de pierre, car j'étais moins habitué que mon compagnon à vivre en plein air.

— Nous avons demain soir un magnifique concert, me dit-il. Viendrez-vous? On annonce une chanteuse de Lyon, un violon de Besançon, et des rossignols tyroliens, que vous voyez passer là-bas en haillons. Je vous attendrai à huit heures.

J'acceptai, car je profitais volontiers et à chaque occasion, de passer une soirée agréable, et le lendemain, au moment où huit heures sonnaient à la ville, j'étais à la porte du théâtre. Lorsque j'arrivai, la salle était déjà remplie. Comme je cherchais à me glisser en avant, je me sentis frappé sur l'épaule. C'était Fernand.

— Les soldats ne vont point dans les loges, me dit-il avec un peu d'humeur, et vous ne vous souciez peut-être pas du parterre; alors, nous ne pouvons rester ensemble.

— Je suis venu pour vous, répliquai-je, et je vous suivrai n'importe où.

Il me parut reconnaissant de ces simples mots, et je compris que, dans son nouvel état, son amour-propre devait être souvent mis à d'étranges épreuves. Pendant le concert, il me parla de belles représentations de l'Opéra et du Théâtre-Italien, puis de concerts des grands maîtres auxquels il assistait autrefois, d'autant plus qu'il était lui-même très-bon musicien. Il conservait encore un fort beau lorgnon qui, après avoir jadis reflété les images des cantatrices célèbres, m'aida à distinguer les gros traits de la seconde chanteuse de Lyon, les lunettes de l'amateur de Besançon et les vêtements fanés des rossignols du Tyrol.

Fernand se servait, lui, uniquement de ses bons yeux pour regarder les spectateurs et les spectatrices surtout, qu'il eût été impertinent d'observer au travers de cette grande lunette. En suivant le point où son regard s'arrêtait le plus souvent, je reconnus mademoiselle Guérin assise, avec son père et d'autres personnes de la ville, dans une loge d'avant-scène. Elle me parut parfaitement jolie à la lueur des lustres. Elle était pourtant vêtue simplement de blanc comme une première communiante, sauf un chapeau orné de petites roses, puis elle tenait à la main un modeste bouquet, qui me semblait beaucoup plus frais que le bouquet-monstre de la grosse chanteuse.

On aime la musique à Gray, et on sait l'encourager; d'ailleurs, ce concert me parut bon. Nous applaudîmes tous de bonne grâce les artistes, et nous fîmes répéter une dernière mélodie aux enfants des montagnes qui, encouragés par le succès, rendirent librement, avec des flots d'harmonie, leur chant national, comme des oiseaux qui chantent sous la feuillée. Il y eut un entr'acte vers le milieu de la soirée, et il fut question alors d'une quête pour les pauvres.

Presque aussitôt M le maire s'avança gravement, donnant la main à mademoiselle Guérin, qui avait été choisie comme fille de conseiller municipal, je crois, à défaut d'une autre autorité féminine, la femme du sous-préfet étant absente et le maire non marié.

Mademoiselle Guérin vint donc à nous, la bourse à la main, en nous adressant comme aux autres spectateurs un gracieux salut. Je donnai une pièce d'argent; mais Fernand, cédant à je ne sais quelle fantaisie, jeta une pièce d'or.

L'aumône fut arrêtée presque au vol par la belle quêteuse; elle la retint un moment dans son gant blanc, et dit à mon généreux voisin si bas, si bas, que je ne sais comment je l'entendis :

— Vous seriez-vous trompé?

Il articula un « non assurément » si hautain, que le ciel lui-même n'eût pas parlé plus fièrement.

— Je vous demande pardon, reprit mademoiselle Guérin doucement, et elle passa.

— Tu as été bien dur pour cette charmante personne, dont l'intention était si bienveillante, lui dis-je.

— Rien n'était plus humiliant qu'une pareille

observation, faite dans un lieu public, me répondit-il de la grosse voix qu'il avait prise, depuis qu'il instruisait les conscrits, sans doute. Si je n'ai plus le droit de me montrer aux premières loges d'un théâtre, j'ai encore, je l'espère, celui de faire l'aumône à mon gré.

Le concert s'acheva sans que Fernand reprit sa bonne humeur.

— Décidément, me dis-je en le quittant, je préférais le flâneur d'autrefois. Il a pris le mauvais côté de son métier; encore plusieurs années de caserne, et il ne sera plus supportable.

II

Quelques jours après le concert, je fus entraîné par mon oncle à Genève et à Lyon, où des affaires et des amis réclamaient sa présence. Je ne revins guère en Franche-Comté avant la fin de novembre; et, à mon premier voyage à Gray, je rencontrai Fernand errant dans les rues, malgré le brouillard anglais qui s'étendait sur la ville.

— Enfin vous voilà donc, me dit-il, je vous attendais avec la plus vive impatience.

— Auriez vous donc, lui répondis-je, quelque nouvelle à m'annoncer?

Cette réponse, faite au hasard, me semble assez sotte, à présent que je me la rappelle. Il la jugea sans doute ainsi, car il haussa les épaules et reprit avec une certaine impatience :

— Dans ma vie de soldat, tout est si uniforme que je ne sais trop comment j'aurais des nouvelles à annoncer; mais je suis las de cette vie de café et de la société des sous-officiers; je me promène ici de long en large dès que j'ai une heure à moi, et je m'ennuie souvent d'être seul.

Tout cela ne me semblait point assez flatteur pour m'inspirer une grande reconnaissance. Je ne pus m'empêcher de sourire; il me comprit.

— Vous trouvez sans doute que je suis devenu bien rude, bien désagréable, me dit-il, mais que voulez-vous! On se pénètre malgré soi de l'atmosphère qui nous entoure. Franchement, il ne faut pas trop me juger sur l'apparence; le fond vaut peut-être encore mieux que la forme, et j'ai toujours été fidèle à mes amis.

— Je le sais, repris-je. J'ai toujours eu meilleure opinion de vous que beaucoup d'autres, et jusqu'à présent je me suis rarement trompé dans mes jugements. Voyons, vous paraissez mécontent de votre nouvelle garnison. Gray, en effet, offre peu de ressources, comme toutes les petites villes.

— Gray est, au contraire, reprit-il vivement, la plus agréable garnison que je connaisse, et toute ma crainte est de la quitter bientôt.

— Vous dis-je tout étonné, vous! tenir à une petite ville, quand il y a trois mois à peine vous ne rêviez que campagnes lointaines.

— Vous savez que j'ai l'esprit changeant, répliqua-t-il avec tranquillité. Il y a peu de temps que j'aurais voulu revenir en arrière et vivre au temps des grandes batailles du premier empire; aujourd'hui, j'envie plutôt la position d'un bon bourgeois de province, qui lit son journal dans son jardin et le quitte pour aller surveiller ses vignes et ses champs.

Je le regardais tout surpris, il parlait très-sérieusement. Une idée lumineuse traversa mon esprit.

— Etes-vous retourné chez M. Guérin, lui dis-je.

Cette question brusque parut l'embarrasser un peu. Je vis à son air que j'avais touché juste; il se remit promptement, car on devine qu'il n'était point timide de son naturel.

— Je suis profondément touché d'être si cordialement reçu dans cette excellente famille en mémoire de ma mère, reprit-il. Mais, à propos, madame Guérin reçoit tous les lundis; pourquoi n'y allez-vous pas? Moi, c'est différent, je choisis les jours où l'on ne reçoit personne. Avec le costume que je porte, on va plus commodément au feu que dans le monde.

Comte de LEGURAT.

(*La suite au prochain numéro.*)

Cinq éditions successives n'ont pas encore épuisé la curiosité soulevée par le dernier roman d'Arsène Houssaye, *Mademoiselle Cléopâtre*. Dans ce livre se trouve une chansonnette pleine d'esprit et de gaîté badine. L'auteur avait réservé à Offenbach le soin d'y adapter un air, et le chantre de *Fortunio* s'en est acquitté avec conscience. L'aventure de *Jeanne la Rousse* lui a inspiré l'une de ses plus charmantes mélodies. Elle n'était pas destinée à la publicité, mais sur les instances de mademoiselle Artot, à qui le maëstro l'a dédiée, et qui la chante délicieusement, Offenbach a autorisé les éditeurs Brandus et Dufour à la faire paraître.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Les modes sont en pleine vendange, et l'on peut ajouter, que la récolte est belle ; jamais saison ne sera plus propice, aux causeries, sur les fantaisies du jour.

Les nouveautés de soieries, fabriquées à Lyon, pour la maison *Gagelin*, s'étalent déjà dans leur splendeur. On remarque des taffetas et des satins Pompadour, pour robes de grande toilette, des moires blanches à rayures et des taffetas à petits dessins variés, offrent des décorations d'un bon augure pour l'avenir de nos costumes d'hiver.

Les patrons de manteaux de la maison *Gagelin* sont nombreux cette saison, aussi nous croyons être agréable à nos lectrices en leur décrivant ceux qui n'ont pas trouvé place sur nos planches de dessins.

L'un d'eux est de velours, à larges manches, destiné aux toilettes de visite ; il est long de forme, entouré de guipure et accompagné d'un large collet de guipure, avec riche passementerie en tête.

Un autre est un habit Louis XVI de velours de laine grenat, orné de velours noir, et de beaux boutons de passementerie de la même époque.

Un troisième est de velours violet, forme de redingote demi-ajustée, avec des ornements de dentelle et de jais aux coutures, aux manches et sur les devants ; les boutons sont en jais taillés en grosse amande.

Voici maintenant deux robes élégantes, sorties des ateliers de la maison *Gagelin* cette semaine.

La première est de gros grain, gris-feutre; dans le bas, une roue de velours plein, nuance bleu de France; le velours, découpé en pattes et entouré de coquilles de dentelle noire, orne le devant et les côtés de la jupe ; le corsage plat a une veste simulée de velours et dentelle; une ceinture de velours, avec boucle renaissance, termine la taille ; les manches justes ont des jockeys et des revers de velours.

La seconde robe est de moire, vert émeraude; elle est garnie d'un effilé Thibet, et d'une frange Boules *vert miroité* ; le corsage est fait à pointes devant et à basques longues et arrondies par derrière, il est garni comme la jupe; les manches sont justes à coudes, avec frange aux épaules, se raccordant à la basquine.

Nos meilleures couturières conseillent l'habit pour confection habillée. Il est décidément adopté et durera au moins la saison ; il n'est convenable qu'en toilette de sortie, parce qu'il est chaud, étant forcément ajusté.

Pour satisfaire aux exigences de la mode, qui veut en ce moment des pans et des basques, on fait aux costumes de soirées des basquines de tous genres de soieries et dentelle, dont nous donnerons les descriptions.

Prenons au hasard quelques-uns des chapeaux, exposés dans les salons de madame *Alexandrine*, 14, rue d'Antin, et voyons comment l'habile modiste résout les difficultés du moment.

Nous disons difficulté, car il faut bien du talent pour qu'un chapeau, si petit et très-orné, ne soit pas lourd. Cependant on peut y arriver.

Voici un modèle de velours noir; la passe est tendue et le fond mou est de tulle noir, perlé de jais; un ornement de velours rouge est posé sur le fond où il dessine une pointe, il se découpe sur les côtés pour aller rejoindre les brides, qui sont de velours assorti. Un amarilys de velours rouge à longs pistils et à feuilles givrées, est posé sur le côté gauche; l'intérieur est de tulle blanc.

Un autre modèle est de satin blanc, coulissé ; des plis de velours épinglé, coupés de tulle, forment la calotte et un semblant de bavolet; une frange de muguets garnit le bord et revient se nouer sur le côté, autour d'un bouquet de boutons de roses mousseuses. à l'intérieur, des roses et de la blonde; brides de satin blanc.

Un troisième modèle est de tulle et satin roses à bouillons, le satin forme le milieu et la calotte, le tulle est de chaque côté. Sur le fond, un bouquet de grains de sorbier en velours noir, tombant en grappe avec feuillage et en-dessous un nœud de velours noir à longs bouts. Intérieur des mêmes fleurs et du tulle plissé, enroulé d'un petit velours noir, brides de satin rose.

Nous laisserons les chapeaux pour nous occuper des fleurs.

Il faut s'incliner devant l'incontestable supériorité qui préside aux créations de madame *Perrot-Petit*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin.

Sans doute, la plupart des effets que nous admirons dans ces fleurs sont du domaine de la fantaisie; mais qui pourrait s'en préoccuper en face de ces résultats pleins de charme et de poésie...

Il faut citer, comme ravissantes, toutes les fleurs de duvet perlé, véritable rosée de diamants; ainsi, par exemple : une coiffure de camélias lilas, glacé, accompagné d'un double collier de perles marcassites; une coiffure de muguet, roses mousseuses trempées de gouttes d'eau; le tout formant deux bouquets : un pour le front, l'autre en arrière des cheveux et se reliant l'un et l'autre par des colliers en anneaux de perles blanches.

Une autre coiffure admirable est composée d'orchidées de velours bleu, à pistils de cristal, entremêlés d'herbes aquatiques et de petites bruyères sauvages, dont toutes les pointes de cristal, tremblent et scintillent autour des fleurs de velours.

Madame *Perrot-Petit* applique aux garnitures des robes de bal ces compositions d'un genre tout nouveau ; ses parures Pompadour de bouquets espacés et reliés en anneaux de perles, se disposent sur la jupe, au corsage et aux épaules ; des papillons et des mouches bleues sont ajoutés aux perles de cristal et au duvet glacé qui donnent tant de relief et d'éclat à ce gracieux travail.

Si les fleurs sont les reines du bal, même à côté des diamants, dont elles peuvent à la rigueur se passer aujourd'hui, il est impossible de composer des toilettes sans la dentelle.

A ce sujet, nous ne devons point oublier de conseiller la dentelle *Monard* aux femmes qui ne la connaissent pas encore.

Le genre de dentelle, créé par la maison *Monard*, rue des Jeûneurs, 42, ne se fait qu'en noir. Le réseau est aussi solide que celui du Chantilly, bien que le prix soit beaucoup moins élevé. Les dessins sont d'un beau style, varié à l'infini, en ornements, fleurs, mats de feuillages, vitraux gothiques, etc.

La solidité de cette dentelle est parfaitement reconnue depuis quelque temps, beaucoup de maisons de lingerie l'emploient de préférence à toute autre, en coiffures et pélerines. Les volants sont très-beaux, et les rotondes d'un seul morceau, doublées en taffetas ou cachemire, sont recherchées par les femmes les plus élégantes, qui les destinent aux sorties de bal.

On peut également employer avec succès cette dentelle en garniture d'entre-deux, sur les robes de taffetas ou de foulard.

La passementerie qui doit garnir les manteaux de velours sera plus riche encore que l'année dernière, le luxe se montre surtout dans les boutons, pour lesquels la maison de la *Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, 6, invente les plus coquettes recherches, en copiant d'après des modèles anciens, les boutons Louis XIV et Louis XV. Les franges à boules s'emploient beaucoup pour costumes d'enfant et garniture de casaque. Nous avons vu plusieurs nouveaux genres de galons tissés avec des perles qui font haute nouveauté. La *Ville de Lyon* a édité une nouvelle ceinture en peau de chevreau à boucle de nacre, d'ivoire ou d'acier, que l'on peut porter sur toutes les robes de demi-toilette et sur quelques paletots-redingotes, elle est d'un goût fort distingué.

Le chapeau rond, de plus en plus accepté, depuis surtout que le chapeau fermé s'est fait plus petit que lui, se portera cet hiver, en feutre et velours avec plumes de grèbe, d'ibis ou de coq. Les modèles amazones de la maison *Desprey*, boulevard des Italiens, sont très-recherchés pour leur coupe élégante.

On semble renoncer aux petits corsets-ceintures dont on a abusé pendant quelque temps. Beaucoup de femmes se sont aperçues qu'ils abîmaient leur taille en ne la comprimant que juste à la ceinture, ce qui est tout à fait contraire aux lois de l'hygiène.

Il faut qu'un corset soit suffisamment grand pour maintenir tout le buste. Nous avons reconnu depuis longtemps, la bonne coupe et la supériorité des corsets de la maison *Simon*, rue Saint-Honoré, 183 ; nos lectrices connaissent notre manière de voir à cet égard. Indépendamment du corset en flanelle hygiénique breveté, dont les qualités sont spéciales, nous avons dans la maison *Simon*, la brassière créole et le corset Gabrielle, qui méritent d'être recommandés.

La parfumerie que l'on emploie journellement, doit être préparée avec beaucoup de soin et de science. C'est pour cela que nous n'indiquons jamais que celle qui sort des premières maisons.

La fleur de riz, qui sert de base aux produits Oriza, de la maison *L. Legrand*, rue Saint-Honoré, 207, est à coup sûr rafraîchissante; elle calme les irritations de la peau, et les huiles bienfaisantes qui viennent s'y joindre par une savante préparation, la tonifient en lui communiquant leur suave parfum.

C'est surtout la crème Oriza de Ninon de Lenclos, qui a du succès auprès des élégantes, parce qu'on sait qu'elle blanchit le teint et préserve des rides.

Toute la parfumerie Oriza a droit à autant de vogue que la crème ; chaque article, dans son genre, conserve la même supérioité Le savon Oriza lutte avec avantage contre ses plus renommés concurrents, l'Oriza fluide comme pommade, rend la chevelure épaisse et brillante, et empêche la chute des cheveux; et l'Oriza *powders* est une poudre de riz d'une incontestable supériorité.

Il faut, ou renoncer à toute parfumerie (et la chose n'est guère possible), ou se servir de celle qui doit posséder les qualités hygiéniques, garanties par le mérite d'un nom honorable et d'une signature connue.

En automne, on porte des bottes. Ce n'est plus excentrique, c'est accepté. La botte doit être en peau de chevreau, aussi douce qu'une peau de gant.

Quelques cordonniers de femmes élégantes la réussissent à ravir, la bottine montante, espèce de botte diminuée, sera à la mode tout l'hiver. Cette dernière se fait ordinairement en étoffe assortie à la robe, avec bout vernis et haut talon, elle lace sur le pied, de la même couleur. La chaussure a subi beaucoup de transformations, par le temps de fantaisie qui règne. Ceci nécessitera de notre part, un petit cours de chaussures à l'usage de nos lectrices. Nous le renvoyons à un prochain article, afin de le traiter d'après des renseignements, pris à bonne source.

La limpidité du teint s'obtient par l'usage du lait antéphélique de Candès. On doit s'en servir en toute saison pour éviter les taches de rousseur et les ébullitions de la peau.

Au retour de la campagne, on lui demandera d'effacer le hâle; car ce qui pouvait s'accepter en plein air, serait fort déplacé à la lueur des bougies.

Adieu, le soleil et les voyages, octobre est le précurseur de l'hiver, mais aussi il nous annonce l'ouverture des salons, les théâtres, la musique, le bal. Songeons à ce que nous allons retrouver, chaque saison a ses plaisirs.

Marguerite de Jussey.

GRAVURE DE MODES N° 758.

—

1re *figure*. — Chapeau MARQUISE, de tissu chenille, noir et blanc. Ruban blanc avec frangé de chenille assorti au tissu. Un bouillonné forme le fond et remplace le bavolet. Un datura blanc, avec feuille de velours noir, orne le dessus. Un datura, avec coques de rubans, garnit le dessous.

Manteau GUSMAN. Se fait de velours noir garni de passementeries, ou de drap avec galons et passementeries.

2e *figure*. — Diadème de roses avec feuillage d'or.

NÉMÉA. — *Sortie* qui s'exécute de cachemire rouge, avec applications de dentelle ou de passementerie d'or. Glands d'or. Ce même vêtement peut s'imiter pour la ville, de drap, galons et passementerie, ou de velours avec applications de guipures.

3e *figure*. — Chapeau PRINCESSE, de velours de couleur, ayant sur le fond des palmes en dentelle noires, brodées de jais. Une plume d'*argus* retombe devant sur des coques de velours pareil au chapeau.

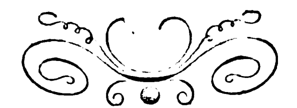
AUMÔNIÈRE. Vêtement de velours, garni de guipures et de passementerie.
Robe de velours impératrice, garnie de dentelles et de passementeries, avec boules.

4e *figure*. — Chapeau de velours royal blanc. Passe relevée, catalane de velours vert formant le fond qui est complété par une plume verte. Le dessous est composé d'un mélange de boutons roses, de velours vert et de dentelle noire.

CORTEZ. Manteau de draps-velours vert, orné de piqûres à la mécanique et de plaques en passementerie.

5e *figure*. — Chapeau de velours, IMPÉRATRICE, de velours pensée. Le fond se compose d'une fanchon de velours garnie d'une blonde blanche et d'une plume retenue par une agrafe de jais. Le dessous est composé d'un plissé de velours avec de la blonde.

CABEÉNIO, *paletot-casaque*, de peluche marron garni de passementeries et de dentelle espagnole.



EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 758 *bis*.

N° 1. Coiffure de soirée, composée d'une torsade de tulle formant, autour de la fleur placée vers le milieu du front, des coques-boules de neige. Une barbe de tulle tombe d'un seul côté ; des bouts de large velours dépendant d'un gros nœud posé derrière, retombent de l'autre.

N° 2. Bonnet d'intérieur. Fond de mousseline anglaise très-claire, traversé par des barrettes de ruban n° 5, formant nœud au milieu. La garniture se compose, sur le front, de coque neige de mousseline et d'une branche de fleurs; sur les côtés, d'un coquillé de mousseline rehaussé d'une fine guipure. Brides de ruban large.

N° 3. Bonnet d'intérieur. Fond de tulle semé de fleurs détachées, de dentelle de Chantilly. Devant, orné d'un plissé en tulle uni et d'une rose. Coques tombantes en ruban n° 16 et bouts flottants.

N° 4. Coiffure de théâtre, composée d'*une neige* de tulle illusion avec branche de fleurs au milieu. Le ruban n° 9 qui passe sur les cheveux retient cette coiffure. Nœud de ruban n° 12.

N° 5. Corsage *senorita* de cachemire blanc, orné de barrettes de taffetas; les ornements du même genre qui sont fixés sous le col, tout autour, se terminent par une grosse boule en chenille de la nuance du taffetas. Sous-corsage de mousseline suisse à larges plis, séparés par des bandes de toile fine. Petit col de mousseline triple, encadré d'une bande de toile. Sous-manches avec poignets assorties au col.

N° 6. Col de toile encadré d'une grecque formée par un biais piqué; entre les contours du dessin grec on pose un petit plissé de batiste ou des bouts de valenciennes fine, froncée. Sous-manche avec poignet assorti au col.

N° 7. Col de toile, encadré d'un rang de perles de jais. Sous-manche avec poignet assorti.

N° 8. Col-juge, de toile entouré d'une broderie et d'une valencienne retombant longue devant. Sous-manche à poignet assorti.

N° 9. *Pour petite fille de neuf ans*. Paletot de drap blanc, demi-ajusté à la taille. Au bas des devants on place, jusqu'à une hauteur de 20 centimètres, deux larges bandes de velours entre lesquelles on forme un grillage de velours n° 5. Les revers du devant, le col et les parements des manches sont également de velours. A l'extrémité du col, de chaque côté, on pose des boules en chenille. Tous ces ornements de velours peuvent, si l'on veut, être remplacés par du taffetas ou même par du cachemire. Toque de velours de nuance assortie aux ornements du manteau.

Courrier de Paris.

« Paris est mort, vive Paris! » Voici la saison où Paris va renaître des cendres de tous les bains de mer, de toutes les stations thermales, de tous les casinos, de tous les kursaals de l'Europe. La débacle de l'été commence, et de tous les coins du monde à la fois, les courants impétueux se dirigent sur Paris comme vers l'immense Océan qui reçoit tout, avale tout, amuse tout et s'amuse de tout! C'est son rôle; il y est tellement accoutumé, qu'à peine y fait-il attention. Il ne se dérange pas beaucoup plus pour recevoir ses hôtes visiteurs que pour saluer le retour de ses habitants ordinaires. Paris rallume son gaz comme la veille, ses théâtres rouvrent leurs portes comme s'ils ne les avaient jamais fermées; il n'y a que les affiches de changées; — ses fontaines coulent comme de coutume, et on n'ajoute pas une goutte d'eau de plus à la Seine.

— Bonjour, les amis! — Salut, messieurs! — Me voici, usez et abusez de moi; trouvez-moi gai ou trouvez-moi maussade; peu m'importe! Prenez-moi tel que je suis, car j'ai la certitude que vous me reviendrez! Rois, empereurs, princes, princesses, impératrices, reines tout le monde y passe, sans que je me mette plus en frais que s'il s'agissait du moindre des marmitons! Ne faites pas attention à moi, vous êtes chez vous; je cours à mes affaires.

Paris y met, comme on voit, une certaine rondeur et un certain laissé-aller qui affirment sa toute puissance. Mais qu'il n'en est pas de même des villes dites de saison — et qui n'ont pas l'avantage d'être des quatre saisons! Quand l'heure sonne de l'arrivée des visiteurs, il faut voir comme ces villes et comme ces villages se trémoussent et se mettent sens dessus dessous! Comme chacun compte avec le baromètre et avec le thermomètre! Comme on époussète les arbres; comme on balaie les grandes routes! comme on abat les maisons qui gênent et qui jusque là n'avaient point gêné! et comme on en improvise de nouvelles que personne n'habitera peut-être, mais dont on espère que le besoin se fera sentir! Comme on compose avec les ruisseaux trouvés bons pour les habitants ordinaires et infects pour les visiteurs extraordinaires! Comme on nivèle les rues, achève les chemins de fer, perce des avenues! Que de prières au ciel pour implorer un temps propice! Que de courbettes et de platitudes on étudie devant la glace ou répète *in petto!* Ah, misères humaines! Oh, intérêt!

C'est l'histoire, à l'entrée de l'été, d'une vingtaine de villes en France; c'est celle d'une dizaine d'autres à l'entrée de l'hiver! Temple de Janus! Jean qui pleure et Jean qui rit! Le monde entier n'est que cela!

Au nombre de ces villes qui font leur toilette, en ce moment, et qui se fardent et qui se font petit pied, j'en sais une, — c'est Nice — où toutes les têtes sont à l'envers, pour attendre la famille impériale de Russie, et le roi et la reine du Wurtemberg et qui sais-je encore parmi les souverains de l'Europe! Elle y devrait être habituée; mais non! C'est toujours un jour de l'an pour les propriétaires de villas, pour les loueurs d'appartements, pour les hôtelliers, pour les cafetiers, pour les marchands! Chaque année, Nice se nettoie des pieds à la racine des cheveux pour recevoir l'armée des visiteurs. Mais cette année, elle redouble de coquetterie. C'est une bonne fortune pour tous, et la fortune pour quelques-uns, que le séjour de l'impératrice de Russie à Nice! Aussi quel abattis de vieilles maisons! Quelle insurrection de maisons neuves! Enfin tout le monde, paraît-il, doit faire fortune à Nice, cet hiver. Ainsi soit-il! Nous en reparlerons, car il ne faut pas se dissimuler qu'il y aura tout un coin de l'Europe à Nice, du mois d'octobre 1864 au mois de mai 1865. Que de gens vont prendre des bains de mer en plein janvier, rien que pour narguer le bonhomme hiver et les Parisiens.

Mais il ne fait pas bon narguer les Parisiens sous le rapport des bains de mer! Ils vont en avoir, s'il faut en croire un journal. Malgré vent et marée, il leur en faut. Or donc il a été question, d'abord, de faire un canal de Dieppe à Paris. On y a renoncé; mais savez-vous, au dire du journal dont je parlais tout à l'heure, à quoi l'on songe? Écoutez-le :

« Une compagnie serait en voie de se former pour entreprendre la pose d'un tube en fonte de 30 centimètres de diamètre, entre Dieppe et Paris, et longeant le chemin de fer. A Dieppe, on construirait une colonne analogue à celle du puits artésien de la place de Breteuil, à Paris, mais haute de soixante mètres. Une machine de la force de 20 chevaux élèverait l'eau de la mer au sommet de la colonne, d'où, par sa propre pesanteur, elle viendrait à Paris approvisionner vingt bains d'eau de mer qui seraient créés dans les vingt arrondissements. »

M'est avis que ceux à qui l'on demandera de contribuer à cette opération auraient de l'économie à s'en aller tout tranquillement, chaque été, prendre des bains de mer dans un de nos ports les moins éloignés. Après tout, c'est une question de goût.

Voici une anecdote sur Alexandre Dumas, et qui a un grand succès dans le journal et hors du journal qui l'a publiée. Je ne vois pas pourquoi je vous en priverais :

Il y a dix ans, Dumas publia un grand roman en feuilletons dans un journal politique, l'héroïne était présentée comme une poitrinaire arrivée au deuxième degré... Sueurs, toux, irritabilité; pensées tour à tour joyeuses et mélancoliques, élans poétiques, tout le diagnostic de la phthisie était tracé avec cette plume d'or que le grand romancier tient encore si vaillamment dans sa main habile.

Un matin, tandis qu'il achevait son œuvre, on lui annonça un grand personnage de la cour de Louis-Philippe.

M. le marquis de ***.

— Monsieur, dit le grand seigneur, votre roman est-il terminé?

— Complétement.

— Et que devient l'héroïne au dénoûment?

— Vous êtes un gourmet de primeurs... monsieur le marquis, dit en riant le romancier, ou bien vous désirez

lire à la façon arabe,... en commençant par la fin...

— J'ai, répondit le visiteur, une raison plus grave à fournir pour justifier ma curiosité.

— Eh bien! dit Dumas, ma pauvre poitrinaire meurt au dernier feuilleton.

— Il faut qu'elle guérisse, dit le grand seigneur!

— Mais la charpente est faite.

— Il faut modifier la conclusion.

— Mais le dénoûment est saisissant.

— Il faut en trouver un autre, et je ne suis pas embarrassé de vous...

Dumas regarda avec surprise son interlocuteur.

— Pourquoi me demandez-vous cette guérison d'un personnage imaginaire? fit-il.

— Parce que ma fille unique éprouve les mêmes symptômes que vous avez décrits... qu'elle a la même maladie que votre héroïne... et que si votre jeune fille meurt... le moral de ma pauvre enfant, qui suit ses aventures dans le journal chaque matin, sera mortellement frappé...

Le célèbre romancier serra la main du père.

Il remania la fin de son roman.

Et l'héroïne fut guérie miraculeusement.

Cinq ans après, dans le salon de M. de Montalivet, Dumas rencontrait une belle dame, aux splendeurs à la Rubens : c'était la fille du marquis, mariée, qui se portait comme un charme.

— Elle a eu quatre enfants, lui dit le père en la lui présentant.

— Et mon livre quatre éditions, répondit le romancier.

Nous étions dans le midi tout à l'heure, nous sommes revenus à Alexandre Dumas ; revenons dans le midi et aux anecdotes. En voici une que me racontait l'autre jour un de mes amis, au retour d'un voyage à Marseille :

— C'était, me dit-il, sur le cours de Belzunce ; je vis un nombreux rassemblement et je m'approchai. Cette réunion d'hommes, de femmes et d'enfants suivait attentivement une opération devenue assez commune sur cette promenade : elle regardait un individu qui se faisait cirer. Cette toilette complémentaire, tout d'abord, ne paraissait nullement devoir exciter l'attention du public; mais, en regardant attentivement, on finissait par s'apercevoir que le décrotteur ne lustrait pas des souliers ni des bottes, mais bien des pieds dépouillés de leurs bas. Voici le mot de l'énigme :

Un servant adepte de Bacchus ayant, le samedi au soir, engagé une lutte avec plusieurs bouteilles, avait fini par succomber sous le poids et sous le nombre de ses ennemis, et ses jambes lui ayant refusé tout service pour le transporter chez lui, il avait choisi un banc du Cours pour couchette et s'était endormi. Pendant son somme, qui était très-profond, des amateurs l'avaient allégé de sa chaussure. Aussi quelle ne fut pas la surprise peu agréable de notre dormeur, lorsqu'en s'éveillant le matin, il constata la disparition de ses souliers. Mais prenant la chose philosophiquement et voulant, autant que possible, sauver les apparences et le qu'en dira-t-on, cet estimable œnophile n'avait pas voulu gagner son domicile à *pieds nus*, et voilà pourquoi il leur faisait passer une couche de cirage.

O naïveté!

A l'heure où paraîtra ce courrier, le théâtre Italien aura ouvert ses portes au public. On sait que cette année, M. Bagier a engagé une troupe chorégraphique. C'est une innovation, et à ce titre je crois devoir fournir sur les danseuses et les danseurs des Italiens quelques renseignements.

Berlin, Varsovie, Florence, Vienne ont donc expédié à l'impressario de notre Théâtre-Italien la marchandise ailée, les colis fragiles de sylphides qu'il avait commandés sur les meilleurs marchés.

Soit hasard, soit calcul, les trente danseuses descendaient de wagon à la même heure aux diverses gares par lesquelles l'Europe débouche sur Paris. Toutes les trente se sont dirigées en même temps vers le Théâtre-Italien dans sept voitures.

On a procédé immédiatement à l'appel.

Quelques-unes, en petit nombre, n'ont pas, je dois le dire, rejoint le drapeau qui avait reçu leurs serments. A Florence, par exemple, la Capon, la Mazzeri (qu'elles soient dénoncées en toutes lettres!) sont restées, malgré l'engagement signé qui les liait au directeur de notre Théâtre-Italien. Le pis, c'est qu'on dit justement ces réfractaires fort jolies. Elles ont payé le dédit stipulé dans leur contrat plutôt que de rompre les chaînes de fleurs qui les gardent là-bas prisonnières.

Mais nous avons, nous aurons, elles sont arrivées à point et à bon port, les sœurs Tregazzi, de Palerme; la Bausani, de Milan, qui a de la beauté, assure-t-on, et du talent; aussi est arrivée la belle Diani, de Florence, et bien d'autres!

Voilà tout ce que le théâtre pendant ces derniers jours m'a permis de cueillir de nouveau. Mais on promet tant de choses!

X. Eyma.

PETITE CHRONIQUE.

A propos de la pièce de *Don Quichotte* au Gymnase, Jules Janin raconte, dans un de ses derniers feuilletons, l'anecdote que voici :

« En revanche, une louange à faire au nouveau Don Quichotte, c'est d'avoir épargné les deux héros nécessaires, indispensables, Rossinante et le Grison. Cervantes n'y va pas de main morte avec ces deux compagnons de la vie errante. Il les roue à plaisir de mille horions qui font peine à voir. Or l'espèce humaine est ainsi faite, que les plus courageux à contempler les misères de Don Quichotte et de Sancho n'auraient pas supporté les bâtons sur le dos de l'âne et de Rossinante. A ce propos, je me souviens d'un pauvre et vieux cheval dont l'histoire est des plus touchantes. Il avait été jeune, vaillant et hardi; son nom glorieux avait rempli tous les échos du Champ-de-Mars. Les maquillées de ce temps-là lui avaient jeté leurs bouquets et leurs mouchoirs, qu'il avait foulés d'un pied dédaigneux. Bientôt pour le noble animal la vieillesse



était venue avec l'abandon, puis le travail forcé, la nécessité implacable, et le carrosse à quatre sous, incessamment traîné de Paris à Versailles et de Versailles à Paris, avec un vieux compagnon qui, par charité, tirait la plus grosse part. A la fin, les deux malheureux tombèrent pour ne plus se relever; l'un fut tué sur place; et l'autre se traîna sur trois jambes à Montfaucon! Chose horrible! A ces abattoirs, l'équarrisseur, dont c'était la fête, n'eut pas le temps d'abattre la pauvre bête, et, la remettant au surlendemain, il la lâcha dans ce marais putride, abreuvé de sang, qui ne produit que des rats et des vers... Poussé par la faim, l'horrible faim qui peut changer en pains les ossements du cimetière, le malheureux cheval en fut réduit à chercher dans les entrailles des chevaux éventrés quelques parcelles de paille à demie digérée, des brins d'un foin impie et des grains d'avoine... Il fit son dernier repas dans le ventre même de son collègue, le seul ami qu'il eût rencontré ici-bas.

» Une heure encore, et l'agonie de ce malheureux était à son terme... Hélas! une mort plus cruelle et moins touchante attendait le pauvre animal.

» Franconi, à la recherche d'une Rossinante (il voulait monter à son cirque un Don Quichotte), fut frappé de la misère de ce pauvre cheval. Voilà, se dit-il, ma Rossinante. On demande aux écorcheurs ce qu'ils voulaient de cette peau criblée de trous... les écorcheurs en firent bon marché; l'asticot de Montfaucon, qui ne s'était guère réjoui de cette proie, la laissa partir sans regrets.

» Voilà donc Rossinante, élève de Franconi, accueillie en ces chaudes écuries, ou plutôt dans ce foyer de la danse équestre. Là elle rencontre un peu mieux que des chevaux, des êtres intelligents à quatre pieds et sans plumes, qui ont joué leurs rôles dans les plus grands drames de l'univers. En ce lieu des batailles épiques, le malheureux fut regardé avec épouvante, mais sans horreur. On lui donna l'avoine d'une main prudente... il lui semblait qu'il remangeait l'avoine dorée pour le consul. *Incitatus!* O bonheur! on lui parle enfin comme à un animal raisonnable! Des hommes en bottes *à l'écuyère* répondent en toute courtoisie à ses moindres hennissements. C'est à qui offrira un morceau de sucre à cette pauvre gueule écorchée. On lui eût dit en ce moment qu'il venait de gagner encore une fois la palme olympique, il n'eût pas été plus heureux.

» Cependant chaque matin sa plaie était nettoyée, et quand il était bien pansé, on le venait prendre avec douceur, et l'on posait doucement, sur ses reins déjà moins aigus, un cavalier léger comme une plume. Alors il allait au pas dans une suite enchantée de beaux paysages; il traversait, au bruit des chansons, des flots d'azur; il assistait à des fêtes villageoises; Dorothée et Lucinde aux bras charmants le flattaient de leur main blanche. O rêve, enchantement! Mais le jour où le malheureux découvrit qu'il jouait un rôle abrutissant, dans une abominable comédie, et qu'on l'était venu chercher uniquement pour le livrer à cette immense risée, il regretta son agonie honorable dans les abîmes de Montfaucon, et mourut de honte et de douleur au moment où l'aile du moulin à vent commençait à tourner. Il fut pleuré de Franconi et de tous ses camarades qui comprenaient cette grandeur d'âme. — Utile exemple. En effet, sur le théâtre et dans le monde, hors des beaux rôles, il n'est point de salut. »

Louis de Saint-Pierre.

LA RIVIÈRE DE LA MORT.

Le Humboldt a été surnommé *Rivière de la Mort*, et certes il justifie bien ce titre. Il prend naissance dans un endroit où surgissent de terre et se mélangent, pour former son cours, d'innombrables sources d'eaux chaudes, froides, tièdes, sulfureuses, empoisonnées; c'est le canal par lequel des eaux filtrant sans bruit ou tumultueusement d'un sol dépourvu de toute végétation vont se jeter dans ce qu'on appelle aujourd'hui le Grand-Bassin. Il y a quatorze ans, les bords du Humboldt étaient blancs d'ossements d'animaux, et sur une longueur de 50 milles, en y comprenant 26 milles de désert, l'odeur de cadavres en putréfaction était seule capable d'asphyxier le passant. Le désert offrait un effroyable spectacle de mort et de désolation. On aurait dit qu'une armée comme celle que Xerxès conduisit autrefois en Grèce, avait effectué par là une retraite désordonnée, abandonnant tentes, wagons, vêtements, armes, tout enfin pour se sauver. Les bestiaux, les chevaux, dès qu'ils avaient goûté l'eau de ces régions empoisonnées, gonflaient et tombaient par milliers tout le long de la route du désert, route que les véhicules de toute nature jonchaient littéralement. On a estimé à 5,000 le nombre des wagons laissés dans le désert par l'immigration de 1850, et si toutes les carcasses d'animaux crevés en cet endroit eussent été mises à la file l'une de l'autre, elles eussent bordé de chaque côté sans interruption toute l'étendue de la route. Non-seulement les voitures étaient abandonnées, mais ce qui en composait le chargement subissait le même sort. Çà et là c'étaient des chariots attelés qui restaient sur le chemin; leur timon séparait deux carcasses de bœufs; c'étaient aussi des ossements de chevaux que la sangle d'une selle et la selle elle-même entouraient encore. Pendant la nuit, les bestiaux arrivés de la veille, épuisés de fatigue et de besoin, rafraîchis par l'air, se relevaient quelquefois et parvenaient à se traîner encore comme des fantômes; mais s'ils se recouchaient, c'en était fait, ils ne se relevaient plus. On a vu par endroits la route tellement obstruée de leurs cadavres, qu'il fallait en quelque sorte les enjamber pour passer. Tel était le spectacle en août et septembre 1850. Les récits des

premiers immigrants par la route du Humboldt font tressaillir d'horreur et d'effroi.

Tout terribles qu'ils soient pourtant, ils n'approchent pas de ceux des voyageurs venus à la même époque par la route de la rivière Platte.

Le choléra sévissait avec une intensité qu'on lui a rarement vue ailleurs. C'est par milliers qu'il faut compter les tombes qui bordent la route de la vallée de la Platte. La tête de colonne de l'immigration en 1850 échappa seule aux rigueurs de ce fléau; le reste fut décimé.

Laissons parler le voyageur qui a retracé ce dramatique épisode :

« La mort fit des ravages épouvantables dans le convoi d'immigrants auquel j'appartenais. Le train se composait de quatre wagons et de 29 personnes, parmi lesquels se trouvaient deux femmes et trois enfants. Le plus jeune de ces enfants avait au plus six mois. C'est par hasard que je m'étais rencontré avec ce convoi, à l'ouest du fort Kearney; à part une ou deux personnes, je n'en connaissais pas les membres. L'œuvre de la mort commença : en deux jours nous enterrâmes 13 hommes et l'une des deux femmes. Deux wagons furent détruits pour faire des cercueils, puis on se remit en marche. De matin en matin, de nuit en nuit, il nous fallut enterrer nos morts et passer en laissant les tombes derrière nous. Cela dura jusqu'à ce qu'enfin nous arrivâmes à Ash Hollow, avec un seul wagon et six personnes... une femme, ses trois enfants, le conducteur du wagon et moi. Cette pauvre mère, avec un de ses enfants attaché au sein, était étendue sur un matelas au fond du wagon, dans un état d'insensibilité presque complet; — il n'y avait que quelques heures que nous avions rendu les derniers devoirs à son père et à son mari, — et les deux autres enfants s'étaient couchés en pleurant à côté d'elle. Les bœufs furent silencieusement dételés et nous dressâmes la tente pour la nuit.

« Nous n'étions pas seuls dans la vallée. Tout autour de nous, des feux étaient allumés par les immigrants qui campaient là, et cependant un silence solennel planait dans l'air. Dans notre camp, comme partout ailleurs, si l'on parlait, c'était à voix basse; on aurait dit que chacun s'étudiait à faire le moins de bruit possible pour ne pas attirer l'attention de l'ange destructeur. Un feu de sauge fut allumé, puis je retirai les enfants du wagon. Pauvres petits! ils me regardaient avec étonnement, pensant peut-être que je voulais les enterrer aussi. J'embrassai la petite fille, qui se serrait contre moi en pleurant comme si son cœur voulait se briser. Le garçon, sur l'esprit duquel la mort ne pouvait plus rien, tant il s'était familiarisé avec la vue des victimes qu'elle avait faites autour de lui, me demanda si c'était cette nuit-là que nous allions tous mourir et, dans ce cas, qui nous enterrait...

» Lorsque je revins vers le wagon avec une tasse de thé, la figure de la mère était devenue plus pâle, son regard livide avait pris une teinte à laquelle je ne me trompai pas. Je passai l'enfant au conducteur et soulevai la tête de la mourante. Elle ne souffrait pas; aucun symptôme de choléra ne se manifestait chez elle, et pourtant elle se mourait. J'approchai la tasse de thé de ses lèvres, elle refusa de boire. Soudain la petite fille, qui était assise près du feu, éclata en sanglots; ce bruit arriva aux oreilles de la mère. Oh! quel regard elle me jeta à la clarté du feu du camp! Je l'ai revu mille mois depuis, il m'avait touché au cœur comme un fer rouge! Je compris ce qu'elle voulait dire. Dans une pareille situation, tout se comprend... — Je leur servirai de père, répondis-je. Ses lèvres s'agitèrent comme si elle eût parlé, mais aucun son ne sortit de sa bouche; elle ferma doucement les yeux et rendit son âme à Dieu, ne laissant d'elle sur cette terre de larmes que trois petits orphelins au bord de la rivière Platte! J'enroulai la couverture autour de son corps et je sortis de la voiture.

« La fièvre me prit; avec tous les motifs de m'affliger, je me sentais intérieurement soulagé... Je crus devenir fou. — Elle est morte! dis-je à voix basse au conducteur, creusez-lui une fosse! Je lui pris l'enfant des bras et m'enfonçai dans la nuit. Des feux, ai-je dit, étaient allumés tout autour de la vallée; j'approchai de l'un d'eux... trois hommes creusaient une fosse! Ils avaient l'air de spectres? ils me jetèrent un regard silencieux, ce fut tout. J'allai vers un autre feu, puis vers un autre, et un autre encore : partout on creusait des fosses, partout on remplissait des tombes... nulle part on ne proférait une seule parole.

« Nous sommes dans la Vallée de la Mort, pensai-je. Je revins vers le wagon, j'aidai le conducteur à enterrer la morte, et, ce triste devoir rempli, j'attelai aussitôt. Nous partîmes au milieu de la nuit, décidé que j'étais à mettre la plus grande distance possible entre nous et cet effroyable lieu qu'on appelait Ash Hollow. Dès ce moment, nous marchâmes sans repos : la mort nous abandonna : mais de 29 personnes que nous étions au départ, il ne restait que deux hommes et trois enfants. »

***

LA PIÈCE PERCÉE.

(Voyez le numéro précédent.)

III.

Au souper qui suivit toute cette cérémonie, Lucien, en Nemrod triomphant, occupa nécessairement la place d'honneur vis-à-vis de son oncle. Le premier toast fut pour lui. Le premier coup de fourchette de chaque plat fut pour lui aussi. Pour se conformer à l'usage, on lui servit la hure, et de plus un morceau fort honorable du râble.

— Heureux coquin, lui disait son oncle à travers les verres à patte et les bouteilles au long cou, voilà une journée telle que la chimie n'en a jamais donné à personne.

Lucien, à la vérité, ne s'était jamais trouvé à pareille fête; aussi était-il presque frappé d'éblouissement. Il trouvait néanmoins le moyen de parler à tout le monde, et le temps de ne perdre ni un coup de dent ni une rasade.

Cependant, lorsque le moment arriva de découper sur son assiette le morceau de râble en petites bouches, il se tut tout à coup et s'arrêta court de manger. Le couteau et la fourchette dont il se servait rencontraient en même temps une vive résistance.

— Qu'y a-t-il donc, cher monsieur? lui demanda un de ses voisins.

Lucien répondit qu'il ne savait pas pourquoi son couteau s'ébréchait. Jusqu'à ce moment, la chair du sanglier avait été facile à sectionner; on pouvait même la croire tendre.

— Mon couteau est frais émoulu, reprit-il, ma fourchette solide; je ne conçois rien à ce qui arrive.

— Faites venir l'écuyer tranchant, alors, mon cher monsieur, repartit le voisin.

A l'aide d'un petit tranche-lard de Châtellerault, trempé comme un rasoir, ce valet sépara les chairs qui paraissaient vouloir demeurer compactes; mais au moment où il retirait son ustensile, un objet qu'on n'avait pas encore vu tomba tout à coup sur l'assiette de Lucien en rendant un son métallique.

— Qu'est-ce que c'est que ça? qu'y a-t-il donc? demanda à son tour le richard en voyant son neveu changer de visage.

L'étudiant n'avait pas pu maîtriser sa surprise.

Ce qui venait de tomber de la tranche du râble affectait la forme d'une feuille de métal fauve très-artistement arrondie. Dans le premier moment, Lucien avait porté la main à cette étrange trouvaille; mais c'était en vain qu'il la tournait et la retournait en tout sens entre ses doigts, une pareille découverte déconcertait toutes ses convictions scientifiques. Comment se faisait-il qu'un fragment de métal, grand au plus comme une pièce de dix sous, se trouvât dans le râble d'un sanglier tué en pleine forêt de Verrières?

— Mon cher monsieur, lui dit de sa place l'officier de la vénerie royale, il n'y a pas lieu de manifester tant d'étonnement. Ce que vous venez de rencontrer sous votre fourchette n'est rien autre chose qu'une balle aplatie qui a séjourné sous les soies de l'animal.

— Voilà l'explication du prodige, s'écrièrent tous les convives en chœur.

— Voilà une explication qui n'explique rien, permettez-moi de le dire, reprit Lucien. Savez-vous ce que je viens de trouver dans le râble de la bête? Une pièce d'or, tout simplement.

— Une pièce d'or! objecta en riant l'ancien munitionnaire, qui se piquait parfois de bel esprit; il voit de l'or partout, cet enfant. Allons, cher neveu, ce n'est pas une vision de chimiste, mais bien une illusion d'alchimiste.

On se mit à rire à la ronde de ce mot, tout en trinquant. Comment ne pas applaudir à la saillie d'un hôte si magnifique? Le blond chablis qu'on vidait en ce moment était le plus fin qu'on eût pu trouver dans les meilleures caves de la France.

— Riez tant qu'il vous plaira, messieurs, répondit l'étudiant : j'ai parlé d'une pièce d'or, je maintiens ce que j'ai avancé.

En parlant ainsi, Lucien jetait sa trouvaille au fond d'un verre d'eau.

— Cher neveu, est-ce que tu prends ma table pour ton laboratoire? s'écria le banquier tout fier de son premier succès.

Pour toute réponse, le jeune chimiste retira de l'eau l'objet trouvé, décrassé, poli, presque brillant; c'était effectivement une pièce d'or de petite dimension, ayant l'ampleur d'une pièce de cinquante centimes. Ce qui redoublait la surprise de l'étudiant, c'était de voir que la pièce n'était pas une variété de monnaie française. Quelques caractères germaniques à demi effacés auraient annoncé son origine allemande, quand même on n'eût pas vu sur la pièce le lion traditionnel des Nassau, coiffé d'une couronne ducale, et tenant une épée nue dans ses griffes. Un des convives, qui se donnait pour numismate, déclara que c'était un demi-florin d'or de dix francs, frappé par un des petits princes d'au delà du Rhin, le grand-duc de Hesse-Darmstadt, probablement.

Cette interprétation n'apprenait toujours pas com-



ment la pièce d'or s'était logée, en France, entre la chair et le cuir d'un sanglier encore jeune. L'ex-banquier rappela à ce sujet l'histoire de ce Polycrate, tyran de Samos, qui, ayant jeté son anneau dans la mer, le retrouva quelques jours après en dépeçant un poisson qu'on avait servi sur sa table. Mais l'analogie ne paraissait pas assez complète pour qu'on crût devoir s'y arrêter.

Le mieux était d'avouer qu'on n'y comprenait rien.

Une circonstance bizarre, dont il n'a pas encore été parlé, compliquait cet étrange épisode. La petite pièce d'or était percée de deux trous imperceptibles, à la manière de ces sequins que les femmes du Tyrol et les jolies filles de Venise sèment dans leurs cheveux quand elles sont brunes.

On sait qu'un vieux préjugé veut que toute pièce de monnaie ainsi trouée porte bonheur à celui qui la possède.

Aussitôt que Lucien eut fait remarquer ce nouvel appendice de sa trouvaille, on commença à faire entendre les rires et les vivats.

— Conservez précieusement ce florin, Lucien, disait-on de toutes parts; c'est tout à la fois une grosse dot et un talisman. Vous verrez que tout vous sourira à l'avenir dans la vie.

Moitié en riant, moitié en attachant une pensée sérieuse à son action, l'étudiant renferma le demi-florin d'or dans une petite bourse de maroquin rouge qu'il portait au fond de la poche de son habit.

Il ne devait plus être question de la pièce percée, du moins pour ce jour-là.

IV.

Deux mois s'étaient écoulés.

On entrait en hiver.

Lucien, toujours pauvre, ne quittait plus cette studieuse mansarde de la rue du Paon où il demandait péniblement à la science ses âpres secrets; mais ces secrets ressemblent à l'énigme du sphynx qu'on ne devinait pas du premier coup ni sans danger de mort. Un matin, au plus fort de ses études, on ouvrit sa porte; c'était un domestique en livrée qui lui apportait une lettre de son oncle.

« Viens sans retard, lui écrivait l'ex-banquier, j'ai quelque chose d'important à te communiquer. »

A une heure de là, l'étudiant se faisait introduire dans le cabinet du Crésus.

— Écoute, cher neveu, lui dit l'ancien munitionnaire, voilà dix ans que je te fais une pension de deux cents francs par mois, c'est une misère qu'il est bien temps de supprimer.

— Cher oncle, vous êtes le maître de diriger vos bontés dans le sens qui vous convient le mieux.

— Attends donc, tu ne sais pas encore ce que je veux dire. Sans me déranger de mon fauteuil, je viens de gagner dans une affaire à peu près cinq cent mille francs. Mes enfants ont du pain sur la planche et assez d'argent dans leurs coffres; je ne leur ferai donc aucun tort en partageant ce lot en deux, et en t'en donnant la moitié.

En causant ainsi, l'ex-banquier prit sur son bureau un papier zébré de timbres.

— Tiens, ajouta-t-il, voilà le titre qui te donne douze mille livres de rente.

Lucien, ainsi que nous l'avons dit, n'avait jamais été traité en enfant gâté par la fortune. Jusqu'à ce jour même l'homme aux écus, son oncle, s'était montré envers lui plus parcimonieux que paternel. Cet acte de munificence si extraordinaire le frappait au point qu'il ne pouvait trouver un mot de remercîment à répondre.

— A propos, reprit l'ex-banquier, as-tu toujours ta pièce percée?

— Toujours, cher oncle.

— C'est que je craignais que tu ne l'eusses fondue dans tes diables de réchauds. Garde-toi bien, ajouta-t-il, de te laisser aller à pareille extrémité. Nous verrons si ce qu'on a avancé à cet égard se réalise.

Sur ces dernières paroles, il le congédia. On a compris que l'étudiant était vivement ému. Un titre de deux cent cinquante mille francs, c'est-à-dire douze mille livres de rente, cela formait deux colonnes d'Hercule qu'il n'avait jamais osé espéré d'atteindre, même en faisant beaucoup de chimie.

— Je dois pourtant cette bonne fortune à l'influence de ma pièce percée, dit-il, — et il se mit à penser à la vie nouvelle qu'il aurait à mener.

Il convint à part lui de ne plus s'occuper de science qu'à ses moments perdus. Lucien avait vingt-cinq ans; c'était le bel âge pour expérimenter l'existence. Douze mille francs de revenu pour un étudiant habitué à ne dépenser que deux cents francs par mois, c'était de l'opulence; il pensa, du reste, qu'il serait toujours assez sage pour ne jamais entamer le capital. En tous cas, il lui resterait une double ressource, la bienvieillance de son oncle et la magique vertu de la pièce d'or.

Ces diverses considérations l'amenèrent peu à peu à dépouiller le vieil homme. Il fit peau neuve. Au bout de vingt-quatre heures, l'austère mansarde du Pays-Latin fut délaissée pour un appartement de garçon de la Chaussée-d'Antin. Les cornues, les réchauds et tous les instruments scientifiques étaient mis au rebut. Dès le même jour, l'étudiant devint un papillon des boulevards élégants, habillé à la dernière

mode et armé d'un lorgnon qu'il manœuvrait avec une exquise insolence.

On jouait beaucoup au temps dont nous parlons. Il était de bon genre de jeter de l'or à pleines mains sur les tapis verts. Ces batailles aléatoires se livraient, non-seulement à Frascati, mais encore dans les salons du meilleur ton.

En sa qualité de neveu d'un parvenu, Lucien courait le beau monde. Ce n'était pas, il est vrai, sans être au préalable soumis à un contrôle impertinent. De temps en temps, en effet, les gentilshommes de fraîche date faisaient entendre un sourd murmure à la vue de cet élégant qui n'avait pas de couronne peinte sur la portière de sa voiture. Mais aussitôt qu'on prononçait le nom de l'ancien banquier, la moue aristocratique se changeait en sourire. Quand une voix avait dit : « Mais c'est le neveu du célèbre financier ! » on invitait Lucien, on le choyait; on l'appelait : très-cher, comme s'il fût né sous un dais armorié du temps de Pepin le Bref.

Un soir du mois de janvier, dans un hôtel du faubourg Saint-Honoré où il avait ses coudées franches, la bouillotte allait d'un train d'enfer. Notre jeune homme prit la place d'un *décavé*. En moins de dix minutes, il avait lui-même perdu cent louis dont vingt-cinq sur parole. Quoique son oncle lui eût fait savoir que sa caisse lui était ouverte dans les cas extrêmes, Lucien ne voulait pas poursuivre la lutte. Il allait sans doute battre en retraite, lorsqu'il vint à se rappeler l'incident de la pièce d'or trouée. Les paroles prophétiques prononcées à cette occasion lui montèrent au cerveau.

— Puisqu'on prétend qu'une telle pièce porte toujours bonheur, pensa-t-il, je dois tenter l'aventure.

Suivant les mœurs d'alors, le maître de la maison avait fait placer sur la cheminée du salon une sébille pleine d'or à l'usage des invités; Lucien y prit cinq louis, et alla droit à la table de jeu.

On demandait, par hasard, un rentrant.

Il s'assit, se fit donner des jetons, et, après avoir posé sur le tapis le petit florin d'Allemagne percé de deux trous :

— Messieurs, dit-il aux joueurs, prenez garde à vous; voici un talisman qui va me faire gagner tout ce que chacun de vous a devant soi.

On ne fit pas seulement mine de l'avoir entendu.

Les cartes battues et données, Lucien s'engagea d'emblée sans regardait ce qu'il avait dans la main ; il était alors tout surpris de voir que la chance revenait vivement de son côté. On aurait dit qu'un sylphe invisible écrémait les atouts pour les placer entre ses doigts.

Après cinq minutes écoulées, les sommes qui s'élevaient en tas devant ses adversaires venaient insensiblement, par les plus incroyables sinuosités, se poser d'elles-mêmes devant notre héros.

— Décidément, s'écria-t-il, ce petit florin de Hesse vaut de la corde de pendu.

Non-seulement Lucien avait réparé ses pertes, mais encore il disposait d'un air triomphal son gain récent en tourelles d'argent et d'or, comme cela se fait à la bouillotte.

Tant de bonheur offusqua un jeune Anglais, fils d'un lord, qui était venu étudier en France l'art de se ruiner correctement en deux ou trois soirées.

— Monsieur, dit l'insulaire à Lucien, si vous le voulez bien, à la première occasion, je vous fais mon tout, mais à une condition expresse.

— Voyons votre condition, monsieur.

— Il s'agira tout simplement de comprendre dans la somme gagnée cette pièce d'or qui est là, à votre gauche. Acceptez-vous?

— Très-volontiers, monsieur, répondit l'étudiant.

Peu d'instant après, il se présenta le coup que voici :

Le jeu étant fait, le jeune Anglais parla le premier, et, d'un ton résolu :

— Monsieur, dit-il au neveu de l'ex-banquier, je vous fais mon tout.

— Je tiens, répondit héroïquement Lucien avant même d'avoir levé ses cartes.

— Brelan de roi, ajouta l'insulaire d'un air moqueur.

— Brelan d'as carré ! riposta le chimiste. La pièce me reste.

Tous les assistants étaient stupéfaits.

D'un seul coup, Lucien venait de gagner mille écus.

Paris a beau se flatter d'être la ville la plus studieuse et la plus philosophique de l'univers, il a toujours une très-grande tendance à croire au merveilleux. On demeura bientôt convaincu de ce fait que le florin percé portait bonheur en toute chose; Lucien, comme on le pense, admettait plus que personne ce préjugé si séduisant pour son avenir.

V.

Dans le courant du même hiver, une circonstance nouvelle confirma l'ancien apprenti-serrurier dans ce qu'il pensait touchant la vertu du petit florin d'Allemagne. Nous voulons parler d'un duel au pistolet qu'il eut au sortir d'un bal masqué. Les faiseurs d'anecdotes, nos honorables confrères, ont attribué au fait une origine qu'il n'a jamais eue. Ceux-là ont mis l'aventure sur le compte de Martin-

ville, l'auteur de la féerie du *Pied de mouton;* ceux-ci l'ont prêtée à notre ami, le poëte Méry, l'auteur d'*Eva*. Dans l'un et dans l'autre cas, il y a une erreur qu'il importe de rectifier; l'épisode concerne Lucien et ne doit être citée à propos d'aucun autre.

Sur un sujet frivole, pour le loup de velours d'une femme lorgnée de trop près, Lucien et un autre fou de son âge s'étant pris de querelle, on convint de se battre le lendemain matin au pistolet. La rencontre avait lieu au bois de Vincennes, à trois portées de cigare du fort, dans une clairière plantée de platanes et de marronniers.

En homme profond sur les riens, l'adversaire visa juste et tira sans pitié.

Une balle de plomb, quatre fois grosse comme un noyau de cerise, frappa Lucien en pleine poitrine, à gauche, au seuil du cœur.

Mais heureusement la petite pièce d'or percée, serrée dans un sachet de maroquin rouge, amortit le coup et arrêta le projectile.

— Voilà une chose qui ne me fût jamais arrivée, il y a un an, lorsque j'étais trop pauvre pour garder une pièce d'or; je serais maintenant un homme défunt.

Le mot circula; il n'était que naïf; on s'arrangea pour le trouver piquant. Toujours l'effet du florin!

VI.

En fréquentant le monde, le neveu de l'ex-banquier avait vu, un soir, dans une fête de famille, une jeune femme autour de laquelle chacun s'empressait.

On la nommait Valentine de Méranges. C'était une très-belle personne, qui, indépendamment de la beauté, avait ce charme étrange d'être veuve à vingt-deux ans.

Dans des vues d'intérêt, on l'avait fait épouser de très-bonne heure à je ne sais quel marquis sexagénaire, qui, en mourant après dix-huit mois de mariage, lui avait laissé son nom et une brillante fortune. Mais le veuvage qui, à cette époque, plus encore que de notre temps, avait le privilége de plaire aux femmes, faisait que la belle enfant n'éprouvait en rien le désir de se donner un nouveau maître.

Lucien dansa avec elle deux ou trois fois et en devint éperdument amoureux.

— Elle sera ma femme avant un an, dit-il à son oncle.

— Comment! repartit le financier, tu veux attendrir le cœur d'une veuve? mais c'est se briser la tête contre un roc. Je te préviens que tu ne réussiras pas.

— C'est ce que nous verrons, cher oncle.

— Ah! j'y suis! Pour venir à bout des obstacles, tu comptes sur ton talisman ordinaire, sur ta pièce percée!

— Vous l'avez dit.

— Pour le coup, ajouta le Crésus, la puissance mystérieuse de ton florin te dérange la cervelle; mais ce sont tes affaires et non les miennes. Arrange-toi comme tu l'entendras.

Le mois de mai qui suivit cette scène, Lucien, habillé d'une façon irréprochable, se rendit un dimanche à la petite église de Jouy-en-Josas, près de Versailles. Lucien n'était pas dévot. S'il venait s'adosser sur une chaise, le long des piliers de la petite église rustique, c'était parce que madame de Méranges, châtelaine des environs, quêtait, ce jour-là, pour les pauvres de la paroisse. Par une coïncidence assez remarquable, le financier, son voisin de campagne, devait l'accompagner et lui donner le bras pendant la cérémonie.

A l'heure indiquée pour la quête, au moment où la jolie veuve, appuyée sur l'ancien munitionnaire et précédée du suisse en grand costume, se présentait dans la nef, près des piliers, Lucien laissa tomber de ses gants blancs, dans la bourse ouverte qu'elle tenait, le demi-florin d'Allemagne. On aurait pu constater alors que Valentine tressaillit comme si elle eût été sous le coup d'une commotion électrique.

Dans la sacristie, on tira de la bourse et l'on compta sou à sou la dîme de la charité. Par galanterie bien plus que par pitié, l'ex-banquier ajoutait un billet de mille francs à l'airain des villageois. Mais que faire du demi-florin qui n'avait pas cours en France? La jolie quêteuse, mue par un sentiment qu'on pourrait prendre pour le désir de donner aussi une offrande aux pauvres, demanda à acheter cet étrange morceau d'or deux fois sa valeur.

— Combien cela vaut-il? demanda-t-elle au financier.

— Dix francs, à peu près, belle dame.

Elle prit un louis dans son aumonière et l'échangea sans façon contre la pièce percée.

Quand on la revit à quelque temps de là, aux Bouffes, elle montrait le demi-florin d'or attaché par un chaînon à toutes les fantaisies qui formaient la breloque de sa montre.

— Te voilà bien avancé, disait en même temps à son neveu l'ancien munitionnaire d'un ton de léger persiflage; tu n'auras pas la femme, et tu as abandonné le talisman.

Lucien était piqué au jeu; il répondit à son oncle qu'il ne serait pas dupe de sa bonne action.



Dès le jour même, il écrivit à Valentine la lettre suivante :

« Madame,

» Quand j'ai été assez heureux pour me trouver à » l'église de Jouy, le jour où vous y faisiez la quête, » le hasard voulait que j'eusse oublié ma bourse. Il » m'a fallu alors recourir à un expédient extrême, » celui de jeter parmi les aumônes un demi-florin » d'Allemagne, une petite pièce d'or trouée, insigni- » fiante pour les autres, mais qui est pour moi d'un » prix inestimable.

» Ce trésor, que vous avez conservé, je le reven- » dique; mais je comprends très-bien que je vous » doive une compensation. Aussi suis-je tout prêt à » souscrire à tout ce qu'il vous plaira de demander » en échange. »

Sur cette épître si inattendue, la petite veuve fit répondre que les choses étaient bien embrouillées. Elle avait elle-même acheté le demi-florin en présence de témoin, et elle y tenait.

— Depuis qu'il est en ma possession, ajoutait-elle, tout me sourit, tout m'arrive à souhait. Mon parc est longé par un pli de la Bièvre; c'était un mauvais ruisseau, toujours bourbeux; il a pris tout à coup l'aspect d'une rivière. J'avais un rosier du Bengale de vingt pieds; il était flétri, presque mort, il a reverdi et refleuri comme par enchantement. Mes rossignols sont devenus plus nombreux. Vous voyez bien que je ne dois pas me dessaisir de la pièce percée.

Lucien envoya un ami commun afin de concilier l'affaire; on congédia l'ami par un refus poli ; mais par un refus.

Lucien députa alors un homme d'affaires qui menaça d'un procès ; — on le pria de venir lui-même.

Lucien se présenta donc. Il fut pressant, éloquent, persuasif, il plut, et il sut qu'on finirait tout cela comme un vaudeville, par un mariage.

— Mon cher oncle, dit l'ancien étudiant au financier, ce que j'avais dit était bien dit ; j'épouse madame de Méranges, et cela grâce à la pièce d'or.

— J'ajoute deux cent mille francs à ta dot, répondit l'ex-munitionnaire.

VII.

Vous pensez bien que Lucien n'a pas voulu se séparer du merveilleux florin.

— C'est surtout au moment où l'on se marie qu'une amulette si enchantée doit être d'un bon secours.

Il y avait sans doute un peu de plaisanterie dans les paroles que prononçait le neveu du banquier; il s'y trouvait aussi le cri d'un esprit que la durée du succès avait fini par rendre croyant.

Lucien aimait sa femme et rien n'était plus convenable.

Celle qu'il avait vue quêter d'une manière si charmante dans une église de village était un abrégé de toutes les perfections. En France, dans notre société d'une élégance si perfide, l'excès du bien est souvent un mal. En voyant la nouvelle épouse, on ne pouvait s'empêcher de lui faire la cour.

Lucien voyait ces assiduités et n'en manifestait aucun dépit.

— D'abord, se disait-il, je sais que Valentine est incapable de faiblir, et, en second lieu, j'ai toujours auprès d'elle, aux chaînons de sa montre, une sentinelle vigilante.

— Quelle sentinelle?

— La pièce percée, un talisman, un bon génie, la garantie du bonheur.

VIII.

Il s'est écoulé un peu plus d'une trentaine d'années depuis que toutes ces choses se sont passées.

Lucien a eu deux fils qu'il a élevés avec la plus tendre sollicitude, en ayant bien soin de les maintenir sur un pied constant d'égalité.

Étant à peu de chose près du même âge, il les a fait entrer dans le monde le même jour.

Au cadet, il a donné cent mille francs pour faciliter son établissement, et à l'aîné rien.

Comment, rien?

Il lui a donné dix francs au plus, c'est-à-dire le petit florin d'or, en lui disant :

— Crois-moi, tu es encore mieux partagé que ton frère.

Philibert Audebrand.

FERNAND.

(Voyez le numéro précédent.)

Fernand prenait en parlant de toute cette famille un ton de réserve, de respect, qui contrastait avec son ton habituel, et qui réveilla mes inquiétudes oubliées.

— Hélas ! me disais-je, il ne manque plus à mon pauvre ami, pour achever sa triste carrière, qu'un amour malheureux; car, en conscience, un simple brigadier ayant follement dissipé son patrimoine, ne



peut prétendre à la plus jolie et à la plus riche héritière de la ville.

En effet, M. Guérin fils et petit-fils de riches maîtres de forge tenait à cette haute bourgeoisie qui est presque de la noblesse aujourd'hui au milieu des fortunes si récentes dont on n'ose rechercher l'origine. Il avait épousé la fille d'un honorable propriétaire des environs de Besançon, et, après une vie fort active, loin de chercher le repos si cher aux indolents, il acceptait de fort bonne grâce toutes les places honoraires dont la considération est la seule récompense; la Société d'agriculture, par exemple, devait beaucoup à son concours laborieux, sans parler de toutes les Sociétés de statistique ou de bienfaisance.

La seule faiblesse qu'on pût lui reprocher était une légère dose de vanité. Non-seulement sa maison passait pour la plus élégante de la ville, mais il la faisait volontiers admirer en la montrant aux visiteurs dans ses moindres détails. On trouvait partout des bronzes précieux, des meubles d'un modèle nouveau, des tableaux de grands maîtres; la serre, remplie de fleurs rares, communiquait avec le salon et le parfumait en toute saison. On nommait dans la ville cette jolie maison « le Palais Guérin; » mais ce qui attirait le plus l'attention, et par conséquent la critique générale, c'était une superbe calèche, attelée de beaux chevaux blancs, pomponnés de cocardes roses, conduite par un cocher en grande livrée, ayant pour compagnon une sorte de petit laquais tout galonné, dont l'air Frontin choquait bien des gens modestes, d'autant plus qu'il se nommait John et parlait anglais.

Tout cela donnait lieu à quelques critiques; mais il fallait bien reconnaître que M. Guérin était serviable et généreux, et que cette belle maison passait pour la plus hospitalière de l'endroit.

Madame Guérin, au contraire, n'avait de prétentions d'aucune sorte, et jamais femme américaine ne pratiqua mieux la soumission dont elle fait serment en prenant un maître.

C'était pour M. Guérin que sa femme portait des robes chères, venues en droite ligne des fabriques de Lyon; c'était pour lui qu'elle donnait de bons dîners, servis avec tant de recherche. Sans doute, M. Guérin reconnaissait ses soins assidus; mais la personne qui lui donnait le plus de joie et d'orgueil, c'était sa fille.

Oui, sa fille, qu'une fleur ou une simple robe de mousseline paraient si bien; sa fille, qui jouait de belle musique sur le magnifique piano de salon, et qui savait faire causer et sourire les hôtes de la maison, tandis que sa mère paraissait encapuchonnée dans de beaux bonnets de dentelles et parlait, d'une voix timide, de choses insignifiantes.

Je connaissais déjà un peu la famille Guérin, lorsque Fernand m'engagea à la revoir. Je fus aussitôt engagé de très-bonne grâce aux soirées du lundi, par considération pour mon oncle sans doute, et aussi parce que le maître de la maison aimait à voir son salon bien rempli.

La première fois que j'entrai dans cette jolie maison, riante et confortable comme un intérieur anglais, je fus frappé du sentiment de bien-être qu'on y respirait. Je remarquai que mademoiselle Guérin étudiait le rôle d'Angèle, dans un duo du *Domino noir*.

En m'entendant annoncer, elle quitta aussitôt le piano, vint s'asseoir auprès de sa mère, et se mit à chiffonner dans ses doigts agiles un brin de mousseline qui devint en peu d'instants un charmant bonnet d'enfant. Malgré mon incapacité pour juger un travail de ce genre, je ne pouvais me défendre d'admirer ce prompt résultat, et j'admirais surtout cette petite main blanche ornée d'un dé d'or qui travaillait dans la dentelle et les rubans roses comme une abeille butine dans les fleurs. C'est peut-être la seule fois de ma vie où j'aie regardé avec plaisir un ouvrage d'aiguille.

Mademoiselle Guérin travaillait certainement pour quelque petit nouveau-né arrivant dans ce monde pauvre et frileux, et que le petit bonnet élégant allait parer pour le baptême. M. Guérin lisait une revue, qu'il mit volontiers de côté, je crois, car il était peu littéraire, comme la plupart des hommes qui ont consacré toute leur vie à l'industrie.

La conversation roula d'abord sur des sujets insignifiants, puis M. Guérin me parla de Fernand.

— Il a été heureux de vous retrouver ici, me dit-il, et il aime à vous citer comme son meilleur ami. C'est un bon et aimable jeune homme, dont les manières ne se sont point gâtées à la caserne. On voit qu'il a une bonne éducation première, il en reste toujours quelques traces; mais s'il avait eu le bonheur de conserver sa mère, il n'en serait pas réduit aujourd'hui à panser son cheval et à balayer la caserne.

— Bien des maréchaux de France ont commencé ainsi, repris-je un peu piqué, car j'ai toujours eu de l'orgueil pour mes amis. Quoi qu'il en soit, M. de Tessac sera toujours un homme de bonne compagnie, et, ce qui vaut mieux encore, un homme de cœur. Il est profondément reconnaissant de la bienveillance que vous lui avez témoignée en mémoire de sa mère.

— Rien de plus simple pourtant, reprit madame Guérin doucement. Qui donc ne s'intéresserait à un jeune homme dans sa position? D'ailleurs il est en effet fort bien, aimable, instruit.

— Et excellent musicien, reprit mademoiselle

Guérin, sans cesser de chiffonner sa dentelle.

Mes yeux se fixèrent involontairement sur le piano: je compris l'étude du *Domino noir*, dont Fernand ne m'avait jamais parlé.

— Malgré tout, il ne faut pas trop plaindre les jeunes gens de bonne famille qui compromettent leur avenir, reprit M. Guérin. Il semble que la fortune leur est due, et qu'ils doivent jeter de l'or à la foule sans compter, comme les Moncade des vieilles comédies. Pendant ce temps-là les fils d'épiciers passent devant eux, et c'est leur faute. Si M. de Tessac avait su compter et étudier, il serait peut-être aujourd'hui capitaine ou secrétaire d'ambassade.

— Vous êtes bien sévère, mon ami, reprit madame Guérin, de cette voix égale et un peu basse qu'elle avait prise peut-être en parlant aux malades et aux pauvres. Dans de certaines positions, il y a un véritable mérite à s'engager comme soldat pour se refaire une carrière honorable.

— A moins de se faire commis-marchand pourtant, quand on n'a plus le sou, reprit M. Guérin, qui se trouvait en verve de moraliste austère, il ne reste guère aux dissipateurs d'autre planche de salut que l'armée...

— C'est égal, reprit à son tour mademoiselle Elvire, il faut du courage pour se faire soldat, risquer les balles, manger une cuisine affreuse faite par soi-même, et du pain de munition, porter de gros linge, ne plus aller dans le monde! Moi, je trouve cela très-beau, et vous le disiez encore hier à M. de Tessac lui-même, pour l'encourager sans doute.

Le joli avocat parlait ainsi librement à sa guise, souriant un peu en dessous de son triomphe, car son père ne lui répliquait guère.

Nous causâmes assez longtemps, et toujours de mon ami Fernand, que sa position exceptionnelle rendait intéressant aux yeux de ces trois personnes, bien que leur bienveillance se traduisît d'une manière différente.

M. Guérin, homme de travail, fier à juste titre d'une carrière bien remplie, professait des principes inflexibles sur les oisifs et sur les dissipateurs. Il ne donnait jamais rien à un pauvre dans la rue, sans lui faire un sermon énergique sur la nécessité du labeur; mais une aumône abondante suivait toujours ses conseils. Quant à madame Guérin, son angélique charité la portait à excuser toutes les fautes. Chez mademoiselle Elvire, le blâme ou l'éloge semblaient avoir plus de prix, et elle jugeait mieux, à mon avis, mon ami Fernand que ses parents. Quoi qu'on en dise de l'inexpérience de la jeunesse, ce défaut est parfois racheté chez les femmes par une grande finesse d'observation et de jugement; et avec son éducation un peu indépendante et ses beaux et bons yeux de dix-huit ans, mademoiselle Guérin observait fort bien son prochain. Elle souriait de l'orgueil du simple brigadier, et ne lui en voulait pas, au fond du cœur, de l'avoir conservé.

Une fois entré dans cette maison, j'y revins volontiers. Malgré le luxe de l'ameublement, c'était encore une de ces maisons hospitalières de la province qu'on retrouve rarement aujourd'hui. Le domestique qui se faisait appeler John, parce qu'il avait servi des Anglais, prenait des airs de laquais élégant; mais le maître de la maison restait un excellent homme, simple et cordial, n'aimant point à être gêné dans ses habits, et ne portant des gants que les jours de cérémonie. J'y retrouvai souvent Fernand, étudiant avec mademoiselle Elvire le duo du *Domino noir*, et d'autres morceaux encore.

Nous fûmes même plusieurs fois invités à dîner ensemble avec la famille seulement, et j'observais alors avec beaucoup de soin ce qui se passait autour de moi, suivant avec un certain intérêt un début de roman dont j'avais seul le secret. Mon oncle s'étonnait de me voir prendre si souvent la route de Gray, et son cheval rétif, à force de se promener, devenait doux comme un agneau.

En entrant chez madame Guérin, Fernand quittait avec une facilité surprenante son ton de caserne et redevenait parfaitement un homme du monde, sachant également raconter avec esprit et écouter les autres de bonne grâce. En étudiant des duos avec mademoiselle Elvire, il ne la flattait pas pourtant; il lui donnait franchement de bons conseils, et je voyais à chaque nouvelle répétition les progrès de l'élève, qui, après avoir chanté en pensionnaire, comprenait rapidement les secrets de l'art. On recommençait souvent les mêmes passages sans se lasser, en souriant, en causant avec une certaine familiarité amicale. La jolie enfant gâtée se laissait reprendre sans montrer d'humeur : elle aurait eu mauvaise grâce, en effet, de ne pas apprécier l'inépuisable complaisance du maître, qui joignait à une grande aisance de manières la plus respectueuse réserve.

J'entendis répéter ainsi, non-seulement les jolis morceaux du *Domino noir*, mais encore les morceaux, plus simples et plus expressifs encore peut-être, de l'ancien répertoire. M. et madame Guérin écoutaient tout cela sans prévoir le danger, et je m'étonnais de leur aveuglement; — mais, pour eux, M. de Tessac n'était qu'un simple brigadier. Rien, du reste, n'indiquait en lui ce ton de courtisan que prend le plus fier envers la femme qu'il aime; et je n'ai jamais connu de personne moins coquette que mademoiselle Elvire. Ce n'était point une fille du grand monde, habituée aux gracieuses dissimulations, aux réserves savantes des Parisiennes. Elevée un peu en idole, elle riait et jasait à son gré, parlait

souvent plus haut que ses parents. Mais un charme naturel la préservait des défauts sérieux, communs aux héritiers et aux enfants gâtés.

Quoi qu'il en soit, mademoiselle Elvire était bien jolie, et je souhaitais à Fernand, dans l'intérêt de son repos, un prompt changement de garnison.

J'allai seul presque tous les lundis aux soirées de madame Guérin. Mon ami était trop fier, comme il le disait, pour se montrer dans le monde en costume de soldat; d'ailleurs, il fallait rentrer à la caserne à huit heures, à moins d'une permission spéciale.

Il me poussait en avant d'une manière assez pressante pour m'interroger le lendemain. Ces soirées me paraissaient peu animées d'ordinaire. Les hommes jouaient au whist, les femmes brodaient autour d'une table. On parlait politique et industrie dans un coin, toilette et œuvres de charité dans l'autre. Peu de jeunes gens. Quelques fillettes modestes, vêtues de robes sombres, montantes jusqu'aux oreilles, avec des bandeaux plats sur leurs fronts de lys, venaient apprendre de la fée du logis à faire des merveilles de soie ou de laine : voilà tout. Fernand recevait de moi tous ces détails avec beaucoup de satisfaction, et j'étais heureux de ne présenter aucun danger pour ses rêves, quelque insensés qu'ils pussent être.

— Au fait, me disais-je parfois, de quoi vais-je m'effrayer? Un matin, la trompette sonnera, Fernand partira et oubliera la petite ville comtoise et ses habitants. L'état militaire donne tant d'insouciance !

L'hiver s'avançait ainsi, lorsqu'un lundi soir, en arrivant chez M. Guérin, je trouvai à la maison un aspect de parade plus marqué qu'à l'ordinaire. Deux grandes lampes placées sur la cheminée, et qui ne brûlaient point d'ordinaire, éclairaient le salon comme des becs de gaz. La serre ouverte répandait dans l'air chaud des senteurs printanières. Vers neuf heures, le petit John ouvrit à deux battants la porte, ce qu'il ne faisait pas pour moi ni pour les habitués, et il annonça pompeusement :

— M. Christophe!

Aussitôt je vis apparaître un capitaine du régiment de Fernand, un gros et grand capitaine, portant des moustaches formidables, la tête haute, les pieds en dehors, marchant d'un pas mesuré et majestueux. Ses épaulettes d'or reluisaient comme deux soleils au milieu de nos simples habits noirs; et lorsqu'il tira son mouchoir, l'odeur du musc surmonta le parfum des fleurs captives et étiolées.

Du premier coup d'œil, j'entrevis un prétendant, et j'éprouvai un sentiment d'effroi pour mon ami. Je ne pus m'empêcher de le comparer à ce gros monsieur, et Dieu sait si ce fut au désavantage de ce dernier, que j'observai avec soin!

Fernand portait avec élégance son gros drap de soldat : il avait une démarche leste et aisée, malgré ses bottes fortes; il parlait sur tous les sujets avec un charme inexprimable. Le capitaine laissait tomber des phrases insignifiantes comme des sentences; on eût dit qu'il parlait en mesure. La gaieté de notre petit cercle fut subitement glacée par sa présence.

Il se mit au whist en face d'un petit vieux, ancien juge de paix, je crois, qu'on faisait jouer et gagner par complaisance, car il voyait double à travers ses lunettes vertes, et prenait souvent les valets pour des rois. On monta vite l'enjeu pour faire honneur au nouveau venu et le pauvre petit M. Durand me parut tout à coup rapetissé et saisi d'effroi devant ce redoutable partenaire. Il semblait disparaître sous son habit marron.

Je remarquai aussi avec un certain déplaisir, que mademoiselle Elvire se montrait fort gracieuse pour cet étranger. J'aurais voulu la voir maussade; hélas! elle ne l'était jamais. Elle fit les honneurs du thé avec beaucoup de grâce, et demanda même pour le capitaine un flacon de rhum, dont il versa une ample portion dans son thé bouillant.

Ce thé fut servi dans des tasses de porcelaine de Sèvres, qui ne paraissaient point habituellement aux soirées du lundi; et au lieu de la classique brioche et du biscuit de Savoie, je vis circuler des chefs-d'œuvre de l'habile pâtissier de Gray, puis des glaces et du punch. Pour moi, je m'enfonçai dans un coin obscur du salon, décidé à tout observer, et à partir le dernier, mais incapable de mêler un seul mot à la conversation.

Le petit M. Durand, après avoir été battu rudement au whist, quitta la table de jeu et voulut raconter de vieilles histoires. Dans sa bonne ville natale, on l'écoutait en général avec une patience digne d'éloges; mais cette fois, sa voix grêle fut bientôt couverte par la voix retentissante du capitaine.

M. Durand parlait surtout très-volontiers des désastres de 1815. Il avait figuré à cette époque dans la garde nationale, et en conservait un certain orgueil; mais M. Christophe le ramena en toute hâte vers l'histoire contemporaine et la guerre de Crimée, car il s'écoutait parler, et ne se souciait guère d'entendre une autre voix que la sienne.

— Il paraît que nous irons bientôt voir ce qui se fait là-bas, dit-il, car on parle d'y envoyer le régiment, et nous nous réjouissons tous de faire un si beau voyage.

J'éprouvai comme un choc, et je jetai aussitôt les yeux sur mademoiselle Guérin, qui s'occupait toujours du thé. Elle fit un mouvement brusque, qui renversa une des belles tasses et inonda le plateau d'un lac de lait; puis, sans s'occuper de sa mala-

dresse, elle se retourna vers le capitaine et lui dit vivement :

— Quoi ! vraiment monsieur, votre régiment serait aussi envoyé en Crimée ? Quelle affliction pour les familles que ces guerres lointaines !

— Que voulez-vous, mademoiselle ? reprit le capitaine d'un air vaillant; aller à la guerre, c'est l'ambition de tous ceux qui portent un uniforme. On ne songe qu'à marcher en avant pour avoir un grade de plus, sans s'occuper de ce qu'on laisse derrière soi.

Mademoiselle Elvire ne répliqua rien et resta pensive. On la pressa de chanter, elle le fit, mais non pas avec sa bonne grâce habituelle. Elle choisit je ne sais quelle romance monotone, qu'elle dit assez mollement, comme si elle songeait à autre chose et oubliait l'auditoire. La soirée parut, je crois, longue et froide à tous, et l'on se retira de bonne heure.

III

Je ne pus revenir à Gray avant le lundi suivant, et je ne cherchai même pas à revoir Fernand, tant je redoutais ses questions. J'arrivai un peu tard chez M. Guérin, et, en ôtant mon paletôt dans l'antichambre, je devinais déjà la présence du capitaine à l'odeur du musc répandue dans l'air. En effet, il était là, bien établi cette fois, et racontant longuement ses campagnes d'Afrique, ses chasses périlleuses au tigre. Je crus reconnaître dans tout cela plusieurs anecdotes que j'avais lues dans des revues, mais ceci n'importe guère. Personne n'essayait de placer un mot au milieu de tant de beaux récits, et M. Durand, réduit au silence, paraissait fort triste.

M. Guérin montrait une grande déférence pour son nouvel hôte. Il s'effaçait même insensiblement devant lui, bien qu'il tînt beaucoup en général à conserver son importance de maître de maison ; cependant, lassé de garder le silence, et voulant sortir un peu sans doute des déserts africains, il osa dire après le récit émouvant de la mort d'un gros lion.

— Vous avez dans votre régiment, capitaine, un jeune homme qui m'intéresse beaucoup, M. Fernand de Tessac. J'ai beaucoup connu sa mère, une aimable et jolie personne.

Je remarquai que madame et mademoiselle Guérin tournèrent aussitôt les yeux avec une certaine attention vers M. Christophe qui, après la chasse au lion, savourait son thé à petites gorgées.

» Oh ! répliqua-t-il avec un accent de dédain, ces jeunes gens de famille sont presque tous de pauvres soldats. Ile ne peuvent se rompre à l'obéissance passive, et voudraient commander avant d'avoir obéi.

— Pourtant, reprit bravement mademoiselle Elvire, dont le joli visage se teignit d'une nuance plus rose, ces jeunes gens-là ont des traditions de délicatesse et d'honneur. Je suis sûre qu'ils ne tremblent pas comme parfois des conscrits au premier coup de feu.

— Les Français sont tous braves, reprit le capitaine, en saisissant une seconde tranche de brioche :

— Tous ! s'écria M. Durand, qui avait passé sa vie à se défendre d'être poltron.

M. Christophe ne sachant trop d'où partait cette exclamation sonore, tourna un peu la tête, autant que le permettait sa dignité et son col inflexible ; puis il regarda un instant le juge de paix de l'air de supériorité que prend un boule-dogue vis à vis d'un roquet. Mademoiselle Elvire regardait aussi du même côté, et un sourire furtif passa sur ses lèvres.

— Eh bien ! moi, dit-elle, je trouve que c'est fort beau d'être brave, et beaucoup plus rare qu'on le croit.

Le gros capitaine prit un air modeste et agréable. Il tenait sans doute ces mots pour un compliment détourné à son adresse, mais je devinai qu'en parlant ainsi, mademoiselle Guérin ne pensait nullement à lui. Elle prétexta un enrouement pour ne pas chanter ce soir-là. Une jeune miss de la ville se mit au piano par pure complaisance, et ne sachant qu'un air sans doute, elle le répéta longtemps. C'était une polka militaire, qui me parut pleine de tristesse et de mélodie, chef-d'œuvre peut-être de quelque artiste peu connu, et publiée dans un journal de modes.

— Si l'on joue cet air en Crimée, cela doit électriser le soldat. Avec la musique militaire, on va gaîment au feu, s'écria M. Durand, qui voulait décidément se poser ce soir-là d'une façon guerrière.

— On a beau partir en chantant au fond du cœur, on sait bien qu'on ne revient pas toujours, reprit le capitaine. Et en Crimée, ce qu'on écoute le mieux, c'est le sifflement des balles ; mais peu importe ! un boulet fait moins souffrir qu'une maladie.

Comte de LEGURAT.

(La suite au prochain numéro.)

Le Cirque-Napoléon a rouvert ses portes le 13 octobre.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.


ELIN
Lamoureux Imp. r. Lacépède. 38. Paris
Ad. Goubaud. Ed. à Paris
Cardenio
758
d' Antin. 14.
aussée d' Antin. 6.
ere. 207.
Entered at Stationer's hall
MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña



Imp. Legastelois à Paris

Ad. Goubaud Ed. à Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92.

Coiffures et Lingerie de la Balayeuse Place Vendôme. 4. Costumes d'Enfant A St. Augustin, Rue St. Augustin. 45.
Fleurs de Mme. E. Coudré. Mon. Tilman. rue de Richelieu. 104.

Entered at Stationer's Hall LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand W.C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

La transformation des chapeaux a été complète cette saison; les bavolets sont décidément supprimés et la calotte de niveau avec la passe, fait que le chapeau est d'un seul morceau. Les formes élevées sont donc tout à fait supprimées; nous ne saurions les regretter, elles n'avantageaient pas la figure. Nous préférons beaucoup la coupe actuelle, parce qu'elle entoure le visage et qu'elle n'exige pas des ornements aussi volumineux. On fait énormément de capotes froncées, et les perles entrent en majorité dans la décoration.

Nous avons choisi plusieurs modèles chez madame *Caroline Coutot*, successeur de la maison Coutot et Morison, rue Monsigny, 8. Nos lectrices apprécieront ces types d'un goût excellent.

Un premier chapeau est en velours violet froncé, avec perles de jais noir dans les creux; un collier de perles assorties suit le bord et forme trois colliers à la place du bavolet. Un bouquet composé d'une fleur d'Orchidée en velours blanc et de petite bruyère est posé sur le côté gauche; une dentelle noire froncée part du bouquet et va former un volant au-dessus des perles du bavolet; à l'intérieur une fleur et de la blonde; brides en satin violet.

Un second chapeau est de velours nuance améthyste. La garniture, tout à fait plate, se compose d'un riche apprêt de dentelle chantilly qui est posé sur le fond et tombe par derrière en pointe frangée de chenille et de jais.

Sur le côté gauche, un bouquet léger et peu saillant en petites plumes noires. L'intérieur est artistement garni avec des herbes brillantes, du jais noir et de la dentelle.

Un troisième chapeau est de peluche rose glacée de blanc; il est orné à peu près de la même manière que le précédent, avec de la guipure blanche, une touffe de plumes blanches et des perles de jais blanc.

Madame Caroline Coutot, pour se conformer à une des fantaisies du moment, a fait des chapeaux de feutre noir, à calotte ronde, garnis d'un galon de couleur, à peu près semblables aux chapeaux d'hommes, si ce n'était une aile posée sur le côté. Ce genre de chapeau ne manque pas d'originalité, mais il menace de devenir vulgaire; aussi nous n'en parlons que pour rester fidèle à notre habitude d'enregistrer tout ce qui se montre en fantaisies du jour.

Passons à la question des robes : Voici le moment où l'on choisit les étoffes saison d'hiver; nos meilleures couturières emploient beaucoup la moire et le satin. On fait de doubles jupes; celle de dessus est ouverte devant et derrière, pour laisser voir celle de dessous, qui est d'une autre couleur. Les coupures de la jupe supérieure sont richement ornementées; soit en plissés à la vieille ou en passementerie, le luxe des ornements augmente toujours.

Les basques ont repris une grande faveur, on les taille de toute manière, en une seule arrondie, en plusieurs divisées en pointes ou carrés; toutes sont richement ornées, surtout quand l'étoffe est en belle soierie.

Nous donnons, en attendant de plus amples détails, la description de deux toilettes de ville, sorties des ateliers de madame *Amélie*, successeur de madame *Delatour*, 47, rue Neuve-Saint-Augustin.

La première de ces toilettes est de moire bleue de France, à reflets glacés de blanc; la jupe, très-longue, est garnie de trois biais espacés, en étoffe pareille; au-dessus de chaque biais se trouve une frange Thibet et chenille blanche, et au-dessus de la frange, un entre-deux de belle dentelle noire, dont le bord à dents se découpe sur la frange. Cet ornement est répété trois fois autour de la jupe.

Le corsage est à basque ronde, garnie de même, la dentelle et la frange sont posées en épaulettes sur les manches, le devant boutonne avec des perles rondes; une ceinture en moire à clous de perles, fermée par une riche agrafe, dessine la taille.

La seconde toilette se compose de deux jupes : la première, en moire ponceau, est garnie d'un haut volant plissé à gros plis, elle ne se voit que par deux intervalles fendus devant et derrière; celle de dessus est de satin noir, ornée en riche corde de passementerie satinée, laquelle suit le pourtour du jupon et les intervalles coupés. Des boutons en jais taillés, renoués par une chaînette, accompagnent la cordelière autour du corsage, qui est taillé sur trois basques, aux épaules et bas des manches. Des ornements combinés avec élégance sont disposés sur les manches et le corsage.

Les petites confections de fantaisie se montrent à leur tour; les magasins de lingerie en sont approvisionnés de manière à ce que les femmes ne puissent résister à la tentation.

C'est surtout à la *Balayeuse*, place Vendôme, 4, que nous voyons les plus jolis modèles en chemisettes, vestes d'intérieur et petites casaques de formes nouvelles.

Le même magasin nous a montré une très-jolie robe de chambre ; elle est de cachemire blanc, ornée d'un haut volant plissé, bordé en velours grenat. La robe est d'une seule pièce, ajustée à gros plis autour du cou et fort élégamment décorée en velours. La jupe ouvre devant, elle reste flottante et laisse voir un gilet de moire et un jupon de lingerie garni de volants en dentelle et d'entre-deux brodés.

Les perles sont employées conjointement avec les fleurs par toutes nos grandes fleuristes, qui obtiennent par ce moyen des effets d'une élégance inconnue jusqu'à ce jour.

Madame *Léontine Coudré*, maison Tilman, rue de Richelieu, 104, s'est occupée surtout des coiffures, et nous pouvons en citer plusieurs qui font haute nouveauté ; les voici :

Une coiffure de chardons en velours avec longs pistils en brins d'or ; la coiffure est divisée en deux groupes, l'un pour le front et l'autre en arrière de la tête. Ces groupes sont reliés par des chaînes de corail.

Une coiffure en grosses fraises de velours rouge à feuillage perlé de gouttes d'eau, disposées de même et soutenue par des colliers de perles blanches.

Une autre coiffure est en dahlias de velours glacé, parsemé d'une légère rosée brillante, la coiffure est en un seul groupe, les boutons et le feuillage tombent en cache-peigne, et le devant est retenu par une grosse abeille en or qui simule une sorte d'agrafe en retenant avec ses pattes des chaînettes en or fin.

On voit, d'après tout ce que nous venons de dire, que l'hiver verra surgir une foule de ravissantes toilettes et une quantité de nouveautés originales. Nous aurons fort à faire lorsque les costumes de bal deviendront des actualités. Il nous est permis de juger de l'élégance de ces derniers par le luxe déployé dans les toilettes de ville.

Malgré tout cela, les femmes qui veulent rester simplement mises, tout en se conformant aux exigences de la mode, ne doivent point se décourager. Il est, avec le ciel, des accommodements.

Toutes les toilettes que nous représentons en gravure et descriptions écrites, peuvent être exécutées avec moins de luxe et rester encore très-jolies.

Nous donnons aussi des conseils qui permettent de pratiquer l'économie. Nous avons parlé plusieurs fois à nos lectrices, de la *Teinturerie européenne*, sous l'habile direction de M. Perinaud, 26, boulevard Poissonnière. Cette maison, par ces admirables procédés de teinture, permet d'utiliser toutes les soieries auxquelles elle sait donner toutes les nuances en vogue et surtout l'éclat du neuf le mieux réussi.

Nous terminerons par quelques lignes sur la parfumerie de la *Reine des abeilles*, maison Violet, rue Saint-Denis, 317.

Le savon de Thridace au suc de laitue cultivée (*Lactuca sativa*), combiné avec des préparations saponaires dépouillées de toute causticité, doit être recommandé pour l'hygiène de la peau. Sa mousse laiteuse forme une lotion nutritive et conserve à l'épiderme son poli, son velouté et sa souplesse, en augmentant sa blancheur.

En articles nouveaux, de la même et célèbre parfumerie, nous citerons la poudre au lis de Cachemire, le savon blanc à la vanille, le savon au camphre et la poudre de riz à la violette.

Tous ces produits sont destinés aux succès qui accompagnent toutes les créations savantes de la *Reine des abeilles*.

Marguerite de JUSSEY.

COSTUMES D'ENFANTS.

N° 759.

1re *figure*. — PETITE FILLE DE CINQ A SIX ANS. — Petit chapeau jockey, de feutre gris, garni de velours rouge.

Robe de popeline blanche, garnie de velours rouge et de franges tom-boules rouges.

Cordelière sur le côté.

Corsage décolleté, plissé devant et derrière, avec *pièce* simulant des revers et plaque triangulaire devant.

Manches droites avec bouffants aux épaules.

Chemisette suisse.

2e *figure*. — PETIT GARÇON DE SIX A SEPT ANS. — Chapeau rond, de feutre noir, avec ruban *gros-grain* bleu.

Veste et culotte Louis XIII, de drap Havane, garnie de velours noir et de nœuds de velours.

Guêtres de drap noir.

3e *figure*. — ENFANT DE DEUX ANS. — Chapeau de velours bleu, avec une grosse plume blanche.

Paletot et jupe de velours garni de cygne.

Guêtres de velours.

4e *figure*. — PETITE FILLE DE QUATRE A CINQ ANS. — Robe de cachemire fuchsine, garnie de velours noir. Le lé de devant, qui forme tablier à pointes, est d'un seul morceau.

5e *figure*. — PETITE FILLE DE DIX A DOUZE ANS. — Casquette de feutre avec aigrette.

Pardessus et robe de velours noir garnis de passementerie de soie et de bandes de martre zibeline.

6e *figure*. — PETIT GARÇON DE SIX A SEPT ANS. — Toquet de velours avec plumes rouges.

Costume de drap gris orné de galon de laine noire.

Bottes molles.

Courrier de Paris.

Je vous ai laissés, à mon dernier courrier, à la veille de la représentation de la pièce de George Sand : le *Drac*, au Vaudeville. Succès d'intérêt, succès de curiosité, succès littéraire ; c'est à quoi l'on s'attendait, et c'est ce que je suis heureux de constater. Le théâtre du Vaudeville fait tant d'efforts littéraires, qu'il faut bien lui tenir compte, l'occasion se présentant, de ses très-louables intentions. Donc il mérite le succès qu'il obtient.



Mais depuis le *Drac*, il s'est passé deux événements dramatiques qui sont le thème des conversations et des chuchoteries : la première représentation de *Roland à Roncevaux*, de M. Mermet, et l'ouverture du Théâtre-Italien. Il y a de ces événements qui ne sont pas du domaine militaire et qu'on ne devrait pas moins annoncer, à mon avis, à coups de canon, comme la prise d'une ville, comme le gain d'une grande bataille. Eh! n'est-ce donc pas prendre une ville d'assaut que de remporter une victoire devant le public, avec une œuvre qui a coûté dix ou douze ans de travail? Ainsi la victoire du *Roland* de M. Mermet! Ajoutons que c'est un triomphe pour la France! Chose étrange, rare, extraordinaire! Le *Roland à Roncevaux* était déclaré chef-d'œuvre avant la représentation — c'est assez ordinaire — il a été considéré chef-d'œuvre pendant la représentation — ce qui est rare; — et il est resté chef-d'œuvre après la représentation, — voilà l'extraordinaire. Tous les artistes, Gueymard et son aimable femme en tête, chantaient admirablement avant la représentation, ils ont bien chanté pendant la représentation, et ils continuent à bien chanter! Toujours de l'extraordinaire! En effet, c'est la première fois peut-être qu'un succès prédit et crié à sons de trompe, n'ait pas été une déception! Double honneur pour M. Mermet!

Quant aux Italiens, dire que l'on entend la Fraschini, l'adorable Patti, madame de la Grange, n'est-ce pas dire que l'art s'élève à des hauteurs prodigieuses, et que, vienne le moment où Paris sera rentré dans Paris, il n'y aura pas assez de loges, pas assez de stalles, pas assez de places pour les demandeurs. Les Italiens avec les artistes qu'on leur connaît, l'Opéra avec *Roland*, le Vaudeville avec le *Drac*, ne sera-ce pas assez déjà pour un hiver? Mais qu'est-ce cela pour ce gouffre qu'on appelle Paris et qui dévore tout, le bon et le mauvais! Aussi Paris ne serait pas satisfait si, à côté de tant d'exquises choses, on ne lui faisait pas des montagnes de promesses pour l'avenir! Or que de promesses s'accumulent à l'horizon! On dirait ce cortége de nuages empourprés qui entourent le soleil levant et lui font cortége.

Ces jours-ci, une pièce de M. Sardou au Palais-Royal; — or on compte toujours sur les pièces de M. Sardou, témoin le *Don Quichotte* au Gymnase, qu'on disait tombé et qui a fourni une carrière de cent représentations. Promesses à l'Ambigu, où l'on prépare une grande pièce de M. Paul Meurice, l'heureux collaborateur de George Sand dans le *Drac*. Cette nouvelle pièce de l'auteur de *Benvenutto Cellini*, de *Fanfan la Tulipe*, etc., s'appellera les *Deux Dianes* — du moins tel est son titre actuel — et sera joué par Mélingue, Bondois, Raynard et par mesdames Delphine Marquet, Heyman, Enjalbert. On dit bien que les *Deux Dianes* succèderont à *Rocambole*, mais on ne dit pas quand *Rocambole* le permettra.

Promesses aux Bouffes-Parisiens, où l'on prépare plusieurs des plus jolies opérettes du répertoire; on répète pour le courant de l'hiver un opéra féerie en trois actes, de MM. Émile de Najac et Charles Deulin, musique de M. Albert Grisar. Il est provisoirement intitulé *le Parapluie*, et on va machiner le théâtre afin de pouvoir le monter. Les frais pour les trucs, décors et costumes seront considérables.

Promesses aux Variétés, où l'on dit que va passer tout le répertoire d'Offenbach. Ce que c'est que la liberté des théâtres! Promesses ici, promesses là, promesses partout!

Mais en attendant, la mort continue à moissonner parmi les têtes un peu hautes. Il y a à peine deux mois, tout au plus trois mois, que nous annoncions la mort de Reboul, le boulanger poëte de Nîmes, qui eut jadis une si grande célébrité. Aujourd'hui, c'est Jasmin qui meurt après avoir jusqu'en ses derniers jours occupé l'attention publique.

Jasmin est mort mercredi 5 de ce mois dans sa ville natale, à Agen. Il était né le 6 mars 1798; il avait donc soixante-six ans. Comme Reboul, il était resté fidèle à sa profession, tout en cultivant la poésie. Fils d'un tailleur, il avait préféré le rasoir à l'aiguille, « afin, disait-il lui-même, de faire la barbe aux Figaros ses confrères. » Certes, aucun d'eux n'eût osé lui disputer le prix de poésie en langage agenois, et, depuis ses débuts en 1825, époque où il publia sa première pièce : *Me cal mouri* (Il me faut mourir), il eut une série de succès non interrompus.

Lou Chalibari (le Charivari, 1825), poëme comique; *lou Tres de mai* (le Trois mai, 1830), publié à l'occasion de l'érection d'une statue de Henri IV à Nérac; *l'Abuglo de Castel-Cuillé* (le Jeune Aveugle de Castel-Cuillé, 1836), qui eut l'honneur d'être traduit par un autre poëte, Longfellow; *Lous dus Frays bessous* (les deux Jumeaux, 1847), et enfin *los Papillotos de Jasmin* (les Papillotes de Jasmin), qui commencèrent à paraître en 1835, répandirent la réputation de Jasmin dans tout le midi de la France et même à Paris où il eut une grande vogue.

Comme Reboul encore, il fut appelé par les illustrations littéraires de la capitale et eut dans les salons un succès d'enthousiasme. Doué d'une grande puissance mimique et d'une vivacité toute gasconne, Jasmin faisait beaucoup valoir ses pièces de vers en les récitant lui-même.

En 1846, il reçut la croix de la Légion d'honneur. La ville d'Agen lui a fait tout naturellement de magnifiques funérailles.

Les uns tombent, les autres s'élèvent. Ainsi vient de faire Nadar à Bruxelles, où il a tenté une troisième ascension dans son *Géant*. Grand succès. La famille royale de Belgique a assisté à cette nouvelle expérience. Le roi a beaucoup encouragé Nadar, et l'a invité à sa table. De plus, le roi Léopold a dit un mot charmant. Au moment où Nadar montait dans son *Géant* :

— Jetez votre leste en Belgique, — lui a dit en riant le roi, — c'est de la terre belge que vous emportez dans vos sacs, et j'ai juré de maintenir l'intégrité de mon territoire.

Il y a des gens qui prétendent voir de la politique là dedans, moi je n'y vois que de l'esprit, et c'est bien assez!

Puisque nous faisons parler les souverains, nous pouvons bien les faire agir. Or, voici l'histoire qu'on racon-



tait dernièrement, à propos d'une esclave du roi de Dahomey et de la reine Victoria.

Il y a quelques années, le capitaine de vaisseau anglais Forbes, fut envoyé en mission auprès du roi de Dahomey pour lui persuader de changer sa manière cruelle et barbare de gouverner ses sujets. Le roi écouta avec une extrême attention les représentations du vaillant officier, et pour lui donner un témoignage de sa considération, il lui fit présent d'une de ses captives.

Le capitaine amena avec lui la jeune Africaine et la fit baptiser sous le nom de Bonnetta Forbes. Sa Majesté la reine Victoria vint à apprendre l'histoire romanesque de la jeune Bonnetta, et, de ce moment, déclara que la jeune fille devenait sa protégée, la fit élever à ses frais à Melville Hospital, s'intéressa à son éducation et la reçut plusieurs fois à la cour.

Bonnetta Forbes épousa M. Davis, négociant de la Côte-d'Or. Sa Majesté lui envoya de nombreux et riches présents. La reine ne borna pas là sa bienveillance.

La jeune madame Davis vient d'avoir une petite fille; Sa Majesté voulut être marraine de l'enfant, et tout récemment elle lui a fait cadeau d'une magnifique coupe, avec le couteau, la cuiller, la fourchette en or : sur la coupe il y a cette inscription :

« A Victoria Davis, de la part de Victoria, reine de Grande-Bretagne et d'Irlande. »

Cette coupe rappellera toujours à la jeune Victoria Davis que la bonté est un des plus brillants fleurons de la couronne qui repose sur la tête de sa royale protectrice.

Les courses du bois de Boulogne sont finies. Des millions viennent de se perdre et de se gagner au galop de quelques chevaux. Ce qui fait mentir, désormais, le proverbe : que l'argent ne se trouve pas sur le pied d'un cheval! — Allez voir s'il ne s'y en trouve pas! Et dire que cela devient une rage par toute la France! Il n'est pas une ville où l'on ne crée des Sociétés de sport. Tout marquis veut avoir des pages. Nous ne condamnons rien par système. Il y a des personnes, et elles sont nombreuses, qui adorent les courses de chevaux! Bravo! On dit qu'il en sort grand bien. Tant mieux! Si cela est, je ne trouverai jamais qu'il y ait assez de courses de chevaux, assez de sportmen en France.

A bientôt une nouvelle source d'informations pour les nouvellistes. La cour va partir pour Compiègne. Invitations, chasses, fêtes, et tout ce qui s'ensuit. C'est toujours là une grande manifestation dans les hautes régions de l'élégance.

X. Eyma.

VARIÉTÉS.

LES EAUX DE SCHWALBACH.

Schwalbach est perdu au milieu des montagnes du Taunus, son climat est des plus rudes, et la saison y finit ordinairement à la fin d'août.

Langen-Schwalbach, c'est ainsi qu'on l'appelle en allemand, à cause de sa longue rue, — n'est qu'une bourgade située dans le duché de Nassau, à peu près à mi-chemin entre Wiesbaden et Ems, par la route de poste. En venant de Wiesbaden, du haut de la *Roche Wurzel*, on aperçoit le Rhin et le mont Tonnerre. En allongeant de fort peu, on traverse *Schlangenbad*, dont les bains rendent la peau remarquablement douce et blanche. En venant d'Ems, la route est encore plus jolie : partout, au milieu de montagnes ondulées et verdoyantes, se dressent des pitons dont les déchirures se confondent avec des ruines de vieux *burgs*. En déviant un peu du chemin direct, on passe par Limbourg, dont la belle église est aussi curieuse pour un artiste que pour un archéologue. C'est là que se trouvent les tombeaux des anciens ducs de Nassau.

La longue rue de Schwalbach forme la vieille ville; des maisons à pignons et à sculptures de bois, à petits vitraux plombés, avec un premier étage en saillie sur le rez-de-chaussée. Les naturels du pays habitent seuls cette partie de la ville. Les baigneurs se logent dans les maisons modernes qui s'éparpillent dans les deux petites vallées qui viennent se souder, en forme d'Y, à l'extrémité de cette rue. L'établissement thermal, *Kurhaus*, est placé au point de jonction.

Des collines boisées renferment ces deux vallées où coulent les eaux minérales. Il y a au moins une demi-douzaine de buvettes : les principales sont le *Weinbrunnen*, le *Stahlbrunnen* et le *Paulinenbrunnen*. Cette dernière, la plus nouvellement découverte, est nommée ainsi en l'honneur de la duchesse de Nassau, fille du prince Paul de Wurtemberg, alors régnante.

Les Romains ont connu les eaux de Schwalbach, mais alors, et il y a même moins d'un siècle, elles étaient sulfureuses. Aujourd'hui, aigrelettes et petillantes, sans la moindre saveur d'œufs pourris, elles ne se composent plus que de fer et d'acide carbonique. Le fer est si abondant que la transpiration salit le linge de taches de rouille et que les dents en resteraient noircies, si les les Hébés des fontaines ne vous servaient, après chaque verre d'eau, des feuilles de sauge en guise de brosse à dents. Par malheur, il n'existe pas de *brosse à dents* pour le teint et les cheveux, et telle y est arrivée blonde qui en est revenue brune. Quant à l'acide carbonique, il vous grise comme du champagne et, après avoir bu, il faut se livrer à une marche forcée pour faire évaporer les fumées qu'il cause. Heureusement, pour vous reconforter il y a une heure — c'est l'heure germanique — une table d'hôte abondamment servie, au *Kurhaus*. Les



truites et les écrevisses de Schwalbach sont renommées, et les forêts voisines regorgent de gibier.

Le Kurhaus est, du reste, le centre de tous les besoins et de tous les agréments du lieu ; là se trouvent les nombreuses chambres des voyageurs, les cabinets de bain, le restaurant, le café, le cabinet de lecture, la salle de jeu, etc. Autour de l'édifice règnent des arcades, avec, tout du long, des échoppes pleines de cristaux de Bohême, d'objets en corne de cerf, onyx et agate, et autres bibelots. Ccs arcades servent de promenade les jours de pluie, et Dieu sait s'il pleut souvent à Schwalbach ! — Comme toujours dans les eaux d'Allemagne, tous les actes de la journée s'accomplissent au son des instruments ; on boit ses huit verres d'eau réglementaires sur un air connu, on dîne sur un autre, et le café se prend au bruit des trombones.

Parlons maintenant un peu des promenades et des excursions.

L'allée *Saal*, avec sa terrasse plantée en avenue, est la promenade habituelle ; la *Platte* est une colline, à environ vingt minutes du Paulinenbrunnen, surmontée d'un pavillon rustique d'où le coup d'œil est magnifique. En voiture, on va aux forges de Eisenhammer, au château de Hohenstein et à celui d'Adolphseck. Ce sont deux ruines. Celui d'Adolphseck est penché sur un rocher comme un nid d'aigle, mais c'était un nid de tourtereaux.

Voici la légende en quelques mots :

Adolphe de Nassau, qui fut empereur d'Allemagne, s'éprit d'une religieuse. Il l'enleva de son couvent, et, pour la cacher, il battit cette forteresse à tours, à remparts crénelés, à herses, à souterrains mystérieux, etc., un vrai château d'Udolphe.

Singulier temps où les amoureux avaient des bastilles pour petites maisons.

(*Vie parisienne.*)

FERNAND.

(Voyez le numéro précédent.)

Mademoiselle Elvire paraissait rêveuse, tout en prêtant l'oreille à la mélodie mélancolique. Assurément sa jeune imagination, devançant l'heure du départ, errait déjà sur ces plages lointaines, où tant de jeunes gens devaient aller chercher la mort ou la victoire.

Lorsque je revis Fernand, toujours sur la promenade, il me parut soucieux.

— Avez-vous déjà rencontré le capitaine Christophe chez M. Guérin? me demanda-t-il brusquement.

— Oui repris-je avec un peu d'embarras, mais deux fois seulement, et c'est beaucoup, car je ne le trouve point du tout amusant, votre digne capitaine.

Il parut satisfait de mon appréciation.

— On le déteste à la caserne, reprit-il ; mais je suir sûr que dans le monde. il a de grandes prétentions à passer pour un homme d'esprit et de bonne compagnie.

— Je ne sais quelles sont ses prétentions, repris-je, mais je crois qu'il paraît plus ridicule qu'agréable. Il marche comme un suisse de cathédrale, et ne dit jamais rien qui vaille la peine d'être écouté.

— Il a la manie du mariage, et est à la recherche des héritières dans toutes les garnisons, reprit-il avec beaucoup d'humeur.

Évidemment il redoutait des projets d'alliance, mais son orgueil habituel refoulait une confidence absolue au fond de son cœur.

— Je crains pour lui l'obligation prochaine de ne prétendre qu'aux veuves ou aux vieilles filles, repris-je.

— Si ce fâcheux prend l'habitude d'aller chez M. Guérin, continua Fernand, il me chassera de la maison, car vous savez sans doute que je ne puis rester dans le même salon qu'un de mes chefs avec cet habit.

Il parlait avec beaucoup d'amertume.

— Cet habit, repris-je, a été porté au début par plus d'un maréchal de France.

Il hocha tristement la tête.

— Cela se passait ainsi autrefois, reprit-il. On marchait loin et vite alors.

— Et si vous allez en Crimée? dis-je encore, car le capitaine parlait hier comme d'une chose certaine du départ de votre régiment.

— Vraiment, il en a parlé chez madame Guérin? s'écria mon pauvre ami avec impétuosité, et comment cette nouvelle a-t-elle été accueillie.

— Avec beaucoup de tristesse comme elle devait l'être par des amis sincères, répliquai-je simplement.

— Oui, je le crois, et je les en remercie, reprit-il d'un ton pénétré. Le croiriez-vous ? cette campagne qui était l'objet de tous mes vœux, il y a trois mois, je la redoute aujourd'hui. Je devrais peu regarder en arrière, pourtant. De famille, je n'en ai plus. Mon père serait bien vite consolé par les liens qui lui restent. Pourtant, j'ai beau me répéter cela, je ne sais quels liens me retiennent à la patrie et à la vie. J'aime ce coin de terre surtout. Si j'ose vous l'avouer, c'est que je sais bien que vous ne m'accuserez pas d'avoir peur des balles.

Il s'animait beaucoup, tout en abattant d'une canne quelques pâquerettes renaissantes. Je ne devinais que trop le secret de cette inexplicable défaillance.

— Soyez tranquille, lui dis-je ; je vous sais brave, et c'est une qualité qu'on ne perd jamais. J'espère

que si Dieu vous appelle sur le champ de bataille, vous en reviendrez gaiement avec l'épaulette d'or ou le ruban rouge.

Mais il est des moments où l'on s'obstine à détourner les yeux de toute espérance. L'heure pressait, nous marchions vers le quartier, il fallait se quitter.

— Si je pars, me dit-il, je ne reviendrai jamais. Mes pressentiments ne me trompent pas d'ordinaire. Et vous êtes peut-être la seule personne qui ne m'oublierez pas entièrement.

La trompette sonnait ; il me serra la main et s'élança dans cette grande cour pavée, qui rappelle la solitude du cloître, malgré le bruit et la réunion des hommes. Je regardais ce beau jeune homme s'éloigner avec un sentiment d'inexprimable tristesse.

L'ordre du départ pour le régiment arriva peu de jours après. Les officiers eux-mêmes furent surpris de tant de promptitude. On rencontrait dans la ville des militaires de tous les grades, réunis par groupes, et parlant uniquement de leur future campagne. Ils paraissent enivrés à l'avance par toutes les fumées de la gloire. Fernand seul demeurait triste et soucieux.

J'appris justement cette nouvelle le lundi matin par un billet de mon pauvre ami, et je tins à aller le soir même chez M. Guérin. Là les visages me parurent inquiets.

— Décidément, les chasseurs partent, me dit assez brusquement le maître du logis. Il m'en coûte, je ne sais trop pourquoi, de recevoir les adieux de M. de Tessac. Il a de mauvais pressentiments, et cela ne vaut rien. C'est un excellent jeune homme qui nous manquera beaucoup, et nous laissera un souvenir agréable. Il me rappelle souvent sa mère, enlevée si jeune. En vérité, il y a des familles nées sous une triste étoile. Cette jolie madame de Tessac, telle que je l'ai rencontrée pour la dernière fois en Suisse, aux eaux, à mesure qu'elle maigrissait, ses yeux devenaient plus grands et plus doux. Ils avaient la même expression que ceux de son fils.

— Pauvre M. Fernand, reprit madame Guérin émue, que Dieu le conserve et bénisse sa carrière !

Mademoiselle Elvire ne disait rien. Elle embrouillait et embobinait des pelotes de laine, par contenance, je crois, car jamais je ne l'avais trouvée si grave et si complétement silencieuse. Peu d'instants après mon arrivée, on annonça M. de Tessac.

M. et madame Guérin l'accueillirent avec beaucoup d'affabilité ; leur fille fit à peine un mouvement. Lui, à ma grande surprise, parlait sans cesse et affectait d'être gai ; mais je ne connais rien de plus triste que la gaieté qu'on affecte. Il offrit même de répéter une dernière fois (et il appuya sur ces mots) plusieurs morceaux de musique.

Mademoiselle Elvire laissa ses laines, ouvrit le piano en silence et préluda d'un ton lent et monotone, en répétant les premières mesures de l'accompagnement, comme si elle eût été distraite par une pensée intérieure. Je crois même que sa main tremblait un peu, car son jeu n'était point net et pur comme de coutume. Ce fut bien pis encore quand il fallut chanter.

On n'entendit que des sons faibles, comme ceux d'une pensionnaire intimidée ; puis, rien. Plus maître de lui-même, Fernand donnait toute sa voix, une voix pleine et sonore, digne d'un public d'élite. Il chanta ainsi, d'abord un duo du *Chalet*, puis des fragments de différents opéras français ou italiens. Il était de bonne heure encore ; mais, peu à peu, quelques habitués de la maison se glissèrent timidement dans le salon, marchant à petits pas sur le tapis, pour ne pas interrompre les chants. Fernand ne se lassait point, il finit par poser sur le piano la plus charmante peut-être des mélodies de Schubert, *l'Adieu*, et il la chanta avec toute sa voix et toute son âme.

Il se trouvait ainsi avoir un petit public sans s'en apercevoir, car il lui tournait le dos. Un léger murmure d'admiration se faisait entendre pourtant, mais bas et discret, lorsque tout à coup la mouche du coche ordinaire, M. Durand, fit entendre un bravo sec et perçant comme un coup de sifflet qui dérangea tout. Peut-être valait-il mieux que cela s'achevât ainsi : aucun de nous ne se trouva mal de la contrainte imposée à nos émotions. Fernand quitta le piano avec une sorte de confusion, car il n'aimait pas à faire parade de son talent.

Je ne sais quelle ivresse fiévreuse l'agitait en lui dictant de si mélodieux adieux. Mademoiselle Elvire revint se placer près des femmes nouvellement venues ; mais son visage, de la couleur des plus belles roses, portait l'empreinte d'une émotion difficile à cacher. Chacun regardait avec intérêt ce jeune homme qui chantait si bien, et qui, jeune et beau, allait peut-être chercher une tombe dans l'exil. Il régna quelques minutes un grand silence dans la petite assemblée.

— Savez-vous, lui dit enfin M. Guérin en lui serrant la main, que vous avez failli me faire pleurer avec vos mélodies. Je ne suis pourtant pas d'une sensibilité exagérée ; quant à ma femme, elle ne s'en cachait pas. Je gage que les belles fleurs de sa tapisserie resteront tachées de ses larmes.

En ce moment, John s'avançait, marchant plus vite qu'à l'ordinaire, au risque de perdre son air de dignité anglaise, et il parla tout bas à son maître.

— Voilà qui est désagréable, dit alors celui-ci en s'adressant à Fernand, je suis obligé de vous prévenir que votre capitaine va arriver.

Fernand fit un brusque mouvement pour se hâter de partir ; je fis machinalement un mouvement pour le suivre, souriant malgré moi de cette sortie précipitée.

Dans l'antichambre, nous faillîmes heurter le solennel capitaine Christophe, qui passait de son pas majestueux. Mon ami se rangea contre le mur, immobile, et faisant le salut militaire. M. Christophe le toisa d'un air superbe, avec ce petit clignement des yeux qui est l'indice d'une supériorité impertinente, et passa.

Les yeux de mon compagnon lançaient des éclairs, et il s'essuya le front comme après une longue marche.

— Rentrez, de grâce, me dit-il assez impérieusement, pour que je pusse comprendre qu'il désirait me faire subir un interrogatoire le lendemain.

J'obéis. Il me serra la main fortement avant de me quitter.

— Souvenez-vous de cette soirée d'adieu, me dit-il, et rappelez-la quelquefois à ceux de ces chers amis qui seraient prêts à l'oublier.

— Vous nous chanterez encore l'*Adieu* de Schubert au retour, lui dis-je en m'efforçant de sourire; mais sa physionomie exprimait la tristesse et la douleur. Après ces gaietés factices, il vient toujours une réaction pénible, difficile à guérir.

Je rentrai donc au salon, par pure obéissance, car je me sentais fort mal disposé. Le capitaine fit beaucoup de frais d'amabilité, et je remarquai surtout ses petits soins pour madame et pour mademoiselle Guérin. Mais les gens qui ne sont pas naturellement bienveillants et aimables ressembleut à ceux qui font de la toilette une fois par hasard, et qui semblent gênés et endimanchés dans leurs beaux habits. Quand M. Christophe voulait prendre une petite voix flûtée et un ton de madrigal, je ne pouvais plus le supporter. Du reste, M. Durand seul prêta une oreille attentive à ses récits. Même les indifférents semblaient songer encore à ce jeune homme qui avait si bien l'air d'un grand seigneur en habits de soldat, et qui chantait comme un grand artiste. M. Christophe, arrivé si mal à propos, ne le remplaçait pas.

L'ordre précis du départ ne se fit guère attendre. Il ne s'agissait plus de se préparer, mais de se mettre en marche. Fernand m'écrivit un billet triste et court :

« Donnez-moi ces deux derniers jours, me dit-il,
» puis tout sera fini ; mais, jusque-là, j'aurai besoin
» de vous. »

J'arrivai en toute hâte, et il me demanda de l'accompagner pour ses visites d'adieu. Il n'en voulait faire qu'une seule pourtant, et nous nous trouvâmes naturellement à la porte de M. Guérin sans avoir prononcé une parole, je crois, durant le trajet.

La famille était réunie. M. Guérin voulut prendre un air gai et confiant, sans doute pour encourager celui qui partait.

— Allons ! allons dit-il, la gloire est une si belle chose qu'il faut bien l'acheter par des sacrifices : vous allez faire un magnifique voyage et récolter là-bas une moisson de lauriers, et puis plus tard, vous viendrez nous raconter tout cela. Ici nous parlerons de vous souvent. Vous savez, en province, on n'oublie pas ses amis... Et vous nous reviendrez pour entendre parler de votre mère...

Mais il avait beau faire, le digne homme, sa voix s'altérait peu à peu. Il tenait toujours la main de Fernand et ne trouvait plus rien de gai à ajouter.

Madame Guérin releva vers le voyageur ses yeux en larmes. Elle semblait le bénir comme une mère, du geste, du regard et de la voix :

— Nous prierons pour vous, dit-elle.

— Je vous remercie, reprit Fernand d'une voix profondément émue.

Mademoiselle Elvire restait debout, immobile, la tête inclinée, les yeux baissés, faisant peut-être une prière intérieure. Je remarquai qu'elle portait le petit bracelet de grenat, malgré sa toilette du matin.

Il fallut partir enfin. La pendule sonna d'un timbre clair une heure inflexible. Quand nous fûmes au grand air, Fernand sembla respirer plus librement.

— A présent, le sacrifice est fait, me dit-il, je puis partir. Je redoutais tant ces adieux ! Il me semble que je viens de quitter sans retour une famille chérie. Le reste, à la garde de Dieu !

Le soir, je rencontrai M. Guérin errant sur la place, ce qui ne lui arrivait pas habituellement.

— Ce pauvre M. de Tessac ! me dit-il presque aussitôt en m'abordant. J'ai, je l'avoue, un vrai chagrin de le voir partir ; je m'étonne de m'être attaché si vite à lui. Son état de brigadier le mettait dans une position exceptionnelle. Je l'ai reçu sans façon dans notre intimité comme un jeune homme sans conséquence. Vous comprenez que je n'en aurais pas fait autant pour un sous-lieutenant. Quand on a une fille à marier, il faut être prudent ; mais, en conscience, avec des épaulettes de laine, on ne peut avoir de prétentions.

M. Guérin parlait d'un ton de protection, en me regardant un peu de côté à la lueur du gaz. Je crois qu'il voulait m'interroger, et se repentait beaucoup au contraire d'avoir reçu Fernand dans l'intimité. Mais il reprit tout à coup sur un autre ton :

— Après tout, il vaut peut-être mieux que ce jeune homme fasse une campagne. Avec la vie de garnison, il ne serait pas officier en dix ans. Mais le



départ du régiment me cause une contrainte beaucoup plus grave.

A mon tour je le regardai avec une certaine attention. Il hésita un moment comme attendant une question, puis il continua.

— Vous avez peut-être deviné que M. le capitaine Christophe ne venait pas chez moi sans intention. Hier, il m'a demandé officiellement la main de ma fille. Tout semblait convenir. Il appartient à une famille honorable, il a une belle carrière, de la fortune, un extérieur agréable. Il pourrait être général avant soixante ans; cependant il offrait de donner sa démission pour vivre avec nous. Eh bien, ma fille refuse net. J'ai beau lui dire : Enfin, pourquoi? Veux-tu donc, sous prétexte que tu as une belle dot et une jolie figure, épouser un duc ou un maréchal de France? Elle répond : Je n'ai pas beaucoup d'ambition, mais M. Christophe ne me convient pas.

— Je ne vois rien là de très-affligeant, repris-je tout joyeux. Mademoiselle Elvire a le tact sûr et ne se laisse pas éblouir par les belles phrases et l'air important du capitaine. Je gage qu'une fois marié, il voudrait mener sa nouvelle famille comme son régiment.

— Je ne suis pas de ces gens qu'on mène, répliqua un peu sèchement M. Guérin. Si un gendre, quel que fût sa position, voulait parler chez moi en maître, je saurais le remettre à sa place.

— M. Christophe, repris-je, a près de trente ans de plus que Mlle Elvire. Il a déjà beaucoup de cheveux blancs, je gage, mais il les teint.

— Une jeune personne de vingt ans ne peut guère épouser un homme de son âge, à moins de choisir un sous-lieutenant ou un surnuméraire, objecta encore M. Guérin, que les épaulettes d'or du capitaine séduisaient.

— Mademoiselle votre fille pourra aisément retrouver un autre capitaine plus agréable que celui-ci, repris-je résolûment, si vous tenez beaucoup à l'état militaire.

Mais M. Guérin était décidément mal disposé, et je le quittai sans être parvenu à lui rendre sa sérénité habituelle.

J'avais hâte de porter ma bonne nouvelle à Fernand; mais il était trop tard pour songer à le voir ce soir-là, et je rentrai à regret dans mon hôtel. Le lendemain, j'allai de bonne heure à la caserne.

Je trouvai mon ami le brigadier astiquant ses buffletteries, le bonnet de police sur l'oreille, et fredonnant je ne sais quel air de soldat de sa belle voix mélancolique et douce. Il me parut en meilleures dispositions que la veille; je compris qu'après ce suprême effort des adieux, il commençait à respirer, comme les autres, avec une certaine ivresse l'odeur de la poudre; et, d'ailleurs, sa nature mobile ne pouvait rester longtemps dans l'abattement. Je lui racontai aussitôt avec empressement l'échec de son capitaine. Il éprouva comme un choc subit, et en peu d'instants plusieurs sentiments différents se peignirent sur sa physionomie, toujours si expressive.

— Je ne sais ce que j'éprouve, me dit-il. Ce matin, j'en étais presque à désirer ce départ. En ce moment, il me semble que je le redoute encore avec une faiblesse indigne d'un soldat.

Le départ était fixé pour le lendemain.

— Partirez-vous sans revenir chez M. Guérin, leur dis-je.

— Oui, me répondit-il avec une certaine fermeté. Autrefois, les mourants refusaient de voir leurs parents les plus chers, à la dernière heure, de peur de s'affaiblir. Je veux en faire autant. Vous m'écrirez souvent, je l'espère, et vous parlerez de moi.

Il me semblait très-ému; je l'étais moi-même; j'aurais voulu pourtant lui rendre un peu de sa gaieté et de son insouciauce habituelles.

— Quand vous aurez vu le Bosphore, lui dis-je, vous oublierez la Saône.

— Non, jamais, reprit-il avec cet organe musical et doux qui lui était particulier, et qui résonna jusqu'à mon cœur. On eût dit qu'il prononçait un serment.

Il me retint encore pour me donner comme en dépôt différents objets contenus dans un petit coffret déposé chez son maréchal des logis, car dans les casernes on n'a rien de précieux. Il regarda ses reliques une à une. C'était un cachet portant ses armes sur une bague, quelques lettres, puis le portrait de sa mère sur un médaillon, formant un bracelet de femme. Il contempla longtemps cette jolie miniature, et y imprima ses lèvres, puis il me la tendit.

— Vous serez mon exécuteur testamentaire, me dit-il. Cela vous donnera peu de soucis. Les notaires n'auront rien à gagner. Vous brûlerez les lettres sans les lire, vous garderez la bague, la chaîne, tous ces pauvres bijoux. Quant au portrait... Il s'arrêta.

— Je les donnerai aux amis de votre mère, n'est-ce pas? lui dis-je, si... Mais j'espère vous rendre le dépôt!

— Oui, c'est cela, reprit-il; je vous remercie. Adieu, car nous partons au point du jour, et vous dormirez encore.

— Non, je vous suivrai des yeux tant que je le pourrai, répliquai-je, et de la pensée et du cœur toujours.

Il me tendit la main, et je la gardai un instant dans la mienne. Les soldats affairés passaient et re-



passaient en riant et en chantant. Je ne trouvai plus une parole, mais il me semblait que j'étais enchaîné à cette place. La trompette sonna, enfin; il fallut se réparer.

Malgré mes belles résolutions, il faisait déjà grand jour lorsque je me réveillai le lendemain. Je m'habillai en toute hâte, je m'élançai dans la rue, mais lorsque j'arrivai en vue de la caserne, le régiment défilait déjà lentement, jouant de belles fanfares comme un hommage d'adieu à la ville. Chacun regardait passer avec une sorte de respect ces hommes pleins de jeunesse et de vie, qui marchaient peut-être à une mort glorieuse. Malgré l'heure matinale, les portes et les fenêtres étaient garnies de curieux. Je distinguai vite Fernand dans les rangs pressés. Il montait à cheval avec plus d'élégance que les autres, et sa belle prestance le faisait remarquer. J'aurais voulu lui serrer la main une dernière fois.

Un triste brouillard jetait son voile sombre sur la ville, et le vent froid agitait ce grand drapeau qui allait affronter le soleil de l'Orient. Comme le régiment passait devant la maison de M. Guérin, Fernand jeta de ce côté un regard d'adieu. Je remarquai aussi que le balcon était entr'ouvert, et que ce grand vent qui pliait et dépliait le drapeau agitait aussi un rideau de mousseline.

J'osai chercher des yeux une ombre de femme, en me rappelant les romances où une châtelaine agite un mouchoir blanc au départ d'un croisé pour la terre sainte, mais je ne pus rien distinguer.

Quand le régiment eût disparu, que l'écho même eût cessé de faire entendre les derniers sons de la musique, il me sembla, pour la première fois, qu'il allait manquer quelque chose à ma vie. Je flânai un peu avant de rentrer à l'hôtel, en dépit d'une petite pluie fine qui semblait ramener l'hiver, et qui pourtant devait faire pousser les herbes et les fleurs.

La ville redevenait déserte, tous les habitants étant retournés se renfermer chez eux, aussi je vis de loin s'avancer des femmes vêtues d'habits sombres et les voiles baissés qui entrèrent à l'église. Je les reconnus sans hésiter.

— Elles vont prier pour lui, dis-je, Tant mieux, cela lui portera bonheur!

Mes voyages à Gray devinrent beaucoup plus rares. Cependant, je retournai de loin en loin chez M. Guérin. A ma première visite, je trouvai mademoiselle Elvire fort triste et fort changée. Elle reprit bientôt assez d'empire sur elle-même pour faire, avec sa bonne grâce habituelle, les honneurs du salon de son père; mais je voyais bien qu'une inquiétude secrète la troublait.

— Tout le monde, me dit un jour M. Guérin, trouve ma fille maigrie. Je voudrais être déjà à la saison des eaux. Je l'enverrais à Luxeuil où à Plombières, cela lui ferait peut-être du bien. Cela m'inquiète, je crains qu'elle devienne délicate comme sa mère. Ce n'est point le luxe qui donne la santé, mais le travail, l'air et le soleil. Voyez les paysannes!

Les soirées du lundi continuaient, mais elles devenaient si monotones, que je renonçai bientôt à y assister. M. Durand avait repris sa position de premier orateur. Sa liaison passagère avec le capitaine Christophe semblait avoir imprimé à ses discours une couleur belliqueuse plus marquée, et il parlait des grands faits d'armes de la Crimée comme des choses les plus naturelles du monde. On jouait encore au whist et au bésigue même; mais, par un caprice que personne n'expliquait, mademoiselle Elvire refusait obstinément de se mettre au piano.

— C'est désolant de voir un instrument de 2,000 francs s'abîmer dans un coin, s'écriait M. Guérin. Autant vaudrait l'envoyer au grenier!

— Mademoiselle Guérin tombe dans la haute dévotion, disait-on dans la ville. Elle ne veut décidément pas se marier, car elle refuse sans examen les meilleurs partis.

— Tant mieux, reprenait un membre du bureau de bienfaisance, sa fortune ira aux hôpitaux.

Je reçus plusieurs lettres de Fernand, lettres longues et affectueuses, comme les exilés aiment à en adresser à leurs amis. Il me donnait rapidement des détails sur son grand voyage; mais, évidemment, le regret de la patrie assombrissait à ses yeux les plus beaux paysages d'une rive étrangère. Il m'adressait mille questions sur l'humble coin de terre regretté, de manière à me prouver que sa pensée y revenait sans cesse. Quand je recevais une de ces lettres, j'allais en faire part à nos amis communs. Je trouvais d'ordinaire mesdames Guérin seules; elles m'accueillaient comme un messager de bonne nouvelle, me forçant à m'asseoir à la croisée, en pleine lumière, pour ne pas perdre un mot de la lecture. Madame Guérin m'interrompait souvent par quelques mots émus, car elle éprouvait pour notre cher absent un sentiment presque maternel; mademoiselle Elvire n'interrompait jamais, mais elle demeurait immobile, laissant souvent rouler son ouvrage à ses pieds, et élevant ses beaux yeux rêveurs vers le ciel, où l'on cherche tant de choses.

Un matin, je vis arriver chez mon oncle un soldat qui marchait avec peine, et qui semblait accablé de fatigue. La vue de cet uniforme de cavalerie me saisit. C'était un grand Alsacien, parlant mal le français, et qui, renvoyé de Crimée en congé de convalescence, venait m'apporter des nouvelles de Fernand.

— Je l'ai laissé si malade, me dit-il dans son mauvais langage, que je ne doute pas qu'il laissera ses os là-bas. C'est dommage! il s'est battu comme

un lion à Inkermann, il a été fait maréchal des logis, puis adjudant sur le champ de bataille. Ce garçon-là aurait été vite officier au train dont il marchait. Il aurait été un bon chef; mais il a été blessé au bras, puis il a eu là-bas un coup de soleil qui a amené je ne sais quelle maladie. Son lit était placé contre le mien. Nous causions du pays quand il était un peu calme; puis après, le délire venait, et on n'en pouvait rien tirer. Le major n'en attend rien de bon. Le matin de mon départ, il avait été saigné, il paraissait un peu plus tranquille, mais si pâle et si faible qu'il faisait pitié. Il m'a prié d'aller vous porter de ses nouvelles en vous faisant ses adieux. Je voulais le consoler, le plaisanter; mais, bah! pas moyen! On a beau être fait à la mort, un bon camarade qu'on voit prêt à partir, comme cela, bien tranquillement sur son lit, qui vous serre la main, en disant : « Au revoir, » cela fait quelque chose.

L'Alsacien s'essuyait le front. Sa grosse voix semblait émue. Il était venu de Gray à pied sans espérer de salaire, et pour satisfaire au vœu du malade. Moi, je l'écoutais avec une douleur profonde, et je croyais voir en pensée mon pauvre Fernand mourant solitairement dans l'exil, n'ayant qu'une fille pieuse à son chevet, au lieu d'amis et de famille. Je croyais voir son beau visage pâli sur le lit du soldat et du pauvre, et lire dans ses derniers regards le regret de la patrie absente.

Je fis asseoir le messager à notre table de famille; je voulais rester seul avec lui, afin d'essayer de l'interroger encore. Pour preuve de la véracité de son récit, il me remit une bague à devise arabe que Fernand portait habituellement, celle dont il cachetait ses lettres intimes. Il attachait je ne sais quelle superstition à ce bijou, qui venait aussi de sa mère, et je compris qu'il n'avait dû s'en séparer qu'aux approches de la mort.

— Est-il donc si mal? dis-je, tout saisi d'effroi, en regardant le bijou comme un objet sinistre, car sa vue m'effrayait davantage que le récit du soldat. Les objets ont une sorte d'implacable éloquence.

— Ne vous l'ai-je pas déjà dit, me répéta l'Alsacien, comme surpris de me voir si lent à comprendre. A l'heure qu'il est, le pauvre garçon ne doit plus avoir besoin de tisane. Puis il approcha la bouteille et sembla se désaltérer avec tant de satisfaction, que je ne parvins plus à obtenir d'autre réponse. La chaleur et la fatigue venant en aide au vin généreux de mon oncle, ce digne messager finit même par s'endormir. Sa tâche était remplie, là s'arrêtait le dévouement, et l'être matériel reparaissait.

Je partis aussitôt pour Gray. J'éprouvais un besoin impérieux d'aller parler de Fernand là où mes regrets seraient partagés; mais je vis mademoiselle Guérin devenir si pâle et si tremblante en écoutant mon récit, que je fus effrayé de mon imprudence, et je me retirai, sentant combien la présence de sa mère lui était seule nécessaire.

Je gardai mon messager plusieurs jours, espérant en obtenir de nouveaux éclaircissements; mais ce fut en vain que je le pressai de nouvelles questions. Je ne pus arriver à rien de précis. Mon digne Alsacien n'entendait rien en médecine; il avait laissé Fernand à la mort sans s'inquiéter du nom de sa maladie. Je me reprochai aussi de m'être montré, dès le premier jour, trop généreux en vin et en liqueurs. Je trouvais le messager attablé à toute heure, le verre en main, invitant tous les domestiques d'intérieur et d'extérieur à trinquer avec lui à la gloire de nos armes. Mon oncle commençait à murmurer; mais, lorsqu'au bout d'une semaine, cet hôte rustique nous quitta pour retourner dans ses foyers, je me sentis ému en lui serrant la main. Je vis quelques larmes dans les yeux de nos serviteurs; le chien de garde le conduisit jusqu'au bout de l'avenue et revint l'oreille basse; et moi, comme je le regardais s'éloigner en fredonnant un refrain de caserne, tandis que je distinguais encore son képi rouge au travers des branches, je me disais :

— Combien de gens du monde sont au-dessous, dans leur élégant égoïsme, d'un ami comme celui-là.

A mon prochain voyage à Gray, j'appris que mademoiselle Guérin était déclarée positivement malade, et je multipliai mes voyages sous des prétextes futiles pour avoir souvent de ses nouvelles. Le meilleur médecin de Besançon fut appelé en consultation. On épuisa les ressources de la pharmacie. M. Guérin semblait éperdu. Sans doute il devinait la cause des souffrances de sa fille, car il me demandait sans cesse des nouvelles de Fernand et lisait avec soin, malgré ses préoccupations, les nouvelles de Crimée.

Mademoiselle Guérin restait dans un état de langueur plus difficile à combattre, selon le médecin, qu'une maladie aiguë. Elle ne gardait point le lit, et demeurait une partie du jour étendue sur une chaise longue, entourée de fleurs qu'elle ne respirait point, de livres et de gravures qu'elle ne regardait pas. Elle recevait parfois, et je la retrouvai ainsi. Elle me tendit la main avec un charmant sourire dont je compris la mélancolie. La coquetterie même semblait l'avoir abandonnée. Elle était toujours simplement vêtue d'un peignoir blanc, les cheveux relevés sans art; mais elle me parut encore adorablement jolie, et je remarquai qu'elle portait constamment le bracelet de grenat.

Nos grands jours de victoire sonnèrent enfin. Les plus indifférents attendaient avec impatience l'heure du courrier, les hommes d'affaires quittaient leur

bureau, les ouvriers leurs ateliers pour apprendre les nouvelles, et on s'arrachait les journaux. Le grand événement de la prise de Sébastopol vint ébranler la France entière. Ce fut une fête partout, fête de joie, d'orgueil, de délivrance après tant d'angoisses. La ville entière fut illuminée, et on s'étonna de voir la belle et riche maison Guérin demeurer sombre et morne, au milieu des guirlandes de la misère.

J'allai passer la soirée dans cette excellente famille. On me reçut dans une pièce reculée, et je compris combien on craignait de laisser entrevoir à la pauvre Elvire cette fête nationale. Les heureux ne sauront jamais assez combien ils vont heurter de douleurs sur leur passage.

M. Guérin me dit en me reconduisant, comme pour expliquer sa conduite de citoyen :

— Puis-je illuminer une maison de malade?

— D'ailleurs, ajoutais-je quand tout le monde ne songe qu'à féliciter les vainqueurs, ne faut-il pas que l'on songe à ceux qui sont tombés avant le triomphe, et qui n'ont trouvé qu'une tombe dans l'exil ?

J'ai peine à me le pardonner à présent. Je n'étais point assez enflammé d'ardeur patriotique, et tous ces bruits de réjouissance me fatiguaient à l'excès. Je jetais souvent de côté, sans les lire, ces journaux reçus avec un si juste orgueil partout, depuis le palais jusqu'à la chaumière. Mon oncle me reprochait en vain cette inexplicable indifférence.

Un matin le domestique nous apporta, comme de coutume, un volumineux courrier, au moment où nous nous mettions à table, mon oncle et moi. Je jetai de côté les journaux et même plusieurs lettres en devinant, selon l'écriture, des affaires concernant le haut-fourneau, lorsque tout à coup une enveloppe d'une nuance bleue, couverte de timbres étrangers, frappa mes regards. Cela avait un autre aspect que les autres ; elle sentait la mer. C'était... mon Dieu oui !... c'était une lettre de Fernand ! Mon oncle me crut fou, en me voyant ainsi briser le cachet, et dévorer ce peu de lignes si rapidement.

Qui n'a connu dans sa vie de ces moments où l'on s'identifie à une autre existence au point d'en faire la sienne propre, de souffrir véritablement de ses peines, de jouir de ses joies ! Ces moments-là sont trop rares et trop courts, tant notre pauvre nature humaine est égoïste. Fernand vivait ! Cette pensée me causait une sorte d'ivresse. La jeunesse avait triomphé de la maladie. Il s'était relevé de son lit de douleur pour combattre, lui aussi, à Sébastopol, et c'est sur le champ de bataille qu'il avait conquis l'épaulette ; il allait revenir en congé de convalescence. Six lignes à peine contenaient ces bonnes nouvelles ! Le bonheur s'exprime en si peu de mots !

Je m'agitais sans relâche ; je demandais que mon cheval fût prêt à l'instant, et je m'indignais de la lenteur des domestiques. Cheval et valets, sans doute, prétendaient ne point partir à jeun ; mais mon oncle me pressait en vain d'imiter leur exemple en achevant de déjeuner.

J'arrivai rapidement à Gray ; je frappai fort à la porte de M. Guérin comme un messager de bonne nouvelle. A ma grande contrariété, je trouvai le maître de la maison seul.

— Ma fille est de plus en plus souffrante, me dit-il tristement.

Cependant, quand il apprit le prochain retour de Fernand, son visage s'illumina de joie ; mais faisant aussitôt un effort sur lui-même pour dissimuler cette impression, il me fit signe de parler bas, alla examiner si les portes étaient bien closes, et me congédia en quelque sorte sous un prétexte puéril, en me priant de l'attendre le soir même, vers huit heures, à mon hôtel, voulant, dit-il, se dédommager de ma visite interrompue.

Je devinai qu'il désirait voir l'effet de ma nouvelle sur sa chère malade, et qu'il redoutait de se laisser entraîner à une parole imprudente, dans une circonstance aussi délicate.

Le soir il fut exact au rendez-vous, et m'offrit en m'abordant un cigare, ce qui était toujours un signe de bonne humeur chez lui ; sa physionomie me parut heureuse et reposée.

— J'ai appris avec la plus grande satisfaction, me dit-il, la guérison et les succès de notre ami M. de Tessac. J'ai toujours pensé que ce jeune homme ferait son chemin. L'attendez-vous bientôt ?

— Je partirai ces jours-ci pour aller le trouver à Paris, répondis-je.

— Vous espérez peut-être le ramener ici, reprit-il. Le bon air, le repos de la campagne lui vaudraient mieux que le séjour d'une grande ville ; mais qui sait ?... Les jeunes gens, les militaires surtout aiment la nouveauté, la Franche-Comté est peut-être bien loin de sa pensée.

— Fernand n'est point de ceux qui oublient, repris-je gravement. Il se rappellera toujours l'accueil qu'il a reçu à Gray, lorsqu'il était simple brigadier.

— Il retrouvera la maison bien triste, répliqua le pauvre père. Le bonheur en est, je le crains, parti sans retour. Si ma fille guérit, elle se mettra dans un couvent, j'en suis persuadé. Les idées religieuses ont chez elle plus d'exaltation que chez sa mère. A quoi bon tant de travail, tant de rêves, pour voir ma pauvre enfant sous les grilles d'un cloître, morte au monde, moi qui espérais lui faire faire un si beau mariage !

— Tout n'est point désespéré, dis-je un peu trop vivement peut-être ; parfois les jeunes filles ont d'étranges caprices; elles refusent un mariage d'argent et acceptent...

— Un mariage d'inclination? voulez-vous dire? reprit M. Guérin avec humeur. Mais, sachez-le bien, ma fille a trop de raison pour faire une folie!... Le pauvre père s'arrêta tout haletant, il se promena un peu dans la chambre de long en large, les bras derrière le dos, comme le faisait l'empereur, disait-on, quand il méditait un plan de bataille, puis s'arrêtant net devant moi, il ajouta brusquement :

— Tenez, ma confiance dans le jugement d'Elvire est tel que, si elle me disait aujourd'hui qu'elle accepte une proposition de mariage... modeste, fort au-dessous de ce qu'elle est en droit d'exiger; s'il s'agissait d'un jeune homme bien né, d'un caractère honorable et sûr, ayant une carrière, mais peu de fortune, je ne m'opposerais à rien.

Emporté par un zèle imprudent, j'osai murmurer le nom de Fernand. Il se fit un long silence.

— Ainsi, repris-je, si ce bon et digne ami, fidèle à de chers souvenirs, encouragé par une épaulette noblement gagnée, osait prétendre à trouver véritablement une famille dans la vôtre, devrais-je briser ses espérances?

M. Guérin réfléchit un instant les yeux fixés vers la terre et absorbé dans ses pensées. Il se livrait un grand combat dans son esprit, puis enfin il me tendit la main et me dit avec une émotion profonde :

— Je laisserais Elvire entièrement libre de son sort.

Pauvre père; il voulait sauver sa fille à tout prix et ne songeait plus à autre chose.

Dès le lendemain, je partis le cœur léger, pour aller retrouver Fernand à Paris. Il me semblait que j'allais lui porter le bonheur. Pouvais-je arriver trop tôt! J'aurais voulu avoir des ailes, et je trouvai que la voiture qui m'amena de la gare à l'adresse indiquée rue du Helder avait des chevaux de plomb. J'ouvris la porte, et lorsque je revis Fernand, debout dans ce triste salon d'hôtel, il me parut bien changé, malgré ce bel uniforme qui se détachait sur les sombres tentures.

Oui, le terrible soleil d'Orient avait bronzé son teint, ses yeux étaient fatigués, une balle mal extraite du bras gauche le faisait encore souffrir. Toute sa personne portait un cachet de maturité, de dignité même, qui faisait encore ressortir sa distinction naturelle. Cet uniforme acheté au péril de sa vie me semblait, selon la belle expression du poëte :

« Déjà terni par la victoire. »

Son cœur seul restait le même. Il me reçut avec la plus cordiale affection, et me parla aussitôt de Gray et de ses amis. Il apprit même, avec une joie impossible à dissimuler, que mademoiselle Guérin n'était point mariée, et songeait à se faire religieuse.

— Vous l'aimez donc toujours? m'écriai-je avec un élan involontaire.

— Oui, me répondit-il; cela vous étonne, et cela m'étonne moi-même d'avoir été aussi romanesque dans ma vie de caserne. Au moment où j'ai connu cette charmante fille, j'étais dans une voie fatale, qui devait me conduire à quelque abîme. Je passais ma vie au café, cherchant l'oubli de toutes choses dans le poison de l'absinthe. En entrant dans cette excellente famille, j'ai respiré une atmosphère saine et embaumée, qui m'a fait voir la vie sous un autre jour.

— Je viens vous chercher, lui dis-je. C'est au milieu de vos amis que vous devez venir vous reposer.

— Est-il vrai! s'écria-t-il. Est-ce qu'ils pensent encore à moi, est-ce qu'ils ont le désir de me revoir?... Et mon pauvre Fernand, qui venait d'affronter des champs de bataille, se laissa tomber sur un sofa en s'essuyant le front. Il était si affaibli encore! Peut-être aurais-je dû m'arrêter, user de la prudence qu'on doit aux malades; mais, non, j'étais jeune moi-même, et emporté par mes propres impressions.

Je m'assis auprès de lui. Je retins sa main dans la mienne, et, heureux, souriant, je lui racontai toute ma conversation avec M. Guérin. Il me semblait que j'avais le don d'un génie pour ouvrir un monde enchanté devant ses yeux. Quand j'eus fini, il se fit un assez long silence.

— Vous êtes, me dit-il, le meilleur des amis. Je vous remercie du fond de l'âme.

Et il se jeta dans mes bras, en me retenant sur son cœur dans une longue étreinte. Son visage et ses mains étaient brûlants.

— Vous le voyez, me dit-il, j'ai encore la faiblesse d'un convalescent. De grâce, laissez-moi cette soirée pour me reposer, pour réfléchir. Demain, à l'heure qu'il vous plaira, je vous répondrai.

Réfléchir! hésiter! se reposer devant cette joie inespérée! lui! Fernand! Je ne pouvais le comprendre. Je me retirai pourtant, en le recommandant avec une certaine inquiétude à un fidèle soldat, naguère son frère d'armes, qui paraissait le considérer avec un respect d'esclave.

Le lendemain dans la matinée, j'allai le revoir. Il me parut plus pâle, plus défait que la veille, mais cette fois parfaitement calme et maître de lui-même.

— Je vous attendais avec impatience, me dit-il. Il me semble que je dois me hâter de vous faire ma

confidence entière, de peur de manquer plus tard de résolution.

Il s'arrêta un peu, s'assit, et me fit signe de prendre place à ses côtés, comme quelqu'un qui s'apprête à faire un long récit. J'attendis en silence une explication.

En arrivant ici, me dit-il enfin, je n'avais qu'un seul désir, celui de vous y trouver et de partir avec vous pour Gray. Quelque fier que je puisse être de mon épaulette, l'orgueil ne m'enivrait pas si follement que j'eusse en un instant l'idée de me poser en prétendant auprès de mademoiselle Guérin. Je comprenais que son père devait avoir une autre ambition que celle de lui faire épouser un sous-lieutenant sans fortune. Je voulais seulement aller là me reposer un peu le corps et l'âme, et à défaut d'une véritable famille, revoir celle que mon cœur avait adoptée.

— Eh bien, dis-je vivement, qui vous arrête?

— Vos paroles d'hier, reprit-il gravement. A présent, je sens trop bien que je ne dois plus aller à Gray.

Je le regardai attentivement, craignant un peu, en vérité, que le terrible soleil de Crimée n'eût dérangé son cerveau.

— J'avais espéré que vous me comprendriez facilement, continua-t-il. Voyez-vous, mon ami, j'ai fait beaucoup de folies dans ma vie : j'ai été dissipateur léger, tout ce qu'il vous plaira ; je suis encore loin d'être un modèle à suivre peut-être. Mais devoir à une femme mon pain, mes habits, l'aumône que je ferais au pauvre dans la rue, jamais! Eh bien, M. Guérin, dites-vous, cédant à la crainte que sa fille prît le voile, m'accepterait pour son fils. S'il me tendait la main comme un père, si je revoyais cette charmante fille, je le sens bien, je ne résisterais pas!... Ma raison est faible, vous le savez ; de grâce ne me tentez pas.

J'eus un instant de défiance.

— Est-il vrai que vous aimez encore mademoiselle Guérin? lui dis-je.

Il haussa les épaules :

— Si je ne l'aimais plus, pourquoi craindrais-je de vous le dire! Où serait la honte d'un pareil aveu? Ainsi, vous avez donc une bien pauvre idée de mon caractère : malgré toute ma légèreté, j'ai gardé, au fond, d'excellentes idées d'honneur, voyez-vous. Dissiper follement sa fortune et sa vie, je comprends cela ; mais vendre son nom, se mettre en tutelle dans une famille riche, faire payer, je le répète, par une héritière son pain quotidien, et puis se faire habiller par un bon tailleur, promener par de beaux chevaux et se regarder au miroir, là, bravement, sans rougir, — je ne le comprends pas, et je préfère la tente et le paye de sous-lieutenant.

Au fond je trouvais qu'il n'avait pas absolument tort.

— N'avez-vous vraiment plus de fortune à attendre d'aucun côté? repris-je.

— Rien, absolument rien, reprit-il. J'ai follement dissipé la fortune de ma mère. Mon père a fait par contrats de grands avantages à sa seconde femme, et il en a trois enfants. J'ai eu de plus la maladresse de me brouiller avec un vieil oncle maternel qui est mort il y a plusieurs années, en laissant sa fortune aux hôpitaux et à des neveux bretons. Vous le voyez, j'ai la position de George d'Avenel, mais je n'ai point comme lui une dame blanche à mon service.

Il essayait d'être gai en prononçant ces derniers mots. Il se leva, marcha dans la chambre, regarda vaguement par la croisée la foule qui s'agitait en bas; il essaya même de fredonner comme autrefois un refrain de soldat, puis déchira avec ses dents plusieurs cigares sans se décider à en commencer aucun.

— Ne m'en voulez pas d'avoir si mal répondu à votre bonne amitié, me dit-il enfin. Croyez qu'il m'en coûte cruellement de vous laisser partir seul. Dites-moi que vous m'approuvez, cela me fera du bien.

Je lui serrai la main en silence.

— Restez-vous à Paris? lui dis-je.

— Non, reprit-il, je vais passer quelques jours chez mon père, quoiqu'il m'en coûte de trouver dans la maison paternelle une maison étrangère, puis j'irai peut-être à Bourbonne pour tuer le temps et soigner ma blessure. Je retrouverai là d'autres invalides comme moi ; nous parlerons de nos misères et de nos succès.

— Oui, lui dis-je ; mais tout cela ne sera pas l'avenir heureux que j'avais rêvé pour vous, c'est la solitude, l'isolement, et quand l'âge nous arrive... il est si dur de se trouver sans famille.

Il se détourna de moi, se remit à la croisée, puis revint, et me dit brusquement :

— Ne prolongeons point les luttes et les regrets. Je vous remercie du fond de l'âme ; je vous demande de ne pas m'oublier, et de parler quelquefois de moi à Gray.

J'avais de la peine à m'éloigner. Il voulut sortir avec moi et m'emmener déjeuner au café, en traversant le tumulte des boulevards, afin d'éviter de nouvelles causeries intimes. Nous passâmes deux jours à Paris ainsi, sans nous quitter ; mais lui, cherchant le bruit et la foule, malgré la faiblesse de son corps, qui le trahissait souvent. Il évitait les retours sur le passé ; mais je sentais à chaque instant qu'il songeait à Gray. J'admirais combien il avait l'âme forte et fière.

Il me fallut partir enfin ; mon oncle me rappelait impérieusement. Je quittai Fernand avec un chagrin



réel. Il me conduisit au chemin de fer. Il affectait un grand calme, mais il était plus pâle que de coutume. Nous échangeâmes peu de paroles chemin faisant, et quand nous fûmes séparés, et que la vapeur prit son terrible vol, je vis encore mon pauvre ami immobile à la place où je venais de le quitter. Son sacrifice était fait.

En arrivant à Gray, je crus devoir tout raconter à M. Guérin.

— C'est un brave et digne jeune homme, qui méritait un meilleur sort, me dit-il d'une voix pénétrée.

Je revis mademoiselle Elvire, et je fus surpris de la trouver aussi bien. Elle renaissait visiblement comme une fleur après un orage.

L'aurait-elle oublié ? me dis-je.

Et je parlai librement de Fernand, de ses succès, de ses blessures, de l'altération de sa santé.

Comme elle m'écoutait parler, son attention était si parfaitement absorbée qu'elle ne songeait point qu'elle était sous un regard observateur. Les roses pâles de ses joues se teignirent de pourpre, et de belles larmes involontaires voilèrent un moment son doux regard. Je fus rassuré, je crus deviner même que ce pauvre père, plus tendre que discret, avait laissé entrevoir à sa fille sa bonne volonté pour adopter un fiancé pauvre, mais préféré. Mademoiselle Guérin était fière de celui qu'elle aimait. C'est la seule gloire et le plus grand bonheur d'une femme ; et puis, à cet âge, on désespère difficilement de l'avenir. On voit encore l'espérance sous les traits charmants cachés dans l'azur des horizons lointains.

Cinq grands mois s'écoulèrent sans apporter autre chose de Fernand que des billets tristes et insignifiants. Il semblait s'ennuyer partout, dans la maison paternelle surtout, où il respirait une si froide atmosphère, puis chez ses amis, aux eaux, à Bourbonne, jusque dans les montagnes des Pyrénées, où il avait été chercher de l'air et du repos.

Je commençais à trouver parfois la vie de la campagne un peu monotone dans la seule compagnie de mon oncle. Le détail de ces travaux agricoles, sans cesse renaissants, finit par causer à certaines imaginations mobiles une sorte d'uniformité lourde à porter. Il fallait se lever dès l'aube, pour surveiller les ouvriers ; les bruits du dehors ne venaient guère se mêler à la tâche journalière ; le soir, nous faisions une partie de piquet, ou nous parlions des foins, des trèfles et des colzas.

Une fois que mon oncle, plus fatigué que de coutume, s'était laissé aller complétement au sommeil ; cela lui arrivait souvent, et je restai à songer au passé, à l'avenir, au monde absent, aux amis éloignés, et surtout à Fernand. Tout à coup, un grand bruit se fit entendre au dehors. Le chien de garde jetait des cris d'alarme, la cloche de la grille retentissait avec violence. J'entendis le bruit d'un fouet le galop d'un cheval. Mon oncle, effrayé, crut à un incendie, au tocsin ; moi, je m'élançai, tout joyeux, au dehors : c'était une distraction, en arrivant, une voile à l'horizon... et puis, un secret pressentiment m'avertissait, je crois. J'avais raison : c'était Fernand.

Fernand, mais non plus ce beau mélancolique, ce blessé lassé par la victoire, mais Fernand joyeux, avec la gaieté, l'entrain, les sourires de l'ami d'autrefois.

— Mon cher, me dit-il, félicitez-moi, je suis heureux, trop heureux peut-être. Cette joie si inattendue, si peu méritée, me fait peur!

— Êtes-vous déjà capitaine ? lui dis-je.

Il secoua la tête.

— Ou... riche? ajoutai-je en hésitant.

— Oui, répliqua-t-il, c'est cela.

Mon oncle, encore à moitié endormi, ne comprenait rien à notre dialogue. J'entraînai Fernand dans ma chambre ; et là, nous passâmes des heures légères : lui à me raconter son bonheur, moi à en écouter le récit.

— Quand l'automne s'avança, en emportant toutes les feuilles, je ne savais plus où refugier mon ennui, me dit-il. D'ailleurs, j'étais las de tous les lieux et de toutes les choses. Je revins à Paris, et j'eus alors un singulier caprice.

Je voulus aller dans la vallée de Montmorency pour revoir cette maison peuplée de mes souvenirs d'enfance, où mon vieil oncle était mort. Son notaire, en m'avertissant, il y a plusieurs années, que je n'avais aucun droit à l'héritage, m'annonçait aussi qu'il tenait à ma disposition un portrait au pastel de ce digne oncle et sa croix de Saint-Louis.

Dans ma première indignation, je m'étais bien gardé de répondre, regardant ce legs comme une ironie. Mais les souvenirs des premières années ont un singulier empire : ils se réveillèrent en moi impérieusement, au moment où je me sentais si triste et si délaissé. Je retrouvai la vieille maison délabrée, pour ainsi dire ternie par de rustiques habitants. Je m'embarrassai dans les ronces, au milieu du petit jardin où j'avais tant de fois cueilli des roses.

Puis, j'allai chez le notaire, voulant prendre enfin possession du portrait de mon oncle et de cette croix que j'avais vue si souvent sur son éternel habit bleu, tandis que le digne homme me faisait de longues leçons de morale, si mal écoutées. Je trouvai dans ce notaire âgé, lui aussi, un type d'homme d'affaires simple et respectable, comme on en trouve peu aujourd'hui.



Il parut charmé de me voir, me regarda sans se lasser à travers ses lunettes, et me questionna avec une grande minutie sur mon âge et sur mes états de service. Il voulut même examiner mes papiers. Voilà, me disais-je, bien des précautions pour livrer un si mince héritage.

— Je ne savais point vos vingt-vinq ans révolus, me dit le digne homme, sans quoi je vous aurais écrit.

Je ne pus retenir un sourire.

— Mon oncle a eu tort de se défier de moi à ce point, repris-je. Même avant ma grande majorité, j'aurais eu soin de conserver une croix et un portrait de famille.

— Monsieur votre oncle, reprit gravement le notaire, était le meilleur des parents, comme il était le plus honorable des hommes. Maintenant je vous dois toute la vérité. En vous assurant de la fortune le jour même de sa mort, il a craint d'encourager vos penchants à la dissipation ; mais il a déposé dans mon étude 200,000 francs pour vous être remis, lorsque vos vingt-cinq ans seraient sonnés dans le cas où, ayant embrassé une carrière honorable, vous porteriez dignement votre nom. Et puis, lorsque j'allai le voir, pour la dernière fois, bien qu'il fût très-faible, il me dit :

« Vous verrez si je me suis trompé sur le compte de Fernand, et si ma tendresse quasi-paternelle m'a aveuglé. Mais je crois que, sans attendre de moi autre chose que mon portrait et ma vieille croix, il viendra quelque jour chercher son héritage ! »

Le paradis semblait s'ouvrir devant moi. — Gardez, gardez le dépôt, m'écriai-je. Donnez-moi seulement le portrait.

Pauvre cher oncle ! oublié ! méconnu ! quand je le revis tel que l'art seul pouvait encore me le rendre avec ses beaux cheveux blancs et son doux sourire, j'aurais voulu l'interroger et lui demander s'il était content de moi ; mais, ne pouvant rien faire de plus, je collai mes lèvres à la glace insensible, froide comme la tombe, et je me dis que peut-être il le voyait de là-haut !

La voix de Fernand s'altérait ; il s'arrêta. J'aimais à le voir ainsi songer au passé quand l'avenir était si beau.

— Demain donc, reprit-il, nous irons à Gray.

Nous passâmes une grande partie de la nuit à jaser. J'eus peine le lendemain à faire attendre une heure convenable à mon compagnon pour partir. A notre grande contrariété, mon oncle prolongea le déjeuner, en offrant ses meilleurs vins, dont nous ne goûtions guère, et en exigeant des détails sur les batailles. Nous partîmes enfin. Quand on nous annonça chez madame Guérin, la famille était réunie au salon. Le maître de la maison s'élança vers Fernand et lui serra cordialement la main.

— Soyez le bien venu, lui dit-il.

Madame Guérin se leva aussi, mais plus émue encore, et tendit au voyageur une main amie.

La belle Elvire voulut peut-être suivre l'exemple de sa mère ; mais elle resta debout, sans faire un mouvement : le livre qu'elle ténait roula à ses pieds, et pas une parole n'arriva sur ses lèvres. Je crois la voir encore ainsi immobile, comme ces belles saintes de missel, les joues teintes d'un vif carmin, avec l'auréole d'or et le ciel ouvert sur leurs têtes. Fernand semblait muet et troublé comme les autres. C'était à lui à parler pourtant.

J'entraînai M. Guérin dans la serre qui s'ouvrait sur le salon.

— Je vous le ramène, lui dis-je. La fortune seule lui manquait. La Providence la lui a donnée, et il ne veut d'autre famille que la vôtre.

Il chancela un peu et fut quelques moments à reprendre son sang-froid. Cette forte température de serre nous portait à la tête, je crois. Nous étouffions tous deux.

— Mon Dieu ! dit alors le pauvre père avec une grande solennité d'accent, comme il regardait tour à tour le ciel pur malgré l'hiver et sa fille si belle, je vous remercie : mon enfant sera heureuse et ma maison bénie !

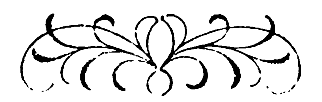
Je n'ai pas grand'chose à ajouter. On dit qu'il faut peindre rapidement les jours heureux. Je ne sais pourquoi les tableaux du bonheur lassent plus vite que ceux des afflictions. C'est peut-être parce qu'ils excitent trop l'envie.

M. Guérin eut la joie de conduire sa fille à l'autel et d'entendre un murmure d'admiration circuler autour d'elle ; mais elle avait refusé de porter pour ce grand jour des bijoux et des dentelles.

— Consolez-vous de sa simplicité, dis-je à son père. Les lis et les roses de la vieille poésie la parent si bien !

Aujourd'hui Fernand est devenu propriétaire et maître de forges, mais il aime encore à regarder la caserne où le cher roman de sa vie a commencé.

Comte de LEGURAT.



UNE FAUVETTE.

Dans une soirée passée chez madame M..., la conversation s'était engagée sur la meilleure éducation à donner aux enfants. Locke, Rousseau et Pestalozzi avaient été orgueilleusement cités à tort et à travers pour venir en aide aux thèses les plus discordantes. Il ne se débitait pas une sottise qui ne fût étayée d'une autorité respectable. Pauvres grands hommes!

— Moi, disait en minaudant une charmante petite dame, un peu vieille, un peu contrefaite, qui ne laissant voir un instant ses longues mains osseuses hors de son manchon qae pour arranger les plis de sa robe de manière à cacher ses longs pieds; moi, je veux donner à mon fils une éducation rationnelle et à la hauteur du siècle. Il faut d'abord songer à développer la force et les grâces du corps, comme dit M. de Pestalozzi, car la force physique impose aux masses: aussi je prétends faire suivre, avant tout, à Bibi, un des cours de gymnastique.

— A quel état le destinez-vous, madame? demanda un des assistants, à l'air jovial et railleur, et qui, le menton appuyé sur sa canne, se tournait alternativement, avec une apparence de bonhomie caustique, vers chacun de ceux qui prenaient la parole, comme pour les aider à développer leur pensée.

— A quel état je le destine, monsieur? mais d'abord il n'a encore que trois ans; vous sentez bien qu'à mon âge je n'ai pas un fils majeur.

L'homme à la canne salua avec une politesse exquise. La dame continua:

— Quand il sera majeur, j'espère bien qu'il héritera de la charge de son père.

— Monsieur votre mari tient une école de gymnastique?

— Fi! dit un gros monsieur, espèce de Prud'homme, la mari de la dame, en s'emparant aussitôt de la parole: je suis commissaire-priseur au mont-de-piété, monsieur, à vous rendre mes devoirs.

Puis, après s'être bruyamment saturé le nez d'une large pincée de tabac, et avoir, du revers de la main, secoué son jabot à plusieurs reprises, il ajouta:

— Du reste, je ne partage point, touchant mon fils, toutes les idées de mon épouse. C'est M. de Voltaire, je crois, qui a dit que le trop grand développement des forces corporelles arrête celui des forces intellectuelles; je compte faire faire simplement à mon fils toutes ces humanités, comme je les ai faites moi-même. Il ne s'en trouvera pas plus mal, j'aime à le croire.

Cela dit, il sourit à l'assemblée d'un air de satisfaction, et reprit sa position première dans son large fauteuil.

— Permettez, mon cher, dit un nouvel interlocuteur; je ne sais si à notre époque d'agitations les études purement classiques suffisent pour assurer l'avenir d'un jeune homme. Il lui faut un état manuel qui le mette à même de se tirer d'affaire en toute circonstance.

— Bravo! interrompirent quelques voix; c'est le système de Jean-Jacques!

— Fi! s'écria d'une voix retentissante le gros commissaire-priseur; vous venez invoquer en fait d'éducation le nom d'un homme qui a mis ses enfants au mont-de-piété... pardon, je veux dire aux Enfants trouvés... mais l'habitude... »

On avait ri du *lapsus* du gros monsieur; il s'en vengea sur Rousseau, contre lequel il fulmina longuement, quoiqu'il n'en eût jamais lu trois pages de suite. Si l'attaque fut véhémente, la défense fut vive. Pendant un quart d'heure tout le monde parla à la fois.

— Mon fils sera menuisier, disait le partisan du philosophe; il l'est déjà, et il n'a que six ans!

— C'est-à-dire qu'il vous étourdit du matin au soir à coups de marteau et qu'il brise vos meubles!

— Oui; mais il les raccommode.

— Grand bien vous fasse! A ce métier-là votre fils gagnera des durillons; mais il y perdra l'intelligence et le savoir-vivre.

SAINTINE.

(*La suite au prochain numéro.*)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu 92.

Costumes d'Enfants A St Augustin. r. Ne St Augustin. 45 _ Chapellerie de la Mon Desprey Bd des Italiens. 38 _ Plumes de Mr E. Coudré, rue de Richelieu. 104. Foulard du Comptoir des Indes Bd de Sébastopol. 129 _ Corsets de la Mon Simon. r. St Honoré. 183 _ Parfums de Violet Fourn. de S. M. l'Impératrice, r. St Denis. 317.

LONDON. S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine 248. Strand. W.C.

MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Pena

Entered at Stationer's hall

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Chaque jour vient apporter son contingent aux nouveautés de la saison qui commence. Tous les ateliers sont occupés à la création d'une foule de modèles. La mode est si capricieuse et tellement variée depuis quelque temps, qu'il faut déployer beaucoup d'intelligence pour la suivre et plus encore pour la devancer dans sa course effervescente.

Autrefois, les couturières disaient aux femmes qui venaient les consulter pour leurs toilettes : Voilà ce qui se fait; telle chose ne se fait plus, etc.; aujourd'hui, les élégantes vont chez leurs fournisseurs avec des projets de costumes, on prépare un croquis, les coupes et les ornements les plus divers sont mis à contribution et l'ensemble des toilettes dans un salon présente des aspects tellement différents, que le bal costumé n'est plus reconnaissable que par son masque de velours.

Ceci, comme toutes choses, a son bon et son mauvais côté ; sans doute, il se glisse parmi toutes ces fantaisies des excentricités de mauvais goût, mais aussi, comme ce champ libre laissé à l'imagination permet d'apprécier ce qui est réellement bien!... De quelle manière la supériorité de certaines maisons sait se faire place dans ce tournois ouvert aux industries!...

Nous ne dirons que quelques mots des chapeaux, nos précédents articles ont suffisamment indiqué les changements apportés dans la forme.

Bien que le bavolet soit tout à fait supprimé, sa place est assez garnie de fleurs, dentelles ou rubans, pour que ce changement n'ôte rien à la physionomie du chapeau quand il est sur la tête. Quant à sa forme, devant elle est beaucoup plus jolie et avantage bien autrement la figure, que celle des passes élevées dont peu de femmes pouvaient supporter l'étrangeté.

Les chapeaux bouillonnés sont en grande faveur; madame *Hertz*, 8, rue Drouot, nous en a montré de très-jolis ; nous nous contenterons d'en citer trois :

Le premier est de velours violet, à bouillons capitonnés ; le fond se compose d'un apprêt de dentelle noire, retenue par des chaînes de perles de jais noir. Deux bouquets de tulipes ou velours, feutre et violet clair, sont posés, l'un sur la passe, tombant de côté, l'autre à l'intérieur avec mélange de blonde et dentelle noire ; les brides de velours assorti.

Le second est de taffetas rose, bouillonné dans le sens de la longueur. Le fond est formé par une dentelle blanche et une touffe de saule pleureur de velours glacé; un très-gracieux nœud plat de ruban rose tombe de chaque côté de la passe, au bord de laquelle est cousue une petite voilette de blonde blanche, brodée de jais blanc et frangée de chenille.

Le troisième est de satin blanc, le dessus de la passe forme trois bouillons à plis croisés. Le fond de satin est enveloppé d'une résille de chenille ponceau, terminée par des bouclettes assorties. Sur le côté, un bouquet à grappes de fuchsias ponceaux ; à l'intérieur, un bandeau de velours et des joues de tulle blanc ; brides de satin blanc.

On s'est beaucoup occupé des toilettes d'enfant. Indépendamment des costumes dont nous avons donné la description le mois dernier, la maison de *Saint-Augustin*, 45, rue Neuve-Saint-Augustin, a composé quelques jolies toilettes pour des familles parties à Nice ces jours derniers.

Une robe de petite fille est de taffetas blanc, orné de découpure de taffetas bleu, cerclées d'une corde de passementerie de soie bleue. Le corsage bleu est à pointe, les épaules ont des nœuds de taffetas terminés par des aiguillettes; à l'intérieur, une chemisette élégante de mousseline brodée, coupée de valenciennes.

Une autre toilette est de cachemire gris, brodée de ponceau. La robe est de forme Gabrielle, à poches sur les côtés; la broderie se complète par des boutons de velours assorti.

Un charmant paletot vareuse, à manches de molleton-cachemire blanc, garni de franges postillon sert de pardessus.

Le chapeau est de feutre blanc, avec aile naturelle et velours ponceau, nœud de velours étroit tombant derrière.

Nous constatons avec plaisir le choix magnifique des étoffes qui nous sont montrées dans les bonnes maisons de nouveautés.

Les soieries de Lyon n'ont jamais été aussi splendides, il y a des rayures Pékin ou Pompadour, sur reps et satin, pour toilettes riches ; des moires antiques à dessins camaïeux et genre étrusque, des satins et des velours de nuances d'un effet inconnu jusqu'à ce jour.

Pour les toilettes simples, le choix est plus grand encore, et offre aussi beaucoup de charme : les lainages, linos, popeline et cachemire d'Écosse ont des nuances toutes nouvelles. Les grands carreaux et les rayures se montrent combinés avec des tons d'un séduisant assemblage.

On portera beaucoup d'uni, parce que l'uni autorise une foule de garnitures et que les ornements sont tout à fait à l'ordre du jour.

Sur les robes riches, la plus belle garniture sera toujours la dentelle. Au sujet de la dentelle, on nous permettra de donner quelques explications, demandées par plusieurs abonnées.

Comme on fait depuis quelque temps un usage considérable de la dentelle noire en apprêts, pour décors de robes et de chapeaux, nous avons dû désigner à nos lectrices quelques genres de dentelles présentant de l'économie, car toutes les femmes ne sont point disposées à acheter des objets d'un grand prix.

Dans un journal de modes aussi répandu que celui-ci, il faut songer à tout, et donner des conseils d'*économie élégante;* sans cela, nos renseignements seraient incomplets.

Nos lectrices comprennent bien, sans qu'il soit nécessaire de le leur expliquer, que les objets chers sont généralement les plus beaux.

Les dentelles d'Angleterre, d'Alençon, de Bruxelles et de Chantilly, qui se fabriquent à la main par petites parties et exigent le concours d'un grand nombre d'ouvrières, ont et auront toujours un mérite artistique que nul ne songe à leur contester.

Les rotondes et les volants de dentelle de la maison *Violard*, 3, rue de Choiseul, par exemple, qui ont été récompensés à toutes les expositions et figurent de droit dans toutes les corbeilles de mariage du grand monde et sur toutes les toilettes aristocratiques, appartiennent inévitablement à une branche de haute industrie qui a sa valeur comme le diamant ou le cachemire.

Mais, et voici notre raison, on peut être belle à côté de la Reine.

Le châle de cachemire de l'Inde, ce roi des châles, n'a pas empêché la fortune d'une quantité de tissus charmants, dont les femmes auraient beaucoup regretté la privation.

Dans ce siècle industriel, la place est au soleil pour tout le monde et nous, journal de modes, nous devons indiquer aux femmes tout ce qui arrive à propos pour aider à leurs toilettes.

Les fleuristes ont devancé la saison pour nous offrir leurs nouveautés; il est facile de supporter momentanément la perte des fleurs de parterre, l'imitation nous dédommage par luxe de production au-dessus de tout éloge.

Les fleurs de velours surtout sont faites avec une rare perfection.

Nous devons des compositions charmantes à la maison *Herpin-Leroy*, 130, rue Montmartre :

Les coiffures et garnitures de robes assorties de glaïeuls de velours bleu à feuillage glacé, les pétunias et les volubilis, mélangés de tons et semés de gouttes d'eau, les parures de robes de Bengale et myosotis, dites Parures Pompadour; et enfin une quantité de coiffures de fleurs diverses, coupées de bruyères à pointes de cristal et d'herbes naturelles, semées de petites mouches bleues; tous ces ensembles, composés avec distinction, offrent aux modistes et aux couturières des motifs charmants pour décorer l'édifice élevé par leurs soins.

On a fait, en attendant les confections plus chaudes, beaucoup de casaques et de confections demi-ajustées de peluche.

Les manteaux et les bournous de velours de laine rouge uni se portent en toilettes de voiture. Les manteaux de velours sont ornés plus richement encore que l'année dernière.

Nous donnerons prochainement des renseignements au sujet des fourrures. La saison, très-douce jusqu'à ce moment, ne nous a pas invités à nous en occuper. Dans la confection, l'habit domine, mais le paletot demi-ajusté, orné aux coutures, sera encore un des modèles les plus généralement en vogue.

Les jupons restent avec toute leur ampleur, on coud aux robes des agrafes, pour relever la jupe lorsqu'on sort à pied. Ici, la jupe de dessous reparaît dans tout son éclat.

Les volants de tuyaux plats, bordés d'un galon de soie, font une garniture très-convenable pour sur-jupes de demi-toilette. Celles qui sont destinées aux toilettes d'apparat sont enjolivées de découpures de taffetas et dentelle. Le choix en est considérable; nous remarquons que cette année les sur-jupes unies sont en majorité.

La maison *Creusy*, 133, rue Montmartre, a établi plusieurs nouveaux jupons à ressorts d'une incontestable supériorité. Leur forme, gracieuse et élégante, laisse développer l'ampleur des robes et s'élargit vers le bas en formant légèrement la traîne, d'une manière suffisante pour conduire la robe et dégager les devants.

On revient au satin, même en toilette de ville. On fait des robes de satin noir, marron, rubis, vert émeraude, bleu de Chine. On emploie, pour garnir, la guipure, les franges de chenille et perles, les cordes, torsades et surtout les boutons.

Il y a des garnitures Louis XV en acier, taillé de plusieurs grosseurs, on les place non-seulement devant la jupe, aux manches et au corsage, mais encore sur chaque lé de l'étoffe. Les apprêts de filets de chenille avec franges, sont d'un bel effet sur le satin.

Les étoffes très-riches, à rayures ouvragées, ne supportent pas de garniture, si ce n'est la guipure antique ou une autre dentelle, mais on peut également employer les boutons.

Les bijoutiers ont créé des garnitures de boutons, combinées de manière à fait valoir les dispositions des tissus ; l'or, les rubis, les malachites et l'émeraude sont dignes de se réunir aux chefs-d'œuvre de nos fabriques de soieries.

Marguerite de Jussey.

GRAVURE DE MODES N° 760.

Toilettes de ville.— *Premiere figure.* — Chapeau de velours taillé d'un seul patron. Le dessus forme des plis en longueur; le bavolet, très-bas, est recouvert par une barbe de dentelle noire dont les bouts sont croisés sous un pli tombant de velours.

Une chaîne de passementerie noire avec jais part du dessous et vient, de chaque côté, se rattacher à une touffe de feuillage de velours.



Le dessous de la passe est orné par un plissé de velours et une touffe de feuillage de velours.

Les brides sont de taffetas.

Robe de taffetas découpée en dents carrées sur un volant de velours. Deux petits velours contournent ces dents de taffetas et à chacune d'elles retombe un gland de soie.

Grand manteau de drap noir, saus coutures autres que des pinces pour former le haut sur chaque épaule.

De chaque côté du dos partent des plis qui sont retenus par des galons, avec boutons et boules de jais.

Seconde figure. — Chapeau de crêpe blanc bouillonné, coupé de bouillonnés de velours, avec un ruban de velours qui entoure le *pied* de la passe.

Deux volants de dentelle forment le bavolet.

Le dessous est garni de blonde blanche. Les brides sont de taffetas.

Paletot à taille, en draps velours, garni à l'encolure, aux manches et sur les côtés, par des galons de laine noire avec boutons et glands de jais. Le bord est découpé à dents rondes bordées par un galon.

Robe de taffetas ornée, sur chaque lé, comme le paletot.

Costume de petite fille de six a sept ans. — Toquet *coureur*, de velours garni de plumes.

Robe et veste de cachemire, ornées de barrettes de velours ou de soie. Le gilet de dessous et la veste sont garnis de glands.





PATRONS DU MONITEUR DE LA MODE.

Côté N° 1.

Patron du corsage-habit dit voltigeur, dont nous publions le dessin ici.

Description du corsage-habit.

Les revers, le col, les jokeys, les parements et les pans relevés sur la basque sont de velours; des boutons carrés, de jais, sont placés sur le revers et sur l'ouverture du dos. Le devant est boutonné par les mêmes boutons.

Ce vêtement se fait en drap noir.

N° 1. Devant.

N° 2. Dos.

N° 3. Petit côté.

N° 4. Dessus de la manche.

N° 4 *bis*. Parement de la manche.

N° 5. Dessous de la manche.

N° 6. Revers du corsage.

N° 7. Pan relevé de la basque.

N° 8. Col.

N° 9. Jokey.

Nous avons indiqué, par des lettres correspondantes, les endroits où les diverses parties de ce vêtement se rejoignent. Un pointillé indique sur le corsage et sur la basque l'endroit où les revers doivent être posés.

Côté N° 2.

Patron du vêtement ajusté dit Forestière qui figure sur le n° 7 de notre grande planche de confection offerte en prime en octobre.

N° 1. Devant.

N° 2. Dos.

Ces deux patrons doivent être prolongés de 25 centimètres.

N° 3. Petit côté.

N° 4. Dessus de la manche.

N° 5. Dessous de la manche.

N° 6. Passe d'un chapeau sans bavolet, patron de la maison *Alexandrine*.

Courrier de Paris.

Il y a dans la vie des chroniqueurs des accidents auxquels il faut bien se soumettre. Ils avaient tous commencé à prendre leur quartier d'hiver à Paris ; le plus paisiblement du monde, lorsque les voilà de nouveau mis en haleine par une de ces nouvelles qui sont une bonne fortune, sinon pour les chroniqueurs, du moins pour la chronique.

En route pour Nice! Il y a là un empereur, une impératrice, des grands-ducs sur qui l'œil de l'Europe est fixé. Les chroniqueurs resteront peut-être bien à Paris, au coin de leur feux et dans leurs brouillards, les maladroits! Mais dame Chronique, qui n'est pas mal babillarde, a fait ses valises, bouclé ses malles, et la voilà en route; route d'autant plus facile que le chemin de fer est directement ouvert entre Paris et Nice et que c'est une affaire de vingt heures au plus. Pas n'est la peine d'en parler. En route donc, ou plutôt nous voilà arrivés; nos logements étaient tout prêts; nous étions sous les armes, lorsque le 21 octobre à cinq heures du soir, le train impérial est entré dans la gare de Nice, portant à son bord l'empereur Alexandre II de toutes les Russies, l'impératrice Marie et trois de leurs jeunes enfants.

Grande foule aux abords de la gare, et sur un parcours de plus de 2 kilomètres! Partout des drapeaux, des oriflammes, des écussons aux armes de Russie. Dans l'intérieur de la gare, un nombre choisi d'assistants et les autorités en tenue officielle. Ce qui prouve que l'incognito des augustes voyageurs, si complétement observé à Lyon et à Marseille, était ouvertement violé à Nice, où l'impératrice séjournera tout l'hiver et où l'empereur est venu l'accompagner.

Alexandre II, à sa descente du wagon, était en petite tenue de ville et de voyage; l'impératrice était également en toilette fort simple. Leurs Majestés se sont fait présenter les dames russes, puis les hommes, puis les autorités françaises du département et de la ville; après quoi, au milieu d'un silence qui n'était que du respect, elles sont montées en voitures pour se rendre à leur villa, où des montagnes de fleurs les attendaient; — chose miraculeuse pour des souverains arrivant de Saint-Pétersbourg, où la neige et la glace doivent fleurir, en ce moment, dans tout leur éclat.

L'impératrice Marie doit mener à Nice, assure-t-on, une vie fort tranquille et fort retirée. Mais il n'en est pas de même de l'empereur, qui se propose de profiter des quelques jours qu'il passera à Nice. Un souverain en vacances doit nécessairement bouleverser les esprits dans une ville où il se repose de ses travaux et de ses préoccupations. C'est précisément ce qui arrive à Nice pour l'empereur Alexandre. Dès le lendemain de son arrivée, il a passé en revue le bataillon des chasseurs à pied de la garde chargé de faire le service d'honneur de Leurs Majestés. Le soir, l'empereur assistait à une représentation des *Pattes de Mouche* au Théâtre-Français, et se montrait très-satisfait. Il y a, soit dit en passant, à ce théâtre un certain comédien nommé Pougin qui a un très-réel talent, et une certaine jeune comédienne nommée mademoiselle Florentine Ricquier qui donne de très-grandes espérances. Le jour suivant, l'empereur a assisté à un autre spectacle non moins beau et non moins saisissant que la pièce de M. Sardou — celui d'une mer furieuse des suites d'un coup de vent; puis il s'est promené par un radieux soleil dans les principaux quartiers de la ville, et le soir, il est allé au Théâtre-Italien entendre la *Traviata*. Au spectacle tous les soirs, — voilà le programme.

Des promenades en voiture dans la ville; à pied dans les endroits un peu écartés, par exemple sur la route de Villefranche, où l'empereur a rencontré cheminant deux chasseurs du bataillon de la garde avec lesquels il a causé familièrement en les félicitant vivement sur les manœuvres de la veille.

A propos de cette garde d'honneur, on raconte ici une anecdote assez plaisante sur les zouaves qui avaient été chargés de faire le service auprès de l'impératrice mère lors de son séjour à Nice en 1862. Le lendemain de son arrivée, l'impératrice, se trouvant devant le poste, s'adressa avec une familière bonté à ces soldats, leur disant qu'elle entendait qu'on les nourrît bien, et elle leur demanda de quoi se composait leur ordinaire au régiment. Un de ces zouaves sortit des rangs, la main au turban et répondit :

— Majesté, on nous donne généralement de la dinde à la broche, du bifteck aux pommes, du bordeaux, quelques friandises... et puis du café...

— C'est bien, répondit l'impératrice, je donnerai des ordres pour que cet ordinaire vous soit continué.

Voilà donc Nice en émoi; un empereur, une impératrice, toute une famille impériale à fêter! Sans compter toutes les autres têtes couronnées que l'on attend! C'est à faire tourner celles (je parle des têtes) de tous les propriétaires et de tous les hôteliers de la ville du soleil! Et ils s'en donnent à cœur joie!

Je puis vous assurer que l'on s'inquiète peu de savoir à Nice ce que valent les *Drames du Cabaret* de la Porte-Saint-Martin. On a beau leur crier : C'est une pièce bien réussie, et qui a merveilleusement réussi; c'est une pièce morale, intéressante, où Paulin Ménier est le grand artiste que vous savez! — Ils vous répondent : — Ma villa n'est plus à louer, monsieur! Elle est retenue depuis deux jours par trois princes!

Dites leur : — Les *Pommes de mon voisin*, etc., de M. Sardou, sont autant à feu Charles de Bernard qu'à M. Sardou, à preuve que la Société des gens de lettres a été obligée d'intervenir pour faire rendre au défunt tout au moins la part de gloire qui lui revient dans la pièce, les hôteliers de Nice vous répondent : — Au sixième étage, madame, il me reste une toute petite chambre au plein nord, sans cheminée! C'est tout ce que nous pouvons pour vous être désagréables!

Vainement, vous diriez à tous ces grands seigneurs, à toutes ces belles dames, à tous ces riches de l'Europe qui encombrent les rues et les places de Nice : — Décidément, le *Marquis Caporal* de M. Victor Séjour est une affaire manquée; ils vous répondent en chœur : — Eh! que nous fait cela? Est-ce que nous songeons à y aller voir! Quand nous avons renoncé à nos loges et à nos stalles du Théâtre-Italien pour demeurer à Nice, que nous importent les *Curieuses* et le *Ménage en ville* du Gymnase? Nous y perdons; nous le savons bien! On dit beaucoup de bien de ces deux pièces; mais qu'y faire? Que ne dit-on pas aussi de la revue du Théâtre-Déjazet, *le Petit Journal!* Mais nous attendrons, car ce n'est pas au moment où Nice devient le rendez-vous des empereurs, des rois, des princes de l'Europe, que nous songeons à partir. Et d'ailleurs, ces pièces ont du succès; nous savons ce que valent les succès de Paris, quand ils s'y mettent; nous les retrouverons donc!

Voilà ce que l'on ouït à Nice. Et impossible de faire entendre raison à personne. Chacun s'accroche et tient bon, et n'en veut pas démordre! Voilà comment, moi ou mes correspondants, nous aurons à vous parler forcément de Nice où se rend l'Empereur Napoléon, où se rendront le roi Victor-Emmanuel, et le roi de Wurtemberg, et qui sais-je! X. EYMA.

Album historique contenant plus de 100 costumes pour bals et soirées.

Au moment où la saison des bals va s'ouvrir, nous nous plaisons à recommander à nos lectrices un album qui doit leur être d'une très-grande utilité, car il contient plus de cent costumes variés, historiques, fantastiques, pittoresques, artistiques, parmi lesquels on n'aura pour se travestir cet hiver que l'embarras du choix.

A part le côté utile de cet ouvrage, nous devons ajouter que la partie artistique ne laisse rien à désirer. Il se compose de dix magnifiques planches gravées sur acier, tirées avec soin sur beau papier, coloriées avec luxe. Chacune d'elles représente une multitude de danseurs travestis revêtus des costumes les plus à la mode et les mieux choisis.

Cet album est broché avec couverture splendide. Il coûte huit francs expédié franco en province, et sept francs pris à Paris à l'adresse ci-dessous :

Adresser un mandat de huit francs sur la poste au nom de M. *Henri Picart*, 19, rue des Petites-Écuries, à Paris.

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE.

Adieu, beaux jours! adieu, soleil resplendissant, ombrages frais et verts feuillages! Voilà le mois de novembre de retour et avec lui les charmantes voyageuses, les touristes amateurs de la villégiature, et même les habitants des villas, car les châtelaines attendant la fin de décembre rentrent enfin peu à peu au bercail.

Paris voit revenir ses infidèles et les reçoit en souriant, sachant bien qu'elles reviennent plus éprises de lui que jamais: aussi, que de fêtes on se promet pour célébrer ce retour! fêtes que nous enregistrerons, afin de vous les raconter aussitôt; mais, en attendant, on cause. — De quoi? — De tout un peu, et pour vous plaire nous allons chercher à glaner à travers quelques-uns des cercles qui se sont reformés déjà.

— Certainement l'Empereur aime fort à sortir de temps en temps incognito, disait-on l'autre soir dans une réunion demi-officielle, et vous savez ce qu'il a fait au moment du retour de l'Impératrice?...

— Non!... non!... s'écria-t-on de plusieurs côtés.

— Eh bien, fit en souriant de son succès celui qui avait posé la question, Sa Majesté, à l'heure précise pour mettre à exécution son projet, est montée dans un simple coupé avec le prince son fils, et s'est fait conduire de Saint-Cloud à la gare du chemin de fer de Meaux; là elle est allée, comme un simple mortel, prendre au guichet un billet pour le petit prince et pour elle, puis ils sont entrés tous les deux dans la salle d'attente. A ce moment, l'employé chargé d'ouvrir la porte de cette salle, et qui est un ancien militaire, reconnut l'Empereur et allait s'écrier, quand Sa Majesté mit un doigt sur ses lèvres en souriant, pour lui faire signe de se taire, et passa comme tout le monde.

Une fois dans la salle, l'Empereur s'amusa à observer les uns et les autres, jusqu'au moment où ayant entendu venir le train impérial, le petit prince s'élança vers lui en criant:

— Voilà maman!... voilà maman!... vite qu'on nous ouvre la porte!...

Vous voyez d'ici la stupéfaction des assistants, qui n'eurent pas le temps de réparer ce qu'ils regardaient comme une faute, car l'employé qui avait déjà reconnu l'Empereur, s'était empressé d'ouvrir aussitôt. Sa Majesté et le prince s'élancèrent tous les deux vers le wagon qui renfermait l'impératrice Eugénie. Pendant ce temps, comme une traînée de poudre qui s'enflamme, le bruit de cette auguste visite se répandit bien vite en ville, et le préfet, le général et les autorités accoururent en toute hâte dans cette bienheureuse gare qui venait d'être si fort honorée; mais, hélas! il était trop tard! car la terrible vapeur, à qui rien ne résiste, venait déjà d'entraîner bien loin de là ceux qu'on aurait été si heureux de saluer.

— Avez-vous assisté au mariage de la belle mademoiselle O..., avec le petit baron de ***? demande-t-on aux nouveaux venus dans la riche société financière; au temple, elle était admirable de tenue, de grâce et de toilette...

—Et, comment était cette toilette?... exclame avec curiosité une jeune femme trop nouvellement arrivée pour s'être trouvée parmi les assistants.

— Elle avait une robe de velours à la reine blanc, répond la maîtresse de la maison, à laquelle les honneurs de ce récit appartiennent de droit; et cette robe, dont la première jupe qui était très-longue, très-ample, et formait une queue immense, portait pour toute garniture une tresse large comme la main et formée de plusieurs rouleaux gros comme le doigt et d'étoffe pareille. Sur cette première jupe était une tunique courte devant, longue derrière, dont le bas était dentelé à larges dents; tout autour de ces dents on avait posé un point d'Alençon large au moins comme la main, et cette dentelle était relevée au haut de chaque dentelure par un petit bouquet de fleurs d'oranger si parfaitement bien imitées

que ces fleurs, je vous assure, donnaient mal à la tête rien que de les regarder! D'autant que le corsage et les manches étaient garnis de la même façon que la tunique et que des superbes barbes de point d'Alençon également, qui remplaçaient le voile, étaient retenues par un charmant bouquet de ces mêmes fleurs.

— Peste!... voilà une riche toilette qui a dû coûter gros!... s'écria une énorme banquière qui n'avait pas encore parlé.

— Que voulez-vous, madame, quand on a dix-huit cent mille francs de dot on peut bien se passer du point d'Alençon et autre chose!... répliqua une quatrième personne avec un sourire quelque peu aigre-doux, et cela se pardonne, si tant est que l'envie se pardonne, en voyant aux côtés de la dame deux jeunes personnes quelque peu montées en graine dont on la savait la mère...

— Avez-vous été déjà aux Italiens? demande-t-on un peu partout.

Et les uns de blâmer la troupe, et les autres de la louer comme on fait toujours de toutes les choses de ce monde.

— Madame Lagrange chante d'une façon admirable! disent quelques-uns.

— Madame Lagrange n'a plus de voix; il est, en vérité, déplorable de l'entendre! disent quelques-autres. Et ainsi de chacun.

— Et la Patti! elle est toujours charmante!... c'est le plus délicieux rossignol que l'on puisse entendre; mais ses roulades sont escomptées trop cher maintenant qu'on la connaît, dit-on ailleurs; ainsi vous savez ce qu'il est arrivé à un opulent baron portugais qui a voulu l'avoir chez lui à une fête qu'il vient de donner tout dernièrement.

Et quoique cette petite aventure soit connue à peu près de tout le monde, on la répète encore, tant on aime à colporter la médisance.

— Faut-il faire comme les autres et me montrer un peu fille d'Ève à mon tour?

— Et! pourquoi pas, puisque je me fais écho pour vous plaire, mesdames?...

Donc, le baron de S... avait demandé mademoiselle Patti pour chanter à une de ses soirées, et ayant été enchanté du plaisir qu'elle avait fait à tous, il joignit au prix convenu un beau bracelet garni de turquoises et de diamants, croyant ainsi très-bien faire les choses; mais il paraît qu'on ne fut que médiocrement content et qu'on se crut permis de le prier de joindre les boucles d'oreilles semblables au bracelet pour que la diva fût satisfaite.

— Est-elle bien vraie, cette histoire? Je l'ignore; je sais seulement qu'on la raconte, et c'est déjà beaucoup trop...

Une autre historiette du même genre, qui l'accompagne presque toujours, est celle-ci :

A son arrivée à Paris, le mois dernier, mademoiselle Patti fut invitée à dîner dans une famille américaine, liée avec sa famille, qui l'a connue tout enfant et qui l'aime en dehors de sa gloire. Le repas fut gai; par discrétion, on évita même de parler musique, mais dans la soirée, comme on jouait aux petits jeux, mademoiselle Patti, ayant à payer plusieurs gages, une des dames de la société se crut permis de la condamner, pour pénitence, à chanter une romance.

— Volontiers! s'écria la charmante artiste en s'élançant vers le piano; mais son élan fut aussitôt arrêté par son beau-frère, qui lui dit d'une voix froide et sévère :

— Vous ne pouvez pas chanter, Adelina, ma chère, vous êtes beaucoup trop enrhumée pour cela... vous le savez bien.

La diva baissa tristement la tête et voulut en vain reprendre ses jeux et sa gaieté, car ce petit incident avait glacé tout le monde.

Si ces choses-là sont vraies, ainsi qu'une foule d'autres du même genre qui se racontent, il faut avouer qu'il est bien à plaindre sous ses diamants et ses couronnes, le joli rossignol privé ainsi de sa liberté...

Mais maintenant que nous avons parlé un peu de la cour, de mariage et des artistes, si nous disions quelques mots sur la mode, vous ne vous en fâcheriez point, n'est-ce pas? Donc on prétend qu'il va y avoir à ce sujet une réforme complète, que l'Impératrice se met à la tête des révoltées, que les chapeaux se feront autrement, que les robes se porteront autrement, et que les crinolines ne se porteront plus du tout.. Qu'y a-t-il de vrai en cela? Je l'ignore, et je vous répète seulement ce que j'entends dire, sans prendre en rien la responsabilité de la chose.

« Qui vivra, verra »; aussi je vous souhaite de voir beaucoup et longtemps, mesdames...

La baronne DE V...

VARIÉTÉS.

LES VOYAGES CONTEMPORAINS.

LA CAPTIVITÉ DES ITALIENS A BOUKHARA.

Dans le courant du printemps 1863, nous partîmes pour Boukhara — accompagnés par trois Kirghises que nous avions pris à Kazala — pour y faire l'achat de vers à soie, en nous proposant en même temps de vérifier si



les vers à soie n'étaient pas dans ce pays sujets à la terrible maladie qui les détruit en Italie et arrête la fabrication de la soie en privant de travail des milliers d'ouvriers.

Arrivés à Boukhara, nous nous expliquâmes sans retard sur le but de notre voyage, et comme l'émir était absent de sa capitale, nous nous rendîmes chez son premier ministre, auquel nous présentâmes, par l'intermédiaire de notre interprète, nos salutations de la manière la plus fleurie et la plus recherchée, selon la mode orientale. Ce dignitaire nous reçut très-bien, nous affirma que l'émir ne mettrait aucun obstacle à notre entreprise commerciale, et nous autorisa à commencer tout de suite l'achat des vers à soie, en nous disant que quand même l'émir s'opposerait à la continuation de notre séjour, nous pourrions emporter ce que nous aurions acheté d'ici là.

Nous consentîmes à cet arrangement, et l'on nous prépara un appartement dans le *sérail*. Nous nous installâmes dans une seule chambre, en établissant dans les autres les ateliers. Une cinquantaine d'ouvriers boukhares y travaillaient sous nos ordres. L'affaire marchait très-bien, et nous étions tellement occupés que nous n'avions pas le temps de parcourir la ville. Nous n'allions absolument qu'au bazar.

Dix-huit jours s'écoulèrent ainsi. L'émir arriva enfin, et trois jours après, nous fûmes invités à nous présenter devant lui. Nous arrivâmes en habit noir et cravate blanche, en un mot dans la tenue officielle de nos salons. Après les compliments d'usage, l'émir nous demanda si nous avions des lettres de créance de notre souverain, et exigea que nous les lui remissions séance tenante. Nous répondîmes que nous n'avions pas de lettres de notre souverain, mais que nous avions des papiers du tsar de Russie. L'émir ne se contenta pas de notre réponse. Il se mit à nous traiter de *voleurs* et de *canailles*, parce que nous n'avions pas de lettres de notre souverain à nous, et nous déclara que nous serions tous mis à mort. Mais après un moment de réflexion, il nous demanda ce que nous savions faire. Notre interprète Tessières répondit que nous étions des négociants et expliqua le but de notre voyage. L'émir lui demanda alors si nous savions faire les bateaux à vapeur, des machines et des dessins. Il répondit que non, parce que nous avions appris des Boukhares que de pareilles occupations sont considérées chez eux comme contraires à la loi et entraînent une sévère responsabilité.

Je dis alors à l'émir que je connaissais la photographie, parce qu'un *mirza* (noble) m'avait rapporté que l'émir avait déjà un photographe et que cette occupation n'était pas défendue. Là dessus on nous renvoya sans nous donner aucune assurance au sujet de ce qui nous attendait.

Le lendemain nous vîmes arriver un *mirza* accompagné du photographe, qui nous demandèrent à faire le portrait de l'émir; ce qui devait naturellement nous innocenter complétement à ses yeux. Quoique à contre-cœur, je me mis à l'œuvre; mais le photographe, qui ne comprenait absolument rien de son métier, m'empêchait à chaque instant. Il préparait les liquides; mais n'y entendant rien, il gâtait tout. Les portraits ne réussissaient pas, et, impatienté, je renonçai à continuer ce travail.

Quelque temps après, un jour que nous étions à surveiller les travaux de notre atelier, le *mirza*, sans rime ni raison, nous proposa en souriant de goûter d'un met boukhare. Ne comprenant pas cette invitation, nous refusâmes. Il nous dit alors que l'émir avait ordonné qu'on nous mît en prison. Nous étions pris tout à fait à l'improviste; nos revolvers et nos poignards étaient dans notre chambre. Nos conducteurs kirghises étaient déjà arrêtés, et on les avait enfermés dans un cachot souterrain qui n'avait qu'un trou pour toute ouverture.

Notre prison était composée de deux chambres, une petite et une grande. La petite avait un toit, la grande n'en avait pas. Autour de ces chambres, à près de deux mètres de distance, s'élevait un grand mur. La grande chambre avait deux portes qui communiquaient avec une espèce de corridor qui entourait la prison, où nous pouvions nous promener sous les yeux des sentinelles boukhares qui nous gardaient à vue du haut du grand mur.

Au début on nous donnait pour nourriture un plat préparé avec du mouton; mais peu à peu notre nourriture s'empira. Nous n'avions plus qu'un pot de mauvais lait par jour pour quatre et un pain qui ressemblait à une crêpe et était mince comme une feuille de papier. Nous mesurions notre ration au pouce, et lorsqu'un morceau était par hasard plus grand que les autres, nous le tirions au sort.

Pendant tout le temps de notre longue captivité, nous étions tous les jours en butte aux plus grossières insultes. Les enfants boukhares et même des personnes âgées montaient sur le mur et nous envoyaient de là toutes les injures possibles en les accompagnant des gestes les plus révoltants.

L'hiver approchait; le froid se faisait vivement sentir, car le passage de la chaleur au froid est très-subit en Boukharie. Heureusement l'un des nôtres eut la possibilité de faire transporter secrètement dans notre prison nos pelisses, sans quoi nous aurions infailliblement gelé. Il n'y avait aucun poêle dans la prison, et pour nous préserver des froids très-vifs et de la neige qui tombait dans la chambre sans toit, nous avions recours au moyen de chauffage usité en Boukharie. On fait un trou dans la terre, on y met du charbon enflammé, et l'on recouvre le tout d'une espèce de feutre. Une manière de chauffage aussi baroque faillit nous coûter la vie. C'était la nuit; je lisais le Koran; mes compagnons dormaient. Soudain je fus saisi d'un violent mal de cœur; je sortis précipitamment dans le corridor. Mes tempes battaient si violemment que j'eus de la peine à me tenir sur mes jambes; mais je réunis toutes mes forces, et je rentrai dans la chambre pour éveiller mes compagnons. Je les poussai des pieds et des mains, ils s'éveillèrent difficilement, et dès qu'ils voulurent se lever, ils perdirent connaissance. Je réussis à les traîner jusque dans le corridor, où je les frottai avec de la neige et ne parvins qu'avec la plus grande peine à les rappeler à la vie.

Notre situation s'empirait de plus en plus. Un jour, quelques Boukhares entrèrent dans notre grande chambre. La foule croissait toujours; nous comptâmes plus de cent personnes. Nous crûmes qu'on allait nous tuer; mais cette supposition était gratuite. On apporta dans la prison tous

nos effets, et l'on procéda, en notre présence, à leur vente aux enchères. Lorsque tout fut vendu, on nous prit nos bagues et nos croix, et on les vendit séance tenante. Nous perdîmes ainsi tout notre avoir.

Une circonstance nous fit connaître une étrange coutume boukhare. Il arrivait parfois qu'on nous privait de nourriture pendant deux ou trois jours, et puis on nous expliquait que ce jeûne avait lieu à l'occasion de la mort d'un dignitaire plus au moins haut placé. Pour mettre le comble à nos malheurs, on nous fit subir une sorte de torture morale. L'émir nous envoya un *mirza* et un Boukhare, qui nous témoignèrent beaucoup d'intérêt, en les chargeant de nous convertir à la religion mahométane. On nous fit apprendre les prières, on nous expliqua les cérémonies religieuses, et enfin notre ami le Boukhare nous supplia de nous faire musulmans, ne fût-ce que pour la forme. Nous lui répondîmes résolûment que nous ne voulions pas agir contre nos convictions, tout en lui faisant comprendre que, malgré notre croyance *hérétique*, nous n'avions fait aucun mal à l'émir, tandis que lui, qui se croyait orthodoxe, avait juré notre perte par pur caprice, ajoutant que nous ne voulions pas de la liberté acquise au prix du sacrifice de notre foi religieuse, et que nous préférions la mort puisqu'elle paraissait être nécessaire à sa gloire. Le Boukhare nous répondit textuellement ceci : « Croyez-vous donc qu'il y a une religion en Boukharie? Si Mohammed en personne descendait du ciel et qu'il eût l'imprudence d'avoir de l'argent sur lui, on le pendrait pour le voler ! » Il nous parla aussi des divertissements de l'émir. Lorsque ce dernier s'ennuie et qu'il a besoin d'argent, il fait saisir quelque riche marchand, prend tout son bien et le condamne à payer encore une somme égale. Si le Boukhare est dans l'impossibilité de s'exécuter, on le précipite du haut d'un minaret ou bien on le jette dans la *prison aux punaises*, où le malheureux expire dans d'affreuses souffrances, dévoré par une nuée de vermine.

Nous éprouvâmes toute espèce de souffrances jusqu'à notre sortie de prison, où nous avons passé près d'un an. L'émir exigea de nous, avant notre départ, un payement de onze mille *tangs* au profit de la douane ; le reste de notre argent nous fut rendu, mais nos effets étaient perdus. Nous fûmes ensuite en butte à différents vols. Nos vêtements étaient tellement usés qu'au sortir de la prison ils tombaient littéralement en lambeaux. Des *mirzas* se présentèrent alors et nous vendirent de vieux habits au prix de l'or. On nous força, en outre, d'acheter une quantité d'objets qui nous étaient parfaitement inutiles, le tout horriblement cher. Chacun des *mirzas* profita de cette occasion pour prélever au nom de l'émir sur chaque achat, à titre de commission, quelques pièces d'or. L'achat des chevaux fut encore plus révoltant. On nous vendit pour un prix exorbitant des haridelles qui ne pouvaient plus marcher, et lorsque nous nous plaignîmes de ce vol, on nous menaça de mort, en nous disant que tout ce qui venait de l'émir devait être excellent.

Telle est, en traits généraux, l'histoire de notre captivité à Boukhara.

DESMARETS.

UNE FAUVETTE.

(Voyez le numéro précédent.)

— Montaigne a dit : « Si votre fils est tant soit peu faible d'esprit, faites-le pâtissier dans quelque bonne ville. »

— Rousseau a dit menuisier !

— J'aime mieux les pâtissiers !

— Locke a dit : « Faites d'abord de votre fils un honnête homme. »

— Métier de dupe !

— M. de Montesquieu a dit : « Il faut que chacun tourne et travaille dans sa sphère. »

— Mais les commissaires-priseurs travaillent dans leur sphère, beaucoup, monsieur, beaucoup ! et surtout au mont-de-piété.

— M. de Buffon a dit : « L'homme est un animal » ; donc chacun doit consulter ses instincts pour le choix d'un état.

— Buffon était un grand génie : c'est lui qui, le premier, a découvert que les chiens portent la queue à gauche.

— M. Durandeau prétend que moins on a de science plus on est heureux, dit une dame de province qui n'avait pas encore eu son tour.

— Qu'est-ce que M. Durandeau?

— C'est un de nos voisins de campagne.

— Bravo ! vivent Montesquieu, Locke, Buffon et Durandeau ! »

Chacun parla, cria, divagua encore un bon bout de temps ; enfin la maîtresse de la maison fit un signe ; le charivari s'arrêta court.

— J'avoue, messieurs, que je ne sais plus trop où en est la question que vous agitiez tout à l'heure, et je prie M. D... qui, d'un air tant soit peu moqueur, nous regarde tous du haut de sa canne, de faire ici l'office de président. Qu'il résume les opinions émises, si faire se peut, et qu'il nous fasse part des siennes, s'il en a.

— Sur l'honneur, madame, je suis de l'avis de tout le monde, dit M. D..., l'homme à la figure joviale ; et, au lieu d'opinion, je vais vous donner une histoire :

Dans une maison du faubourg Montmartre, ou plutôt de la rue Lamartine, demeuraient autrefois, à une assez grande distance l'une de l'autre cependant, deux jeunes filles de condition à peu près semblable. L'une, Catherine Renaud, habitait, au rez-de-chaussée, une loge de portier, où elle était née ; l'autre, Ursule Perrin, occupait avec sa mère une petite mansarde au cinquième étage. C'était l'endroit le plus élevé de la maison. Alors d'habiles spéculateurs n'avaient pas encore calculé combien de pieds cubes

d'air suffisent strictement à la respiration d'un Parisien, et les maisons à sept étages, avec double entresol, étaient choses inconnues. Tout s'accroît et grandit avec le temps.

— Les arbres et les maisons ! interrompit un auditeur.

— Et les loyers, donc ! ajouta un autre.

— Et le budget ! dit un politique calculateur.

— Sans parler de la misère ! dit d'un ton sentencieux le commissaire-priseur en faisant tourner sa tabatière entre ses doigts ; nous en avons des preuves patentes, nous autres du mont-de piété, surtout vers l'époque du carnaval.

Il ouvrit sa tabatière, la présenta à ses voisins ; puis, après en avoir usé lui-même, d'un geste majestueux il fit comprendre au narrateur qu'il pouvait continuer.

La fille du portier, reprit M. D..., fréquentait la même école que l'habitante de la mansarde ; mais Catherine, gâtée par ses parents, aimait peu la lecture : l'école lui devint antipathique, ce qui contraria d'abord le père Renaud, qui aurait désiré que sa fille pût tenir son livre d'adresses et faire son mémoire de blanchisseuse, choses importantes dans un ménage, et dont madame Renaud ne pouvait se charger, ayant à la suite d'une couche, disait-elle, oublié tout ce qu'elle avait appris autrefois, ce qui est commun, comme chacun sait.

Le brave portier, qui savait son monde, se gardait bien de donner à sa femme un démenti devant sa fille, et Catherine, douée d'une logique naturelle, concluait de l'accident arrivé à sa mère qu'on était bien dupe de se donner tant de mal pour acquérir une science qu'on pouvait perdre à la première occasion.

Aussi, courir dans le quartier, faire les commissions de la maison, toujours chantant le long de sa route, était sa principale occupation, tellement que les commères du faubourg la connaissaient si bien, elle et ses airs favoris, qu'elles l'avaient surnommée la Fauvette de la rue Coquenard.

Le père Renaud, au train dont allaient les choses, se lassa de dépenser quatre francs par mois pour l'éducation de sa fille, et, à l'âge de douze ans, Catherine, abandonnant ses études scolaires, ne s'occupa plus que de soigner ses serins, de chanter avec eux et de tirer le cordon chez monsieur son père.

Ursule Perrin, à son tour, quitta l'école, sachant lire, écrire et calculer. Les bons conseils, les bons exemples de sa mère l'habituèrent vite au travail et à l'économie. Elle n'avait guère d'autre distraction que d'aller, de temps en temps, jouer avec Catherine. N'ayant qu'elle pour compagne, l'aimant comme si elle eût été sa sœur, elle lui rendait tous les petits services qu'il était en son pouvoir de lui rendre, lui arrangeait ses chiffons, lui raccommodait son linge, et la Fauvette, reconnaissante de ses bons soins, s'envolait souvent jusqu'à la mansarde, où elle chantait à Ursule ses airs les plus nouveaux, tandis que celle-ci travaillait.

— Je parie, dit l'un des assistants en interrompant de nouveau, qu'Ursule va épouser un prince ou un banquier, tandis que Catherine mourra pauvre et vieille fille.

— Vous pourriez perdre le pari, dit E. D.

Et il poursuivit :

— Tandis qu'Ursule travaillait, que Catherine chantait, M. et Mme Renaud cherchaient dans leur tête quel état ils pourraient donner à leur fille. C'est là, dans la vie, le moment des grandes discussions pour les parents, soit qu'ils aient pris parti pour le système de Locke, de Rousseau ou de Pestalozzi, soit qu'ils n'aient jamais entendu parler de ces graves personnages. Ce dernier cas était, sans aucun doute, celui du portier et de la portière du faubourg Montmartre.

Après avoir longtemps parlé, discuté, disputé, M. et madame Renaud se retrouvaient toujours au même point, c'est-à-dire parfaitement en désaccord l'un avec l'autre. Un jour, fatigué d'avoir vainement épuisé son éloquence, M. Renaud, qui était tailleur et qui avait les idées étroites, à ce que disait sa femme, se tut tout à coup, prit son ouvrage et se promit bien de ne plus jamais entamer un sujet aussi pointilleux. Mais au bout d'un quart d'heure de silence, il leva la tête, regarda sa femme d'un air rayonnant et dit :

— Ravaudeuse !

— Fi donc ! s'écria madame Renaud, une ravaudeuse, ça sent le bas peuple !

Le brave tailleur repiqua son aiguille, rentra dans son silence ; madame Renaud vaqua aux soins du ménage, grommelant tout bas sur le malheur d'avoir un mari si peu inventif, lorsqu'elle fut interrompue dans son grommelage par cette nouvelle exclamation :

— Blanchisseuse de fin !

— Fi donc ! Le dos courbé et le nez sur des fers toute la journée ! Je n'ai pas envie de rendre mon enfant poitrinaire !

— Et puis, dit M. Renaud en réfléchissant, il faut porter le linge en ville, ça n'est pas convenable.

— Couturière ! s'écria-t-il tout à coup. Parbleu ! nous cherchions bien loin. Couturière !

— Fi donc ! D'abord ma fille n'aime pas la couture ; puis il y a à Paris autant de couturières que de pavés. Ça gagne dix sous par jour, voyez le bel avenir, et encore il faut faire un apprentissage !

— Au diable ! dit le père Renaud : fais-la mar-

chande de pain d'épice, il n'y a pas d'apprentissage à payer. Je ne connais plus rien, moi, à tous vos états de femmes. Ah ! si ma fille était un garçon, il y a longtemps qu'elle serait placée.

— Eh bien, qu'est-ce que tu en ferais de ton garçon ?

— J'en ferais un teinturier.

— Fi ! Faites-vous donc passer pour un homme comme il faut, avec des mains bleues !

— Serrurier !

— Fi ! ils sont affreux !

— Mais, au bout du compte, il serait tailleur, tailleur comme moi... Je lui apprendrais mon métier.

— Fi ! il n'y a rien qui rende bête comme cet état-là !

Et les querelles recommençaient pour le garçon qu'on n'avait pas, et que probablement on n'aurait jamais.

Pendant ce temps, Catherine entrait, sortait pour se donner un air occupé, rajustait ses cheveux devant le morceau de glace, arrosait son pot de réséda, parlait à ses serins, jouait avec la chatte, montait chez Ursule et chantait à tue-tête toute la journée, ce qui contrariait fort un jeune avocat qui logeait au troisième.

Ces scènes de famille n'étaient interrompues, de temps à autre, que par un : *Le cordon, s'il vous plaît*, ou par le facteur qui, après avoir cligné de l'œil en regardant Catherine, disait au père Renaud :

— Elle sera jolie, votre fille !

— Ça n'est pas un état, répondait celui-ci.

— Ça peut aider à lui en procurer un, répliquait sa femme, qui était dans les idées avancées du siècle.

Au milieu de ces débats matrimoniaux, le jeune avocat que Catherine empêchait de travailler avec ses roulades perpétuelles, descendit, entra dans la loge pour prendre ses lettres qu'on oubliait de lui monter, et dit au brave portier, d'un ton moitié doux, moitié fâché :

— Elle a de la voix, votre fille.

— Qu'est-ce que ça me fait ? ça n'est pas un état.

— Pourquoi pas ? répliqua madame Renaud ; monsieur a raison ; Catherine chante fort bien.

— Bien fort, murmura tout bas l'avocat. Elle a beaucoup de voix, ajouta-t-il tout haut. — Le cordon, s'il vous plaît ? Et il sortit.

Catherine était présente ; le suffrage de l'avocat l'avait flattée. Elle y rêva ; elle se rappela qu'un de ses cousins, garçon menuisier, qui avait une fort belle voix, était entré, avec des protections, au Conservatoire, qui venait de s'ouvrir. Elle préférait l'état d'artiste à celui d'ouvrière ; elle en parla à sa mère ; on eut recours aux protecteurs du cousin. Catherine était jolie ; ils y mirent de la bonne volonté. Le père Renaud, en vieux Romain, résistait encore ; on lui parla de la fortune, de l'honneur de la famille. Il fut débordé et se rendit à discrétion.

— Vous voyez bien, madame, dit un interrupteur, que ce n'est pas un prince qu'Ursule épousera : c'est l'avocat du troisième.

— Moi, dit un autre, je crois que l'avocat épousera Catherine la fauvette.

— Mais alors où serait la moralité ?

— Dame !... la moralité... c'est qu'il la rendra malheureuse.

— Chut !

Le conteur reprit :

— Dans ce temps, l'empereur Napoléon avait frayé aux artistes français une large route à travers toute l'Europe ; Lindamine en profita. Elle chanta à Vienne, à Berlin, à Dresde, à Munich, et elle compta dans ces pays autant de triomphes que nos soldats. Je pourrais même vous dire qu'on lui éleva des statues, que les rois lui donnèrent des fêtes, et que les reines l'admirent dans leur intimité ; que la Confédération germanique vint en corps au-devant d'elle, et que l'empereur des Français lui fit don d'une bague portant ces mots : *Napoléon à Lindamine ;* mais ce serait faire un anachronisme : toutes ces belles choses n'ont été à la mode que plus tard.

La fortune et la gloire accueillaient néanmoins notre héroïne ; sa réputation de richesse, non moins que son talent, lui attira un essaim d'adorateurs et même de prétendants. Elle épousa un prince russe, lequel se trouva être un escroc bavarois, et bientôt, quittant l'Allemagne pour l'Italie, elle traversa triomphante Milan, Florence, Naples ; mais, malgré tant de triomphes, les bravos du sol natal lui manquaient.

Le dilettantisme avait envahi la France à la suite des alliés ; Lindamine s'en fit une ressource ; elle italianisa son nom de famille, et la *Rinaldi* fut reçue à Paris avec acclamation.

Durant le cours de ces longues années, Ursule Perrin, toujours laborieuse, exacte dans l'accomplissement de ses devoirs modestes, n'avait quitté sa mère que pour se marier. Heureuse dans son ménage, sa clientèle s'agrandissant, elle avait été prendre dans une maison de la rue Saint-Honoré un logement commode et spacieux au cinquième étage. C'était son étage favori.

Une cantatrice en vogue occupait les appartements du premier. Ursule se présenta chez la dame pour lui demander sa pratique.

Introduite devant la maîtresse du logis, elle resta tout à coup ébahie :



— Je ne me trompe pas!... c'est toi!... c'est vous!... Je suis Ursule.

La Rinaldi, de toute la hauteur de sa majesté théâtrale, lui dit:

— Je vous reconnais, que me voulez-vous? Vous êtes toujours couturière! Laissez-moi votre adresse.

— Mais je demeure dans la même maison que vous... comme autrefois, ajouta-t-elle avec un vieux sentiment d'affection qui se réveillait en elle.

— C'est bon; si vous travaillez aussi bien et à meilleur marché que ma couturière, vous aurez la préférence.

La bonne Ursule resta stupéfaite; l'indignation lui fit monter le sang à la figure. Elle n'articula plus que ces mots: « Une amie d'enfance! » et elle se retira aussitôt et sans faire la révérence, ce qui ne lui était peut-être jamais arrivé.

Le soir même, la Rinaldi chantait dans une réunion brillante et nombreuse; il y avait tant de monde pour l'entendre qu'on étouffait dans les salons. Accablée par la chaleur, elle regagna sa voiture au milieu de l'enthousiasme général; mais une femme de chambre maladroite ne lui jeta pas assez tôt sur les épaules sa mante de velours et d'hermine; *un vent de bise* la saisit au passage, car l'hiver approchait. Un rhume violent s'ensuivit, puis une extinction de voix.

La Rinaldi n'était plus jeune; elle n'avait rien amassé, et il fallait vivre.

Elle essaya, avec sa voix enrouée, de prendre l'emploi de contralto en province; elle y fut sifflée.

Poussée à bout, elle revint à Paris, non plus triomphante et superbe, mais humble et délabrée, solliciter une place dans les chœurs de l'Opéra.

On lui dit qu'elle avait trop de talent, et qu'elle humilierait ses camarades.

Elle eut recours aux expédients pour se tirer d'affaire; elle mit ses affaires au mont-de-piété.

Ici le commissaire-priseur salua.

Cependant, Ursule allait marier sa fille unique, à qui elle cédait son établissement de couture. Elle lui donnait en outre une dot de 10,000 francs, fruit de ses longues économies. L'argent était là, sur la table, bien compté, et en espèces sonnantes, lorsqu'elle entend sa porte s'ouvrir.

Une femme longue et mince, mesquinement vêtue, paraît devant elle: c'est Catherine Renaud.

— Bonjour, ma chère Ursule; je me suis toujours repentie de vous avoir reçue un peu froidement à votre dernière visite.

Ursule, immobile sur son siége, la regardait sans interrompre sa broderie et sans lui dire de s'asseoir.

Catherine tourna les yeux vers la table où se trouvaient les sacs d'écus et poussa un soupir; puis elle ajouta:

— J'étais si occupée!... Ah! ma pauvre Ursule, les temps sont bien changés! J'ai éprouvé des malheurs, beaucoup de malheurs!

— Que vous est-il donc arrivé?

— Hélas! j'ai perdu ma voix.

— *Vous chantiez? j'en suis bien aise; eh bien, dansez maintenant!* s'écria la petite Ernestine, ravie de sa citation et battant des mains. Tiens, maman, c'est la *Cigale et la Fourmi* que ce monsieur vient de nous conter.

— Justement, dit M. D***; néanmoins, si j'ai pris à la Fontaine le sujet de mon histoire, c'est à une remarque de Rousseau que je devrai mon dénoûment.

Ursule ne repoussa pas la main qu'on lui tendait, elle ne répondit pas à une prière par une raillerie; elle pensa que les gens heureux, c'est-à-dire sages, doivent être indulgents. Oubliant les torts de Catherine, elle lui fit une petite place à son feu et à sa table; les deux vieilles amies ne se souvinrent plus que de la maison de la rue Lamartine, et Lindamine après toutes ses transformations, après avoir été tour à tour fauvette et rossignol, grisette et grande dame, cantatrice italienne et princesse russe, redevint Catherine Renaud comme devant.

— Votre histoire, mon cher, est suffocante de moralité! dit le beau jeune homme; mais en quoi tout cela a-t-il éclairci notre discussion précédente?

— En cherchant à prouver, d'après l'exemple de Catherine et d'Ursule, que ce n'est pas le choix de l'état et le système plus ou moins philosophique d'éducation qui font plus tard le bonheur et la fortune, mais, avant tout, les bons principes et les bons exemples que la famille seule a pu donner. Cette fois ce n'est ni Rousseau ou la Fontaine qui parle, c'est Locke.

Dans ce moment un domestique apporta des verres de punch sur un plateau.

— A la santé de Locke! dit un des assistants.

— A la mémoire de feu M. Renaud et de madame sa veuve! dit un autre.

SAINTINE.

UNE MÉSALLIANCE.

Julien était né au village; et Julien cependant, sans posséder encore les défauts brillants de la ville, n'était plus un paysan. Adopté par son parrain, riche commerçant en grains de Toucy, dans l'Auxerrois, élevé près de lui jusqu'à l'âge de dix-huit ans, il avait vécu dans l'aisance sans luxe, dans le travail sans fatigue, dans l'espoir d'un doux avenir; et se méfiant peu de la Providence, il s'imaginait que cet état de

bonheur devait durer toujours. Tout à coup son père adoptif, entraîné vers sa ruine par des entreprises hasardeuses, par de fausses spéculations, déclaré en état de faillite, s'enfuit à l'étranger, le laissant seul, livré à lui-même, sans un sou en poche. Heureusement, ses dix-huit ans lui restaient. Les créanciers n'avaient pu les mettre sous le scellé.

Julien, prenant en haine une ville où sans cesse le nom de banqueroutier venait frapper son oreille, se ressouvint de la chaumière paternelle, et aussitôt il se mit en marche.

Chemin faisant, sans trop d'inquiétude, il se consultait sur le choix de l'état qu'il allait embrasser. Son éducation, entreprise par le bon curé de Toucy, n'avait pas été poussée très-avant ; il savait un peu de latin, passablement le français, chantait à livre ouvert au lutrin ; et après tout, il pouvait être maître d'école aussi bien qu'un autre. Le commerce lui ouvrait une autre voie; mais chez son parrain, qui spéculait sur les céréales, il n'avait guère eu d'autre occupation que d'aller de ferme en ferme, à vingt lieues à la ronde, inspecter les récoltes sur pied et les récoltes en sac. Était-ce bien là un métier?

Une troisième carrière se présentait à lui qui lui souriait plus que les deux autres. Au milieu de ses courses à travers champs, peut-être aussi par un souvenir des premiers jours de son enfance, il avait pris goût à la vie de campagne ; il rêvait doucement à la vue des eaux, des bois et surtout des prairies, émaillées, le jour, de fleurs et de petits papillons bleus; bourdonnantes, le soir, sous le vol et aux cris de mille insectes nocturnes. Il aimait passionnément les fleurs; sans connaître les premiers éléments de la botanique, il avait déjà confectionné un herbier.

Pendant ses dix années passées à la ville, il avait consacré tous ses loisirs à cultiver le jardinet de son parrain ; il avait enrichi ses plates-bandes de vingt espèces nouvelles de roses ; il palissait les espaliers, il greffait, il sarclait, il taillait, il arrosait. Une fois au milieu de ses chères plantes, c'était M. Jean-fait-tout. Julien pensait donc que son expérience du jardinage lui pourrait être, faute de mieux, une ressource. D'ailleurs, il possédait forcément quelques notions en agriculture, avait quelques idées des soins d'une basse-cour et s'entendait assez bien à ceux de l'écurie, vu que nul autre que lui ne s'était jamais occupé de son cheval, le fidèle compagnon de ses courses.

Tout bien pesé, consultant moins sa vanité que ses goûts instinctifs, au glorieux emploi de maître d'école il eût préféré une place d'aide-jardinier ou de garçon de ferme dans quelque bonne métairie. Son ambition n'allait pas plus loin.

A quelques lieues de son village natal, comme il traversait le bourg de Ouaine, résidence du marquis de Vaudon, il vit tous les habitants, riches ou pauvres, jeunes ou vieux, en habits de fête, rassemblés devant l'église. On y célébrait les fiançailles de haute et charmante demoiselle Marie, fille unique du marquis, avec Mgr le comte de Vermanton.

Ce jour-là, selon un ancien usage du pays, à l'heure de sa sortie de l'église, Marie, maîtresse souveraine dans les domaines de son père, avait le droit de distribuer des grâces et des faveurs à qui bon lui semblait, sans contrôle et sans appel pour cause d'abus. C'était une royauté bien transitoire, plus sérieuse cependant que celle de la fève, puisque ses décrets devaient avoir force de loi le lendemain et jours suivants.

Julien s'était arrêté pour examiner la longue file des postulants, parmi lesquels il apercevait quelques figures de connaissance. Les uns demandaient une prolongation de bail pour leur affermement ou un délai pour le payement de leur redevance; les autres, l'exemption d'un droit de pâture qui leur causait grand dommage, ceux-ci une chose, ceux-là une autre.

Après avoir satisfait à toutes leurs demandes, Marie allait se retirer, lorsque, du sein d'un groupe de villageois placé près d'elle, des exclamations se firent entendre.

— Tiens, c'est Julien ! Julien, de Toucy!

— Le v'là à pied maintenant! Son cheval Bruno aura été confisqué par les créanciers du parrain!

— S'il n'a plus son cheval, il a toujours son bel habit bleu... un peu râpé, c'est vrai!

— Et pas de chemise dessous, sans doute!

— Aujourd'hui qu'il n'a plus à nous marchander notre blé, que vient-il faire céans?

— Nous demander l'aumône peut-être bien !

— C'est ça, c'est ça ! il vient nous demander l'aumône!

A ce mot d'aumône, Marie, qui n'avait entendu distinctement que les derniers propos des villageois sur le compte du pauvre Julien, sans avoir même encore entrevu celui qui en était l'objet, ordonna à un domestique d'aller querir le mendiant, et par avance elle tira de sa bourse de soie blanche une belle pièce d'or.

Quand Julien, ému, étonné, rougissant de surprise, mais ravi à sa vue, fut amené devant elle, Marie rentra bien vite la pièce d'or dans sa bourse, devinant aussitôt à son bon air, à ses joues pleines et rosées, que ce n'était pas là un porteur de besace. Pour donner un prétexte à son appel, elle lui demanda s'il n'était pas venu au pays pour adresser quelque requête à son père, le marquis de Vaudon; que, dans ce cas, il pouvait s'en ouvrir franchement à elle, puisque, par son droit de nouvelle fiancée, elle était, pour le moment, toute-puissante au châ-

teau, et qu'elle le satisferait de son mieux si sa demande était raisonnable, désirant que les étrangers, tout aussi bien que ses vassaux, eussent à se louer de son autorité passagère.

Enhardi à ces bonnes paroles, Julien, en quelques mots, la mit au courant de son histoire et lui répéta tout ce qu'il s'était dit à lui-même le long de sa route de Toucy à Ouaine. L'entendant parler de jardinage, d'herbier, de greffe, de ferme, de culture, l'innocente fille, parfaitement ignorante sur toutes ces choses, ne douta pas d'avoir devant les yeux un homme passé maître en fait de botanique, d'horticulture et d'arboriculture, et, songeant que le vieil Éloi cassé par l'âge, implorait depuis longtemps sa retraite comme une faveur, elle concéda son emploi à Julien, faisant ainsi deux heureux d'un seul coup.

Ce fut là son dernier acte d'autorité. Si son règne avait duré une heure de plus, je crois bien qu'elle eût fini par donner aux quémandeurs jusqu'aux pierres du château.

Et c'est ainsi que Julien, après avoir humblement rêvé d'être garçon de ferme ou aide-jardinier, se réveilla jardinier en chef, inspecteur-intendant des parcs, courtils et garennes de la seigneurie de Vaudon.

Le marquis adorait sa fille et la gâtait de son mieux. Il ne voulut intervenir dans ses décisions que pour les approuver complétement. Toutefois, en dessous main, il donna l'ordre au vieil Éloi de surveiller son successeur, dont il se défiait quelque peu, vu sa grande jeunesse. Éloi, excellent homme qui, lui aussi, adorait *la demoiselle*, qu'il avait vu naître, que sa femme avait allaitée, se garda bien de contrecarrer en rien les effets du bon plaisir de la jeune châtelaine; il surveilla Julien, mais pour lui donner de bons avis que celui-ci mit habilement à profit, et, grâce à cette entente cordiale, durant un mois ou deux on n'eut que des compliments à faire à Marie sur l'habileté de son choix.

Pour tout homme ayant dans sa poitrine un cœur qui n'y joue pas seulement son rôle vulgaire de muscle creux, le sentiment de la gratitude devient une préoccupation incessante; il s'identifie les autres sentiments; il les améliore, il les domine. Julien ne pouvait espérer de s'acquitter jamais envers mademoiselle de Vaudon; mais la nuit, le jour, en rêvant, en marchant, en travaillant, il était en proie à une même idée, toutes ses volontés s'absorbaient dans le desir de lui prouver sa reconnaissance.

Si Marie trouvait du plaisir à contempler une fleur, à respirer ses parfums, il faisait en sorte que cette fleur fût partout sur son chemin, partout frappât ses regards. Un soir, en se promenant dans le parc, elle pousse un cri. Julien accourt. Le pied de sa jolie bienfaitrice est déchiré par une ronce, et Julien voit du sang à sa chaussure. Trois jours après, c'en était fait, les ronces avaient disparu non-seulement du parc, mais de la garenne; et, comme Julien ne savait pas plus qu'un autre se modérer dans ses vengeances, toutes les plantes armées d'épines ou d'aiguillons, les prunelliers, les aubépines, les houx, les buissons, les broussailles, furent enveloppés dans la même proscription.

Le comte de Vermanton s'intéressa vivement à l'accident arrivé à sa jolie fiancée, mais il garda rancune à Julien de son impitoyable sarclage. Ce jeune seigneur, ainsi que tous ceux de sa classe, aimait passionnément la chasse, réputée alors, comme aujourd'hui, l'exercice le plus salutaire et l'amusement le plus noble. En effet, il est noble, il est salutaire de faire couler le sang et d'accoutumer ses yeux au spectacle du carnage. C'est le délassement des héros. Le comte aurait préféré, disait-il, égorger les lapins dans la basse-cour, à chasser dans un parc sans broussailles. Il ne pardonna donc point à Julien ses accès de reconnaissance et s'en plaignit au marquis.

Le marquis ne dit ni oui ni non. Il ne chassait pas, se piquant d'être philanthrope et d'étendre sa philanthropie jusque sur les animaux. D'ailleurs, préoccupé des hautes questions politiques et sociales à l'ordre du jour (on touchait à 89), il avait pour principe de laisser, autant que possible, chacun de ses serviteurs agir librement dans le cercle de ses attributions. Selon lui, la liberté, même l'égalité, distribuées dans de certaines mesures, pouvaient avoir du bon; il en essayait et ne voulait mécontenter personne. Au surplus, le comte pouvait s'entendre sur ce sujet avec sa fiancée, puisque les garennes de Vaudon constituaient une partie de sa dot.

Julien eut naturellement dans Marie un zélé défenseur. Il est juste que ceux qui nous ont fait commettre la faute soient les premiers à l'excuser; c'est ce que le comte ne comprit pas facilement. Il trouva étrange que la fille du marquis de Vaudon s'abaissât à défendre un domestique; elle expliqua ses raisons; étaient-elles bonnes? Je n'en sais rien; mais le comte, aigri par la discussion, se laissant emporter à sa vivacité naturelle, lança sur Marie et Julien une expression tellement insultante que celle-ci, suffoquée par les larmes, courut s'enfermer dans ses appartements, pleura à son aise, pensa au sujet de cette querelle, et pour la première fois, et par l'imprudence du comte de Vermanton, qu'elle aimait, ou qu'elle croyait aimer, son esprit s'arrêta avec complaisance sur les soins dont son chef jardinier l'entourait depuis sa venue au château; elle se rappela sa figure, elle était belle et empreinte d'un certain air rêveur qui ne lui messeyait pas; son regard, doux et timide quand par hasard il s'arrêtait sur elle,

brillait parfois d'un éclat qui la forçait à se détourner; son caractère était bon, facile aux émotions généreuses, plus calme, plus modéré que celui de certaines gens mieux nés que lui; quant à son instruction, même en dehors de sa science professionnelle, elle en valait bien une autre, puisqu'il aurait pu être maître d'école. Ensuite, elle n'y voulut plus penser.

Si le comte était venu faire de nouveau à sa fiancée une petite querelle au sujet de Julien, dans la disposition d'âme où elle était, je ne sais ce qui aurait pu en résulter. Il ne le fit pas, et il fit bien.

Quelque temps se passa, et tout reprit son cours ordinaire. Le jour du mariage, fixé à la fin du mois de juin, approchait. Marie se retirait souvent, pour rêver ou pour lire, dans un petit pavillon situé au milieu de l'esplanade du parc; elle semblait s'y plaire plus qu'en aucun autre lieu du château. Cependant, il était découvert de tous les côtés, et à cette époque des grandes chaleurs elle se voyait contrainte de s'en absenter tant que le soleil était dans sa force. Julien, ne consultant que son dévouement, mit en réquisition tous les jardiniers, tous les terrassiers du village, qui, dans l'espace d'une nuit, creusèrent des trous immenses autour du pavillon; les tilleuls et les acacias, enlevés à leur sol natal, y furent transplantés avec toutes les précautions imaginables; et le lendemain, Julien, doucement payé de ses peines, jouit de l'étonnement et de la joie de Marie à l'aspect de son pavillon chéri, environné tout à coup d'ombre et de fleurs.

Le comte de Vermanton murmura de nouveau; ce massif d'arbres nouvellement implanté là privait une partie du château d'un point de vue admirable, selon lui. Le marquis ne fut pas tout de suite de son avis; mais les arbres nouvellement plantés étant venus à mourir au bout de quelques jours, il trouva fort impertinent M. l'intendant de ses jardins, qui ne savait que détruire; la liberté qu'il lui avait laissée, tournant à la licence, comme récompense de ses soins attentifs envers Marie, la disgrâce de Julien fut décidée, sans que mademoiselle de Vaudon osât cette fois risquer un mot en sa faveur; apparente contradiction d'un cœur féminin, mais que les jeunes filles en âge d'aimer s'expliqueront peut-être.

Le comte de Vermanton, chargé de signifier à Julien son congé, s'en acquitta avec une telle hauteur, une telle dureté, que celui-ci ne put retenir les expressions de sa colère. Le comte, s'emportant violemment contre ce *valet*, ce *paysan*, s'oublia au point de le frapper. Julien, furieux, hors de lui-même, s'oubliant à son tour, saisit un fer de bêche, une houe, le premier objet qui s'offre à lui, et se précipite sur le comte. Celui-ci, forcé de se mettre en garde contre ce furieux, recule précipitamment, glisse et tombe dans un vaste canal qui traversait le parc de Vaudon, et où la rivière de Ouaine, gonflée par une crue d'eau subite, venait décharger ses eaux. Julien sera donc vengé! Non : Julien allait punir un injuste agresseur; maintenant son cœur compatissant le pousse aussitôt au secours du malheureux en danger de périr. A ses cris : « A l'aide! à l'aide! » quelques garçons jardiniers sont accourus; mais nul d'entre eux ne se soucie de risquer sa vie dans un sauvetage presque impossible, vu l'inondation. Tandis qu'ils délibèrent s'ils iront détacher le bateau, Julien s'est précipité au milieu des eaux grondantes, et dont l'étroitesse du canal augmente encore la violence; à plusieurs reprises, il a plongé, et vainement; déchiré par les fragments de roches aiguës dont le fond du canal est parsemé, il plonge encore; et c'est aux traces de son sang qu'on peut juger de la persévérance de ses efforts et de la direction de ses recherches.

Enfin, il reparaît sur l'eau; d'une main il a saisi le comte par ses vêtements, de l'autre, en attendant la barque libératrice, il se cramponne avec force aux anfractuosités de la chaussée; mais son courage et sa vigueur sont épuisés; en vain il fait un dernier effort pour saisir un objet vague qui semble s'offrir à lui; ses yeux se ferment, ses bras se détendent; il ne voit plus rien, ne sent plus rien, et tombe dans un anéantissement complet.

En reprenant ses sens, il se trouva dans un endroit sombre, où d'abord son regard, faible et douteux, ne put rien distinguer. Pendant quelques instants, il crut s'être réveillé dans un autre monde. Aucun souvenir de son existence première ne se retraçait à sa mémoire; l'amour et la haine étaient effacés de son cœur. Peu à peu ses esprits revinrent; se soulevant péniblement sur son lit, écartant les rideaux, il examina le lieu qu'il occupait. Il était dans un riche et bel appartement, qu'il reconnut pour appartenir au château de Vaudon. Une surprise bien plus douce l'attendait. Dans un coin, à la faible clarté d'une lampe, il aperçut Marie, occupée avec ses femmes à préparer les linges nécessaires aux pansements des malades! Julien, malgré ses douleurs qui commençaient à se réveiller, se regardait comme le plus heureux des hommes en songeant que sans doute il était l'objet de ses soins touchants, et que quelques-unes des larmes dont il voyait les traces sur les joues de sa gracieuse garde-malade avaient coulé pour lui.

Ce bon temps de souffrances se prolongea. Chaque jour, Marie lui prodiguait les soins de la plus tendre pitié, et chaque jour Julien s'enivrait de plus en plus de la vue de celle qu'il n'avait d'abord aimée que par un sentiment de reconnaissance. Dans les moments où la douleur semblait donner quelque relâche

à l'heureux malade, elle daignait s'entretenir avec lui, afin de le distraire, et, chaque fois, en le quittant, elle se promettait bien de ne plus donner lieu désormais à de pareils entretiens.

C'est parfois chose singulière que les convenances sociales. Personne au château, personne dans les châteaux environnants ne se serait avisé de blâmer mademoiselle de Vaudon de prodiguer tous ces témoignages d'intérêt au sauveur de son fiancé; mais si ce fiancé lui-même, malade aussi, alité aussi, eût été l'objet de tous ces soins empressés, de toutes ces visites incessantes, Dieu sait ce qu'en eût dit le monde.

C'est le marquis seul qui se chargeait des visites à faire à son gendre futur.

Le comte de Vermanton, quoique rudement éprouvé par la secousse de sa chute, par l'asphyxie presque complète résultant de son immersion prolongée, promettait cependant d'être sur pied avant Julien. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, que Julien se plût à faire durer ce doux état de malaise dont il se trouvait si bien. Point n'était besoin pour lui de feindre; à mesure que ses plaies se cicatrisaient, la fièvre, qui avait semblé d'abord n'en être que la conséquence, augmentait de plus en plus d'intensité. Sur la demande de la jeune châtelaine, il y eut consultation de médecins. On fit venir un grand docteur d'Auxerre. Celui-ci, mieux avisé que le frater du village, déclara les lésions extérieures sans gravité aucune; mais, lors de son plongeon dans le canal, le jeune homme, sans doute, était en état de transpiration; il y avait eu refroidissement, par conséquent désordre dans les voies respiratoires, même dans le poumon. Là était le danger; ce danger, il espérait bien le vaincre, mais il ne pouvait assigner un terme à sa maladie.

Songeant à la noce de sa fille, dont les préparatifs, quoique retardés par ces événements, le préoccupaient toujours, le marquis, dans la prévision qu'alors il aurait besoin de tous les appartements du château, parmi lesquels le malade occupait justement la chambre réservée aux futurs époux, décida de le faire transporter à la ferme, où le vieil Éloi et sa femme veilleraient sur lui. De cette façon, si maître Julien devait mal finir, la chambre nuptiale serait ainsi préservée de cette triste consécration de la mort.

A l'audition de ces paroles, un peu égoïstes c'est vrai, mais du reste assez raisonnables, pour la première fois de sa vie Marie fut sur le point de manquer de respect à son père.

« Était-ce ainsi qu'on prétendait traiter le sauveur de son fiancé! Le confier à des étrangers, à des mercenaires, à des vieillards incapables de soins et de veilles, c'était de l'ingratitude, c'était de l'impiété. »

Le père, qui se piquait de philanthropie, se soumit, comme toujours, au bon vouloir de sa fille, et Julien continua d'occuper la chambre nuptiale, en attendant le moment du mariage, qui semblait reculer de jour en jour, comme sa guérison. Ce n'est point de cela qu'il se plaignait.

Par une belle matinée de juillet, le pas rapide d'un cheval se fit entendre sur la chaussée caillouteuse qui reliait le village au château.

Quitte enfin de toutes ses épreuves, M. de Vermanton, leste, bien portant, reprenait le cours de ses visites à sa belle promise; mais, malgré les sollicitations du marquis et de sa fille, il refusa obstinément d'aller voir *son sauveur*, ne pouvant se croire, dit-il, nullement engagé de reconnaissance vis-à-vis d'un domestique.

Marie le soupçonna d'avoir le cœur froid et dur.

« Je lui ferai donner vingt-cinq louis, ajouta le comte, et nous serons quittes. D'ailleurs, je trouve étrange que ce manant occupe encore aujourd'hui la chambre qui m'est réservée en qualité d'époux. Je l'ai déjà souffleté, reprit-il avec insolence, et, là, franchement, entre nous, quoique je lui doive la vie, je le reconnais, je me sens d'humeur à le souffleter encore! »

Marie commença à le prendre en aversion.

Le lendemain, une lettre du comte arriva au château. Une affaire importante l'appelait impérieusement à Paris. Il n'y devait rester que huit jours; il y resta un mois.

A son retour, il prit incontinent la route de Ouaine, pensant y trouver les choses dans l'état où il les avait laissées. Mais plus d'une surprise l'y attendait.

Durant ce mois, de grands événements venaient de changer la face politique de la France, et c'est dans la prévision de ces événements que le comte avait entrepris son voyage. Un décret de l'Assemblée constituante venait d'abolir les titres et les prérogatives de la noblesse. Le comte espérait bien que le marquis, quoique philosophe, quoique philanthrope, ferait opposition comme lui, comme tous les bons gentilshommes de l'Auxerrois, à l'exécution d'une semblable énormité, et à peine en vue du château, il s'aperçut que la grille d'honneur avait été dépouillée de ses écussons armoriés. Première surprise.

— Que se passe-t-il donc, monsieur le marquis? dit-il tout d'abord à son futur beau-père, qu'il rencontra à deux pas de là.

— Il se passe que, grâce au ciel et à l'Assemblée, je ne suis plus marquis, mon cher Vermanton.



— Qu'êtes-vous donc alors, monsieur?

— Le citoyen Vaudon, tout simplement; mais marquis ou non, je n'en suis pas moins disposé à vous nommer mon gendre.

Le nouvel arrivant fut quelque temps à se remettre de cette nouvelle surprise. Il secoua la tête, croyant rêver; puis, la relevant tout à coup, avec cet air hautain et dédaigneux qu'il prenait vis-à-vis de ses inférieurs :

— Que parlez-vous encore de mariage, monsieur, lui dit-il; la fille du citoyen Vaudon peut-elle espérer s'allier à la noble famille des comtes de Vermanton?

L'ex-marquis rentra chez lui, étouffant d'humiliation et de colère; il trouva Marie au salon, occupée à broder près d'une fenêtre et d'un air paterne et désolé :

— Arme-toi de courage, mon enfant, lui dit-il avec des larmes dans la voix et en la serrant entre ses bras... Crois bien qu'il n'a pas dépendu de moi de te rendre heureuse... Du courage, ma fille, du courage!

Marie le regardait la bouche béante et les joues empourprées :

— De quoi s'agit-il donc? murmura-t-elle avec une vive angoisse au cœur.

— Marie, mon enfant, je vais t'affliger, reprit-il en n'osant encore aborder la terrible question, mais songe à ta jeunesse, à ta beauté, à ton mérite comptés pour rien, à ta dignité outragée indignement; que cette pensée te donne la force de mépriser l'insensé qui nous méprise!

— De qui voulez-vous parler, mon père?

— M. de Vermanton a retiré sa parole, il renonce à ta main...

— Vraiment! s'écria la jeune imprudente en lui sautant au cou; il renonce à moi? Ah! Dieu soit loué!

Cette fois, l'expression de la surprise put se lire sur la physionomie de l'ex-marquis comme tout à l'heure sur celle de l'ex-fiancée.

Il crut que sa fille ne l'avait point compris :

— Mais votre mariage est rompu, te dis-je, rompu à tout jamais!

— Je l'ai entendu ainsi, mon père.

— Et tu sembles t'en réjouir?... Tu ne l'aimais donc pas?

— J'ai cru l'aimer un peu... quelque temps... balbutia-t-elle, les yeux baissés, mais...

— Mais?

— Mais depuis que je l'ai entendu vous contredire sans cesse, même s'emporter contre vous dans les discussions que vous aviez ensemble sur les affaires publiques, oh! ç'a été fini! Oui, mon père, c'est depuis ce temps-là, seulement!

— Bonne Marie!

Et Marie courut rejoindre son malade :

— Un grand malheur vient d'arriver, dit-elle, le sourire encore sur les lèvres, les yeux encore étincelants de joie.

Elle lui apprit tout, sans croire devoir y mettre de grands ménagements; et, dans un transport sympathique :

— Ah! Dieu soit loué! s'écria-t-il aussi.

Cependant la maladie de Julien, loin de céder au temps et aux prescriptions de la science, prend une marche inquiétante. Ses émotions trop vives de chaque jour ont allumé son sang; la fièvre ne le quitte plus. Jusque-là le grand docteur, selon la prudente habitude de ces messieurs, refusait de se prononcer; enfin, il déclare l'existence d'un danger réel, imminent. L'alarme est au château; Marie, navrée de douleur, ne veut plus quitter la chambre de Julien; et bientôt ses larmes et ses sanglots ont appris à celui-ci l'amour qu'il a fait naître et le péril qui le menace.

Au milieu d'un sommeil profond, léthargique, réveillé en sursaut par la douleur, l'amant de Marie l'aperçoit, le visage baigné de larmes, à genoux au pied de son lit. Elle priait.

— Je le vois, lui dit-il, tout est fini... mais sur qui pleurez-vous?... Le bonheur n'était pas possible ici-bas pour moi; si j'eusse recouvré la santé, il m'eût bientôt fallu... Puis, s'interrompant tout à coup, il s'écria : Ah! si la mort égalise tout; Marie! je vais mourir! non! tu n'ignoreras pas...

— Tais-toi, dit-elle en posant son doigt tremblant sur la bouche de son ami; tais-toi, je sais tout.

Et alors saisissant les mains de l'infortuné, les pressant entre les siennes, la chaste, la bonne, la tendre Marie, d'un air presque solennel, courba son front vers celui du malade, et déposant le premier baiser de l'amour sur les lèvres déjà refroidies par la mort :

— Nous voilà unis, s'écria-t-elle, et elle s'évanouit.

SAINTINE.

(La suite au prochain numéro.)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de M.me Amélie, M.on Delatour, r. N.ve S.t Augustin, 47 _ Modes de M.me Herst et C.ie M.on Fournier, r. Drouot, 8.
Plumes et Fleurs de M.me E. Coudré M.on Tilman r. de Richelieu, 104 _ Costumes d'Enfants A S.t Augustin rue Neuve S.t Augustin, 45.
Sous jupe acier E. Creusy r. Montmartre, 133 _ Corsets de la M.on Simon r. S.t Honoré, 183.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, Chaussée d'Antin, 6. | Parfums de Violet f.r de S. M. l'Impératrice, r. S.t Denis, 317.

Entered at Stationer's Hall LONDON, S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C. MADRID El Correo de la Moda P.J. de la Peña

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Jusqu'à ce moment, nous avons donné un aperçu des modes d'hiver en généralisant l'ensemble des étoffes et de la confection. A mesure que la saison s'avance, nous pouvons entrer dans des détails plus circonstanciés.

C'est, en nommant chacun à leur tour, les tissus, les nuances et les ornements, que nous arriverons à donner une idée exacte des toilettes les plus remarquables.

La maison *Gagelin-Opigèz*, 83, rue de Richelieu, nous fournit nos modèles de ce jour ; son nom nous dispense de tout éloge ; nous nous contentons de citer :

Une robe de pou de soie, gris perle, ouverte des deux côtés, de la ceinture, au bas du jupon, pour laisser voir un dessous de taffetas bleu, garni d'un haut volant à gros plis doubles, surmonté d'une application de guipure noire ; la jupe grise est bordée au bas ainsi qu'aux ouvertures d'une riche corde de passementerie, assortie de nuance et suivie d'un entre-deux de guipure. Le corsage est rond, avec ceinture à gros grain et boucle de jais noir; les manches sont tout à fait justes et ornées aux épaules et au revers par des cordes de soie terminées par des glands et des aiguillettes à pointes de jais.

Une seconde toilette est de satin noir; jupe très-longue, ayant pour seul ornement une frange de chenille et boules, haute de 20 centimètres, posée au-dessus de l'ourlet. Le corsage, simule une veste arrondie, indépendante devant et reliée au jupon en arrière, avec deux basques *abeilles*, entourées de frange, à l'intérieur, un gilet de moire bouton d'or à boutons de jais; les manches ont des franges aux épaules, elles sont entre-ouvertes aux poignets, en manière de *crevées*, pour laisser sortir des sous-manches de guipure.

Une troisième robe (toilette de soirée) se compose d'une jupe de dessous de taffetas rose, ruchée dans le bas en festons, au-dessus d'un large ourlet; une seconde jupe de tulle, semée d'abeilles, brodées rose et or, est relevée de draperie par des agrafes de rubans remontant à la taille et terminées aux draperies de la ruche par des nœuds de rubans roses et des aiguillettes d'or. Le bas du corsage est de taffetas rose, avec intérieur de tulle ruché, le tulle se rattache à la soie par des brides de rubans, formant des nœuds page à aiguillettes sur les épaules. Manches courtes de bouillons de tulle.

Les chapeaux, de plus en plus diminués, sont variés à l'infini comme ornementation, on y met des perles blanches, du jais, du corail, des malachites, des fleurs, de la dentelle, de la chenille, de tout cela en petite quantité, car les formes sont tellement raccourcies que la moindre chose suffit à la décoration. On met la plus grande partie de l'ornement au fond en place du bavolet.

Madame *Alexandrine*, 14, rue d'Antin, réussit avec un bonheur inoui les chapeaux de la saison; nous allons essayer d'en esquisser quelques-uns :

Une capote, à bord de pluche rose, avec fond de velours noir, retenu par une agrafe de jais, une dentelle froncée entoure le velours et retombe devant et derrière. Sur le bavolet, une rose montée sur bois naturel, avec nœud de velours noir étroit à longs bouts.

Un second chapeau, bord de velours noir, et fond de peluche bleue bouclée, terminé par un nœud de taffetas bleu et deux roses blanches, glacées de pluie; intérieur de tulle et fleurs; brides bleues.

Un autre chapeau est de velours noir, à fond de dentelle avec cache-peigne, de fleurs de velours ponceau; les fleurs se retrouvent à l'intérieur avec un mélange de dentelle noire et tulle blanc; brides de velours ponceau.

Un chapeau, d'un effet charmant, est de velours rouge, avec fleurs de jais noir et dentelle.

Les fleurs de velours glacé, telles que nous les voyons dans les ateliers de madame *Perrot-Petit*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, doivent être préférées à tout comme garniture de chapeau, elles ont un éclat tout à fait décoratif. La poudre de perle semée sur des feuilles de roseau, de saule ou de lierre, produit un grain lumineux qui fait valoir le velours et le satin ; les feuillages posés en cache-peigne à l'arrière du chapeau sont de très-bon goût : la collaboration de mesdames *Alexandrine* et *Perrot-Petit*, en cette circonstance, produit des résultats dignes des plus grands éloges.

Nous mentionnerons une coiffure de feuilles de peuplier glacé, nouée de velours *nacara*, avec ferrets de perles et papillon, une des plus artistiques coiffures que nous ayons vues depuis longtemps.

On se demande où s'arrêtera le luxe de la passementerie ; jamais il n'a été si loin, et cependant il semble faire de nouveaux progrès.

Si l'on examine, par exemple, le manteau aumônière de la maison *Gagelin*, on est forcé de convenir que le mérite de la coupe est encore inférieur à celui de l'ornement.

Les ceintures aumônière des magasins de la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, reproduisent avec

beaucoup de charme cette charmante fantaisie, qui convient surtout aux jeunes filles.

Mais n'oublions pas, au chapitre des ceintures, les modèles de larges rubans garnis d'effilés que la *Ville de Lyon* a fait fabriquer à Saint-Étienne, et dont elle s'est réservé le monopole. Nous les conseillons aux jeunes personnes en toilette de soirée, rien n'est plus gracieux sur une robe blanche.

Toutes les couturières et les lingères emploient à profusion les nouveaux galons cachemire, à dessins turcs, que la *Ville de Lyon* nous a donnés comme nouveauté de la saison.

On les place avec beaucoup de succès aux petites vestes d'intérieur, aux chemises russes et même aux chemisettes de batiste; partout elles ont un cachet original qui plaît et rompt la monotonie.

La lingerie emploie aussi la dentelle Monard, dont la solidité ne saurait être contestée. Les coiffures *catalanes*, de dentelle Monard sont exécutées en dessins riches fabriqués *ad hoc*. Il est facile de nettoyer cette dentelle, qui se remet à neuf sans aucun frais.

Nous avons vu chez M. *Monard*, 42, rue des Jeûneurs, des volants à dessins byzantins, qui seront admirables sur les robes de satin ou taffetas de couleurs unies que l'on portera cet hiver.

Nous avons fait demander la recette de nettoyage de la dentelle Monard, et nous la communiquerons à nos lectrices.

Nous avions bien prévu que la mode des chapeaux ronds serait en progrès, même en costume de ville. Les jeunes filles portent des chapeaux de feutre ou de velours, pendant l'hiver. Cela paraît plus extraordinaire, surtout depuis que nos chapeaux fermés sont devenus des bonnets-coiffures.

Le chapeau rond, noir, avec galon de couleur et petite plume de côté, a une grande vogue.

Maintenant, on fait dans la maison *Desprey, aux Amazones*, boulevard des Italiens, des modèles nouveaux, en harmonie avec les costumes d'hiver.

La maison *Desprey* a un choix admirable de coiffures d'enfants, que nous recommandons comme types de distinction.

Le froid ride la peau, il est prudent de se servir, si l'on veut rester jolie, de la crème Oriza de Ninon de Lenclos, composée dans la maison *L. Legrand*, 207, rue Saint-Honoré, d'après la recette du célèbre Fargeon.

La légère addition de blanc, qu'on a pu remarquer dans la crème Oriza, est une fine poussière de poudre de riz; elle laisse au teint un reflet chatoyant, très-salutaire contre les gerçures et les rides; la crème est parfumée et l'on s'aperçoit bien vite, lorsqu'on l'emploie d'une manière suivie, qu'elle est bienfaisante et préparée avec art.

Tous les produits Oriza sont composés d'après la recette de la crème, et c'est toujours le riz qui leur sert de base. Ainsi, le savon Oriza, la poudre Oriza, l'Oriza-Fluid, pommade recherchée, et l'Oriza lacté, lotion émulsive, doivent être employés avec une égale confiance par les personnes soigneuses de la conservation de leur fraîcheur.

Si l'on veut demander à la parfumerie des compositions plus aristocratiques encore, on peut avoir dans la maison *L. Legrand* des extraits pour le mouchoir : l'ambroisie, les fleurs de mai, le magnolia-fleuri et le bouquet de l'Impératrice, sont en première ligne.

On consomme ces mêmes parfums dans un vaporisateur, élégant appareil breveté qui a sa place dans tous les boudoirs du grand monde.

Nous avons oublié, dans nos derniers numéros, de parler des nouvelles agrafes pour relever les robes; nous réparons ce manque de mémoire : ces agrafes sont très-commodes, on les coud en dedans de la robe à chaque lé en vis-à-vis, en les rejoignant, elles s'adaptent au moyen d'un petit ressort, et la jupe se trouve relevée en festons réguliers. Nous avons vu ces agrafes à la *Ville de Lyon*.

Les couturières les emploient généralement; mais comme élégance, elles ne sauraient valoir le relève-jupe duchesse de la maison *Simon*, 183, rue Saint-Honoré.

On semble disposé à donner moins de longueur aux robes de ville; cette mode de traîne est vraiment inacceptable pour les femmes qui sortent à pied. Si le relève-jupe perd sa raison d'être, nous sommes sûre au moins que la maison *Simon* saura attirer toutes les femmes de goût par ses créations incessantes en corsets d'une irréprochable exécution.

La brassière créole et la ceinture Gabrielle ont eu les honneurs de la saison d'été; nous voici arrivés au moment où l'on reprend avec plaisir le corset de flanelle hygiénique de tissu des Gobelins : ce modèle, élégant et utile, a fait le plus grand honneur à la maison *Simon*, son inventeur breveté.

Le corset de flanelle est de la même coupe que les corsets orthoplastiques; il a, par conséquent, un double but : maintenir la taille et préserver des changements de température. La santé des femmes est presque tout entière sauvegardée par cette invention. On arrive rarement dans l'industrie à créer un objet aussi complet.

Pour effacer les traces du hâle, les rousseurs et les taches de son, il suffit d'employer, le matin et le soir, le lait antéphélique de *Candès*, 26, boulevard Saint-Denis, mélangé de deux tiers d'eau.

Toutes ces imperfections, qui nuisent à la beauté du teint, sont bien plus faciles à détruire dans cette saison; mais si on les laisse persister, elles prennent des proportions menaçantes au retour du printemps.

On peut toujours, avec le lait antéphélique pur, faire disparaître les taches de rousseur. Nous croyons qu'il vaut mieux user d'un moyen facile pour éviter de les voir revenir avec les beaux jours, que d'avoir à s'en préoccuper à certaines époques.

Le lait de Candès fait partie obligée de tous les objets de toilette, c'est une eau de beauté qui a fait ses preuves. Un succès de quinze ans ne saurait être contesté.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 761.

Toilette de ville. — Chapeau de velours, passe tendue. Une rose orne le côté. Le dessous de la passe est composé d'une torsade de velours et d'une rose encadrée de dentelle.

Brides de taffetas blanc.

Robe de taffetas.

Corsage montant avec col à pointes de *martre*.

Taille ronde.

Ceinture large de ruban cachemire.

Boucle d'argent.

Manches droites, avec parement de velours, surmonté d'un galon cachemire et d'une bande de martre.

La jupe est terminée par un biais de velours, surmonté d'une garniture de Martre coupée par un galon cachemire.

Toilette de dîner. — Coiffure Empire. Les bandeaux sont relevés en remontant et les *pointes* forment des frisures sur le front. Une rose garnit le côté gauche. Derrière, la coiffure se compose d'une coque à gauche et d'une touffe de frisure à droite.

Robe de soie à *gros grains*, avec gilet et sous-manches de satin blanc.

Le corsage, qui forme habit à très-longues basques, est garni de velours noir et de dentelle guipure très-fine ; il est décolleté carrément derrière et très-bas devant ; il tourne sur la hanche et descend en longues *pattes* derrière.

La manche est droite, coupée en dents arrondies et ouverte au-dessus du coude.

Le gilet de satin blanc est ouvert en *cœur* devant, il descend sous la ceinture. Le bas de la manche de satin blanc dépasse celle du corsage.

La jupe est unie.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 761 *bis*.

N° 1. Capeline pour sortie de bal. Ce modèle est de taffetas recouvert de tulle blonde, fleuri de blanc, encadré par deux rangs de blonde blanche ou, à volonté, par un rang de blonde blanche et par un rang de dentelle de Chantilly. Nœuds de taffetas n° 12 sur le sommet de la tête et d errière

N° 2. Capuchon-*franciscain*, de velours, avec gland de nuance tranchante et encadrement de dentelle de guipure noire. Nœud de taffetas n° 16 sur le sommet de la tête.

N° 3. Coiffure écossaise pour toilette de ville et pour jeune personne. Ce modèle est de velours noir orné, derrière, de larges bouts flottants de velours, et devant, d'un nœud de même velours, posé au pied d'une plume en forme d'aigrette.

N° 4. Coiffure pour soirée ou de théâtre, composée, vers le front, d'un nœud de ruban n° 16, formant une torsade qui, passant sur le côté, va rejoindre derrière une branche de roses et une barbe de dentelle d'Angleterre.

N° 5. Coiffure d'intérieur, formée d'une fanchon de tulle blonde encadrée de velours n° 3 et de blonde blanche. Sur le front, coques de velours et branche de roses.

N° 6. Coiffure de soirée formée, sur le front, d'un plissé de dentelle et, sur le côté, d'une rose et de coques de ruban n° 16.

N° 7. Catalane de guipure ornée, devant, de coques de ruban n° 9 et accompagnée de brides de taffetas n° 16.

Courrier de Paris.

On a beau dire et beau faire, on y revient toujours. Le succès est un grand consécrateur. Ayez cent fois plus de talent que X ; faites une œuvre incontestablement plus belle que telle ou telle autre œuvre, la première au hasard, car je n'entends pas faire d'application, X. vous mangera la laine sur le dos, et une œuvre inférieure à la vôtre, qui a déjà eu cent représentations, en aura cent autres peut-être avant que la vôtre n'en obtienne cinquante ! C'est le destin ! — diront certaines gens. A quoi d'autres répondent qu'une pièce médiocre est plus sûre d'avoir deux cents représentations, lorsqu'elle en a déjà eu cent, qu'un chef-d'œuvre qui vient au monde.

Soit dit sans médire de la *Traviata*, qui sous le nom de *Violetta* vient d'être traduite et représentée au Théâtre-Lyrique avec un grand succès. Quoi d'étonnant à cela ? Cette *Traviata* a couru l'Italie, l'Europe, l'Amérique ; partout où il y a une artiste qui se sent le talent ou l'audace nécessaire pour aborder ce terrible rôle de *Violetta*, l'œuvre de Verdi — non pas son chef-d'œuvre — apparaît sur la scène. C'est ainsi qu'on vient de la représenter avec succès au Théâtre-Lyrique, et je m'empresse de dire que la pièce a servi de début à une jeune artiste d'un talent remarquable, mademoiselle Nilson, une élève distinguée d'un professeur distingué, François Wartel. Avant la *Traviata*, c'est *Rigoletto* que le Théâtre-Lyrique a repris. Et tout cela au nom de la liberté des théâtres.

Il faut être conséquent. Du moment que l'on a voulu la liberté des théâtres, force est bien d'en subir tous les inconvénients. Je dis inconvénients, parce que la réciprocité n'existe pas. On joue au Théâtre-Lyrique les œuvres consacrées de Verdi ; mais les théâtres où d'habitude se représentent les œuvres de Verdi ouvriront-ils leurs portes aux pièces des auteurs de qui Verdi prend la place au Théâtre-Lyrique ? Non, évidemment. C'est donc un dommage sans compensation que l'on cause à ces auteurs, jeunes ou vieux. Pourquoi ne pas demander tout simplement un opéra nouveau à Verdi ? Et puis, j'entends murmurer autour de môi que *Rigoletto* et la *Traviata* sont des livrets empruntés à des drames français, que l'on traduit de nouveau en français, et que c'est un préjudice que, dans leur propre pays, on cause aux auteurs primitifs, à Victor Hugo et à Dumas fils. On me répond : Liberté des théâtres. Va donc pour la liberté des théâtres. Le principal est que le succès soit au bout. Cela intéresse surtout les directeurs et pas mal aussi le public.

Il est venu encore ces jours derniers un grand vent de Nice, et ce vent en a apporté des nouvelles de la présence en cette ville de l'Empereur Napoléon, qui est allé y rejoindre l'empereur de Russie. De là, un sujet de longues

digressions pour les journaux qui s'occupent de politique. Pour nous, ici, nous ne pourrons que signaler le fait en lui-même en insistant sur cette solennité, car cette entrevue avait tout le caractère d'une solennité. Je ne dirai pas qu'il y a eu fête sur fête à Nice, car l'Empereur Napoléon, arrivé le jeudi 27 octobre à neuf heures du soir, est reparti le samedi 29 à huit heures du matin. Mais cette seule journée pleine du vendredi a suffi pour occuper l'attention de l'Europe entière et de bien d'autres lieux, et par là, j'entends les bureaux de journaux bien informés, qui en ont dit et inventé! Qui en ont inventé surtout à faire pâlir l'imagination des romanciers les plus féconds.

En tout cas, c'était un va-et-vient dans la ville! Toutes les voitures étaient requises, tous les yeux étaient braqués, tous les lampions étaient allumés, tous les drapeaux étaient dehors et tous les parapluies, surtout, étaient ouverts. Revues sur réceptions, visites sur promenades, tel a été le programme, sinon arrêté à l'avance, du moins exécuté dans la journée. L'empereur Alexandre prévenant la visite de l'Empereur Napoléon, s'est transporté, en uniforme, à la préfecture; les deux souverains sont demeurés enfermés pendant une grande demi-heure. Je n'ai jamais su bien exactement ce qu'on en entend par grand quart d'heure, grande demi-heure, grande heure, etc., bien que cela se dise généralement, une heure ne pouvant guère comporter plus de soixante minutes, une demi-heure trente minutes, et un quart d'heure quinze minutes. Mais je me conforme à l'usage, et tous les gens bien informés du pays se sont servis de cette expression pour fixer le temps que les deux empereurs sont demeurés ensemble dans un salon réservé de la préfecture. Je dis donc comme eux.

Quelques instants après, l'Empereur Napoléon est monté à son tour en voiture et s'est rendu à la villa habitée par la famille impériale russe. Les deux souverains se sont d'abord enfermés dans le cabinet du czar, il ne s'y trouvait qu'un seul personnage d'une très-grande intelligence, mais trop dévoué à Alexandre pour permettre à qui que ce soit de pénétrer là où l'empereur ne veut laisser pénétrer personne, et incapable de répéter ce qu'il a entendu. — Ce personnage s'appelle *Mylord*, et c'est le chien de l'empereur. *Mylord* assistait encore à la visite que Napoléon fit à l'impératrice Marie, car *Mylord* est toujours partout.

L'empereur Alexandre adore les chiens, et il idolâtre *Mylord* en particulier. On m'a raconté qu'il y a deux ans, un chien appartenant au czar s'égara dans les rues de Saint-Pétersbourg et fut recueilli par une vieille femme du peuple qui, aimant les chiens et ignorant à qui appartenait celui-là, le choya, le caressa, le peigna et le garda. Quand elle apprit, au bout de six mois à qui appartenait l'animal, elle s'empressa de vouloir le restituer à S. M. Mais l'empereur touché des soins que la bonne vieille avait eus pour le chien, refusa de reprendre celui-ci, donna une bonne gratification à sa gardienne; à la condition, toutefois, qu'elle amènerait le chien au palais tous les quinze jours. Cette clause s'exécute avec une ponctualité remarquable.

Mylord était donc à Nice de toutes les promenades et de toutes les excursions, et sans le savoir, il a entendu — peut-être — des secrets que des hommes d'État et des boursiers payeraient bien cher pour avoir entendus! L'empereur Alexandre a donné à sa villa un grand dîner à l'Empereur Napoléon, et le soir ils sont allés aux Italiens, à un spectacle de gala offert à l'Empereur des Français par la municipalité. Napoléon est arrivé le premier. Du sol au faîte de la salle garnie de diamants, de perles et de fleurs, une triple salve de hourras a retenti, laissant à peine entendre l'air de la *Reine Hortense* entonné par l'orchestre. Quand ce fut le tour d'Alexandre II, des applaudissements chaleureux éclatèrent, surtout au moment où les deux empereurs se serraient la main, et l'orchestre de jouer l'hymne national russe. Je n'oserais vous dire que les souverains aient été satisfaits du gala qu'on leur a servi. Ah! qu'ils eussent préféré sans doute assister à la représentation du *Maître Guérin* de M. Émile Augier. Voilà un succès! Voilà un triomphe! Voilà une œuvre jouée à ravir! Que dire de Got? que dire de Geffroy, de Lafontaine, de mesdames Plessy et Nathalie? Sinon qu'ils ont rivalisé de talent! A la bonne heure! Et comme le Théâtre-Français vient de se rattraper de quelques-unes de ses erreurs! A tout péché n'y a-t-il pas miséricorde?

Allons! voilà une semaine bien remplie. Désormais, nous rentrons dans Paris. La saison sérieuse va commencer. Les théâtres nettoient leur affiches; les éditeurs font gémir les presses! En avant! c'est la moisson qui pousse pour les chroniqueurs. Bénit soit le ciel!

X. Eyma.

UNE MÉSALLIANCE.

(Voyez le numéro précédent.)

Mais Julien n'avait été condamné à mort que par ses médecins, et la nature cassa l'arrêt. Son retour à la santé, la certitude d'être aimé, l'opinion politique du père de Marie, le départ du comte de Vermanton, tout pour lui semblait devenir un présage de bonheur. De si douces espérances ne se réalisèrent point cependant. Les romans écrits ont presque toujours un heureux dénoument; il n'en est pas ainsi des romans en action qui se passent dans le monde.

Le citoyen Vaudon reçut fort mal les propositions de M. Julien; en vain ce dernier lui dit: « Nous avons les mêmes principes; je pense, ainsi que vous (et j'ai encore plus d'intérêt que vous à le penser), que tous les hommes sont égaux. Ainsi donnez-moi votre fille. Vous seriez indigne du nom de patriote et d'homme sans préjugés, si, pour quelques milliers d'écus que vous avez de plus que moi, seule différence qui peut exister entre nous aujourd'hui,

vous sacrifiiez le bonheur de votre enfant et le mien. Au nom de l'humanité, de la raison... » Il allait poursuivre son éloquent plaidoyer, lorsqu'au nom de la raison et de l'humanité, l'ex-marquis le fit prendre par les épaules et mettre à la porte du château.

Dans un style qui se ressentait un peu de l'époque, Julien furieux écrivit à Marie : « Votre père » est un barbare; suis-je donc moins que lui pour » exciter ses mépris? Je vous aime, vous m'aimez ; » que fallait-il de plus pour nous unir? Il a blâmé la » conduite du comte de Vermanton ; elle était moins » insensée que la sienne. Malheur aux parents que » les honneurs ou les richesses rendent sourds aux » cris de l'amour et de la nature! »

Marie était à peu près de son avis ; mais cela ne suffisait pas. Pour surcroît de malheur, son père surprit la lettre. Il jugea la situation grave et sa fille en danger. Chargé en ce moment par les autorités municipales de fournir des défenseurs *volontaires* à la patrie, il mit Julien en tête de la liste.

Bon gré mal gré, pauvre Julien, te voilà donc soldat! Que devint-il ? je l'ignore : sans doute il fit son devoir, fut brave, se comporta en héros, se fit tuer ; ainsi n'en parlons plus, et revenons à Marie, objet principal de notre récit.

Le temps, ce grand consolateur, ce grand destructeur, ce grand magicien, amena bien des changements dans le château de Vaudon. La révolution était en marche, et dans sa course sanglante écrasait sous ses pieds jusqu'à ses fondateurs. L'ex-marquis se trouvait en butte à des délations continuelles ; on lui reprochait la tiédeur de son républicanisme, tout le corps de la roture était outragé dans la personne de Julien. Il crut conjurer l'orage prêt à fondre sur lui, en sacrifiant sa fille; et Marie, pensant sauver les jours de son père, devint l'épouse d'un homme qui ne ressemblait à Julien que par la naissance, et au comte de Vermanton que par la fougue de son caractère ; mais alors il se trouvait à la tête du parti régnant.

C'était en vain que le citoyen Vaudon avait cru se donner un défenseur dans son gendre ; homme faible mais honnête, quoique dévoué à la république, il refusait d'accepter à sa place le despotisme anarchique. Il fut jeté dans un cachot.

A ses côtés, sur la paille, gémissait un autre malheureux :

— Est-ce bien vous, marquis? s'écria le comte de Vermanton, car c'était lui-même ; par quel changement de fortune ou d'opinion vous trouvez-vous ici?

— Mon ami, j'ai voulu sauver la république.

— Et moi, la monarchie.

Le même jour les vit périr tous deux sur l'échafaud.

Lecteur, ferme les yeux sur cette époque désastreuse ; laisse s'écouler vingt années de troubles, de gloire et d'infortunes, et suis-moi dans les murs de Paris.

Vois-tu dans cette maison modeste, en face de ce brillant hôtel, une tendre mère écoutant les plaintes, partageant les chagrins d'un fils, d'un fils unique, son seul ami? Cette bonne mère, c'est Marie ; ce bon fils, c'est le doux fruit de son malheureux hymen. Veuve et réduite à la condition la plus humble, ne subsistant que par le travail de son fils, ses succès dans les arts lui font espérer un avenir meilleur ; mais sa situation présente est aggravée encore par une folle passion d'amour, à laquelle cette fois elle ne prend que sa part de mère. Son Gustave aime la fille unique d'un homme dont le rang, dont la fortune considérables lui interdisent tout espoir.

Parvenu sous l'Empire, par son mérite seul aux plus hauts emplois dans la carrière militaire, rallié au gouvernement des Bourbons, pair de France, ami du roi, le duc de Stétin consacrait tous les instants de ses glorieux loisirs à diriger la brillante éducation de sa fille Amélie. Gustave, choisi par lui pour l'initier dans les secrets du dessin et de la peinture, ne tarda pas à concevoir l'amour le plus violent pour son élève. Le duc en fut instruit, et son orgueil s'en révolta. Non content de bannir l'artiste de sa maison, il résolut de tout mettre en œuvre pour arracher du cœur d'Amélie un sentiment naissant qui faisait rougir de honte son front patricien.

De son côté, Marie, avec ces tendres ménagements dont une femme, et surtout une mère, sait si bien entourer ses paroles de consolation, cherchait à calmer l'esprit fougueux et le cœur exalté du jeune peintre. « Mon ami, mon Gustave, où peut te conduire cet amour insensé ? Le fils d'une pauvre veuve sans nom et sans fortune peut-il aspirer à la main de l'héritière du duc de Stétin? Elle t'aime, dis-tu ; mais, mon fils, l'amour seul peut-il donc tout légitimer? Vois combien de persécutions a déjà fait tomber sur nous le père de ton Amélie. Jamais il ne consentira à une pareille mésalliance ; il ne le peut, il ne le doit pas. Gustave, ta mère conçoit toute l'étendue de tes chagrins et les partage. Les souvenirs de ma jeunesse me rappellent des douleurs semblables aux tiennes ; mon cœur fut déchiré comme le tien. Que mon exemple t'affermisse et t'inspire le courage de la résignation.

Elle allait continuer ; un valet, sorti du brillant hôtel qui faisait face à sa demeure, lui remit une lettre. Elle était du duc de Stétin. Il s'y plaignait amèrement de la conduite du jeune homme, déplorait les désagréments d'un tel voisinage, et finissait par déclarer que si le *vil séducteur* de sa fille ne consentait à s'éloigner volontairement et sur-le-

champ, il saurait l'y contraindre par des moyens en son pouvoir.

Marie, au désespoir, tremblante pour son fils, relisait encore cette fatale missive, lorsque les caractères d'une écriture connue vinrent réveiller dans son cœur un souvenir doux et cruel à la fois. Elle rêvait à ce singulier rapprochement, quand un second domestique entra et lui annonça la visite du duc de Stétin en personne.

Après le départ de son messager, le duc avait réfléchi qu'une simple lettre, quels qu'en fussent les termes pressants, ne pouvait avoir l'autorité de sa présence et de sa parole. D'ailleurs cette lettre, adressée à la mère, ne pouvait-elle être interceptée par le fils? Cette dernière considération le décida.

A son approche, confus, épouvanté, Gustave disparut, et le général duc, la prestance haute et fière, dans un costume d'apparat qui seul eût suffi à rappeler son rang et ses titres, par conséquent l'insolence du plébéien qui s'attaque à sa fille, fit son entrée dans la chambre modeste où Marie, tremblante, le reçut le visage rouge de crainte et le front baissé.

— Madame, lui dit-il, je viens savoir quelle est votre résolution. C'est à regret que je vous afflige, madame; mais ne craignez pas de prendre un parti sévère vis-à-vis d'un jeune insensé. Votre fils ose aimer ma fille; bien plus, abusant de sa jeunesse et de son inexpérience, il osa s'en faire aimer! La fortune, le nom, le rang, rien ne l'arrête!

— Hélas! monsieur le duc, répondit Marie, qui, remise de son trouble, avait eu le temps d'examiner attentivement son noble visiteur, si mon fils est coupable, je ne prétends point le défendre; mais l'amour est un sentiment involontaire, et la jeunesse lui peut servir d'excuse.

— Un artiste! a-t-il pu croire une telle alliance possible!

— A notre âge, monseigneur, on peut n'écouter que son ambition ou sa vanité; au sien, on ne consulte que son cœur, et le rang de la femme aimée est oublié facilement.

— Ainsi, madame, vous approuvez la conduite de votre fils?

— Je n'approuve rien, monseigneur; je compatis à ses chagrins, à ses tourments; je respecte l'ordre social établi, mais mon fils n'eut jamais l'intention de le troubler. Croirai-je que par son amour il a mérité l'exil? Soyez pour lui un juge indulgent, monseigneur. Vous avez eu son âge, vous avez aimé sans doute; ne consultiez-vous alors que la raison et les convenances du monde?

Dans ce moment une rougeur subite colora le front de l'homme puissant. Cependant, d'un ton ferme et décidé:

— Madame, répéta-t-il, votre fils aime ma fille; ils ne peuvent habiter le même lieu; qu'il s'éloigne! qu'il s'éloigne!

— Vous lui avez fermé votre maison; cela ne vous suffit-il pas, monseigneur?

— Mais il peut encore voir ma fille! il peut lui écrire! Qui sait s'il n'a pas eu déjà cette audace?

Marie courba la tête plus profondément.

— Vous ne répondez point, madame?... Ici, notre devoir, notre intérêt à tous deux ne sont-ils pas communs? Ne devons-nous pas nous liguer pour empêcher ce qui ne peut être pour eux qu'une source de malheurs? J'en appelle à votre loyauté, à votre cœur de mère!... il lui a écrit!... Convenez-en.

— Je ne puis le nier.

— Une lettre!... le misérable!... il a osé!

— Mais ce n'est point à votre fille, monsieur le duc, que cette lettre a été remise. Elle est entre mes mains...

— Entre vos mains, madame? montrez-la moi; je l'exige.

— La voici, dit alors la mère de Gustave, après avoir tiré de son secrétaire un papier enveloppé avec soin; prononcez-donc sur le sort de celui qui l'écrivit.

Et le duc, après l'avoir ouverte avec emportement, lut ce qui suit:

« Votre père est un barbare; suis-je donc moins » que lui pour exciter ses mépris? Je vous aime, » vous m'aimez; que fallait-il de plus pour nous » unir? Il a blâmé la conduite du comte de Vermanton; elle était moins insensée que la sienne. » Malheur aux parents que les honneurs ou les richesses rendent sourds aux cris de l'amour et de » la nature!

» Signé Julien. »

Étonné, il lève les yeux.

— Marie! Marie! Est-ce vous!

— Oui, monsieur le duc, oui, c'est moi, moi que vous voulez priver d'un fils! d'un fils, le seul être qui m'aimera aujourd'hui sur la terre.

Le duc porta la main à son front et resta un instant immobile et silencieux. Pendant cet instant, tous les jours de sa jeunesse défilèrent rapidement devant lui. Il revit la chaumière où il était né et qu'il avait quittée sans regrets, sans regarder derrière lui, croyant que la fortune l'appelait à elle dans la petite ville de Toucy. C'avait été son premier mirage, sa première époque d'ambition. Quels doux rêves il faisait alors en cultivant son petit jardin tout fleuri, en parcourant les campagnes, monté sur son cheval Bruno! Mais soudainement le malheur était venu le réveiller. Ruiné, déshonoré, son



parrain prenait la fuite, et il l'avait laissé partir seul. Fugitif à son tour, sans état, sans asile, sans pain, il se retrouvait devant une église de village; de cette église, vêtue de blanc comme une sainte madone, une jeune fille était sortie; elle avait écouté ses plaintes, et elle avait eu pitié de lui; elle lui avait donné un asile, un état, elle avait ressuscité son espérance dans l'avenir; pauvre, elle l'avait tiré de la misère; malade, elle l'avait soigné; il lui devait la vie; il lui devait bien plus; noble, riche et belle, elle l'avait aimé, lui, le vagabond, lui, le fils d'un paysan! La voilà mère maintenant, et elle lui crie grâce pour son fils. La repoussera-t-il donc? sera-t-il ingrat envers tous ses bienfaiteurs, fatal à tous ceux qui l'ont sauvé.

Et devant ces souvenirs, le cœur de l'illustre soldat se gonflait, de longs soupirs s'échappaient de sa poitrine, ses doigts, qui lui voilaient encore la figure, se mouillaient de larmes.

Enfin ces larmes, ces sanglots, il cessa de les contenir, et tout à coup, les mains jointes, pliant le genou devant la mère de Gustave: « Pardon pour le duc de Stétin; seul il a pu vous méconnaître, vous offenser; mais c'est Julien qui vous demande grâce pour lui! Puis, il ajouta, en souriant au milieu de ses pleurs: Marie, chère Marie, la fille du pauvre Julien peut-elle espérer de s'unir au petit-fils du marquis de Vaudon? »

SAINTINE.

UN DRAME CACHÉ.

I

Il y a de cela un certain nombre d'années: j'avais quitté Paris pour aller en Provence m'associer à la fortune d'une compagnie qui entreprenait le dessèchement et la mise en valeur des marais de la Camargue. Disons en passant que la fortune ne fut pas brillante: la compagnie ne tarda guère à se dissoudre, et l'entreprise est encore, à l'heure qu'il est, à recevoir un commencement d'exécution.

Je fus obligé de m'arrêter à Nevers pour y attendre le directeur de la compagnie avec lequel je devais continuer le voyage jusqu'à Arles.

Cette attente se prolongeant, je me trouvai fort embarrassé de la situation qu'elle me faisait. J'étais là sans occupation d'aucune sorte, aussi étranger, aussi esseulé, sinon plus, que j'aurais pu l'être en Chine ou en Australie.

Il en est de l'oisiveté comme de toute autre chose, dès qu'elle est forcée et qu'on n'a pas la liberté de s'y soustraire, elle perd beaucoup de ses agréments. La mienne m'était tout à fait insupportable. Par patriotisme, si ce n'est par sentiment d'hospitalité, les habitants de la ville n'auraient pas dû, à ce qu'il me semblait, me laisser ainsi périr d'ennui *dans leurs murs;* mais aucun n'avait l'air d'y prendre garde ni de songer à me procurer la plus petite distraction.

Je connaissais cependant quelqu'un dans le pays, quelqu'un avec qui j'avais été non-seulement camarade, mais lié d'amitié à l'École militaire. Nous y étions arrivés de côtés différents, ne nous connaissant nullement, même de façon indirecte. Des circonstances fortuites, puis divers rapports de goûts et de caractère nous avaient rapprochés, si bien que, pendant les deux années de notre séjour à Saint-Cyr, nous nous étions promenés ensemble, bras dessus bras dessous, à toutes les heures de récréation.

Malgré cela et malgré l'estime proverbiale où sont tenues les amitiés de collége, immédiatement après notre sortie nous devînmes parfaitement étrangers l'un à l'autre. Je ne me rappelle pas si nous nous étions promis de nous écrire, mais c'est probable; ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun des deux ne se soucia de mettre l'autre dans son tort en écrivant le premier.

Une telle indifférence succédant à une si grande intimité peut paraître singulière au premier abord. Le fait cependant n'avait rien d'inouï, à ce que j'ai pu voir, et il n'est pas très-difficile à expliquer: deux personnes peuvent s'aimer beaucoup dans un désert, qui, au milieu du monde, ne se soucieront nullement l'une de l'autre. Et le contraire arrive aussi quelquefois.

Ludovic de B... — je ne désignerai pas mon ex-ami plus explicitement — avait donc suivi ses destinées, tandis que je suivais les miennes. Plusieurs années s'étaient écoulées sans que j'eusse entendu prononcer son nom, lorsqu'un jour je me trouvai face à face avec lui dans une rue de Paris. Nous nous souhaitâmes le bonjour en échangeant une poignée de main, à peu près comme si nous nous étions quittés la veille, sans embarras ni émotion d'aucune part. J'hésitais à le tutoyer; mais il me donna l'exemple, et, s'animant au bout d'un instant:

— Ah ça, me dit-il, je ne suis plus que pour deux ou trois jours à Paris, et je voudrais bien passer cette après-midi avec toi. J'ai quelques courses à faire. Es-tu libre? Veux-tu m'accompagner? Nous dînerions ensuite ensemble, et surtout nous causerions. Nous avons bien des choses à nous dire, depuis le temps...

Devant cette cordialité, je me sentis honteux de

ma froideur, et j'acceptai avec un empressement qui n'avait rien de simulé.

Ludovic prit une voiture, et, dès que nous y fûmes installés, il commença à me faire ses confidences. Une confiance si vive, après une interruption si longue dans nos relations, était faite pour me flatter assurément; j'avoue cependant que je ne pouvais m'empêcher d'en être un peu étonné; je n'en témoignai rien, bien entendu, ou du moins il ne s'en aperçut pas.

Il m'apprit qu'il avait quitté le service depuis deux ans déjà, non pas qu'il ne se sentît beaucoup de goût pour l'état militaire; mais il avait eu le malheur de perdre son père, et par suite il s'était trouvé à la tête d'intérêts considérables qui exigeaient impérieusement sa présence, pour ne pas péricliter. Il avait donc été contraint de donner sa démission et d'aller s'établir dans le Nivernais où étaient situées ses propriétés. Il était maintenant sur le point de se marier : c'était encore une nécessité.

Je lui fis mes compliments. Il n'était pas besoin, ajoutai-je, de lui demander s'il faisait un bon mariage.

— Un bon mariage, répondit-il, je l'espère, mais un mariage riche, pas du tout. Ma fortune étant suffisante pour subvenir à tous les besoins d'une famille, j'ai voulu choisir ma femme et non pas être choisi par elle. Au lieu de faire une bonne affaire, j'ai fait une bonne action; et je crois que, même pour moi, cela vaut mieux.

— C'est indubitable.

— La personne que j'épouse, continua-t-il, se nomme mademoiselle de la C...

— C'est un ancien nom.

— Très-ancien; il n'y en a pas de meilleur dans toutes nos provinces du Centre; mais la famille était déjà complétement ruinée avant la révolution. M. de la C..., mon futur beau-père, qui était officier dans les gardes du corps, ne possédait plus qu'un petit bien dont le revenu n'allait pas à mille écus. Après les derniers événements, il n'en a pas moins donné sa démission, et il s'en est venu bravement cultiver lui-même sa métairie. Comme tu penses, il n'y entendait pas grand'chose, et la terre, entre ses mains, aurait plutôt perdu qu'augmenté de valeur. Pour comble d'infortune, il avait un fils, fort mauvais sujet, qui a fini par se faire tuer dans un duel stupide. Ce garçon occupait ici, à Paris, un emploi très-passablement rétribué, ce qui ne l'a pas empêché de laisser des dettes, que son père a voulu payer. Pour cela il a fallu hypothéquer son petit avoir. La pauvreté alors est devenue misère. On voyait arriver le moment où M. de la C... et sa fille se trouveraient sans asile, où celle-ci serait obligée de travailler pour vivre. C'était navrant, et tout le monde, dans le pays, compatissait à leur malheureuse situation, oh! bien sincèrement.

— Je veux le croire, dis-je alors; cependant, parmi toutes ces personnes compatissantes, il y en avait, je suppose, qui étaient riches?...

— Certainement.

— Eh bien, est-ce qu'elles n'auraient pas pu faire pour M. de la C... quelque chose de mieux que de le plaindre.

— Et on ne pouvait pas lui faire l'aumône?

— Bien entendu; mais il y aurait eu, ce me semble, quelque moyen...

— Oui, il y avait celui dont je me suis avisé : dans l'état des choses, je n'en vois guère d'autre qui fût réellement à employer.

— Et si tu n'avais pas été là, demandais-je à Ludovic, penses-tu qu'on se fût bien empressé d'y recourir?

— C'est peu probable, me répondit-il. Du reste, je ne veux pas du tout me faire plus héroïque que je ne le suis. Sans doute je n'ai pas été insensible à l'idée d'empêcher la déchéance d'une ancienne et illustre famille, et de donner à un homme aussi estimable, aussi excellent que M. de la C..., du calme et du bonheur pour ses vieux jours; mais comme avant tout c'est pour soi qu'on se marie, il a fallu aussi que mademoiselle de la C... me convînt personnellement. Comme je te l'ai dit, son manque de fortune n'était pas à mes yeux un inconvénient. Chacun a sa manière de voir. Quant au reste, il n'y a rien à redire. D'abord par ce mariage je vais me trouver allié à tout ce qu'il y a de mieux dans nos provinces. Mon père était du midi de la France; c'est par héritage d'un parent éloigné que ces biens du Nivernais lui étaient arrivés, de sorte que je me trouvais là sans tenants ni aboutissants, et regardé un peu comme un étranger. Désormais il en sera tout autrement; je serai complétement naturalisé et posé aussi bien que personne. Voilà pour la situation extérieure. Maintenant quant à ce qui est de la vie intérieure, ma prétendue possède, je crois, tout ce qu'il faut pour me la rendre très-satisfaisante. Sans être une beauté précisément, elle a un extérieur agréable et surtout d'une grande distinction. Elle est d'un caractère un peu sérieux; elle a montré, dans son malheur, beaucoup de courage, de dignité et un dévouement filial au-dessus de tout éloge; elle me sera du moins reconnaissante de ce que j'aurai fait pour elle. Elle a été de plus parfaitement élevée; elle est intelligente, instruite...; enfin tu vois que ma générosité dans cette circonstance n'est guère au fond que de la charité bien entendue.

— C'est la bonne, répondis-je, et je vois avec plaisir qu'elle t'a bien inspiré et que tu auras une compagne tout à fait digne de toi.



— Une compagne, tu as dit le mot, reprit Ludovic ; c'est une compagne que j'ai voulu me donner. Tu comprends que, quand on est destiné à passer la plus grande partie de sa vie au milieu de ses terres, on est bien aise d'avoir une femme qui ne soit pas uniquement pour la montre, et avec laquelle on puisse un peu parler de ses affaires et de tout ce qui vous intéresse.

— Et même, ajoutai-je, de littérature et de poésie ; c'était autrefois parmi les choses qui t'intéressaient le plus. As-tu continué de t'en occuper ? Fais-tu toujours des vers ?

Il me regarda de l'air d'un homme qui ne comprend pas, ou plutôt qui ne veut pas comprendre, blessé qu'il est du souvenir qu'on lui rappelle.

— Mon cher, me dit-il assez sèchement, quand tu m'as connu j'étais encore un écolier ; je pouvais m'amuser à des balivernes qui ne seraient pas plus de mise à présent que ne l'eussent été alors la toupie, le cerceau et les autres jeux d'enfant. Mon opinion est qu'il faut être ce que l'on est. Pendant le temps que j'ai passé au service, j'ai été exclusivement militaire. A présent que me voilà propriétaire et cultivateur, je ne veux et ne puis être rien autre chose.

A cela, il y aurait eu beaucoup à répondre assurément ; mais je me bornai à dire que c'était une manière de voir tout comme une autre, et qui pouvait même avoir du bon. La discuter eût été évidemment perdre ma peine. Puis, je l'avoue, j'étais un peu décontenancé par ce superbe dédain avec lequel Ludovic avait traité de balivernes ce qui était alors et devait être longtemps encore la grande passion de ma vie. Il y eut entre nous un moment de gêne et de silence. Il pensait sans doute qu'il avait été médiocrement avisé en renouvelant amitié avec moi si à l'improviste, et je me demandais de mon côté si je n'avais pas bien manqué de circonspection en me rendant tout de suite à ses avances. Retourner en arrière, cependant, ce n'était guère faisable.

Comme j'en étais à examiner cette question, la voiture s'arrêta devant un grand fabricant de meubles, chez lequel Ludovic m'engagea à entrer avec lui.

Le maître de l'établissement vint à sa rencontre avec toute sorte d'empressement et de démonstrations obséquieuses.

— Mes meubles sont-ils prêts ? lui demanda Ludovic sans le regarder.

— Tout prêts, monsieur ; on n'attendait que vos ordres pour les emballer et les expédier.

— Avant tout il faut que je les voie, reprit mon ami du ton d'un général signifiant sa volonté à un subalterne.

L'importance de la commande pouvait du reste justifier la profonde déférence du marchand. Elle comprenait le mobilier entier, non d'un appartement, mais d'une vaste habitation, et c'était ce qui se faisait alors de mieux. Ludovic voulut bien m'en demander mon avis. Je trouvai cela fort beau, riche à la fois et d'un goût parfait. Devant un assentiment si formel et qui, je dois le dire, était sincère, il se radoucit immédiatement et me fit connaître que tout avait été exécuté d'après ses indications et en grande partie sur ses dessins. Il n'était pas jusqu'aux étoffes qu'il n'eût pris la peine de commander exprès, afin d'avoir des choses qui ne fussent qu'à lui, du moins pour commencer. Dans ses idées, à ce qu'il paraît, ces soins si minutieux n'étaient pas au-dessous de sa dignité de propriétaire. Je ne prétends pas qu'il eût tort ; mais pourquoi traitait-il avec tant de morgue le fabricant, son collaborateur ?

Je fus conduit de là chez le joaillier, chez le carrossier, chez le marchand de chevaux, puis chez Giroux et chez Delille, pour la corbeille et les cadeaux de noces. Partout mon admiration trouva également à s'exercer. C'était magnifique, il n'y avait pas à dire le contraire.

— Tu crois donc, me dit Ludovic avec un air de satisfaction intime, que madame de B... devra être contente de moi ?

— Elle a trop bon goût, j'en suis persuadé, répondis-je, pour ne pas être enchantée.

— En fait de luxe et d'élégance d'ailleurs, elle n'a pas été gâtée, comme bien tu penses ; mais c'est justement pour cela que j'ai tâché de faire les choses aussi bien que possible. J'aurais été désolé de lui laisser croire que c'était par économie que je l'avais épousée, et que je me serais mis autrement en frais pour elle si elle avait été une riche héritière. Il a bien pu lui venir quelque idée de ce genre ; mais elle sera, j'espère, agréablement détrompée. Comme je jouirai de sa surprise, à la vue des recherches de tout ce luxe parisien dont elle n'a même pas l'idée ! Et ce bon M. de la C..., comme il sera ravi et touché de mes attentions pour sa fille ! Pauvre homme, c'est pour lui un véritable conte de fées. Figure-toi que c'est à peine s'il me connaissait. Mon père et lui avaient été liés autrefois ; mais, depuis ses malheurs, M. de la C... n'allait plus chez personne, et on avait cessé aussi d'aller chez lui, par discrétion. Toutes nos relations se bornaient à un échange de saluts quand nous nous rencontrions, ce qui était assez rare. La première visite que je lui ai faite a été pour lui demander la main de sa fille. Il a été tellement saisi qu'il ne pouvait pas me répondre. Pendant quelques instants, j'en suis sûr, il a craint de s'être trompé, de n'avoir pas bien entendu ce que je lui disais. Enfin il m'a demandé un délai de huit jours, non pas pour savoir si sa fille donnerait ou non son



consentement, mais afin de la préparer à un changement de fortune dont la brusque annonce aurait pu lui causer une émotion trop vive. Et de fait, cela se conçoit. Ils ont été tellement accablés qu'à l'heure qu'il est ils ne sont peut-être pas encore convaincus que leur bonheur soit bien assuré et qu'il ne surviendra pas quelque nouveau revirement. Après tout, je puis mourir; mais j'ai pris mes précautions, j'ai fait mon testament, et M. de la C... n'y a pas été oublié, ni sa fille par conséquent.

— Ah! par ma foi, m'écriai-je, voilà qui est admirable! Je puis bien le dire sans te flatter, il n'y a pas beaucoup de gens qui, à ton âge et dans ta situation, se seraient souciés de montrer une semblable prévoyance.

— Tu comprends cependant, me répliqua Ludovic, qu'une personne destinée à être ma femme ne devait pas, en aucun cas, être exposée à retomber dans la misère. En mettant ordre à cela, je n'ai fait que remplir un devoir.

— Soit! mais ce qu'il y a de beau, c'est d'y avoir pensé.

— Oh! je pense à tout... du moins à tout ce qui me regarde.

Cette conversation nous avaient amenés au restaurant où nous devions dîner. Le menu, non moins somptueux que délicat, que commanda mon ami, aurait certes obtenu l'approbation d'un gourmet beaucoup plus distingué que je ne l'étais. Je trouvai seulement singulier qu'il ne m'eût pas consulté une seule fois sur le choix des mets. Mais il n'avait pas consulté davantage sa future à propos de toutes ces magnificences qu'il était si réjoui de lui prodiguer. Dans cette manière de procéder, il ne mettait aucune malice, j'en suis persuadé. Il croyait de bonne foi que ce qui était de son goût devait, à plus forte raison, être du goût des autres.

Pendant tout le dîner, et même après, il continua avec une expansion croissante à m'entretenir de ses affaires, et non-seulement de ses arrangements d'existence et des embellissements de son château, mais encore de l'amélioration de ses terres, de ses élèves de bestiaux, de ses assolements, toutes choses qui m'étaient aussi parfaitement étrangères que la fabrication du sucre ou le tissage des étoffes.

Sur ce qui me concernait, par exemple, il se montra d'une discrétion absolue. Il ne m'adressa pas la plus légère question relativement à ma situation, à mes projets d'avenir, à ce qui avait pu m'arriver depuis que nous nous étions séparés. Je n'aurais eu rien de bien intéressant à lui apprendre, mais c'est à quoi il ne songea pas. Je n'étais pour lui qu'un confident, et, comme il me l'avait dit, il faut être ce que l'on est. Lui donner la réplique, à la bonne heure; mais parler pour mon propre compte, c'eût été sortir de mon rôle.

Comme je demeurais alors à la campagne, je ne crus pas devoir pousser l'abnégation jusqu'à manquer la voiture, et je pris congé de Ludovic un peu avant dix heures, en le remerciant de sa gracieuse hospitalité, et me félicitant moi-même du bon souvenir qu'il m'avait gardé.

— Je suis bien heureux aussi de t'avoir retrouvé, me dit-il d'un air affectueusement protecteur. J'espère que désormais nous ne nous perdrons plus tout à fait. Je viendrai de temps en temps à Paris; la chance que j'aurai de t'y rencontrer me rendra les voyages plus attrayants. Mais ce que je voudrais surtout, c'est que tu puisses venir toi-même dans notre pays me donner la satisfaction de te recevoir chez moi, de te présenter à ma femme et de te posséder au moins quelques jours. Nevers, après tout, n'est pas si loin de Paris; je n'en suis qu'à trois lieues, et tout le monde t'y donnerait les indications dont tu aurais besoin.

Je lui répondis que, pour peu que les événements me le permissent, je ne manquerais pas d'aller me rappeler à son souvenir; que je le priais cependant de ne pas m'en vouloir si je tardais un peu à lui faire ma visite de digestion.

— C'est entendu, me dit-il; mais si tu ne tardes pas trop, je t'en serai bien reconnaissant.

Je le quittai sur cette bonne parole; mais je n'étais pas éloigné d'une vingtaine de pas qu'il revint en courant m'arrêter. Comme il ne m'avait pas demandé mon adresse, je me figurais qu'il voulait réparer cet oubli. Je me trompais du tout au tout.

— Tu as vu les chevaux que j'ai achetés, me dit-il; tu les a bien regardés?

— Mais oui, répondis-je tout ébahi; du moins j'y ai fait de mon mieux...

— Les deux chevaux de selle et les deux de l'attelage?

— Tous les quatre également.

— Eh bien, sois assez bon pour me dire à combien, l'un dans l'autre, tu les évalues.

— Ma foi! je ne sais; je t'avoue que je n'ai qu'une idée bien vague du prix des chevaux.

— Enfin, à ton idée?

— Quinze cents francs.

C'était là, à ce qu'il me semblait, un fort beau chiffre; mais, en voyant le visage de mon ami se rembrunir, je compris que j'avais été trop modeste.

—Allons, dis-je, c'est une plaisanterie; il est évident que, pour quinze cents francs, on n'a rien en fait de chevaux : les tiens doivent te coûter, au plus bas, cent louis.

— Juste.

— Je t'en fais mon compliment; mais ne me de-



mande plus rien, car la voiture ne m'attendrait pas.

Elle ne me le prouva que trop. Tous mes efforts pour rattraper le temps que je venais de perdre n'aboutirent qu'à me faire arriver deux minutes trop tard, ce qui eut pour moi des conséquences assez désagréables. — Mais ce n'est pas mon histoire que je raconte ici.

II.

La personnalité exorbitante qui brillait chez Ludovic de B.. ne m'avait en elle-même qu'assez médiocrement étonné. J'en avais déjà vu bien d'autres. Je crois pourtant qu'on n'en aurait pas trouvé beaucoup de si naïves et de si convaincues. Mais il est juste de tenir compte des circonstances.

Mon ami, au moment de notre rencontre, devait être dans un état particulier d'effervescence et d'exaltation. La magnanimité dont il faisait preuve en épousant de propos délibéré une fille dotée uniquement d'un père ruiné, l'importance que lui attribuaient les nombreuses et somptueuses emplettes auxquelles il venait de se livrer, le milieu inaccoutumé dans lequel il se trouvait, tout cela était fait pour lui porter à la tête. En outre, il était sans relations à Paris, n'ayant absolument personne avec qui il pût donner cours à l'exubérance de ses sensations. Je lui étais arrivé tout à point pour le soulager de ce trop-plein, et il avait fait déborder sur moi en torrent ce qui, partagé à plusieurs, n'aurait été qu'un simple arrosage.

Ce qui m'avait causé une véritable surprise, c'était le changement profond que sept ou huit années avaient suffi pour accomplir dans sa personne et dans toute sa manière d'être. A l'école, c'était un grand garçon blond, un peu blafard et très-dégingandé. Il ne se conduisait ni très-bien ni très-mal, ne posait pas plus pour la paresse que pour le travail, et ne déployait à l'égard de la théorie et de l'exercice qu'un fanatisme modéré. En somme, c'était un de ces élèves dont on ne parle pas et qui atteignent tout doucement, sans éclat et sans grands efforts, à leur brevet d'officier.

Cette parfaite médiocrité — grande vertu toujours, qu'elle soit voulue ou naturelle — jointe à son humeur accommodante, à son air facilement souriant, sans indiscrétion, lui avait concilié une bienveillance générale parmi ses camarades. Bien qu'il rimât quelque peu, comme on l'a vu, et montrât un certain intérêt pour le mouvement littéraire de l'époque, comme c'était sans prétention aucune et que la chose de sa part ne semblait pas tirer à conséquence, il avait évité la tare fâcheuse de bel esprit. Peut-être y avait-il dans son fait beaucoup d'esprit de conduite ou du moins d'habileté instinctive; toujours est-il que, comme tout le monde, j'y avais été entièrement trompé. Je ne l'aurais pas soupçonné capable de faire jamais de la majesté vis-à-vis de qui que ce soit.

Mais à présent c'était vraiment un autre homme. Il offrait un exemple des plus frappants de ce curieux phénomène de métempsychose qu'on voit se produire chez certains individus, lesquels, au lieu de subir simplement, comme tout le monde, l'influence des années, semblent se repétrir au gré des événements et suivant les situations diverses qui leur sont faites. Ainsi Ludovic de B... n'était plus ni blond, ni blafard, ni dégingandé. Son visage, d'un ton chaud et viril, s'encadrait maintenant d'une belle barbe châtain doré ; ses cheveux même avaient bruni. Enfin il avait pris une carrure et une prestance superbes, tout un aspect de florissante maturité que son âge était loin de comporter. C'était là, on doit le reconnaître, un extérieur beaucoup plus convenable que le premier à sa nouvelle qualité de grand propriétaire. Mais un tel changement ne serait-il pas inexplicable si l'on n'admettait pas que c'était cette même qualité qui l'avait déterminé?

Je ne cacherai pas du reste que, malgré les ridicules que j'avais notés en lui, il n'avait pas laissé de me produire un effet assez imposant. Il est probable que sa grande fortune n'était pas étrangère à cette impression. La richesse est une supériorité tellement manifeste, tellement sensible, qu'il est plus facile, surtout à l'âge que j'avais alors, de la nier en principe que de la méconnaître réellement.

Les problèmes psychologiques que j'avais été conduit à me poser à propos de mon ami du Nivernais me conservèrent son souvenir assez présent pendant quelques jours. Cet intérêt se serait sans doute prolongé si j'avais dû avoir avec Ludovic des relations quelque peu suivies, mais il n'y avait pas d'apparence. Très-certainement je n'aurais jamais eu l'idée d'aller à Nevers tout exprès pour le voir. J'aurais craint que, dans ses domaines, exagérant encore ses procédés d'hospitalité, il m'eût regardé non plus seulement comme un confident, mais comme un esclave. Quant à lui, je ne sais s'il revint à Paris après son mariage, mais je n'eus pas la chance de me retrouver sur son chemin.

J'avais donc bien cessé, encore une fois, de penser à lui, lorsqu'il me fut remis en mémoire par un incident empreint d'un certain mystère qui était de nature à piquer ma curiosité.

Un soir, dans le jardin du Palais-Royal, je rencontrai un jeune stagiaire, nommé Meilhan, que je connaissais pour l'avoir rencontré beaucoup d'autres fois. Il avait avec lui un jeune homme que je n'avais jamais vu et que je l'entendis appeler Richard. J'ai

toujours ignoré si c'était un nom de baptême ou un nom de famille.

Après quelques tours de promenade, nous entrâmes tous trois au café Valois, dont Meilhan et moi étions quelque peu habitués. Le stagiaire, suivant son habitude, se mit à discourir de toutes les choses connues et de quelques autres, sans réclamer toutefois une attention bien suivie, et uniquement, je suppose, dans le but de s'exercer à l'éloquence.

Je ne tenais guère non plus à lui répondre. Quant à M. Richard, il n'y songeait même pas. Il prit successivement trois ou quatre journaux qu'il reposa sans en avoir lu une seule ligne. Par instant il me regardait fixement, mais il était évident qu'il n'avait de moi qu'une perception très-vague, comme du plancher, du plafond ou de tout autre objet sur lequel il arrêtait aussi bien ses yeux. Son visage, non moins que sa manière d'être, trahissait une préoccupation douloureuse qu'il cherchait vainement à comprimer et qui l'absorbait malgré lui. Quoiqu'il ne dût pas avoir plus de vingt-trois à vingt-quatre ans, il y avait entre ses deux sourcils un pli profondément marqué qui se resserrait de temps en temps sous l'impression de quelque pensée pénible. Son teint, très-pâle, se marbrait alors de teintes confuses comme dans le frisson qui précède la fièvre; les muscles de ses joues se convulsaient rapidement, et ses yeux devenaient à la fois plus noirs et plus brillants. Des cheveux noirs bouclant naturellement, mais en désordre, achevaient de donner à sa physionomie une expression voisine de l'égarement et que ne démentait pas sa mise d'une négligence qui allait presque à l'incurie.

Malgré cela, sinon même à cause de cela, il avait une figure très-intéressante, non pas d'une grande régularité de traits, mais qu'on sentait devoir être des plus gracieuses et des plus sympathiques dans d'autres circonstances. J'aurais volontiers engagé la conversation avec lui; mais comment? Il m'eût paru inconvenant de procéder à son égard par les interpellations banales qui étaient seules à ma disposition.

On touchait alors à l'époque des vacances. Meilhan, qui était Provençal, annonça que sous peu de jours il irait revoir sa Provence, sa belle Provence, cette terre féconde et bénie, sœur de la Grèce et de l'Italie, avec son ciel qui... et sa mer que...

— Et toi, ajouta-t-il en terminant sa période et en s'adressant à Richard, est-ce que tu n'iras pas aussi te retremper un peu dans ton air natal? Dis, est-ce que tu n'éprouves pas le besoin de contempler ces lieux sacrés où tes yeux s'ouvrirent à la lumière?... Allons, bon! il ne m'entend pas... Richard! Richard! — C'est à toi, s'il te plaît, que ce discours s'adresse... A quoi diable rêves-tu, mon bonhomme?

— Moi! lui répondit Richard en se réveillant enfin, je t'écoute; qu'est-ce que tu me veux?

— Je me suis fait l'honneur de te demander si tu passerais, cette année, les vacances à Nevers.

— Non.

— Tu resteras à Paris?

— Je n'en sais rien.

— Ah! très-bien! Me voilà tout à fait renseigné sur tes projets; à présent tu peux te rendormir.

J'intervins en demandant à M. Richard, puisqu'il était de Nevers, s'il ne connaissait pas M. Ludovic de B...

— Je le connais peu, me répondit-il; et c'est encore beaucoup trop.

— Comment! est-ce que ce n'est pas un homme honorable?

— Très-honorable... malheureusement.

Je devais y regarder à deux fois avant de poursuivre des questions qui provoquaient de si singulières réponses. M. Richard, lui, regardait la pendule, ce que je l'avais vu faire, du reste, à plusieurs reprises depuis une demi-heure; mais, cette fois, il y mettait une attention marquée. Il se leva tout à coup en prenant son chapeau.

— Tu sors? lui dit Meilhan.

— Un instant.

— Tu reviendras?

— Je le pense.

Meilhan le regarda aller avec un air de commisération, puis haussa légèrement les épaules.

— Il est un peu bizarre, votre ami, lui dis-je.

— Un peu beaucoup. Il est devenu comme cela depuis un an environ. Auparavant c'était un charmant garçon, gai, cordial, ouvert, aimable pour tout le monde et aimé de tout le monde, bon sujet cependant et travaillant beaucoup, mais sans embarras, sans qu'on s'en doutât, pour ainsi dire. Il était au moment d'être reçu médecin, quand il lui est arrivé je ne sais quel chagrin, et tout a été fini. Il a commencé par disparaître pendant un mois, et il est revenu de là méconnaissable, sombre, quinteux, maussade, enfin tel que vous le voyez, à moitié fou. Tantôt il se tient renfermé dans sa chambre, sans voir seulement un chat, et ses amis moins que personne. Tantôt il va, vient, se démène comme un diable et demi, et n'en a pas l'air plus diverti. Il a planté là toutes ses études. Vous avez vu sa façon de lire les journaux; eh bien, les livres, il les méprise encore plus. En revanche, il s'est mis à boire de l'eau-de-vie et à fréquenter les maisons de jeu.

— Ah! vraiment. Mais alors ne seraient-ce pas ces passions mêmes qui auraient causé son dérangement?

— Oh! pas du tout : il joue et il boit uniquement pour s'étourdir, sans passion et par fougades. Le



malheureux ! il ne peut seulement pas vider un verre d'alcool quelconque sans faire la grimace. Quant au jeu, il n'en est ému que lorsqu'il gagne, mais vous allez voir de quelle façon. Figurez-vous qu'un soir de l'hiver dernier, j'entre chez lui à l'improviste. Je le trouve la tête plongée dans ses deux mains, dans l'attitude du plus profond désespoir. Sur une table, au milieu de la chambre, il y avait des paquets de billets de banque et des poignées d'or éparses. Je restais un moment stupéfait. Comme vous le pensez, mon cher, je ne suis pas très-accoutumé à voir de pareilles choses. « Eh quoi! dis-je à Richard, est-ce ainsi que tu te montres reconnaissant des faveurs de la fortune? Tu n'as même pas un sourire pour une aubaine qui ferait délirer de joie n'importe qui de tes amis! Mais c'est toute une fortune que tu as là... Tu ne le sais donc pas!... — Cela m'est bien égal, me répond-il. A quoi cela me sert-il à présent? J'aimerais bien mieux qu'il ne me restât pas un sou!.. » Là-dessus il se lève, empoigne tous ses billets de banque, les roule en bouchon dans sa main et les lance dans la cheminée. Heureusement il n'y avait plus guère de feu, de sorte que j'eus le temps de les retirer avant qu'ils fussent seulement un peu roussis. Devant un pareil acte d'aberration, je me crus autorisé à faire main basse sur le trésor. Le lendemain matin, j'allai le déposer chez un notaire. Quand il sera guéri, il sera bien aise de l'y retrouver. Comme je le lui dis : « Tu as d'autant plus besoin de cet argent à présent, que tu es moins disposé à t'en procurer d'autre par ton travail. » Du reste, depuis cette époque il a encore gagné à plusieurs reprises d'assez fortes sommes.

— Alors, dis-je à Meilhan, si le proverbe est vrai, ce devrait être un chagrin d'amour qui lui a troublé l'esprit.

— Ce peut être cela, me répondit-il, et ce peut être aussi autre chose. Dans le premier cas, il me semble que Richard n'aurait pas fait difficulté de se confier à moi : les amoureux ne sont pas si discrets. Non, je croirais plutôt qu'il y a au fond de ce désespoir quelque grand malheur de famille, quelqu'une de ces plaies fatales rendues si cruelles par l'impossibilité où l'on est d'y remédier. Je n'ai connu Richard qu'au collége; je ne sais rien absolument de sa position sociale, sinon qu'il est orphelin. Jamais il ne m'a dit un mot de ses parents, de ses relations, et ce mystère semblerait indiquer...

A ce moment la porte du café s'ouvrit, et celui dont nous parlions se montra sur le seuil.

— Adieu, dit-il à Meilhan, je m'en vais.

— Attends un instant, répondit son ami; nous nous en retournerons ensemble.

— Non, j'aime mieux m'en aller seul.

En disant ces mots, M. Richard m'adressa un léger salut et referma la porte.

— Voilà comme il est, reprit le Provençal, et il n'y a ni à en rire ni à s'en fâcher. Quelle heure est-il donc? ajouta-t-il en se tournant vers la pendule... Ah! dix heures et demie; il est resté ce soir plus longtemps que d'habitude.

— Est-ce qu'il rentre plus tôt ordinairement?

— Oh! non; pour cela, il n'a pas d'heure fixe; mais n'importe où et avec qui il se trouve, et quelle que soit ce jour-là sa situation d'esprit, à dix heures il ne manque jamais de s'en aller rôder tout seul pendant dix minutes, un quart d'heure. Aujourd'hui son absence a duré le double de temps; c'est là-dessus qu'a porté mon observation.

— En effet, dis-je, j'ai remarqué qu'à dix heures sonnant il est sorti, et il paraissait attendre ce moment avec impatience. D'après ce que vous m'avez dit, je supposais qu'il était allé jouer.

— Non; car il serait au jeu, gagnant ou perdant, à dix heures, il s'interromprait de la même façon. C'est une manie; il n'a pas que celle-là. Je crains bien qu'il ne soit tout à fait perdu, et j'en suis profondément affecté, car j'ai pour lui une amitié sincère. Si seulement je pouvais savoir ce qu'il a dans le cœur! mais il m'a fallu renoncer à l'interroger; cela ne servait qu'à l'irriter, et, en insistant, j'aurais fini par l'éloigner entièrement de moi. Peut-être, à Nevers, parviendrais-je à me procurer quelques renseignements qui me mettraient sur la voie; malheureusement il ne m'est pas possible de m'y arrêter en allant; mais, à mon retour, je me promets bien de faire une descente sur les lieux, et, s'il y a quelque chose à découvrir, je découvrirai.

III.

Ce fut quelques jours après cette soirée que mon voyage dans le Midi se trouva décidé. Je ne revis ni Meilhan ni son ami avant mon départ. Le premier devait déjà avoir quitté Paris; quant au second, le hasard me l'eût-il fait rencontrer de nouveau, notre connaissance était trop légère et son humeur trop peu sociable pour que je prisse sur moi de l'aborder.

Cependant, et quoique je fusse assez occupé pour mon propre compte, j'avais plus d'une fois pensé à lui. Il ne s'était pas montré fort gracieux à mon égard, mais je ne lui en gardais pas rancune. La souffrance morale et la singularité des manières, graves motifs de répulsion pour l'âge mûr, exercent au contraire presque toujours une certaine attraction sur la jeunesse. A cet heureux âge, on a en général un trop-plein de sensibilité qu'on déverse volontiers sur autrui. Plus tard, le flot en est moins abondant, et on

le réserve de préférence pour ses propres besoins. On sait d'ailleurs que, pour être juste, il faudrait pleurer un peu sur tout le monde, et en bonne foi on n'y suffirait pas.

Je n'en étais pas là, et les bizareries de Richard, qu'aujourd'hui peut-être je trouverais tout simplement indiscrètes, m'étaient apparues alors sous un jour romanesque et intéressant. Quoi qu'en pût dire Meilhan, il me semblait impossible que l'amour n'eût pas une grande part dans le coup qui avait frappé ce jeune homme et bouleversé si profondément son existence. Que d'autres causes s'y fussent adjointes, c'était d'ailleurs assez probable. Il est rare en effet que les malheurs de l'amour ne soient pas compliqués par quelque fait social, et que le monde, sous un prétexte ou sous un autre, n'y mette pas quelque peu la main.

La façon dont Richard avait répondu à mes questions sur Ludovic de B... m'avait porté naturellement à me demander si celui-ci n'avait pas été à l'égard de l'autre un de ces agents funestes qui, pour leurs convenances et leurs arrangements particuliers, font tranquillement litière des affections du prochain. Que mademoiselle de la C... eût déjà disposé de son cœur, c'est ce dont mon ancien ami, en arrêtant son choix sur elle, n'était nullement homme à se préoccuper. On n'avait pu le refuser, cela lui suffisait : dans ses idées évidemment, sa fortune et lui ne faisaient qu'un.

Autant que je pouvais en juger, la date de son mariage devait être à peu près celle où remontait le changement de son rival présumé. Toutefois cette coïncidence n'était elle-même qu'une présomption. Il était possible que Richard m'eût parlé sur le même ton de tout autre de ses compatriotes, et qu'il n'y eût là de sa part qu'un trait d'humeur.

En apprenant que je devais séjourner quelques jours dans sa ville natale, je m'étais promis immédiatement d'en profiter pour prendre sur lui des renseignements que je comptais faire parvenir à Meilhan, pour le cas où celui-ci ne pourrait s'en procurer par lui-même. Quant à mon opulent ami, j'étais fort en doute si j'irais lui rendre visite; ce qu'on trouvera, je pense, tout naturel.

Mes investigations n'amenèrent aucun résultat. A la vérité, je ne pouvais pas les étendre bien loin : en dehors de l'aubergiste chez lequel je logeais, je n'avais personne à interroger; mais j'aurais pu, ce me semble, m'adresser plus mal. Cet homme n'avait jamais quitté Nevers, et par son caractère non moins que par sa profession il devait y connaître tout le monde, être au courant de tout.

Je lui demandai s'il n'y avait pas dans la ville une famille du nom de Richard. Il me répondit qu'il y en avait même plusieurs et me demanda à son tour de laquelle je voulais parler. Était-ce de celle de M. Richard le vétérinaire, ou de M. Richard-Auzouy, le maître de pension, ou des frères Richard les fabricants de drap, ou de madame veuve Richard la femme de l'ancien capitaine de gendarmerie, etc.?

— Je n'en sais rien, lui dis-je; le Richard que j'ai connu, très-légèrement du reste et qui doit être votre compatriote, étudiait la médecine à Paris.

— Alors, monsieur, je ne vois pas qui ce peut être, à moins que ce ne soit le fils de madame veuve Richard; il habite en effet Paris, mais je le croyais dans une maison de commerce.

— Est-ce un jeune homme?

— Oh! il n'est pas vieux; trente-cinq ou trente-six ans tout au plus.

— Celui dont je parle n'en a que vingt-quatre ou vingt-cinq.

— Alors, non, je ne le connais pas. Et vous êtes sûr qu'il est de Nevers même?

— De Nevers ou des environs.

— Ah! vous m'en direz tant!... C'est que c'est bien différent. Les personnes de la ville, je pourrais vous les nommer toutes d'un bout à l'autre et vous dire leur histoire sur le bout du doigt; mais celles de la campagne, vous concevez, je ne connais principalement que les plus notables.

— En ce cas, lui dis-je, vous connaissez sans doute M. Ludovic de B...

— M. Ludovic de B... Ah! je vous en réponds que je le connais. Tenez, vous n'avez qu'à sortir d'ici, suivre la rue à main droite jusqu'à la première à gauche; vous verrez alors devant vous un grand portail tout sculpté, c'est son hôtel, l'ancien hôtel de la C... qu'il a voulu racheter après avoir épousé mademoiselle de la C..., uniquement, je crois, pour faire plaisir à son beau-père; car, pour lui, il ne vient presque jamais en ville. Et cela se conçoit... quand on a un château comme le sien. Ah! M. de B...! Vous parlez de Richard, mais c'est lui qui en est un!...

— Vraiment, il est très-riche?

— Riche!... je ne vous dirai pas qu'il ne connaît pas sa fortune, parce que là-dessus chacun sait toujours à quoi s'en tenir; mais, voyez-vous, seulement autour de son château, en dessous de Chaluzy, il a plus de douze cents arpents de bonnes terres d'un seul tenant, et un peu plus loin, à Sermoise, il a un bois de plus de quinze cents arpents. Et ce n'est pas tout... Il ne manque pas de gros propriétaires dans le département, mais il est un des plus forts et des plus habiles, quoiqu'il ne se soit mis à faire valoir que depuis trois ou quatre ans. Auparavant, comme vous le savez, il était au service; une fois son père mort, naturellement il ne s'y est plus convenu.

Mon hôte me fournit beaucoup d'autres détails

sur la richesse et la magnificence de Ludovic qui paraissait lui avoir inspiré une profonde admiration. J'appris aussi de lui que M. de B..., le défunt, jouissait d'une réputation d'avarice des mieux méritées; il avait augmenté considérablement sa fortune et tenu son fils très-court jusqu'à la fin, ce qui m'expliqua le gonflement causé à celui-ci par son héritage. La transition, trop brusque, avait fait de lui une espèce de parvenu.

Quant à la jeune madame de B..., l'aubergiste la connaissait à peine; avant son mariage, il ne l'avait jamais vu, et, depuis, très-rarement. Il avait entendu dire qu'elle était d'une santé très-délicate, A part cela, elle devait être très-heureuse; son mari la comblait d'attentions et de présents.

Ces divers renseignements m'ôtèrent d'abord toute idée de me prévaloir de l'invitation un peu lointaine déjà que m'avait adressée Ludovic. Il était décidément trop grand seigneur pour moi. D'ailleurs, puisqu'il vivait si retiré, il ne tenait pas probablement à être dérangé, sa femme étant souffrante surtout. Il ne fallut pas moins de dix à douze jours de désœuvrement et de mutisme presque absolus pour me faire revenir sur cette première détermination.

Un matin, je me rendis à l'hôtel qui m'avait été indiqué, et je demandai au concierge s'il pouvait faire remettre une lettre à M. de B...

— Rien n'est plus facile, me répondit-il; le messager du château vient justement aujourd'hui. Monsieur aura votre lettre avant son dîner.

Le lendemain, comme j'étais encore au lit, — car j'y restais le plus longtemps possible, — j'entendis un un grand fracas à la porte de ma chambre : c'était l'aubergiste qui venait en personne, et tout essoufflé, m'annoncer la visite de M. de B... Celui-ci entra presque aussitôt.

Il me fit de grands reproches et parut même blessé de ce que je me fusse logé ainsi à l'auberge, au lieu de venir tout droit lui demander l'hospitalité. Je m'excusai comme il m'était possible sur ce que je m'attendait d'instant en instant à être obligé de repartir et sur ce qu'on m'avait dit que madame de B... n'était pas bien portante.

— C'est vrai, me répondit-il, la santé de ma femme est un peu altérée. Elle a été très-attristée par l'issue malheureuse d'une grossesse qui avait été elle-même assez pénible. Elle n'est pas cependant ce qui s'appelle malade... Est-ce qu'on t'a dit qu'elle le fût? ajouta-t-il en me regardant d'un air un peu soucieux et, à ce qu'il me sembla, contrarié.

— On m'a dit ce que je t'ai dit, rien de plus, lui répondis-je.

— Elle est même, reprit-il, plutôt languissante que souffrante. N'importe, d'ailleurs : tu n'avais pas à craindre de la gêner. Tu ne pouvais pas douter non plus, à ce qu'il me semble, du plaisir que j'aurais à te voir. Nous sommes de vieux amis, que diable! Aussi je t'emmène. Tu laisseras ton adresse ici. Quand ton directeur sera arrivé, il t'écrira, il t'enverra un exprès ou il viendra te chercher lui-même; enfin il s'arrangera comme il voudra. Après t'avoir fait faire une pareille faction, il n'a pas à se formaliser si tu n'es pas là pour le recevoir, etc.

Je m'étais attendu à trouver Ludovic encore plus important, plus rempli de lui-même que lors de notre rencontre à Paris. Je constatai avec plaisir qu'il était au contraire beaucoup plus simple et, en somme, plus agréable. Son air était cependant assez sérieux, et je crus m'apercevoir qu'il s'y mêlait par instants une certaine nuance de tristesse. Je pus remarquer cela surtout pendant le trajet que nous fîmes ensemble. Nous étions dans un cabriolet à quatre roues que Ludovic conduisait lui-même. Il causait avec beaucoup d'entrain, un entrain un peu forcé; puis il avait des moments d'abstraction involontaire où il n'était plus du tout à la conversation, sans que la morgue eût maintenant aucune part à ses absences. Il ne me parla d'ailleurs que très-modérément de lui-même et de ses affaires, et il s'informa au contraire des miennes avec intérêt. C'était véritablement l'homme des métamorphoses.

Son château, situé en terrain plat, à proximité de la grande route, n'avait à l'extérieur rien de remarquable. C'était une grande construction en forme de double T. Les ailes formaient de chaque côté des deux façades des saillies peu considérables dont les intervalles étaient occupés par de larges perrons élevés de sept ou huit marches. Il n'y avait ni frontons au corps de logis, ni balustres aux fenêtres, pas la moindre intention d'ornement, à l'exception de la corniche supérieure et de moulures encadrant les ouvertures. Enfin l'édifice, quoique datant de la fin du XVIII[e] siècle, offrait un spécimen complet de la nudité architecturale qui devait triompher dans la période suivante. Peut-être aussi avait-il été alors corrigé et remis à la mode.

Une avenue bordée d'un double rang de beaux ormes nous conduisit de la route à un vaste emplacement, sur la gauche duquel régnait une grille de fer parallèle au château et marquant de ce côté la limite des jardins, tandis qu'à droite, plus en reculée, s'étendaient les bâtiments d'exploitation construits en partie sur les ruines d'un vieux manoir du XIV[e] siècle. Pour arriver de là jusqu'à l'habitation, il fallait contourner une immense pelouse semée seulement çà et là de touffes de rosiers et de corbeilles de reines-marguerites. Cette disposition permettait de découvrir du perron ce qui se passait jusqu'au fond de la cour intérieure de la ferme, et

aussi de voir quelques instants d'avance les visiteurs qui arrivaient.

Un beau vieillard, à la mâle prestance, au visage vermeil et tout souriant, vint nous y recevoir. C'était M. de la C..., le beau-père de Ludovic.

— Comment va Pauline? lui demanda ce dernier.

— Mais pas mal, répondit-il, pas mal du tout; elle est au salon.

Après avoir traversé un vestibule qui, par la somptuosité de sa décoration, était déjà un véritable salon, nous entrâmes dans le salon même, magnifique pièce à trois fenêtres, dont les rayons inclinés du soleil faisaient chatoyer les boiseries dorées, les tentures de soie et tous les riches ornements.

Mme de B... était assise dans un grand fauteuil, tourné du côté opposé à la porte. En nous entendant entrer, elle se leva, non sans un peu d'effort, et fit quelques pas à notre rencontre. Sa vue me causa une telle surprise que je dus certainement en tressaillir et que je n'entendis pas un mot de ce que dit son mari en me présentant à elle, ni de ce qu'elle répondit, ni de ce que je pus moi-même articuler.

Elle ressemblait à Richard trait pour trait et d'une façon telle que je me demandai si ce dernier n'était pas son propre frère, ce frère que Ludovic m'avait dit s'être fait tuer en duel et que, pour une raison quelconque, on aurait voulu seulement faire passer pour mort.

Il y avait même entre eux un rapport frappant de physionomie. Sans doute l'air de la jeune femme n'était pas à beaucoup près si farouche, si abrupt que celui de son ménechme; cependant on retrouvait chez elle les mêmes expressions que chez lui : mêmes frémissements soudains, mêmes contractions des lèvres et du front, mêmes regards, tantôt fixes, tantôt vaguement égarés; tout cela seulement atténué, ou, pour mieux dire, plus intérieur. Sa mise n'affectait pas non plus l'incurie que j'avais notée dans celle de Richard; mais elle était d'une simplicité qui, de la part d'une femme dans la situation de Mme de B..., n'était guère moins significative, et qui formait un contraste assez étrange avec les splendeurs environnantes.

« Il est bien malade! » m'avait dit Meilhan en parlant de Richard. « Elle est bien malade! » pensai-je de même en regardant Mme de B... Quelle était la cause de leurs souffrances? Je ne pouvais pas le savoir au juste; mais je ne doutais pas, d'après la similitude des effets, qu'elle ne fût la même chez l'un et l'autre, et plutôt morale que physique.

Ces pensées qui se croisaient dans mon esprit me rendaient naturellement assez silencieux. Ludovic avait quitté le salon pour aller donner quelques ordres. Son beau-père, il est vrai, subvenait largement aux frais de la conversation, et la jeune femme elle-même faisait de son mieux pour se montrer polie envers moi et trouver quelque chose à me dire; mais l'embarras visible que je lui causais accroissait encore le mien. Aussi, dès que Ludovic reparut, je m'empressai, pour faire diversion et tâcher de me remettre, de réclamer de lui le tour du propriétaire.

Comme j'étais déjà sur le perron, je l'entendis qui disait à sa femme : « Tu vas faire ta toilette, n'est-ce pas, Pauline?

— Oui, répondit-elle avec un accent singulier, à demi ironique, et je compte même faire une très-belle toilette. »

Les jardins, disposés, partie suivant l'ancien système français, et partie dans le goût moderne des Anglais, étaient fort beaux et d'une étendue qu'on pouvait presque croire indéfinie; car ils n'étaient clôturés dans tous les sens que par des fossés, et, du côté opposé à la route, leurs allées étaient prolongées par les avenues d'un bois assez considérable attenant aux bosquets. Par suite de l'absence de mouvements dans le terrain, on n'y trouvait nulle part ce qu'on appelle de la vue; mais ces longues échappées où le regard plongeait librement et rencontrait toujours le ciel suppléaient à ce défaut et excluaient tout sentiment de gêne.

Comte de GRAMONT.

(La suite au prochain numéro.)

C'est jeudi, 17 novembre, qu'aura lieu à l'Opéra la représentation de retraite de Bouffé, dans laquelle ce grand artiste jouera pour la dernière fois. La Comédie française, l'Opéra, l'Opéra-Comique, le Gymnase, le Vaudeville, le Palais-Royal et le théâtre Déjazet concourront à cette brillante solennité. La grande salle de l'Opéra sera beaucoup trop petite pour contenir tous les admirateurs de ce talent hors ligne.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de la Mon Gagelin r. de Richelieu, 83 _ Modes de Mme Caroline Coutot. r. Monsigny. 8.
Coiffures de Hr. de Bisterweld. Faubg. St. Honoré. 5 _ Plumes et Fleurs de Perrot Petit et Cie r. Ne. St. Augustin. 20.
Dentelles de G. Violard r. de Choiseul. 3 _ Corsets de la Mon Simon. r. St. Honoré. 183.
Foulards du Comptoir des Indes. Boulevart de Sébastopol. 129. | Parfums de Legrand four. de l'Impératrice r. St. Honoré. 207.

Entered at Stationer's hall. LONDON. S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine 248. Strand. W.C. MADRID. El Correo de la Moda P. J. de la Peña

LE
MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Avec le froid, nous avons vu reparaître les manteaux garnis de fourrure ; le drap de velours, si magnifiquement réussi aujourd'hui, peut recevoir les plus belles fourrures. On le garnit principalement de martre ou d'astrakan gris. On réserve au velours de soie la zibeline, l'hermine et le chinchilla.

Les manchons sont toujours très-petits ; ils ont diminué depuis l'année dernière.

Si l'on emploie du drap pour la confection, les bordures de fourrure sont étroites ; mais, sur le velours, les bordures hautes sont de bien meilleur goût.

Les passementeries ont pris tant d'importance qu'elles ornent les pardessus aussi richement que la fourrure ; à aucune époque on a déployé un tel luxe de garniture ; cela est d'autant plus remarquable que l'ampleur excessive de tous les vêtements rend cette ornementation très-coûteuse ; mais, enfin, il faut en subir les conséquences.

La mode a parlé, à nous d'obéir.

Les toilettes sont entrées dans cette période d'hiver qui nécessite l'emploi des étoffes épaisses ; celles de cette année sont splendides de ton et d'effet.

Comme modèles de robes riches et d'un genre très-distingué, nous citerons quelques costumes commandés de Nice et exécutés par une de nos plus habiles couturières, madame *Amélie,* successeur de madame *Delatour,* rue Neuve Saint-Augustin, 47.

Voici premièrement une robe de moire *aventurine* à larges raies noires satinées ; la jupe est garnie dans le bas par un plissé de velours ; le corsage a des basques arrondies entourées de riches apprêts de velours ; le devant est agrafé par des boutons de velours genre Louis XV. Les manches, qui sont justes, sont décorées aux épaules ; aux poignets, elles ont une ouverture pour laisser voir une sous-manche de dentelle.

Une autre robe est de pou-de-soie gris perle ; toute la jupe est entourée d'une cordelière remontant sur les coutures ; le corsage est plat, arrondi à la ceinture, les ornements qui le recouvrent sont également des chaînes arrondies, posées à la hussarde et retenues par des aiguillettes et de très-beaux boutons. Cette même décoration est répétée en épaulettes et au bas des manches, où elle forme des revers dépassés par la passementerie.

Une troisième toilette est de moire noire ornée de dentelle et point de Venise tissé de perles. Le corsage est à basques *abeilles;* chaque basque, entourée de dentelle, est complétement couverte du même apprêt de point de Venise ; les manches et le devant du corsage sont également ornementés ; l'ensemble de la toilette, quoique noir sur noir, produit un remarquable effet.

La coquetterie charmante de nos petits chapeaux ajoute beaucoup de charme à l'ensemble des toilettes ; toutes les femmes raffolent de ces petits chapeaux créés exprès pour laisser à découvert les jolis visages et les beaux cheveux. Madame *Caroline Coutot*, ancienne maison *Coutot et Morizon*, rue Monsigny, 8, nous a permis d'admirer une foule de charmants modèles dont la grâce ne peut se décrire ; il faut se contenter de les indiquer aussi fidèlement que possible.

Un d'eux est de velours ponceau, bouillonné, avec clou de jais noir à chaque creux ; une fanchon de dentelle noire forme le fond ; elle est retenue par une agrafe de jais d'où s'échappent des boucles très-longues de velours noir étroit. L'intérieur est garni par des tirettes de tulle blanc ; au milieu, des coquilles de dentelle noire à cœur de jais et un collier des mêmes perles autour de la passe.

Un autre chapeau est de peluche blanche et blonde ; sur le côté gauche, presque vers le fond, un bouquet de roses glacées de pluie ; les boutons et le feuillage de ce bouquet forment traîne sur le capuchon de dentelle blanche qui termine le fond du chapeau ; à l'intérieur, le même bouquet de roses et des joues de crêpe lisse, brides de satin blanc.

Continuons à citer, puisque nous trouvons des types dignes de caractériser le chapeau de l'époque.

Voici encore deux modèles :

Le premier se compose d'une passe plissée de satin rose, avec un petit fond de velours noir, d'où s'échappe un bord de frange courte, avec des glands qui retombent de chaque côté et à l'arrière du chapeau ; une touffe de petites plumes noires est posée à l'endroit où se termine le velours noir, contre le satin rose ; un nœud flottant à longs bouts, de satin étroit, tombe sur les cheveux et le cou. Le dessous intérieur a des tirettes de tulle et des nœuds ; les brides sont de satin rose.

Le second modèle, plus sérieux, est de velours noir orné au fond d'une coquille de plumes blanches et d'un collier de perles de même couleur. La passe est plissée sans ornement ; à l'intérieur, il y a un mélange charmant de brides de velours rouge, perles blanches et blonde tuyautée.

Mais toutes ces choses nouvelles, que nous avons tant de plaisir à admirer et à transmettre à nos lectrices, ne doivent pas tenir toute notre place ; car nous avons à

nous occuper de la lingerie, laquelle a le droit de se montrer exigeante, car on doit beaucoup à qui produit en profusion les fantaisies les plus séduisantes de nos ajustements. C'est pourquoi nous allons entrer dans les magasins de la *Balayeuse*, place Vendôme, 4, où les sujets de causerie sont à profusion.

Voici d'abord un des grands succès du moment. La coiffure *catalane* de velours et dentelle avec une fleur légère en guise de bavolet. Aucune femme ne saurait conserver sa réputation de beauté, si elle ne se coiffe de la *catalane*, car ses rivales n'oublieront pas de s'en parer.

Pour nous, dont la principale occupation est d'observer les modes nouvelles, nous devons avouer ceci : c'est que le bonheur entre pour beaucoup dans la réussite de certaines créations. Quelquefois on se donne le même travail pour exécuter quelque chose de réellement joli, et l'objet passe inaperçu. Un autre jour, on voit fleurir au bout de ses doigts une création à succès : telle a été la naissance de la *catalane*. Il faut ajouter que la *Balayeuse* l'a posée dès le premier jour sur la tête d'une ravissante étrangère qui l'a montrée au Théâtre-Italien le même soir : il n'en faut pas tant pour que toutes les femmes la désirent à leur tour.

Continuons notre revue : voici des chemisettes russes de fin cachemire, garnies de galons indiens ; de petites casaques *cent-gardes*, autre nouveauté appelée à devenir aussi en faveur que le zouave et le figaro. Tout en lui reconnaissant avec ces derniers un air de famille, nous lui trouvons plus de distinction.

Voici de la lingerie de batiste brodée, entourée d'une simple engrelure de dentelle. Les cols sont montants et très-petits ; on les porte avec la cravate ruban, qui devient de jour en jour plus élégante, grâce à une foule de broderies de soie et perles, genre algérien, qui tranchent agréablement sur les brunes étoffes d'hiver.

Que dirons-nous de plus? La *Balayeuse* reçoit journellement la visite des élégantes étrangères du Grand-Hôtel et de tout ce qui habite le quartier de la place Vendôme. Sa situation l'oblige à produire sans cesse des nouveautés originales, et nous en profiterons pour glaner en faveur de nos chroniques dans ce champ de plus en plus fertile.

Nous n'avons encore rien dit des fleurs; c'est pourtant le moment de nous en occuper. Les salons se rouvrent, et les réunions du soir ne se feront pas attendre.

La manière dont les cheveux sont disposés a tout changé quant aux chapeaux : nous l'avons dit en commençant ; une même révolution s'est opérée pour les coiffures. Il n'y a plus de fleurs sur le front ; tout l'édifice s'entraîne vers la nuque. Les fleurs semblent se détacher et, comme celles que le poëte pose sur la tête d'Ophelia, se répandre sur le cou et les épaules. Elles tombent en effet, mais on les retient par des chaînes de perles et des petites mouches luisantes qui cachent de longues épingles.

Ces jours derniers, les salons de madame *Léontine Coudré*, maison *Tilman*, rue Richelieu, 104, étaient resplendissants d'une foule de coiffures nouvelles. Qu'importe au dehors le froid, le vent et la pluie, les fleurs sont là et les lustres vont s'allumer pour le bal.

Madame *Léontine Coudré* comprend bien cette coiffure, qui exige peu de fleurs, mais qui les veut splendides d'effet. Elle sait attacher toutes ces perles brillantes, et des herbes légères viennent faire valoir le sujet principal : la fleur copiée d'après nature ou éclose, fleur de fantaisie que les horticulteurs n'ont pas encore découvert dans sa pensée d'artiste.

Les volants de dentelles sont indispensables aux costumes de soirée ; les robes d'étoffe ne sauraient s'en passer. C'est pourquoi nous recommandons les dentelles *Monard*, 42, rue des Jeûneurs, dont la solidité est à toute épreuve et dont l'effet est admirable. Ce genre ne produit que des dentelles noires.

Comme nous voyons qu'on portera cet hiver des toilettes espagnoles de taffetas jaune, bleu ou rose, avec beaucoup de dentelle sur la jupe et au corsage, il nous paraît important de désigner à nos lectrices le moyen d'exécuter ces parures. La maison *Monard* fait même des ceintures de dentelle pour les toilettes espagnoles et des burnous que l'on double en étoffe pareille à la robe pour entrer en soirée ou au théâtre.

Parmi nos renseignements utiles, il ne faut pas oublier la ressource offerte par la *Teinturerie européenne*, 26, boulevard Poissonnière. On peut, en *replongeant* (c'est le terme consacré) une robe de soie, dont la nuance ne plaît plus, la voir revenir entièrement transfigurée avec la couleur la plus fraîche parmi les teintes en faveur.

Qu'est-ce qu'on demande ordinairement à la parfumerie quand on est jeune et jolie? Sans doute le moyen de ne vieillir que le plus tard possible.

Que lui demande-t-on si le miroir commence à révéler quelques rides indiscrètes ou un teint qui se fane ? On la conjure alors d'arrêter le mal avant qu'il augmente et de le faire disparaître si cela se peut.

A ces deux interrogations, le propriétaire de la maison *Violet, à la Reine des abeilles*, 317, rue Saint-Denis, a répondu d'une manière péremptoire en publiant une brochure qui a nom : *Les talismans de la beauté*.

Les détails contenus dans cet ouvrage peuvent être compris par tous ; la science s'y est mise à la portée de toutes les intelligences. C'est un bon conseil à donner aux femmes que les engager à en faire la lecture.

Mais enfin si le loisir ou l'occasion manquait pour prendre connaissance de cet intéressant opuscule, nous qui l'avons lu, nous dirions aux femmes placées sous le patronage de nos bons avis : Pour conserver vos belles couleurs, votre peau satinée, vos belles mains blanches, vos lèvres de corail et vos dents de perles, choisissez dans le catalogue des produits de la *Reine des abeilles* ; c'est une fée qui a songé à tout, et le baume bienfaisant de ses parfums fait fuir le temps, qui est un vilain sauvage ennemi des femmes et des fleurs.

Marguerite DE JUSSET.



GRAVURE DE MODES N° 762.

Toilette de dîner (ou de petite soirée). — Coiffure grecque avec bandelettes de velours.

Robe-habit de taffetas ornée d'une natte de passementerie, de pattes de passementerie, dessinant les coutures du dos et descendant sur la jupe pour maintenir les seuls plis qu'elle forme de chaque côté. Un biais noir et des boutons garnissent le milieu de la jupe à partir de la taille.

La manche est plate, une natte marque la couture de derrière et dessine le parement, qui est garni d'un volant de point d'Angleterre.

Le corsage est montant derrière, avec un col pèlerine de point d'Angleterre.

La robe-habit est taillée sans couture à la taille et sans aucun pli que les deux qui sont de chaque côté derrière; elle forme bien la traîne.

La jupe de dessous est garnie d'un volant en *Angleterre*.

(Voir pour le devant de cette toilette la petite figure dans le texte.)



Toilette de chambre. — Bonnet de mousseline à fond tombant; ruche de dentelle en garniture avec coque de ruban de deux couleurs; une rose est posée sur le côté.

Brides de taffetas.

Veste hussarde de velours, montante, agrafée au cou, demi-ajustée derrière, tombant droite devant.

Les bords et la manche sont garnis d'astrakan; olives de passementerie sur les coutures du devant et de la manche; olives à la taille derrière.

Corsage-chemise de cachemire.

Ceinture dorée à bords noirs.

Grande boucle d'or.

Jupe de soie de Chine à dents, bordées de biais noirs.

Olives et boules de passementerie.

Courrier de Paris.

Je me réjouis toujours d'avoir de bonnes nouvelles à consigner dans mon courrier, et je range au nombre des bonnes nouvelles les succès obtenus sur les scènes où les succès sont difficiles à obtenir. C'est ainsi que je me dois d'enregistrer le succès du petit opéra comique de MM. Daudet et Poise, *les Absents*, et celui de la charmante partition de M. Gauthier, *le Trésor de Pierrot*. Bravo à droite, et bravo à gauche! Quand j'ajouterai quelques lignes de plus, que seront ces lignes à côté des applaudissements du public, chaque soir? Et qu'est-ce que ces succès, si complets qu'ils soient, à côté du retentissement formidable qu'a dans le monde, à cette heure, le *Maître Guérin* de M. Émile Augier? C'est le privilége de M. Émile Augier de faire grand bruit avec ses pièces. Le succès ne leur suffit pas; ce qui leur faut, c'est quelquefois du scandale, le plus souvent la foule enthousiaste, pressée, entraînée, bruyante! Tel est le cadre dans lequel se place aujourd'hui le *Maître Guérin* d'Émile Augier. Et puis, que c'est joué! Je vous ai dit la façon surprenante dont Got remplit son rôle; c'est plus qu'un rôle, plus qu'une création, c'est un personnage vivant. Delaunay, Lafontaine, mesdames Favart, Nathalie, Plessy, quel bataillon d'artistes! Cela ne se raconte pas; on va voir et tout est dit.

A propos du costume d'une de ces trois dames — je ne veux pas la nommer — un de nos confrères a fait un joli mot; il m'est agréable de le citer : — « Quel est cet ordre de vêtements? se demande-t-il. Est-ce une tunique, est-ce une draperie, est-ce une simple disposition d'étoffes? En vérité, je vous le dis, au train dont les femmes se travestissent, il n'y aura plus, dans dix ans d'ici, que les avocats qui porteront la robe. »

Je rencontre sur mon passage un autre joli mot, je l'arrête, et je vous le sers. Un jeune étudiant, en quête d'un domicile, entra dans un hôtel du quartier latin où Jean-Jacques aurait demeuré, s'il faut s'en rapporter à la tradition.

Il demande une chambre dans les bas prix et les étages élevés.

Le garçon le conduit dans une mansarde garnie de meubles dont la respectable vétusté ne serait pas déplacée au musée de Cluny.

— Vous habiterez la chambre du philosophe de Genève, dit-il au jeune homme.

— Vrai? demanda l'étudiant.

— Vrai; on n'y a rien changé depuis le dix-huitième siècle.

— Vous plaisantez!

— Parole d'honneur! Voici la table de Jean.

— Ah!

— Voici la commode de Jacques.

— Ah! bien.

— Voici la pendule de Rousseau. Enfin, voici son lit.

— Ah! mais j'espère qu'on a changé les draps?

De l'esprit, qui n'est pas si commun qu'on le dit, passons aux choses attendrissantes. Si tout cela ne court pas les rues de Paris, si on ne peut en ramasser à la pelle, on en peut glâner ailleurs qu'à Paris, dans quelques petites villes de province, partout où il y a des hommes de bien et des chiens. Commençons par un chien, pourquoi pas?

A une distance peu éloignée du petit village du Gassin (Var), un chien sortait de temps à autre, il y a quelques jours, du milieu des bois, venant sur la route au-devant des voyageurs en aboyant vainement d'une manière plus ou moins expressive.

Les 24 et 25 octobre dernier, madame X... ayant été deux fois chez madame veuve Raymond, âgée de soixante-dix ans, qui habitait seule sa maison de campagne, ne l'ayant jamais trouvée, et voyant les portes fermées, s'empressa, à sa dernière visite du 25, de faire appeler les deux fils Raymond, qui habitaient à quelques kilomètres de là, et qui se rendirent immédiatement à l'habitation de leur mère. Dans la basse-cour, les pigeons, les poules et les lapins étaient tous étendus, morts d'inanition.

Le bruit des personnes qui en ce moment se trouvaient à la maison, déserte depuis quelque temps, y attira le chien, qui s'avança triste et abattu. Après avoir prodigué ses caresses aux enfants de son infortunée maîtresse, il fit mine de vouloir retourner à l'endroit d'où il était venu, et en effet, il se mit en marche.

Tout le monde suivit le chien. Quand il eut parcouru une distance d'environ 150 mètres, il prit un petit sentier, et bientôt il se glissa à travers un épais buisson pour aller reprendre le poste qu'il occupait depuis cinq jours, probablement sans manger. Ce buisson recouvrait un ravin, au fond duquel un navrant spectacle s'offrit aux yeux de tous les assistants : une femme et un cheval, morts à peu près simultanément depuis plusieurs jours, et un chien qui n'avait point abandonné le cheval ni sa maîtresse, auprès de laquelle il était venu reprendre sa place.

Alors on s'expliqua l'acharnement de ce pauvre animal à courir au-devant des passants pour les amener sur le lieu du sinistre.

On suppose que madame veuve Raymond, voulant relever elle-même son cheval, qui était tombé dans le ravin, a reçu un violent coup de tête qui la tua sur-le-champ.

Du chien passons à l'homme. Le chien n'est pas seul bon; l'homme aussi a des moments excellents, même à Paris, car l'anecdote que voici a eu pour théâtre Paris et une rue que nous connaissons tous.

Il y a quelque temps, un homme d'un âge avancé, aux traits souffrants, se trouvait dans un magasin d'habillements pour y faire quelques emplettes. L'employé qui servait avait, par ses bonnes manières et sa grande patience, réussi à mériter la confiance de ce respectable vieillard méticuleux et difficile à satisfaire. Ce même personnage revint plusieurs fois pour effectuer des achats de même nature et l'employé toujours affable étant devenu son confident, il lui parlait souvent de son complet isolement. La semaine dernière, le jeune commis reçut une lettre d'un notaire de l'une des communes du nouveau Paris, lui annonçant que M. Jules de L..., mort célibataire, l'avait institué son légataire universel. La fortune, ainsi léguée au jeune commis, mais à la condition qu'il se marie avant l'âge de vingt-huit ans, s'élève à près de deux cent mille francs.

La condition mise à l'acceptation de cet héritage n'est pas de celle qui arrête un homme.

A propos de mariage, retournons aux bons mots. Nous empruntons celui-ci au *Figaro-Programme*, sauf à vérifier si le *Figaro-Programme* ne l'a point emprunté quelque part. Je n'ai pas le temps de vérifier le fait, et peu m'importe. Donc, un jeune homme qui devait se marier prochainement, disait un soir dans le salon de son futur beau-père et en présence de sa douce fiancée :

— Je veux que notre union soit célébrée à onze heures précises!

Je veux qu'on nous fasse de la bonne musique.

Je veux que le repas de noce ait lieu dans les salons de Brébant.

Je veux partir le lendemain pour Fontainebleau.

— Ton futur veut bien des choses, dit la mère lorsque le joli jeune homme eut levé la séance.

— Laisse-le dire, répondit la jeune fille avec un fin sourire, il rédige ses dernières volontés.

Le mariage — pourquoi pas? — nous fournit matière aujourd'hui. Abusons-en. Du pratique, nous pouvons passer à l'excentrique sans user le sujet. Nous voici pour un moment en Angleterre, le bon pays de l'excentricité et

de l'annonce sous toutes les formes. Il s'agit donc d'un journal intitulé *Journal des amoureux*. De quelle nature sont les annonces dans ce journal ? on le devine. En voici quelques citations :

« 4168. — Le 17 mars, à Sadler's-Wells, une jeune personne était au premier rang de l'amphithéâtre, à droite, septième place. Robe blanche, ceinture bleue avec franges de même couleur, boucle d'acier, chapeau de crêpe blanc et fleurs de *Forget me not*; cheveux blonds, frisés naturellement. Un *gentleman* désire savoir si la jeune personne est libre. Elle a un signe brunissant près de l'œil droit, presque sur la pommette.

» 5344. — Réponse. — La jeune fille de Sadler's-Wells, au signe brunissant, est libre. Que désire le gentleman?

» 6022. — Réponse. — Le gentleman sera à Hyde-Park, le 12 mai, à midi. Il portera une rose à la boutonnière d'un habit vert. S'il ne déplaît pas, après avoir été charmé, il fera connaître ses intentions, etc., etc. »

Toute cette correspondance a fini par un mariage au mois de septembre.

Les mêmes habitudes de correspondances amoureuses existent en Allemagne, où il est assez rare qu'un mariage ne soit pas précédé d'un stage dans le genre de celui auquel consentit le patriarche Jacob avant d'épouser Rachel.

Ces Français! disait un Allemand en voyant un de nos compatriotes papillonner autour des dames à table d'hôte; moi, il y a sept ans que j'aime une femme; eh bien, je ne lui ai jamais parlé!

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu prudence.

Deux jeunes gens cheminaient, il y a deux ou trois mois, sur une grande route : *elle* s'appuyait sur *lui*. C'était la nuit, il faisait beau, et, dans le silence, ils causaient. Tout à coup, elle aperçoit, à travers la grille d'un jardin, un superbe carré de roses.

— Oh! les belles roses, dit-elle, et que j'en voudrais bien une!

— Vraiment? dit le jeune homme.

En un instant, il saute par-dessus le mur, tombe dans le jardin, prend son couteau, cueille une rose, et...

Et le garde champêtre, qui causait en ce moment tout à côté, dans la maison du jardinier, lui met la main sur le collet.

Or, notre Roméo est accusé de vol de nuit, avec effraction, escalade, dans une maison habitée, près d'une grande route, sans compter la préméditation et la main armée, puisque le couteau est déposé parmi les pièces à conviction.

On assure que le procès aura lieu.

Voilà qui serait original!

Le Code ne transige pas : travaux forcés à perpétuité...

Le joli roman, avec ce titre : Pour une rose!

Qu'est-ce qu'un chroniqueur qui prend la parole sur le ton où je l'ai prise, depuis le commencement de ce courrier, peut raconter après ce que je viens de dire? Il lui resterait vraiment une excellente occasion de s'arrêter. Je m'en tiendrais bien volontiers là, si je n'avais sous les yeux une bien jolie pièce de vers de Méry écrits sur l'album d'une dame, le jour anniversaire de sa naissance; la naissance de la dame, bien entendu. — Voici cette pièce :

Aimez bien cet anniversaire,
Et surtout ne le craignez pas;
Celles qui naquirent pour plaire
Du temps ont arrêté les pas.

Que l'an finisse, ou qu'il renaisse,
Doux sort qu'on doit vous envier,
Vous recommencez la jeunesse
En décembre comme en janvier.

Celles qui naquirent pour plaire,
Rajeunissent en vieillissant;
Ninon plaisait octogénaire,
D'autres déplaisent en naissant.

Ainsi, dans ce beau jour de fête,
Qui rend tièdes tous nos hivers,
Je veux vous donner, en prophète,
Votre horoscope en quatre vers.

Quand l'esprit sur la beauté brille,
On ne redoute rien du temps,
Vous serez sœur de votre fille,
Quand votre fille aura vingt ans.

Est-ce assez joliment tourné, qu'en dites-vous? Et ne suis-je pas bien autorisé, après cela, à me taire? A l'unanimité, oui! Et pourtant je vous demanderai encore l'aumône de quelques lignes pour célébrer le succès de la Patti dans l'*Élisir d'Amore* et l'inauguration du ballet-divertissement aux Italiens.

X. EYMA.

UN DRAME CACHÉ.

(Voyez le numéro précédent.)

Les détails répondaient d'ailleurs à l'ensemble. Les gazons, les allées, les massifs d'arbustes et de fleurs, tout était entretenu avec des soins minutieux et révélait un goût assez rare en province à cette époque. Aujourd'hui encore la grande culture, les prairies artificielles et le reste y ôtent beaucoup d'intérêt à l'horticulture, cette passion des propriétaires de la banlieue parisienne.

Les graves préoccupations du faire-valoir et autres affaires agricoles portent assez fréquemment aussi les grands propriétaires ruraux à laisser en souffrance le confort et l'agrément de leur chez-soi. Ludovic de B... n'était pas homme, pour sa part, à rien négliger de ce qui lui appartenait. En d'autres circonstances, sans doute, il m'aurait fait amplement

et glorieusement les honneurs de ses espèces rares, de ses serres et de ses collections de fleurs et d'arbustes; mais, en ce moment, dominé par un intérêt plus intime, il laissait M. de la C... le suppléer dans ce soin.

Le digne homme, il faut le dire, s'acquittait à merveille de son rôle de cicerone. Il me faisait tout remarquer, tout admirer. Il connaissait le nom de chaque variété de rosiers et de dahlias, ainsi que des végétaux les plus exotiques; je crois même que, à bien peu de chose près, il aurait pu dire le nombre de feuilles et de fleurs qui décoraient chaque individu. Toutes ces plantes, il les aurait créées et inventées lui-même et cultivées de ses propres mains, qu'il n'aurait pas eu l'air plus fier et plus joyeux en m'en faisant la démonstration. Il n'y avait pas au monde de mortel plus heureux que lui, évidemment.

Après le jardin, ce fut le parc.

— Que penses-tu de ma femme? me demanda tout à coup Ludovic, qui jusque-là avait à peine mêlé quelques paroles au flux d'éloquence de son beau-père.

— Mais, répondis-je, un peu surpris d'une question si directe, elle m'a paru justifier tout ce que tu m'en avais dit.

— Oh! reprit-il, ce n'est pas de cela que je parle, c'est de sa santé. Toi, qui n'as pas l'habitude de la voir, tu peux en juger mieux que nous. T'a-t-elle fait l'effet d'une personne bien malade?

— Elle m'a fait l'effet d'une personne infinement gracieuse, répondis-je; mais il ne m'a pas paru qu'elle eût l'air de souffrir beaucoup, autant du moins qu'il m'était permis de l'apprécier dans une entrevue d'un quart d'heure.

— Tu ne l'as pas trouvé bien pâle?

— La pâleur n'est pas toujours un signe maladif, et la sienne n'a rien de pénible à voir.

— Et n'as-tu pas remarqué aussi cette expression d'inquiétude continuelle qu'il y a sur son visage?

— Un peu d'agitation nerveuse sans doute. Dans son état de langueur, le moindre incident...

— Oui, interrompit ici M. de la C...; les nerfs, monsieur, vous avez raison, les nerfs, où, comme on disait dans ma jeunesse, des vapeurs, ce n'est pas autre chose, et je ne dis pas que ce ne soit rien; mais il ne faut pas non plus s'en tourmenter outre mesure, comme fait ce brave Ludovic. Ma pauvre fille a été bien éprouvée, elle a supporté cela avec courage; mais il n'était pas possible qu'elle n'en restât pas très-impressionnée. Dernièrement, un événement malheureux est venu encore la frapper et lui rappeler ses anciennes tristesses. Elle a le moral affecté, c'est certain, et c'est bien compréhensible; mais elle n'a mal ni à la poitrine, ni à l'estomac; enfin, aucune maladie réelle. Eh bien, le dernier malheur se réparera tout naturellement; les autres, elle les oubliera peu à peu, elle s'habituera enfin à être heureuse; car voilà toute la question. Elle est agitée, elle a mal aux nerfs; pourquoi? Tout simplement parce qu'elle n'est pas faite à la situation où elle se trouve et qui, je ne fais pas difficulté de le dire, était bien inespérée; mais elle s'y fera. Un peu de temps et beaucoup de calme, voilà tout ce qu'il lui faut pour achever de se remettre. Ainsi, mon cher Ludovic, tenez-vous l'esprit un peu plus en repos. Croyez-vous que si Pauline était véritablement malade, je ne serais pas le premier à m'alarmer?

Ludovic ne répondit rien aux arguments de son beau-père. Probablement il les connaissait déjà, et il ne me sembla pas les trouver bien décisifs. Pour moi, ce qui en résultait de plus clair, c'est que madame de B... ne pouvait pas s'habituer à son bonheur, ce bonheur auquel, pour sa part, M. de la C... paraissait si parfaitement habitué. On s'habitue à tout cependant, à ce qu'on dit, même à la souffrance; ce qui est surtout vrai, si l'on entend parler de la souffrance des autres.

Comme nous rentrions dans les jardins après avoir achevé le tour du bois, un domestique vint au-devant de nous et me remit une lettre à mon adresse. Elle avait été apportée par un exprès qui attendait la réponse. Cette missive émanait de mon directeur qui, arrivé à Nevers une heure après que j'en étais parti, me priait d'y revenir sur-le-champ, attendu que nous devions nous mettre en route le lendemain, dès huit heures du matin.

Je tendis le papier à Ludovic.

— Il faut que je te quitte, lui dis-je après qu'il l'eut parcouru.

— Ah! par exemple! me répondit-il avec une véhémence qui, chez lui, ne pouvait pas être suspecte; comme cela! tout de suite! sans que nous ayons eu un moment pour causer ensemble! Du tout; tu peux dire à ton directeur que je m'y oppose formellement, ou plutôt, non, j'irai le lui dire moi-même. Ce monsieur est superbe, en vérité! il se fait attendre indéfiniment, et puis, quand il lui plaît d'arriver, il ne vous laisse pas seulement le temps de faire votre malle. Mais je lui ferai comprendre que ce ne sont pas là des façons d'agir; que, après un si long temps, tu ne pouvais plus compter sur lui, que tu n'es plus prêt, et qu'enfin je suis résolu à ne pas te laisser aller. Tu iras le rejoindre dans quelques jours; il n'a pas besoin de toi sur la route, j'imagine. Et puis, ma foi, qu'il s'arrange!

Je remerciai Ludovic de ce courroux amical; mais pour diverses raisons, ainsi que je le lui expliquai, il ne m'était pas possible d'accepter l'intervention qu'il voulait bien offrir. Tout ce que je croyais pouvoir me permettre, c'était de partir seulement le len-

demain matin avant le jour, de façon à être arrivé à Nevers avant huit heures.

— Eh bien, soit, me dit Ludovic ; mais je t'accompagnerai, et je ne renonce pas à l'espoir de te ramener ici. Après tout, ton directeur n'a pas de raisons pour me désobliger ; si je ne suis pas un de ses actionnaires, je suis du bois dont on en fait... Il faut bien que cela me serve à quelque chose ! ajouta-t-il avec un accent d'amertume.

IV.

En rentrant dans le salon, nous y retrouvâmes madame de B... Son aspect me fit éprouver une nouvelle surprise. Je m'aperçus qu'elle était fort belle, ce que d'abord je n'avais pas remarqué. Il est vrai que la robe de laine grise à grande pèlerine et le petit bonnet tuyauté qu'elle portait à ce moment ne composaient pas un négligé très-propre à faire ressortir sa beaué, joints surtout à cet air d'ennui et à cette attitude abandonnée de toute sa personne.

Elle était maintenant tout en blanc; elle avait une robe de mousseline serrée à la taille par une large ceinture de moire à bouts pendants, et elle portait sur la tête une couronne de reines-marguerites naturelles. Dans cette toilette de jeune fiancée, elle se tenait debout au milieu du salon, une de ses mains appuyée sur le marbre d'un guéridon, les lèvres entr'ouvertes par un vague sourire, et les yeux regardant dans le vide, comme fixés sur une image absente.

Cette attention sans objet visible, cette immobilité, sa pâleur rendue plus frappante par le contraste de ses noirs cheveux dont les grappes lui tombaient de chaque côté du visage, la sveltesse et la finesse singulière de ses formes, enfin tout ce déploiement, cette transformation inattendue, firent qu'elle me produisit véritablement l'effet d'une apparition. Le jour commençait à baisser. Tous les meubles et les objets divers contenus dans la vaste pièce estompaient déjà leurs contours et éteignaient leurs couleurs sous l'empreinte terne du crépuscule. Seule, la jeune femme, avec ses vêtements blancs, se détachait encore nettement, comme s'il y avait eu pour elle une lumière propre.

Ludovic fut frappé comme moi de ce que son aspect présentait d'étrange, car je le vis tressaillir, et, avant d'entrer, il eut comme un moment d'hésitation. L'impression de M. de la C... fut toute différente.

— A la bonne heure! s'écria-t-il joyeusement en s'empressant vers sa fille; j'avais dit à ton mari que je te trouvais mieux aujourd'hui, et tu n'as pas voulu me donner un démenti. Je sais ce que je dis, que diable ! Quand la coquetterie revient chez une femme, on peut affirmer que la santé n'est pas loin. Enfin, que cette jolie toilette soit l'effet ou la cause, je suis sûr que depuis que tu l'as mise tu te trouves plus à ton aise cent fois, et plus légère.

— Je me sens très-bien, répondit-elle.

— Hé! oui, c'est connu ; restez en robe de chambre et en bonnet de nuit, et vous ne tarderez pas à être tout dolent; mettez-vous en toilette de bal, et vous aurez tout de suite envie de danser.

— Je danserai si l'on veut, dit encore madame de B..., d'un ton indéfinissable qui rappelait un peu celui d'une personne qui rêve.

— Certainement, reprit son père; nous donnerons un bal exprès dans quelques jours.

— Ah! dans quelques jours?... Eh bien, en attendant je voudrais monter à cheval, aller revoir notre petite maison... Est-elle toujours à sa place?

— A peu près; ton mari y a cependant fait quelques changements; tu verras.

— Oh! je n'y tiens pas... A quoi bon à présent?...

En disant cela, madame de B... soupira légèrement, tourna la tête et parut prête à retomber dans la rêverie d'où notre venue ne l'avait qu'à demi tirée. Ludovic, que le dialogue qui précède, bien qu'il ne lui parût pas sans doute si incohérent qu'à moi, n'avait pas à beaucoup près égayé autant que son beau-père, s'avança doucement vers sa femme.

— Tu devrais t'asseoir, Pauline, lui dit-il; tu n'en es pas encore à pouvoir abuser de tes forces.

Elle se laissa conduire à son fauteuil. On apporta des lumières, et Ludovic entama avec moi une conversation à laquelle madame de B... ne pouvait prendre part, ce qui était, je pense, le but de son mari, soit qu'il voulût en effet éviter de la fatiguer, soit qu'il craignît qu'elle ne se montrât à moi sous un jour par trop bizarre.

Il en fut de même pendant le dîner, dont madame de B... fit cependant les honneurs avec autant de correction que de grâce. L'espèce d'excitation qui s'était manifestée en elle était maintenant tout à fait tombée, sans cependant que l'état d'abattement fût revenu. Tout au plus pouvait-on par instants lui trouver l'air un peu distrait et préoccupé. Elle ne dit pas beaucoup de paroles, mais aucune qui ne fût à propos.

Lorsque j'avais écrit à Ludovic, je m'étais dit que, soit par lui, soit par son beau-père, je pourrais peut-être obtenir sur le compte de Richard les éclaircissements que mon aubergiste s'était trouvé hors d'état de me donner, et je m'étais bien promis de les demander; mais, comme on doit le penser, je me serais gardé à présent de faire la moindre question à ce sujet. Cette ressemblance, qui m'avait frappé,



entre madame de B... et Richard avait eu naturellement le double effet d'accroître encore ma curiosité et de m'interdire toute tentative directe pour la satisfaire.

Les rapports entre les deux personnes étaient du reste encore plus nombreux et plus marqués dans la physionomie et dans les manières que dans les traits. Il n'y avait, en effet, rien de viril dans la figure de madame de B.. ni rien d'efféminé dans celle de Richard.

Après le dîner, Ludovic, rassuré par l'air de tranquillité de sa femme, se mit à me parler de la Provence où il avait été en garnison, et à discuter les chances de l'entreprise à laquelle je devais coopérer, et dont, je l'avouerai, je ne savais pas le premier mot. Il m'aurait donc été assez difficile de faire opposition à ses arguments, ce dont je n'avais d'ailleurs aucune envie.

M. de la C... avait d'abord prêté à son gendre une attention convenable; mais les signes d'acquiescement qu'il faisait avec la tête s'étaient peu à peu changés en un balancement régulier, et il avait fini par s'endormir en se berçant ainsi. La tête doucement inclinée, les mains croisées sur l'abdomen, la bouche encore souriante, il offrait la plus parfaite image d'une heureuse conscience jointe à une digestion irréprochable.

Quant à madame de B..., elle était restée très-éveillée; mais il était évident, d'après les mouvements de sa physionomie, que les discours de son mari n'y étaient pour rien, et qu'elle ne prêtait d'attention qu'à ses propres pensées. Les expressions variées de tristesse ou de ressentiment qui se peignaient sur sa figure ne pouvaient en aucune façon s'appliquer à des questions de dessèchement et de canalisation, si émouvantes qu'elle pussent être. Il semblait même qu'elle eût tout à fait oublié notre présence; car elle n'eut pas l'air un seul instant de s'apercevoir que je m'occupais d'elle un peu plus peut-être que la stricte discrétion ne le permettait.

A plusieurs reprises, je vis ses yeux se fixer sur la pendule. L'aiguille approchait de dix heures; aussitôt qu'elle y fût arrivée et avant que la sonnerie ne se fît entendre, la jeune femme se leva, alluma un bougeoir et se dirigea vers la porte qui donnait du côté de sa chambre, séparée du salon par une salle de billard.

— Est-ce que tu vas te coucher, Pauline? lui demanda son mari.

Madame de B... ne répondit qu'en secouant la tête brièvement avec un geste d'impatience.

Ce nouveau trait de ressemblance, ce nouvel indice d'intelligence mystérieuse entre elle et Richard n'avait pas manqué, comme on le pense bien, de me produire une certaine impression. Un autre incident vint tout aussitôt élargir encore le champ de mes réflexions.

A peine madame de B... avait-elle refermé la porte par où elle était sortie, qu'une voix d'homme, qui n'était pas celle d'un paysan, s'éleva au milieu du silence de la nuit, chantant ce couplet champêtre qui est comme le chant national des cultivateurs nivernais :

Rossignolet des bois,
Rossignolet sauvage,
Apprends-moi ton langage,
Apprends-moi-z-à-charmer :
Apprends-moi la manière
Comment qu'il faut aimer!

Quoique le chanteur dût être à une certaine distance du château, sur la route à ce qu'il me semblait, les paroles arrivaient très-distinctes, comme prolongées par l'air traînant qui leur est affecté. Ce chant était-il un signal? C'est ce que les diverses coïncidences qui s'y rattachaient pour moi me faisaient vivement soupçonner. Quant à Ludovic, qui n'avait pas les mêmes raisons de remarquer cette circonstance, je ne pouvais m'étonner que son attention ne s'y fût pas arrêtée et que les enseignements dont il me gratifiait n'en eussent pas été interrompus. Il n'y avait pas de jour probablement où cette chanson ne retentît à ses oreilles.

Au bout de quelques instants la voix reprit :

Rossignolet des bois.
Rossignolet, mon frère,
Vers celle qui m'est chère
Vole, car je ne peux...
Et que ta voix légère
Lui porte mes adieux!...

— Ah! me dit Ludovic, qui cette fois avait écouté, voilà un couplet que je ne connaissais pas. Il doit être nouveau. Quel est donc le poëte rustique qui nous donne ainsi la primeur de ses productions? Oh! oh! ce n'est pas fini. Il paraît qu'il y a un troisième couplet...

En effet, après un moment d'arrêt, la voix, sans s'éloigner ni se rapprocher, avait de nouveau continué :

Rossignolet des bois,
Rossignolet sauvage,
Je ne veux davantage
A toi me secourir;
J'ai perdu mon courage,
Je n'ai plus qu'à mourir.

Un cri terrible, faisant écho à ces derniers mots, retentit dans la salle de billard. Ludovic, qui depuis un instant déjà s'était levé d'un air où la méfiance commençait à se révéler, se précipita vers la porte et l'ouvrit. J'entendis un cri plus aigu que le pre-



mier, et je vis madame de B... se jeter au cou de son mari. Il l'enleva dans ses bras et voulut la déposer sur son fauteuil; mais elle se cramponnait à lui avec une violence désespérée et en criant avec une voix stridente, cette voix de la folie qui ne ressemble à nulle autre :

— Me voici, mon Richard; ne me quitte pas, garde-moi!... C'est impossible, on ne peut pas exiger cela de moi... Je t'en prie, Richard, ou je suis perdue... La pauvreté, qu'est-ce que cela fait?... Toujours... tu me l'as dit... Dieu ne nous abandonnera pas... Pourquoi veux-tu m'abandonner à présent?...

Et une foule d'autres paroles qui n'étaient que la répétition de celles-là. Elles suffisaient du reste pour m'expliquer le mystère de cette douloureuse existence qui achevait de se briser sous mes yeux.

Pauvre créature!... Je n'en pouvais douter maintenant, ce jeune homme à qui elle ressemblait d'une manière si extraordinaire était, non pas son frère, mais un de ses parents, avec lequel elle avait été unie par une affection réciproque et qui datait probablement de l'enfance. L'un et l'autre avaient sacrifié leur amour et leurs rêves de bonheur pour que M. de la C... fût sauvé de la ruine et de la misère. Puis, hélas! le sacrifice, une fois accompli, s'était trouvé au-dessus de leurs forces. La vie de Richard, désormais sans but, était détruite, et la raison de l'autre victime avait fini par succomber sous les angoisses renaissantes de la séparation. Cet adieu inattendu que lui avait envoyé Richard — car j'étais certain que le chanteur n'était autre que lui — n'avait fait très-probablement que précipiter une crise depuis longtemps imminente.

Maintenant l'infortunée, dans son égarement, se trouvait reportée à l'époque funeste où son malheur avait commencé. Elle prenait son mari pour Richard. C'était étrange, mais pas plus que beaucoup d'autres illusions de la folie. Ne voit-on pas des mères pour qui, sous cette sombre influence, leurs propres enfants deviennent des objets de haine?

Malgré ce que la méprise avait pour lui de poignant, quoique peut-être il n'en sentît pas toute la portée, Ludovic avait montré beaucoup d'empire sur lui-même et de douceur pour sa femme. Au lieu de se révolter contre ce nom étranger qu'elle lui donnait, il s'était efforcé de se calmer, en entrant dans ses idées, en lui répétant qu'il ne la quitterait pas, qu'il ne ferait que ce qu'elle voudrait, etc. Il parvint ainsi à se débarrasser de son étreinte et à obtenir qu'elle s'assît dans son fauteuil. Il fut cependant obligé de lui laisser une de ses mains qu'elle ressaisissait de temps en temps par un mouvement convulsif. A part cela, elle restait maintenant immobile, les paupières baissées, les sourcils contractés, et ces lèvres continuant à murmurer des mots où il n'y avait de perceptible que quelques syllabes, quelques exclamations éparses. Heureusement la voix de Richard ne s'était plus fait entendre.

M. de la C..., réveillé en sursaut par le premier cri qu'avait jeté sa fille, avait assisté à toute cette scène dans un état de stupeur voisin de l'hébêtement.

— Mon Dieu! murmura-t-il enfin, que lui est-il arrivé? que peut-elle avoir?

— Vous devez le savoir mieux que moi, lui répondit Ludovic avec un regard sévère.

Le vieillard courba la tête sous ce reproche implicite.

— Est-ce qu'il ne faudrait pas envoyer chercher le médecin? demanda-t-il encore à son gendre au bout de quelques instants.

Ludovic haussa les épaules; mais ce bref dialogue avait éveillé l'attention de madame de B... Elle se redressa vivement, et, fixant sur son mari ses yeux agrandis où s'agitait une flamme sauvage, elle lui dit avec volubilité :

— On veut que tu t'en ailles, mon Richard!... Je ne veux pas, moi... Tu sais, tu m'as promis... Sois brave, je le serai... Mentir, mentir, toute ma vie! est-ce que je le pourrais?... Dieu ne peut pas exiger cela. Tu es revenu, je ne te laisserai plus partir... Tu as vu, je n'avais pas oublié...

Ludovic réussit de nouveau à l'apaiser.

— Je crois, dit-il ensuite, qu'il serait nécessaire de nous laisser seuls. Voudriez-vous, s'il vous plaît, m'envoyer Brigitte? ajouta-t-il en s'adressant à son beau-père; Brigitte seule!... Qu'aucun autre domestique n'entre ici sans que je l'appelle.

Brigitte était une robuste paysanne d'une cinquantaine d'années, la nourrice de Ludovic, à ce que je suppose, que j'avais vu plusieurs fois venir vers madame de B... comme pour prendre ses ordres, mais plutôt probablement pour veiller sur elle.

Je me disposai sans bruit à suivre M. de la C... Ludovic, qui aurait été bien excusable de ne plus songer à moi, me tendit sa main et serra la mienne avec une expressive violence, en appuyant sur moi un regard où était contenu tout un poëme d'amère désolation.

M. de la C... était dans un tel état de trouble que je fus obligé d'aller moi-même à l'office pour remplir la mission que son gendre lui avait donnée. Je pus me convaincre, à l'air des domestiques, qu'ils n'avaient rien entendu et qu'ils ne se doutaient pas du terrible événement qui venait de bouleverser l'existence de leurs maîtres.

Je retrouvai le malheureux père à la place où je l'avais laissé dans le vestibule, écoutant près de la porte du salon. Je lui donnai le bras pour monter

jusqu'à son apartement. J'y entrai avec lui et y restai même assez longtemps, bien que, étant étrangers l'un à l'autre, nous ne pussions échanger que des paroles assez banales.

— C'est incompréhensible! me répétait continuellement M. de la C...

Je ne pouvais pas lui répondre que je pensais au contraire avoir très-bien compris. Je me bornais à secouer la tête. Enfin, après avoir entendu les domestiques se rendre à leurs chambres, comme aucun bruit, aucun mouvement nouveau ne se produisaient, et que par suite M. de la C. était un peu ranimé, je me décidai à le quitter. Il espérait, me dit-il, que cet égarement de sa fille ne serait qu'un accident passager; elle avait sans doute éprouvé quelque peur qui lui avait donné comme un accès de délire; mais la violence même de la crise, d'après ce qu'il avait entendu dire, prouvait qu'elle ne durerait pas.

V.

Je ne sais si cette illusion lui permit de s'endormir. Quant à moi, je passai encore de longues heures à réfléchir sur ce drame occulte dont je contemplais le funeste dénoûment. A peine venais-je de m'endormir d'un sommeil dans lequel j'entendais toujours la chanson de Richard et les cris de madame de B..., qu'un domestique entrant dans ma chambre m'avertit qu'il était temps de me lever et que la voiture était prête pour me conduire à Nevers.

J'avais bien oublié mon directeur; mais en ce moment, je l'avoue, je ne trouvai plus son arrivée si intempestive. Ma situation aurait été des plus pénibles. Je n'étais pas assez intimement lié avec Ludovic pour que ma présence ne lui fût pas une gêne, et pourtant il m'eût été difficile de m'éloigner de lui spontanément dans l'affliction où il se trouvait. De cette façon, la difficulté était tranchée.

Je m'habillai et je descendis, après avoir écrit quelques mots d'adieu pour Ludovic; mais, au moment où je sortais du vestibule, je le vis arriver lui-même. Comme la veille au soir, il me serra la main sans me rien dire; il m'en disait assez. A la lueur du crépuscule qui commançait à poindre, je voyais sa figure labourée, meurtrie par la rude main de l'insomnie. Quelle affreuse nuit il avait dû passer! Une de ces nuits qui coupent en deux l'existence, comme une montagne, laissant le soleil du côté du passé et ensevelissant tout le reste sous une ombre funèbre.

— Est-ce qu'il n'y a pas un peu de mieux? lui demandai-je.

— Non, me répondit-il, et il n'y en aura pas. Je ferai tout ce qu'il est possible de faire, mais sans le moindre espoir...

La voix de madame de B... arriva jusqu'à nous à travers les fenêtres.

— Richard! Richard! criait-elle.

— Toujours ce nom! dit Ludovic... Ah! je suis puni, bien puni... Pas un mot de tout ceci cependant... Je puis y compter, n'est-ce pas? du moins tant que je vivrai?

— Sois tranquille.

— Adieu!

Il m'embrassa et se hâta de remonter le perron, dont il s'était un peu écarté pour me parler. Sa femme continuait à l'appeler de ce nom qui n'était pas le sien et qui lui avait appris si cruellement ce que valait sa générosité.

En tournant dans l'avenue, je me penchai à la portière pour contempler une dernière fois le vaste château avec les jardins et les bois qui l'entouraient. Que de fois les passants n'avaient-ils pas dû envier l'heureux propriétaire de cette belle demeure, dans laquelle cependant s'abritaient plus d'angoisses, de misères et de plaies irréparables que n'en récèle souvent la plus pauvre chaumière du paysan!

J'avais été si attristé, si péniblement remué par le spectacle de toute cette ruine, que le sentiment de curiosité qui m'avait animé s'était entièrement effacé. Quoi qu'il restât pour moi bien des points obscurs dans les causes qui avaient amené la catastrophe, je n'avais plus aucune envie d'en apprendre davantage. Je trouvais que je n'en savais déjà que trop, et je craignais qu'il n'y eût encore quelque autre malheur à déplorer, que Richard, ainsi qu'il semblait l'annoncer dans sa funeste chanson, n'eût voulu réellement en finir avec la vie.

Sur ce dernier point du moins, je fus rassuré. J'avais été de nouveau arrêté à Lyon par la nécessité d'attendre le bateau à vapeur qui devait me conduire jusqu'à Arles et qui ne partait que le surlendemain. En présence de ce retard, mon directeur s'était immédiatement rappelé qu'une affaire impérieuse l'appelait à Marseille, et il avait pris la poste, me laissant là.

Le second jour, comme j'allais entrer dans la salle de l'hôtel pour dîner, je m'entendis interpeller par mon nom. Je tournai la tête, et je vis devant moi Richard lui-même. Son visage portait toujours les stigmates de la tristesse, mais il n'avait plus cet air hagard que je lui avais vu à Paris, et son extérieur aussi était beaucoup moins inculte, quoiqu'il descendît de la diligence. Il parut désirer de me donner de lui une meilleure impression que lors de notre première rencontre. Ses manières avaient maintenant une gravité gracieuse qu'on sentait devoir être dans sa nature bien mieux que la brusquerie et la rudesse.

Il s'assit à côté de moi à la table d'hôte. Pendant tout le dîner, naturellement, nous ne nous entretînmes que de choses indifférentes ou du moins d'un intérêt moyen. Je ne pus douter seulement, à sa tranquillité, qu'il ne savait rien du malheur dont il était à la fois la cause dernière et première, et, comme on le pense bien, je n'avais pas la moindre idée de l'en instruire.

Il m'apprit qu'il repartait le lendemain pour se rendre à Marseille, et de là à Toulon, où il comptait s'embarquer pour l'Algérie. De mon côté, je lui fis part du but de mon voyage, sinon des motifs qui l'avaient déterminé. Puis nous parlâmes de Meilhan que Richard devait aller voir en passant. Enfin notre connaissance se fit, si bien que, le repas terminé, nous sortîmes ensemble pour aller nous promener sur les quais, ces quais majestueux dont les Lyonnais se montrent si fiers, avec quelque raison.

— J'ai bien des excuses à vous faire, me dit-il alors, de la conduite étrange que j'ai tenue envers vous au café Valois, et en vérité c'est fort bien à vous de ne pas m'en avoir gardé rancune. Mais ce jour-là était pour moi un cruel anniversaire... J'ai eu dans ma vie je ne dirai pas un chagrin, mais un désespoir dont je ne relèverai jamais.

— Oui, je le sais, lui répondis-je, un amour contrarié...

— Vous le savez ! comment cela ?

— Ce n'était pas bien difficile à deviner ; à votre âge, à notre âge, il y a d'autres sujets de chagrin, mais il n'y en a pas d'autres d'un désespoir comme celui que vous révéliez. Aussi, loin de vous en vouloir, je vous ai plaint du fond du cœur.

— Merci, me dit-il ; oui, je suis et je serai toujours bien malheureux. Toutes les circonstances se sont réunies pour m'accabler, et, pour succroît de douleur, je sens à présent que moi-même je n'ai pas agi comme j'aurais dû. Je vais vous en faire juge, si toutefois vous ne trouvez pas que j'abuse de votre attention.

Je l'assurai qu'au contraire je ne pouvais qu'être profondément touché de sa confiance.

Il me raconta donc son histoire. Il serait bien inutile maintenant de la rapporter en entier. Tout ce que j'en avais compris était exact. A certains égards même j'étais mieux instruit que lui. Heureusement il le ne soupçonna pas. Il eut soin, dans son récit, de ne nommer aucun des personnages qui y figuraient. Il est vrai qu'il ne se nomma pas lui-même. En tout cas, s'il se rappela que je connaissais Ludovic de B..., il n'y fit aucune allusion.

La ressemblance qui existait entre lui et madame de B... n'avait rien d'extraordinaire ; car il était son cousin germain, et le fils naturel d'un frère de M. de la C... et de la fille d'un ancien métayer de la famille. Sa mère avait été aussi la nourrice de mademoiselle de la C..., moins âgée que lui d'une année seulement. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, Richard avait ignoré qu'il y eût entre lui et sa sœur de lait des liens de parenté réelle ; mais la révélation de ce secret n'avait pu rien ajouter au sentiment qu'il éprouvait pour elle. Il l'avait aimée uniquement, passionnément, depuis qu'il se connaissait, depuis l'époque où il lui donnait la main pour lui apprendre à marcher. « Et, ajoutait-il sans savoir à quel point il disait vrai, je crois que, pour son malheur, sa tendresse pour moi était encore plus profonde, plus absolue. »

Le père de Richard, qui était officier, fut tué, peu de temps après sa naissance, dans une des batailles de l'Empire ; mais il avait confié son secret à son frère ; celui-ci prit soin de l'enfant, le fit élever, le mit au collège quand il en fut temps, et le traita toujours avec une bonté et une affection paternelles. Richard passait tous ses congés et ses vacances chez son oncle dans lequel il ne voyait qu'un généreux protecteur. Il retrouvait là sa compagne d'enfance toujours plus charmante à ses yeux. Il était heureux de la voir, heureux de la tendresse qu'elle lui témoignait ; mais déjà il sentait qu'il ne pourrait vivre sans elle, et il s'attristait en se demandant comment, lui, né d'une pauvre famille de paysans, parviendrait jamais à obtenir la main d'une noble demoiselle, de la fille de M. de la C... Pauline s'attristait avec lui ; puis, comme deux enfants qu'ils étaient, ils finissaient par espérer que tous les obstacles s'aplaniraient, se promettant bien, quoi qu'il arrivât, de s'aimer toujours.

A dix-huit ans, Richard avait achevé ses études ; il était reçu bachelier ; ce fut alors que M. de la C... lui fit connaître la parenté qui existait entre eux. Il lui remit une somme de trente mille francs, héritage de son frère, que, suivant les intentions de celui-ci, il n'avait reçu qu'à titre de fidéi-commis ; puis il engagea son neveu à faire choix d'une carrière. « Si tu désires faire fortune, ajouta-t-il, je puis du moins te dire que la pire de toutes est celle que j'ai suivie. L'église ne te conviendrait pas, je suppose ? Non. Et le barreau ? Pas beaucoup plus. Restent donc le commerce et la médecine. Le commerce, je ne pourrais t'y servir en rien. J'ai au contraire parmi les sommités médicales quelques relations qui, j'espère, te seraient utiles. Sois négociant cependant, si tu le préfères ; mais fais quelque chose, parce que, quand on ne fait rien, comme ton cousin, par exemple, on fait des sottises. »

Richard, qui se voyait si inespérément rapproché de celle qu'il aimait, se mit avec joie à étudier la médecine, tant pour suivre le conseil de son oncle que parce qu'il y était porté par son inclination na-

turelle ; mais son grand motif était d'arriver par là, aussi promptement que possible, à une position qui contrebalançât l'irrégularité de sa naissance. Il est probable que, dès cette époque, l'obstacle n'était pas aussi grave aux yeux de son oncle qu'à ses propres yeux. M. de la C... avait certainement pénétré les sentiments mutuels de sa fille et de Richard, et il ne semblait pas qu'il cherchât à les contrarier. Les chagrins que lui donnaient la mauvaise conduite et le caractère violent de son fils devaient naturellement lui faire apprécier davantage la régularité et les bonnes dispositions de son neveu.

Peu de temps après survinrent les événements politiques qui détruisirent la position de M. de la C... et l'obligèrent à se retirer dans le Nivernais. Au milieu de la douleur des adieux, le cœur des deux amants déborda, et ils firent l'aveu de leur amour à M. de la C... Celui-ci, profondément attristé lui-même, ne se sentit pas le cœur d'ajouter à leurs angoisses. Sans prendre d'engagement formel, il dit à Richard de commencer par se faire une position, et qu'alors rien n'empêcherait probablement que leurs vœux fussent réalisés. « Tu comprends, continua-t-il, que, avec la dot de Pauline, on ne sera pas bien empressé de te disputer sa main. Quant à son nom, s'il lui sert autant qu'il m'a servi !... Enfin, vous êtes jeunes, vous avez l'avenir pour vous consoler du présent, tandis que moi, je n'ai plus rien. »

Malgré cet espoir qui leur était offert, Pauline et Richard furent cruellement affectés par cette séparation, la plus grande qu'ils eussent eue à souffrir depuis longtemps et qui s'accomplissait d'ailleurs sous d'assez sombres auspices, M. de la C... leur laissa la liberté de se renouveler toutes les protestations d'attachement inviolable et éternel dont ils éprouvaient le besoin. Entre autres gages de souvenir qu'ils voulurent se donner, ils convinrent de penser toujours l'un à l'autre à dix heures du soir, de se mettre ainsi pendant quelques moments en communication assurée d'esprit et de cœur, convention qui, j'en avais la preuve, n'avait pas cessé d'être fidèlement observée.

Pendant les deux années qui suivirent, Richard travailla avec ardeur. Il entretenait avec Pauline une correspondance suivie qui, dans les termes où ils en étaient, n'avait rien que de licite et qui adoucit un peu pour l'un et l'autre les tristesses de l'éloignement. En outre il alla passer le temps de ses vacances dans le Nivernais, non pas, bien entendu, chez M. de la C..., mais chez ses grands parents, qui occupaient une petite ferme à peu de distance de la demeure de leur ancien maître. Sa mère était morte depuis longtemps.

Même alors, cependant, il ne lui était pas permis de voir Pauline tous les jours, ce qui n'aurait pas manqué d'attirer l'attention, mais il avait l'habitude d'aller tous les soirs, à dix heures, aux environs de la maison et d'annoncer sa présence par cette même chanson que je l'avais entendu chanter si malencontreusement.

Quoiqu'il n'eût jamais eu avec son cousin que des relations peu intimes, ce fut lui qui l'assista à ses derniers moments et qui alla en porter la triste nouvelle à son père. En voyant à quel point cet événement allait accroître la détresse de la famille, il se hâta de mettre à la disposition de son oncle la petite fortune qu'il en avait reçue ; mais quelques instances qu'il fit, M. de la C... se refusa absolument à l'accepter, soit qu'en effet il eût scrupule de trahir ainsi les intentions de son frère, soit que, à tout hasard, il ne voulût pas contracter envers son neveu une obligation si décisive.

Le moment approchait cependant où, les dernières ressources étant épuisées, il serait contraint, sinon pour lui, du moins pour sa fille, d'accepter cet offre renouvelé dans toutes les lettres de Richard, sans qu'il y mît aucun calcul, lorsque arriva la demande en mariage de Ludovic de B... Pour Pauline, le refus ne pouvait même pas être mis en question. Quant à son père, il ne lui imposa point de se sacrifier, il ne lui demanda même pas; mais il lui démontra que si elle épousait son cousin, il y avait vingt chances contre une pour que leur misère n'en fût pas diminuée, et pour que lui, en particulier, se trouvât dans ses vieux jours exposé aux plus affreuses privations ; après quoi il se renferma dans un morne et douloureux accablement.

Richard, averti par sa cousine, était accouru sur-le-champ. Tous leurs efforts pour rendre au vieillard un peu de courage et de confiance dans l'avenir furent inutiles. Le terrible mirage de la richesse avait fasciné son esprit et le rendait insensible à tout le reste. En présence de ce désespoir obstiné et qui alla parfois jusqu'aux larmes, Richard, sentant bien d'ailleurs que, à un tel argument, il n'avait à opposer aucune certitude, crut de son devoir d'engager lui-même mademoiselle de la C... à se soumettre au vœu de son père.

« Elle ne le voulait pas, me dit-il, elle s'indignait de ce que je voulusse la condamner à une vie de mensonge et de honte ; elle disait que c'était une impiété de douter ainsi de la Providence... Longtemps elle me supplia de ne pas l'abandonner ; elle pleurait ; mais son père pleurait aussi, et j'avais l'air d'avoir renoncé à elle... Elle céda, et je partis.

» Oh ! reprit-il après quelques instants de silence, j'ai été lâche et méchant, et égoïste. Je n'ai pas voulu que mon oncle eût à me reprocher d'avoir manqué à la reconnaissance que je lui devais ; je n'ai pas osé marcher nettement devant moi, en me

fiant à ma conscience et à celle de Pauline, et je l'ai vouée, pour toute sa vie, à l'amertume et à la douleur : car, j'en suis certain, elle ne m'oubliera pas : son cœur n'est pas de ceux qui se donnent deux fois. Au lieu de cela, il fallait l'écouter, faire tout ce que je pouvais ; c'était là le devoir. Avec le peu que je possédais, nous avions devant nous l'existence assurée pour cinq ou six années : c'était autant qu'il en fallait pour que j'arrivasse à me tirer d'affaire.

» Savez-vous ce qui m'arriva le jour même où Pauline devait se marier? J'allai le soir dans une maison de jeu ; c'était la première fois. J'y gagnai une somme énorme, assez considérable je ne dis pas pour satisfaire entièrement mon oncle, mais pour le désarmer vis-à-vis de nous. Quelle dérision ! quelle amère et rude leçon ! Je faillis devenir fou de désespoir. Puis l'idée me vint que le mariage de Pauline avait pu être retardé. Autre folie ! Le lendemain matin je partis pour Nevers. Tout était fini ; Pauline ne s'appartenait plus.

» Depuis j'ai continué à gagner. Le sort s'est obstiné à me narguer. A l'heure qu'il est, je suis presque riche. Qu'est-ce que cela me fait? Rien n'a plus d'attrait pour moi. A présent je vais voyager, sans autre raison pour cela sinon que je ne puis rester en place : car, j'en suis certain d'avance, tout ce que je verrai, si je vois quelque chose, ne me distraira pas un moment, pas plus que le jeu ne m'a distrait. Quant à me consoler, jugez alors si c'est possible. Ah ! je m'en étais toujours douté, mais aujourd'hui je le sais : bien souvent la richesse n'est rien, ne sert à rien ; l'amour est toujours quelque chose. »

Telle fut sa conclusion. Je ne l'ai jamais oubliée, et lorsque, plus tard, moi-même... mais, encore une fois, ce n'est pas mon histoire que j'écris.

Qu'aurais-je pu répondre à Richard? Que le temps cicatrise les plus cruelles blessures ; que l'homme, être fini, n'est pas fait pour les douleurs éternelles ; qu'il était trop jeune pour désespérer de la vie : qu'il n'avait pas le droit de la traverser inutilement pour ses semblables ; que, mieux que l'agitation, l'accomplissement d'un devoir régulier ramènerait le calme dans son âme, et qu'une autre affection pourrait encore remplir le vide de son cœur?... Tout cela, je le reconnais, aurait été fort raisonnable ; mais j'étais trop jeune alors, et j'avoue que je n'y songeai pas. Non, je me bornai à le plaindre ; j'approuvai ses regrets, et j'approuvai surtout la résolution qu'il avait prise de s'éloigner, de quitter un pays où tout venait raviver sa douleur...

— Ajoutez, me dit-il, où je suis sans cesse tourmenté par la pensée de la revoir, où il me serait trop facile de céder un jour ou l'autre à cette tentation. En venant ici je suis passé par Nevers, et je n'ai pu m'empêcher d'aller, comme autrefois et à la même heure, lui témoigner que je l'aime toujours et lui dire un dernier adieu. J'ai eu tort, je le sais, quoique je ne puisse souhaiter qu'elle ne m'ait pas entendu ; du moins je ne risquerais pas d'avoir de reproches plus grands à me faire.

Hélas ! ce n'était plus possible ; mais il ne devait jamais le savoir. Le lendemain matin, nous partîmes chacun de notre côté. Quelques mois plus tard j'étais de retour à Paris, et Meilhan, que je rencontrai, m'apprit que le pauvre Richard avait succombé à une fièvre cérébrale, presque aussitôt après son arrivée à Alger.

Je n'étais point repassé par Nevers en revenant de Provence, et je n'y suis jamais retourné ; mais j'ai appris par des personnes du pays que Pauline avait survécu d'assez longues années à son cousin. Elle n'a jamais recouvré la raison, et la cause qui la lui avait fait perdre est toujours restée assez obscure. On savait, à la vérité, qu'elle prenait son mari pour un autre ; mais qui était cet autre, on l'ignorait.

M. de la C... était mort longtemps avant sa fille. Sa fin fut-elle hâtée par le chagrin, c'est ce qu'on n'a pu me dire. Quant à Ludovic, après avoir gardé sa femme et l'avoir soignée jusqu'au dernier moment avec un dévouement qui avait fait l'admiration générale, il n'avait pas tardé à la suivre. — S'il avait été le principal auteur du mal, c'était lui aussi qui avait le plus longuement souffert, et il avait bien accepté cette expiation.

Comte de GRAMONT.

GRETCHEN (1).

L'amour, disait mon grand oncle, est sans doute une bonne chose, mais on en abuse trop dans le drame et le roman.

L'uniformité des dénoûments surtout lui donnait sur les nerfs : on marie les amoureux à moins qu'on ne les fasse mourir — on les fait mourir à moins qu'on ne les marie. Il est évident, ajoutait mon grand oncle, que, la plupart du temps, l'auteur est resté indécis jusqu'à la fin et que le sort de ses principaux personnages a dépendu de la manière dont il avait fait la digestion de son dîner.

Au XVIIIe siècle et sous l'Empire il était de mode de clore les romans par un bel et bon mariage ; « les époux étaient heureux et avaient beaucoup d'enfants » ; c'était de rigueur.

(1) Nous empruntons ce fragment à un charmant volume de M. A. Mazon, intitulé : *Jean Bruyère*, édité chez E. Dentu.

Comme cela prêtait à la plaisanterie, on prit ensuite le parti de les faire mourir : on ne différait que par le choix des moyens ; c'était tantôt un accident, tantôt une maladie, tantôt un crime, suivant le tempérament de l'auteur. Les écrivains allemands ont communiqué, sous ce rapport, une certaine férocité aux écrivains français. Werther a mis un moment le suicide à la mode, à la grande satisfaction des auteurs embarrassés de leur dénoûment. Que de mauvaises copies de ton œuvre faites de ce côté du Rhin, immortel auteur de *Faust !*

J'ai souvent fait une remarque curieuse. La comédie, de notre temps, est préférée à la tragédie, mais le roman triste, véritable cyprès littéraire, pour peu qu'il s'y mêle quelque chose de sentimental, est préféré au roman gai. Et il faut que ce dernier montre beaucoup d'esprit pour se faire pardonner sa gaieté. On ne se livre aux émotions tristes que dans l'intérieur du cabinet ou du boudoir ; en public on ne veut pas pleurer ; le rire embellit toutes les figures ; les pleurs, au contraire, en enlaidissent bon nombre.

Il y a un genre de dénoûments qu'on a fort négligés, et cependant, en y regardant bien, on trouve que ce sont les plus fréquents. Ni le mariage, ni le suicide ne sont les dénoûments les plus ordinaires de nos affections. Il est vrai qu'au moment où le cœur est pris, où les obstacles l'irritent et l'enflamment davantage, où, pour arriver à son but, on se sent capable des actes les plus sublimes et... les plus extravagants, le cœur et le sentiment qui le remplit semblent à jamais identifiés, et l'on croit de bonne foi que le second ne pourra s'en aller que lorsque le premier aura cessé de battre. Le Temps qui plane sur nos têtes, rit de cela dans sa barbe blanche en agitant sa faux. Quelle terrible moisson de têtes et d'illusions ! Attendez et vous verrez !

Au bout de six mois, d'un an, de deux ans, on se réveille un beau matin, tout étonné du changement qui s'est opéré. Le monde et la société ont repris leur aspect des anciens jours. Le ciel et son bleu semé d'étoiles, la terre et son manteau de mousses et de fleurs, l'atmosphère et ses souffles harmonieux sont redevenus beaux par eux-mêmes ; on ne ressent plus qu'un léger trouble aux souvenirs qu'ils rappellent ; notre centre de pensées et d'actions, momentanément déplacé, est rentré en nous ; et si l'on n'a pas tout à fait oublié le passé, du moins on l'a placé dans une région que n'atteignent plus les vapeurs terrestres.

Ces dénoûments sont de beaucoup les plus fréquents, en France comme partout. Le cœur humain ressemble au pavot qui jette au vent des milliers de graines : quelques-unes produisent d'autres magnifiques pavots, mais la plupart des jeunes pousses sont arrachées par le jardinier et reviennent, mêlées au terreau, aider la végétation dans son luxuriant essor.

De même, les affections mortes presque en naissant sont fécondes en précieux enseignements pour les autres et pour soi-même ; mais, comme elles n'offrent pas toujours de situations bien tranchées et qu'elles semblent plutôt des nuances de sentiment, des caprices de cœur, que de véritables événements, tenant une place réelle dans la vie, il faut pour les raconter un mélange de qualités d'observation et d'imagination plus rare qu'on ne pense.

Les romans où il n'y a que de l'imagination sont de pauvres romans. Leurs auteurs se placent au-dessous des nourrices dont les contes présentent ordinairement un réalisme saisissant à côté d'un merveilleux outré et, d'ailleurs, ont toujours un but moral aisément perçu. L'esprit d'observation a pour tâche de découvrir la vérité dont l'imagination est ensuite appelée, comme une couturière habile, à faire ressortir les avantages.

Celui qui lirait ce grave préambule s'attendrait sans aucun doute à un roman. Il se tromperait. Le roman de ma vie existe en notes souvent inintelligibles, perdues dans un gouffre de paperasses où mes impressions écrites vont se condensant chaque jour, feuilles jaunies de l'arbre que l'hiver déracinera bientôt. Mais, en les réunissant, je craindrais trop de leur faire perdre leur parfum.

Je veux seulement crayonner ici un souvenir qui se rapporte à une époque assez éloignée de ma vie. Je suis ému et je souris à la fois en y songeant. Mon cœur bat encore au nom de Gretchen, mais il n'en reste pas troublé. Une affection douce, calme poétique a succédé à des sentiments dont l'ardeur ne saurait être comprise que par ceux-là seuls qui seraient capables de les éprouver.

* *
*

C'était au retour de mon dernier voyage d'Allemagne. Esther avait alors quatre ans. Elle était ma seule consolation et le seul but de mon existence.

J'étais fatigué de corps et d'âme. Je cherchais la paix et la solitude. Je crus trouver l'une et l'autre dans la jolie ville de Vals, où les baigneurs n'arrivent jamais qu'en juin ou juillet, et nous n'étions alors qu'au mois d'avril.

Je m'installai dans un modeste appartement, à peu de distance des sources minérales qui font de cet endroit l'un des pays les plus remarquables, au double point de vue géologique et médical, qui existent au monde.

Sous mes fenêtres, au delà de la route départementale qui est aussi la principale rue de la ville, s'étendaient quelques jardins pourvus chacun d'une

coquette habitation bourgeoise. En face, j'avais la montagne sillonnée à sa base par des plantations de peupliers, plus haut couverte de champs, de vignes et de prairies, et enfin couronnée au sommet de bois de châtaigniers à travers lesquels couraient, le soir, des bruits mystérieux et des vapeurs bleuâtres.

De mes fenêtres j'apercevais la Volane, qui cache dans son sein tant de truites savoureuses. Les eaux limpides de la Volane allant se déverser dans l'Ardèche, puis dans les eaux troubles du Rhône, me faisaient songer involontairement aux montagnards, dont l'énergie et le sang pur viennent périodiquement renouveler les races dégénérées de la plaine.

Tout mon temps à Vals était partagé entre Esther et la lecture. Le matin, je conduisais ma fille chez une dame respectable qui tenait un petit pensionnat de demoiselles, et je la reprenais le soir en rentrant. Je passais la journée à lire les livres trop rares qui ont été publiés sur notre magnifique mais trop peu connu Vivarais.

Les dernières heures de la journée étaient consacrées à la musique. Esther était habituée à s'endormir aux sons de mon violoncelle. Quand mon archet se reposait sans que sa voix chérie réclamât contre ce silence, je reconnaissais qu'elle dormait et j'allais tirer doucement les rideaux de sa couchette mignonne. Puis j'allumais ma lampe et je mettais sur le papier, avec le plus d'ordre et de clarté qu'il m'était possible, les impressions de la journée.

Je ne connais point de pratique plus utile et plus agréable. Ce retour sur soi-même est extrêmement favorable aux bonnes résolutions; il habitue à réfléchir, et par suite à peser ses actions et à connaître les hommes. C'est l'examen de conscience et la prière pour les hommes intelligents. Je ne parle pas de ses effets sur les poëtes et les artistes : c'est le moment pour eux des plus belles inspirations; seulement il faut se hâter de les recueillir de peur de les avoir complétement oubliées le lendemain avec les rêves de la nuit.

* *
*

Il y avait alors à Vals deux hommes également remarquables, quoique professant des idées diamétralement opposées, entre lesquels se partageait l'opinion publique en Vivarais.

Ces deux hommes ont fait, depuis, quelque bruit, même hors de leurs montagnes, parce qu'un beau jour chacun d'eux a changé de façon de voir pour prendre celle de son adversaire. On eût dit qu'ils s'étaient convaincus réciproquement d'erreur. L'un, après avoir été fougueux partisan de l'autorité en matière politique et religieuse, est devenu libre penseur éloquent et républicain déclaré. L'autre, qui était un voltairien renforcé et la fine fleur de la démocratie locale, est allé s'enfermer dans un couvent de moines.

Les discussions intéressantes qui s'établissaient presque tous les soirs entre ces deux hommes, vinrent faire une diversion agréable à mes chagrins et m'arrachèrent un peu à mes habitudes solitaires. Le républicain avait plus de logique, de feu et d'ironie, mais le légitimiste avait plus d'art et de sentiment, et il lui arrivait plus d'une fois de battre avec ces armes son redoutable adversaire. Tous deux poussaient, d'ailleurs, à l'extrême les conséquences de leur principe, sans avoir l'air de se douter que la pratique de la vie n'est qu'une transaction continuelle entre le bien et le mal, transaction légitime quand elle est réellement basée sur des nécessités naturelles ou sociales. Leurs exagérations mutuelles, en me faisant toucher du doigt que l'esprit humain accepte avec une égale ardeur, une égale bonne foi, les idées les plus contradictoires, n'ont pas peu contribué à me confirmer dans mes idées de large tolérance politique et religieuse, en dehors desquelles l'homme le mieux intentionné se heurte à chaque pas à l'injuste et à l'absurde.

Je suivais assidûment les discussions des deux adversaires avec l'intention d'en publier plus tard un résumé comparatif, qui ferait ressortir les différences et les points de contact de leurs opinions. Je voulais démontrer ainsi la possibilité d'un accord entre elles.

J'ai toujours eu la marotte des raccommodements. Il me semble que toutes nos divisions proviennent d'un malentendu ou d'un point de vue trop exclusif. En remontant la chaîne des causes, il est clair qu'on doit toujours arriver à un point commun où, par un examen plus sévère des faits, par une réserve plus grande dans les déductions, la conciliation devient facile.

J'inscrivais chaque soir dans un cahier spécial les opinions des deux rivaux. Chaque page était une arène où les deux doctrines se mesuraient comme le *doit* et l'*avoir* dans un livre de commerce. Mes observations au bas de la page marquaient la *différence*.

Par cette méthode je portais une merveilleuse clarté dans des questions naturellement confuses. Je simplifiais le litige entre les deux adversaires quand je ne le faisais pas disparaître. Dans ce dernier cas, je trouvais toujours devant moi, soit une question d'éducation, soit une question de tempérament.

Pendant le premier mois de mon séjour à Vals, je crois avoir écrit de curieuses observations sur les grandes questions que j'entendais débattre. Plus d'une fois, j'ai été tenté de les exhumer du milieu des paperasses qui les recouvrent; mais chaque fois,

il m'a semblé que c'était m'exposer au danger de perdre l'inspiration, d'être changé comme la femme de Loth en statue de sel, et qu'il valait mieux marcher en avant sans détourner la tête.

Quand j'avais longtemps médité sur de graves sujets, je tombais dans une rêverie profonde et pleine de charme, mais pendant laquelle je ne sais vraiment où était ma pensée. Le réveil me faisait éprouver ordinairement une surprise pénible, comme si je venais d'être transporté à mon insu dans un pays nouveau.

De tous les ennuis qui suivent les réveils de ce genre, le plus cruel est sans contredit celui qui s'appelle notre Impuissance. Tout à l'heure, l'âme dégagée des liens de la matière, percevait les plus admirables harmonies de sons et de couleurs; rentrée en possession des organes corporels, elle ne voit et n'entend plus rien. Dès qu'elle a voulu fixer sur le papier, sur la toile, par un signe quelconque, la cause de son ravissement, le vide s'est fait autour d'elle. On dirait d'une jeune fille effarouchée qui s'enfuit dès qu'on veut faire son portrait.

Avons-nous donc été le jouet d'une illusion? Non. Mais l'esprit répugne à la matière, les deux mondes craignent de se mêler, et pour rapporter dans celui-ci quelque objet pris à l'autre, il faut bien des voyages dans le pays de la rêverie, du vague, de l'infini, dont les odeurs énivrent et désespèrent.

On sent que la vie s'y use plus vite, ce qui n'empêche pas de vouloir toujours y retourner.

Vive le peintre Berthold des *Contes d'Hoffmann*, quand il dit : « L'idéal est un songe trompeur, un tableau qu'on ne peint qu'avec du sang. »

* *
*

Un soir ma lampe s'était éteinte. Esther dormait depuis longtemps, et je ne songeais pas encore à me coucher, plongé que j'étais dans mes réflexions ou mes rêveries, je ne sais plus au juste.

L'air était tiède et parfumé. La lune semblait me regarder comme l'œil d'un cyclope invisible qui, les pieds dans le Rhône et se dressant au-dessus du Coiron, se serait placé de manière à observer tout ce qui se passait dans ma chambre. Sa lumière argentée allait fouillant dans les papiers épars sur ma table; seulement je voyais parfois des ombres passer rapidement devant moi comme si des nuages légers eussent obscurci son disque. Je regardai à la fenêtre : c'était l'ombre des peupliers qui branlaient leurs têtes hautaines en se moquant de moi.

Par delà les peupliers je remarquai pour la première fois une charmante maisonnette dont le rez-de-chaussée se perdait dans les arbustes et les plantes grimpantes. Un balcon de bois courait tout autour du premier étage qui paraissait formé de trois pièces. Le salon placé au milieu était éclairé, et, par les fenêtres toutes grandes ouvertes, je pouvais en distinguer sans peine la disposition et l'ameublement. D'un côté, une cheminée, ornée d'un buste de plâtre (celui de Napoléon, je crois); de l'autre, un large sopha de forme ancienne, au fond un piano; enfin, au milieu, une table sur laquelle j'aperçus, à côté d'un livre de prières, des ciseaux, du fil, un dé à coudre et une vieille calotte de soie comme en portent les professeurs des universités : on allait probablement faire quelque réparation à cette vénérable défroque.

Sur le piano il y avait des cahiers de musique, un bouquet de violettes et un de ces grands chapeaux de paille, si fort en vogue depuis l'Oberland jusqu'au fond de la Silésie prussienne, et qui vont si bien aux figures rêveuses des Allemandes. Ce chapeau était orné de longs rubans verts.

J'oubliais complétement toutes mes préoccupations habituelles. Le bouquet de violettes, le chapeau de paille et ses rubans verts, le piano, le livre de prières, les ciseaux et le dé à coudre, tout cela me remplissait l'âme d'une délicieuse impression. Il vint de cet intérieur virginal un parfum qui m'enivra.

Je me représentais déjà celle qui habitait cet appartement. C'était une blonde et naïve jeune fille comme les affectionnent les peintres flamands, une de ces âmes douces et pures pour qui toute la vie se résume dans l'amour de la famille et les soins du ménage.

Cette vieille calotte de soie était sans aucun doute celle de son père. Avant de se coucher, elle allait venir la raccommoder; puis, après avoir regardé si tout était bien en ordre dans la maison, elle ferait à son père la lecture du soir; ensuite elle s'endormirait de ce sommeil des anges et des enfants, pur et tranquille comme le miroir bleu des lacs de la Suisse dans les belles journées d'automne.

A. MAZON.

(La suite au prochain numéro.)

A l'Odéon, *le Marquis de Villemer;* salle comble tous les soirs.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu 92.

Toilettes de Mme Amélie Mon Delatour, r. Mtre St Augustin. 47 – Lingerie de la Balayeuse. Pce Vendôme. 4.

Coiffure de Hy de Bisterweld. Faubg St Honoré. 5 – Fleurs de Herpin Leroy (à la belle Mariée) Rue Montmartre. 130.

Dentelles de F. Monard, r. des Jeuneurs. 42 – Sous jupe acier E. Creusy, rue Montmartre. 133.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon Chaussée d'Antin. 6. | Parfums de Violet fr de S. M. l'Impératrice, r. St Denis. 317.

Entered at Stationer's hall. LONDON. S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248. Strand W.C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Pena



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92.

Coiffures et Lingeries de la Balayeuse. Pl. Vendôme. 4 – Dentelles de G. Violard r. de Choiseul. 3.

Plumes et Fleurs de Mme E. Coudré. Mon Gilman rue de Richelieu. 104.

Entered at Stationer's Hall. LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W.C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña.

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Les toilettes de la saison continuent à être très-élégantes, et surtout ornées avec une grande richesse.

Comme la mode, depuis quelque temps, ne reconnaît plus de loi, chaque couturière invente des modèles et des types d'un caractère particulier; il est important de voir un peu ce qui se fait dans les ateliers les plus en renoms.

C'est pourquoi, au risque de nous attirer une réputation d'inconstance, nous allons voltiger un peu.

Nous choisirons aujourd'hui nos modèles dans les salons de la maison *Ernest Carpentier*, 23, rue Louis-le-Grand, trop connue des femmes élégantes, pour qu'il soit nécessaire de louer son goût; réputation oblige, et nos détails indiqueront suffisamment le genre de cette importante maison.

Une robe de taffetas blanc; la jupe est illustrée de bandes et de médaillons de taffetas lilas, chaque ornement est entouré d'une petite guipure noire et de perles de jais blanc, à tous les angles des médaillons, il se trouve des glands de soie blanche et lilas avec les mêmes perles. Le corsage décolleté a une draperie *indépendante*, laquelle est formée par des ornements de taffetas, dentelle et perles; une casaque Louis XV se porte au-dessus du corsage, si l'on veut faire de la robe une toilette de sortie, ce qui lui arrivera certainement puisqu'elle part pour Nice, où les costumes ont encore le droit de conserver des allures de belle saison.

Une autre robe est de moire, nuance hanneton doré; la jupe est entourée d'un *cable* de passementerie, du même ton, des apprêts de dentelle noire, posés en quilles, garnissent les côtés; le corsage de forme ronde à ceinture est illustré de dentelle, un volant rabattu, sur le haut des manches, est retenu par de riches épaulettes de passementerie à aiguillettes. La ceinture, toute de passementerie, a une aumônière sur le côté.

Une autre toilette est de moire antique, rayée bleu et blanc. Le bas de la jupe est entouré d'une guipure blanche de 30 centimètres de haut; au-dessus de la guipure, une frange de chenille perlée de jais blanc; corsage habit décoré de même, gilet intérieur de moire blanche, brodé de soie bleue.

Une toilette, moins habillée, est de taffetas gris russe, semé de pois brodés de nuance pensée; la jupe, le corsage et les manches sont artistiquement ornés de creneaux de velours pensée, entourés d'un petit effilé gris. Le corsage est montant et les manches justes, avec coupures aux poignets, pour laisser passer des sous-manches de lingerie.

Enfin, une autre toilette, très-originale, se compose ainsi :

Première jupe de satin violet clair, garnie de losanges de velours noir, entourés d'une guipure à petites perles. Corsage juste à gilet indépendant; le tout est orné de velours.

Seconde jupe, courte, de taffetas noir, formant baldaquin Louis XIII sur les côtés. Cette seconde jupe est entourée d'un velours et d'une haute dentelle qui va rejoindre les ornements du premier jupon.

Nous nous réservons dans un prochain article de décrire les toilettes de bal, dont madame *Ernest Carpentier*, s'occupe en ce moment.

Passons aux chapeaux.

Les coiffures et les chapeaux, adoptés par nos élégantes, sont de plus en plus petits; si on les diminue encore, autant vaudrait les supprimer tout à fait.

Nous qui ne faisons pas les modes, et qui nous contentons de les signaler d'après les maisons en réputation, nous n'ajouterons rien aux réflexions moitié de critique et moitié d'éloge que les chapeaux nous ont déjà inspirées — et nous irons tout simplement détailler quelques jolis modèles chez madame *Hertz*, 8, rue Drouot, une de nos fées parisiennes les mieux inspirées.

Voici quatre types de genres différents :

Un chapeau de velours frisé blanc, le fond de dentelle blanche, avec bouclettes de taffetas, dans le milieu du fond, des branches de fuchsias de velours ponceau et noir; à l'intérieur, les mêmes fleurs et des tirettes de tulle blanc.

Chapeau de satin rose, à fond souple, retenu par des brides de velours noir et des colliers de jais; une dentelle, mêlée aux perles, retombe sur le cou. Intérieur de crêpe rose et roses de Bengale glacées de rosée.

Chapeau de peluche, gris argent, fond mou de dentelle noire; au fond, une branche d'acacias de velours glacé gris rosé; en dessous de la passe, les mêmes fleurs dans de la dentelle noire, retenue par des papillons diamantés. Joues de blonde blanche, brides assorties.

Une capote de satin blanc, bouillonné, le fond de velours noir forme une cocarde, espèce de chaperon, garnie de perle de corail, d'où s'échappent des bouclettes de satin et velours. A l'intérieur, diadème de velours illustré de corail, brides de satin blanc.

La mode des perles, en se propageant pour toutes les

décorations de toilette, a amené celle des bijoux bizantins de grande dimension.

Broches de corsage, grandes boucles d'oreilles, agrafes de ceinture gigantesques; voilà ce que nous voyons dans toutes les réunions élégantes.

Les bijoux imités prennent une faveur méritée, ils sont acceptés par les gens du plus grand monde.

A ce sujet, nous nous faisons un plaisir de désigner à nos lectrices le magasin des *Diamants de la Couronne*, 53, rue Vivienne. Les plus charmantes nouveautés du genre s'y trouvent à profusion. L'approche du jour de l'an, amènera de nombreuses visites, aux *Diamants de la Couronne*.

Voici quelques-unes des fantaisies les mieux réussies :

Des boucles d'oreilles longues, or et perles ou pierres des formes Campana en vogue;

Des colliers en ambre, corail, perles grises ou pierreries avec croix byzantines;

Des parures de cristal de roche montées avec émeraudes, rubis et topaze, d'un effet splendide aux lumières;

Des bracelets et des broches de corsage en argent oxydé avec médaillons incrustés de mille pierreries taillées à facettes.

Enfin, des peignes à galeries, dont les types sont variés et si charmants que nous les croyons destinés à un succès parfaitement mérité.

Les bijoux et les fleurs composent, en les unissant, de ravissantes coiffures. On se plaît à attacher les branches de fleurs avec des papillons et des insectes de pierreries brillantes et or incrusté ou émaillé.

Les perles limpides, le duvet glacé, qui recouvrent les fleurs ressemblent aussi, aux innombrables diamants des contes de fée.

Les parures, même les plus simples, ont beaucoup de charme, quand elles sortent des magasins de M. *Herpin-Leroy*, 130, rue Montmartre.

Toute les fois qu'une maison fabrique beaucoup, on peut être assuré qu'on trouvera d'immenses avantages à s'adresser à elle. Ses collections peuvent répondre à toutes les exigences, et les produits de prix inférieur y sont relativement traités avec autant de supériorité que ceux du prix le plus élevé. Ceci s'applique d'une manière toute spéciale à la maison *Herpin-Leroy*, dont la réputation a commencé au sujet des parures de mariées pour laquelle elle n'a pas de rivale et qui s'applique maintenant à atteindre le même but avec les fleurs variées, les coiffures de bal, les garnitures de robes, les fleurs de lustre et de jardinières.

Les soirées de la saison ont commencé ce mois-ci par un bal d'enfants chez madame de P...

Les toilettes des jeunes invités étaient variées de la manière la plus gracieuse.

La maison de *Saint-Augustin*, mise à contribution, a envoyé quelques-unes de ses charmantes compositions et son paletot, sorti de bal, de peluche ou velours cotelé, doublé de taffetas et garni de cygne, a fait merveille.

On ne se lasse point de produire dans les magasins de *Saint-Augustin*, sans doute parce que les modèles, bien vite enlevés, laissent toujours des places vides et que d'ailleurs il n'est rien de tel que le succès pour stimuler l'intelligence.

Nous enregistrons aujourd'hui deux jolies toilettes pour jeunes filles de sept à dix ans.

La première est une robe de cachemire groseille, illustrée en soutache de velours et petite dentelle noire; le corsage est à veste, ornée de même et en dessous un gilet de cachemire blanc, orné de petits velours et boutons de nacre. Chapeau de feutre gris, à aile naturelle et galon cachemire de l'Inde, résille de chenille noire. Rotonde de peluche écossaise avec frange postillon.

La seconde est de taffetas feutre à pois bleus; jupe ornée de taffetas bleu, coupé en biais et bordé d'effilé. Corsage et manches en rapport.

Pardessus de velours noir uni, à manches, sans autre ornement que de très-beaux boutons de jais ovale et des pattes-agrafes de passementerie riche; chapeau rond, de velours noir, plume bleue couchée et nœud de satin assorti; résille de chenille bleue.

Les jupons de couleur ont pris à leur tour les quartiers d'hiver; les étoffes de popeline, cachemire, tissu anglais ou algérien sont les seules employées en ce moment par la maison *Creuzy*, 133, rue Montmartre, pour confectionner les surjupes de sortie.

Mais il nous reste à examiner toute la série des jupes pour toilettes du soir. Ici le luxe et la fantaisie ont fait des combinaisons à l'infini.

Les jupons de popeline ou de cachemire blanc, ornés de dentelles, sont les plus convenables en dessous des robes parées, on peut mettre encore en dessus une jupe de lingerie ou taffetas, il est nécessaire de se draper convenablement, les robes ont assez d'ampleur pour qu'on se couvre sans crainte. Les nouveaux jupons à ressorts de la maison *Creuzy* sont admirables de forme et de souplesse.

La dentelle Yak est fort jolie en garniture de jupes, elle convient aussi à quelques confections et aux robes de lainage que les femmes raisonnables n'abandonnent pas pendant l'hiver.

Mais pour décorer les soieries et particulièrement le satin, on trouve dans la maison *Violard*, rue de Choiseul, des volants et des apprêts de dentelle d'une haute aristocratie.

Les mêmes magasins nous ont montré des *catalanes* de dentelle pour coiffure d'une élégance au-dessus de tout éloge.

Nous nous occupons souvent de parfumerie, et pourtant on nous reproche de ne jamais parler de certaines spécialités, souvent très-utiles. Réparons cet oubli en répondant par la même occasion à une gracieuse lettre venue de Bordeaux.

Il est vrai qu'il existe un produit, nommé la *Séve vitale* ou l'eau des palmiers, qui rend à la chevelure sa couleur primitive, lorsque le temps ou une vieillesse prématurée est venu la poudrer de frimas. La Séve vitale n'est pas une teinture, et elle ne contient rien de dangereux pour la santé.

Ces deux points bien établis, il nous semble que l'on peut se hasarder à essayer la Séve vitale, ses résultats ne sont pas douteux si on l'emploie avec patience. Il faut



bien se dire ceci : puisque ce n'est pas une teinture, il faut un peu de temps pour opérer sur la racine des cheveux l'action régénératrice qui doit ramener la nuance perdue ou du moins altérée.

On trouve la Séve vitale chez M. *Gargault*, 106, boulevard de Sébastopol. Le produit se divise en eau et pommade, l'une est le complément de l'autre. Si l'on veut réussir dans son emploi, il faut suivre exactement les indications du prospectus de l'inventeur.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 763.

TOILETTE DE BAL (ou de grande réception). — Coiffure ornée de plumes blanches et de cordons de grosses perles. Tous les cheveux du devant sont relevés à la du Barry et entourés de cordons de grosses perles.

Le chignon se compose d'une très-large coque entourée de cordons de perles Sur le devant est posée une agrafe de perles avec une aigrette et une belle plume qui se rejette sur la tête. Une autre plume retombe sur la *coque-chignon*.

Corsage de velours, décolleté carré devant comme derrière, avec basques sur chaque hanche. Des guipures blanches sont posées à plat en ceinture de chaque côté à partir de l'épaulette et sur les bords de la basque; un nœud de velours garnit chaque épaulette.

La manche se compose d'un bouillonné de tulle de soie.

Ce corsage est pareil devant comme au-dessous.

Une large ceinture de taffetas blanc, quadrillé de velours et bordée d'une très-petite dentelle, forme un nœud derrière avec deux longs bouts tombants.

La jupe de taffetas blanc forme bien la traîne, elle est ornée d'une haute dentelle s'arrondissant derrière en *habit-traîne* et en tablier plus court devant.

TOILETTE D'INTÉRIEUR. — Demi-bonnet, coiffure de chez soi, composée d'une passe sans fond, de velours noir bordée derrière de blonde blanche, garnie, devant, d'un ruché de blonde avec un chou de velours au milieu et une grosse rose au côté.

Traverses de velours sur le fond noir.

Brides de velours.

Robe de taffetas, avec manches droites, fendues depuis le coude et garnies de taffetas de couleur avec un volant plissé au poignet. Un biais de velours noir dessine la couture et encadre le bas de la manche.

La jupe ouvre derrière comme devant; elle est encadrée d'un biais de velours noir qui reste boutonné derrière et entr'ouvert devant.

La jupe de dessous est de taffetas, garni d'un plissé qui dépasse la jupe.

Corsage veste, sans manches, de velours noir tailladé devant sur des bandes de taffetas cerise. Les pointes de la basque sont à retroussis. Un biais entoure l'encolure et le dessus de l'entournure. Le tout est garni de petites dentelles noires.

PATRONS DU MONITEUR DE LA MODE

QUI ACCOMPAGNENT CE NUMÉRO.

Plusieurs Abonnées nous ayant demandé le patron dit DOLMAN-HUSSARD, reproduit sur notre gravure n° 762, madame veuve ROBERT fils (rue de Richelieu, 87) a bien voulu nous en donner un excellent tracé que nous publions aujourd'hui.

Ce vêtement de maison se fait de velours de soie ou drap-velours. Il est garni d'olives avec fine passementerie, et bordé d'astrakan.

La coupe est très-cintrée dans le dos, à l'aide du petit côté, et l'est fort peu devant.

Ce vêtement se confectionne avec 3 mètres de velours de soie ayant 50 centimètres de largeur, ou 1 mètre 50 centimètres de drap-velours.

Croquis du vêtement.

N° 1. Devant.

N° 2. Dos.

N° 3. Côté du dos.

N° 4. Dessus de la manche. Le dessous est pareil, sauf l'échancrure du dessous du bras.

N° 5. Patron de chapeau. Modèle de la maison *Morison* et de *Riglès*, 6, rue de la Michodière.

Courrier de Paris.

Une fois que le succès vous tient, il ne vous lâche plus. C'est un peu comme le guignon. Ils ont l'un et l'autre le même caractère, quoiqu'ils ne soient pas de la même famille. Soit dit à propos de M. Émile Augier. Le succès de *Maître Guérin* n'a pas suffi à sa gloire ; il a fallu qu'on fît du tapage autour de son œuvre. Les uns y ont trouvé de la ressemblance avec un des héros d'un roman de Balzac, Clos, dans la *Recherche de l'absolu;* les autres ont prétendu que M. Augier s'était inspiré d'un roman de M. d'Araquy publié dans la *Revue contemporaine*. Ceux-ci ont prétendu ceci, ceux-là ont prétendu cela! Or il se trouve que maître Guérin et maître Clos se ressemblent comme il est naturellement impossible que deux hommes n'aient pas chacun un nez, deux jambes et deux bras. Se ressemblent-ils pour cela? Évidemment non! Quant à la pensée puisée dans le roman de M. d'Araquy, M. Émile Augier a déclaré, dans une lettre écrite et qui plus est imprimée : 1° qu'il n'avait pas lu le roman de M. d'Araquy, — ce qu'il fera et ce que j'engage toutes mes lectrices à faire; — 2° que ledit ouvrage ayant paru dans la *Revue contemporaine* des mois de janvier et février 1864, et sa pièce ayant été lue au comité du Théâtre-Français au mois de mars de la même année, il ne lui est pas resté le temps matériel pour opérer le plagiat qu'on semblerait vouloir lui reprocher. La raison est péremptoire. Ah! Si M. Émile Augier écrivait, comme Alexandre Dumas, une comédie en cinq actes en cinq jours, peut-être serait-on autorisé à le soupçonner ; mais il n'en est rien.

Tout ce bruit, toutes ces clabauderies de petites envies, de petites jalousies qui se font autour d'une œuvre ne lui nuisent pas, à supposer qu'elle n'en ait pas besoin, et c'est le cas, pour acquérir une grande renommée. Voyez plutôt les *Pommes du voisin* de M. Sardou! Croit-on que les assauts qu'on a donnés à la pièce n'ont pas aidé, autant que la pièce elle-même, à la vogue qui s'est emparée d'elle? Oh! que oui! Je ne sais pas si le comble sera mis au succès des *Pommes du voisin*, en les jouant devant la cour à Compiègne, mais les honneurs de la scène impériale ont été faits à *Maître Guérin*. Quant à M. Émile Augier il a fait partie, avec M. Dumas fils, de la première série des invités. Mais ce n'est pas tout : l'auteur de *Maître Guérin* a composé une charade dont le mot est *Portrait*. Dans la première partie, on a surtout remarqué des vers à la louange de la bonté et de la beauté de l'Impératrice. Le Prince Impérial, servant de *trait d'union* entre le *Passé*, représenté par mesdames Conneau et Léopold Magnan (voilà un bien jeune passé!) et l'*Avenir*, incarné dans mesdemoiselles Bruat et Bouvet, a récité, non sans quelques hésitations de mémoire, qui étaient une grâce de plus, un compliment tourné et rimé par M. Augier.

Madame Conneau (on avait mandé par le télégraphe Lucantoni pour l'accompagner) a chanté avec un immense succès quatre morceaux : la *Prière à la Madone* et *il Mulino*, de Gordigiani; la *Chanson du printemps*, de Gounod; le rondeau final de la *Sonnambula*, de Bellini.

Il y a eu un souper d'artistes après la charade.

Tous les succès à la fois, comme je vous le disais!

Puisque j'ai prononcé, tout à l'heure, le nom d'Alexandre Dumas, en parlant de la rapidité avec laquelle un poëte peut écrire une pièce en cinq actes, il faut bien que je vous raconte que l'éminent « amuseur public » comme il s'appelle lui-même. avait tout à coup disparu de Paris, sans qu'on sût ce qu'il était devenu. Les journaux auxquels il *devait de la copie*, le demandaient à tous les échos d'alentour. Pas de Dumas! Pas de *copie!* Lorsque ces jours derniers, il s'exécuta en faisant connaître que le théâtre de Marseille l'avait mandé par dépêche télégraphique pour venir mettre en scène lui-même les *Mohicans de Paris*, dont le succès en la capitale a été de si peu de durée que tout fait présumer qu'il sera durable en province! Rien n'est plus certain, si l'on compte le nombre de pièces qui sont tombées en province après avoir eu cent représentations à Paris.

Mais Alexandre Dumas ne s'est pas contenté de faire répéter les *Mohicans* à Marseille, il a prodigué sa personne dans le Midi, témoin cette anecdote qu'on raconte et qui a une vraisemblance incroyable, étant donné le caractère de l'illustre romancier.

M. le maire de Nîmes avait mis obligeamment à la disposition de M. Alexandre Dumas les grands salons de l'hôtel de ville pour le concert donné par les artistes qu'il patronne.

Le grand écrivain était allé remercier M. Pardan, maire de Nîmes, de sa bienveillance. Mais à la mairie un incident se présenta. On allait célébrer un mariage. Le magistrat municipal était ceint de son écharpe; la mariée rougissante d'émotion, le marié d'impatience, la famille anxieuse... On attendait, non un parrain comme dans la *Dame blanche*, mais un témoin, dont l'absence allait retarder, compromettre peut-être la cérémonie.

Alexandre Dumas arrive, tout juste comme Georges dans l'opéra de Boïeldieu.

Une demande, timidement présentée à l'homme illustre, est acceptée avec un aimable et cordial empressement. Un bulletin, constatant cet épisode charmant et inattendu, a été rédigé à l'instant même et offert, après l'accolade, avec les dragées de circonstance, au témoin imprévu de cette union, dont le premier rejeton portera un prénom qui lui sera peut-être plus tard un passe-port dans les lettres.

L'aimable rédacteur de ce bulletin a commis, en tout cas, une erreur : c'est qu'on ne distribue pas de dragées, que nous sachions du moins, à un mariage. A cela près, le *Petit Journal* peut avoir été bien renseigné. Ce n'est pas Dumas qui n'en rirait point; il rit de tout de si bon cœur! Et il sait si bien mettre les rieurs de son côté, ainsi que le prouve l'anecdote suivante qui date bien de jeunes années du romancier, quoiqu'on ait cherché, récemment, à lui donner une origine toute neuve.

A une représentation du Théâtre-Historique, un bon bourgeois, actionnaire du théâtre, sollicita l'honneur d'être présenté à Alexandre Dumas.

Aussitôt qu'il fut devant lui, notre bourgeois dit à Dumas :

— Vous êtes mulâtre, monsieur Dumas?

— Oui, monsieur.

— Mais alors, votre père était un nègre?

— Oui, monsieur, répondit encore Dumas, qui commençait à s'impatienter.

— C'est étonnant. Mais votre grand-père, alors?

— Mon grand-père... mon grand-père... était un singe...

— Bah!

— Il n'y a pas de bah! ma famille commence où la vôtre finit. Puis il lui tourna le dos.

La jeunesse de Dumas! Ah! nous en raconterions de belles, si nous remontions ce courant de nos propres années! Mais le temps nous presse aujourd'hui, et en fait de jeunesse, constatons le succès que vient d'obtenir au Vaudeville la *Jeunesse de Mirabeau*, une pièce qui semblait infaisable et que MM. Raymond Deslandes et Aylic Langlé ont faite pourtant et assez bien faite même; à preuve qu'on l'applaudit, chaque soir, à tout rompre. Ainsi en est-il également du drame de M. Hostein à l'Ambigu, l'*Ouvrière de Londres*, un drame vraiment intéressant et poignant.

Je suis sur la pente, parlons donc théâtre. Et d'abord, n'oublions pas la représentation à bénéfice de Bouffé, à l'Opéra; laquelle a produit bel et bien 27 000 francs.

Les artistes les plus élevés avaient regardé comme un honneur et un devoir de cœur d'apporter à cette soirée le concours de leur talent.

Bressant, Delaunay, Coquelin; mesdames Brohan, Déjazet, Victoria-Lafontaine et M. Saint-Foy, représentaient la comédie, et avaient voulu escorter Bouffé dans cette soirée d'adieu.

L'Opéra, on le sait, avait offert un acte de *Moïse*, un

ravissant ballet, et le Gymnase une de ses plus jolies comédies.

Bouffé, dans la *Fille de l'Avare*, un de ses rôles les mieux étudiés, les plus vrais, les plus dramatiques, s'est surpassé.

Il y a eu un moment où la salle tout entière, croulant sous les applaudissements, a partagé l'émotion profonde et l'attendrissement qui avait gagné tous les artistes présents sur la scène.

A la fin de la *Fille de l'Avare*, on a annoncé que des amis venaient complimenter le père Grandet, le vieil avare qui a sauvé la vie de son frère ruiné.

Et ces amis, nommés tour à tour : c'était une députation des principaux théâtres représentés par l'élite de chaque troupe.

D'abord, c'est Duprez, cette grande gloire de l'Opéra, et Levasseur, cette autre gloire, qui sont venus, au milieu des applaudissements de la salle entière, serrer la main à Bouffé, leur camarade par le cœur et le talent; puis Geoffroy, Got, Coquelin, Lafontaine; puis Achard, Ponchard; puis Félix, Parade, Delaunay, Saint-Germain et bien d'autres encore, qui, tour à tour, venaient, non défiler comme d'habitude à une froide cérémonie, mais initier cette salle toute resplendissante d'une foule émue aux adieux d'une touchante confraternité; chacun d'eux prenait cette main que leur tendait l'artiste qui partait, et l'on sentait tout le cœur qu'il y avait dans cette dernière étreinte.

Ce fut un touchant spectacle quand l'on vit Bouffé entouré ainsi de tous côtés par cette vaillante pléiade d'artistes, et des larmes, des larmes bien douces qu'il ne pouvait plus retenir ont étouffé sa voix lorsque, leur tendant ses bras qui tremblaient :

« Je suis bien heureux, a-t-il dit, de vous voir tous ici et de vous serrer la main pour la dernière fois. »

Pas de bouquets, pas de fleurs, pas de couronnes à ce dernier adieu! ce témoignage banal qui encombre ordinairement les représentations de ce genre, que pouvait-il être au milieu de cette grande et noble émotion, de toutes ces mains qui applaudissaient et des cris de la foule qui saluaient avec attendrissement un des noms dont l'art français gardera le plus précieux souvenir?

Est-ce la dernière fois que Bouffé monte sur la scène? Je l'ignore; mais il a été — et il est encore — un comédien habile. Il a cueilli une riche moisson d'applaudissements dans sa longue carrière. A-t-il conservé la reconnaissance des auteurs à qui il a fait de si étonnants succès? Je ne sais; mais cela ne me regarde point.

Je vous ai souvent dit mon peu de sympathie pour les théâtres et les accès de comédie de société. Vous n'oubliez pas que je vous ai signalé tous les dangers, tous les abîmes, tous les piéges qui attendaient cette manie poussée à l'excès où on l'a conduite. Eh bien, jugez! Voici qu'on en est aux procès! Pour chanter je ne sais plus quel opéra sur le théâtre de son château, madame de*** avait dû engager un ténor de profession, lequel ayant manqué à une répétition fut remplacé par un autre ténor. Le chanteur évincé intenta un procès à madame de***, demandant des dommages intérêts qui lui furent bel et bien octroyés. — Qu'en dites-vous?

X. Eyma.

GRETCHEN.

(Voyez le numéro précédent.)

Quand l'imagination se met en route, surtout par une belle nuit, elle ne s'arrête plus. Non-seulement j'étais sûr que l'habitante de la maisonnette était jolie, mais encore je la dotais de toutes les perfections imaginables. Elle aimait la musique; cela n'était-il pas une preuve d'élévation dans ses idées, comme le livre de prières était une preuve de piété et de vertu? Le bouquet de violettes, la simplicité du chapeau et la vieille calotte annonçaient des habitudes d'ordre et l'amour du chez soi. Le buste de Napoléon lui-même parlait. Le grand empereur a été après 1815 l'enfant chéri de la démocratie et le symbole du patriotisme le plus pur. Son buste semblait dire que l'amour du pays vivait, aussi bien que l'amour de l'art, dans cette modeste habitation.

J'entendis un léger bruit.

Une jeune fille parut et s'assit à la table en me tournant le dos. Tout ce que je pus voir, c'est qu'elle était grande, jeune et blonde.

Après avoir raccommodé la vieille calotte, elle alla au piano et commença quelques préludes; mais presque en même temps une voix se fit entendre dans la pièce voisine, et la douce apparition s'évanouit sans m'avoir permis de la voir en face.

Un moment après, une vieille servante vint éteindre la lumière et fermer les fenêtres.

***

Tout ce qui venait de se passer était fort ordinaire et néanmoins me semblait un rêve. Mon cœur ressemblait à l'eau dormante dans laquelle une pierre vient de tomber, et dont la surface paisible est maintenant ridée par des cercles mobiles qui s'étendent à l'infini. Ce n'était pas la tempête, mais ce n'était plus le repos. Tous ceux qui ont été jeunes me comprendront; mais, quoique cela ressemble à un paradoxe, il ne faut pas se figurer que tout le monde ait eu le bonheur ou le malheur d'être jeune.

Le fait est que mon inconnue me trottait par la tête, et je me réveillai plus d'une fois dans la nuit en songeant à elle.

Il y a dans les *Contes persans* un certain Calaf, prince tartare, qui, bien que la photographie ne fût pas inventée, devient amoureux d'une princesse Tourandocte, fille de l'empereur de la Chine, pour en avoir vu seulement le portrait. Les inhumaines de nos jours sont des agneaux à côté de cette Tourandocte. Elle se piquait d'être fort savante et pro-

posait à ses prétendants des charades plus ou moins chinoises, qu'il fallait deviner sous peine de mort.

Cette histoire me revenait en tête et me faisait sourire de moi-même, en songeant au trouble que j'éprouvais pour avoir vu... les cheveux et le dos d'une jeune fille. Le prince Calaf était un saint Antoine à côté de moi.

La plupart des romanciers ne montrent pas une grande connaissance du cœur humain par la manière dont ils font naître l'amour entre leurs personnages.

L'amour a bien moins sa source dans les qualités physiques et morales de la personne qui l'inspire, que dans les dispositions personnelles de celle qui l'éprouve. Le germe en est inné dans le cœur, on ne l'y sème pas, et quand l'heure de son développement a sonné, il est difficile d'en retarder l'essor. Comme le lierre, il s'attache le plus souvent au premier arbre qui se trouve à sa portée; et malgré le proverbe, ni le lierre ni le cœur ne meurent où ils s'attachent. L'occasion est donc la plus active de toutes les entremetteuses de mariage, mais elle a dans le stimulant que présente l'inconnu le plus précieux de tous les auxiliaires.

Il y a dans l'inconnu, métaphysique ou matériel, un attrait mystérieux auquel on résiste difficilement. Le fond d'un abîme ténébreux exerce sur nos sens la même puissance magnétique qu'un récit mystérieux exerce sur notre imagination. Ce que nous ne connaissons pas l'emporte toujours en puissance et en beauté sur ce que nous connaissons. Le plus beau modèle chez un peintre nous trouve froids; une femme soigneusement enveloppée qui laisse tout deviner, hors une taille bien faite et un petit pied, nous met bien plus facilement en flamme.

C'est pour cela encore que les croyances les plus incroyables trouvent si vite accès dans les masses. Les montagnes paraissent plus hautes et les forêts plus effrayantes de nuit que de jour. Tout ce que la lumière touche perd de ses proportions réelles. Dans le cœur, dans la nature, dans le ciel, en tout, le prestige s'en va avec le mystère.

Dieu est le plus grand des êtres parce qu'il en est aussi le plus inconnu.

Le trouble que Gretchen avait excité en moi venait surtout du mystère qui avait entouré sa première apparition. Si pour la première fois, je l'avais vue bien de face, en plein jour, dans la rue, il est très-probable que je n'aurais fait aucune attention à elle. Mais je l'avais aperçue à demi, par une splendide nuit d'été, et dans des dispositions d'esprit tournées au romanesque : il n'en fallait pas davantage pour me rendre amoureux.

⁂

Le lendemain, mon premier regard fut pour la maisonnette, mais je ne vis rien. Le temps ayant subitement changé et la pluie étant imminente, les fenêtres du salon restèrent fermées. Vainement je prêtai l'oreille, je n'entendis que le bruit de la pluie sur le feuillage et les cris éloignés de quelques jeunes gens tapageurs.

Ce jour-là toutes les discussions, tous les livres me parurent froids et ennuyeux.

J'occupai mes loisirs à prendre adroitement des informations sur les habitants de la maisonnette. J'appris que mon inconnue s'appelait Gretchen; qu'elle était à Vals, depuis trois ans, avec son père, un ancien professeur de l'Université d'Heidelberg; enfin que tous deux se trouvaient si bien des eaux de Vals, que leur intention était de ne plus retourner en Allemagne qu'ils avaient d'ailleurs quittée, à cause de la perte des personnes qui leur étaient les plus chères.

Il me fut aisé de voir que le père et la fille s'étaient attiré, dès leur arrivée dans le pays, l'estime et la considération générales; on les trouvait peut-être trop graves et trop réservés, mais il n'y avait qu'une voix sur leurs façons bienveillantes et sur leurs habitudes véritablement patriarcales.

Tout ce qu'on me dit des deux étrangers redoubla mon désir d'entrer en relations avec eux, mais je reconnus bien vite que la chose n'était pas aussi facile que je l'avais pensé d'abord, à cause du soin que le vieux professeur prenait, sans en avoir l'air, pour n'entrer en relations d'intimité avec aucune famille indigène ou étrangère.

⁂

Je rentrai vers le soir avec Esther dont j'avais fait le bonheur par l'achat d'une boîte de joujoux. Pendant que je considérais la demeure de Gretchen, Esther déploya ses joujoux sur une table et me cria :

— Père, viens donc jouer avec moi.

— Je suis trop grand, fillette, pour jouer.

— Qu'importe! Elisabeth dit qu'il y a des grands plus enfants que les autres.

Elisabeth était une de ses petites camarades de pensionnat.

Je me retirai de la fenêtre, tout confus, comme si ma folie s'était montrée écrite sur mon front. J'ai été bien souvent confondu par des paroles sorties de bouches enfantines. On dirait qu'un esprit malin se sert d'elles pour nous adresser de sages conseils ou de cruels reproches. Peut-être aussi sommes-nous si souvent en faute que toute parole raisonnable répétée par un enfant peut nous être utilement appliquée.



Je vins jouer avec Esther, et sa joie me fit oublier un moment toutes les folles préoccupations de la nuit et de la journée.

Le soir, le ciel avait repris sa sérénité, mais la fraîcheur était un peu vive, et les fenêtres de la maisonnette restèrent fermées. Seulement quand la nuit fut venue et qu'un silence profond eût succédé au bourdonnement populaire de la journée, une musique qui me parut céleste se fit entendre dans la maisonnette. Gretchen exécutait un morceau de Haydn avec un rare sentiment musical et une méthode parfaite.

A travers les rideaux à demi fermés j'apercevais une ombre assise au piano et une autre ombre qui passait et repassait devant la fenêtre. Il ne me vint nullement à l'idée que la deuxième ombre, au lieu d'être celle du père, pût être celle d'un mari ou d'un fiancé. J'étais certain du contraire, je ne sais pourquoi. Il y a souvent dans la vie telle circonstance qui vient, comme un sorcier de mélodrame, nous dire à l'oreille : Cela est, ou : Cela n'est pas, et qui s'enfuit avant que nous ayons pu nous retourner pour la voir.

L'ombre qui se promenait quitta le salon quand le morceau fut terminé. En même temps je vis de la lumière à la pièce voisine. Sans doute le père de Gretchen se couchait. La jeune fille continuait à jouer du piano ; son répertoire paraissait fort étendu, car j'entendis successivement un fragment de Hœndel, un air de Mozart et une valse de Beethoven.

Une fois mon cœur battit plus vivement ; la jeune fille quitta le piano et s'approcha de la fenêtre. Je crus qu'elle allait l'ouvrir et que je pourrais enfin contempler ses traits. Elle venait fermer plus complétement les rideaux.

La folle attention que je prêtais aux gestes de Gretchen ne m'empêchait pas de reconnaître que j'étais un sot. Je m'adressai à moi-même tous les reproches et toutes les railleries qui me venaient en tête, mais cela n'y faisait rien. Je jouais intérieurement le fameux duo de *Don Juan* où l'orchestre ricane de la chanson sentimentale de Leporello. C'était à la fenêtre même, les yeux attachés à la maisonnette, que je me sermonnais avec des raisonnements aussi sages qu'inutiles.

Jamais je n'ai mieux senti, par ma propre expérience, le dualisme de l'âme humaine.

La division de mon *moi* en deux tronçons distincts, se faisant la guerre l'un à l'autre, m'apparaissait avec la même évidence que les étoiles du ciel, les peupliers de la plaine, les livres et les papiers qui couvraient ma table.

Je les entendais tous les deux discuter et se contredire. Il y avait le *moi* sage et le *moi* fou ; celui-ci avait le verbe haut, et l'autre n'osait presque plus ouvrir la bouche ; non pas qu'il trouvât les raisonnements de son adversaire bien forts, mais parce qu'il le savait bien décidé à ne pas se laisser convaincre.

Cette nuit et le jour suivant, les deux *moi* se livrèrent des combats qui rappelaient ceux des Grecs et des Troyens, sinon par le sang répandu, au moins par la longueur des discours que prononçaient les combattants. J'en étais assourdi et j'aurais bien voulu les faire taire afin de dormir un peu. Impossible. Deux chats rivaux, logés dans ma tête, n'y auraient pas fait plus de bruit. A la fin, l'âme du pauvre Jean Bruyère, ennuyée de ce vacarme, fit ce que les directeurs de théâtre sont parfois obligés de faire avec les auteurs trop ennuyeux : on les écoute pour en être débarrassé plus tôt.

Il était nuit ; le corps était immobile sur le lit ; l'âme se dégagea doucement des liens organiques et vint coller son oreille contre la boîte osseuse du crâne où les deux *moi* sont renfermés comme des rossignols en cage.

Elle en entendit de belles. Les sophistes d'Athènes n'étaient rien auprès du *moi* fou.

Écoutez plutôt !

**
*

Le *moi* sage : Ne savez-vous pas que Jean n'est plus libre de son cœur et de ses affections ? La seule femme qu'il ait aimée est morte, mais il a promis de lui rester fidèle dans la tombe comme dans la vie, et il se mépriserait lui-même s'il venait à manquer à sa promesse. Il se doit tout entier au souvenir de la morte et au soin de sa fille.

Le *moi* fou : Là ! là ! vous prenez la chose trop au sérieux ; il ne s'agit pas d'engager le cœur, mais seulement de lâcher un peu la bride à l'imagination qui s'irrite de son immobilité forcée. Ne voyez-vous pas que la poitrine de Jean est encore pleine de feu, et que ce feu le dévorera lui-même si on ne lui donne un autre aliment ? Peut-être suffirait-il, pour le satisfaire, de l'adoration d'un objet éloigné qui ne se douterait de rien. Où serait l'injure pour Esther et sa mère ? L'amour platonique peut seul réaliser des rêves de bonheur que tout homme poursuit en ce monde. Voyez plutôt ce qui arrive ordinairement. Au début de toute affection, la personne aimée plane dans une atmosphère de parfums et de lumière. Près d'elle, le cœur bat d'une certaine manière qui ne se retrouve plus. On est timide et gauche, mais si l'amour existe de deux côtés, on ne s'en aperçoit pas. Ceux mêmes qui ont déjà passé par là et qui savent que tout cela n'a qu'un temps, oublient tout s'ils recommencent une affection nouvelle. Dès qu'ils ont touché le but, le nuage se dissipe à grande vitesse. Les amoureux ont des illusions ; les maris et les

amants ne peuvent en avoir, à moins qu'ils n'y mettent beaucoup de bonne volonté. Les soucis du ménage, les inconvénients de la vie à deux font lever de gros nuages noirs qui produisent tôt ou tard la tempête. Le mariage est l'antidote de l'amour. Il laisse rarement intactes la poésie et l'ivresse des premières heures. Serait-il impossible de rester toujours sous la première impression ? Il y a là un monde d'ineffables félicités où Jean doit pénétrer le premier. Les hommes qui cherchent à posséder l'ange de leurs rêves ne l'aiment pas ; ils ont hâte de détruire la vision divine qu'ils ont évoquée, de flétrir la rose mystérieuse qui a poussé dans leur âme. Ils ressemblent au dieu Saturne qui mangeait ses enfants. L'âme est nécessairement meurtrie au contact grossier de la matière. L'amour est un sentiment si délicat qu'on ne devrait pas même le profaner avec la parole. Toutes les voix sont rauques pour dire sa douce poésie. Les yeux, la musique, les fleurs devraient être ses seuls interprètes. Quand je vois des lèvres d'hommes essayer de le parler, il me semble voir la plus diaphane des filles du Nord se débattre entre les mains calleuses d'un paysan poméranien, ou des rayons de soleil qu'on essaye de manier avec des gants de Kalmouk. Si Jean n'a pas été heureux jusqu'ici, c'est qu'il n'a pas connu les divines extases du sentimentalisme. Aujourd'hui que l'occasion s'offre de les goûter, pourquoi voulez-vous l'en empêcher ? Il aimera cette jeune fille de loin : quoi de plus innocent et de plus doux !

Le *moi* sage : Si votre sentimentalisme pouvait être pris au sérieux, vous ressembleriez fort à celui qui engagerait un affamé à s'asseoir à une table bien garnie, non pour satisfaire sa faim, mais seulement pour aspirer le fumet des plats sans se permettre d'y toucher. Vous voulez que la fleur de l'amour reste toujours fraîche, parfumée, mais ce n'est point sa destinée : elle doit naître, s'épanouir et se faner, comme toutes les fleurs, et cela d'autant plus rapidement qu'elle aura manifesté plus de parfums et d'éclat. Autrement, changez le rosier. Mais votre sentimentalisme n'est qu'un piége. Vous savez bien qu'il est impossible de s'y arrêter. En disant à ce brave garçon : « Il n'y a pas de mal à aimer cette jeune fille » d'un amour platonique, mais vous n'irez pas plus » loin, » vous faites comme le séducteur qui dit : « Belle enfant, rien qu'un baiser; après, je vous le » jure, je ne demanderai plus rien. » Vous conseillez à Jean de se mettre sur la pente la plus glissante que le Créateur ait pratiquée dans les abîmes du cœur. Quand on a soupiré quelque temps de loin, une force invincible amène à soupirer de près. Les lèvres, fatiguées des : *Je vous aime*, qui bourdonnent dans le gosier, se mettent un beau jour à parler toutes seules comme les roseaux du roi Midas ; l'amour-propre se met de la partie : on ne veut pas être seul à aimer ; pour peu que le hasard s'en mêle — et le hasard est comme le diable, il se mêle partout et en amour plutôt deux fois qu'une — on est un beau jour aux pieds de sa belle sans savoir comment on y est venu ; on lui demande pardon d'avoir tardé si longtemps, on s'accuse d'être un sot et, pour expier sa sottise, on lui jure un amour éternel. Comprenez-vous ? Tout cela est fatal.

Le *moi* fou : Voilà bien des matérialistes, ces sceptiques qui ne croient à rien ! Jean n'est pas comme les autres, ce n'est pas un homme ordinaire, c'est un artiste, et son exemple vous forcera à croire.

Le *moi* sage : Et c'est justement parce que Jean est un artiste que je m'en défie. Les germes les plus imperceptibles dans les terres puissantes se développent au delà de toute prévision. Un chêne dans un jardin étouffe toutes les autres plantes. Le poëte et l'artiste sont presque toujours débordés par leur œuvre. Ils n'ont voulu faire qu'une bluette, leur conception prend bientôt des dimensions disproportionnées avec leur courage ; ils ne peuvent plus maîtriser la séve qui se répand en rameaux luxuriants; on sent cela chez tous les hommes de génie, chez Mozart comme chez Gœthe. Il n'y a que des esprits froids qui sachent se contenir. Le cœur a ses excès de végétation comme la tête. Si Jean admire de loin, plus tard il aimera de près. Aujourd'hui il se borne à regarder par la fenêtre ; un jour il se penchera trop et sautera dans le jardin. Il lui arrivera comme au vieux roi de Prusse Waideswuthis, qui pour civiliser ses sujets sauvages, leur fit adorer trois dieux de bois de chêne qu'il avait taillés lui-même. Un jour ces dieux de bois s'animèrent ; le caractère que leur avait donné le monarque alluma en eux la flamme divine, et ils luttèrent contre leur créateur. Vous attisez dans le cœur de Jean une passion qui le perdra... Mais vous reconnaissez au fond, vous-même, la justesse de mes observations : pourquoi ne voulez-vous pas en convenir ?...

Le *moi* fou : Parce que.

Je ne sais rien de plus concluant qu'un parce que. Quand une femme répond : *Parce que*, on peut être convaincu que l'idée est fortement chevillée dans sa tête, et qu'elle veut avoir raison quand même. Cela aurait dû m'édifier sur la mauvaise foi du *moi* fou. Mais son lyrisme sentimental m'avait séduit encore plus que les raisons de son adversaire n'avaient agréablement chatouillé mon amour-propre. Je résolus de me laisser aller au sentiment qui m'entraînait vers Gretchen.

* *
*

Le matin, en me levant, je me dirigeai vers la fenêtre pour voir la maisonnette. Esther se réveilla comme je passai devant sa couchette. Elle me tendit ses petites mains et me dit d'un air de reproche :

— Père, tu ne m'embrasses pas aujourd'hui ?

Je la pris dans mes bras et je la couvris de baisers.

Voyons, lui dis-je, demande-moi quelque chose, je veux que tu sois contente.

— Père, si tu es bien sage, tu resteras toute la journée avec moi, et nous irons cueillir des fleurs à la campagne.

Il me semble sentir encore ses mains mignonnes dans ma barbe qui lui servait de point d'appui pour approcher ses lèvres de ma figure.

Tout le fantastique édifice de la nuit croula subitement. Le souffle de l'enfant avait détruit le château de cartes.

Le *moi* fou s'enfuit honteusement je ne sais où.

C'est bien, filette, répondis-je, je ferai comme tu le veux.

Je courus aussitôt louer un âne sur lequel je plaçai Esther et le panier de provisions, puis nous allâmes, insoucieux, le long de la route en remontant l'Ardèche, babillant comme des enfants ou des amoureux. Et, sans que cela parût, le plus enfant des deux était bien certainement celui qui allait à pied veillant sur l'âne et son précieux fardeau.

Pendant la grosse chaleur de la journée, nous restâmes dans les prairies qui se déroulent au pied de la Chaussée des Géants, en face du vieux château de Ventadour.

Je fis réciter à Esther les beaux vers que ces ruines imposantes ont inspirés à un de nos concitoyens, et que je lui avais appris depuis notre arrivée à Vals.

Obscure page de pierre
Sur laquelle écrit le temps
Avec la mousse ou le lierre,
Avec la pluie ou les vents ;

Ventadour, vieille ruine,
Solitaire au pied des monts
Qu'en grondant sans cesse mine
L'Ardèche aux flots vagabonds ;

Jadis, à l'aube naissante,
L'aigle au fulgurant essor,
De son aile frémissante,
Rasant la girouette d'or.

Sur le haut de tes tourelles
Voyait des soldats vaillants,
Dans la cour, des jouvencelles,
A ta porte, des mendiants...

. . . .

Sentinelle vigilante
Qui gardais ces alentours,
La giroflée odorante
Te remplace sur les tours.

Et de sauvages charmilles
Ont envahi cette cour
Où venaient les jeunes filles
Sur le soir causer d'amour.

Ah ! quand la vague invisible
Mais sonore du grand vent
De ses traits mouvants te crible,
Vénérable monument.

Est-il vrai, quand minuit sonne,
Qu'on aperçoit des esprits,
Troupe blanche et monotone,
Parcourant tes vieux débris ?

Non, ce n'est qu'une chimère,
Les victimes du trépas
Dorment bien dans la poussière
Et ne se réveillent pas.

Autrefois ici sans cesse
Se succédaient les plaisirs,
Le bruit, le calme, l'ivresse,
Les sanglots et les soupirs.

Maintenant dans les ténèbres,
Seule, l'orfraie au vol noir
Exhale ses cris funèbres
Dans les murs du vieux manoir (1).

J'adore les beaux vers dans la bouche des enfants. La naïveté et l'incorrection du langage de ces petits êtres me semblent la plus délicieuse moquerie des passions ou des vanités humaines célébrées par les poëtes. Quand je fais réciter à Esther quelque belle tirade de Corneille, je souris, puis je deviens soucieux et rêveur ; et je songe involontairement aux marmots qui se jouent avec les armes qui ont versé le sang de leurs pères.

Quand Esther eut fini, elle se remit à chercher ses fleurs favorites, tandis que l'âne jouait des mâchoires dans l'herbe parfumée.

L'aimable enfant venait à chaque instant interrompre ma rêverie ou ma lecture pour me montrer ses trouvailles fleuries.

— Père, comment s'appelle cette bleue ? et cette blanche ? et cette rouge ?... Oh ! quel drôle de nom !... J'aime mieux ceux que leur donne Élisabeth... Père, pourquoi a-t-on choisi de si vilains noms pour de si jolies fleurs ? C'est bien méchant ! Est-ce qu'il y a toujours eu des fleurs dans les champs ? est-ce qu'il y en aura toujours ? Pourquoi Dieu les fait-il pousser ?... Si nous n'étions pas sages, est-ce qu'il nous les enlèverait ?

Je ne sais rien de si charmant et de si embarras-

(1) Ces vers sont de M. Toussaint Taupenas, ancien maire de la ville d'Aubenas (Ardèche).

sant à la fois que les questions innocentes qui se pressent sur les lèvres des enfants. Il faut que les réponses aient toujours un but instructif et moral. Malgré cela, on provoque à chaque instant des objections terribles.

On dirait que l'action de la société sur nous consiste à mettre à l'envers ce qui était à l'endroit. Nous partons de la simplicité, de la vérité, pour arriver à l'affectation, au mensonge. L'enfant va droit à ce qu'il aime et dit ce qu'il pense. Plus tard, c'est presque toujours le contraire qui arrive. Un homme parle de son esprit, soyez certain qu'il n'en a pas; de sa fortune, c'est une raison d'en douter; de sa naissance, il y a des ombres dans sa généalogie. Il considère avec un petit air de dédain les belles choses qu'on lui montre, c'est pour cacher qu'il n'avait jamais rien vu de pareil. Il est orgueilleux, c'est une preuve qu'il y a des raisons pour qu'il ne le fût pas. Il maltraite ses domestiques, qui sait s'il n'a pas lui-même porté la livrée?

Dans le monde, on s'étonne bien plus du bien que du mal, d'un trait de bon sens que d'un acte d'extravagance.

Il y a sans doute de fort honnêtes gens dans le monde, mais le trait caractéristique de l'ensemble, c'est le mensonge. Voulez-vous connaître le monde? prenez le contre-pied de ses paroles et de ses actes. De cette façon vous serez beaucoup moins trompé qu'en vous fiant aux apparences.

Nous nous délassons de cet océan de mensonges dans le babil des enfants, comme on se repose des grandes chaleurs sous un frais ombrage.

Quand je restais quelque temps seul, d'importunes pensées venaient voltiger autour de ma tête. Alors il semblait qu'un génie envoyât ma fille à mon secours. Ainsi, une fois, Esther vint mystérieusement et me dit :

A quoi penses-tu, père? est-ce que maman ne te grondait pas quand tu avais l'air triste comme cela?

Esther n'avait pas encore un an quand sa mère était morte.

Au retour, comme mes préoccupations m'avaient repris, elle me dit tout à coup :

Fi! le vilain père qui passe devant les plus belles sans les voir!

— Qui, les plus belles? dis-je, revenant à moi.

— Des fleurs donc, reprit la petite fille. Est-ce qu'on vient à la campagne pour autre chose que pour courir dans l'herbe et faire des bouquets?

— Sans doute! fis-je avec une profonde conviction.

J'arrêtai l'âne et grimpai, comme du temps où j'étais collégien, sur une roche où se balançaient quelques touffes de lilas de la Mecque blancs et roses. A côté, je trouvais de belles digitales pourprées. J'en fis une gerbe sous laquelle disparut presque entièrement le cher petit être que j'accompagnais.

J'entends encore les joyeuses exclamations et les rires sonores de l'enfant qui ne cessèrent qu'à Vals.

Comme il faut peu de chose pour rendre les petits enfants heureux! Comme il faut peu de chose pour rendre les grands enfants malheureux!

En somme, ce fut une charmante journée. Quand nous rentrâmes au logis, j'avais le cœur tout parfumé d'amour paternel et de fleurs des champs.

⁂

Le soir, selon mon habitude, j'endormis Esther avec de douces mélodies sur mon violoncelle.

L'enfant dormait depuis longtemps, et je continuais à jouer, en proie à une véritable ivresse musicale.

J'entendis ouvrir une fenêtre dans le jardin. Mon archet ne fit plus alors qu'effleurer les cordes. Ma folie m'était revenue. Mon cœur battait avec bruit. Cela dura quelques minutes; je ne sais plus ce que je jouais.

Je m'approchai doucement de la fenêtre; mais le silence de l'instrument avait sans doute prévenu Gretchen. La fenêtre de la maisonnette se renferma en même temps que la mienne s'ouvrait.

Etait-ce le fait d'une excessive timidité? N'étais-je pas plutôt le jouet d'une coquette? Pourquoi chercher ainsi à irriter ma curiosité? Pourquoi ce mystère? Avais-je fait preuve d'indiscrétion? — Je ne savais pas encore que l'extrême innocence a souvent les allures de l'extrême coquetterie.

Le lendemain, je tins mes fenêtres hermétiquement fermées.

Pauvre Jean Bruyère, dit le *moi* sage, cela va mal. Tu dépasses maintenant les plus fous. Tu éprouves du dépit sans même connaître ta belle! Mais, malheureux, si elle est laide et bête, ou méchante, tu auras trop de honte de ce que tu fais aujourd'hui! En attendant, fût-elle idiote, ton inconnue peut lire sur ces fenêtres fermées ton amour et ton dépit.

⁂

Deux jours après, derrière mes rideaux entr'ouverts, je pus voir Gretchen, sans en être vu moi-même. Elle lisait un livre auprès de la fenêtre tandis que les rayons du soleil couchant, se jouant dans ses cheveux, lui faisaient comme une auréole de sainte.

La première impression ne fut pas favorable. Je me pris à sourire de moi-même. Allons, dis-je, j'avais perdu la tête, je ne serai jamais amoureux de cette figure-là.

Gretchen paraissait avoir vingt ans. Elle avait une taille élevée. Ses cheveux étaient d'un blond ardent,

mais d'une admirable finesse ; je n'en ai jamais vu avec des reflets si charmants et si variés. Ses yeux avaient le bleu foncé du pied d'alouette ; mais leur flamme était comme voilée par l'air de modestie répandu sur toute la personne de la jeune fille.

Gretchen n'avait donc de beau que sa taille, ses yeux et ses cheveux. Pour le reste, elle ressemblait à la fille d'un maire de village. Bien certainement Pâris ne lui aurait pas donné la palme de la beauté. Elle avait plus de couleurs que le bon ton de nos jours n'en admet, et l'on était un peu étonné de trouver tant de distinction avec des formes si communes.

Elle était belle surtout par ce *je ne sais quoi* qui constitue la plus précieuse de toutes les beautés, et qui n'est autre chose que l'âme elle-même se faisant jour à travers l'enveloppe corporelle et empêchant de voir les défectuosités de cette dernière. On pouvait prouver, selon les règles de l'art plastique, que Gretchen était laide ; il était impossible, quand on la voyait, de ne pas se sentir entraîné vers elle.

Je restai longtemps à la regarder. Mes sentiments pour elle avaient changé de nature comme sous le coup de baguette d'une fée. Le matin, j'en étais amoureux parce que son apparition avait eu lieu dans certaines conditions qui répondaient à un besoin poétique de mon âme. Maintenant que je pouvais la considérer à l'aise, étudier sa physionomie, suivre ses mouvements, je n'éprouvais plus pour elle qu'un intérêt tendre et sympathique. Au lieu d'ardentes protestations, mon cœur ne formulait plus à son adresse que des souhaits de bonheur.

Je pris doucement mon violoncelle et, sans quitter des yeux la jeune fille, je jouai un air qu'elle avait chanté le matin.

Elle releva vivement la tête ; mais, trouvant mes rideaux fermés, elle ne bougea pas et parut écouter attentivement les sons que je tirais de mon instrument.

Je jouai divers morceaux pendant lesquels je ne cessai point d'observer attentivement sa figure.

Si quelqu'un était venu me dire après cela : « Vous vous trompez sur cette jeune fille ; elle manque de sentiments élevés, c'est une âme ordinaire, » je me serais cru fondé à lui répondre : « Je sais le contraire. »

En effet, l'art crée entre les artistes véritables certains rapports qui sont lettre close pour le reste des hommes. Si l'audition d'un morceau de musique, la vue d'un tableau ou d'un spectacle de la nature, un récit ou un fait, me font éprouver certaines sensations de joie, de tristesse, d'admiration, de pitié, je vois bien vite sur la figure des autres s'ils ressentent ces mêmes sensations, et en me prenant comme point de comparaison, je vois leur âme écrite en caractères visibles sur leur figure et dans leurs gestes.

Ceci est une affaire de sentiment et d'habitude. Je ne saurais dire exactement quel procédé j'emploie pour juger, mais le fait est que les physionomies ne me trompent guère quand j'ai pu les étudier dans des situations d'esprit différentes.

Les théâtres sont pour cela un champ curieux d'observations. Les diverses passions exprimées sur la scène ont chacune leur reflet particulier selon le miroir qui les reçoit. L'âme cachée derrière la figure a pour chaque trait des mouvements qu'il ne serait pas possible de classer. On la voit non-seulement dans la flamme des yeux, mais encore dans chaque contraction des muscles de la figure, dans tous les mouvements du corps, dans la conversation comme dans la rêverie. A la fin, pour l'observateur attentif, elle sort complétement du corps et forme autour de lui comme une atmosphère spéciale ; on la voit à nu ; on sait si elle est bonne ou mauvaise, susceptible de nobles tendresses et d'élans généreux.

Il peut arriver aussi qu'en voulant étudier une personne dans un théâtre d'après les impressions qui partent de la scène, on ne voie rien du tout. Cela prouve simplement que ces personnes ne sont pas artistes. Alors, il faut les étudier, non d'après la pièce qui se joue, mais d'après l'auditoire. Celles-là sont venues, non pour voir, mais pour être vues.

De même que les géologues sont arrivés à pouvoir dire : « Ici avec tel terrain, il y a tel gisement ; il y a de l'eau de ce côté parce qu'il y en a de tel autre côté, » on arrivera également, lorsque le terrain psychologique aura été mieux fouillé, à pouvoir dire : « Telle expression s'est peinte sur ce visage, il y a tel sentiment au-dessous ; tel éclair est sorti des yeux, telle flamme couve au cœur. »

En observant Gretchen pendant les diverses mélodies que j'avais jouées sur mon violoncelle, j'avais vu son âme tout entière. Je savais sinon ses pensées, du moins ses aspirations. C'était comme un clavecin dont je venais de sonder toutes les cordes, d'essayer tous les sons. Entre elle et moi, j'avais découvert le plus merveilleux accord. Aussi déjà, ne la regardais-je plus avec les yeux de tout à l'heure ; je sentais revenir plus violents que jamais mes premiers sentiments pour elle ; je n'apercevais plus sa figure qu'à la douce clarté de son âme angélique.

(Une lacune existe ici dans le manuscrit.)

* *
*

Je ne sais comment cela s'était fait, mais deux mois n'étaient pas encore écoulés depuis mon arrivée à Vals, que je m'étais fait un besoin de la présence de Gretchen. Je n'avais jamais cherché à lui parler, mais c'était uniquement par respect humain d'une moitié de moi-même vis-à-vis de l'autre moitié, et je sentais que je serais bien faible si une occa-

sion se présentait. Je comprenais que le platonisme n'était qu'une amorce ; je me voyais près du danger sans trop savoir comment je l'éviterais. Je craignis de me rapprocher de Gretchen, et je n'avais plus la force de m'en éloigner.

La jeune fille n'avait rien changé à ses habitudes. Elle semblait ne pas s'apercevoir de ma présence, et je sentais cependant qu'elle s'en apercevait très-bien. Peut-être même n'était-elle pas indifférente à l'adoration muette dont elle était l'objet.

De ma fenêtre je la voyais continuellement comme si j'avais été à ses côtés. Quand elle n'était pas dans le jardin, elle faisait de la musique, lisait ou causait dans le salon.

De son côté, elle pouvait m'apercevoir presque tout le jour lisant ou la regardant près de ma fenêtre où j'avais transporté ma table de travail.

Le soir, quand elle était au piano, je l'accompagnais avec mon violoncelle. La première fois que cela arriva, elle s'arrêta court. Je fis de même. La seconde fois, elle continua plus doucement. Depuis lors, nos concerts revenaient chaque soir.

J'ai fini d'esquisser la situation. Elle n'a rien de bien neuf, et l'on ne voit pas trop quelles péripéties pourraient en sortir : d'un côté une jeune fille supposée simple et naïve qui se doute du voisinage d'un amoureux ; de l'autre, un rêveur qui voudrait et ne voudrait pas aimer, et qui oublie ses devoirs de père pour une passion chimérique.

Avec un romancier il n'y avait que deux dénoûments possibles : ou bien je pénétrais tôt ou tard chez Gretchen, je l'épousais, nous étions heureux et nous avions beaucoup d'enfants ; mais pour conter cela valait-il la peine de prendre la plume ? — ou bien, Gretchen mourait poitrinaire, et je me heurtais par hasard contre son convoi, un beau soir d'automne, quand les feuilles tombaient des châtaigniers jaunissantes.

Rien de tout cela n'est arrivé. Fort heureusement pour elle, Gretchen vit encore. Mon récit, pour ressembler à un roman par la peinture de mes folles impressions, n'en est pas moins véridique. Il est même plus riche en dénoûments qu'un roman ordinaire, car il en a deux. Voici le premier.

M'apercevant que le *moi* sage faiblissait de plus en plus, je décidai à faire un coup d'État. Il fallait par un effort suprême terrasser le *moi* fou, sans lui laisser le temps de se reconnaître. Autrement il aurait temporisé, et si, par exemple, il avait dit : « Tu partiras dans trois jours, » il n'est pas douteux que, le soir du premier jour, la vue de Gretchen ne m'eût arraché un nouveau répit ; le lendemain, j'aurais été complétement vaincu par un regard ou un sourire de la jeune fille.

Quand on est bien convaincu de la justice et de l'opportunité d'un acte, il ne faut jamais tarder à l'accomplir, et le mieux est de s'ôter tout de suite les moyens de reculer.

Cette méthode est la plus sûre. Le premier mouvement est presque toujours le meilleur...

J'avais passé la soirée dans le ravissement. Gretchen, des fleurs dans la tête et les regards plus doux que la clarté de la lune, accompagnait une valse de Weber que je jouais sur mon violoncelle. Les notes jaillissaient vives, limpides, brillantes des deux instruments ; on eût dit un bal aérien de sylphes et de sylphides entre les deux habitations. Le génie de l'inspiration s'était emparé de moi. Gretchen semblait radieuse ; moi j'avais la tête brûlante et mon cœur palpitait comme sous les tilleuls de Silésie.

L'excès du bonheur amena le réveil. J'entendis Esther gémir dans sa couchette, et je me rappelai tout à coup avec honte que j'oubliais presque cette chère enfant depuis quelques jours et qu'elle n'avait plus sa part habituelle de caresses et de causeries. Pour mieux regarder dans la maisonnette, j'avais laissé la fenêtre ouverte malgré la fraîcheur de la nuit et l'enfant s'était enrhumée.

Malheureux, que je suis, me dis-je. Les gémissements d'Esther m'avaient rappelé mes devoirs de père. Le *moi* sage était vainqueur pour l'heure. Il fallait profiter de la victoire. Je fermai la fenêtre et courus m'agenouiller près du lit de ma fille. Elle ne dormait pas :

— Petit père, me dit-elle, tu me laisses donc avoir froid.

Je la couvris de mes vêtements, puis je passai la nuit à faire mes préparatifs de départ. Le lendemain je quittai mon logement sans me permettre même de regarder la maisonnette. Ce ne fut pas sans effort.

Huit jours après j'étais installé à Genève. Au bout d'un mois, Gretchen n'était plus pour moi qu'un souvenir charmant, une fleur desséchée dans un herbier, et je riais de l'effroi qu'elle m'avait inspiré. Je persiste néanmoins à croire que j'avais bien fait de précipiter mon départ de Vals.

A. Mazon.



POURQUOI ?

I.

Mon héros répond, si vous le voulez bien, au doux nom de Silvio. Il a vingt-cinq ans ; il est beau et brave. La pâleur maladive de son teint attire et intéresse, et il possède au plus haut degré cet air insolent qui plaît tant aux femmes.

Ses mains sont fines et blanches. Silvio n'a jamais travaillé, que je sache ; il est riche et n'a d'autre préoccupation que ses chevaux, ses chiens et le reste. Pourtant, ces trois distractions commencent à l'ennuyer fort. Silvio n'est point tout à fait bête, et, quoique côté parmi les lions à la mode, il rougit tous les jours d'être enrôlé dans la troupe brillante des chevaliers du bois ; des barons du café Anglais, marquis de coulisses et princes du baccarat ; ce monde-là soulève ce qui lui reste encore de cœur.

— Hélas ! je finirai par devenir comme eux, dit-il quelquefois.

Et il bâille.

Il a une jolie maîtresse, danseuse à l'Opéra ; deux fois la semaine, le corps penché et sur ses pointes elle tient une guirlande, une écharpe.

Mademoiselle Rosalie n'est pas si niaise que ses compagnes veulent le faire supposer. Son instruction, il est vrai, se borne à savoir où en est la rente, car elle s'intéresse beaucoup aux opérations de Bourse ; mais cette ballerine très-sage place consciencieusement l'argent de Sylvio, que d'ailleurs elle ne trompe pas. A vingt ans, elle ne peut plus avoir ni passion ni caprice ; elle n'a plus rien à apprendre, et tous les hommes sont égaux devant la loi le sont aussi devant son cœur. Elle attendra que Sylvio soit ruiné, puis elle le quittera loyalement en lui laissant pour consolation son amitié et ses conseils.

Sylvio quelquefois se prend à réfléchir en regardant sa maîtresse, puis il bâille encore.

Il n'y a vraiment au monde que son cheval Barkley qui soit une noble bête. Ce fier animal, avec sa robe noire et ses naseaux frémissants, a piaffé maintes fois d'indignation en écoutant causer entre eux la fine fleur des gentilshommes de France. Quant à Rosalie, Barkley la déteste ; cela se devine dans le grand œil de colère qu'il lève parfois sur elle ; s'il osait, le brave cheval, il hausserait les épaules sur la folie du maître, mais il est anglais, froid, bien élevé et se contente de hennir à part lui devant ces mœurs étranges que toute sa philosophie ne peut lui faire accepter.

Barkley est le seul être de la création que Sylvio ne méprise pas.

II.

Un beau jour, mon héros, qui ne sait plus à quel ennui demander un instant de plaisir, éprouve enfin un moment d'émotion, il apprend qu'il est ruiné, mais, là, ruiné autant qu'on peut l'être ; il se voit forcé de vendre son cheval et de quitter sa maîtresse ; sa maîtresse passe encore, mais son cheval ! Il en a les larmes aux yeux ; où trouvera-t-il un être de la valeur de Barkley ?

Ah ! j'oubliais. Il reste à Sylvio une chose que ses créanciers n'ont pu enlever avec les meubles, les bijoux et les armes : c'est son nom, un beau nom sans tache, porté fièrement depuis les croisades et tout étonné de se trouver un beau matin sur une feuille de papier timbré.

Le tailleur, le bottier et le carrossier ont bien eu l'idée d'envoyer notre Sylvio à la villa de Clichy écrire ses *Prisons* ; mais le jeune seigneur doit de si fortes sommes que c'eût été folie de songer à le faire incarcérer. On vous prive de votre liberté pour des misères. Quel créancier oserait retenir sous les verrous le débiteur d'un million ?

Toujours est-il que voilà mon jeune duc sortant à pied dans la boue, ne pouvant plus parfumer ses mouchoirs de Jockey-Club ou d'essence-bouquet, remettant le lendemain son gilet de la veille et s'apprêtant à dîner à quarante sous en attendant le jour où il ne dînera plus. C'est fort triste !

Il était brave et bon, mon pauvre héros, et pourtant le jour vint où il perdit courage ; il recula devant l'idée du travail, la chose la plus ennuyeuse du monde, mais vraisemblablement la seule qui console un peu des platitudes humaines ; il refusa d'écouter la voix grave lui criant de se mettre vaillamment à la tâche ; il se boucha les oreilles pour ne pas entendre sa conscience qui disait : « Tu es lâche, Sylvio ; ainsi que tes aïeux, fais-toi soldat. »

Non, il n'était pas lâche, mais il était si frêle, si mignon, délicat comme une femme et faible comme un enfant ! Vous n'y songez pas, aller si loin chercher la guerre, faire de longues routes à pied, le sac sur le dos, s'entendre tutoyer par des gens qui avaient été ses valets d'écurie peut-être... Non, non, cela était impossible, n'y pensez plus, il ne pouvait être soldat.

Alors, il songea au seul moyen commode de se débarrasser de ses ennuis et des dégoûts de toute sorte qui lui arrivaient maintenant chaque jour, il résolut de s'en aller là où on ne lui demanderait ni le chiffre de sa fortune, ni ce qu'il comptait faire dans l'avenir ; là où il pourrait indifféremment être pauvre, où son titre même n'aurait aucun prestige.

Un matin donc il prit sa boîte à pistolet et se rendit de bonne heure au bois de Boulogne, déterminé à entrer dans la première allée sur laquelle il lirait : Route de la mort.

Il se mit gaiement en marche vers cette route-là après avoir embrassé une boucle de cheveux lui venant de sa mère, une noble duchesse, morte très-jeune, elle aussi.

III.

Comme la nature s'inquiète fort peu des gens s'en allant mourir, elle avait justement ce matin-là un air de réjouissance et de bonne humeur qui faisait plaisir à voir. Le beau temps était revenu, tous les arbres en fleurs étaient ce que l'on peut appeler la neige du printemps ; le bois avait l'air d'une marquise à sa toilette ; un gai rayon de soleil dorait les petites pousses des tilleuls, quelques feuilles timides montraient la tête aux branches des lilas, et, sur les tapis verts, d'audacieuses marguerites arrivaient, pressées de montrer leur collerette blanche.

Quant aux oiseaux, ils faisaient bravement leur devoir de chanteurs ; çà et là, on voyait passer dans les branches les femelles joyeuses, un brin de mousse ou de paille dans le bec, préparant le berceau des petits nouveau-nés.

Ils avaient vraiment quelque autre chose à faire qu'à se tuer, ceux-là.

— Diable ! diable ! murmura mélancoliquement Sylvio, il fait bien beau pour en finir aujourd'hui !

Et pour la première fois, il regarda la nature ; il s'étonna de la trouver si belle. Il n'avait encore vu le bois que de quatre à six heures, comment donc comprendre qu'il pût y avoir au milieu de cette fraîche verdure autre chose qu'un cheval steppant avec grâce ou un camélia fané s'étalant sur les coussins d'un huit-ressorts ; il regardait autour de lui et il sentait son cœur se serrer.

— Qu'est-ce donc, dit-il, en souriant, ai-je regret à quitter la vie ? ce serait trop bête ; allons, Sylvio, à l'œuvre.

Il choisit un endroit sauvage, écarté, une petite allée ombreuse, pleine de mystère et de branches entrelacées, puis, s'asseyant sur le gazon tout emperlé de rosée, il tira ses pistolets de dessous son manteau et les visita avec un soin minutieux ; c'étaient des pistolets de chez Devisme, ils devaient merveilleusement fonctionner.

Alors il s'interrogea curieusement et se trouva une indifférence désolante, cela lui était vraiment par trop égal de mourir.

— Si pourtant il y avait un Dieu, ma mère y croyait... Bah ! à quoi je vais penser !

Il hésita un peu.

— Allons, mon duc, fit-il résolûment, il faut en finir.

Il appuya l'arme à son cœur, et il allait lâcher la détente lorsque, à deux pas de lui, derrière les branches, il entendit une voix de femme qui disait :

— Prends donc garde, Léon, tu vas tomber.

— Sacrebleu, murmura Sylvio avec une geste de colère, je ne pourrai donc pas me tuer tranquillement !

Mais, comme il était gentilhomme, il se leva, et jetant son manteau sur ses pistolets, dans l'herbe :

— Avant tout, il ne faut pas effrayer les femmes.

Bientôt l'inconnue dont il avait entendu la voix arriva près de lui ; elle tournait l'allée et marchait à sa rencontre sans le voir.

C'était une blonde aux yeux bleus, aux joues pâles. Drapée frileusement dans un long cachemire, elle marchait avec nonchalance, se dandinant un peu à la façon des femmes du Nord ; elle avançait ainsi, doucement enveloppée dans une grâce voluptueuse qui laissait derrière elle comme un parfum suave.

Elle essayait, mais en vain, de rappeler un joli petit garçon bondissant dans les taillis comme un jeune chevreau.

— Léon, dit-elle encore d'une voix un peu traînante, nous allons rentrer, tu es trop peu raisonnable.

— Non, maman, cela ne me plaît pas du tout de rentrer maintenant, répondit l'enfant avec la mutinerie câline des chers petits êtres qu'on ne gronde jamais ; d'ailleurs il faut attendre la voiture.

Alors seulement ils aperçurent Sylvio et s'arrêtèrent un peu étonnés. Quant à notre jeune homme, il avait déjà vu que la dame était belle, et il la regardait venir avec cette admiration respectueusement insolente que les hommes bien élevés témoignent à la femme qui leur plaît.

Tout à coup l'inconnue s'arrêta en poussant une exclamation de surprise.

— Monsieur le duc, s'écria-t-elle en ouvrant ses grands yeux étonnés, monsieur le duc au bois de Boulogne à huit heures du matin !

Sylvio balbutia sans répondre, il restait tout ébahi devant cette femme qui l'appelait par son nom, le connaissant sans nul doute ; lui ne se rappelait l'avoir vue nulle part.

— Oh ! je devine, un duel.

Puis elle ajoute après une seconde de réflexion :

— Pourtant vous êtes seul.

Tout seul, madame, dit Sylvio en refrisant sa moustache que l'humidité du matin faisait tomber un peu, et je vous affirme qu'il ne s'agit aucunement de duel. J'étais venu ici pour admirer la nature, et vous voyez, madame, ajouta-t-il en s'inclinant, qu'elle a mis de



la bonne volonté à me montrer ses chefs-d'œuvre, je n'aurais pas osé croire à une aussi charmante apparition.

Le jeune femme rougit en souriant.

— Monsieur... fit-elle.

— Pardon, madame, interrompit le jeune duc, mais puisque j'ai le bonheur d'être connu de vous, ne me ferez-vous pas l'honneur de me dire votre nom ?

Une nuance imperceptible d'amertume passa sur le visage de la jolie blonde.

— Monsieur, dit-elle un peu vivement, ne me demandez pas mon nom, je ne puis vous le dire ; non, continua-t-elle résolûment et comme à elle-même, aujourd'hui moins que jamais je ne veux plus...

Et comme Sylvio la regardait sans comprendre :

— Je vous prie de m'excuser, reprit-elle simplement, je me suis arrêtée tout à l'heure presque malgré moi, mon exclamation était peut-être une inconvenance, veuillez ne plus vous en souvenir.

Puis elle ajouta avec une légère ironie :

— Je vous laisse admirer la nature, monsieur, moi je ramène mon fils qu'une plus longue course pourrait fatiguer.

— Madame, s'écria Sylvio, par pitié, ne me laissez pas ainsi, permettez-moi de vous accompagner jusqu'à votre demeure, vous savez qui je suis, je vous supplie, de ne pas me forcer à vous quitter maintenant.

Et comme l'inconnue faisait un geste de dénégation hautaine :

— Eh bien, madame, accordez-moi moins encore ; sur mon honneur, je jure de ne pas chercher à savoir qui vous êtes, je jure aussi de vous quitter au bout du bois et de ne point me retourner ; à ces conditions me permettez-vous de faire quelques pas à vos côtés ? dites.

Et il y avait tant de respect dans les yeux de ce séduisant duc, il était si charmant les mains jointes, si doux et si suppliant, que la jeune femme hésita.

— Non, monsieur, fit-elle enfin bravement, non, encore une fois, cela ne se peut pas.

Puis, ramenant sur son visage les plis de son voile noir, elle fit une légère inclination de tête et se disposa à continuer sa promenade.

— Maman, maman, s'écria tout à coup le petit garçon impatienté d'être oublié si longtemps, vois donc des pistolets, là dans l'herbe.

Sylvio rougit jusqu'aux yeux et baissa la tête comme un coupable pris en flagrant délit.

La jeune femme s'était arrêtée en pâlissant.

— Monsieur le duc, vous vouliez vous tuer ! s'écria-t-elle avec agitation, tandis que ses beaux yeux se remplissaient de larmes, je suis arrivée à temps... Sans moi, c'était fini peut-être... Ma présence vous a sauvé... Mon Dieu !... mon Dieu !...

Elle appuya les deux mains sur son cœur, elle chancelait.

Sylvio la retint dans ses bras.

— Madame, dit-il, tout éperdu, cherchant en vain une phrase convenable.

— Monsieur le duc, reprit l'inconnue avec force, je suis madame Desrozelles, cette veuve qu'un de vos amis voulait vous faire épouser il y a trois mois. Vous avez refusé ma main, vous n'avez pas même daigné me connaître. Mais aujourd'hui...

Sylvio ne répondit rien, mais il se laissa tomber aux pieds de la belle millionnaire.

IV.

Une chose bizarre et digne de remarque, c'est la façon passionnée et sincère dont aiment pour de vrai les mauvais sujets lorqu'ils sont amoureux. Ils ressentent autre chose que le commun des hommes, l'amour leur arrive puissant, fougueux, embrasant à la fois tout leur être et ne laissant place dans leur cœur à aucun autre sentiment ; on dirait que la nature se venge à plaisir de leur fanfaronnade de vice et d'indifférence ; là où la veille il y avait un libertin cynique, un athée d'amour, on retrouve le lendemain un être jeune, vivace, passionné, prêt à se donner tout entier sans mesure, sans réserve. Oublieux des sophismes et des paradoxes, il tend les bras à la divine chimère en lui criant : « Prenez-moi ! gardez-moi ! car la sainte flamme m'a touché ! je suis digne maintenant de souffrir et de pleurer. Moi aussi, je suis un croyant ! moi aussi, j'aime ! »

Voilà pourquoi mon Sylvio n'était plus le Sylvio des chapitres précédents : il me faut vous le présenter encore. Le gentilhomme blasé est si loin, qu'on n'en a plus souvenance ; il y a ici un homme jeune, plein de cœur, d'illusions, de passion noble et sincère ; il a mis son bonheur dans un sourire ; il ne respire que sous un regard.

Sylvio, s'être cru si fort et si expérimenté, avoir blasphémé l'amour en portant si haut l'indifférence et le mépris, tout cela pour en arriver à une passion de Chérubin, d'écolier en vacances. O Sylvio, c'est dangereux de se fier à une femme ; tout attendre d'une femme, ô Sylvio, c'est tenter le malheur.

Pourtant il faut dire que madame Desrozelles était la plus charmante veuve à millions se pouvant rêver : bonne, intelligente, simple et distinguée, elle avait une de ses natures savamment séduisantes, créées par les romanciers avec tant de facilité, tandis que les hommes (en vérité je ne saurais dire pourquoi) les trouvent si rarement dans la vie positive.

Puis Marthe était pleine de charmants défauts, ce qui en faisait une femme admirablement complète-

Elle était folle de son Sylvio, cela va sans dire, ne lui rendait-elle pas sa fortune, son rang, l'éclat de son nom ? elle lui avait sauvé la vie, il lui devait beaucoup ; les femmes s'attachent extraordinairement aux hommes qui leur doivent quelque chose.

Je vous jure (peut-être me croirez-vous) que la couronne ducale n'était pour rien dans le désir ardent qu'avait Marthe d'être unie à Sylvio au plus tôt. Elle souriait à l'idée d'être duchesse, parce que c'était un don de son cher duc.

Donc, ils étaient heureux, ils s'aimaient, ils étaient entrés tous deux dans cette adorable terre promise en face de laquelle nous mourons presque tous sans y pouvoir pénétrer ; ils marchaient appuyés l'un sur l'autre dans ce gentil sentier des amoureux, si étroit qu'on ne peut y passer qu'à deux ; ils allaient quitter le sentier pour la grande route du mariage, sur laquelle ils n'entrevoyaient, les charmants enfants, qu'une longue suite de pures joies et d'enivrantes voluptés ; le chemin était embaumé, fait de bonheur et de mutuelles tendresses, et au-dessus, tout en haut, le jeune dieu Amour, les mains pleines de fleurs, semait à profusion sur la route les roses dont il cachait les épines.

Marthe habitait à Passy cette charmante villa tout de marbre blanc que nous connaissons tous. Pour y arriver, on traverse une cour pavée de fines mosaïques, au bout de la cour se trouve un perron à rampe d'or sur lequel sont échelonnés des vases de porphyre laissant déborder de grandes feuilles d'arbres exotiques, puis on entre dans une immense terre tapissée de camélias blancs et rouges très-serrés. Dans le milieu une fontaine de marbre de couleur ; dans la fontaine se baignent les trois Grâces, groupe de marbre rose attribué à Germain Pilon, puis tout autour les arbres de tout climat et de tout pays, depuis le triste sapin du Nord jusqu'au plantes enivrantes et merveilleuses de l'Inde. Quant aux fleurs, tous les bouquets bariolés qu'on rêve sur la terre ; quant aux parfums, toutes les cassolettes du paradis de Mahomet.

Alors on passe dans la salle à manger tapissée de cuir de Cordoue et boisée de vieux chêne. Là sont les beaux bahuts sculptés des Flandres, d'Utrecht, de la Gueldre et d'Anvers ; les faïences d'Italie, les céramiques de France, les pots de grès de Delft et ces admirables argenteries qui datent de Jacques Cœur.

Puis les aiguières, véritables joyaux ciselés et incrustés, les unes en forme de coq, dont le cou, la crête et la tête sont d'argent émaillé, les autres représentant un griffon sur une *terrasse* soutenue par quatre lionceaux. Entre les ailes du dragon est une reine tenant un oiseau fabuleux dont le bec fait jaillir l'eau ; derrière le dos de la reine est attaché le gobelet.

Voilà maintenant les hanaps, les tasses à boire affectant les formes les plus variées, six hanaps semblables à des roses, quatre tapettes d'or à anses, puis les salières, des groupes considérables d'orfévrerie, puis la fontaine qu'on posait anciennement au milieu de la table, toute une histoire d'or et d'argent, enfin le luxe inouï de l'orfévrerie étalée sur les dressoirs pendant les repas, lorsqu'elle ne figure pas devant les convives. Le tout était orné de la devise des orfévres français au treizième siècle : *In sacra usque coronas.*

Le salon, une merveille des Gobelins, à fond terne avec des sujets éclatants tirés de la Bible ou du Nouveau Testament, des horloges de Nuremberg, des meubles Louis XIII avec leur forme simple et austère comme le roi lui-même, des glaces biseautées ayant appartenu à l'empereur Constantin, et dans les coins, sur leurs socles de marbre, des statues grecques voilées, un doigt sur les lèvres, déesses moitié du Silence, moitié de la Pudeur.

Puis au milieu le buste de la maîtresse du logis, par Clésinger, ce sculpteur coloriste qui hausse les épaules à l'histoire de Pygmalion animant sa statue, lui qui fait vivre et palpiter toutes les siennes.

Madame Desrozelles de marbre de Carrare était mille fois plus adorable et plus charmante que toutes ses sœurs de l'antiquité. Marthe ne laissant voir que ses épaules et ses petits dents riant à travers ses lèvres entr'ouvertes était plus belle, plus femme enfin que toutes ces grandioses beautés grecques avec leur ligne sévère et leur dessin idéal.

Quant à la galerie de tableaux, je n'en veux point parler. Qu'il vous suffise de savoir que toutes les écoles et tous les pays y étaient représentés. C'était une lutte étrange entre le classique, le romantique, la ligne et la couleur ; le Titien, le Corrége, le Parmesan et le Tintoret vivaient en intelligence parfaite avec les membres de l'Institut, Michel-Ange coudoyait Biard, et Knauss se rangeait contre le mur pour laisser passer Rubens.

Ne vous récriez pas sur le goût singulier de notre charmante veuve ; il est entendu que les femmes ne se connaissent en rien, ne comprennent nullement la peinture.

Maintenant il s'agit de la chambre à coucher, et vous attendez la description de merveilles plus étonnantes encore, écoutez donc la chambre à coucher.

FRÉDÉRIC HENRY, dentiste.

(La suite au prochain numéro.)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92

Toilettes de la Mon Gagelin r. de Richelieu, 83 _ Coiffures de Hr de Bisterweld Faubg St Honoré, 5.
Lingerie de la Balayeuse, Pl. Vendôme, 4 _ Fleurs de Mme E. Coudré Mon Tilman, Rue de Richelieu, 104.
Dentelles de G. Violard, r. de Choiseul, 3 _ Corsets de la Mon Simon rue St Honoré, 183
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, r. de la Chaussée d'Antin, 6 | Parfums de Violet fourn. de S. M. l'Impératrice r. St Denis, 317.

Entered at Stationers Hall.
LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W.C.
MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Pena

LE
MONITEUR DE LA MODE

AVIS A NOS ABONNÉES

Il y a quelques semaines, nous avons fait pressentir à nos lectrices que nous préparions de grandes améliorations dans tout l'ensemble du Moniteur de la Mode; aujourd'hui nous sommes en mesure de les leur faire connaître, car le travail nouveau est organisé et à partir du 1er janvier 1865, notre journal sera tout à fait transformé.

Le texte et les gravures du Moniteur de la Mode seront d'un plus grand format.

La composition du texte sera telle, que malgré la place occupée par les nouvelles gravures que nous y placerons, la partie littéraire aura une part plus importante et mieux en rapport avec les besoins de notre époque.

Chaque mois nous publierons un article critique et approfondi sur les modes, en outre de nos bulletins de modes ordinaires.

Aux charmantes aquarelles de notre fidèle et dévoué collaborateur *Jules David*, qui seront rendues plus attrayantes encore par le nouveau format, nous ajouterons un grand nombre de toilettes complètes et de détails de toilettes dessinés et gravés avec beaucoup de soins et de précision.

Nous resterons, toutefois, exclusivement *journal de modes*, repoussant avec persévérance l'introduction des fantaisies étrangères que dans certaines publications on essaye d'imposer aux dames, et dont le seul résultat est d'égarer et de corrompre le goût.

Nos dessins seront bien à nous seuls et nous appliquerons notre expérience pratique dans les choses de la mode à reproduire toujours des objets utiles et de bon goût.

Le Moniteur de la Mode a eu, depuis plus de vingt ans, les suffrages de ses nombreuses Abonnées. Nos efforts tendront à les mériter davantage en restant les conservateurs et les propagateurs des véritables élégances parisiennes.

A. G.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Les belles étoffes de soieries se montrent à profusion dans les salons de la maison *Gagelin-Opigez*. Leurs couleurs solides et éclatantes donnent beaucoup de relief aux toilettes. On cherche surtout à obtenir des effets de lumière, et l'on y parvient au moyen de teintes fortement trempées, dont les nuances se ravivent le soir sous l'éclat des bougies. En voyant ces tissus, si riches dans leur fabrication, on se demande par quels ornements il sera nécessaire d'ajouter à leur splendeur? Ce qui n'empêche pas que lorsqu'on confectionne, la passementerie vient encore s'y joindre et fait très-bon effet.

Indiquons quelques jolies toilettes de visite. Le mois prochain appartiendra de droit aux costumes de bal, pour lesquels *Gagelin* prépare des choses admirables.

Voici une robe de satin marron, broché de pois verts, très-espacés. La jupe est simplement ornée d'un gros cable de soie marron, cousu au bord; le corsage est uni et recouvert d'une pèlerine de velours vert, qui revient en pointe devant, s'arrondit au dos et forme des épaulettes sur le haut des manches. Cette pèlerine est garnie d'un effilé Thibet.

Une autre robe est de moire antique havane, glacée de blanc de manière à former seulement des reflets; dans le bas de la jupe, il y a des découpures ovales de velours havane, entourées de petites guipures et de graines en perles de jais noir, appliquées de cordon serré aux contours du velours. Le corsage est montant, avec trois basques rondes sur lesquelles les mêmes ornements se trouvent répétés.

Une troisième toilette est de velours noir, vert émeraude ou hanneton; la jupe fort longue n'a pas d'ornement; le corsage est à basquine habit, taillées sur deux pans et illustrées d'une riche passementerie mêlée de perles et formant festons de perles tout autour. Cette passementerie, exécutée en médaillons, se pose aussi sur le devant du corsage et aux manches.

On continue à médire des chapeaux; on se fâche parce qu'ils sont trop courts. Les femmes qui ont de jolis visages à montrer protégent cette mode; et, comme celles-ci font la loi, la mode tiendra nous n'en doutons pas.

D'ailleurs ces petits chapeaux fuyants et sans bavolets sont le triomphe de madame *Alexandrine*. L'habile modiste a trouvé moyen de faire d'un seul coup une coiffure et un chapeau, et comme elle excelle à la confection de ces deux objets, son goût fantaisiste a déployé ses ailes.

Voyons quelques modèles :

Une capote de satin blanc bouillonnée, avec petit chaperon de velours violet, semé d'étoiles de perles de jais. Intérieur de blonde et bandeau de velours; brides de satin blanc.

Un chapeau coulissé de velours, avec bouclettes de velours et chaînes de perles blanches, tombant derrière, sur la passe un bouquet de marabouts blancs frisés; à l'intérieur, un bandeau de velours et une rose unique dans un pompon de plumes ; brides de velours noir.

Un chapeau de satin rose, plissé à gros plis, ayant pour fond une étoile de perles de jais, dans un entourage de dentelle noire; à l'intérieur, remontant sur le bord de la passe, une guirlande de feuillage givrée et de la dentelle noire ; brides de satin rose.

Enfin, un chapeau de tulle Malines, avec bord de peluche blanche; le tulle est semé de jais blanc. Le fond se termine par un saule, glacé de givre ; l'intérieur est de velours ponceau et tulle perlé ; brides de velours ponceau.

La *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, édite toujours la fleur de nouveauté en passementeries et rubans.

Dans une dernière visite, à la recherche des ornements nouveaux, nous avons vu dans cette excellente maison des galons cachemire de l'Inde, des efilés de soie floche, mélangés de petites boules de neige et chaînettes de perles ; des boutons de nacre blanc taillés, de formes carrée, ovale ou ronde ; des franges catalanes de soie de toutes couleurs pour vestes et corsages; des apprêts ; garde-française pour paletot ou casaque longue et des filets napolitains pour coiffures de soirées.

Toutes les coiffures de fleurs sortant de la maison de madame *Perrot-Petit* ont un admirable cachet de distinction. On porte trop de cheveux en ce moment (qu'on nous pardonne le mot) pour supporter des coiffures volumineuses. Il faut peu de fleurs; mais elles doivent être belles et montées avec art. Or, ceci exige plus de talent qu'on ne pense ; car il est plus facile de se rattraper sur la quantité que sur la qualité. Madame *Perrot* nous a montré deux modèles qui sont des types du goût actuel ; les voici :

Une torsade de velours rouge brodée de perles blanches et retenue par des esclavages de perles retombant sur le cou; sur le côté, une touffe de camélias rouge de duvet glacé retenue par une coquille de perles.

La seconde coiffure, toute de fleurs, se compose d'une branche de tulipes de velours diamanté. Cette branche s'enlace avec une traîne de feuillage de peuplier glacé de givre ; ces branches sont retenues par des épingles napolitaines et ne couvrent que le dessus des cheveux.

Nous reviendrons, avec plus de détails, sur les coiffures de fleurs en parlant des toilettes de bal le mois prochain.

Les toilettes simples n'ont pas été négligées par les couturières. On nous a montré quelques costumes de bon goût; par exemple des popelines de laine de damier de deux tons, ornées de cordes de lainage, jupe, casaque et gilet *père noble* assortis; ou bien encore des robes de soierie ou foulard foncé, relevées sur des jupons de cachemire rouge ou violet.

Ce genre de robes relevées prend une faveur marquée dans les toilettes de matin pour sortir à pied.

Les chapeaux ronds, de velours ou feutre ras, se maintiennent pour jeunes personnes. Un joli chapeau d'hiver, le *petit bord*, qui tient le milieu entre le chapeau et la toque, nous a été montré dans la maison *Desprez, aux Amazones*, boulevard des Italiens. Celui-ci ne peut recevoir qu'une aile naturelle et un galon pour ornement; mais sa simplicité et sa forme distinguée le recommandent aux femmes comme il faut.

En parlant aux femmes économes, pour lesquelles nous recherchons des conseils d'élégante simplicité, nous avons fait l'éloge de la dentelle *Monard*, rue des Jeûneurs, 42. Cette dentelle est une précieuse ressource pour les parures de soirées. Le foulard, aux tons mats de nuances unies, rose, bleu ou jaune, fait une toilette ravissante avec des volants et une pèlerine de dentelle *Monard*. Le prix très-modéré des produits de cette fabrication les rend accessibles à toutes les bourses : en même temps leur solidité permet de les utiliser pendant longtemps sur toutes les robes nouvelles sans frais de réparation. Toutes les femmes qui portent beaucoup de dentelles savent ce que celles-ci coûtent d'entretien et apprécieront ce renseignement.

La beauté éternelle. Sous ce titre, qui promet beaucoup, M. *Raynaud*, propriétaire de la maison *L. Legrand*, rue Saint-Honoré, 207, vient de composer un petit ouvrage dont nous conseillons la lecture. On se le procure chez son auteur qui l'expédie contre 50 centimes en timbres-poste.

Tout ce que nous avons dit jusqu'à ce jour au sujet de l'emploi de la bonne parfumerie pour la conservation de la beauté, nous autorise à recommander ce petit livre aux gens élégants. Nous en aurions extrait certains passages pour les répéter en retrouvant notre pensée si bien interprétée par un homme compétent dans son art; mais nos lignes appartiennent aux détails de modes, et il est bien plus simple de se procurer l'ouvrage et de le lire en entier.

Les belles dames de Nice occupent nos industries parisiennes par des demandes de nouveautés en tous genres.

Un objet utile est aussi en grande faveur auprès de ces aimables habitantes du pays des orangers. C'est le corset de flanelle hygiénique de la maison *Simon*, rue Saint-Honoré, 183, dont on ne saurait se passer quand on a la poitrine délicate.

Une aimable correspondante nous a écrit, à ce sujet, pour nous demander si, avec de la flanelle en place de coutil, il n'était pas possible de faire confectionner un corset comme celui de la maison *Simon ?*

Nous répondons que le corset de flanelle hygiénique breveté est de tissu croisé comme la tapisserie des Gobe-



lins et non point en flanelle ou cachemire ordinaires. Il est en même temps construit d'une manière toute particulière afin de répondre à son titre d'hygiénique. La maison *Simon* seule a le droit de le livrer tel qu'il doit être, répondant à son programme.

Encore un mot sur la parfumerie.

Le *lait antéphélique* est un produit tout spécial; il doit défendre le teint contre les bises de l'hiver, de même qu'il l'a préservé des ardeurs du soleil.

Son succès bien établi est consacré par dix-sept ans de succès. Toutes les femmes qui veulent conserver la pureté et la limpidité de leur teint en feront usage, étendu d'eau par moitié.

Ce lait ne remplace pas les autres produits de la parfumerie ; mais aussi, nous pouvons le dire, aucun d'eux ne sauraient remplir le même but.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 764.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure composée d'herbes de fantaisie avec cordon de feuilles de lierre. Les cheveux sont relevés devant et en bandeaux. Une touffe de feuillage avec une branche de corail posée en aigrette orne le devant. Les herbes et feuilles qui forment cache-peigne sont accompagnées, à gauche, par un ruban de velours, et à droite, par une *traine* de lierre.

Robe de tulle ornée de branches de corail. Les lez du devant de la jupe sont taillés très-longs et remontés en bouillonnés capitonnés de corail. Les lés du derrière sont unis garnis de chaque côté et au bas par des ruches de tulle. Les trois ruches des côtés sont terminées par une branche de corail.

Le corsage, à taille ronde, est froncé devant et derrière, il est garni d'une ruche avec branche de corail sur chaque épaule.

Manches courtes bouffantes.

La ceinture se compose d'une écharpe de crêpe de Chine, nouée derrière et terminée à chaque extrémité par un gland de soie.

TOILETTES DE VILLE. — Chapeau de velours épinglé. (La passe et la tête d'un seul patron, ayant des plis en long sur le dessus seulement.)

Le bavolet est remplacé par un plissé de velours épinglé posé sur un bouillonné de tulle d'où retombent deux bouts de tulle brodé. Une rose églantine blanche est posée en arrière avec feuillage remontant avec les plis du dessus.

Le dessous est bouillonné de tulle avec une rose églantine.

Brides blanches.

Robe de taffetas ornée de passementeries à boules et de biais de velours.

Le corsage est plat, montant et à taille ronde.

Les manches sont droites.

Une cordelière de soie entoure l'encolure et retombe avec glands devant.

La ceinture large est bouclée derrière. L'entournure d'épaule est garnie d'une petite torsade comme la cordelière. Les poches sont droites devant et ornées d'une passementerie de soie. Une petite passementerie de soie avec boules de velours orne le bas de la manche.

Chaque lé de la jupe est marqué par un biais de velours qui part étroit de la taille, descend, en s'élargissant et s'arrondissant, tourner au bas, surmonté par une passementerie avec boules.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

GRAVURE N° 764 *bis*.

N° 1. Bonnet de dîner, de tulle illusion, à fond tombant garni de ruban rose mélangé de jais. Fanchon ronde, avec entre-deux de dentelle surmonté d'une blonde. Sur le sommet de la tête est posé un nœud double de ruban rose n° 16. — Brides de blonde avec velours noir passé dans l'entre-deux.

N° 2. Bonnet d'intérieur, de tulle de soie semé de gros pois. Fanchon carrée garnie de dentelle et de petits velours, fond tombant garni de jais, surmonté d'un nœud de velours violet. — Brides de dentelle avec un petit velours passé au milieu.

N° 3. Bonnet de matinée, de mousseline à pois noirs, garni de ruban vert ; devant de mousseline tuyautée surmonté d'une valenciennes ; chou de petits rubans sur le côté droit ; coquilles de mousseline et de rubans sur le sommet de la tête.— Nœud et brides de ruban pareil.

N° 4. Corsage de mousseline garni d'entre-deux de mousseline brodée, orné de deux bandes de dentelle sur l'épaule dont une plus courte sur l'entournure; col de dentelle; les manches se terminent par un entre-deux de mousseline et une bande de dentelle.

N° 5. Corsage de nanzouk, à revers à *plis contrariés* encadrés d'entre-deux de mousseline garni de valenciennes ; épaulettes d'entre-deux et de valenciennes ; manches à revers assortis.

N° 6. Veste *à la hussarde*, revers et parements à petits plis garnis d'un ruban crevé Magenta ; elle est fermée par trois gros boutons. Ce vêtement se fait en lingerie comme le modèle sur la planche l'indique ; il se fait aussi en taffetas ou en velours.

N° 7. Col montant de toile recouverte d'un entre-deux avec petit velours passé au milieu ; manche garnie de même, arrondie du bas et fermée par quatre boutons.

N° 8. Col carré de tulle, avec ourlet de mousseline garni de dentelle ; manche assortie.

N° 9. COSTUME D'ENFANT DE HUIT A DIX ANS. Robe de taffetas bleu garnie de quadrillés de velours noir ; pardessus havane orné de passementerie de même nuance ; guêtres havane ; chapeau de feutre gris orné de velours bleu.

NOUVELLES MACHINES A COUDRE.

Nous avons vu, ces jours-ci, une petite couseuse mécanique qui nous semble le *nec plus ultra* des cadeaux d'étrennes à offrir à une dame ou à une jeune fille. Cette machine est un modèle réduit des grandes mécaniques du genre ; elle s'attache à toutes les tables, fonctionne à la main et exécute rapidement un joli *point de chainette*, travaillant dans les étoffes fines et fortes avec une égale facilité. A tout cela il faut ajouter le mérite du bon marché ; car, chez MM. Thuiller et Cie, 9, boulevard des Italiens, au deuxième, on peut se procurer cette petite merveille au prix de 40 francs, et en province on peut la recevoir *franco* en envoyant 5 francs de plus, pour frais d'emballage et port. Chaque machine est accompagnée de six aiguilles assorties et d'une instruction imprimée.



Courrier de Paris.

Si l'on vous disait jamais qu'une pièce interprétée par madame de Lagrange, par mademoiselle Patti, par MM. Delle-Sedie, Baragli et Scalese, n'a pas pu réussir ou a seulement laissé à désirer, vous n'y croiriez pas. Eh bien, il en été ainsi aux Italiens, et *Don Juan* a eu ce sort. Il est vrai qu'une fois n'est pas coutume, et on a tant d'occasions de crier bravo! aux Italiens, que l'on peut bien se passer la fantaisie de critiquer en passant ce théâtre de la bonne et de l'excellente musique. Mais au fond, il reste toujours un mystère à éclaircir : comment *Don Juan* interprété comme je l'ai dit, a-t-il pu ne pas satisfaire les auditeurs? Comment s'y est-on pris! Comment les artistes se sont-ils arrangés pour cela? C'est un problème que je n'essayerai pas de débrouiller. Quelqu'un me soutenait que c'était de la coquetterie de la part de M. Bagier. C'est possible : un habile homme est capable de tout, même de se tromper, tant il sait qu'il a de ressources pour se rattraper. C'est ce qui ne peut manquer d'arriver à M. Bagier. A ce sujet, M. Nestor Roqueplan raconte dans son feuilleton du *Constitutionnel*, que lors de son passage à la direction de l'Opéra-Comique, il avait projeté d'y faire exécuter le *Don Juan*, comme on l'exécute à Vienne, mêlé de chant et de poëme. « J'en fis faire, dit-il, une traduction et une appropriation nouvelles, et l'admirable prose de Molière vint y apporter son contingent. Je me trouvais alors avoir à ma disposition le seul Don Juan qu'il y ait encore maintenant au théâtre, M. Faure; et la troupe de l'Opéra-Comique pouvait amplement me fournir l'interprétation des autres rôles : un charmant Ottavio, M. Montaubry; une ravissante Zerline, madame Faure; une énergique doña Anna, madame Ugalde. »

L'engagement de Faure à l'Opéra rompit malheureusement ce beau projet.

Restons dans le sentier des théâtres, — qui n'est pas toujours le sentier des roses, — puisque nous y sommes engagé. Constatons la recrudescence du succès de *Faust*, bientôt à sa 200e édition. Heureux auteurs dramatiques! — Et n'oublions pas que les *lendemains* de *Faust* au Théâtre-Lyrique se composent de *Violetta*, c'est-à-dire la *Traviata*, c'est-à-dire encore la *Dame aux Camélias;* or, ces lendemains sont on ne peut plus fructueux. Mademoiselle Nilson continue à se faire grandement applaudir dans l'œuvre de Verdi. Un théâtre d'opéra comique s'est fondé à côté de l'Hôtel Cluny : deux opérettes, le *Lion de Saint-Marc* et la *Bouquetière de Trianon*, et un vaudeville, le *Libre échange* ont inauguré cette nouvelle salle. Pourquoi ne dirions-nous pas que la salle, les artistes et la musique ont été fêtés! Aux Bouffes-Parisiens, Arnal a fait son entrée comme ténor dans *Passé minuit*, cette désopilante folie qui n'a rien perdue à être rajeunie par la musique de M. Deffès. Arnal ténor est aussi amusant qu'Arnal comédien.

L'auteur de tant d'œuvres humoristiques, Alphonse Karr vient de quitter la serpe pour la plume et a envoyé au Théâtre-Français une comédie en un acte et en vers, intitulée : les *Roses jaunes*, à laquelle on a fait un accueil empressé et qui promet de bonnes soirées rue Richelieu. Il faut que le sujet ait terriblement *empoigné*, comme on dit, le poétique jardinier pour qu'il ait abandonné ses chers bouquets pour se jeter dans une œuvre dramatique. Si tous ceux qui vont venir de Nice les bouquets d'Alphonse Karr se rendent à la Comédie française pour applaudir les *Roses Jaunes*, belle sera la moisson. Les plus belles jardinières et les meilleurs jardiniers de la rue Richelieu sont mis à la disposition d'Alphonse Karr. Au surplus, le bruit court que le charmant auteur de *Geneviève* et de *Sous les Tilleuls* a pris la résolution de s'adonner au théâtre, et de ne plus faire que des pièces. Toutes les scènes de Paris, s'il en est ainsi, se le disputeront.

Je vous ai dit deux mots de l'exécution à l'Opéra de la cantate couronnée au concours pour le grand prix de Rome. Cette cantate intitulée : *Ivanhoé* est de M. Victor Sieg et de M. V. Roussy pour les paroles. Depuis plusieurs années les cantates couronnées s'exécutaient en petit comité au Conservatoire; l'Opéra a réclamé ses droits, et il a bien fait. C'est en même temps un service rendu aux lauréats que l'on familiarise de la sorte avec le théâtre de leurs futurs exploits, car, enfin, il faut bien croire, quoique ce ne soit pas une règle rigoureusement observée, que les *prix de Rome* feront un jour des opéras. S'il faut croire mon honorable confrère M. Aubryet, et je n'ai aucune raison de n'avoir pas de confiance en son dire, bien au contraire, M. Victor Sieg est un tout jeune homme qui a été couronné avec une supériorité marquée sur ses autres concurrents; on lui prête beaucoup plus d'inspiration que de science, et je l'en félicite : ce ne sont pas les mathématiciens qui manquent en musique, ce sont les poëtes. M. Sieg aura tout le temps de trouver des équations; ce qui est important, c'est qu'il arrive avec des idées. Sa cantate, qui succédait au *Comte Ory*, a été favorablement accueillie; se faire écouter après Rossini c'est déjà un grand honneur; qu'on se souvienne aussi qu'il s'agit ici d'un élève et non d'un maître. L'*Ivanhoé* de M. Sieg, si l'on se place dans les vraies conditions pour l'apprécier, est assurément un heureux début : de la fraîcheur, de la vigueur, un sentiment bien moderne; en revanche, peu de sonorité, et une tendance à la mélopée, qui produit de la monotonie. L'introduction est la partie la plus remarquable de cette cantate; en général, M. Sieg *trouve* plus avec l'orchestre qu'avec les voix. Son origine presque allemande se décèle déjà dans cette préférence donnée à la symphonie : mais il n'oubliera pas, et l'Italie se chargera de lui rappeler au besoin, que la musique de théâtre doit être éminemment vocale.

Mais, puisque l'occasion se présente, je me joins à M. Aubryet pour protester contre la forme monotone adoptée pour les cantates des concours. On sait que le programme détermine trois personnages, le ténor, la basse taille, le soprano, et trois morceaux. Ayez donc de l'imagination avec un tel programme! Soyez donc original! Essayez-vous donc dans cet art de la musique dramatique auquel vous vous destinez évidemment! Pourquoi ne pas donner un vrai *libretto* aux candidats du prix

de Rome? C'est une question à examiner. Pour moi, elle serait toute jugée; mais dame Routine, comment s'y prendre avec ses droits acquis et imprescriptibles? Elle n'entend pas raison, dame Routine.

Il y a eu de grandes fêtes et de grandes chasses à Compiègne, comme tous les ans. Une de ces chasses, on sait, a été attristée par un cruel malheur. Une chute de cheval, un blessé, un mort! C'est beaucoup. Les orages s'en sont mêlés, et l'un d'eux a failli déranger une des belles fêtes cynégétiques de la saison. C'était le samedi 26 novembre. Jamais, dit une correspondance de Compiègne, jamais de mémoire de chasseur pareille tempête n'a sévi avec plus de violence à l'heure du rendez-vous. Trompés dans la matinée par une brillante éclaircie de soleil, une foule de curieux étaient accourus au Chalet de l'Impératrice, sur les bords des étangs de Saint-Pierre, pour assister au rendez-vous. A peine se dirigeait-on vers la ravissante vallée de Vieux-Moulin, que le ciel, se chargeant tout à coup de ses plus noirs nuages, fit tomber sur les imprudents qui s'étaient aventurés vers les étangs ses plus effroyables cataractes. Pendant plus de deux heures, les nuages crevaient, versant avec furie la pluie, la grêle et le vent.

On allait rebrousser chemin, lorsque tout à tout l'échancrure qui, du chalet, permet de découvrir le clocheton de Vieux-Moulin, laissa voir une longue file de voitures conduites en poste. C'était la cour qui, bravant les autans, venait fidèlement assister à la chasse. La pluie alors avait cessé, et chacun attendit. Quelques minutes après, arrivaient S. M. l'Impératrice, le prince d'Orange, la princesse Anna Murat et les invités dont nous avons fait connaître les noms. L'Impératrice, vêtue en amazone et portant le tricorne garni plumes de cygne, entra quelques instants dans le chalet et en sortit bientôt après pour monter à cheval. Le prince d'Orange et la princesse Anna Murat en firent autant, — et la chasse commença. On a attaqué sous Saint-Pierre un cerf qu'on a vu repasser quelques instants après, la meute à ses trousses, le long des étangs; puis il s'enfonça vers le centre de la forêt, où il alla se faire battre. Il a été porté bas dans le Boquet-Gras, suivi par les plus intrépides veneurs, mais ayant laissé bien loin derrière lui le gros de la foule, qui a pu s'en dédommager en allant assister, le soir, à la curée, qui a été faite dans la cour d'honneur du palais, au son des trompes à la rouge clarté des torches.

C'est toujours un très-beau spectacle que celui de la curée aux flambeaux, et je comprends l'intérêt qu'il excite. Je le préfère au spectacle des chiens teints en rose, bleu ou jaune. Au nom de mes sympathies pour la race canine, je proteste contre cette barbare invention. Ce n'est pas aimer les chiens que de les condamner à ce *maquillage* odieux. Ce n'est pas pour sa couleur impossible que vous aimez un chien, ou tout au moins aurez-vous eu soin, avant de vous attacher à un chien, de le choisir de la couleur que vous préférez. Mais si, par caprice ou par mode, vous voulez avoir un joujou rose ou bleu, achetez un chien de carton et teignez-le de la couleur qui vous plaira ce jour-là. Les femmes qui en agissent ainsi seraient bien attrapées si un homme ne les aimait qu'à la condition qu'elles eussent aujourd'hui la peau rose, demain bleu, après demain chocolat. Elles crieraient à la légèreté des sentiments, et elles auraient raison. Que celles-là cherchent combien d'infidélités elles ont à reprocher à leur chien, et elles verront si ces aimables bêtes ne sont pas dignes de tout le respect possible. C'est un problème à résoudre; il n'est pas difficile.

X. EYMA.

VILLÉGIATURE PARISIENNE.

Depuis que Paris et ses environs sont enrichis d'une foule de squares et des deux admirables parcs de Boulogne et de Vincennes, l'art du dessinateur de jardins a acquis une importance considérable.

Aujourd'hui que l'on transforme en vallons gracieux les plaines les plus incultes, les Parisiens se sont épris d'un grand amour pour embellir leurs propriétés de campagne. Chacun veut avoir *son* square, *son* parc ou *son* bois de Boulogne. Un artiste habile, M. Varé, est devenu un chef d'école, et son compétiteur le plus célèbre, M. Breton, rivalise avec lui sans avoir eu encore la chance d'avoir à opérer sur une aussi vaste échelle qui lui permit de se faire connaître de la foule.

M. Breton excelle dans l'art difficile de *faire grand* sur un petit espace. Nous avons admiré des jardins créés ou transformés par lui qui sont d'un pittoresque admirable. Nul mieux que M. Breton ne possède un coup d'œil plus sûr pour *ouvrir des vues*, pour mouvementer un sol, pour jeter, comme par hasard, des groupes d'arbres et d'arbustes, pour suspendre des rocs au sommet d'une grotte et faire dans un jardin ou dans un parc vulgaire une Suisse en miniature ou une vallée de nos belles Pyrénées.

Quand M. Breton conduit des travaux les résultats sont immédiats et magiques. Avec lui, rien de vulgaire : jamais un jardin ne ressemble à un autre jardin; point de fausses manœuvres. Partant point de frais ruineux.

Ceux de nos lecteurs qui ne le connaissent pas, nous sauront gré de le leur avoir indiqué.

M. Breton, qui demeure à Vitry-sur-Seine, exécute en ce moment à Lagny et dans le bois si pittoresque de Chigny qui avoisine cette ville des travaux qui sont destinés à doubler l'attrait de cette admirable partie du beau département de Seine-et-Marne.

A. G.



LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE.

Que Paris, malgré toutes les merveilles qui l'ont embelli depuis quelques années, semble laid en ce moment! Oh! que c'est triste une ville de plaisirs, quand les plaisirs sont en train de se reposer de leurs fatigues! et, en ce moment, si les joies d'été se sont envolées jusqu'à la saison prochaine, les joies d'hiver ne sont point encore de retour chez nous.

Les femmes élégantes, qui nous sont revenues, ne songent encore qu'à courir les rues pour faire leurs emplettes, et cela par ce brouillard tiède et glacial qui vous étouffe et qui vous gèle; il vous pénètre jusqu'au cœur; il enveloppe toutes vos pensées; il aveugle votre regard et vous ôte toute idée des joies et des plaisirs de ce monde. Aussi, je vous le répète, Paris est si laid en ce moment, que les femmes mêmes n'y semblent pas jolies!...

Quant aux hommes, ils vivent, s'agitent et se poussent dans ces rues froides et boueuses où, sous prétexte qu'il est midi et que l'on connaît son chemin, on marche sans lanterne et l'on retrouve sa demeure; car ils se dépêchent de faire des affaires en attendant qu'ils se livrent aux plaisirs.

Ce qui est bien triste encore, à ce moment de l'année, c'est que, quand on revient à Paris après une longue absence, on n'y retrouve que des amis en deuil. Les heureux ne sont point de retour encore et la grande mode à Paris, maintenant, c'est de ne revenir de la campagne qu'après Noël : aussi les élégantes qui sont de retour se cachent-elles à tous les regards pour qu'on ignore leur présence; c'est vous dire qu'aucuns salons ne sont encore ouverts.

Il faut excepter, toutefois, le faubourg Saint-Germain de cette règle; mais le faubourg Saint-Germain est un monde tout à fait à part, qui, quoi qu'on dise, ne se mêle à aucun autre, qui vit entre lui, admet difficilement, très-difficilement même, ceux qui, croyant avoir des titres, font des tentatives habiles pour y être admis; mais qui n'adopte jamais personne.

Un homme d'esprit disait dernièrement : « Il est possible à la rigueur d'*aller* dans le faubourg Saint-Germain, tandis que d'*être* du faubourg Saint-Germain, est la plus grande impossibilité de ce monde pour qui n'est pas né avec ce privilége; il était bien plus facile, jadis, de monter dans les carrosses du roi, que de se sentir à sa véritable place dans un salon du noble faubourg; car, malgré toutes les politesses et les grâces qui vous y sont faites, on sent que sous les apparences les plus courtoises il perce toujours chez ces gens-là un je ne sais quoi qui vous dit : — Je vous tolère, mais je ne vous accepte pas... »

Or, en ce moment, le faubourg Saint-Germain est de retour à Paris, et cela pour suivre les conférences de l'avent à Notre-Dame; puis, chaque soir, soit dans un hôtel, soit dans un autre, on se réunit avec son ouvrage, ouvrage qui doit toujours être destiné aux pauvres, et tout en devisant gaiement autour d'une grande table, l'aiguille marche rapidement et la charité y trouve son profit. Car si on est bienfaisant et pieux, on est gai aussi de cet autre côté de la Seine, quoique beaucoup de gens veuillent nous persuader le contraire. Ainsi on nous peint des jeunes filles comme des béguines, les femmes comme des prudes, et les jeunes gens comme des séminaristes défroqués. Et, ce qui prouve que ces peintres n'ont pas copié leurs portraits sur les modèles, c'est que rien n'est plus idéalement gracieux et charmant que les jeunes filles dont ils font de tristes nonnes, qu'on ne peut rien voir de plus coquettement vertueux que celles dont ils font des prudes, et de plus noblement distingués que les jeunes gens qu'ils veulent transformer en donneurs d'eau bénite.

« A beau mentir qui vient de loin », dit un proverbe, je le sais bien, mais encore faut-il avoir été... loin.

Le faubourg Saint-Germain est donc de retour; et au milieu de ses dévotions et de ses charités, il trouve encore le moment de se préoccuper, peut-être un peu trop, d'un certain mariage dont est menacée une certaine famille des mieux placées sur la rive gauche de la Seine; et voici l'historique de ce mariage, en projet du moins...

M. le comte de ... fit, dans une ville d'eaux, la connaissance d'une charmante jeune fille à l'air virginal, aux blonds cheveux, aux yeux de saphirs, laquelle jeune fille, accompagnée d'une tante, qui, ainsi qu'elle, était couverte des habits marquant un très-grand deuil — vivait tout à fait retirée et semblait s'effaroucher du moindre regard qu'on pouvait jeter sur elle. Elle venait à la fontaine dès le lever du jour, toujours accompagnée de son respectable chaperon, rentrait au plus vite chez elle, sortait rarement et ne se promenait que dans des endroits solitaires; en un mot, c'était la plus délicieuse énigme qu'un homme jeune pût chercher à deviner; et les jeunes gens du faubourg Saint-Germain sont encore bien plus désireux que tous les autres de trouver des aventures, puisque, par le bouleversement de notre politique, étant réduits, par opinion, à ne rien faire, ils ont mille fois plus à dépenser de temps, d'activité et d'imagination aussi; les emplois, quels qu'ils soient, employant tous une assez grande partie de toutes ces choses.

Donc, le comte de ... vit la jeune fille, la suivit et l'aima; mais celle-ci, qui s'était aperçue promptement de son manége, mit à le fuir autant d'empressement

que le comte mettait à la rechercher, tout en laissant lire dans ses regards, et cela sans doute malgré elle, que sa fuite était commandée par sa raison et non par son indifférence. Cette sorte d'encouragement tacite redoubla l'ardeur du jeune homme, bien loin de l'éteindre ; aussi fit-il toutes les tentatives possibles pour être admis près de l'objet de ses rêves, et ce fut avec de grandes peines qu'il y arriva enfin.

La jeune fille lui accorda un rendez-vous, le soir, dans la campagne, et là, mais cette fois sans être accompagnée de sa tante, elle se promena avec lui, dit qu'elle était Américaine, des États-Unis, qu'elle venait de perdre son père et ses deux frères dans la guerre qui déchire son pays, et que, comme elle n'avait plus au monde que la vieille parente avec laquelle elle habitait, elle voulait se fixer en Europe et y vivre dans la retraite et un deuil éternel...

On comprend ce que répliqua à cela l'amoureux comte : bref, on se quitta en se promettant de se retrouver le lendemain au même endroit, et on se retrouva non-seulement ce lendemain-là, mais encore les jours suivants.

Que vous raconterai-je de ce qu'ils se dirent? rien, car rien ne vaut la préface de l'amour, c'est le plus beau chapitre du livre ; aussi nos jeunes gens la lurent-ils longuement, et quand la saison des eaux fut achevée, les crêpes de la jeune fille étaient moins sombres et son avenir lui apparaissait plus riant, puisqu'il y avait promesse de mariage échangée entre elle et l'amoureux comte de ...

On revint à Paris chacun de son côté; et aussitôt son retour, le jeune homme fit part de son projet à sa famille, laquelle, avant de se prononcer soit pour, soit contre, demanda le temps de prendre des informations. Ce qu'elle fit, en effet, et d'où il résulta que la jeune fille était parfaitement honorable et par elle et par les siens; que de plus, elle était fort riche... Tout cela allait bien! Mais hélas, ce qui allait mal, c'est qu'elle est protestante invétérée...

Là-dessus la famille du comte jeta les hauts cris, mettant son consentement sous la condition de l'abjuration. La jeune fille se récria de son côté, refusant net cette demande, et les choses en sont là. Qu'en sortira-t-il?... *ché lo sá.*

La baronne DE V...

POURQUOI ?

(Voyez le numéro précédent.)

Elle est peinte à la chaux, uniformément blanche. Le lit, de bois commun, a des rideaux de coton blanc, dont un gros ourlet remplace la dentelle. Il y a deux chaises de canne trouées et une petite table sur laquelle se trouve un vieil Évangile jauni par le temps ; le parquet, carrelé de pierres bleues, n'a pas un morceau de tapis sur lequel puissent se poser les plus jolis pieds du monde ; une armoire de noyer et un canapé de laine rouge, dont le crin s'échappe à gros flocons, terminent l'ameublement de la future duchesse.

Pourtant, j'oubliais un chef-d'œuvre royal, un bijou divin illumine cette pauvre cellule et la fait resplendir ; dans l'alcôve, derrière le rideau, un Christ en croix, le Christ de Jean Goujon, cette merveille que tous les amateurs se flattent de posséder.

Le mot de l'énigme... En vérité il n'y en a point. Au milieu de son luxe et de son bonheur était-ce un vœu d'humilité qu'avait fait la belle jeune femme ? peut-être un caprice extravagant mais fort concevable lui faisait-il préférer un humble nid d'ouvrière à sa somptueuse chambre de satin, peut-être... Mais pourquoi chercher à comprendre les femmes? n'ont-elles pas à leur service ce sublime mot : parce que, qui répond d'une façon péremptoire et sans réplique à toutes les questions indiscrètes ! et Marthe était si femme, elle obéissait si promptement à toutes ses impressions sans les comprendre ! Le contraste choquant des merveilles de son palais avec sa triste chambrette, n'était-ce pas tout un poëme de caprice féminin et de sensualité exquise ?

Elle venait souvent à ce qu'elle appelait l'ermitage, avec Sylvio ; le jeune duc avait un culte pour ces murs froids, témoins muets de la douleur et de l'amour de sa chère maîtresse ; ils s'asseyaient sur le canapé rouge, ils se prenaient les mains, ils se regardaient avec extase.

Par exemple, Sylvio ne cessait de gémir sur la fortune de Marthe, ces quatre malheureux millions le désespéraient.

Ah ! si elle était pauvre, si elle habitait pour tout de bon une mansarde à la chaux, comme il eût été heureux de travailler pour elle !

Et Marthe, donc, avait-elle assez à regretter ! Un duc, quel malheur ! pourquoi pas un pauvre artiste ! Quelle joie pour elle de l'enrichir, de lui faire quitter sa misérable demeure pour entrer en maître dans un palais !

V.

C'était l'automne, cette belle saison si fatale aux poitrinaires et tant douce aux gens bien portants! La nature, comme une duchesse qui abdique, laissait tomber un à un ses voiles verts pour revêtir sa robe aux mille couleurs mortes ; dans les bois le cor répondait aux abois des chiens tenus en laisse par les piqueurs, et partout le long des allées on respirait l'enivrant parfum des feuilles tombées et des grandes poires pendant aux branches. Il n'y avait plus de fleurs ; à peine quelques téméraires marguerites mauves montraient-elles encore leurs pétales languissants, et les hirondelles par bandes, avec des cris inquiets, rasaient la terre de leur aile en faux et, comme une flèche, montaient dans le ciel, appelant des climats plus doux.

Le mariage de nos amoureux devait se faire à la fin de novembre, et les impatients fiancés comptaient les jours qui les séparaient encore de l'heureux jour tant rêvé.

Un matin, Sylvio se rendit chez Marthe plus tôt que d'ordinaire ; il descendit de cheval à l'entrée du bois de Boulogne, et jetant ses rênes à son groom, car depuis la nouvelle de son mariage, l'argent était revenu, il s'enfonça dans l'allée qu'il avait choisie jadis pour quitter la vie !...

Il s'arrêta longtemps à l'endroit, où, assis sur le gazon, il avait appuyé le pistolet contre son cœur, le tout en rêvant à la bizarrerie de la destinée et à la façon tout adorable dont la Providence l'avait secouru, il fut pris d'une joie profonde, immense, irréfléchie.

L'avenir se montrait si radieux, Marthe si belle, la vie chantait autour de lui un si doux refrain de promesses et d'enivrantes espérances ! le voilà, cet arbre sous lequel il avait cherché la mort, à bout de dégoût et d'infortunes ; là, elle était venue le sauver comme une fée bienfaisante envoyée du ciel par sa mère ; il se rappelait sa démarche, sa voix, son voile noir, le geste de sa petite main levée vers lui et le suppliant. Qu'elle était charmante, qu'elle avait d'intelligence et de bonté !

Puis Léon avait parlé, Léon qu'il aimait tant à cause d'elle ; mais vraiment tout son bonheur venait de l'enfant, n'avait-il pas montré du doigt le suicide à sa mère ?

— Je ne les ai point encore assez aimés tous les deux, se disait-il, des larmes de tendresse dans les yeux. Oh ! je veux enfin qu'elle comprenne... qu'elle sache bien...

Et il allait ainsi, marchant vite, pressé de verser son cœur aux pieds de Marthe, sa poitrine palpitant de plaisir et d'impatience.

— Attendre, attendre encore tout un mois.

Il arriva en courant à la villa de marbre, il se retenait pour ne pas étreindre la grille dans ses bras, pour ne pas couvrir de baisers ces murs qui semblaient le reconnaître et lui sourire.

Il sonna en maître, triomphalement, il donna un de ces coups de sonnette que toutes les femmes connaissent bien et traduisent ainsi :

— Ouvrez, ouvrez vite, levez la herse et le pont-levis, c'est moi, c'est le bien-aimé, j'arrive.

— Madame n'y est pas, monsieur le duc, dit froidement le domestique.

Sylvio recula de deux pas, il avait mal entendu, sans doute.

— Madame n'y est pas? fit-il enfin tout abasourdi.

— Non, monsieur le duc.

— Et n'a-t-elle pas laissé une lettre, un mot pour moi ?

— Ah ça, c'est possible, si monsieur le duc veut se donner la peine d'entrer, je vais chercher Rosette, la femme de chambre.

— Cours donc, va, j'attendrai ici, mais cours donc !

Il se promenait avec agitation dans la cour ; elle était sortie, il n'y comprenait rien, elle devait l'attendre pourtant.

Le domestique revint.

— Monsieur le duc avait deviné, Rosette a une lettre.

— Donne donc, animal.

Et lui arrachant le billet de Marthe, Sylvio sortit contrarié, furieux, se voyant pendant tout un long jour éloigné de sa maîtresse.

A quelques pas de la maison, il ouvrit la lettre de madame Desrozelles.

« Mon cher amour, disait Marthe, ne m'en veux » pas de l'ennui et du chagrin mortel que je me fais » à moi-même. Ma tante de Rouen, très-malade, » m'envoie chercher en toute hâte ; hélas! je n'ai » pas même le temps de te presser contre mon cœur. » Me voilà pour trois jours au moins séparée de mon » Sylvio, c'est bien affreux, va, et ça n'est supportable qu'à la pensée du grand bonheur auquel je » rêve toujours. Je reviendrai bien vite puisqu'il » s'agit d'essayer ma robe, Sylvio, car, sachez-le, » monsieur, ce n'est pas trop de cinq semaines pour » se préparer à être belle ; je n'ai pas le don de » charmer comme certain duc de ma connaissance, » il me faut faire de la toilette, moi ! Ah ! Sylvio, mon Sylvio, comme je vous aime ! je suis folle » de vous vraiment ; deux jours sans vous voir ! Je » me meurs de jalousie ; pendant ces deux jours-là, » enfermez-vous chez vous, ne voyez personne, je » vous le défends bien. Attendez-moi.

» MARTHE. »



— Chère ange, s'écria Sylvio en baisant passionnément la fine écriture.

Il sentit s'évanouir sa contrariété, et après avoir lu et relu le billet de sa fiancée il le mit sur son cœur ou, pour mieux dire, dans la poche gauche de son gilet noir, ce qui revenait parfaitement au même.

Comme il avait envoyé à Paris le cheval et le groom, le jeune duc un peu fatigué s'assit mélancoliquement sur un banc de bois non loin de la demeure de Marthe et attendit qu'une voiture vide vînt à passer.

Après quelques minutes pendant lesquelles Sylvio se demanda avec effroi ce qu'il allait devenir ces deux grands jours, il entendit un bruit de roues dans l'éloignement : une voiture arrivait de son côté.

Notre héros se leva vivement, puis se rassit avec dépit.

La voiture était un élégant phaéton que deux chevaux bai brun emportaient à toute vitesse.

L'attelage était conduit par un jeune homme blond à fines moustaches, à l'air sérieux et compassé ; deux domestiques à livrée, les bras croisés et le corps en arrière, se tenaient derrière le maître, silencieux et froids comme lui.

La voiture passa comme un éclair devant Sylvio et alla s'arrêter à la grille de madame Desrozelles.

Le duc, surpris de voir descendre le monsieur blond, courut lui aussi vers la maison de Marthe, et, restant caché dans les arbres, il regarda.

— Mais allez donc, disait le nouveau venu d'un air impérieux, madame y sera pour moi, portez-lui seulement ma carte.

— Mais j'assure à monsieur !...

— Prenez garde, reprit l'inconnu avec colère, votre maîtresse pourrait bien vous chasser si vous m'empêchez d'arriver jusqu'à elle.

— Que veut dire tout ceci ? se dit Sylvio éperdu.

Le valet consentit enfin à porter dans la maison la carte de l'élégant visiteur, et revint un peu après l'oreille basse et l'air penaud.

— Je fais mes excuses à monsieur ; madame est dans sa chambre.

— Ah ! je le savais bien, imbécile ! fit le jeune homme en riant. Allons ! montre-moi le chemin, passe devant.

Et il gravit lestement le perron, après avoir fait un signe aux domestiques de la voiture.

Sylvio, pâle comme la mort, hébété, stupide, regardait machinalement la maison, les arbres, le phaéton arrêté ; il lui semblait faire un rêve affreux, et il se pressait les mains l'une contre l'autre, espérant faire cesser cet effroyable cauchemar.

Marthe avait menti, Marthe n'avait pas voulu le recevoir, et elle en recevait un autre, Marthe le trompait.

Et il sentait s'écrouler son bonheur et ses espérances, il voyait courir des flammes bleues dans le chemin, la tête lui tournait et son sang, comme les vagues furieuses, venait déferler contre ses tempes avec une violence inouïe.

Et pourtant il avait sa lettre sur sa poitrine, sa lettre à elle, si tendre, si pleine de passion, de regret.

Il devait y avoir là-dessous quelque chose de terrible, c'était une machination infâme, son esprit se perdait en conjectures étranges. Qu'était-ce donc que cette femme qu'il aimait ?

Puis il se calma un peu, il réfléchit, il en vint à sourire de ses terreurs et du désespoir qui le gagnait ; c'était assurément une méprise. Marthe avait cru partir, une circonstance fortuite la faisait rester, la lettre était écrite depuis le matin, personne ne lui avait annoncé Sylvio, c'était clair ? pourtant, le domestique le connaissait bien ; il est vrai que les valets sont si bêtes, si méchants quelquefois, ce n'était pas une raison, mais le monsieur reçu sur le champ, le monsieur sûr de ne point être éconduit.

Son esprit ballottait comme un vaisseau démâté au milieu d'une mer furieuse, il accrochait ses ongles dans le bois mort des arbres, et, les lèvres fermées, il rugissait sourdement comme un lion pris au piége.

Que fallait-il faire ?

Une demi-heure se passa, la grille cria sur ses gonds, le monsieur blond reparut, dit quelques mots au domestique incliné avec respect, puis remontant dans sa légère voiture, il reprit les rênes, fit claquer la langue, et les chevaux repartirent au grand trot.

Sylvio allait s'élancer à la poursuite du phaéton, mais il leva la tête au bruit d'une fenêtre qui s'ouvrait. Il retint un cri d'étonnement et de fureur ; Marthe, penchée sur le bord de la croisée, interrogeait l'horizon avec angoisse ; sur son visage un peu pâle, il y avait un air d'inquiétude et d'anxiété mal dissimulée ; il sembla même à Sylvio qu'une larme lui roulait dans les yeux ; la jeune femme ne resta pas longtemps et referma brusquement la fenêtre avec un geste d'impatience et de chagrin. Comme elle se retournait laissant le rideau ouvert, le pauvre duc aperçut les belles boucles d'or de sa chevelure.

Alors il bondit jusqu'à la grille et sonna avec tant de violence qu'il arracha tous les fils de fer de la cloche.

Il ne prit pas la peine de répondre aux assurances et aux lamentations du domestique lui barrant le passage, et l'envoyant rouler dans les plates-bandes, il traversa comme un fou la serre, la salle à manger, gravit d'un bond le premier étage et arriva devant la chambre à coucher de madame Desrozelles ; mais là il trouva la première femme de service la main posée sur la porte.

— Je veux entrer, dit-il, résolûment.

— Madame est sortie, répondit Rosette dont les lèvres tremblaient.

— Madame est chez elle, reprit violemment Sylvio ; madame Desrozelles vient de recevoir un monsieur, je l'ai vu ; elle peut me recevoir à mon tour.

La femme de chambre pâlit un peu et hésita.

— Madame m'a défendu de laisser entrer monsieur le duc, dit-elle enfin avec fermeté.

— Ah ! c'est comme cela, exclama Sylvio sentant envahir par la colère et le désespoir, eh bien, je pénétrerai malgré vous tous, malgré elle, je veux savoir la vérité; oui, dussé-je en mourir, je saurai pourquoi elle m'a trompé.

Et il saisit la femme de chambre par les poignets et l'écarta brutalement, décidé à pénétrer jusqu'à Marthe.

Il était pâle comme la mort, et un frisson nerveux le secouait des pieds à la tête ; mais il avait cette résolution froide des hommes qui jouent leur vie en quelques secondes.

Rosette s'était accrochée à la serrure en jetant des cris, auxquels accoururent tous les domestiques de la maison ; malgré eux, malgré tout, comme il l'avait dit, Sylvio, se précipitant sur la porte, allait l'enfoncer à coups de poing, lorsque des plaintes sourdes, des sanglots partis de la chambre à coucher arrivèrent jusqu'à lui.

Il s'arrêta indécis, hésitant.

— Madame en mourra, répétait la caméristc avec angoisse, elle a juré que si M. le duc arrivait jusqu'à elle, elle se tuerait.

— Mais pourquoi ? pourquoi ? c'est à devenir fou, cria Sylvio en s'arrachant les cheveux.

Puis il se pencha sur la serrure.

— Marthe, supplia-t-il, ouvre-moi, c'est moi, ton Sylvio, Marthe, je veux savoir... je te pardonnerai... dis-moi tout ; mais ouvre, par pitié, ouvre-moi !...

On entendit un long gémissement, puis il se fit un silence.

Les domestiques ébahis se regardaient en murmurant.

— Écoutez, monsieur le duc, dit enfin l'un des valets, nous savons le respect qu'on vous doit; mais dame nous avons des ordres, nous sommes dix contre un, par ainsi...

Le pauvre Sylvio regarda cet homme d'un air égaré, cherchant à comprendre ; il resta un instant les yeux fixés sur cette terrible porte, paraissant s'être élevée tout à coup pour lui cacher à jamais son bonheur ; puis, à bout de force, avec un geste désespéré, il se mit à fuir, traversant les appartements, se déchirant les ongles à la grille dont il ne pouvait trouver la serrure, et hors de lui, ivre de douleur et de colère, il se laissa tomber sur le bord de la route en criant :

— Marthe, ô Marthe ! tu étais lâche et menteuse comme les autres.

— Puis sentant contre lui la lettre qui semblait lui murmurer encore des paroles d'amour, il la jeta au loin avec un geste de fureur, mais le papier avait conservé le parfum que Marthe aimait, et tout à coup, comme dans un mirage, il la vit devant lui, si belle, si charmante, avec ses longs yeux bleus et son gentil sourire, elle était là, il la regardait, il la sentait.

— Je t'aime !

Et, comme brusquement réveillé au son de sa propre voix, il jeta un regard étonné autour de lui.

La nuit était venue, le bois se faisait sombre, on apercevait encore quelques lumières dans les maisons de campagne qui entouraient Passy ; il y avait dans le lointain un roulement de voitures qui allait s'éloignant ; le ciel gris, sans étoiles, laissait voir par instant la pâle lune toute voilée.

Alors Sylvio se cacha la tête dans les mains, et songeant qu'un seul jour avait suffi pour faire tout crouler autour de lui, il se prit à sangloter comme un enfant qu'on abandonne.

VI.

Le lendemain matin on lui apporta une lettre de Marthe pleine de tendresse et de désespoir ; elle l'avait trompé, c'était vrai, mais il le fallait ; s'il pouvait se douter seulement... il ne devait pas l'accuser comme cela... tout de suite... sans savoir ; plus tard il comprendrait tout, alors il lui pardonnerait.

Elle finissait en le suppliant de ne pas chercher à la voir ce jour-là, les mains jointes et en évoquant leur amour et leurs chères espérances, elle lui donnait rendez-vous pour le surlendemain.

« Je ne suis pas coupable, disait-elle, je t'aime; aie confiance. »

Cette lettre ne calma pas beaucoup la colère de Sylvio ; il connaissait les femmes. « Aie confiance ! » lui paraissait gros de ruses et de mensonges. « Aie confiance ! » à la fin d'un billet de femme, veut généralement dire :

« Aime-moi, mon bon ami, ferme les yeux, en-
» dors-toi doucement, ne cherche pas à savoir, tout
» ce que je te dirai, crois-le, aie confiance enfin. »

Le duc réfléchit, puis il envoya son domestique à Passy avec ces mots écrits à la hâte.

« Demain, Marthe, jurez-moi de tout me dire. »

Il attendit deux mortelles heures en proie à des angoisses inexprimables.

Le groom revint avec un billet parfumé contenant ces mots :

« Mon Sylvio, je ne puis parler maintenant; un an après notre mariage, jour pour jour, vous saurez tout.

Il froissa le papier avec fureur.

— C'est commode, dit-il amèrement ; dans un an il sera trop tard.

Il partit pour Passy sans rien décider, ne sachant trop ce qu'il allait faire. Comme la veille, il se cacha devant la maison de madame Desrozelles et attendit.

Au bout d'une heure, il vit arriver à fond de train le phaéton de la veille ; le même jeune homme blond conduisant avec la même impassibilité vint encore s'arrêter à la grille de Marthe.

Cette fois l'inconnu entra sans difficulté, et le malheureux Sylvio entendit Rosette crier du haut du perron :

— Arrivez vite, monsieur, madame vous attend avec une impatience ! »

Le duc, pâle comme la mort et les dents serrées, déchira une feuille de son carnet et écrivit rapidement au crayon :

« Marthe, je pars, vous ne me reverrez jamais ; » vous avez sans doute promis à votre amant que » vous seriez duchesse : je n'ai pas la force de vous » aider à tenir ce serment-là. »

Il fit porter sa lettre par un gamin jouant dans le bois et lorsqu'il vit l'enfant sonner à la grille il regarda une dernière fois les fenêtres de sa maîtresse et s'éloigna brusquement sans plus se retourner.

Pourtant il ne se tua pas ; touché par la flamme sainte du véritable amour, purifié par la souffrance, se sentant grandi dans cette terrible lutte avec le malheur, plein de mépris pour les hommes et les choses de son temps, il voulut que sa mort fût utile à sa patrie, sinon à son parti.

Il s'engagea dans cette chevaleresque guerre d'Italie et partit un beau matin pour Milan comme simple volontaire.

Le lendemain de son départ, une femme voilée et tremblante se présentait chez le duc. En apprenant qu'il avait quitté Paris, elle s'était évanouie, et pendant longtemps, les concierges racontèrent aux voisins l'histoire mystérieuse de la jeune dame, que ses domestiques, en gémissant, avaient rapportée mourante dans sa voiture.

VII.

Deux ans après ces événements tragiques un beau garçon, démarche fière, moustache en crocs, ruban rouge à la boutonnière, et portant l'uniforme de sous-officier de lanciers, traversait le boulevard d'un air indifférent.

Notre Sylvio (car vous l'avez reconnu, j'imagine) bruni par le soleil, les mains un peu calleuses, l'esprit toujours fou et le cœur toujours pris, allait devant lui à l'aventure, envoyant à sa bonne ville de Paris mille compliments tendres qui montaient vers le ciel avec les spirales blanches de la cigarette.

Pourtant, en examinant bien le jeune homme, on eût remarqué tout au coin des lèvres un certain pli d'amertume ou de dédain, cela revenait souvent comme une mauvaise pensée jetée tout au fond d'une conscience nette et qui surnage quand même ; il passait une crispation douloureuse sur cette insouciant visage, alors ces yeux doux et même un peu ternes lançaient de fauves lueurs, dans lesquelles il y avait un mélange certain de haine et de mépris.

Mais ce jour-là tout était loin, tout était oublié, le soleil inondait Paris de ses flèches d'or et faisait tout resplendir ; les femmes étaient belles, les toilettes charmantes ; les petites charrettes de violettes embaumaient les rues, les voitures passaient, laissant, voir couchées sur les coussins, de jolies têtes qui, quoiqu'un peu plâtrées, n'en étaient pas moins ravissantes, tant le printemps jette de prisme et d'illusion sur toute chose.

Les cafés regorgeaient de monde, les magasins étalaient les étoffes nouvelles, et les promeneurs, doucement par-dessus l'épaule, envoyaient au soleil, aux magasins et aux passants, leurs plus charmants sourires et leurs plus gentilles œillades.

— Par le diable ! s'écria Sylvio, il fait bon vivre ici ; tout est friand, tout attire, tout est beau ! Bénie soit la ville qui me fait fête, béni soit le colonel qui m'a donné le congé long !

Et il allait entrer dans le jardin des Tuileries, lorsqu'un cri étouffé lui fit vivement lever la tête.

Alors, à son tour, il jeta une exclamation de surprise, de douleur, et, tout chancelant, s'appuya contre la grille du jardin.

Marthe, très-pâle, mais parfaitement maîtresse d'elle-même, un demi-sourire sur les lèvres, passa tout près de lui ; elle tenait à la main un bouquet de violettes qu'elle respirait avec force.

Une voiture élégante était arrêtée. La jeune femme ne se retourna pas et s'élança d'un bond dans le fond de la voiture ; ce fut seulement lorsque la calèche eut tourné l'angle de la rue Castiglione, que Sylvio aperçut un bouquet de violettes à ses pieds.

Elle m'a reconnu, fit-il avec transport, elle m'aime encore peut-être, oh ! je la retrouverai.

Il ne songea plus à la trahison de sa maîtresse ; non, il la vit toujours plus charmante, plus adorable, c'était sa Marthe d'autrefois ; il lui semblait qu'elle ne pouvait appartenir qu'à lui seul, elle était à lui tout entière, ils allaient recommencer les splendides jours de l'amour.

Peut-être aussi se disait-il que son congé était long et que la femme est faible.

Dans les transports de la joie enivrante qui lui remontait au cœur, il n'avait pas encore songé à ra-

masser les pauvres fleurs restées sur le trottoir, et ce fut en les voyant dans les mains d'un monsieur à quelques pas, qu'il se souvint du bouquet de Marthe.

Le duc s'élança furieux.

— Monsieur, s'écria-t-il, ces violettes m'appartiennent, je viens de les laisser tomber à l'instant.

— Les voici, monsieur, répondit poliment l'inconnu. Je n'ai, croyez-le, nulle intention de garder vos fleurs. Je les ai ramassées les croyant sans propriétaire ; mais du moment que...

Il ne put achever. Sylvio avec un cri de rage lui sautant à la gorge :

— Misérable ! hurlait-il en reconnaissant le jeune homme, cause de sa rupture avec Marthe, te voilà donc ; je te tiens, enfin ; toi qui m'a volé ma maîtresse et mon bonheur. Ai-je assez cherché, ai-je assez pensé à toi là-bas, mais je te retrouve, et maintenant il faut que je te tue. Si tu n'es pas un lâche tu vas venir avec moi, sur-le-champ.

La foule s'assemblait curieuse et empressée, le pauvre monsieur criait qu'il avait à faire à un fou, il jurait qu'il n'avait jamais songé un instant à garder un pauvre bouquet de violettes, les sergents de ville hésitaient, tenus en respect par l'uniforme et le ruban de Sylvio, plus encore peut-être à cause de l'expression de désespoir énergique qui bouleversait cette physionomie passionnée.

Le duc enfin comprit qu'il se donnait en spectacle ; il lâcha son adversaire qui respira bruyamment.

— Voici mon nom, dit fièrement Sylvio en tirant une carte de sa poche ; veuillez me donner le vôtre.

Le jeune homme regarda son interlocuteur d'un air stupéfait.

— Mon nom, murmura-t-il avec inquiétude.

— Eh oui, votre nom, monsieur ! fit Sylvio, impatienté ; faut-il vous le demander deux fois ?

— Non, monsieur ; ma carte, la voici. Dans toute autre occasion, j'eusse été heureux de vous l'offrir toute de suite ; mais aujourd'hui je regrette que...

Mais le duc, arrachant la carte des mains du monsieur consterné, l'interrompit brusquement :

— Ce soir, dit-il d'un ton bref, vous aurez de mes nouvelles.

Et fendant la foule désappointée de voir le spectacle terminé si vite, il traversa rapidement le jardin des Tuileries et vint tomber tout haletant sur un des bancs qui entourent le grand bassin.

— O Marthe ! s'écria-t-il les dents serrées ; O Marthe ! je vais enfin savoir quel est ce rival préféré ; enfin, je vais me venger !

Il jeta ses yeux sur le nom terrible, lui paraissant flamboyer sur le papier comme des lames d'acier, et tout à coup il partit d'un rire immense, inextinguible.

Sur la carte il y avait écrit :

FRÉDÉRIC HENRY, dentiste.

LA ROSE NOIRE[1].

Van Hopper, l'ordonnance du capitaine Morissot, était bien l'homme le plus étonnant, le plus bizarre et le plus incompréhensible qu'il soit possible d'imaginer. Grand, robuste, excellent soldat, décoré de trois respectables chevrons, orné d'une barbe de cénobite, il eût été modèle du grenadier d'infanterie si selon l'expression des plaisants de la chambrée, il n'avait eu « une petite bête dans le cerveau ». Cette métaphore ingénieuse voulait dire que notre héros nourrissait une passion secrète, ardente et mystérieuse ; que sa vie n'avait qu'un but, son cœur qu'un rêve, sa pensée qu'un mirage ; enfin pour parler clairement, sa chimère s'appelait : *La Rose noire.*

Ceux qui liront ces lignes ne manqueront pas de s'étonner de cette innocente monomanie chez un soldat, voué à l'existence active de la caserne. Les sceptiques croiront à une simple fantaisie de chroniqueurs aux abois ; les partisans des destinées énigmatiques chercheront dans Van Hopper quelque savant méconnu et chacun, dis-je, envisagera ce récit avec les nuances de son esprit et les tendances de son imagination.

Pourtant cette histoire n'est pas un conte ; l'ordonnance du capitaine Morissot a vécu autre part que dans les régions nébuleuses de la fiction, et bon nombre d'hommes de sa compagnie pourraient encore affirmer qu'il portait des moustaches formidables au milieu d'un visage respirant la plus évangélique douceur.

Dire comment l'amour des fleurs lui était venu est une chose embarrassante que je n'entreprendrai pas ici ; mais son origine hollandaise, l'exemple d'un père incessamment livré à l'étude de la botanique, une certaine poésie native, prompte à s'exalter en présence des beautés les plus exquises de la nature, tout cela, ce me semble, avait pu le prédisposer à cette affection outrée, qui s'était accrue progressivement à travers les vicissitudes de sa vie aventureuse.

Pour être franc, je dois même avouer que le roman avait son petit coin dans ce culte passionné, auquel Van Hopper resta fidèle jusqu'à sa dernière heure.

Dans sa jeunesse, il avait beaucoup aimé une blonde Ophélia que de grands désastres domestiques avaient rendue folle au moment où le bonheur lui jetait ses plus doux sourires en agitant à ses regards ravis la blanche couronne de l'épouse.

Par un de ces singuliers caprices qu'on observe

(1) Extrait de *la Légion étrangère*, 2e série des *Bohêmes du drapeau*, par M. Antoine Camus. (Brunet, éditeur.)



chez les aliénés, cette pauvre malade avait une idée fixe qui s'emparait d'elle au milieu de ses accès de démence. Elle demandait une *rose noire* à quiconque l'abordait.

Une semblable particularité eût été d'une minime importance sans le caractère exceptionnel dont elle s'enveloppait et sans l'énergie éplorée qu'elle empruntait à celle qui l'érigeait en préoccupation unique. Dans ces moments d'aberration étrange et pathétique sa figure prenait une expression de tristesse mystique; son regard se voilait des ombres vagues de la rêverie ; une pâleur mate se répandait sur ses traits amaigris par les étreintes du mal dont elle souffrait et joignant ses mains fluettes et presque diaphanes dans un éloquent mouvement de prière, on la voyait supplier, se tordre, sangloter, répétant obstinément avec une voix pleine de larmes : « Une » rose noire! Je vous en prie, donnez-moi une rose » noire avec de grands pétales d'ébène et de larges » feuilles vertes. »

Puis elle s'arrêtait soudain, immobile, l'œil hagard, le sein soulevé par de mystérieuses angoisses, et bientôt elle reprenait sur le même ton éploré et lamentable. — « La voyez-vous là-bas, à deux pas » d'ici..... elle me regarde avec ses beaux yeux » noirs, elle m'appelle... cueillez-la vite... je la veux » pour la mettre ici... » Et la main de cette malheureuse enfant se plaçait sur son cœur avec un inexprimable élan de délire.

Le digne Van Hopper m'a redit bien des fois avec une douce effusion ces détails intéressants auxquels sa tendresse chevaleresque ajoutait d'interminables commentaires. Il m'a longuement parlé de la beauté gracieuse et délicate de sa chère fiancée et des rêves de félicité qu'il avait ébauchés aux pieds de celle dont il ne pouvait prononcer le nom sans l'enchâsser dans une larme, pure comme son amour, brûlante comme le souvenir éternel qui vivait en lui.

Ses confidences émues et sincères m'ont appris qu'après plusieurs mois de souffrances alternées d'espoirs fugitifs et de crises inquiétantes, sa belle amoureuse était morte en mêlant son nom aimé à ce cri opiniâtre : La rose noire ! la rose noire!

Depuis l'heure de ces révélations intimes, faites avec un abandon nuancé d'égarement, j'ai compris que le brave soldat avait été frappé par le caractère de la folie de son amante, et qu'à son insu sa nature impressionnable avait contracté une touchante infirmité : la recherche de la fleur aux grands pétales d'ébène.

* *
*

Depuis dix ans il était au service de « son officier, » toujours bon, dévoué, patient, soumis à sa destinée, sans ambition, sans visées égoïstes, ne demandant au ciel que deux choses : l'avancement pour son maître; et pour lui, l'avénement de la découverte à laquelle il consacrait tous ses loisirs. Mêlé à tous les événements de la vie militaire du capitaine Morissot, familiarisé avec ses goûts, docile en toute chose, attentif jusqu'à l'exagération, il méritait bien l'affection profonde que lui avait vouée celui qu'il servait avec une si vaillante fidélité.

En garnison, au camp, au sein du repos ou au milieu des agitations de la guerre, on le voyait invariablement à quelques pas de « son capitaine » prêt à exécuter ses ordres ou à le couvrir de son corps à l'heure du danger.

A la fin d'une journée de marche, il apportait tant d'activité dans l'installation de la tente du commandant de sa compagnie, il savait si bien aplanir le terrain quand il était inégal, monter le lit de sangle, nettoyer les vêtements maculés par la boue ou couverts de poussière, il apprêtait le repas avec une dextérité si merveilleuse, que les amis du capitaine Morissot lui disaient souvent dans un accès de belle humeur : « Si jamais tu venais à mourir d'une » attaque d'apoplexie, ou ce qui est préférable, d'une » bonne balle arabe, tu peux être persuadé que nous » nous arracherions ton Van Hopper. »

Le brave grenadier qui inspirait cette boutade, souriait dans son épaisse moustache et pensait tout bas, sans réflexions orgueilleuses, qu'il faisait simplement son devoir. Jamais personne n'eût pu lui persuader que son dévouement était inappréciable, et que son zèle était au-dessus de tout éloge. Son attachement avait cette naïveté enfantine et cet absolutisme sans réplique qui caractérisent les sentiments de certaines natures de soldats vouant à leurs chefs une amitié sans mobile comme sans bornes. Ni de légères prérogatives, ni d'insuffisantes rémunérations pécuniaires ne peuvent expliquer cette abnégation silencieuse, incessante, toujours disposée à de nouveaux sacrifices et ne reculant devant rien pour se montrer ce qu'elle est : sublime dans sa modestie, héroïque dans ses élans.

On rencontre parfois chez ces hommes obscurs, illettrés, des trésors inépuisables de courage et de bonté, des vertus surhumaines rappelant ces fidèles écuyers du moyen âge qui suivaient leurs maîtres au milieu de tous les hasards de la guerre et partageaient sans cesse les périls d'une existence aventureuse et militante.

Aujourd'hui, que la chevalerie a disparu de notre société progressiste, on se surprend à évoquer les grandes époques qui la virent fleurir, à l'aspect de ces ordonnances humbles, loyaux, affectionnés, qui, sous le drapeau de la France, personnifient l'immolation qui s'ignore, la grandeur qui ne veut pas être mesurée.

Et qu'on ne croie pas que je veuille exagérer ce type si curieux et si digne d'intérêt en lui prêtant des qualités imaginaires; mes souvenirs personnels sont pleins d'exemples qu'il me suffirait d'invoquer pour justifier mon opinion. Sans doute Van Hopper était une exception peu fréquente, introuvable peut-être dans une compagnie entière, parce qu'il résumait à leur plus haut degré de développement tous les mérites du modeste rôle qu'il s'était volontairement attribué depuis de longues années; pourtant il n'en faut pas conclure que dans cette condition toute particulière il soit impossible de trouver d'autres soldats capables d'atteindre la même perfection, de réunir les mêmes vertus. L'armée a cela de beau, pour quiconque la connaît intimement et l'observe dans la variété de ses éléments, qu'elle présente sans cesse des individualités qui répondent à tous les ordres d'idées, à tous les classements moraux.

Mais si Van Hopper prodiguait au capitaine Morissot les soins les plus empressés, si son affection se distinguait toujours par une touchante initiative, il faut aussi reconnaître que ce dernier le traitait avec une douceur et une bienveillance bien faites pour être remarquées. Dans ses rapports avec son ordonnance, il apportait ce tact exquis du cœur qui ménage la susceptibilité et devient déjà une récompense pour celui qui en est l'objet. Sa familiarité était cordiale mais digne, aussi éloignée d'un abandon incompatible avec le commandement que de certaines allures cavalières respirant la morgue, affectant la supériorité à peine masquée par un sourire protecteur.

Une de ses grandes joies était de satisfaire quelque désir inexprimé de Van Hopper, de prévenir un de ses vœux secrets, d'encourager une de ses confidences. Il devinait ses soucis, comprenait ses tristesses, traduisait tous les mouvements de son visage et savait d'une manière positive, au moindre geste, à un regard, si son ordonnance éprouvait une contrariété ou caressait une espérance. Tous ses besoins lui étaient connus, toutes ses habitudes lui étaient familières, et rien ne pouvait échapper à son œil scrutateur. Si la blague de Van Hoper était vide, il lui offrait vite quelque paquet de tabac oublié au fond d'une cantine, et pour dissimuler son intention réelle, il prétendait qu'un grand nombre de cigares prêts à s'avarier devaient être fumés sans retard. Aux heures de pénurie monétaire, il savait glisser quelques blanches piécettes dans son porte-monnaie en les accompagnant de cette phrase invariable : « Cela « comptera sur tes appointements du mois prochain. » Je n'ai pas besoin d'ajouter que jamais ces avances mensuelles n'entamaient d'un centime la somme que le capitaine Morissot lui donnait avec la plus grande exactitude.

En route, les restes intentionnels de chaque repas, le vin laissé à dessein au fond de la bouteille, revenaient à son ordonnance, qui, souvent, épuisait ses rations peu copieuses bien avant le jour de la distribution des vivres.

Tant de prévenances délicates, une compréhension si parfaite de la nature de cet honnête soldat qui l'accompagnait dans toutes ses pérégrinations, avaient mis entre ces deux hommes si éloignés par leur position hiérarchique un lien tout-puissant fait de part et d'autre d'affection et de gratitude.

Une seul fois, Van Hopper avait dû entrer à l'hôpital, au moment même où sa compagnie recevait l'ordre de partir pour aller creuser des puits dans une contrée stérile, ordinairement traversée par nos colonnes expéditionnaires. Ce fut précisément en revenant de cette pénible excursion à travers un pays inhospitalier et à peine soumis que le détachement de la légion fut assailli par la neige et dut subir le stationnement dont nous avons raconté les incidents navrants.

Quelques semaines après son entrée à Sidi-bel-Abbès, le capitaine Morissot fut atteint d'une fièvre typhoïde qui mit sérieusement sa vie en danger. Le médecin-major du corps constata, après une longue visite, un des cas les plus graves de cette redoutable maladie.

En entendant les alarmantes paroles du docteur militaire, Van Hopper reçut en pleine poitrine une foudroyante commotion. Un instant il se crut prêt à défaillir, et la pâleur subite de son visage, le tremblement nerveux qui secoua tout son être, les deux grosses larmes qui jaillirent de ses yeux témoignèrent de la douleur accablante qui venait de l'envahir. Il vit le mal dans toute son étendue, il comprit que les jours de son chef étaient menacés, et cette révélation bouleversa son âme et son cerveau. Il évoqua bientôt le sombre appareil de la mort, l'agonie aux tortures suprêmes, le linceul glacial, et la fosse béante qui semble attirer le cercueil dans une épouvantable attraction.

Mais un déchirement plus poignant fut réservé au digne soldat; des hommes de corvée vinrent au bout de quelques heures pour transporter à l'hôpital le capitaine Morissot, dont la position s'aggravait progressivement sous l'influence d'un ardent délire. Van Hopper ne voulut pas que personne touchât au malade. Il l'enveloppa doucement dans une couverture de laine avec une touchante sollicitude, et passant un bras sous sa tête avec des précautions infinies, pendant que de l'autre il soutenait la partie inférieure du corps, il le porta d'un pas lent et attentif sur le brancard qui avait été laissé à la porte. Là, les porteurs se mirent à l'œuvre et s'éloignèrent silencieusement pendant que Van Hopper regagnait la cham-

bre vide et désolée de celui que la maladie venait d'en arracher. Dès qu'il fut seul, loin des regards importuns, livré à lui-même, le pauvre ordonnance se laissa tomber sur une chaise et sanglota comme un enfant. Des pleurs abondants sillonnèrent sa mâle figure, et, pantelant, anéanti, l'œil atone, abandonné à tous les transports de son désespoir, il resta dans cette attitude jusqu'à ce que sa raison eût dominé cette tumultueuse effusion de douleur.

Un instant, il eut le désir de rétablir l'ordre dans ce logis où nulle chose n'était plus à sa place, mais le courage lui manqua, et ses mains refusèrent d'obéir. Chaque objet prit une voix pour battre en brèche sa volonté chancelante; l'épaulette aux franges étincelantes lui rappela la dernière revue; le sabre au fourreau métallique, que maints combats avaient vu briller, lui parla des éclatantes prouesses du passé; le caban aux galons d'or coquettement enchevêtrés lui retraça de nombreuses étapes franchies par une pluie battante, pendant lesquelles ce vêtement, à la tête de la compagnie, semblait un signe de ralliement et un encouragement. Rien ne fut muet pour lui : les meubles, les trophées, et cette foule de bibelots variés qu'on retrouve dans tous les logements des officiers de l'armée d'Afrique, remuèrent ses souvenirs, exaltèrent son imagination en ramenant implacablement une image funèbre : celle du capitaine Morissot étendu sur le grabat de l'hôpital.

Pour apaiser un peu l'effervescence de sa pensée, Van Hopper alla chercher à la caserne, sinon des distractions dont il se souciait médiocrement, au moins une utile diversion aux sombres idées qui l'accablaient.

**
*

Il est temps d'apprendre au lecteur que le placide grenadier de la légion étrangère menait de front ses occupations journalières et la recherche de la *rose noire.*

A cet effet, il avait construit, à 500 mètres environ de la ville, un petit abri assez semblable, par sa forme conique, aux *koubbas* où les Arabes enterrent leurs marabouts les plus vénérés. Ce laboratoire en plein air, fermé par une porte étroite armée de plusieurs cadenas, montrait aux regards des curieux une quantité bizarre de choses qui semblaient n'avoir entre elles aucune espèce d'affinité. C'étaient d'abord des ustensiles de cuisine, des instruments de jardinage, des boutures de rosiers de toute taille, des réchauds, des fioles, des arbustes; puis, dans un coin, sous une vaste cloche de verre, un églantier étoilé de jolies corolles blanches, au sein duquel s'élevait un rameau isolé des autres et soigneusement enveloppé de petites bandelettes de toile. Enfin, sur des planches apposées aux murs de ce réduit à l'aspect cabalistique, on apercevait des livres de formats divers, rangés et étiquetés avec minutie.

Ce fut là que vint Van Hopper, après avoir vainement cherché dans la chambrée Stanislas Podowski, dont j'ai parlé précédemment et pour lequel il avait une vive affection. Ces deux soldats d'une nature enthousiaste, également éprouvés par l'infortune, disposés à la concentration morale, éloignés par leur caractère des récréations malsaines ou vulgaires, poursuivaient silencieusement un rêve exclusif. Ils s'étaient liés facilement, parce qu'ils avaient deviné la similitude d'instincts et de tempérament qui devaient servir de base à leur amitié.

Chacun d'eux avait épousé les aspirations de l'autre, partagé ses espérances, jumelles par l'ardeur sinon par le but, et dans cet échange mutuel d'idées et de projets persistants, tous deux avaient trouvé de fortifiantes consolations.

Stanislas Podowski croyait sérieusement à la découverte de la rose miraculeuse, et, par une réciprocité naturelle, Van Hopper était fermement convaincu que l'affranchissement de la Pologne devait surgir dans un avenir prochain.

Il y avait entre ces deux cœurs un point de contact infaillible, la candeur; grâce à cette qualité commune, nul conflit n'était possible, aucune discordance ne pouvait se produire dans leurs amicales relations. Une inaltérable patience caractérisait leur conduite, une indulgence illimitée nuançait leurs conversations journalières, et, sans le savoir, ils se faisaient sans cesse les plus sérieuses concessions. Parfois, ils restaient ensemble des heures entières causant avec abondance, pleins de foi, émus jusqu'à l'exaltation, celui-ci perdu dans les domaines d'une ténébreuse botanique, celui-là égaré dans les hautes abstractions philosophiques, chevauchant intrépidement sur les utopies qui seront peut-être les lois pratiques des sociétés futures.

A les voir si confiants dans leurs songeries, si sincères dans l'émission de leurs théories respectives on se sentait intéressé, captivé, et la curiosité, à défaut de la sympathie, retenait près d'eux, comme chaque fois qu'une évolution saisissante de l'intelligence humaine sollicite l'étude et l'investigation.

L'ordonnance du capitaine Morissot arriva à la porte de sa retraite, soucieux, pareil à un homme que de graves préoccupations absorbent et qui n'a conscience ni de son allure, ni de l'objet de sa promenade entreprise au hasard. Il sortit de sa poche une clef qu'il fit jouer dans les cadenas fortement scellés au bois, entra machinalement dans ce qu'il appelait « son parterre » et s'enferma avec précipi-

tation dans la crainte d'être troublé par quelque colon fureteur et malavisé.

A peine fut-il seul, sûr d'une solitude instinctivement cherchée, que son visage changea tout à coup d'expression. Une transformation complète s'était opérée ; l'œil brillait d'un éclat étrange, le front était comme éclairé des lueurs de l'inspiration ; la bouche frémissante et les narines dilatées indiquaient une émotion violente et presque béate qui secouait à la fois l'être physique et l'être moral. Une nouvelle vie animait Van Hopper, qui paraissait entrer dans un monde merveilleux à la porte duquel il avait laissé les tristesses et les alarmes de l'existence ordinaire.

Le soldat avait disparu sous le monomane qui, debout, les joues empourprées par la fièvre, évoquait amoureusement sa belle chimère.

Il regardait avec orgueil cet asile cher à ses visions, il parlait aux arbustes, aux livres, aux fleurs dans une langue imagée, naïve, rappelant les causeries intarissables des babys avec leurs jouets de prédilection.

C'étaient de tendres paroles, des promesses infinies se succédant sur ses lèvres avec rapidité, des élans qui l'agenouillaient soudain ou dès attendrissements enfantins qui mouillaient ses paupières. Aux arbustes, il promettait de magiques greffes, fécondes en bouquets inconnus et multicolores ; aux fleurs il peignait de radieuses journées au sein des plates-bandes d'un jardin caressé par la brise et par un tiède soleil ; enfin aux livres il retraçait le charme d'une reliure splendide, luxueuse, ornée de toutes les richesses les plus délicates de l'art.

C'est ainsi que sous l'influence de ce délire aux transports passionnés, Van Hopper animait tous les objets qui l'entouraient, les douait de sensibilité, leur donnait une âme, comme pour trouver incessamment des témoins sympathiques à son entreprise et intéressés à son succès.

Quiconque l'eût vu dans cet état se fût imaginé être en présence d'un fou ; et pourtant, par un singulier phénomène physiologique, aucune des facultés intellectuelles de ce botaniste excentrique n'était lésée ni même troublée. Dans ces moments d'exaltation divinatoire, il s'opérait dans son cerveau non pas la perturbation de la démence, mais une sorte de tension unique, raisonnable dans la vivacité, logique dans ses efforts qui ne rompait l'équilibre dans la sphère des idées se rapportant aux actes usuels de la vie que pour transporter l'activité morale dans le domaine des conceptions rayonnantes et supérieures.

Cet homme avait donc une certaine grandeur faite de volonté de poésie et de mysticisme ; il portait au front les glorieuses empreintes de la pensée créatrice qui sous toutes les formes, dans toutes les conditions, indique à la foule ceux dont elle a fait ses élus.

Ce jour-là il tenta une de ces expériences décisives qui, dans l'existence des inventeurs, ont une solennité réelle. Après bien des essais infructueux, il avait enfin trouvé, du moins il le croyait, une combinaison infaillible pour résoudre le problème ardu dont les difficultés mêmes excitaient son ardeur.

— Cette fois, se disait-il à voix haute, je suis sûr de la réussite de mon procédé ; dans deux jours au plus, j'aurai cette fleur mystérieuse que j'ai tant cherchée et qui récompensera enfin les longues anxiétés de mes travaux. Oui, je la verrai dans son éclosion, je saluerai son épanouissement, et à genoux devant elle je baiserai son premier pétale avec la ferveur d'un lévite qui, sur les marches du sanctuaire, attend l'auguste apparition de son Dieu.

Pendant que ce monologue inspiré tombait de ses lèvres, Van Hopper enlevait au rosier voisin un des rameaux les moins développés et réalisait la fameuse greffe de laquelle devait sortir sa découverte.

Pour compléter cette opération insolite, faite en dehors des traditions vulgaires de l'arboriculture, il avait trempé de minces bandelettes de toile dans un ingrédient chimique de couleur grise et les avait appliquées au point de jonction des tiges désormais étroitement unies.

Dès qu'il fut persuadé que tout avait été accompli selon l'esprit de ses théories, il sortit de son laboratoire, le ferma très-attentivement et reprit le chemin de la ville plongé dans une joyeuse songerie où passaient et repassaient des guirlandes aériennes de roses noires.

* *
*

En arrivant dans la chambrée, le premier soin de Van Hopper fut de courir vers Stanislas Podowski pour lui apprendre sa tentative qu'il nommait déjà tout bas une victoire.

Ce dernier l'écouta avec complaisance sans interrompre son récit par aucune objection malavisée, et quand son naïf ami eut achevé ses confidences, il lui adressa de sincères félicitations sur le résultat probable de ses recherches.

Antoine Camus.

(La suite au prochain numéro.)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de Mme Fouqueteau, r. Louis le Grand, 23 _ Modes et Parures d'Alexandrine r. d'Antin 14
Plumes et Fleurs de Perrot Petit et Cie r. Nve St Augustin, 20 _ Sous jupe acier E. Creusy r. Montmartre, 133

Parfums de L. Legrand, four des Cours de France de Russie et d'Italie r. St Honoré, 207

Entered at Stationer's Hall LONDON, S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92.

Parures et Lingerie de La Balayeuse. Pl. Vendôme, 4. Costume d'Enfants A St. Augustin r. Nve. St. Augustin, 45.

Plumes et Fleurs de Herpin Leroy A la Belle Mariée. rue Montmartre, 130.

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

La fin de l'année, consacrée aux acquisitions d'objets d'étrennes et aux visites de famille, nous offre l'occasion d'admirer les toilettes de ville d'une grande distinction. Les étoffes de soieries épaisses, simplement garnies; des pardessus de velours, bordés de fourrures ou de belles passementeries; des châles à dispositions toutes nouvelles, voilà ce que nous voyons aux femmes élégantes qui sont de retour dans la capitale.

Nice, qui nous enlève en ce moment quelques riches étrangères, occasionne de nouveaux envois dans nos meilleures maisons. Madame *Amélie*, successeur de madame Delatour, 47, rue Neuve-Saint-Augustin, nous a permis de décrire plusieurs toilettes fort distinguées, qui seront rendues à Nice avant les fêtes. Nous en donnons un aperçu à nos lectrices.

Un costume de voyage de drap gris de fer, le devant de la jupe, décoré en tablier, par une combinaison de galons et franges boules noirs, posés à la mousquetaire et remontant sur le corsage, même ornement sur le haut des manches et aux poignets. Rotonde assez longue, garnie de même et terminée par une frange boulle.

Ce costume a été répété par madame *Amélie* avec du drap havane ou marron, et la garniture d'astrakan.

Une toilette de satin rose; les deux côtés de la jupe sont coupés par des lés de satin blanc, disposés en quilles, ces quilles sont entourées de ruches de tulle, avec bouffettes de satin rose, diminuées de grosseur en remontant vers la taille. Le tour de la jupe est orné d'une grosse corde de soie rose. Le corsage, décolleté, carré, est entouré de ruches de tulle, posées sur une bande de satin blanc, laquelle est bordée de chaque côté par une cordelière pareille à celle de la jupe, mais plus petite.

Les manches sont courtes, en bouillons de tulle, montés sur satin. Le corsage est arrêté par une ceinture de satin blanc, ruchée de tulle et tombant en écharpe par derrière.

Une robe de moire mauve. Jupe recouverte en volants de Chantilly noir, le dernier volant est accompagné d'une ruche de taffetas blanc, qui remonte au corsage pour accompagner des apprêts de dentelle, simulant une veste arrondie. Le corsage est montant. Les manches sont longues, ornées en rapport.

Une autre robe, toilettte de visite, est de taffetas glacé vert émeraude et noir.

Elle est composée de deux jupes superposées, la seconde est entourée est relevée, par des cordelières noires, à retroussis sur chaque lé, où elle est agrafé par des glands mêlés de perles de jais. Le corsage est à basque unique, forme habit très-longue; les manches sont justes et à coudes. Le tout orné, au pourtour, sur les manches et aux épaules, par une cordelière noire à aiguillettes de jais.

Aucun changement n'est survenu ce mois-ci dans la forme des chapeaux, elle reste décidément aussi petite, avec passe fanchon, fond garni de fleurs et rubans étroits à longs bouts, tombant derrière.

Ce programme sera le même jusqu'au printemps, il ne nous reste donc que des descriptions d'ornements à consigner ici. Nous les choisirons aujourd'hui chez madame *Caroline Coutot*, rue Monsigny, 8. Chaque modiste se conforme au modèle consacré ou, si l'on préfère, accepté; mais, elle a ses types d'ornementation, et ceux de madame *Caroline Coutot* méritent une mention toute particulière.

Voici pour en juger :

Un chapeau de velours royal, vert émeraude, formé en plis sur la longueur; le fond est une résille de chenille noire, à franges en esclavage de perles. Sur le côté gauche du chapeau, un bouquet de petites plumes noires frisées, nœud de velours noir sous le fond résille; intérieur de petites plumes velours et dentelle, brides de velours vert.

Un second chapeau : bord de peluche rose frisée, tour de passe en chapelet de perles noires; en arrière, une fanchon de blonde blanche avec effilé de plumes et nœud flottant de satin rose. Intérieur de roses moussues trempées de rosée, blonde blanche et brindilles de jais, brides de satin rose.

Troisième modèle : capote de satin blanc capitonné, ayant pour fond une coquille de tulle, retenue par une agrafe de nacre et formant étoile au moyen de perles de jais blanc disposées en rayons. Au bout de la coquille et tombant sur le cou, une branche de clochettes de velours ponceau à feuillage givré; intérieur de mêmes fleurs et coquille de blonde; brides de satin blanc.

Les dames à Nice portent beaucoup de robes de foulard, à ce que nous disent nos correspondances. La maison du *Comptoir des Indes*, 129, boulevard de Sébastopol, a expédié vers ces régions méridionales des collections admirables de coupes de robes de foulard de l'Inde fond blanc et fond chamois, semés de pois, de rayures et de petites fleurettes nuancées.

Bien que nous ayons eu jusqu'à présent un hiver tout à fait débonnaire, on ne peut se permettre à Paris, en toilettes de visite, que le foulard très-foncé; on garde les nuances claires pour costumes de soirées; aussi nous ne nous serions pas occupés aujourd'hui de cette étoffe protégée par la mode, si nous n'avions été convoquée à rendre visite anx foulards pour étrennes des magasins du *Comptoir des Indes*.

On est souvent embarrassé par cette question de cadeaux, surtout lorsqu'on désire ne pas offrir un objet inutile. Les foulards sont une précieuse ressource.

Outre les robes, dont la faveur augmente chaque saison, on peut choisir dans la collection que nous venons de voir, des séries de foulards de poche de Corah et baudanos des Indes, à dessins complétement nouveaux, des surovets pour fichus et cravates, des pongées de teinte rouge indien, bleu de Chine, blanc d'argent ou jaune chinois, préparés pour cache-nez — et enfin des foulards de batiste de soie qui font maintenant partie de tous les trousseaux élégants.

La maison de la *Balayeuse* emploie beaucoup de foulard dans sa lingerie confectionnée. C'est surtout aux chemises russes et aux pantalons que cette étoffe convient particulièrement.

Dans un trousseau commandé à la *Balayeuse*, 4, place Vendôme, par madame C. de V... nous avons remarqué douze chemisettes de foulard blanc, bleu, gris, maïs et rouge, bordées simplement d'un galon cachemire, avec boutons ronds de nacre.

La veste *cent-gardes* de madame *Franquet* exige ce genre de chemisette. Cette veste est de drap ou cachemire, ornée d'aiguillettes et brandebourgs, elle est entre-ouverte sur la poitrine et les manches sont tailladées de manière à laisser voir les sous-manches.

Le dos, très-orné, est d'une charmante coupe. Ce modèle, comme tout ce que l'on crée à la *Balayeuse*, a beaucoup de succès.

Nous remarquons dans les mêmes magasins des jupons de lingerie très-élégante, de fine percale ou nansout, ornés de damiers de guipure d'Irlande, avec bord bien ruché.

Cette garniture de guipure est fort jolie sur camisole ou peignoir. On l'emploie également pour col et manches de batiste. C'est la lingerie distinguée qui plaît surtout aux femmes élégantes sans excentricité.

Nous avons parlé, dans un récent article, des coiffures catalanes, la grande vogue du moment, on les monte de plusieurs manières, de sorte que l'on peut en faire suivant la circonstance des coiffures de chez soi ou des coiffures de soirée.

Les catalanes, montées avec des fleurs, sont extrêmement jolies pour toilette de théâtre; quelques-unes sont simplement attachées sur un velours, et l'on y joint des épingles de bijouterie, des napolitaines ou des papillons de pierreries.

La vraie coiffure de fleurs est nécessaire au bal, plus encore cette année, car beaucoup de robes de bal sont garnies de fleurs.

On a repris le satin, et l'on est revenu au crêpe pour costume de soirée. Le crêpe, en ce moment, détrône la tarlatane qui, en vérité, perd trop vite sa fraîcheur. Les fleurs font un effet admirable sur le crêpe.

Voici deux robes, commandées pour des soirées de Noël et ornées de fleurs, par notre aimable fleuriste, madame *Léontine Coudré* (maison Tilman), 104, rue Richelieu :

La première est de crêpe bleu foncé, sur-dessous de taffetas blanc. La garniture est de branches, posées sur chaque lé; ce sont des fleurs d'eau de velours blanc à longs pistils d'or et à traîne de feuilles longues en duvet glacé. Coiffure assortie, retenue par des chaînes de perles blanches.

La seconde robe est de crêpe blanc, coupé par des bandes de satin rose. Pour celle-ci, madame *Léontine Coudré* a préparé une garniture d'un genre exceptionnel; elle a posé des branches de verdure glacée, avec des épines d'or, sur les lés de satin rose, et sur le crêpe blanc qui est bouillonné à gros plis, de distance en distance, des bouquets de roses trianon mouillés de perles de cristal et entourés de petites bruyères brillantes. La coiffure est toute en feuillages et brindilles d'or, posée en chaperon derrière la tête.

Dans un prochain courrier, nous parlerons des parures de mariées, auxquelles madame *Léontine Coudré* travaille en ce moment pour un riche mariage des premiers jours de 1865.

Un des magasins les plus visités à cette époque d'emplettes fantaisistes, c'est bien certainement le joli salon des *Diamants de la couronne*, 53, rue Vivienne. L'étalage indique suffisamment tous les ravissants modèles de bijoux d'imitation que l'on est sûr de trouver dans cette maison d'un goût hors ligne.

La mode qui nous impose des bijoux de style byzantin d'une grandeur inconnue jusqu'alors, a nécessité l'usage de la bijouterie en imitation, elle est acceptée aujourd'hui par les femmes du plus haut rang.

Il faut dire bien vite que la perfection des modèles, les nouveaux procédés de dorure et le mélange très-artistement combiné du vrai avec le faux donnent à la bijouterie un cachet d'objet d'art, qui explique parfaitement la préférence dont elle est l'objet.

Quoi qu'il en soit, la foule se presse au magasin des *Diamants de la couronne* et nous l'avouons en comprenant parfaitement sa prédilection.

On y voit des modèles réussis en tous les genres: boucles d'oreilles longues, broches de corsages, épingles à cheveux, bracelets byzantins, colliers de perles graduées avec croix, agrafes de ceinture, boutons de manches, bagues de cravates, etc. Quelle mine féconde, pour le moment des étrennes et pour celui des bals!...

Terminons cette causerie déjà bien longue, en désignant un dernier genre de cadeaux, qui sera du goût de beaucoup de gens, peut-être même de tous et de toutes.

La maison *Violet, à la Reine des Abeilles*, 317, rue Saint-Denis, a préparé, pour le jour de l'an, une collection de sachets à mouchoirs de satin brodés à l'orientale et à la chinoise et parfumés des plus suaves odeurs. Elle a aussi des sachets plus mignons pour parfumer le linge et le papier à lettres.

Pourquoi la *Reine des Abeilles* cherche-t-elle à no

séduire sous une apparence d'étrennes parfumées? n'est-elle pas assurée que nous irons chez elle toute l'année!...

Aucune femme élégante ne saurait se passer de ses produits indispensables à la beauté. On connaît le chemin de sa maison, on en réclame les produits dans le monde entier.

La maison *Violet* termine son année en nous donnant deux nouveaux talismans de coquetterie : la crème de beauté, pâte parfumée pour la beauté du teint et la veloutine à la thridace (suc de laitue) pour rendre les mains blanches comme la neige et douces comme les feuilles de rose.

Et nous, bonnes et gracieuses lectrices, nous terminons notre causerie de l'année en vous souhaitant, pour celle qui va commencer, la santé et le bonheur, et en vous priant surtout de nous continuer cette gracieuse indulgence sans laquelle toutes les années de grâces deviendraient stériles et désolées — sans fleurs, ni fruits.

Marguerite DE JUSSEY.



GRAVURE DE MODES N° 765.

TOILETTE DE VISITE. — Chapeau de feutre blanc bordé de velours; le fond est composé comme celui d'une coiffure de dentelle blanche formant calotte profonde et d'un ruban de velours croisé en dedans qui la soutient intérieurement; elle est maintenue extérieurement par un velours formant pointes au-dessus d'un volant de dentelle avec une *chaîne* de velours grande nouveauté, retombant sur les cheveux et retenue au chapeau par des choux de velours. Brides de taffetas.

Robe de taffetas mexicain, coupe princesse; les plis partent bas aux hanches et derrière, et l'ampleure se développe en *traîne*.

La manche est droite.

Le corsage est montant.

La robe ouvre en biais à partir de l'épaule droite et descend à gauche au bas de la jupe. (Voir le croquis ci-dessus.)

Deux rangs de passementerie noire contournent la jupe.

Aux épaules et au bas de la taille, il y a des gerbes de passementeries avec *pendilles*.

Une passementerie qui part du bas du dos dessine un habit. Les manches sont garnies de passementeries.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau de velours coupé en fanchon derrière. Sur la pointe, il y a une plaque de jais avec aiguillettes de jais. Un cordon de perles de jais sur une guipure noire, coupe le chapeau qui est tout entouré de perles de jais. La fanchon repose sur un fond de tulle noir coulissé au bas avec une dentelle. Fleurs et feuillage sous la passe. Brides de taffetas.

Robe de taffetas à mille raies ton sur ton; un gros liséré de velours noir marque chaque lé et garnit le bas.

Rotonde *Stempa* de gros drap-velours pourpre à gros pois veloutés noirs. Le bas est découpé à dents bordées d'une frange de chenille noire. L'encolure est garnie d'une cordelière de chenille retombant derrière; les *épaulières* sont de frange de chenille avec un gland à chaque extrémité.



Courrier de Paris.

La cour est revenue de Compiègne. Les fêtes impériales de cette résidence sont terminées. Elles ont eu un éclat qui fait grand bruit dans le monde. Toutes les primeurs sont réservées à ces fêtes. Entre autres primeurs, citons la comédie de MM. Labiche et Delacour, le *Point du mire* dont la première représentation a eu lieu à Compiègne avant que la pièce ait affronté le public. Cette faveur faite à la comédie des deux auteurs n'a pas empêché les comédiens extraordinaires de l'Empereur, comme s'intitulent les artistes amateurs qui participent aux plaisirs dramatiques de Compiègne, de donner de magnifiques spectacles dans la salle des Grisailles. La troupe, sous la direction de madame la princesse de Metternich, était composée de mesdames Walewska, Lagrenée, Pourtalès, Gallifet, Canrobert, Beyens, Talleyrand, Bourgoing, Bonvet, Chasseloup-Laubat, et de MM. Alvarez de Toledo, de Caux, Doré, Montmorency, de Mouchy, Caro.

Les soirées intimes, la semaine dernière, ont eu pour intermèdes des tableaux vivants et des ombres chinoises, où le mérite de la composition rivalisait avec celui de l'exécution.

On parle de trois grandes scènes qui ont été rendues avec une merveilleuse poésie, de grâce et de beauté :

1° La *Belle au Bois dormant*, où madame la comtesse de Pourtalès remplissait le rôle de la princesse, et M. le duc de Mouchy, celui du prince Charmant ;

2° *Sardanapale sur le bûcher avec les femmes de sa maison*. M. le marquis Aguado représentait le prince assyrien ;

3° Les *Ames du Purgatoire conduites par l'Espérance*, tableau à l'organisation duquel a présidé M. Gustave Doré, d'après son propre tableau. Madame la marquise de Gallifet, vêtue de blanc, représentait l'Espérance.

Il y a eu des effets de lumière électrique d'une magnificence indescriptible.

Aux tableaux vivants ont succédé des scènes d'ombres chinoises d'une piquante et récréative originalité. Elles ont lieu à l'aide de masques faits à la ressemblance de toutes les personnes qui doivent figurer dans ces intermèdes. Seulement, chacun prend un masque qui n'est pas le sien, et un costume de manière à tromper le spectateur et à passer pour un autre. Ces ombres chinoises deviennent ainsi de véritables énigmes qu'il faut deviner et qu'on ne parvient pas aisément à deviner.

En voilà pour un an ; après quoi ce sera à recommencer, il faut du moins l'espérer.

Si les plaisirs de Compiègne ne sont faits que pour un monde d'élite, les joies artistiques de l'Opéra et autres temples de l'art appartiennent à tout le monde, et la première représentation de *Moïse* a été une véritable fête.

Le prince Napoléon et la princesse Clotilde assistaient à la représentation, qui a été fort remarquable. M. Faure, très-bien secondé par M. Warot, a littéralement enlevé le célèbre duo : *Moment fatal*. Mademoiselle Battu a chanté l'air si difficile et si pathétique : *Quelle horrible destinée!* avec une supériorité qui lui a valu les applaudissements chaleureux et longtemps prolongés de toute la salle. M. Obin donne toujours au personnage de Moïse le caractère grandiose et inspiré qu'il réclame. Le prodigieux final du troisième acte a été accueilli avec enthousiasme.

Continuons à parler musique et théâtres.

La représentation de *Norma* au Théâtre-Impérial-Italien, annoncée pour la rentrée des deux sœurs Marchisio, a été interrompue hier par un fâcheux incident.

Madame Carlotta Marchisio, qui remplissait le rôle de Norma et qui, indisposée depuis plusieurs jours déjà, n'avait consulté que son zèle, a lutté dès les premières notes contre un enrouement obstiné qui paralysait visiblement ses magnifiques moyens. Elle s'est arrêtée au milieu du premier air : *Casta diva*, qu'elle a cependant terminé au bruit des applaudissements du public, jaloux de témoigner toute sa sympathie à l'artiste ; elle a, malgré les progrès évidents de son malaise, achevé le premier acte. Mais, épuisée par les efforts douloureux qu'elle avait dû faire pour accomplir sa tâche, elle a dû renoncer à continuer son rôle.

Une annonce a prévenu le public de la nécessité où l'on se trouvait de remplacer le deuxième acte de *Norma* par divers morceaux du répertoire.

Au Théâtre-Lyrique signalons deux pièces en un acte, l'une de M. Casters, *le Cousin de Babylas*, grand succès, et *les Bégayements de l'amour* de M. Grisar, succès médiocre.

Ne quittons pas le terrain où nous sommes sans signaler une très-bonne mesure qui devrait être imitée par tous les théâtres, c'est l'admission des dames à l'orchestre du Vaudeville.

A-t-on assez reproché — à tort ou à raison, ne nous mêlons pas de la querelle — à M. Sardou ses emprunts à Charles de Bernard pour composer les *Pommes du voisin !* Mais que dira-t-on lorsqu'on saura que, malgré les traités littéraires internationaux, le répertoire des vingt-deux théâtres de Londres se compose de pièces françaises défigurées, dérangées, ou pour me servir du terme consacré, *adaptées* au théâtre anglais. Nous trouvons donc représentés, sous des titres déguisés, les *Pauvres de Paris*, *Fanfan la Tulipe*, la *Chambre à deux lits*, *Don César de Bazan*, *Ali-Baba*, l'*Aïeule*, le *Capitaine Fantôme*, les *Frères corses*, *Mademoiselle de Belle-Isle*, *J'invite le colonel*, l'*Avocat des pauvres*, et quelques autres pièces dont on pourrait retrouver l'origine au besoin.

Il y a encore le théâtre Bijou, petite salle de spectacle qui fait partie du Théâtre de Sa Majesté. C'est l'endroit adopté pour les représentations assez fréquentes organisées à Londres, par les sociétés d'amateurs, au bénéfice de certaines œuvres charitables. Ces jours-ci, ç'a été le tour des petits décrotteurs, qui sont embrigadés et forment une corporation puissante par ses ressources financières. La brigade des décrotteurs est placée sous le patronage spécial du comte de Shaftesbury ; le noble lord est adoré de ses *shoe-blacks*, auxquels il offre annuellement un *thé démocratique* que les juvéniles cireurs de bottes n'auraient garde de manquer.

Puisque nous voici à Londres, disons qu'un buste de

Thackeray, le célèbre romancier, mort récemment, exécuté par le baron Marochetti, sera placé dans l'abbaye de Westminster, tout près de la statue de Joseph Addison. Les deux cartésiens se trouveront enfin l'un à côté de l'autre.

Mes lectrices savent que, tout en ne condamnant pas d'une manière absolue les chevaux, je ne puis pas accepter sans regret les prix exorbitants auxquels s'élève le prix des chevaux de course. Ainsi, le *Bell's Life* annonce que M. Jackson, propriétaire à Fairfield et l'un des principaux turfistes de l'Angleterre, a acheté le fameux cheval *Blair-Athol* au prix de 7500 liv. st. (227 500 fr.). On trouvera peut-être que c'est payer cher un cheval de course.

Ce prix n'a rien d'exagéré si on se reporte aux sommes fabuleuses que les anciens ont payées pour certains chevaux.

Le fameux *Bucéphale*, ce cheval favori d'Alexandre le Grand, fut payé 13 talents par Philippe de Macédoine.

La talent vaut 5600 fr. : Bucéphale avait donc coûté 72 800 fr. Mais il faut tenir compte de la valeur de l'argent et de la dépréciation que les métaux précieux ont subie. L'or et l'argent valent aujourd'hui quatorze fois moins qu'ils ne valaient en Macédoine 500 ans avant Jésus-Christ.

Le prix de Bucéphale équivaut donc à 1 019 200 fr. de notre monnaie au cours actuel. Cela fait environ cinq fois le prix de Blair-Athol, et Blair-Athol peut devenir un excellent placement.

Il paraît que tout ne se passe pas comme on le souhaiterait, dans les paris qui se tiennent sur le turf. Les subtilités monétaires de quelques grecs émérites ont déjà fait plusieurs victimes parmi nos gentlemen riders, et le Comité du salon des Courses s'en est ému et a dû aviser. Une commission vient d'être nommée et chargée de préparer un projet de règlement sur les paris. Eviter les fraudes, faciliter la liquidation des paris, tel est le programme imposé aux études de la nouvelle commission.

J'aime mieux, pour en finir, citer l'anecdote suivante qui est le contraire de ce que je viens de raconter :

Un de ces derniers samedis, un ouvrier venait de toucher sa paye. Il entre dans un bureau de tabac, demande pour vingt centimes de tabac à fumer et jette une pièce d'un franc sur le comptoir. Le débitant croyant que c'est une pièce de deux francs, lui rend la monnaie. L'ouvrier s'éloigne, mais à peine a-t-il fait quelques pas, qu'il s'aperçoit, en comptant son argent, de l'erreur du marchand. Il retourne sur ses pas, entre dans le bureau de tabac pour rendre le surplus de la somme.

— Vous vous êtes trompé, dit-il au débitant, qui lui répond :

— Tant pis pour vous, il fallait compter votre argent avant de sortir.

— Mais pourtant.., réplique l'ouvrier.

— Il n'y a pas de mais pourtant, je suis sûr, moi, de ne pas m'être trompé.

— Vous en êtes sûr ?

— Très-sûr.

— Alors, c'est bon.

Et l'ouvrier se tournant vers un sergent de ville qui venait d'entrer :

— Tenez, lui dit-il, voici un franc que vous remettrez au commissaire de police pour les pauvres.

Et, désignant le débitant stupéfait, il ajouta en partant :

— De la part de monsieur.

Je viens de vous dire le prix auquel s'élève la vente des chevaux de course. Voici qui est moins cher :

Le 5 décembre, une foule de curieux et d'amateurs assistaient à l'hôtel des ventes, rue Drouot, à la vente d'une collection de tableaux, dessins, estampes, etc., recueillie pendant trente ans par M. Alexandre Vattemare.

Un dessin à la plume de Victor Hugo est monté à 182 fr.; un portrait de M. le comte de Chambord, à la mine de plomb, dessiné par le prince lui-même et signé de lui, a été adjugé pour un prix que nous ignorons, et deux dessins du duc de Reichstadt se sont vendus 70 fr.

X. Eyma.

BIBLIOGRAPHIE.

LIVRES D'ÉTRENNES.

Nous savons combien il est difficile de trouver à l'époque du jour de l'an un livre d'étrennes qui satisfasse à la fois au double désir du donateur et de celui qui reçoit. Il est difficile de rencontrer des ouvrages d'un prix accessible à toutes les bourses qui soit en même temps moral, instructif et amusant, triple but de tout livre écrit pour la jeunesse.

Nous sommes donc heureux de signaler à nos abonnées une publication qui réunit ces avantages esentiels.

Nommer M. Louis Figuier, c'est assez dire que le livre signé par cet infatigable propagateur de la science mise à la portée de tout le monde est destiné à un succès mérité. Son *Histoire des plantes*, éditée avec le soin qui préside à tout ce qui sort des presses de M. Hachette, est en outre illustrée de 415 figures dessinées d'après nature par l'érudit M. Faguet. Ce n'est pas là un de ces livres de sciences hérissé de mots barbares et inintelligibles, sacrifiant la physiologie des végétaux à l'aride nomenclature ; c'est, au contraire, un livre attachant, rempli de récits, d'anecdotes, de descriptions, qui rendent la botanique aimable et facile, tout en initiant le lecteur aux faits intéressants et variés de l'histoire des végétaux.

LA ROSE NOIRE.

(Voyez le numéro précédent.)

L'ordonnance du capitaine Morissot reçut avec une vive joie les encouragements du jeune Polonais ; il y trouvait cette jouissance intime que nous font ressentir nos espérances dès qu'elles sont partagées par ceux-là dont le suffrage nous est le plus précieux.

Son contentement était sans bornes, il se sentait grandi à ses propres yeux, et s'il eût connu le mot de Titus il n'eût pas manqué de le prononcer.

Mais tout à coup il changea de contenance ; son visage devint inquiet et tourmenté : l'image de son capitaine venait de se dresser devant lui.

— Savez-vous, s'écria-t-il en s'adressant à Podowski, comment va M. Morissot ?

Celui-ci hésita visiblement avant de répondre.

— Parlez donc, fit Van Hopper avec impatience.

— Il va très-mal, murmura Stanislas embarrassé par l'aveu qui venait de lui être arraché.

Ces trois mots opérèrent une révolution soudaine chez celui qui les avait reçus en pleine poitrine, comme des flèches acérées.

L'honnête soldat oublia immédiatement tout ce qui s'était passé quelques heures auparavant ; ses ivresses, son expérience et la fièvre du triomphe entrevu. Il ne songea plus qu'au chef aimé menacé par la mort, et qui, de son lit d'agonie, l'appelait peut-être pour recevoir ses dernières pensées.

Van Hopper prit une prompte résolution ; il s'élança dans la direction de l'hôpital et parvint, grâce à une insistance suppliante, à en forcer les portes.

Au moment où il entra dans la salle réservée aux officiers, le capitaine Morissot traversait une de ces crises affreuses de la fièvre typhoïde où le délire, uni à l'effet abortif des médicaments administrés, bouleverse le système nerveux et produit une excitation effrayante. Un infirmier veillait à son chevet. On l'avait garrotté sur sa couche afin de prévenir tout mouvement extravagant. Ainsi réduit à l'immobilité, il promenait autour de lui des regards vitreux remplis d'effroi et qui semblaient menacer des fantômes invisibles.

A ce douloureux spectacle, Van Hopper fut atterré ; toutes ses poignantes émotions lui revinrent spontanément mais plus fortes, plus écrasantes. Ses yeux restaient fixés sur ceux de son chef, comme s'il eût essayé de se faire reconnaître ; mais aucun éclair d'intelligence, nulle lueur significative ne vint lui révéler l'efficacité de sa tentative.

Alors il prit une chaise, s'assit aux pieds du malade et continua son examen dans ce silence navrant, expressif, gros de tourments et d'angoisses, familier à ceux qui veillent les moribonds auxquels les attachent les liens d'une sainte tendresse.

L'infirmier considérait Van Hopper avec une curiosité mêlée de compassion, et s'il n'eût craint d'être indiscret il lui eût volontiers demandé quel sentiment le retenait auprès de cet homme dont la fosse pouvait se creuser le lendemain.

Le capitaine Morissot était le seul hôte de cette longue salle lugubre, à peine éclairée, par une lampe unique, qui répandait une lumière blafarde sur les grands lits blancs, alignés parallèlement et semblables à des files de cercueils recouverts du drap mortuaire. Il était dix heures environ, et depuis longtemps la nuit enveloppait la ville, où l'on n'entendait guère que le qui-vive retentissant des sentinelles. Un vent impétueux faisait grincer les girouettes, ébranlait les vitres et s'engouffrait dans les corridors avec des rugissements effroyables. Le ciel n'avait pas une étoile, les rues étaient désertes et quelques rares réverbères projetaient seuls, de distance en distance, des lueurs rougeâtres et mobiles sur les maisons environnantes. Au dehors, tout était sinistre ; au dedans, c'est-à-dire au sein de l'hôpital, tout était fantastique et vraiment effrayant. La cour pleine de ténèbres, les arbres aux frémissements plaintifs, les grands escaliers obscurs, les fenêtres aux larges rideaux bleus, les cris aigus des malades et mille autres choses encore donnaient à ce lieu un aspect funèbre et glacial, qui faisait monter au cerveau les plus bizarres terreurs.

Van Hopper n'avait pas quitté sa position et pendant que l'infirmier de service dormait profondément, lui veillait attentif, anxieux, écoutant la respiration du malade et se tenant prêt à suivre un geste ou à interpréter un regard.

La nuit se passa ainsi, longue et poignante pour le pauvre ordonnance ; le matin, aux premières clartés du jour, abattu par la fatigue et vaincu par le sommeil, il se laissa aller à un assoupissement qui, sans lui procurer le moindre repos, accrut encore sa lassitude.

La visite du médecin en chef vint tirer Van Hopper de sa lourde somnolence et le rappela à la réalité.

Le capitaine Morissot était dans une situation pitoyable. Une sueur froide inondait son visage ; ses membres, endoloris par les liens qui les enchaînaient, avaient des tressaillements réguliers qui indiquaient que l'agitation du système nerveux n'avait pas cessé. Ses yeux étaient clos, mais les mouvements convulsifs de ses lèvres, le gonflement des veines frontales et le jeu visible des muscles de la face faisaient deviner que ce calme relatif était

de la prostation plutôt que de l'apaisement. Le docteur tâta le pouls, palpa l'épiderme du bras et de la poitrine, puis fit inscrire sur le registre que tenait à ses côtés un aide-major des prescriptions auxquelles il paraissait attacher la plus grande importance.

Van Hopper avait examiné la physionomie du médecin pendant qu'il dictait à son auxiliaire diverses formules pharmaceutiques. Il avait même surpris chez l'homme de l'art un hochement de tête qu'il traduisit immédiatement comme une sentence de mort. Cette pensée le jeta en des transes affreuses; il crut que « son capitaine » était irrémissiblement condamné. L'infirmier, qui s'aperçut de son désespoir, le consola et lui apprit au contraire que le docteur avait dit que la plus grave période de la maladie était achevée et que si de nouveaux accidents ne se produisaient pas la guérison était assurée.

Van Hopper se fit répéter plusieurs fois ces paroles comme s'il en eût douté; il les pesa, les commenta et se décida, après d'opiniâtres hésitations, à rouvrir son cœur à l'espérance, cette fée radieuse que les plus désespérés n'osent jamais chasser de leur chevet.

Mais chose énigmatique, à peine cet homme fut-il rassuré sur la situation de son chef, qu'une tentation vivace et acharnée s'agita dans son âme. Il venait de songer à son expérience de la veille et soudain une nouvelle révolution s'opéra dans sa tête. L'hôpital, ses alarmes antérieures, le lit du capitaine Morissot, tout disparut à ses regards; il ne vit plus que son mystérieux laboratoire.

Je n'essayerai pas d'expliquer ce phénomène moral inexplicable dans sa nature et singulier dans ses effets; il appartient, ce me semble, aux domaines les plus inexplorés de la physiologie parce que la monomanie, comme d'autres maladies mentales aussi variées dans leurs manifestations, place souvent les aliénistes en présence d'exceptions inconnues et vraiment bouleversantes.

La constatation de ce fait anormal était indispensable au récit de la lutte que Van Hopper soutint bientôt contre les inspirations impérieuses de son culte pour la *rose noire*.

Son premier mouvement fut de s'élancer dans la direction de la petite retraite que le lecteur connaît; mais, au moment où il allait quitter la chambre où l'avait amené son affectueux dévouement, le capitaine Morissot poussa une plainte aiguë qui arrêta tout à coup son ordonnance ébranlé dans ses résolutions. Un revirement spontané se produisit dans son esprit, et il resta à son poste, enchaîné par le devoir et dominé par l'affection. Il se figura aussitôt la joie que le malade éprouverait, en sortant de l'état léthargique dans lequel il était plongé, en l'apercevant près de lui, empressé à satisfaire ses désirs ou à lui prodiguer les plus tendres consolations. — S'il ne me voyait pas, pensait-il, il croirait que je l'ai abandonné sous l'influence d'une ingratitude honteuse, et cette conviction pénible ajouterait encore à ses souffrances déjà si nombreuses. Oui, ma place est ici; la quitter un seul instant serait une désertion que je me reprocherais éternellement.

Puis, sa chimère se penchait à son oreille et lui murmurait des mots tentateurs qui le jetaient dans de violentes perplexités. Une voix invincible lui disait : Ton rêve t'attend là-bas, il te sourit et sollicite ta présence, viens saluer ta découverte si patiemment cherchée; accours baiser cette fleur précieuse, objet de tes vœux les plus chers; ses pétales s'allongent, sa corolle s'entr'ouvre à l'ombre sur la tige dont tu as fait son berceau, elle attend ta venue, tes cris admiratifs pour se montrer à tes yeux dans toute la splendeur de son épanouissement.

Enivré et fasciné par ces pensées provocantes qui surgissaient dans son cerveau presque malgré lui, Van Hopper se levait vivement, s'approchait de la porte et allait s'enfuir à toutes jambes; mais l'aspect d'un infirmier ou la rencontre d'un malade lui rappelait immédiatement l'hôpital et ses devoirs, le capitaine Morissot et la mort qu'il croyait voir planer sur sa couche. Alors il reprenait sa place tout résigné et débarrassé pour un instant des obsessions intérieures qu'il avait momentanément vaincues.

Ce triomphe était court; l'irrésistible voix retrouvait le chemin de son cœur, et le combat recommençait aussi obstiné, aussi cruel qu'à la première heure.

Le visage de Van Hopper exprimait bien la lutte accablante qu'il soutenait; tantôt ses joues s'empourpraient ou ses yeux dardaient des regards d'halluciné; tantôt une pâleur livide se répandait sur ses traits en y apportant une expression évidente d'abattement et de résignation. L'être entier de ce pauvre soldat était remué par un antagonisme intellectuel qui, toujours renaissant malgré ses efforts, semblait ne devoir cesser que sous l'influence d'une énergique diversion morale.

L'arrivée de Stanislas Podowski produisit sur Van Hopper un effet instantané; il se porta à sa rencontre, lui pressa les mains et parut le recevoir avec la satisfaction infinie qu'on éprouve à voir une personne dont la visite nous a délivré d'un épouvantable cauchemar.

Le jeune et intelligent Polonais aimait sincèrement M. Morissot, moins peut-être pour sa bienveillance que pour toutes les qualités héroïques qu'il avait reconnues en lui Ce fut en obéissant à cet attache-

ment qui unit d'ordinaire le chef à ses subordonnés qu'il vint avec une touchante sollicitude s'informer de la situation dans laquelle se trouvait son capitaine.

Une autre raison avait aussi déterminé cette démarche ; il savait que son camarade avait quitté précipitamment la caserne sans se munir de vivres, et il accourait rétablir cet oubli.

De nombreuses questions vinrent aux lèvres des deux amis ; Podowski demanda quelle était l'opinion du médecin en chef sur la marche de la fièvre typhoïde et s'inquiéta de tout ce qui pouvait éclairer son opinion et calmer un peu ses anxiétés de la veille.

Van Hopper raconta ce qu'il savait sans rien omettre de ses observations personnelles précisant nettement les symptômes de l'aggravation, et indiquant avec une expérience surprenante les indices sur lesquels pourrait se baser l'espérance d'une amélioration prochaine. Mais, au milieu même de cette conversation qui semblait exclure toute préoccupation étrangère à son objet principal, le confident de Stanislas revint à son expérience concluante, c'est-à-dire à l'avénement de la fameuse *rose noire*.

Podowski comprit promptement avec la rare pénétration dont il était doué toute la pression que la monomanie exerçait sur son ami. Pendant longtemps il s'était associé, en apparence, aux recherches de Van Hopper et n'avait jamais voulu combattre ses projets ni effaroucher son insaisissable idéal. Nature rêveuse et portée au mysticisme, esprit hardi mais irrationnel, apportant dans toutes ses aspirations une fougue juvénile, Stanislas était très-propre, sinon à partager les illusions de son ami, au moins à ne pas les repousser ouvertement avec les doubles arguments de la science et de la logique.

Néanmoins les aveux de Van Hopper, son trouble, l'égarement de sa raison, l'absolutisme de ses visées, et surtout le danger qu'il crut découvrir dans ce travail solitaire de la pensée mirent au cœur de Podowski une inspiration subite. Il voulut guérir son camarade, et l'amitié toujours féconde en expédients lui suggéra une idée dont les résultats lui semblaient infaillibles.

Après un entretien repris et interrompu plusieurs fois les deux amis allaient se séparer quand tout à coup le capitaine Morissot ouvrit les yeux et vit devant lui, recueillis et silencieux, ceux qu'il croyait livrés aux occupations de leur métier. Une vive émotion monta de son cœur à ses lèvres, et d'une voix faible, à peine intelligible, il leur dit avec un regard d'une indéfinissable mélancolie :

— Je vous remercie de votre visite, et si ce doit être la dernière je souhaite qu'elle vous porte bonheur. Ces simples paroles firent perler des larmes aux yeux de Van Hopper et de Podowski, remués subitement jusqu'au fond du cœur comme s'ils eussent reçu un adieu suprême.

Ils s'empressèrent l'un et l'autre de rassurer leur capitaine en lui prodiguant cette foule de consolations délicates que nous inspire toujours le morne découragement d'un moribond ; mais leurs efforts furent inutiles, le malade ne répondit à leurs chaleureuses assurances que ces mots désolants :

— Je suis perdu ; rien ne peut me sauver !

Il se trompait, comme tous ceux que la maladie jette d'un coup aux portes de la tombe. Quelques jours après cette scène attendrissante, M. Morissot entra en pleine convalescence.

**
*

En quittant son camarade, Stanislas Podowski était allé chez une fleuriste de la ville et lui avait commandé une rose noire, en lui traçant au préalable un programme d'exécution duquel elle ne devait pas s'écarter. L'ouvrière s'étonna beaucoup de ce caprice de soldat, mais sans s'arrêter à l'étrangeté d'un travail dont elle avait reçu le prix à l'avance, elle se mit immédiatement à l'œuvre.

Le soir Podowski vint prendre la rose aux sombres pétales et remarqua avec une joie extrême qu'elle avait été très-habilement façonnée. Sans sa nuance insolite qui trahissait sa nature artificielle on eût pu aisément se tromper sur sa provenance.

Il l'enveloppa dans une feuille de papier, traversa rapidement Sidi-Bel-Abbès et arriva, après une course d'une demi-heure, au laboratoire de Van Hopper.

Là, il fit sauter les pitons qui retenaient les cadenas, pénétra dans l'intérieur et se livra avec mille précautions à un travail d'adaptation qui lui réussit à merveille. Le rosier minutieusement préparé à l'éclosion du bizarre phénomène végétal reçut enfin la fleur à la couleur d'ébène. Podowski sortit de ce lieu obscur comme un cachot aussitôt qu'il eut achevé son opération, et après avoir rétabli les clôtures de la porte pour qu'on ne pût s'apercevoir de son effraction, il reprit le chemin de la ville avec la certitude d'avoir guéri son ami de son inquiétante monomanie.

Dès que le capitaine Morissot alla mieux, Van Hopper vola jusqu'à son petit logis, et là haletant, oppressé par une violente émotion, il se précipita vers l'arbuste magique qui devait lui montrer la rose miraculeuse.

A l'aspect de la fleur rêvée, il eut un moment de vertige, et bientôt quand il l'eut touchée, regardée et baisée mille fois, son exaltation atteignit des

proportions inouïes. Il sautait, trépignait, riait, pleurait avec des gestes de visionnaire. Ses yeux brillaient d'un éclat inexprimable, ses lèvres étaient frangées d'écume, et son visage, contracté par une joie exubérante, prenait les expressions béates de l'extase. Une vision fascinatrice semblait lui sourire, car bientôt on le vit s'agenouiller avec ferveur, joindre les mains et s'écrier avec un accent pathétique et passionné :

« Je l'ai trouvée, chère bien-aimée, cette belle rose » que poursuivaient tes convoitises. Elle est là sur » sa tige natale, brillante, épanouie, appelant tes » caresses et ta petite main aussi blanche que ta » corolle est noire. Tu ne pleureras plus, ô douce » fiancée ; tes grands yeux ne me regarderont plus » avec la douleur suppliante qui me navrait ; ton » gracieux corsage aura sa parure, et moi je la » saluerai avec orgueil, ne te demandant pour prix » de mes longues veilles qu'un de ces chastes et » divins baisers qui m'ouvraient les portes du para- » dis du bon Dieu. »

Van Hopper resta plusieurs heures dans cet état fébrile, et quand il eut retrouvé le calme et la raison, sa première pensée fut de courir annoncer sa découverte à Stanislas Podowski. Ce dernier l'accueillit avec un léger sourire et le complimenta longuement sur son triomphe.

Malheureusement, le pauvre inventeur n'en put jouir longtemps. Le lendemain de cette journée, il partit pour une longue expédition. A son retour, laboratoire et rose noire avaient disparu.

A leur place, il trouva une charmante maisonnette, sur le seuil de laquelle se tenait un colon qui parut ne rien comprendre aux récriminations amères de l'infortuné botaniste.

Néanmoins, fidèle à l'idole dont le temple avait été détruit, l'ordonnance du capitaine Morissot demeura convaincu qu'il avait créé une fleur nouvelle.

Sancta simplicitas!

ANTOINE CAMUS.

LE PETIT LIVRE
DU
DOCTEUR FRANTZ IGEL.

I.

J'allais de Manheim à Strasbourg.

Enfoncé dans un des coins du wagon que j'occupais, je faisais face à un monsieur entre deux âges, frileusement enveloppé dans une ample douillette de soie isabelle. Frais comme une rose, gras et dodu, il avait les yeux bleus et la peau blanche. Il était quelque peu timide, gourmand, à coup sûr, et éperdument amoureux de sa personne.

C'était plaisir de le voir, les pieds longés dans sa chancelière, ronronner dans son coin et se rouler au milieu d'un moelleux édredon comme un gros chat sur un lit de plumes. Il n'eut pas donné en ce moment ce bienheureux coin pour la principauté de Hohenzollern, voire pour le trône grand-ducal de Bade.

Sa gourmandise devait pourtant le lui faire perdre.

A Carlsruhe, il s'oublia près du buffet, et, lorsque je repris ma place, je vis la sienne occupée par un nouveau personnage, le plus singulier du monde.

Coiffé d'un grand bonnet de soie noire, à la mèche aussi récalcitrante que peu fournie, il était drapé dans un tartan à carreaux rouges et noirs. Debout, il devait mesurer un mètre quarante tout au plus. Il s'était blotti et comme caché dans l'angle du wagon. Il roulait avec une inquiète vivacité ses yeux de lynx, qui avaient des lueurs phosphorescentes, et semblait, de la pointe de son nez en bec de pie, sonder l'espace environnant qu'éclairait de sa lumière blafarde la lampe incrustée dans le plafond de la voiture.

Bientôt, cependant, son front se rasséréna.

Son nez, ce nez extraordinaire, que la violence seule d'une secrète émotion avait pu projeter avec tant de rigidité en avant, son nez se détendit peu à peu, décrivit une ligne courbe, et, s'affaissant enfin sur lui-même, redescendit mollement dans la direction d'un menton qui s'avançait amoureusement à sa rencontre. En même temps, ses paupières s'étaient rapprochées l'une de l'autre dans une béate expression de bien-être, tandis qu'au contraire ses lèvres, sur lesquelles achevait de fleurir un sourire de satisfaction, s'étaient fendues jusqu'aux oreilles.

II.

Je l'observais du coin de l'œil.

Il tira de sa poche un petit livre, mais si petit, si petit, qu'à la première vue je le pris pour une tabatière.

Ce qui me fit persister quelques instants dans mon erreur, c'est que, après l'avoir tiré de sa poche, il le prit délicatement par le milieu, entre le pouce et l'index de la main droite, puis le frappant de la main gauche, il lui fit gravement décrire, entre ses deux doigts, une série de cercles, dont je ne puis, même approximativement, nombrer le total.

Enfin, il se décida à l'ouvrir, et il se mit à lire avec une attention profonde...

Il tournait, tournait, tournait feuillet sur feuillet avec une rapidité qui me surprit. En effet, le dos du livre étant exposé à la lumière de la lampe, le texte se trouvait tout naturellement plongé en pleines ténèbres. Le singulier petit homme ne paraissait pas s'en apercevoir, ou du moins s'en soucier. A la longue, cependant, il dut en éprouver quelque fatigue, car, faisant un demi-tour sur lui-même, il rétablit les choses suivant les lois d'une saine logique, mettant le dos du livre dans l'ombre et offrant le texte à la lumière. Or, il arriva, par cette nouvelle disposition, que mes yeux purent se fixer et se fixèrent sur ce texte qui, je l'avoue commençait à éveiller ma curiosité.

Le livre n'était qu'un manuscrit chargé de lignes serrées d'une écriture microscopique et orné d'illustrations lilliputiennes. Un de ces dessins occupait pourtant, à lui seul, une page du petit livre. Il représentait un instrument ressemblant assez à une vis, sinon à une vrille, peut-être à un tire-bouchon. La pointe de cet instrument reposait sur la partie supérieure d'un crâne humain, au-dessous duquel, en gros caractères, en caractères aussi gros qu'avaient pu permettre de les tracer les dimensions du livre, en caractères grecs enfin, nettement, fièrement, triomphalement peints, flamboyait cette mirifique légende : *Eurèka!*

J'ai trouvé !

Qu'avait-il trouvé, le cher petit homme? C'est ce que m'eut appris sans doute cette écriture microscopique, dont il ne m'était pas possible de déchiffrer le moindre mot et qu'il lisait, lui, si facilement, si allégrement, avec une satisfaction si évidente, en se caressant les lèvres du bout de la langue ! de temps en temps, tout en lisant, il poussait un petit éclat de rire. De temps en temps aussi, il laissait échapper certaines exclamations, dont je m'évertuais en vain à pénétrer le sens. Tantôt c'était : le sang ! le cœur !... Tantôt : la bile ! le foie !... Et ces exclamations étaient invariablement suivies de ces trois mots qui se répétaient comme un refrain :— Fumée! fumée ! fumée !

Je suais sang et eau, j'en conviens ; le mot de l'énigme m'échappait. J'étais en face d'un indéchiffrable hiéroglyphe : le sphynx n'avait plus qu'à me dévorer...

De guerre lasse, je résolus de ne plus m'occuper de mon trop mystérieux voisin, et je mis la tête à la portière. La foule encombrait la gare : on s'apprêtait à remonter en voiture : bientôt, en effet, la cloche donna à toute volée le signal du départ.

En ce moment, malgré moi, mes yeux se reportèrent sur l'être bizarre qu'ils venaient de fuir. Je le vis tressaillir. Fermant brusquement son livre, il le replaça entre le pouce et l'index de sa main droite, et il se remit machinalement à le faire tourner au bout de ses doigts. Je dis machinalement, car il était évident que sa pensée ne prenait alors aucune part, ni directe, ni indirecte à ces évolutions. Un nouveau nuage s'était amoncelé sur son front ; de nouveau, ses yeux lançaient des éclairs, et son nez, le dirai-je? son nez, comme la trompe d'un éléphant qui s'efforce de saisir un objet trop éloigné, s'était allongé d'une façon véritablement extravagante...

Décidément, ce nez me devenait suspect. Flanqué de ces deux yeux phosphorescents, je le soupçonnai même de méditer quelque mauvais coup. La première impression du monsieur à la douillette lui fut encore plus défavorable. Il arrivait bien réconforté, plus rond que jamais, l'œil humide et le visage doucement coloré, réclamant sa place, son coin bien-aimé, d'une voix douce et polie. Sans lui répondre un mot, le petit homme tournant lentement les yeux de son côté, le regarda. A l'aspect de ce nez menaçant, le monsieur à la douillette poussa un cri plaintif, et, tout tremblant, il se laissa tomber, comme un homme foudroyé par l'apoplexie, sur le deuxième fauteuil, heureusement vide...

III.

Le train était reparti.

Un profond silence régna d'abord dans notre compartiment. Chacun employait naturellement la première minute à s'installer de son mieux. L'installation faite, on commença à s'inquiéter de ses voisins. Les regards se croisèrent, et soudain, toutes les langues se mirent à la fois en mouvement. On se trouvait, à ce qu'il parait en pays de connaissance. La ville entière de Carlsruhe semblait s'être donné rendez-vous dans notre wagon.

— Eh ! bon soir, digne monsieur Hecht !

— Salut au très-honorable conseiller Ludwig Pfau !

— Comment, chère demoiselle Schmetterling, vous courez la campagne à l'heure qu'il est ? Qui eût cru, en vous voyant chaque jour svelte et gracieuse, voltiger au milieu des fleurs du jardin grand-ducal, que vous fussiez un papillon de nuit...

Un rire approbateur fit le tour du wagon. Le jeu de mot était goûté. Schmetterling, en allemand, signifie papillon.

— *Gott sei dank!* docteur Zimmermann, je me réjouis fort de vous serrer la main. Votre dernier ouvrage sur la tempérance est un chef-d'œuvre. J'irai dimanche vous rendre votre visite. J'espère trouver encore dans votre caveau quelques-unes de ces bonnes bouteilles de vin de rüdelsheim dont nous connaissons le prix...

— Toujours, docteur Schmid, toujours ! Excepté moi, personne n'y touche à la maison. Je fais boire de l'eau à ma femme et à mes enfants. Il faut être conséquent avec ses principes !

— Bien dit.

— Messieurs Schœnhaus et Cabelstark, je n'espérais pas avoir ce soir le bonheur de vous rencontrer.

— A propos, savez-vous la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— Pouvez-vous me le demander ? Ah ! ça, mais d'où sortez-vous donc ? on ne s'entretient que de cela à Carlsruhe depuis trois jours...

— Voulez-vous parler de la comète ?

— Fi ! Une belle merveille ! Elle n'a seulement pas de queue !

— L'empereur de Russie aurait-il proclamé l'indépendance de la Pologne ?

— Ho ! ho ! ho ! fit le grave conseiller Ludwig Pfau !

— Enfin, de quoi s'agit-il ?

— Parbleu, de la conduite extraordinaire, incroyable, extravagante du bourgmestre Jedermann !

— Ah ! ah !

— Un homme riche, richissime, n'ayant qu'une fille, une perle de beauté, un parti superbe. Vingt prétendants se la disputaient. Le vieux Haring lui-même était sur les rangs.

— Quoi ! le vieux Haring, cette mine d'or ?

— Le vieux Haring en personne, oui, digne monsieur Hecht ! Il était tellement amoureux de la belle Lilie, qu'il alla jusqu'à proposer à son père, s'il voulait la lui accorder, de couvrir le parquet de son grand salon, vous connaissez le grand salon du bourgmestre ? de couvrir le parquet de ce grand salon d'un tapis fait de billets de mille thalers, cousus les uns à côté des autres...

— Est-il bien possible ?

— Gageons, digne M. Hecht, qu'à ce prix, comme tout homme raisonnable, vous lui auriez accordé sans balancer la main de votre nièce et pupille, mademoiselle Henriette Hecht ?

— La main de mademoiselle Henriette Hecht, celle de sa sœur, mademoiselle Joséphine Hecht, et même celle de la petite Mathilde Hecht, s'écria le digne homme, auquel ce tapis de thalers, entrevu par la pensée, avait causé un éblouissement.

— Eh bien, le bourgmestre Jedermann refusa.

— Il refusa !

— La belle Lilie était présente. Il ne put résister à ses larmes...

— Petite sotte ! elle pleurait...

— A force de rire.

— L'impertinente ! Je lui aurais donné le fouet ! Mais le pauvre bourgmestre n'est pas un homme, non ce n'est pas un homme, on sait cela. C'est moins qu'une femme, c'est une poule mouillée. Il aime sa fille comme un imbécile...

— C'est le mot, cher monsieur Hecht, oui, c'est le mot ! car, après avoir refusé sa fille au vieux Haring, vous vous imaginez, sans doute, qu'il l'a accordée au banquier Heinrich Recht, au conseiller Johann Warcom ou tout au moins au gros marchand Petermann ? Eh bien, pas du tout ; non, monsieur, non, il n'a pas fait cela, non, pas le moins du monde ; il s'en est bien gardé, au contraire. Il a pris une corbeille, oui, monsieur, lui-même, il l'a prise de ses propres mains. Il a mis dans cette corbeille les merveilles industrielles des quatre coins du monde, des feux d'artifices de diamants, des cascades de perles, un million de florins, et il a donné le tout, non compris le cœur de sa fille, qui, paraît-il, avait pris le devant, devinez à qui ? Mais vous ne devineriez pas, non, digne monsieur Hecht, non, c'est impossible. Il a donné le tout à un petit barbouilleur de toiles, à un peintre, qui a du talent, je le veux bien, mais pas un kreutzer vaillant, pas le moindre kreutzer, non, rien, rien du tout, le néant !

A cette chute, il y eut dans le wagon une explosion de rires.

— Ho ! ho ! ho ! ho ! criait-on à la ronde en se tenant le ventre à deux mains.

— Ha ! ha ! ha ! fit en haute-contre le digne M. Hecht, quel fou ! quel fou !

Et le chœur de reprendre :

— Ho ! ho ! ho ! ho !

— Hé ! hé ! hé ! oui, un fou, c'est bien dit, ma parole d'honneur ! poursuivit sur un ton plus élevé l'honorable conseiller Ludwig Pfau.

Et le chœur :

— Ho ! ho !...

Mais, en ce moment, un rire tellement aigu se fit entendre que toutes les bouches, instantanément frappées de mutisme, se crispèrent comme si elles

eussent mordu à même un citron. C'était mon petit homme, mon personnage mystérieux, mon impénétrable sphynx, qui se livrait à ce véritable débordement de gaieté acidulée.

— Hi ! hi ! hi ! hi ! hi !...

Tous les yeux étaient fixés sur lui.

— Un fou ! dit-il enfin en se calmant, un fou ! La belle découverte ! Un jour que je me promenais sur les bords du Rhin avec mon savant ami Eselmann, de Luisenstrasse, à Francfort-sur-le-Mein ; tout à coup, une carpe poursuivie par un brochet, fait un saut hors de l'eau et vient tomber sur le gazon à nos pieds. Mon savant ami, qui se baisse, tourne du bout du doigt la carpe sur le flanc droit, puis sur le flanc gauche ; il l'examine longtemps d'un air méditatif puis, se redressant et approchant sa bouche tout près de mon oreille, il me dit avec lenteur et conviction : « C'est un poisson. » Presque au même instant, d'une broussaille voisine part avec fracas une perdrix. Mon savant ami tressaille ; puis, se remettant, il approche de son œil droit ses deux mains arrondies en forme de lunette. Et tant que l'on put apercevoir la perdrix, il la suivit silencieusement du regard. Lorsqu'elle eut disparu, il mit gravement sa main gauche dans sa poche, et étendit la droite dans l'attitude d'un homme qui va faire un serment solennel. Comme il approchait de nouveau ses lèvres de mon oreille : « C'est un oiseau, » lui dis-je. Il leva et abaissa la tête à plusieurs reprises, et, sans rien ajouter, il poursuivit sa route.

Le petit homme s'interrompit pour pousser un nouvel éclat de rire, mais en sourdine, cette fois...

— Je vous demande un million de pardons, reprit-il, mais votre exclamation m'a rappelé cette promenade sur les bords du Rhin et les découvertes de mon savant ami Eselmann, de Luisenstrasse, à Francfort-sur-le-Mein.

Nous nous regardions avec surprise...

IV.

— Qui dit homme dit fou, poursuivit le singulier personnage, sans nous donner le temps de la réplique. Plus ou moins, tenez pour certain que chaque homme est fou. Et que de genres différents de folie on rencontre dans les trois âges de la vie : la jeunesse, l'âge mur, la vieillesse !

Avec la jeunesse, vous avez la folie bruyante, inconsidérée, qui jette gaiement par la fenêtre son temps, son argent, souvent sa vie ; qui joue l'avenir à rouge ou noir, en buvant le vin généreux du Rhin ; qui se précipite, les yeux fermés, dans la première fosse aux lions venue, pour attirer sur soi les regards de la beauté ou pour enlever les applaudissements de a sottise. Et, cependant, de toutes les folies, ces folies de la jeunesse sont encore les plus pardonnables. Elles ont, pour elles, la plupart du moins, la grâce, la naïveté, la foi, l'imprévoyance, la témérité, l'expansion. C'est l'irrésistible explosion d'une vitalité débordante. Folies gaies, filles de l'âge qui les enfante, et que leur père, en vieillissant, se charge de corriger, de transformer, de façonner à son image. Triste métamorphose, spectacle lamentable qui, de ces deux fous que l'ancienne Grèce avait mis au nombre de ses sages, le triste Héraclite et le moqueur d'Abdère, faisait incessamment larmoyer l'un et éclater de rire l'autre.

En effet, poursuivit le petit homme, vous imaginez-vous quelque chose de plus désolant ou de plus bouffon que la folie grave, la folie qui grisonne et qui a des rides ? Des fous graves ! n'en connaissez-vous pas ? Le nombre en est grand cependant, et pour me servir d'une expression qu'aime à emprunter à l'Écriture, lorsqu'en ses sermons il prend à partie les ivrognes, les égoïstes, les fornicateurs et autres gens de la même espèce, le charitable pasteur Himmelmann, de Freyburg, en Brisgau : Il y en a autant que d'étoiles au ciel, que de grains de sable sur le bord de la mer...

— Permettez ! permettez ! s'écria le digne M. Hecht, d'un air vraiment scandalisé.

— Je proteste, dit de son côté le joli M. Schœnaus.

— De toute la force de ma raison ! ajouta l'austère docteur Zimmermann.

— Je fais au moins mes réserves, dit à son tour le conseiller Ludwig Pfau, en prenant délicatement une prise de tabac.

— Soit, reprit le petit homme avec amertume, faites vos réserves, protestez, récusez l'évidence, niez le soleil ! Mon Dieu ! ne vous gênez pas, pendant que vous êtes en train ! Seulement, quand vous aurez fini, je vous serai obligé de vouloir bien me montrer sur notre globe un coin de terre, le moindre petit coin de terre, si petit que vous voudrez, où les fous soient inconnus, où...

— Parbleu ! sans chercher bien longtemps, dit en interrompant le petit homme, le grand patriote Cabelstark, cette terre que nous foulons, la ville que nous laissons derrière nous...

— Carlsruhe ! hi ! hi ! hi ! C'est vrai, je n'y songeais pas ! Non, non, il n'y a pas de fous à Carlsruhe ! Pas un seul ! On m'a trompé, ou j'étais fou moi-même. Je sortais peu, j'étais obligé de m'en rapporter à autrui. Aussi, tous les noms qui figurent dans ce petit livre, ajouta-t-il en l'élevant triomphalement au-dessus de sa tête, imaginations, visions, fantômes ! Gageons que vous n'en connaîtrez pas un seul. Voyons un peu... Ah ! ah ! France... Paris... Peste ! l'affluence est grande... Passons. Londres... Oh ! oh ! quelle foule !... Plus loin, plus loin. Berlin, Vienne,

Munich, nous approchons... Bon! nous y voici,... Carlsruhe... Tiens, tiens! Quels noms viens-je lire? M. le docteur Schmid...

— Plait-il?

— Un fou de gloire. Il a passé déjà la moitié de sa vie à lancer les béquilles de son esprit à la poursuite de ce Protée moqueur, qui l'attire toujours, en lui échappant sans cesse. En ce moment il croit l'avoir atteint, mais ce qu'il prend pour le bras de la divinité n'est que le marteau de l'hospice des Incurables, qui déjà ouvre sa porte pour l'engloutir.

— Monsieur!...

— Ah! ah! Le docteur Zimmermann...

— Comment...

— Autre fou de gloire. Celui-ci, au prix de mille souffrances, est parvenu à la saisir par un petit coin de son manteau. Cependant, qu'y a-t-il gagné? quelques applaudissements, maigre compensation des injures que lui adressent, des blessures que lui font à qui mieux mieux tous les autres fous de la ville, dont la folie consiste à envier ce qui leur semble au-dessus d'eux. Il est vrai qu'il noie son souci dans les pots...

— Je crois...

— Oh! oh! Qu'est-ce que je vois là? Est-ce bien possible! L'honorable conseiller Ludwig Pfau...

— Vous avez dit?

— Homme aimable, déclare la note, disert, instruit, mais fou, archifou. Il jouit d'une santé parfaite, il possède une jolie fortune, il a une femme jeune et gracieuse, des enfants charmants. Devant lui, la voie est unie et fleurie, douce au pied comme au cœur. Le petit monde qui l'entoure la lui montre gaiement, et, de ses bras qui l'enlacent, guirlandes animées, l'attire vers cette voie bienheureuse. Cependant, il résiste. Près de là, s'élève à perte de vue une montagne aride, criblée de chausses-trappes, hérissées de piéges à loup, mais dont les sommets semblent de loin étinceler, flamboyer, resplendir, comme si le génie, serviteur de la lampe, y eût transporté toutes les richesses, toutes les splendeurs de la terre! C'est vers cette montagne que le malheureux se dirige en nombreuse compagnie; c'est à l'assaut de ces sommets qu'il s'élance, insensible et sourd à toutes les prières. Ainsi le veut cette terrible folie de l'ambition! s'aidant des pieds et des mains, il grimpe donc; mais la montée est rude et le temps s'écoule rapidement. Pour grimper plus vite il use ses genoux sur la terre, il se déchire les mains aux anfractuosités des rochers. Quand il arrivera, spectacle décevant! splendeurs, richesses, honneurs, vain mirage! Il n'embrassera que des ombres. A cette laborieuse conquête, il aura sacrifié sa vie, et, sur le sommet de la montagne, il s'apercevra trop tard... qu'il a laissé le bonheur à ses pieds!...

— Si c'est une leçon...

— Hi! hi! hi! Voici qui est plus fort; et, selon l'expression de ces fous de Français, c'est ici comme chez Nicolet. Connaissez-vous celui-là? Est-il quelqu'un qui ait entendu parler d'un certain M. Hecht?

— Ah! par exemple, si je suis fou, moi...

— Poussé par l'avarice, il entasse frédéric sur frédéric et guillaume sur guillaume. Il pâlit sur ses comptes des journées entières, pour retrouver l'emploi d'un kreutzer. Il se prive de tout volontairement, et il finira par mourir de misère en laissant une grande fortune... à des héritiers qu'il déteste et qui danseront de joie le jour de sa mort.

— Morbleu!...

— Fumée! fumée! fumée! Qui vois-je encore? M. Schœnhaus, un glorieux qui, pour faire figure à côté du vieux millionnaire Haring, son voisin, escompte follement l'avenir au profit du présent, et galope sur la route de l'hôpital dans une calèche conduite à la Daumont. M. Sonnenblume, un savant qui, pour peu que vous le lui demandiez, vous dira ce qui se passe dans la lune, et auquel vous serez obligé d'apprendre, si vous l'aimez, ce qui se passe dans sa propre maison. Tenez, des noms, en voulez-vous? En voici, en voilà. Mais à quoi bon les appeler plus longtemps? Allez! A Carlsruhe, comme ailleurs, tous les hommes sont fous, et plus fous que les autres encore sont, la plupart du temps, ceux-là même qui font, pour ainsi dire, profession de sagesse!

L'un prêche en tous lieux et en fort beaux termes la douceur et l'égalité d'âme. Ses arguments sont souverains, il n'y aurait rien à répliquer... s'il ne s'abandonnait pas quotidiennement chez lui aux plus violents transports de colère. L'autre fait à tout propos, souvent hors de propos, l'éloge de sa frugalité. Il a tout dit, lorsqu'il a mis en avant le brouet des Spartiates, et il se donne régulièrement une indigestion par semaine. C'est au sortir de l'orgie que ce troisième parle le plus éloquemment en faveur de la continence... N'est-ce pas sur une table d'or que Sénèque écrivit son livre du *Mépris des richesses?* Tenez, je n'en finirais pas si je voulais épuiser la matière; et, quand je l'envisage en son étendue, telle est la violence de mon indignation, que, comme un essaim de guêpes, je sens des milliers de pensées atroces bourdonner autour de mes oreilles.

V.

Le petit homme s'était levé. Il agitait sa tête avec fureur, et la mèche de son bonnet, comme si elle eût partagé ses transports, décrivait au-dessus de cette tête exagérée de fantastiques paraboles. Tout à coup, se tournant vers le monsieur à la douillette qui recula, tout saisi de l'apostrophe:

— Niez-vous aussi l'évidence de ces propositions? lui cria-t-il.

— Je...

— Songez-vous à controverser?

— Mais...

— N'est-ce donc pas déjà assez pour vous de m'avoir traîtreusement dépossédé de ma place et relégué dans ce coin comme un pestiféré?

Le monsieur à la douillette leva les bras au ciel.

— Ne vous suffit-il pas de m'avoir condamné à vivre dans un monde de fous?

Je voulus prendre la parole...

— A perpétuité monsieur, à perpétuité! poursuivit le petit homme d'une voix glapissante. Car y a-t-il vraisemblance à ce que les hommes consentent jamais à se laisser guérir de leur folie? Pour ma part, je ne le crois plus. Et qu'on ne me dise pas que cela est impossible! Il y a un moyen aussi simple qu'infaillible de le faire, et ce moyen...

Ici le petit homme baissa considérablement la voix.

— Je l'ai trouvé, murmura-t-il, ou pour mieux dire, le hasard me l'a fait trouver. Parlons bas. Je vais vous le révéler, mais gardez-moi le secret, car, comme la plupart des grands inventeurs, des bienfaiteurs de l'humanité, je suis en butte à l'envie, à la haine, aux persécutions des hommes...

Oui, je l'ai trouvé, messieurs. Ne vous inquiétez pas! J'ai consigné dans ce petit livre la relation complète de cette découverte; j'y ai démontré, d'une façon lumineuse, la simplicité et l'infaillibilité de ce moyen. Je pouvais donc raisonnablement compter sur une récompense nationale. Ma récompense, parlons-en: dans ma naïveté, j'avais cru devoir m'adresser aux savants de la ville de Carlsruhe. Savez-vous comme ils ont accueilli mes communications? Par de grands éclats de rire, les fous! oui, messieurs, ils m'ont ri au nez. Ils ont fait plus: dans leur diabolique perversité, ils m'ont chargé de chaînes comme un criminel; ils m'ont enfermé dans un noir cachot... Voilà quelle a été ma récompense! Heureusement, j'ai trompé leur surveillance, j'ai rompu mes fers, et...

— Vous perdez de vue l'histoire de la découverte.

— J'y arrive. Une nuit... quelle nuit était-ce? Pourquoi une nuit plutôt qu'un jour? Je ne sais. Mon savant ami Eselmann, de Luisenstrasse, à Francfort-sur-le-Mein, ne le sait pas non plus. Une nuit donc, pour quelle raison? Avais-je une raison? Était-il nécessaire que j'en eusse une? J'en doute. Mon savant ami Eselmann, de Luisenstrasse, à Francfort-sur-le-Mein, en doute également. Une nuit donc, étant descendu dans un caveau depuis longtemps abandonné, je me trouvai pris, à peine entré d'une défaillance suprême. Je roulai sur le sol humide. J'étais bien positivement tout de mon long étendu, ne pouvant remuer ni bras ni jambes. La preuve, c'est que me sentant démangé sur le bout du nez, je ne pus jamais parvenir à me gratter... Preuve sans réplique comme en est convenu lui-même mon savant ami Eselmann, de Luisenstrasse, à Francfort-sur-le-Mein. Cependant, jugez de ma stupeur quand, du lieu où je gisais, je me vis tout à coup, moi, le grave docteur Frantz Igel d'Heidelberg, faire le tour du caveau à cloche-pied comme un écolier; puis, sautant à califourchon sur une vieille futaille, je me mis à chanter à tue-tête ce *lied* de notre grand poëte national, Ludwig Uhland, *La fille de l'hôtesse:*

Trois jeunes compagnons longeant les bords du Rhin
Chez une dame hôtesse entrent à mi-chemin.
« Dame hôtesse, avez-vous vin vieux, bière nouvelle?
Mais votre belle enfant, où donc, où donc est-elle? »
— Ma bière est toujours fraîche et mon vin vieux est fort;
Mais ma fille est hélas! couchée au lit de mort.»

Je m'entendais si distinctement chanter que le moi, qui gisait sur le sol, remarqua, que le moi qui chantait, fit coup sur coup trois fausses notes, mais il n'en témoigna rien, si bien que l'autre arriva à la fin de la chanson; et, à ce moment, je ne sais comment, cette fille de l'hôtesse, *couchée au lit de mort*, m'apparut. Elle écarta son suaire, et elle vint à moi, vivante, couronnée de sa chevelure blonde comme un épi. Sa jupe rayée, serrée à la taille, était retenue par deux bretelles, à la mode du Kokesberg. Je passai mon bras droit autour de cette taille souple et fine, et, deux heures durant, à mon grand étonnement, je me livrai à la plus effrénée valse à deux temps qui se soit jamais exécutée des rives de la Morawa aux hauts sommets du Siesen-Gebirge. Soudain je tressaillis...

Je venais d'apercevoir au corsage de ma blonde valseuse la fleur de la sorcière, qui fleurit sur les montagnes du Hartz. Était-ce cette maudite sorcière que je serrais entre mes bras? Mon savant ami Eselmann, de Luisenstrasse, à Francfort-sur-le-Mein, penche à croire que c'était le spectre de Brocken. Quoi qu'il en soit, spectre ou sorcière, l'apparition prit tout à coup des proportions colossales. Sa taille s'allongea, grandit, égala bientôt en hauteur la cathédrale de Cologne. Alors, m'élevant entre ses mains, les pieds en l'air, la tête en bas, elle me lâcha. Combien de temps mis-je à toucher la terre? Je n'ai jamais pu parvenir à le calculer, et mon savant ami Eselmann, de Luisenstrasse, à Francfort-sur-le Mein, m'a déclaré que, vu les circonstances, cela ne l'étonnait nullement. Je traversai l'espace comme un éclair, et, tombant le crâne en avant, sur la vieille futaille, je sentis un clou, après m'avoir déchiré le cuir chevelu, se frayer un passage jusqu'à ma cer-

velle au travers de la boiserie. O bonheur ! Le moyen était trouvé, le problème était résolu. En entrant dans le caveau, comme vous tous j'avais encore mon grain de folie, et j'en sortais, grâce à cette chute, souverainement raisonnable.

— Ah ! bah ! s'écria l'homme à la douillette avec stupéfaction.

Le petit docteur se dressa comme un crin.

— Que veut dire ce : Ah ! bah ! Et pourquoi ouvrez-vous de si grands yeux ? demanda-t-il.

— Mais...

— Me prenez-vous pour un mauvais plaisant, s'il vous plaît ?

— Monsieur...

— Pour un sot ?

— Je...

— Ou pour un fou ?

— Jamais...

— Si je le pensais !

— Croyez...

— Mais, non, je le vois. Vous êtes un être tout à fait inoffensif.

— C'est cela.

— Votre folie est douce, gaie même...

— Vous êtes trop bon !

— Son siége est dans l'estomac. Il suffit de vous voir pour comprendre que vous ne savez pas résister à vos appétits...

— Si...

— Que vous êtes ce qu'on appelle un goinfre.

— Permettez...

— Au demeurant, une bonne bête.

— Mais, monsieur...

— Ne me remerciez pas, et remettez-vous... Je ferai comme Mahomet : Puisque la montagne ne peut venir à moi j'irai à la montagne. Qu'est-ce qui a excité en moi ce délire auquel j'ai été en proie durant le temps que je suis resté dans le caveau ? N'est-ce pas l'air méphitique qui s'y était lentement accumulé ? D'après ce fait, ne suis-je pas autorisé à affirmer que les fumées de toutes les mauvaises passions qui s'échappent du cœur de l'homme, en s'élevant progressivement, s'amoncèlent peu à peu sous son crâne, et, agissant sur son cerveau, le poussent à toutes ces extravagances que nous lui voyons journellement commettre ? Qui pourrait le contester ? Ma chute, la blessure qui s'en est suivie, en donnant force de certitude à toute velléité de contradiction. La vérité luit donc, éclatante comme le soleil ! Voulez-vous voir se dissiper instantanément toutes les visions cornues dont est affligé l'homme, rien de plus simple ; n'avais-je pas raison de le dire ? Ouvrez un passage aux fumées qui troublent son cerveau...

Ce disant, le petit homme plongea sa main droite dans sa poche, et en tira... oui, c'était justement le modèle du dessin que j'avais vu figurer naguère sur une des pages du petit livre : une vrille, il n'y avait plus à s'y tromper, grosse comme une allumette, pointue comme une aiguille...

— Qu'avec ce petit instrument, poursuivit-il, chacun de vous me permette de lui perforer l'occiput, et aussitôt...

Un homérique éclat de rire lui coupa la parole. Ce fut une explosion. Le monsieur à la douillette riait lui-même à gorge déployée, ce qui faillit lui coûter cher. Le petit homme lui lança un regard terrible, et, lui portant sa vrille au visage, il allait s'élancer sur lui, quand soudain le sifflet de la locomotive retentit...

VI.

Cela m'étonna, car nous devions brûler la station de Steinbach à laquelle nous touchions. Bientôt le train resta immobile, et nous entendîmes un bruit de portières qu'on ouvrait et qu'on refermait rapidement. Le bruit se rapprochait de nous.

— Monsieur Frantz Igel d'Heidelberg ? dit, en tendant le cou dans l'intérieur de notre wagon, un nouveau personnage, qui me parut un officier de police.

Le petit homme releva vivement la tête.

— Le fameux docteur Frantz Igel ? demanda-t-il.

— Je vois que je ne pouvais mieux m'adresser.

— Qu'est-ce ?

— Le savant docteur Eselmann...

— De Luisenstrasse...

— A Francfort-sur-le-Mein, attend ici près le fameux docteur Frantz Igel...

— D'Heidelberg...

— Pour se livrer avec lui à certaines expériences sur...

— Chut ! dit le petit homme en sautant légèrement à terre.

Et comme je questionnais l'officier :

— C'est un pauvre fou que le télégraphe vient de signaler comme s'étant échappé de la maison de Carlsruhe, me répondit-il.

Fou ! Il l'était à coup sûr, ce malheureux Frantz Igel ! Et cependant, avec cela, tant de sagesse !...

Le train s'était remis en marche, et bientôt il roula à toute vapeur dans la direction de Kehl.

César Perruchot.



LE FANTOME.

La scène s'est passée dans un village voisin, près de Boppard, à cinq minutes du chemin de fer de Coblentz.

C'était un jour de fête. La nuit assombrissait le vallon. Un chasseur égaré dans le bois vint demander l'hospitalité au village. Toutes les chambres étaient envahies. Le chasseur, brisé par la fatigue, demandait un lit ou la mort.

Un vigneron sensible, touché des plaintes du chasseur, lui dit :

— J'ai un lit à vous offrir, mais il est là-bas, au pied de la montagne, dans une maison inhabitée qui m'appartient.

— Vite, donnez-moi la clef de cette maison, dit le chasseur ; je suis affamé de sommeil.

— Je dois vous prévenir d'une chose inquiétante, dit le vigneron d'une voix émue.

— Quelle chose ? demanda le chasseur.

— Cette maison est fréquentée par des revenants.

— Ah ! je me moque bien de ces gens-là ! je suis de la famille de Robin des bois. Donnez-moi la clef. Je vous promets que les revenants ne reviendront pas.

— J'ai fait mon devoir, je vous ai averti, dit le vigneron ; maintenant ma conscience est en repos. Voici la clef de la maison dite des revenants.

Et il indiqua le chemin au chasseur.

La maison avait une apparence sinistre ; de hautes herbes l'entouraient ; les murs étaient décrépits et percés par les saxifrages ; un saule pleurait devant la porte vermoulue, et une harmonie lugubre remplissait le corridor, et on jouait comme d'un instrument de l'orchestre de Lucifer.

L'intrépide chasseur, alluma sa bougie, trouva le lit et s'y précipita.

Minuit sonna bientôt à l'église de Boppard ; c'est l'heure officielle des fantômes. Il leur est défendu de sortir d'un cimetière avant le douzième coup. Telle est la tradition, et elle fait loi chez toutes les fantômeries de l'univers.

Le chasseur, quoique endormi profondément, se réveilla en sursaut.

Un épouvantable fracas retentissait dans le vestibule ; on aurait dit qu'une escouade de damnés secouait des liasses de ferrailles sur des dalles de granit. Un cri sinistre, noté sur la funèbre gamme de l'évocation de Freischütz, se faisait entendre par intervalles et donnait le frisson.

L'intrépide chasseur prit son fusil, chargé pour les perdreaux, et descendit pieds nus.

Une clarté livide tombait d'une lucarne dans le vestibule, et permettait de voir un bras qui secouait un chapelet de ferrailles. Le chasseur visa le bras et fit feu.

On entendit un grand cri et une lourde chute de chaînons de fer. Puis, le silence du désert régna partout.

Le chasseur regagna son lit et s'endormit de nouveau, satisfait de son expédition.

Au point du jour, il se leva, et ramassant les ferrailles, trophées de sa victoire, il s'achemina vers la demeure du vigneron.

Là, on tint conseil ; et on va voir ce qui fut résolu.

Ils se rendirent chez l'unique médecin du village, avec l'espoir bien naturel de voir arriver le fantôme blessé. Le docteur se prêta de bonne grâce à la plaisanterie, et le résultat prévu prit un caractère bouffon.

Le fantôme arriva un peu après le lever du soleil ; il avait le bras en écharpe, et venait faire panser son bras, parce que, disait-il, son fusil avait éclaté à la chasse. Comme il balbutiait son mensonge, dans le cabinet du médecin, un fracas de ferrailles et le cri du Freischütz, retentissant à travers la mince cloison, firent pâlir le fantôme, et le rendirent muet.

Il se laissa tomber sur un fauteuil, et au lieu de demander au médecin un remède, il lui demanda pardon.

Le vigneron entra en s'écriant : « Ah ! c'est toi, Battler ! J'aurais dû m'en douter. » Monsieur le docteur, cette espèce de fantôme est mon voisin des vignes ; il veut s'agrandir, et me marchande ma maison depuis deux ans. Tous les mois je lui diminuais quelque chose, à cause de la mauvaise réputation de l'endroit, et il l'aurait achetée quand je la lui aurais donnée pour rien !

***

C'est avec le premier numéro de janvier que nous inaugurons les nouvelles améliorations dont nous avons parlé. Nous publierons, outre les modes coloriées, des modes imprimées dans le texte et une splendide double planche représentant un Bal costumé du grand monde, dessinée par Jules David, gravée en taille-douce par Réville, imprimée sur grand format et coloriée à l'aquarelle avec retouches. A. G.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



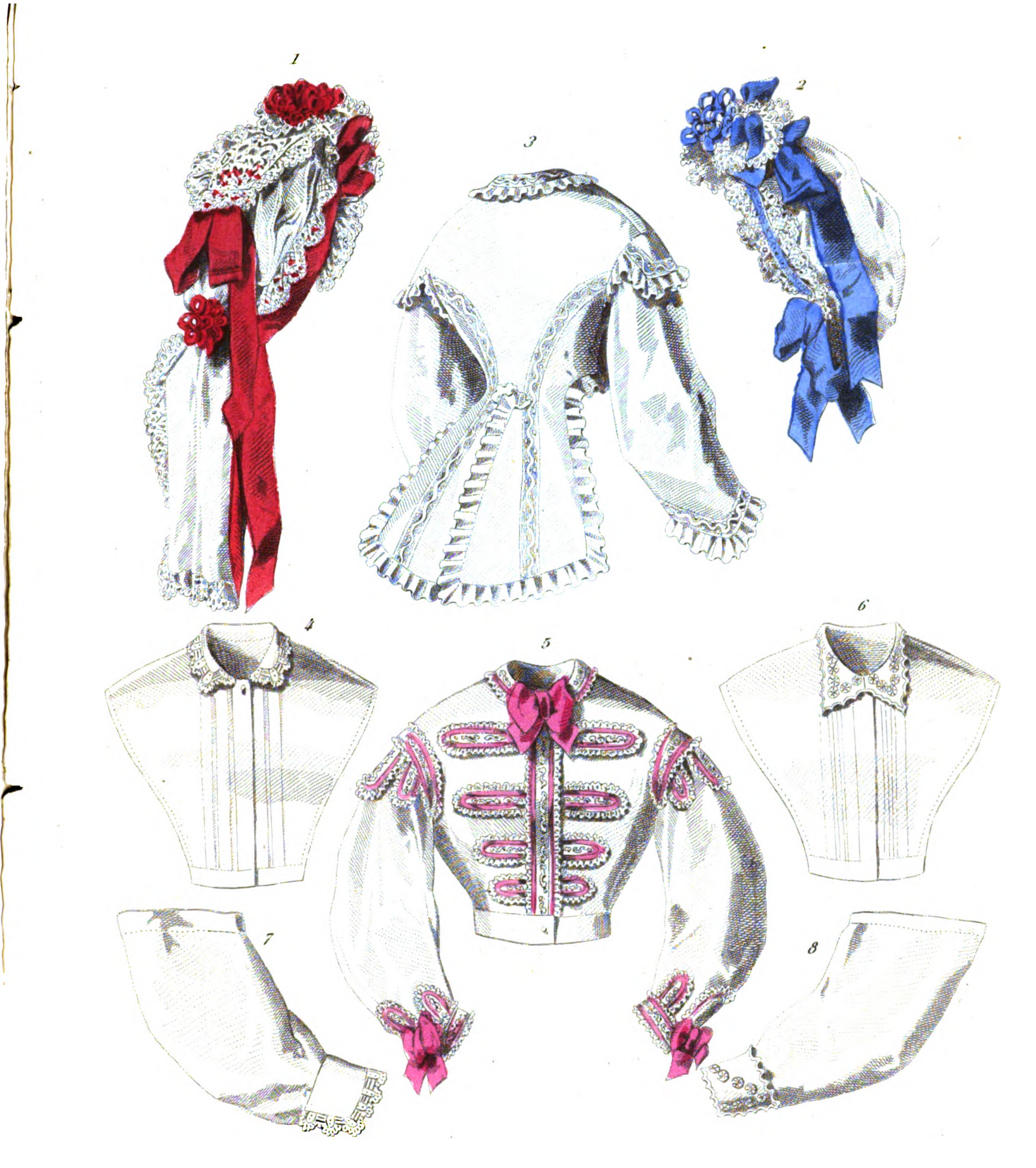


LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92.

Toilettes de Mme Amélie Mon Delatour, r. Ne St Augustin. 47. Modes de Mme Caroline Coutot, r. Monsigny. 8.
Dentelles de F. Monard, Rue des Jeuneurs. 42
Plumes et Fleurs de Herpin Leroy A la Belle Mariée. r. Montmartre 130.
Corsets de la Mon Simon, r. St Honoré. 183.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon Chaussée d'Antin. 6. Parfums de Violet fourn. de S. M. l'Impératrice, r. St Denis. 317.

LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W.C.
MADRID El Correo de la Moda P. J. d.



Moine et Falconer imp. r. St Louis en l'Ile 90

LES MODES PARISIENNES

Lingerie et confections de la Grande Maison de Blanc.

Bureau du Journal, 20, r. Bergère



Moine Imp. r. St Louis en l'Ile. 90. Paris

LES MODES PARISIENNES

Confections et Ceintures de Mme Leclerc Vallant.

Bureau du Journal, 20, rue Bergère

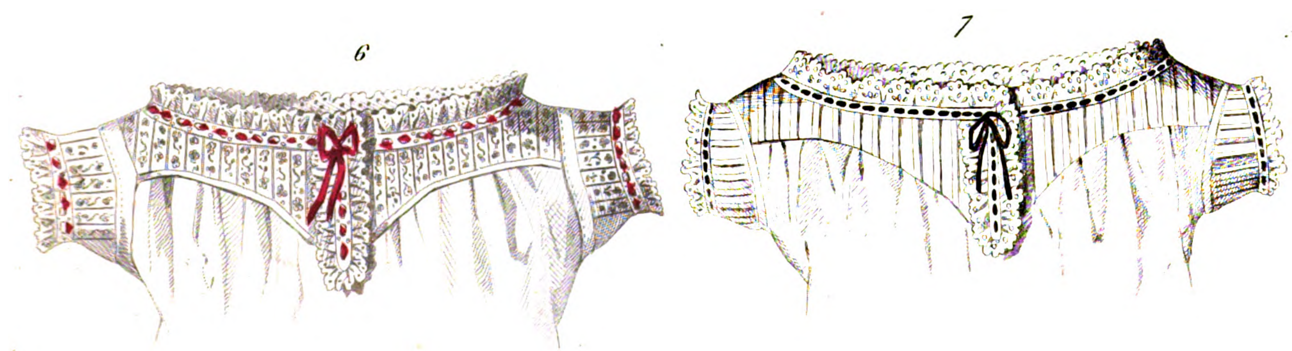
2

1

3

4

5



Moine Imp. r. St Louis en l'Ile 90. Paris

LES MODES PARISIENNES

Lingerie de Mmes Noël sœurs à la Couronne Royale

Bureau du Journal 20. r. Bergère



LES MODES PARISIENNES

Chapeau et Coiffures de M.mes Coutot et Morizon.

du Journal, 20, rue Bergère.



Moine Imp. r. St Louis en l'Ile 92 Paris

LES MODES PARISIENNES

Coiffures de soirée et bonnets de Mmes Mourée sœurs Au Lys de la Vallée

Bureau du Journal, 20, rue Bergère.

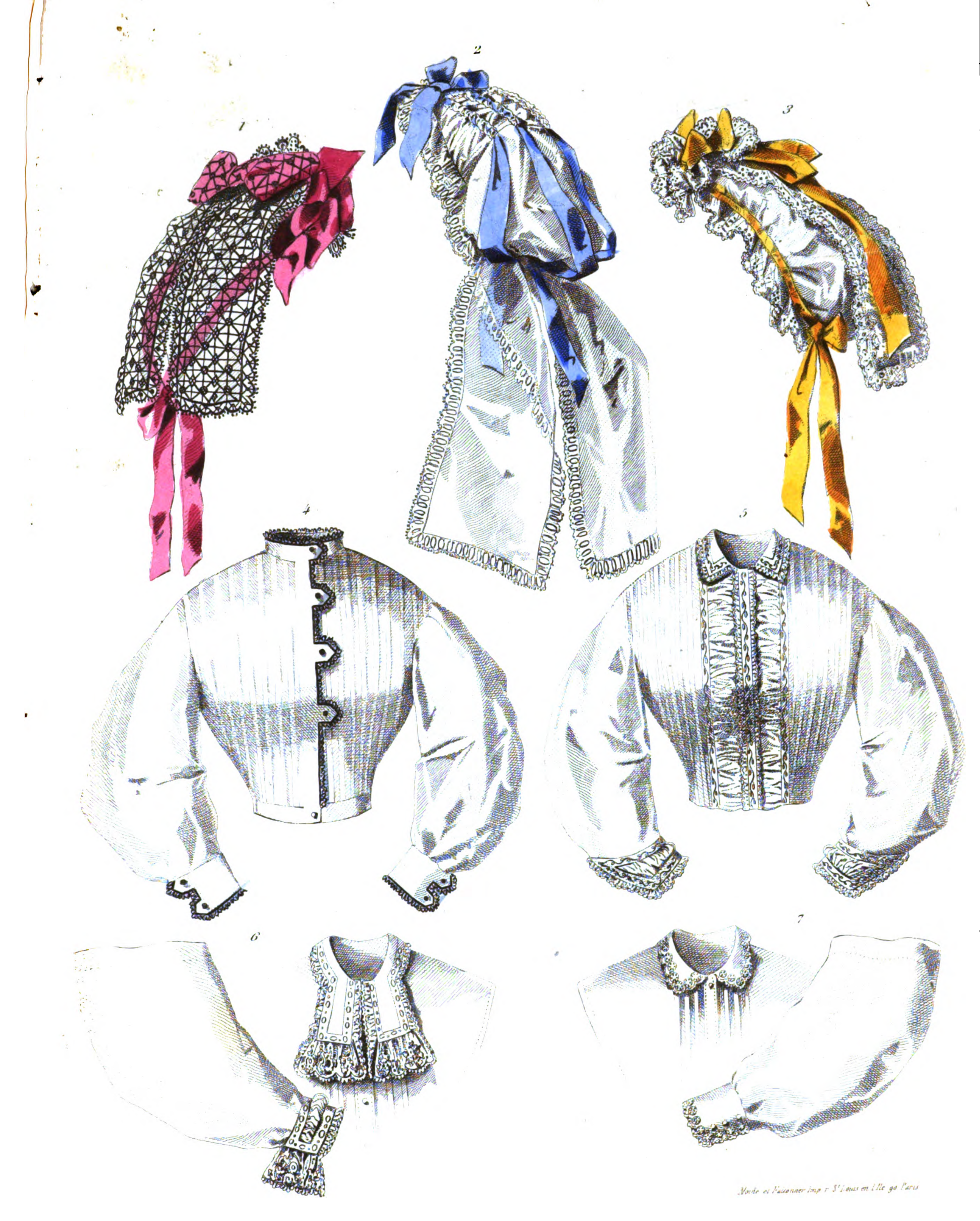


Moine et Falconer Imp. r. S.t Louis en l'Ile 90

LES MODES PARISIENNES

Confections et ceintures de Mad.me Piefford.

Bureau du Journal, 20. rue Bergère



LES MODES PARISIENNES

Coiffures et Lingeries de Mlle Louise Aumoitte, 6. Bd des Italiens.

Bureau du Journal, 20. rue Bergère



LES MODES PARISIENNES

Lingeries de Mmes Mourée sœurs Au Lys de la Vallée

Bureau du Journal 20, r. Bergère



Moine Imp. r. St Louis en l'Ile, 90

LES MODES PARISIENNES

Chapeaux et Coiffures de Mme Aline Thibault.

Bureaux du Journal, 20, rue Bergère

